LE MONDE JUIF D'HIER

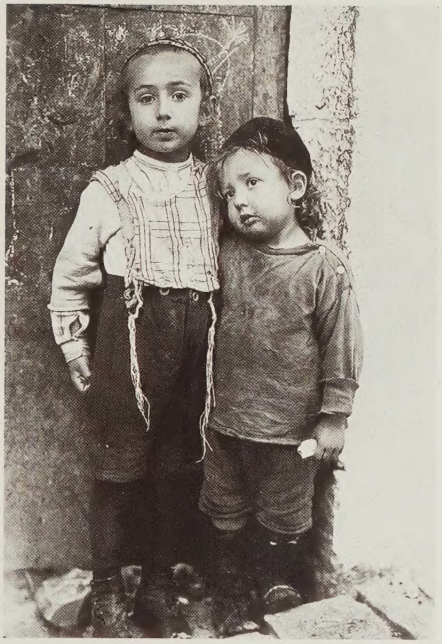
Textes, photographies et témoignages d'Europe centrale

1860 1938

Sous la direction de Rachel Salamander

CHÊNE

Rachel Salamander est née en 1949 à Degendof, en Bavière. Elle a fait des études de Civilisation allemande et de Philosophie à l'Université de Munich. En 1982, elle a fondé «l'Action de littérature», une association spécialisée dans l'étude de la littérature juive, qui organise des conférences, des expositions, etc. Son œuvre a été plusieurs fois couronnées. Elle vit à Munich.



LE *M*ONDE *J*UIF D'*H*IER

1860-1938

LE *MONDE JUIF D'HIER*

1860 - 1938

Documents d'Europe Centrale

Edition
Rachel Salamander

Textes d'introduction
Schalom Ben-Chorin, Marcel Reich-Ranicki, Joachim Riedl et Julius Schoeps

Illustrations et maquette
Christian Brandstätter

Editions Christian BRANDSTÄTTER - Vienne / CHÊNE - Paris

Traduit de l'allemand par Anne Lagny et Laurence Renouf.

Tous droits de reproduction, même partielle,
de textes ou d'images, sont réservés.
Copyright 1990 by Christian Brandstätter Verlag & Edition, Vienne
© 1991 Société Nouvelle des Editions du Chêne

Malgré le soin que nous avons mis à rechercher
les ayants-droit des différents auteurs cités dans ce livre,
certains de ces ayants-droit — dont les textes sont marqués D.R.
(Droits Réservés) dans les *Sources des citations*,
p. 313 — n'ont pu être identifiés.
Nous procédons actuellement à des recherches complémentaires et
accueillerons avec plaisir toute information à cet égard.

POUR MON PERE

Les enfants pleurent sur la tombe de leurs parents
les espoirs qu'on avait mis en eux.
R. S.

SOMMAIRE

PREFACE *Rachel Salamander* 9

Schalom Ben-Chorin DE CONFESSION JUIVE 11

1 LES RACINES COMMUNES: LA RELIGION ET LA FAMILLE 14

Le jour du repos: le shabbat 14 • Les fêtes de l'année 18 • Les coutumes 24 • Service de Dieu: rabbins, maisons de prière et synagogues 28 • Un lieu pour étudier toute sa vie: la *Schul* 48 • Enseignement religieux: le *heder* et la *yeshivah* 50 • Lieux de la vie éternelle: les cimetières 54

Joachim Riedl TERRE DE LA PEINE, TERRE DE L'ERUDITION 57

2 LE MONDE DU SHTETL 60

Le shtetl 60 • Les *hassidim* et les *Wunderrabbis* 70 • La mère et les enfants 76 • Les paysans juifs 78 • La misère de l'Europe orientale 80 • Le ghetto 82 • Les métiers du shtetl: artisans, porteurs d'eau et *Luftmenschen* 90 • «Juifs en errance» 102

Joachim Riedl LA MODERNITE, NEE DE SA CONTRADICTION 112

3 L'ASCENSION PROGRESSIVE: L'ASSIMILATION 116

Berlin et Vienne: la misère des débuts 116 • Les premiers métiers: brocanteurs et commerçants 122 • Les Juifs de la campagne 126 • La bourgeoisie émancipée 128 • Le café pour refaire le monde 136 • Villégiature et villes d'eaux 138 • Un loisir important: le sport 140 • Les Belles Juives 146 • Les salons 150 • La grande bourgeoisie et l'aristocratie 152 • Les banques et la bourse 160 • Grands magasins des métropoles 162 • Le monde des entrepreneurs 164

Marcel Reich-Ranicki MARGINAUX ET PROVOCATEURS 166

4 LA LITTERATURE, LA SCIENCE ET LES ARTS 170

La littérature 170 • Les maisons d'éditions 196 • Les journaux 198 • Les arts plastiques 200 • Le commerce de l'art 204 • Les mécènes de l'art 206 • L'architecture 207 • La photographie 208 • Le cinéma 210 • La musique 214 • Le théâtre 224 • Le cabaret 230 • La philosophie 232 • Albert Einstein et la physique 236 • La chimie 238 • La technique 239 • La médecine 240 • Sigmund Freud et la psychanalyse 244

Julius Schoeps L'EMANCIPATION, DONNEE D'UNE MAIN 248

5 IDENTIFICATIONS NATIONALES ET POLITIQUES 252

« Le pays qui parle sa langue avec nous » : le libéralisme 252 • L'esprit de corps allemand : le nationalisme 254 • Les Juifs dans la Première Guerre mondiale 258 • La révolution sociale : le socialisme 262 • Du « retour au judaïsme » au « retour dans la patrie juive » : le sionisme 272

Joachim Riedl TOMBEAU DE MILLIONS, PARTIS EN FUMÉE 282

6 LA CATASTROPHE EN EUROPE CENTRALE 286

La fiction de la symbiose judéo-allemande 286 • « Là où l'on brûle des livres... » 288 • La dignité humaine bafouée : la haine ordinaire des Juifs 290 • Affirmation de soi, émigration, exil 298 • L'incendie des synagogues 302 • La marque d'infâmie : la « tache jaune » 304 • « ...On finira par brûler aussi des hommes » : l'Holocauste 306

Moiche Schulstein J'AI VU UNE MONTAGNE 308

Glossaire 309 • Bibliographie générale 310 • Sources des citations 313 • Crédits photographiques 317 • Index des noms propres 318

Rachel Salamander

PRÉFACE

Le passé n'existe qu'à travers nous. Seule notre mémoire lui donne une réalité historique, une mémoire dont les images et les mots constituent une part de notre actuelle conscience. Pierre tombale ancienne dans le cimetière juif de Kolin (Bohême).

Nous sommes bien loin ici du monde de la normalité. Quel que soit notre rapport à l'histoire juive, il est toujours faussé. On sauve des synagogues de la ruine, par exemple, mais c'est pour les profaner. On les transforme en centres culturels, ouverts au tout venant, et de toute manière, il n'y a plus de Juifs, ici, pour assurer le déroulement de la liturgie. Une grande ville veut-elle garder le souvenir de la présence juive, qu'elle lui consacre la plupart du temps un musée. Mais là aussi, la volonté de sauver quelque chose du passé a ses limites. La création d'un musée est plus ou moins vouée à l'échec car les pièces originales pour le doter sont rares. La plupart du temps, nous avons donc affaire à des copies, dont la facture industrielle, à l'évidence, ne nous procure qu'un succédané de plaisir culturel. Mais alors, faut-il, au nom de ce purisme culturel, renoncer à transmettre toute tradition ?

Comment situer ce choix de textes et d'illustrations destiné à donner une vue d'ensemble du monde juif d'Europe centrale de 1860 à 1938 ?

Au XIX^e^ siècle, on voit apparaître, à côté des témoignages écrits, un nouveau document de tout premier plan : la photographie. Voilà que ce medium, qui semble avoir l'authenticité de la vie même, ne se contente plus de fixer des scènes et des personnages spectaculaires. L'appareil photographique transforme en événement des détails intimes, insignifiants d'un quotidien qui sans cela passerait inaperçu. Des incidents fortuits, et même accessoires, se trouvent d'un coup promus au rang de témoignages visuels immortels d'une époque. Ces photos sont des extraits de la réalité de la vie passée, mais détachés de leur contexte. C'est celui-ci qu'il nous faut tenter de reconstruire, car ces reproductions ne sont jamais plus, en fin de compte, que de simples fragments, indéfiniment isolés d'un contexte qui les déborde toujours. Ils perdent le tout dont ils retiennent une partie. Ainsi devons-nous puiser à d'autres sources pour procéder à cette reconstitution.

Nous avons recours à des témoignages écrits, des documents littéraires et biographiques, des chroniques. Ils remplissent virtuellement les vides laissés par les images. Et même si les deux sources, le texte comme l'image, ne suffisent pas à combler les lacunes de la reconstruction, elles peuvent néanmoins mettre en évidence un aspect central de l'histoire juive : il n'y a pas eu *le* monde juif d'hier. Pas plus qu'il n'y a, aujourd'hui, *un* monde juif homogène.

Tout comme le reste de la société est formé de multiples sociétés, le judaïsme est fait de différents judaïsmes. La vitalité de la tradition juive en Europe orientale contraste avec la distinction compassée de la bonne société juive assimilée. Les uns s'appliquent à faire oublier qu'ils viennent des shtetls, qu'ils les ont fuis pour trouver dans les métropoles un asile contre la pauvreté et échapper aux pogromes. D'autres, qui ne sont plus nulle part chez eux, ni dans l'orthodoxie, ni dans le nationalisme, commencent à se lamenter sur la perte de l'authentique qu'ils viennent tout juste de rejeter. Ils savent qu'il est impossible de restituer l'original sans tomber dans le romantisme. Ce qui, pour les ancêtres, était une réalité simple n'est déjà plus évident pour la génération qui suit, la tradition qui n'est plus vécue se perd. S. J. Agnon, le grand romancier de la littérature hébraïque moderne, décrivait à peu près dans ces termes la perte d'une tradition culturelle et religieuse : le grand-père a aimé la Torah, le fils a écrit sur l'amour de la Torah, et le petit-fils n'a plus écrit que sur l'amour.

Allons-nous alors négliger ces documents du passé, en nous rassurant avec l'idée que l'on ne peut plus

reconstituer la réalité telle qu'elle était ? Si c'est un besoin actuel, plus que le sentiment d'un devoir historique, qui nous pousse à conserver ces témoignages, nous saurons nous accommoder des lacunes de la présentation. La tradition juive veut que le passé soit conservé, et reconnu le droit des morts à être gardés vivants, eux et leurs œuvres.

Avec l'anéantissement du judaïsme européen, les signes visibles de son existence sont aussi détruits. Si nous ne nous chargeons pas de présenter le peu qui nous en est resté, cela veut dire que nous abandonnons définitivement ce monde englouti.

On dira que les hommes représentés sur ces photos sont perdus sans espoir. Certes. Simplement, ils ne savaient pas, à l'époque, ce que nous savons aujourd'hui ; que cette présentation sur somptueux papier glacé est un luxe artificiel, qu'elle évoque une réalité idyllique qui n'existait pas. Mais porter le deuil de ce monde éteint, irrémédiablement perdu, cela ne veut pas dire assombrir le temps où il vivait encore en tendant sur lui, après coup, le voile noir de la catastrophe à venir, cela ne veut pas dire dénier rétrospectivement à ces hommes promis à la mort leurs projets originaux, leurs aspirations, leur éclat.

C'est en nous seuls que vit le passé. C'est par notre mémoire qu'il acquiert sa réalité historique ; dans notre mémoire, les images et les mots du passé sont une partie de notre conscience d'aujourd'hui. C'est ainsi qu'en nous l'histoire devient vivante, qu'avec nous elle accède au présent. Le mode de présentation est secondaire. A ceux qui parlent dans ces textes, à ceux qui nous regardent sur ces photographies, nous rendons leur nom, leur restituant ainsi leur identité. C'est pourquoi, d'ailleurs, dans la prière des morts juive, nous appelons les morts dont nous nous souvenons par leur nom.

Rachel Salamander

Schalom Ben-Chorin

DE CONFESSION JUIVE

Lorsqu'on s'interroge sur ce qui a pu contribuer à la subsistance du peuple juif au-delà de toutes les périodes de persécutions qu'il a traversées, le shabbat est une des premières choses qui vient à l'esprit, car, dit-on, « c'est le shabbat qui pérennise Israël, davantage que l'inverse. Ce Juif de Cracovie se rend à la synagogue. 1904.

Au XVIII[e] siècle, le philosophe berlinois Moses Mendelssohn parlait encore du judaïsme comme de «ma nation». Les Juifs du XIX[e] siècle et du premier tiers de notre siècle, en revanche, préféraient le définir essentiellement en termes de confession. Le terme de «Juif» était même remplacé par l'appellation de «mosaïque» ou «israélite». Certes, cela ne vaut que pour le judaïsme du centre et de l'ouest de l'Europe; le judaïsme de l'Est, lui, a gardé la conscience de son caractère populaire, ne serait-ce que par sa langue courante, le yiddish.

En Allemagne, cette idéologie était véhiculée par le *Centralverein deutscher Staatsbürger jüdischen Glaubens* (Union Centrale des citoyens allemands de confession juive). En Autriche, l'*Union österreichischer Staatsbürger jüdischen Glaubens* (Union des citoyens autrichiens de confession juive) défendait des conceptions analogues.

Le chef spirituel de l'orthodoxie juive radicale en Allemagne, Isaak Breuer, parlait ironiquement du «citoyen allemand d'incroyance juive», formule percutante pour caractériser une situation qui se rencontrait très fréquemment.

Du judaïsme allemand du XIX[e] siècle, sont issus les trois courants principaux qui aujourd'hui encore, à la fin du XX[e] siècle, caractérisent le judaïsme: l'orthodoxie, le judaïsme réformé et le judaïsme conservateur.

Par orthodoxie, il ne faut pas entendre ici le judaïsme oriental nourri de tradition, tel qu'il prit forme dans la piété populaire mystique du hassidisme et dans l'érudition talmudique des *mitnagdim*, essentiellement en Lituanie. C'est à Francfort-sur-le-Main que naquit, sous l'égide de Samson Raphaël Hirsch, la néo-orthodoxie, dont le projet était de conjuguer la culture occidentale profane avec la piété et l'observance stricte des lois juives.

La réforme au sens radical du terme, telle que la concevait Abraham Geiger, ne connut en Allemagne qu'une diffusion très limitée. La communauté juive réformée de Berlin fut la seule à adopter cette ligne radicale, tandis que la majorité des communautés et des synagogues, en Allemagne comme en Autriche, s'en tenait à un libéralisme modéré, tel qu'on le trouve encore aujourd'hui chez les *conservatives* aux Etats-Unis.

Dans le judaïsme oriental, c'étaient les *yeshivot*, ou écoles talmudiques, qui assuraient l'enseignement de l'érudition; en Allemagne, on fonda des établissements d'enseignement supérieur, ou séminaires rabbiniques: l'Ecole supérieure libérale pour les Sciences du judaïsme, à Berlin, le séminaire de théologie juive conservateur de Breslau — il y en avait un aussi à Vienne —, et le séminaire orthodoxe de Hildesheimer, à Berlin.

Les différences entre les trois courants se marquaient dans l'organisation du culte, plus que dans les divergences théologiques.

A la place de la maison de prière toute simple, la *Schul*, lieu de prière et d'étude, on vit surgir des édifices grandioses, des synagogues de style maure et néo-roman. La néo-orthodoxie elle-même n'était pas en reste; elle rivalisait avec le courant libéral pour ce qui était de traduire le désir de représentation extérieure d'une bourgeoisie juive fortunée.

L'introduction générale de l'orgue dans les synagogues libérales contribua de façon décisive à rehausser la beauté du service divin, qui perdait du même coup son caractère original en s'assimilant à l'office religieux chrétien, plus particulièrement à celui des protestants.

Les rabbins et les récitants portaient

des aubes, la prédication allemande était généralement intégrée à l'office religieux de la communauté pour le shabbat et les jours de fête.

En marge de cette religion officielle, institutionnalisée, le judaïsme oriental réussissait encore à se maintenir sous la forme (ou l'absence de formes) essentiellement populaire qu'il avait dans le shtetl.

La piété juive, sous toutes ses formes, s'organise de manière caractéristique autour de deux centres: la communauté (synagogue) et la maison. La vie du judaïsme ne s'arrête pas à la synagogue, elle ne s'épanouit que dans le cercle familial. Lorsque le service divin de la communauté est terminé, le vendredi soir par exemple, la veille du shabbat trouve son couronnement à la table familiale. La mère de famille a déjà béni les bougies du shabbat, le père chante ou récite la bénédiction sur le vin et le pain, et celle du shabbat. Le père et la mère bénissent les enfants en prononçant l'ancienne prière sacerdotale: «Que le Seigneur te bénisse et te protège, que le Seigneur fasse luire sur toi sa face et te comble de grâce, que le Seigneur élève sa face au-dessus de toi et te donne la paix.»

La maison juive est littéralement sous le signe de la parole de Dieu: au chambranle de la porte, est fixée la *mezuzah*, cette bénédiction domestique qui comporte la profession de foi: «Shema Israël, le Seigneur Notre Dieu est UN.»

La synagogue n'occupe pas non plus une place centrale dans la célébration des fêtes de l'année juive. C'est le cas tout au plus pour les fêtes solennelles, le Nouvel An juif et le jour du Grand Pardon, à l'automne; mais la fête des Tabernacles, qui leur succède, est centrée autour de la famille: durant une période de sept jours en Israël, et de huit jours dans la diaspora, celle-ci se retrouve dans la cabane de feuillages, du moins pour y prendre ses repas. La fête du printemps, *Pessah*, la Pâque juive, se marque, elle aussi, beaucoup plus dans le cercle familial. Le premier soir, que l'on appelle *Seder* (Seder = l'ordre de la fête de Pessah) et que l'on fête comme une liturgie domestique avec de nombreux plats symboliques, des dialogues et des chants jusqu'à minuit passé, a inspiré au jeune Heinrich Heine, âgé de quinze ans, sa ballade *Belsazar*: «Déjà le minuit s'approchait...»

A la synagogue, c'est l'élément masculin qui domine, mais c'est la femme juive qui régit la vie familiale, de la cuisine cachère jusqu'à l'organisation des jours de fête.

Aux nombreux jours de fêtes de l'année juive — les grandes fêtes de l'automne, les trois fêtes de pèlerinage (le nom provient encore de l'époque du temple de Jérusalem, auquel on se rendait en pèlerinage): Pessah, la Fête des Semaines et la Fête des Cabanes, s'ajoutent la fête des Maccabées, *Hannukah*, en hiver, où l'on allume les lumières rassurantes de la *menorah* (chandelier de fête) aux fenêtres de la maison, et la joyeuse fête de *Purim*, le carnaval juif, au début du printemps.

Du berceau à la tombe, la vie du Juif est réglée par la tradition. Schopenhauer parlait du «monde comme volonté et comme représentation»; le judaïsme, quant à lui, voit le monde comme loi et comme coutume.

Le caractère archaïque se marque ici dans la domination du principe patriarcal. La circoncision, pratiquée sur l'enfant mâle huit jours après sa naissance, scelle par le sacrement l'Alliance de Dieu avec Abraham.

Il n'existe pas d'équivalent de cette entrée dans l'Alliance pour la fille, mais chez les Juifs d'Europe occidentale, il y avait la coutume du *Holekresch*. On soulevait la petite fille dans son berceau et on prononçait son nom juif à haute voix.

A l'âge de treize ans et un jour, le jeune garçon juif devient *bar-mitzvah*, adulte aux yeux de la religion, et membre à part entière de la communauté. Dans le judaïsme allemand de l'époque de l'émancipation et de l'assimilation, on fit de ce jour une grande fête célébrée à la synagogue et en famille; dans les communautés libérales, on instaura pour les filles une confirmation collective qui devint la fête de la semaine.

A côté du mariage civil bourgeois, on célébrait généralement, même chez des Juifs non pratiquants, la cérémonie du mariage religieux, lors de laquelle les époux se plaçaient sous le dais nuptial et buvaient dans le même verre.

L'inhumation se caractérisait par une sobriété particulière. Un simple cercueil de bois fait de six planches, le même pour les riches et les pauvres, constituait la dernière demeure des défunts. L'attachement profond à la Terre Sainte se remarquait à la coutume très fréquente de placer dans le cercueil un sachet contenant de la terre d'*Eretz Israël* (Palestine).

Partout dans le monde, les Juifs se sont attachés avec une piété particulière à l'entretien de leurs cimetières. L'inhumation provisoire était inconnue. Le cimetière était appelé «la demeure éternelle», mais aussi «le bon lieu».

Dans le poème qu'il a composé en 1938, *Der gute Ort zu Wien*, (Le bon lieu de Vienne) Franz Werfel écrit:
«Oublieras-tu toujours l'ordre,
Qui pèse sur toi, Israël?
Aux pays qui te haïssent
Tu dois laisser la trace de tes tombes.»

C'est exactement ce qui est arrivé. Dans un grand nombre de centres anciens de la vie juive, seules les tombes témoignent au XX^e^ siècle de la présence ancienne d'Israël, quand elles n'ont pas été détruites par la haine de ses ennemis.

Mais qu'est-ce donc qui a maintenu les Juifs en vie, à travers toutes les tribulations des persécutions? Il faut citer en premier lieu le shabbat, à propos duquel le philosophe juif de la

culture de notre siècle, Ahad Ha-Am, notait:
«Plus qu'Israël n'a gardé le shabbat, c'est le shabbat qui l'a gardé».

Malheureusement, le judaïsme allemand avait souvent oublié le shabbat. La foi juive n'allait plus de soi. Des forces extérieures, ainsi que l'environnement, ont éloigné l'esprit et l'âme du Juif assimilé de l'héritage de ses pères.

C'est justement dans ce contexte que le judaïsme allemand a pris sa physionomie originale. Les penseurs juifs, dont les racines plongent dans les deux mondes du judaïsme et de l'esprit européen, ont façonné le visage d'un judaïsme d'après l'assimilation. Pensons ici au néo-kantien de Marbourg, Hermann Cohen: dans son ouvrage posthume *Religion der Vernunft aus den Quellen des Judentums* (Religion de la raison tirée des sources du judaïsme), il a fondé une éthique juive qui représente une synthèse de la pensée juive et kantienne. Pensons au dernier grand rabbin allemand Leo Baeck, qui, dans son *Wesen des Judentums* (Essence du judaïsme), a élaboré une théologie libérale du judaïsme solidement fondée; à Martin Buber, qui, de manière exemplaire, a élaboré sa dialogique du «Je et Tu», et l'a enrichie des trésors de la piété intériorisée du hassidisme, transposés en langue allemande; à son collaborateur dans l'entreprise de traduction de la Bible, *Verdeutschung der Schrift* (L'Ecriture traduite en allemand), Franz Rosenzweig, qui, dans son œuvre maîtresse, *L'Etoile de la Rédemption*, a développé une philosophie nouvelle tirée de Hegel.

Seule, l'histoire du judaïsme à l'époque hellénistique de Philon d'Alexandrie et en Espagne au début du Moyen Age, nous offre pareille synthèse de l'esprit du judaïsme et de son environnement.

Ci-contre: *shabbat en Galicie. Vers 1900*

Puis arrivait le jeudi et c'était le branle-bas de combat; on commençait les préparatifs pour le shabbat, pétrir la pâte pour le pain, le berches blanc et le malaï de maïs. Les femmes se démènent, s'essoufflent, s'énervent, on quête d'un peu de levain, ou de menu pois, ou d'un conseil, tout à la fois, à la dernière minute.

« Dans la nuit de jeudi à vendredi, on travaille sans arrêt, on fait la pâte, on chauffe le four, on épluche des pommes de terre, on met les différents plats à cuire sur le feu, puis on fait le pain, le halès, le malaï de maïs, le pain de pommes de terre — appelé mandaburtschinik — que l'on dévore brûlant dès le vendredi, est délicieux avec du beurre ou des schmetten.

Le vendredi, tout est lavé, nettoyé et rangé. Les plus grands lavent la tête des plus petits au pétrole et les coiffent: le pétrole fait bien contre les poux. Dans la maison, se mêlent les odeurs de pain frais, de viande rôtie et de pétrole. Vers la fin de l'après-midi, on est invité prié à entourer le schalet, où tout est hermétiquement fermé et nettoyé. Le sol de terre battue est enduit d'une mince couche de torchis, puis, tout en bas des murs, on trace une bande verte. On recouvre la table d'une nappe blanche, on y place des chandeliers en cuivre astiqués, on met des assiettes pour tous, chacun à sa place en fonction de son âge et de sa dignité. Les hommes de la famille sont déjà partis pour la prière.

Pendant ce temps, la petite mère avait prononcé la bénédiction de la lumière en mêlant à sa prière des préoccupations personnelles, elle s'adressait tantôt au bon Dieu comme une fille adulte à son père en lui rappelant ses responsabilités et ses devoirs de chef de famille, tantôt à sa propre mère.

Alexander Granach

Le judaïsme n'est pas qu'une affaire de foi, c'est avant tout une affaire de pratique sociale : celle d'une communauté déterminée par sa foi.

GUSTAV JANOUCH

Ce qui fait l'originalité créatrice de l'optimisme juif, c'est que la foi, ici, est conçue comme responsabilité ; cette idée est entrée dans le monde comme l'idée même du judaïsme.

LEO BAECK

Peu avant le début du shabbat, la maîtresse de maison allume les bougies pour éclairer les pièces.
A droite : *en attendant le shabbat. Vers 1920.*

Lorsque je repense aux années de ma jeunesse dans la grande ville juive de Minsk, je vois émerger d'une foule d'images et d'apparitions une figure tout à fait inhabituelle : c'est un Juif d'un certain âge, d'allure étonnamment frêle et souffreteuse, avec une très longue barbe, noire autrefois, bien grisonnante à présent, un front très bombé et des yeux enfoncés, que l'on n'oublie pas une fois qu'on les a vus. Cet homme s'appelait Reb Yainkew Meyer (pratiquement personne ne connaissait son nom de famille) et occupait les fonctions de second rabbin dans une petite synagogue annexe. En dépit de cette situation modeste, il jouissait dans la ville d'une réputation égale à celle de rabbins célèbres ou fort érudits. Celle-ci ne reposait nullement sur son érudition, dont on sait par ailleurs qu'elle est la qualité essentielle du rabbin en Europe orientale, mais exclusivement sur son mode de vie, qui était inusité, empreint de sainteté, et sur une fonction particulière, qu'il exerçait volontairement.
De fait, il était censeur — au sens ancien que donnaient les Romains à ce terme — et avait pour tâche principale de s'assurer que l'on garde la sainteté du shabbat : il veillait scrupuleusement à ce que les Juifs arrêtent leur travail et ferment boutique le plus tôt possible le vendredi, et retournent le plus tard possible vaquer à leurs affaires le samedi soir. Car chez les Juifs, le shabbat commence le vendredi à la tombée du jour et se termine le samedi soir, dès que l'on voit briller au moins trois étoiles dans le ciel. Donc, le vendredi après-midi, longtemps avant la tombée du jour, Reb Yainkew Meyer montait sur une petite voiture mise gratuitement à sa disposition par l'entreprise de transports ou la communauté, parcourait les rues, s'arrêtait devant toutes les boutiques juives, frappait à la porte et criait : « Juifs, c'est l'heure de faire *Schabbes !* ». Son autorité était si grande que tous les commerçants et artisans fermaient aussitôt qui sa boutique, qui son atelier. Il terminait son tour par la gare de marchandises et renvoyait chez eux tous les commissionnaires juifs et leurs employés. Il en imposait même au chef de gare russe, qui lui faisait toujours installer un fauteuil sur le perron. Lorsque le dernier Juif avait quitté la gare, Reb Yainkew Meyer se rendait au bain, et ensuite à la synagogue.

ALEXANDER ELIASBERG

Les jours de fête et le *Shabbes* (shabbat) mettaient un peu de lumière dans notre existence misérable.
En milieu juif orthodoxe, le shabbat est une fête particulière d'une grande valeur morale. Les talmudistes ont entouré ce jour de toute une série de « clôtures » pour en garder intact le noyau, le shabbat, dont on ne cesse de rendre grâces au Seigneur qui l'a donné. Ce jour est tenu pour si sacré que l'un des péchés les plus graves, pour un homme pieux, est de *Mechallel Schabbos*, profaner le shabbat. (La loi biblique punissait de mort la profanation du shabbat.) Les « clôtures » ont été instituées pour que ce jour-là soit entièrement consacré au repos et à la méditation et que personne ne puisse faire aucun travail. C'est ainsi par exemple que pendant le shabbat, il est interdit de jouer de la musique instrumentale — bien que l'on ne puisse pas considérer comme un travail le fait de jouer de la musique —, pour que le musicien professionnel ne se trouve pas dans la situation de devoir travailler. Comme on ne doit porter aucune charge, il est interdit de porter un quelconque objet, même sa montre. Il faut vider soigneusement ses poches le vendredi soir, et il est interdit même d'y mettre un mouchoir ; celui-ci doit être noué autour du cou ou du bras, ce qui lui donne l'allure d'une pièce de vêtement. Le miséreux épargnait toute la semaine pour pouvoir « faire shabbat ».
La religion commandait de s'assister mutuellement pour que tous puissent fêter

Le jour du shabbat s'accompagne d'un bon repas. Après la carpe farcie et la soupe, est servie le plus souvent une poule au bouillon. La plupart des Juifs d'Europe de l'Est, peu fortunés, économisaient toute la semaine pour cela. La perspective du « schabbes » était bien souvent pour eux l'unique réjouissance qui rendait leur vie supportable.
A droite : *la poule du shabbat. Vers 1920.*

Le jour du shabbat, les Juifs religieux ne peuvent parcourir une distance excédant deux mille pas. Rien n'est plus important que de respecter le repos.
A droite : *Juifs polonais avec leur Kaschket. Vers 1910.*
A gauche : *récitation à table du Kiddush, bénédiction du shabbat le vendredi soir. 1906.*

dignement le shabbat... Le vendredi est presque un jour de fête. La maîtresse de maison est très affairée, car c'est à elle qu'incombe la tâche de tout préparer pour ce jour et le jour suivant. Et le mari, si savant ou si riche soit-il, ne dédaigne pas ce jour-là de mettre la main à la pâte « en l'honneur du shabbat », car ces services plaisent à Dieu et sont comptés au ciel. Il va faire les courses, astique les couverts ou les chandeliers, fend le bois ; en un mot, il s'efforce de diverses façons d'acquérir des mérites. On commence assez tôt les diverses besognes, car le pain blanc du shabbat, que l'on appelle le *halès*, est boulangé à la maison...
Ce jour-là, même le plus pauvre des Juifs est assis à une table recouverte d'une nappe blanche, il mange un repas de poisson ou de viande, parfois même les deux, et un dessert, le *tsimès* (plat de carottes sucrées). Le brochet, préparé selon les règles de la cachrout, est une spécialité ; de fait, c'est un mets recherché, dont même les incroyants sont friands. De l'eau-de-vie agrémentait le repas du shabbat. Le vin était trop cher, lié à des prescriptions rituelles, et quant à notre mauvaise bière, elle ne tentait personne. Même à nous, les enfants, on nous donnait un petit verre d'eau-de-vie, que nous saucions avec notre pain blanc jusqu'à la dernière goutte ...
Tout l'après-midi, la ménagère est accablée de besognes : c'est que tout doit être prêt à temps ; il ne faut pas se laisser surprendre par le shabbat, car dès qu'il arrive, il faut arrêter de travailler.
Le bain de vapeur municipal est chauffé à temps : l'employé préposé au bain parcourt les rues du quartier juif, agite un balai de branches de bouleau qu'il brandit dans sa main droite, et appelle à voix forte : « Jüden in Bod erain ! » (Juifs, allez au bain !). A l'instant, les hommes suspendent leur travail, se munissent de linge propre et se dépêchent d'aller au bain, où toute la communauté se retrouve. Dans l'étuve, on a construit une estrade à gradins : les notables sont assis tout en haut, à l'endroit où la chaleur est la plus forte, pour discuter des intérêts de la communauté et de leurs affaires privées, et débattre d'importantes questions politiques...
Tard dans l'après-midi, on sortait du bain et on se hâtait de rentrer chez soi. Les *Paies* (papillottes) humides pendaient sur les oreilles comme des queues de rat. On revêtait ses habits de shabbat pour aller à la maison de prières. Chez les hommes pieux, ils sont en soie noire ou en velours, chez les hommes moins pieux, en drap noir. Un homme qui prétendait à l'érudition, ce que l'on appelait *un güter Jüd* (un bon Juif), ou même le Rov (rabbin), portait aussi un habit de velours noir ou brun.

Jehudo Epstein

Le shabbat efface complètement la différence que le travail établit entre les hommes. Même l'artisan devient son propre maître. Le repos hebdomadaire, un jour donné, met l'ouvrier sur un pied d'égalité avec son patron...
Mais le Juif du ghetto oubliait les vicissitudes quotidiennes lorsque les bougies du shabbat étaient allumées. Il rejetait le joug de l'opprobre. En ramenant le shabbat toutes les semaines, l'amour de Dieu lui rendait aussi son honneur et son droit d'être un homme, dans son humble cabane.

Hermann Cohen

Purim (février-mars) est la fête joyeuse commémorant la délivrance des Juifs de Perse de Haman. A cette occasion, on s'envoie des «Gaben», sortes de présents, et on se déguise. Des distractions, les jeux de Purim, sont alors imaginées par les enfants et les adultes.
A gauche: *enfants en costume de Purim au lycée S.-M Gurewicz de Wilna (Lituanie), 1933.*

Le premier et, dans la diaspora, le second soir de Pessah — la Pâque juive, en mars-avril — a lieu la fête du Seder qui débute par la lecture de la Haggadah. Les divers mets que l'on déguste à cette occasion sont symboliques, notamment le maror, sorte de choux amer, qui est censé rappeler l'amertume des corvées auxquelles dut se plier le peuple juif en Egypte. Un verre de vin supplémentaire est réservé à l'hôte attendu, le prophète Elie.
Page ci-contre, à droite: *soir du Seder dans une famille berlinoise. Photographie d'Abraham Pisarek. 1937.*

C'est un miracle, pour sûr, que le Juif, au milieu des souffrances qu'il a endurées tout au long de son histoire, n'ait jamais cessé d'afficher cette tranquillité d'âme, ce véritable humour, sans lequel il n'aurait pas pu remonter, toujours, de l'abîme de l'humiliation, relever son orgueil. Ses fêtes ont produit pour lui ce miracle.

Hermann Cohen

Purim était la fête qui nous impressionnait le plus étant enfant, encore que tout petits, nous n'y participions pas réellement. Par cette fête placée sous le signe de la joie, on commémorait le sauvetage des Juifs soustraits aux griffes de Haman, le méchant persécuteur. Haman était une figure bien connue et son nom était entré dans le langage de tous les jours. Avant d'apprendre que Haman était un homme qui avait réellement vécu et tramé des choses effroyables, je connaissais déjà son nom, souvent employé comme juron. Quand j'importunais les adultes avec mes incessantes questions, ou quand je ne voulais pas aller me coucher, ou quand je ne faisais pas quelque chose qu'on me demandait de faire, alors on poussait ce soupir: «Haman!» et je savais qu'on ne plaisantait plus, maintenant c'était assez. «Haman» était le dernier mot, un gros soupir mais aussi un avertissement. Je fus très étonné quand, un peu plus tard, on m'expliqua que Haman était aussi un méchant homme qui voulait tuer tous les Juifs. Mais il avait échoué dans son entreprise grâce à Mardochée et à la reine Esther, ce dont les Juifs se réjouissaient en fêtant Purim.
Les adultes se déguisaient et sortaient, il y avait du vacarme venant de la rue, des masques faisaient irruption dans la maison, je ne savais pas qui ils dissimulaient, c'était comme dans les contes, les parents ne rentraient que très tard dans la nuit, l'excitation générale nous gagnait aussi, nous, les enfants, et j'étais couché dans mon petit lit, bien réveillé, dressant l'oreille. Les parents se montraient parfois masqués, ensuite ils enlevaient le masque, c'était très amusant mais, moi, je préférais ne pas savoir que c'était eux.

Elias Canetti

Cette fête, dont la signification politique culminait dans la sortie d'Egypte et la libération de l'esclavage, était en même temps la fête du printemps et de la saison, la plus joyeuse de toutes les fêtes. On équipait les enfants et les parents d'habits et de chapeaux neufs en prévision de la saison nouvelle, ce qui s'accordait bien avec le début du printemps et contribuait à mettre les esprits d'humeur contente et joyeuse.

Longtemps avant la Pâque, débutait dans toute la ville le grand nettoyage. La malpropreté et la saleté vont malheureusement de pair avec la pauvreté; et la pauvreté était grande, dans notre petite ville. On avait bien besoin de nettoyer à fond, de temps en temps. Toutes les maisons étaient lessivées, brossées, repeintes, de haut en bas, à l'intérieur comme à l'extérieur, tous les ustensiles de cuisine en métal astiqués et purifiés selon les lois de la cachrout, c'est-à-dire rendus cacher pour *Pösach*, la fête de la Pâque, car il est interdit de se servir de la vaisselle et des couverts de tous les jours durant la période de la Pâque, à moins de les préparer spécialement pour la circonstance. Les gens riches avaient un service pour la Pâque, qu'ils rangeaient et mettaient de côté, et qu'ils n'utilisaient pas le restant de l'année. Mais quand on n'en avait pas, il fallait faire traiter sa vaisselle ordinaire pour la rendre cachère.

Jehudo Epstein

Le pain azyme, matsot, évoque la sortie d'Egypte, dont l'urgence imposa de faire le pain de cette façon sommaire.
A gauche: *fabrication et emballage de matsot à Berlin avant la fête de Pessah. Photographie de Roland Lewy. 1936.*

Cette semaine de fêtes était introduite par le soir du *Seder*. Autour de la longue table de fête à rallonges, étaient assis les trente enfants de l'orphelinat, la famille de mon père, et des invités. Mon père aimait particulièrement inviter ses étudiants, dont beaucoup n'avaient pas de famille à Berlin. Ainsi, il n'était pas rare que nous soyons une cinquantaine de personnes rassemblées pour commémorer la sortie d'Egypte. Mon père présidait la table, assis dans un grand et large fauteuil, garni de coussins de plumes d'une blancheur immaculée. Car ce soir-là, il faut être bien assis et confortablement installé — car on boit beaucoup de vin pendant le récit;

Rosh haShanah – le Nouvel An juif, en septembre-octobre – est le premier des dix jours de pénitence qui s'achèvent avec le jour des expiations, le Yom Kippur. Un des usages de Rosh haShanah, le Taschlich, consiste à se rendre sur la rive d'un fleuve et à lancer des miettes de pain dans l'eau; le courant est censé emporter les péchés, tandis que des prières sont dites. Ce jour-là, les actes de tous sont inscrits dans le livre du jugement divin.
A gauche: *cérémonie du Taschlich le jour de Rosh Hashanah à Munkacz (Hongrie). Photographie d'Abraham Pisarek. 1930.*

sans excès, dans l'ordre du rituel, après la lecture de certains passages.
Mon père portait sa chemise mortuaire blanche, car, bien que la fête de Pessah soit une fête joyeuse, l'homme doit toujours être prêt à comparaître devant Dieu à son dernier jour. Sur la tête, il portait une kippa de soie blanche, garnie d'un large galon argent. Tel qu'il était là, assis dans son grand fauteuil, le visage éclairé par les grandes bougies fichées dans les chandeliers d'argent, il nous apparaissait comme un personnage de la Bible, revenu vers nous de temps anciens. Il avait devant lui la Haggadah, imprimée en gros caractères hébraïques sur du papier semblable à du parchemin. Certains des feuillets avaient l'air bien jaunis: en effet, lorsqu'on énumère les dix plaies infligées par Dieu à l'Egypte, il faut à chaque fois tremper le petit doigt de la main droite dans le verre rempli de vin et le laisser goutter sur les feuilles du livre. Au fil des ans, ces gouttes de vin tombées confèrent au livre un air d'antiquité vénérable. Mon père chantait d'une voix qui était mélodieuse, sans être forte, les chants traditionnels de chez mes grands-parents. Mais il ne s'arrêtait pas là. Si l'un des étudiants, originaires d'Europe orientale le plus souvent, connaissait le texte, mais avec un autre air, mon père attendait que nous ayions tous appris la nouvelle mélodie, et on pouvait s'arrêter longtemps sur un même texte, avant de reprendre le fil de la narration.

Josef Tal

A Roch Hachana, nous allions parfois avec nos amis orthodoxes sur la rive du fleuve, où ils jetaient des morceaux de pain dans l'eau. Le *Taschlich*, comme on appelait ce rite, symbolise l'espoir que le remords sincère, éprouvé durant les dix jours de pénitence, emporte les péchés de l'homme comme le fleuve les morceaux de pain.

Philip Seligsberger-White

Lorsque, la veille du Roch Hachana, on revient de la synagogue après le service divin, on salue ses amis par ces paroles «*Lechana tova tikatevou*» (soyez inscrits pour une bonne année). Après le kiddush et le *Motsi* (bénédiction du pain), on prend à la maison un morceau de pomme trempé dans du miel, comme symbole de l'espoir en une «nouvelle année bonne et douce». Dans certaines régions, l'usage, la veille de Roch Hachana, est de manger de la tête d'un poisson ou d'un bouc, pour montrer symboliquement que l'on est au début, et non pas à la fin.

Manfred Swarsensky

Je les avais déjà vus perdre leur esprit, parce qu'ils priaient. C'était pour le Yom Kippour, qui s'appelle «jour du Grand Pardon» en Europe de l'Ouest, un nom qui contient déjà toute la disponibilité du juif occidental à l'égard des compromis. Le Yom Kippour n'est pourtant pas un jour de «pardon» mais d'expiation, une dure journée dont les vingt-quatre heures contiennent l'expiation de vingt-quatre années. La fête commence la veille, à quatre heures de l'après-midi. Dans une ville à large majorité juive, on ressent la plus grande de toutes les fêtes juives comme un lourd orage dans les airs, comme lorsqu'on se trouve en haute mer sur un frêle esquif. Les rues deviennent soudain sombres parce qu'on éteint les bougies à toutes les fenêtres, les magasins se ferment précipitamment dans une hâte craintive, elles deviennent immédiatement d'une indescriptible opacité et l'on croirait qu'elles ne rouvriront qu'au jour du Jugement dernier. Tout le monde prend congé de ce qui est terrestre, des affaires, de la joie, de la nature et des repas, de la rue et de la famille, des amis et des connaissances. Des gens qui, deux heures auparavant, allaient et venaient dans leurs vêtements de tous les jours, avec leur visage habituel, se hâtent, métamorphosés, à travers les rues, en direction de la maison de prière, habillés de lourde soie noire et du terrible blanc de leurs vêtements de deuil, la tête penchée, le châle de prière sous le bras, et ce grand silence, décuplé dans cette ville ordinairement bruyante comme une ville d'Orient, pèse même sur les enfants pleins de vie dont les cris sont les accents les plus énergiques de cette musique quotidienne. A ce moment, tous les pères bénissent leurs enfants. Toutes les femmes pleurent devant les ménorahs d'argent. Tous les amis s'enlacent. Tous les ennemis se demandent pardon les uns aux autres. Les trompettes du choeur des anges résonnent pour le jour du Jugement. Iahvé va bientôt

A droite: *Yom Kippur (septembre-octobre) dans une synagogue. Vers 1910*

A l'occasion de Sukkoth (septembre-octobre), on dresse des cabanes couvertes de branchages ou de paille, qui rappellent la sollicitude dont Dieu a entouré les Juifs pendant leur marche dans le désert. Pendant les huit jours que dure la fête, cette cabane devient le lieu de séjour familial. Dressée en plein air, lorsque c'est possible, la sukkah est recouverte d'un toit qui peut être levé pour laisser filtrer le scintillement des étoiles.

Page ci-contre, en bas: *une maison hongroise au toit en partie amovible, conformément aux prescriptions relatives à la sukkah. Vers 1914.*

ouvrir le grand livre où sont consignés tous les péchés, tous les châtiments, tous les destins de l'année.
Des lumières brillent alors pour tous les morts. D'autres brûlent pour tous les vivants. Les morts ne sont qu'à un pas de ce monde, les vivants à un autre pas de l'au-delà. La grande prière commence. Le grand jeûne a déjà commencé une heure plus tôt. Des centaines, des milliers, des dizaines de milliers de cierges les uns à côté des autres, les uns derrière les autres, se penchent les uns vers les autres, se fondent en grandes flammes. De mille fenêtres jaillit le cri de la prière, interrompu de mélodies calmes et douces, venues de l'au-delà, copiées sur les chants des cieux. Dans toutes les maisons de prière, les gens sont tête contre tête. Certains se jettent à terre, y restent longtemps, se relèvent, s'assoient sur les dalles ou sur des tabourets, y restent, puis bondissent soudain, balancent le torse, exécutent dans un tout petit espace de rapides va-et-vient, sentinelles extatiques de la prière; des maisons entières sont remplies de linceuls blancs, de vivants qui ne sont pas d'ici, de morts qui deviennent vivants, pas une goutte n'humecte les lèvres sèches ni ne rafraîchit les gorges qui crient tant de malheurs, non pas vers ce monde, mais vers Celui qui est au-dessus. Ils ne mangeront pas aujourd'hui, ni demain. C'est terrible de savoir que personne, dans cette ville, ne mangera ni ne boira aujourd'hui ni demain. Ils sont tous devenus des esprits, avec les qualités des esprits. Chaque petit boutiquier est aujourd'hui un surhomme car, aujourd'hui, il va atteindre Dieu. Tous tendent les mains pour saisir un pan de Ses vêtements. Tous indifféremment. Les riches sont aussi pauvres que les pauvres, car personne n'a à manger. Tous sont pécheurs et tous prient. Un vertige passe sur eux, ils chancellent, ils deviennent fous, ils chuchotent, ils se font mal, ils chantent, ils crient, ils pleurent, de lourdes larmes coulent sur les vieilles barbes, la faim disparaît devant la douleur de l'âme et les chants sans fin que perçoivent les oreilles ravies.

Joseph Roth

En ce jour, la fête la plus haute et la plus sacrée que connaissent les Juifs, les hommes pieux implorent le pardon de tous les péchés dont ils se sont rendus coupables durant l'année écoulée et se mortifient devant Dieu par la purification et par le jeûne. Vingt-quatre heures durant, donc toute la nuit aussi, les croyants assemblés restent en prière au cours d'un service divin continu à la synagogue. La plupart sont revêtus de leurs habits mortuaires blancs, ce qui laisse une impression pesante et rehausse encore la gravité de cette fête — où l'on commémore le souvenir des morts.

Philippine Landau

Le judaïsme est une religion de la réconciliation; elle parachève ainsi le sens de la vie. Une ancienne parabole dit que: « Le but et la fin de tout devenir est la réconciliation. « ... Le jour de la réconciliation est devenu le centre sacré de l'année, la fête suprême.

Leo Baeck

De ma toute première enfance flottait vers moi un parfum de fruits exotiques: pendant quelques jours, un matin après l'autre, en même temps que l'air frisquet d'automne, vite, vite, un petit homme s'était précipité chez nous, avait présenté des rameaux, une palme, une espèce de citron, mais qui s'appelait *ethrog*. Mon père avait secoué précipitamment la palme, avait porté l'*ethrog* à son nez et avait aspiré l'air, dit une formule de bénédiction, puis l'étranger était reparti très vite au pas de course, car il avait encore à rendre le même service énigmatique dans beaucoup d'autres maisons. Cela, c'étaient des restes des cérémonies de la « fête des Tabernacles », qui s'étaient conservés encore tout juste quelques années, comme des ombres, avant de disparaître entièrement.

Max Brod

Ci-dessus: *préparatifs pour la fête de Sukkoth. Vers 1930.*

Simchat Torah, la « réjouissance de la Loi », a lieu le lendemain du dernier jour de Sukkoth. Cette fête conclut la lecture de la Torah et en marque aussitôt le recommencement.

Ci-dessus: *on se procure des drapeaux pour les enfants. Photographie du studio Kuszer, Varsovie. Vers 1930.*

Page ci-contre: *Hannukah. Photographie d'Abraham Pisarek. Vers 1935.*

Une fois dans l'année, il est permis aux enfants de laisser libre cours à leur joie dans la synagogue. La veille de la fête, nous sommes recrus de fatigue et essoufflés à force d'avoir dansé de joie.
La synagogue est remplie de monde, et il y a tellement de garçons que l'on ne sait où se cacher pour leur échapper. Pour la procession de *Hakkafot*, les filles ont le droit d'aller du côté réservé aux hommes; elles sont dans les jambes des grandes personnes et se battent avec les garçons.
Les lumières semblent briller d'un nouveau feu. Le tabernacle sacré est ouvert, les rouleaux de la Torah, tous dans leurs mantelets de fête, sont retirés l'un après l'autre de l'Arche d'alliance. La synagogue est en fête, comme un temple majestueux. Les hommes dansent en tenant les rouleaux de la Torah, et les enfants frappent du pied en dansant avec eux.
Nous faisons la course, déchaînés, autour du pupitre du *hazan*, nous montons d'un côté, nous redescendons de l'autre. Les marches gémissent sous nos pieds.
On se bouscule, on se poursuit, on court autour du pupitre en essayant de faire le plus de tours possible, et on n'a pas le temps de toucher la balustrade sculptée ou de l'effleurer au passage, on n'a même pas le temps de respirer. Dans nos mains, nous faisons tourner des crécelles. Nous faisons un vacarme

épouvantable. Nos drapeaux en papier sifflent, volent et se déchirent dans l'air.
Le bedeau de la synagogue se recroqueville dans un coin, il a peur, sans doute, que les murs ne s'écroulent avec nous. Puis il voit que les livres vont tomber du pupitre et nous crie: «Dites, les enfants, arrêtez un peu! Ça suffit! Vous allez me démolir toute la synagogue!»

Bella Chagali

Chez nous, à la maison et dans la salle de prière, rien d'autre ne rappelle ces victoires qu'une petite lumière, à laquelle on en ajoute chaque jour une autre pendant huit jours, et une fête paisible dans l'intimité familiale. Car ce ne sont pas les victoires des Maccabées que nous fêtons, à Hannukah, mais la reprise du service divin dans le Temple, avec la Menorah allumée. La petite lampe de Hannukah n'est qu'une allusion au sens de la victoire des Maccabées, à l'instrument et au secret de cette victoire. «Ni par la puissance, ni par la force, mais bien par mon esprit! dit l'Eternel Cebao» (Zacharie 4,6).

Max Grunwald

On alluma la première bougie et on raconta l'origine de la fête. La circonstance miraculeuse de la petite lampe qui, contre toute attente, a brûlé si longtemps, avec l'histoire du retour de l'exil babylonien, le deuxième temple des Maccabées. Notre ami raconta à ses enfants ce qu'il savait. Ce n'était pas grand-chose, mais ils s'en contentèrent. En allumant la deuxième bougie, ils le lui racontèrent à leur tour, et il lui sembla alors que son histoire se parait d'une beauté nouvelle. Dès lors, il attendit tous les jours la venue du soir, pour voir la lumière grandir. On mettait les bougies une à une sur la Menorah, et avec ses enfants, le père tombait dans la rêverie en contemplant les petites flammes. C'était bien plus, finalement, que tout ce qu'il pouvait ou voulait leur dire, cela dépassait leur entendement.
Lorsqu'il avait pris la décision de revenir à sa race ancienne et de le reconnaître publiquement, il n'avait pensé qu'à faire une chose honnête et raisonnable. Jamais il n'avait imaginé trouver sur ce chemin de quoi contenter son aspiration à la beauté. Or c'était justement ce qui était en train de lui arriver. La Menorah, avec sa flamme grandissante, était une bien belle chose, propre à inspirer de sublimes pensées. Alors il se mit à esquisser, d'une main sûre, le dessin de la Menorah qu'il offrirait à ses enfants pour l'année nouvelle.

Theodor Herzi

Tout de suite après, je revois la fête de la circoncision. Il y avait encore plus de monde à la maison. On ne m'empêcha pas d'assister à la cérémonie. J'ai même l'impression qu'on fit tout pour m'attirer sur les lieux, toutes les portes étaient ouvertes, même la porte d'entrée. Dans le grand salon, une longue table dressée attendait les invités; la circoncision avait lieu dans une autre chambre, juste en face de la chambre à coucher. Seuls les hommes y assistaient et ils étaient tous debout. On maintint le tout petit frère au-dessus d'un pot, je vis le couteau et surtout, je vis beaucoup de sang couler dans le pot.
Mon frère fut appelé Nissim, comme le père de ma mère; j'appris alors que j'étais l'aîné et que, pour cette raison, je portais le même nom que mon grand-père paternel. C'est ainsi que je pris conscience, le jour de la circoncision de mon frère, parce que le fait avait été si abondamment souligné, de ma situation privilégiée de fils aîné et j'en conçus aussitôt une fierté dont je n'arriverai plus à me départir.

Elias Canetti

Baeck parla de la «joie sainte». Il commença en disant que le jeune garçon confirmé était appelé «à la loi», qu'il était un «Bar mitzvah» : aux yeux des peuples, cela signifiait, sans doute, que sa liberté en était réduite, car le profane pense que l'observance de la loi, pour être, certes, une nécessité, n'est pas précisément «réjouissante». L'originalité du judaïsme était, disait-il, d'avoir assumé la loi, d'en faire sa gloire et sa joie intérieure, car c'est la loi seule qui donne à l'homme la véritable liberté humaine, c'est en elle qu'il s'élève au-dessus de la créature commune. Mais cette joie n'était pas une «gaieté bruyante», c'était la joie sublime, sainte, celle qu'il implorait en cet instant pour moi, le bar mitzvah.

Conrad Rosenstein

Le jour du shabbat correspondant ou succédant immédiatement à son treizième anniversaire, calculé d'après le calendrier juif, le jeune garçon, devant toute la communauté

Après sa bar mitzvah, le jeune Juif de treize ans doit obéir aux commandements positifs et prier. Il est «appelé» à lire publiquement la Torah dans la synagogue. Il apprend alors à placer et à porter les phylactères — les tefillin — au bras gauche, contre le cœur, et sur le front.
Ci-dessus: *bar Mitsvah dans une famille. 1906.*

L'un des rites essentiels du judaïsme est la circoncision, la brit milah, qui marque l'entrée officielle de l'enfant dans la vie religieuse, huit jours après sa naissance. Elle est un signe d'alliance avec Dieu et donne lieu à une grande fête au cours de laquelle est attribué le prenom.
A gauche: *fête familiale le jour de la circoncision. Vers 1910.*

Le Talmud recommande de méditer longuement avant l'union de l'homme et de la femme, car ils doivent s'accorder tant sur le plan physique qu'affectif, sur leurs origines que sur leur vision du monde. Le caractère sacré du mariage n'interdit pas cependant le divorce en cas d'échec. Il existe plusieurs façons de célébrer le mariage, la cérémonie la plus courante se déroulant sous un dais, la huppah, qui symbolise la maison conjugale
A droite: *mariage en plein air, sous la huppah. Photographie d'Abraham Pisarek 1935*

rassemblée, prononce les paroles de bénédiction sur la Torah ouverte : c'est le signe de son nouveau statut de membre adulte de la communauté juive.
Il est « appelé » à la Torah, comme on dit couramment, il est *oleh latorah* (il monte à la Torah), il fait une alyiah (populaire « Lije »). Le bar Mitzvah, que l'on appelle par son prénom hébraïque, lit parfois lui-même une *parashah* (section de la Torah) ou toute la *Sidra* (section hebdomadaire correspondant à ce shabbat)... Il arrive qu'il fasse en plus le *siyoum* d'un traité du Talmud (« achèvement de l'étude » d'un traité), ce qui est considéré comme une performance remarquable ...et lors du repas de fête donné par ses parents en l'honneur de leur fils, il récite la bénédiction du repas, *Birkat hamason*.

Leopold Neuhaus

Entre temps, le cortège nuptial s'était ébranlé. En tête, venaient les musiciens râclant impitoyablement leurs violons, suivis de la mariée, conduite par sa mère et la mère du marié, auxquelles s'étaient jointes toutes les femmes invitées.
Devant le temple où le cortège était arrivé, les hommes avaient déjà pris place autour d'un dais dressé en plein air. Un petit tas rond, immobile, et blanc, que l'on pouvait prendre de loin pour un sac de farine, sortit de dessous le dais. C'était Moschelé. Eu égard à la solennité de l'acte qui allait s'accomplir maintenant, on avait mis à Moschelé une blouse d'une blancheur immaculée. Il pressa le mouchoir encore plus fort contre ses yeux, pour protéger ses regards de la foule des femmes qui arrivaient, et qui, contrevenant à toutes les lois de la pudeur qu'elles observaient le reste du temps, s'approchaient dangereusement de sa petite personne pudique. Là — son coeur devint tout brûlant — quelqu'un s'était mis juste devant lui. Sa main effleura un corps doux au toucher, bruissant, son souffle aspira l'haleine d'un autre souffle. C'était elle! Cet être inconnu, mystérieux, énigmatique, au côté duquel il allait dorénavant marcher dans la vie.
Selon la règle, il aurait dû soulever le voile de sa fiancée et soumettre son visage à un premier examen. Certes, on n'achetait pas les yeux fermés. La femme qu'on allait épouser pouvait si aisément se révéler un monstre, un repoussoir, et le pauvre homme était alors frustré du bonheur de sa vie...
Mais Moschelé, dans son trouble présent, ne voyait, n'entendait rien. Sans y penser, il passa l'anneau au doigt de sa fiancée, machinalement, il débita son : « Et par là, tu es mariée à moi selon le rite de Moïse et d'Israël ». Ce n'est que lorsque le verre brisé crissa sous ses pieds (après la cérémonie du mariage, le marié écrase un verre sous son pied) et que les musiciens entonnèrent la marche nuptiale sous les vivats et les cris de joie, qu'il s'éveilla de son humeur songeuse.

Jacob Fromer

Ci-dessus : *mariage de Käthe Sternfeld et de Samuel Wilhelm von Freudiger à Budapest. 1931.*

A droite : *cortège nuptial accompagné des kletzmorim, des musiciens, dans la Unterbergstrasse à Eisenstadt Burgenland). 1934.*

A droite: *devant le Beth din, la loi rabbinique incarnée par le rabbin, en Tchécoslovaquie. Photographie d'Abraham Pisarek. Vers 1930.*

Ci-dessous: *convoi funéraire passant devant le château Esterhazy à Eisenstadt. Vers 1930.*

« Les Juifs déposaient leurs morts, revêtus des takhrikhine, *les vêtements mortuaires, dans un simple cercueil noir, les recouvraient d'un simple drap noir, et les amis du défunt portaient le cercueil sur leurs épaules jusqu'au cimetière en criant tour à tour: "Que la justice marche devant lui!" Des passants relayaient ceux qui étaient fatigués, car aider à porter un mort en terre est un acte agréable à Dieu. Tout se passait sans l'assistance des prêtres et sans cérémonie: les pauvres et les riches étaient enterrés de la même manière, sans faste. C'était le même cercueil noir et le même drap noir pour tous. Seule la foule qui suivait permettait de dire s'il s'agissait d'une personne importante. Ce dépouillement conférait à la mort un caractère de gravité bouleversante. Le cortège, la* levaya, *avec le grand cri lent et solennel des porteurs, "Zedek lefonow jehalech", me laissait toujours une impression de terreur saisissante. Il m'effrayait et me glaçait. L'image de ce que j'avais vu me poursuivait longuement. Les proches parents pleuraient le défunt pendant sept jours; durant cette période, ils étaient assis à même le sol ou sur des tabourets bas, il leur était interdit de se laver et de se faire couper les cheveux, et ils s'abstenaient autant que possible de mets et de boissons. »*

Jehudo Epstein

Un commandement est que le juge juge selon la justice, comme il est dit (Lévitique 19, 15): «Juge ton compatriote selon la justice». Que veut dire juger avec justice? L'égalité des deux parties en tous points; il ne faut pas que l'une dise tout ce qu'elle a à dire, et que l'on demande à l'autre d'abréger; que l'on traite aimablement l'une des parties en lui parlant avec bienveillance, et qu'on accueille l'autre sans courtoisie, en l'admonestant durement. Lorsque l'une des deux parties s'est présentée dans un riche vêtement, et l'autre dans une tenue plus modeste, que le Juge parle à l'homme richement vêtu: donne-lui des habits comme les tiens avant de traiter avec lui, ou bien mets des habits semblables aux siens, pour que vous soyez égaux; alors vous pourrez comparaître devant le tribunal. Il ne faut pas que l'un soit assis et l'autre debout, tous deux doivent être debout; si le tribunal veut que tous les deux restent assis, alors, qu'on les laisse assis; mais il ne faut pas que l'un soit sur un siège plus élevé, et l'autre sur un siège plus bas, ils doivent être assis côte à côte.

Michne Torah. Le juge

Les maisons de prière apparaîtront toutes semblables aux yeux de l'étranger. Elles ne le sont pourtant pas, et bien des choses varient dans le service divin. La religion juive ne connaît pas de sectes, mais des groupes divers, qui font penser à des sectes. Il existe une orthodoxie d'une impitoyable sévérité, et une autre, plus douce; il y a une foule de prières ashkénazes et de prières sépharades et il y a des différences textuelles dans ces mêmes prières.

La division est très nette entre ce qu'on appelle les «Juifs éclairés» et ceux qui croient à la Kabbale, les partisans des divers «rabbis miraculeux» dont chacun regroupe un certain nombre de *hassidim*. Les «Juifs éclairés» ne sont pourtant pas des Juifs incroyants. Ils rejettent seulement le mysticisme, et leur foi solide dans les miracles racontés dans la Bible n'est nullement ébranlée par l'incrédulité qu'ils manifestent face aux miracles de ces «rabbis». Pour les *hassidim*, ce rabbi est un médiateur entre l'homme et Dieu, or les Juifs éclairés n'ont pas besoin de médiateur. Ils considèrent même comme un péché de croire en une puissance terrestre capable de préjuger des décisions divines et ils sont à eux-mêmes leurs propres porte-parole. Et pourtant, bien des Juifs, même s'ils ne sont pas *hassidim*, ne peuvent se soustraire à cette atmosphère de merveilleux; des Juifs incroyants et même des paysans chrétiens, confrontés à des situations difficiles, se rendent chez ce rabbi pour trouver consolation et aide.

J. Roth

Quelles qu'aient été les pratiques religieuses des familles juives orientales, il en émanait toujours une certaine chaleur. On sentait que pour eux, la religion était une réalité vécue. Beaucoup n'avaient pas la nationalité allemande, et ils ne pouvaient pas être fiers de leur pays polonais, avec son antisémitisme incessant: on comprendra peut-être alors que le judaïsme, c'est-à-dire la religion juive, avec toutes ses lois, ses coutumes et ses traditions, représentait leur véritable patrie intérieure. Mais cela ne suffit pas à expliquer cette chaleur, profondément ancrée dans la personnalité de l'homme. Contrastant avec la ferveur de ce sentiment intérieur, le judaïsme des Juifs allemands était froid; dans le meilleur des cas, c'était une émotion intellectuelle, telle que je l'ai rencontrée en particulier chez mon professeur Isaak Heinemann à Breslau. Le chapeau haut-de-forme que les Juifs allemands portaient à la synagogue, symbolisait plus qu'une coutume, plus que le respect de Dieu librement consenti. Il était aussi le signe d'une certaine sécheresse de cœur.

Emil Schorsch

Tard le soir, il était assis dans la maison d'études pour y travailler. La grande pièce était presque vide. La plupart des artisans étaient déjà rentrés chez eux. Les étudiants talmudiques s'étaient retirés dans les pièces d'à-côté, plus petites et mieux chauffées. Dans la grande salle de prières, avec la galerie des femmes fermée par un grillage, et les fenêtres immenses, il faisait froid et sombre. Seules quelques bougies à la flamme vacillante luttaient désespérément contre la mer des ténèbres. La lampe éternelle, auprès de l'arche renfermant la Torah, semblait s'enfoncer dans l'obscurité. Devant les petites bougies de cire sur la grande table, étaient assis quelques vieillards et des visiteurs attardés. Ils psalmodiaient d'une voix ensommeillée ou alors, la tête posée sur leur livre, ils somnolaient. Sur les bancs qui entouraient l'unique poêle censé réchauffer la pièce, mais, de fait, déjà éteint, c'était un fouillis de paquets et d'ombres de mendiants errants endormis, qui passaient la nuit dans la maison d'études. Deux ou trois étaient encore éveillés, quelques-uns dormaient assis. Près de la caisse, non loin des étagères de livres, régnait une obscurité épaisse, presque palpable; on avait l'impression que les âmes de tous les morts du shtetl s'y étaient blotties, comme un essaim d'oiseaux qui cachent leur tête sous les ailes du voisin. Jechiel sortit de sa poche le bout de chandelle qu'il avait apporté, l'alluma à la flamme d'une bougie et s'assit à une table pour répéter un passage. Il n'avait pas encore eu le temps de prendre un livre aujourd'hui. Et lorsque dans l'aube grise, il côtoyait les pauvres, les simples, dont les cris de détresse et les prières touchantes réchauffaient les murs froids de la maison de prières, située au-dessous du niveau du sol, c'était un tout autre monde. Le plancher, les quatre murs, le plafond reculaient, et Jechiel flottait dans une mer de nuages... Dieu n'était plus pour lui une idée abstraite, mais un être vivant, dont il était tout proche, et avec qui il s'entretenait. Il ne Lui demandait rien, mais se réjouissait de sa présence. Qu'il était heureux de se tenir ainsi près de Dieu et de pouvoir Lui dire combien il se réjouissait de sa présence, et avec quelle ferveur il L'aimait!

Schalom Asch

Le sens le plus général de la Révélation, c'est que Dieu entre en relation avec l'homme.

Hermann Cohen

Dans un silence absolu, l'officiant entonne la vieille prière du *Khol-Nidre*. C'est un homme à la barbe blanche, trapu, vêtu d'un manteau blanc sur lequel il a mis son châle de prière. Il porte une kippa de velours, brodée de fils d'or. Les autres hommes portent des châles de prière simples et grossiers, mais quelques-uns en ont de très beaux, brodés de fils d'argent. L'officiant a commencé tout doucement. Puis il reprend la prière, d'une voix plus forte. Il l'entonne une troisième fois, à pleine voix, sur le ton de la plainte. Cet air est une introduction puissante et majestueuse à la veillée. Les gens ne sont pas tous dans le même état de tension et d'émotion, me semble-t-il. J'en vois qui parlent. La petite chorale entre en action ; les garçons et les jeunes hommes chantent tout de mémoire. C'est l'officiant lui-même qui les dirige ; pendant que le choeur chante, il caresse l'un ou l'autre des petits garçons, leur fait signe de la tête. Puis arrive un moment qui est le couronnement de la soirée. Pour s'y préparer, l'homme à la barbe blanche a ramené son châle de prières entièrement sur la tête. D'autres dans la salle font comme lui. Le tissu retombe en avant sur le front ; il serre les pans du châle sous le menton. Et ce que j'entends ensuite, ce qu'il chante, fait écho aux lamentations et aux gémissements que j'ai entendus le matin au cimetière et qui s'expriment maintenant dans le chant. L'homme se recueille avec ferveur, comme il s'est retiré sous son châle, et sa ferveur gagne tout le monde. Ce sont de véritables pleurs, de véritables sanglots. Le sanglot s'est mué en chant, le chant est porté par les sanglots. Le chant humain sombre dans son élément originel. Il module sa plainte ; la voix traîne et descend de degré en degré. Puis elle jaillit et monte dans une imploration désespérée, pour sombrer encore dans un gémissement. Puis elle s'élance à nouveau. Dans leur galerie, les femmes sont gagnées par les pleurs. Tandis que l'homme ne cesse de gémir et de supplier, de se surpasser lui-même, en haut, elles s'abandonnent tout à fait. Leurs pleurs se font plus forts, plus stridents, et finissent par couvrir sa voix. Enfin, l'assemblée est prise par l'angoisse et les larmes, on entend pleurer dans la salle. Les hommes enveloppés de leur châle chantent d'une voix sourde et profonde en se balançant. La tête du vieil homme barbu est rejetée en arrière, il a les yeux fermés. Ses joues sont inondées de larmes. Puis il se calme. Ce sont ensuite des cantiques solennels, des chants étranges et joyeux. Et à la fin, quand tout est fini et que les gens commencent à partir, l'un d'entre eux entonne un chant, que tous, jeunes et vieux, hommes et femmes, reprennent en choeur : la Ha-Tikvah, fière, chargée d'espoir, l'hymne sioniste...

Alfred Döblin

Page ci-contre, à droite, et ci-dessous : *pour les Juifs orientaux, Dieu se trouve au milieu des fidèles dans les maisons de prière. Très simple, le culte s'y déroulait sans apparat ni bougie, ni hiérarchie sacrée.*

Je vis que cette ville n'était habitée que par des Juifs aux cheveux rouges. Quelques semaines plus tard, ils célébrèrent la fête de la Torah et je les vis danser. Ce n'était pas la danse d'une race dégénérée. Ce n'était pas seulement la force d'une foi fanatique, c'était aussi une forme de santé qui trouvait dans l'élément religieux une possibilité d'explosion.

Les *hassidim* se prenaient par la main, dansaient en rond, interrompaient la ronde pour frapper dans leurs mains, ils tendaient la tête en mesure vers la droite, puis vers la gauche, saisissaient les rouleaux de la Torah, les faisaient tourner comme des jeunes filles, les serraient contre leur poitrine, les embrassaient et pleuraient de joie. Il y avait dans cette danse un plaisir érotique. Je fus profondément ému qu'un peuple offrît à Dieu son plaisir sensuel, qu'il fît sa bien-aimée de ce Livre contenant les lois les plus sévères et qu'il ne pût distinguer entre désir corporel et jouissance intellectuelle, réunissant les deux. C'était une ardeur lubrique et pudique, la danse était un service divin et la prière un excès des sens.

Les gens buvaient de l'hydromel dans de grands pots. D'où vient donc ce mensonge selon lequel les Juifs ne seraient pas capables de boire ? C'est à moitié de l'admiration, mais aussi à moitié un reproche, de la méfiance à l'égard d'une race que l'on accuse de garder l'esprit froid. Moi, j'ai vu des Juifs perdre le leur, non après trois verres de bière, mais après cinq pots d'hydromel très fort, et non sous prétexte de fêter une victoire, mais pour dire leur joie que Dieu leur ait donné la Loi et le Savoir.

Joseph Roth

Ci contre: *la synagogue Vieille-Nouvelle fut construite vers 1262 à Prague. Photographie de F. Fridrich. Vers 1892.*

Page ci-contre, en haut: *intérieur de la synagogue de Worms, la plus ancienne d'Europe centrale, dont certaines parties remontent au XIIe siècle. 1924.*

Page ci-contre, en bas: *synagogue de Wolpa. Pologne russe, construite en bois. Vers 1910.*

Le dimanche était la veille du jour de la réconciliation. Avant le début de la prière du soir, presque toute la communauté s'était rassemblée, comme d'habitude, dans la Rabbinergasse, devant la demeure du grand rabbin, son maître et pasteur bien-aimé. Le vieillard parut. Avec sa grande taille, son regard de feu dont l'intensité n'avait pas diminué, sa barbe argentée tombant en boucles, enveloppé dans un talith superbe, qui découvrait, sur le devant, ses vêtements mortuaires immaculés, il fit une impression profonde à la masse des gens rassemblés. A sa vue, la foule s'ouvrit pour le laisser passer, et il s'avança en se tournant à droite et à gauche pour donner sa bénédiction. Ceux qui étaient le plus près de lui baisaient la frange de ses vêtements, et tous le saluaient en prononçant des bénédictions respectueuses. Près de la Synagogue Vieille-Nouvelle, la foule s'écarta et il entra dans la synagogue brillamment illuminée, avec le Parneb (dirigeant de la communauté) et le chef de la synagogue qui étaient allés le chercher chez lui pour l'accompagner jusqu'ici. Auparavant, il avait posé sa main sur le chambranle de la porte et l'avait portée respectueusement à ses lèvres. Cette synagogue est l'un des édifices les plus anciens et les plus remarquables.

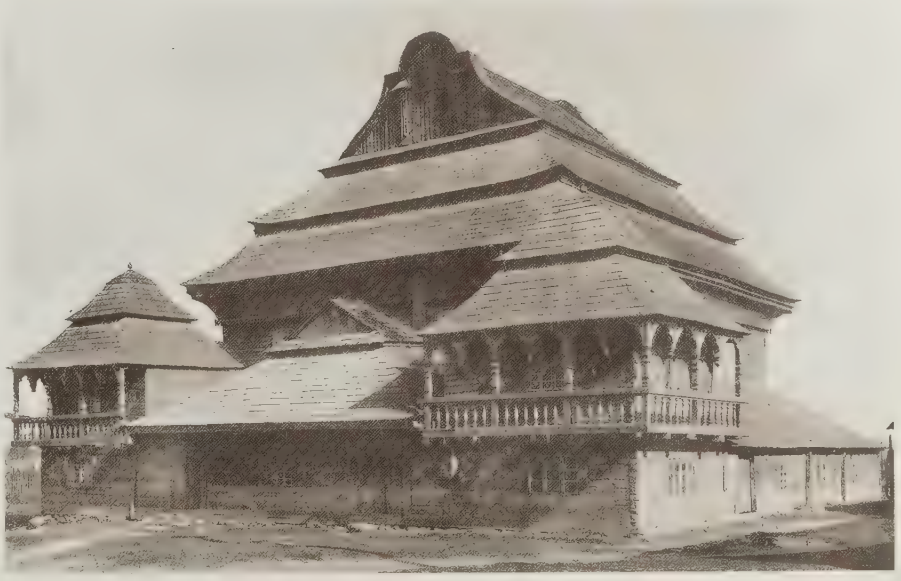
L'intérieur est formé d'une salle rectangulaire, tout en longueur, dont le plafond est supporté par deux puissantes colonnes. Celles-ci enserrent une tribune, l'*Almemor*, à laquelle on accède par trois marches, et qui est entourée d'un mur bas, recouvert de dalles de marbre et surmonté d'une grille. L'Almemor n'est pas au milieu de la synagogue, mais plus près de l'arche de l'Alliance. Au-dessus, une grande bannière est tendue d'une extrémité à l'autre.

La maison de Dieu était, ce soir-là, comme d'habitude, splendidement éclairée, et tous les lustres du plafond portaient des bougies allumées. En outre, tout le pourtour de l'Almemor et les murs de la synagogue étaient garnis de cierges de cire blanche, de la taille d'un homme, qui s'accordaient avec les vêtements mortuaires blancs des hommes en prière et se détachaient magnifiquement sur les murs et le plafond, noyés dans l'ombre.

Salomon Kohn

Quel peuple impressionnant que le peuple juif. Je ne le connaissais pas, je croyais que les Juifs étaient ceux que je voyais en Allemagne, ces personnes affairées, ces commerçants confits dans l'esprit de famille, gagnés par l'empâtement, ces intellectuels à l'esprit délié, et tous ces gens raffinés, mal à l'aise, malheureux. Je me rends compte maintenant qu'ils sont des spécimen isolés, bien différents du noyau du peuple qui continue de vivre ici. Et qu'est-ce que le noyau qui produit des hommes tels que le Baal-Chem-Tov, avec son éloquence débordante, et la flamme sombre du Gaon de Vilna ! Que s'est-il passé dans ces régions orientales, apparemment déshéritées sur le plan culturel ! Quel flot de spiritualité ! Quelle importance on donne ici au spirituel, au religieux ! Ce n'est pas une minorité de la population, mais une masse entière qui est soudée par l'esprit. Ce peuple est centré autour de la spiritualité religieuse comme presque aucun autre. Les Juifs ont eu plus de facilité que d'autres peuples, ils n'avaient pas à s'occuper de problèmes politiques, de révolutions, de guerres, de rectifications de frontières, de rois, de parlements. Les Romains les ont déchargés de ce souci il y a deux mille ans. Et au fond, ils ne s'en sont pas plaints. Ce n'est pas pour cela qu'ils étaient assis à pleurer sur les rives de Babylone. Le centre de leur vie a toujours été le temple. Ils n'avaient besoin de l'Etat que pour leur temple. Le vrai temple est sur le seul Mont Sion.

Alfred Döblin



En Europe orientale, les synagogues baroques développèrent un style propre, que caractérisaient principalement, à l'extérieur, une construction fortifiée et à l'intérieur des fresques décoratives. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'emprise des autorités polonaises sur les communautés juives se durcit davantage: elles décidèrent de se réserver, entre autres, le droit de déterminer l'emplacement et le style de construction des synagogues. Rejetées pour cette raison à la périphérie, les synagogues s'en trouvaient d'autant plus exposées aux actes de violence et aux incendies criminels, comme ce fut le cas en 1648-1650 sous le règne du cosaque Bogdan Chmielnicki. Apparut alors un type de construction fortifiée. Quant aux fresques à l'intérieur des synagogues, elles trouvèrent leur inspiration dans une imagination baroque, haute en couleurs.

Une particularité: la synagogue de Zolkiew fut édifiée en 1687 sous le patronage du roi Jean Sobieski et porte en son honneur le nom de Sobieski Schul

Ci-dessus: *la synagogue de Zolkiew (Galicie). Vers 1910*

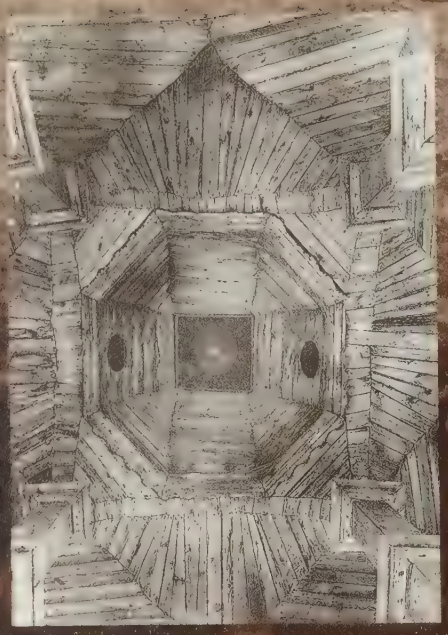
Ci-contre: *la synagogue de Przemysl (Galicie). 1905.*

Lorsque l'on avait traversé ce monde trépidant, dans lequel se mêlaient encore toutes les affaires de la rue, et que la porte de la synagogue, étrangement lourde et silencieuse, s'était refermée sur vous, on était aussitôt saisi par la solennité sacrée de ce lieu. Il comblait le coeur de l'enfant qui entrait ici, aveuglé de lumière, étourdi de rumeurs quotidiennes. C'était un autre monde qui l'entourait, étrange, détaché de toute préoccupation quotidienne, un monde sacré qui tout ensemble le ravissait, le soulevait, et lui serrait le coeur d'une solennité presque douloureuse.

Philippine Landau

Puis je suis arrivé au temple, une grande construction à coupole ronde, aux fenêtres grillagées. Des messieurs et des dames d'allure distinguée entrent par des portes différentes. C'est comme dans la Tlomacki à Varsovie. L'homme qui se tient à l'entrée avec un châle de prière porte une vraie casquette de portier, sur laquelle on lit portier. On passe deux portes vitrées, c'est plein à craquer. Silence absolu. Belle musique chorale. Ces salles de prière, deux univers. Rares murmures dans la foule qui se presse derrière les bancs, et remplit aussi l'allée du milieu. Il y a un grand espace en forme de cercle, et tenez, ce sont bien trois rangs et un balcon, comme dans un vrai théâtre. Les rangées sont vides, quelques dames chic, habillées à la dernière mode sont assises devant. Derrière, se pressent les hommes, il y a aussi des soldats. Devant, se tiennent les officiants en redingote noire, toque ronde à pompon; celui qui est au milieu est le chantre. Quel splendeur, quelle splendeur! J'étais venu pour jeter un coup d'œil avant de repartir, ce que les libéraux de toutes confessions appellent office religieux me répugne. Mais il se met à chanter. Je ne comprends pas ce qu'il chante, mais c'est du grand art. Quelles coloratures, quelles trilles, comme il forme le son. Tout le monde est debout pour l'écouter. Et ce n'est pas seulement de l'art, de l'art de salle de concert; il y a bien un art religieux, même s'il reste en-deçà de la religion sans art. Les sentiments de la prière, la supplication et la louange, s'expriment ici à peine retouchés par la civilisation. Il chante dans la langue étrangère, la langue sacrée. Le portier s'agite, fait de la place dans l'allée du milieu. L'officiant arrive du haut en chantant, les rabbins l'accompagnent. Ils font le tour des places en portant la Thora dans un étui de velours rouge, et en marchant, le chantre exulte et se lamente. De tous côtés, les hommes tendent les mains pour toucher le velours rouge, pour embrasser la Thora.

Alfred Döblin



Ci-contre : *cette maison de prière est caractéristique de l'Europe orientale. L'espace réservé aux femmes, ou «l'école des femmes», y est délimité par une barrière en bois. Vers 1905.*
En haut, de gauche à droite : *Détail du toit en bois de la synagogue de Wolpa (Pologne russe), première moitié du XVII^e siècle. Vers 1910.*

Chajim Eleazar Shapira, rabbin de Munkacz (à droite), en habits de prière. Photographie d'Abraham Pisarek. Vers 1930.
Synagogue en bois de Gwozdziecz (Pologne), édifiée en 1652. Peintures d'Israël ben Mardochai. Vers 1910

« Trois heures à peine s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté la synagogue. Mais en y retournant à cet instant, il lui semblait y revenir après de longues, longues semaines d'absence. Il caressa d'une main aimante la partie supérieure du vieux pupitre où il était toujours venu prier. (...) Il en rabattit le couvercle et sa main ne tarda pas à rencontrer son vieux livre, noir et pesant, auquel ses doigts s'étaient accoutumés une fois pour toutes et qu'il aurait sans hésitation reconnu entre mille volumes semblables. Qu'elle lui était donc familière, cette reliure de cuir lisse où se dessinaient en relief des îlots ronds de stéarine, vestiges solidifiés des cierges de jadis, consumés par centaines! (...) Avait-il besoin de telle ou telle prière, il savait aussitôt à quelle page ouvrir son livre. Chaque ligne était demeurée gravée dans sa mémoire avec toutes ses lettres, avec les plus petits de ses signes, quasi imperceptibles, inhérents à la physionomie propre que cette édition donnait aux textes sacrés. Pour chaque prière, Mendel savait d'avance le style de l'impression, la grosseur des caractères et la coloration du feuillet, aussi subtile fût-elle. »

Joseph Roth

« Je l'ai déjà dit, pour moi, jeune élève, la synagogue représentait une seconde maison. Je me réfugiais souvent dans sa pénombre apaisante, même en dehors des heures de culte. Je m'y récitais des prières dans lesquelles j'implorais toujours l'aide de Dieu pour exaucer des souhaits concrets. »

Oskar Kosta

L'architecture des synagogues intègre au XIXe siècle des éléments anciens. Qu'ils soient néo-mauresques, néo-romans ou néo-gothiques, ces bâtiments indiquent bien la recherche d'une forme adéquate. La synagogue de Francfort se dressait depuis le Moyen Age au cœur du ghetto, dans la Judengasse. Lorsqu'il fallut, au milieu du XIXe siècle, la raser à cause de sa vétusté, les cercles réformistes confièrent à l'architecte Georg Kaiser la construction d'une synagogue à la même place (1855-1860). A l'intérieur, les éléments mauresques symbolisaient le lien entre la religion et l'Orient. La façade d'inspiration gothique reflétait, quant à elle, l'appartenance à la nation allemande. Dessinée par l'architecte Eduard Knoblauch, la synagogue de Berlin fut construite en 1866 sous la direction de August Stüler, dans l'Oranienburgerstraße. Bismarck assista à son inauguration le 5 septembre, date symbolique de la reconnaissance officielle de l'égalité des droits des Juifs en Prusse. Détruite les 9 et 10 novembre 1938, elle pouvait accueillir trois mille personnes et passait pour être l'une des plus belles d'Europe.

A gauche: *synagogue de Francfort. 1860.*
A droite: *synagogue de Berlin. 1870.*

« La synagogue de l'Oranienburgerstraße avait même un orgue. En réalité, il n'était pas permis aux Juifs pieux d'écouter de la musique d'orgue, mais celle-ci rehaussait bien sûr la solennité de la fête. Même la prière avait un tout autre caractère dans les synagogues. Les dames étaient assises, silencieuses, distinguées, et lisaient tranquillement leurs livres de prières. Dans la partie réservée aux hommes aussi, l'atmosphère était plus calme que dans les salles de prière. C'était justement ce silence compassé qui me déplaisait lorsqu'il m'arrivait d'aller dans une synagogue. Je regrettais l'absence d'un sentiment authentique et véritable. Dans les salles de prière, il n'y avait pratiquement pas de Juifs allemands. L'atmosphère qui y régnait leur était trop étrangère. »

Gittel Weiss

A gauche: vue de l'intérieur de la synagogue de Berlin Oranienburgerstraße. Vers 1935

Bien qu'un certain nombre de réformes synagogales soient à saluer, on peut dire qu'elles ne seront d'aucun secours à ceux qui cherchent à les promouvoir, parce qu'elles ont été conçues, la plupart du temps... « sub specie emancipationis », avec le souci de l'esthétique, pour chercher à plaire au visiteur non-Juif qui s'y trouve par hasard. Les salles de prière de nos ancêtres et de nos frères orientaux, bruyantes, ne correspondent pas à nos exigences esthétiques, mais elles sont habitées par la ferveur. Tandis que chez nous, personne n'apporte rien à la synagogue, et donc, personne ne peut rien y trouver!

Gustav Sichler

A l'exemple de la communauté, nous gardâmes notre couvre-chef. En arrivant à leur place, un grand nombre d'hommes prirent des châles de soie blanche dans des étuis brodés et les déplièrent pour les mettre sur leurs épaules. L'effet était unique. Le bord supérieur était orné de broderies d'or. Tour à tour, ces hommes montaient (à la tribune) pour y lire des sections de la Bible. La lecture se faisait en allemand, mais il y avait beaucoup de chants en hébreu, avec une belle musique d'accompagnement. Certains de ces chants remontent à une époque très ancienne, peut-être même au temps de David. Le grand rabbin chantait de nombreux passages seul et sans accompagnement. La communauté était tantôt assise, tantôt debout. Je n'ai pas vu les gens se mettre à genoux.

Lewis Carroll

L'édifice lui-même est une pure splendeur. La salle, à l'intérieur, était presque entièrement recouverte de peintures dorées, et les voûtes pour la plupart avaient la forme de coupoles hémisphériques. La partie orientale, surmontée d'une coupole semi-cylindrique, abritait une coupole plus petite, soutenue par des colonnes, sous laquelle se trouvait une armoire dissimulée par un rideau, contenant les rouleaux de la Torah. Devant, se trouvait un lutrin, également orienté vers l'est, et devant celui-ci, un peu en hauteur, une chaire, tournée vers l'ouest. Le reste de la salle était occupé par des sièges.

Lewis Carroll

La synagogue de la Fasanenstrabe jouait un rôle décisif dans la vie juive de la capitale du Reich. Elle était pour ainsi dire le symbole des progrès de l'émancipation des Juifs. Elle était moins célèbre, sans doute, que la « synagogue juive réformée », dont on parlait davantage. Mais la communauté réformée, elle, n'était pas un symbole, elle n'avait rien non plus de « typique », c'était une extravagance, dans la mesure où elle abandonnait délibérément la tradition juive, pour imiter le style de l'Eglise. Le dimanche remplaçait le shabbat, et la langue de la prière, l'hébreu, disparaissait complètement. Le style de piété était calqué d'un bout à l'autre sur l'office religieux chrétien. Cela était hors de question dans la synagogue de la Fasanenstrabe, qui gardait la tradition telle qu'elle s'était forgée une génération auparavant; la forme était moderne, certes, mais les contenus étaient anciens.

Conrad Rosenstein

Parmi les nouveautés de Berlin, nous avons vu la synagogue, dans la lumière magique du shabbat, et nous avons assisté à la prière. Le nouvel édifice fait un effet grandiose, le culte aussi est sublime. Il se trouve cependant des gens pour la critiquer, et ces attaques viennent du côté où je ne les aurais pas du tout attendues. Par exemple, Sal m'a dit ...que l'on ne savait pas à quelle confession on avait à faire. Les gens comme lui pensent que ce culte n'a aucun caractère spécifique. Mais ce à quoi on ne songe pas, c'est qu'un caractère qui prend le meilleur de tous les caractères est aussi un caractère. C'est justement cela, la tâche qui attend la nouvelle Juda.

Louis Mayer

A droite: *synagogue de Tiergarten à Berlin, dans la Levetzowstrasse. Vers 1912*

A gauche: *synagogue d'Hanovre, construite en 1870. Vers 1900.*

A droite: *le rabbin, instance spirituelle suprême. Vers 1910.*

Page ci-contre: *un doyen de village en Ruthénie. Photographie de Roman Vishniac. 1938.*

A l'un de ses cinq fils, Rabbi Wolf de Zbaraj, Rabbi Mikhal dit un jour: «Alors que je m'étais élevé par la prière, me tenant debout dans le Temple de la Vérité, j'ai supplié Dieu qu'il m'assiste et qu'il m'aide afin que je n'aille jamais avec ma raison contre Sa vérité.»

Martin Buber

Ils discutaient avec une passion que rien ne pouvait distraire, ni la douce mélopée dont quelques jeunes gens ici et là accompagnaient la lecture du Talmud, ni les jeux bruyants des enfants, que l'on tolérait avec d'autant plus d'indulgence que certains d'entre eux venaient de perdre leur père ou leur mère. Les petits garçons orphelins devaient réciter trois fois par jour à voix haute et distincte la prière des morts, et quand elle était trop difficile pour eux on la leur faisait répéter mot à mot. Ni la mélopée, ni le vacarme des jeux, ni même les disputes qui éclataient parfois bruyamment — rien ne dérangeait personne: on était bien trop occupé à débattre de tout, des grands problèmes du monde aussi bien que des affaires de chacun. Qu'il s'agît d'eux-mêmes ou des autres, des «grands», ils ne se lamentaient jamais sur leur sort sans se moquer aussi d'eux-mêmes, en des propos où se mêlaient le pathos et la dérision. Ces hommes, qui pour la plupart ignoraient encore le dimanche comment ils arriveraient à faire subsister leur famille jusqu'à la semaine suivante, et qui le mercredi se cassaient la tête à chercher de quoi préparer le sabbat — ces hommes dénués de tout et qui souvent, trop tôt mariés, n'arrêtaient pas d'engendrer des enfants, n'étaient pas misérables. Ils savaient qu'ils auraient part au *Olam haba*, au «monde à venir» qui leur serait ouvert après la mort. Et, pour peu que la venue du Messie survînt d'ici là, ils y entreraient encore bien plus tôt. Le souvenir de ces Juifs, tels que je les ai vus chaque jour jusqu'à l'âge de dix ans dans les ruelles et sur la place du marché, dans les maisons de prière et les salles d'étude, est associé dans ma mémoire à deux sortes de bruits: des soupirs d'abord, beaucoup de soupirs et de gémissements, et puis, joyeux ou moqueurs, les éclats d'un rire toujours sonore qui ne tardait pas à gagner même ceux qui gémissaient et soupiraient. Chaque bon mot était repris, répété, savouré, avant de céder la place à un autre. Outre les bons mots, on aimait à citer les maximes dont on appréciait la sagesse, la profondeur, et surtout la finesse. Les Juifs hassidiques les rapportaient de la cour de leur *Zaddik*, rabbi miraculeux qu'ils visitaient régulièrement. Il pouvait s'agir aussi d'extraits de livres ou d'articles écrits en hébreu, ou encore de déclarations apocryphes attribuées à telle ou telle «tête pensante».

Manès Sperber

Je me trouvai le samedi dans une Schtübel hassidique... Les chants étaient l'essentiel; je n'ai encore jamais rien entendu de semblable; ils n'ont pas besoin d'orgue — cet enthousiasme débordant, enfants et vieillards mêlés.

Franz Rosenzweig

Rabbi Mordekhaï, un jour qu'il se trouvait à Minsk, la grande ville, et commentait l'Ecriture devant une assistance qui comptait de nombreux Mitnagdim, ces opposants se rirent de lui: «Le verset n'est en rien explicité!» disaient-ils. «Est-ce que vous vous imaginez, leur lança le Rabbi, qu'il était dans mon intention d'expliquer le verset du Livre? Il se suffit bien à soi-même et n'a besoin d'aucune explication. C'est en moi-même que j'ai voulu faire la lumière.»

Martin Buber

Les années s'écoulèrent. Rabbi Ascher-Baruch se fait vieux, mais sa Torah ne le quitte jamais. Telle était sa force autrefois, telle elle est encore maintenant. La nuit n'est faite que pour étudier. Tout de même, un détail a changé. Sa femme n'achète plus maintenant que de petites bougies. Car elle disait: Mon Ascher-Baruch, qu'il vive longtemps, ses mains sont devenues lourdes avec l'âge, et ses doigts tremblent, peut-être ne sont-ils plus capables de tenir les grosses bougies. Mais pour le reste, rien n'a changé. Rabbi Ascher-Baruch est toujours Rabbi Ascher-Baruch, et la lumière est toujours la lumière. (...) Nuit après nuit, il veille à la lueur de la bougie, il reste assis toute la nuit à apprendre... Mais la force ne dure pas éternellement! Comme tous les hommes, Rabbi Ascher-Baruch finit par être frappé par la maladie, et comme tous les hommes, il finit par mourir aussi. Rabbi Ascher-Baruch est mort, vieux et rassasié de la vie. Nuit après nuit, il avait veillé, il était resté assis toute la nuit à étudier. Sa bouche n'avait pas cessé d'étudier jusqu'au jour de sa mort.

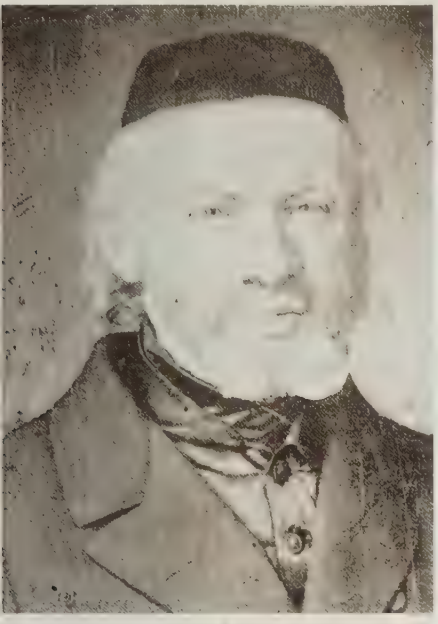
Samuel Josef Agnon

Y a-t-il un type de judaïsme auquel nous soyons étrangers ? Le judaïsme est si divers, et son évolution est si multiple, que nous trouverons toujours une forme qui parle à notre nature. Le judaïsme est basé sur l'histoire, et heureusement, il a réuni et conservé toutes les phases qu'il a traversées à différentes époques. Il n'y a rien dans le judaïsme qui n'ait aussi son contraire.

S. Bernstein

Berlin, le 4 octobre 1862. Hier soir, j'étais avec Auguste, Eugène et Odile à la synagogue réformée. Tu sais le besoin que j'ai de réaffirmer mon appartenance à la communauté, bien que ma pensée et mes aspirations m'en éloignent ; et pour les enfants, qui ont à souffrir d'être juifs à l'école et dans la rue, je veux qu'ils apprennent à aimer la communauté religieuse. Le service divin les a fortement impressionnés. Quant à moi, j'ai eu une fois de plus le sentiment étrange que ma vocation serait dans une communauté éthique libre. Au fond, seule la prière silencieuse a fait impression sur moi. Comme tous ces gens prononcent les mêmes mots en leur for intérieur, c'est un lien silencieux entre les esprits, qui étreint l'âme d'une émotion profonde. Sinon, tout m'était étranger, malgré la beauté des répons. Pour nous, qui avons grandi dans la tradition, seules les mélodies et les prières anciennes éveilleraient encore au fond de nous des échos de notre jeunesse.

Berthold Auerbach à Jakob Auerbach



Page ci-contre: *rabbin en prière, Cracovie. Vers 1910.*

Ci-dessus, de gauche à droite: *Zacharias Frankel, grand rabbin de Leipzig et de Dresde, où il fit ériger une synagogue, puis directeur du séminaire théologique de Breslau vers 1846. Vers 1871. Un rabbin viennois et son épouse. Vers 1865. Leopold Stein (1810-1882), leader de la Réforme de Francfort. Vers 1865.*

Ci-dessous, de gauche à droite: *Jisroel Szyldewer, prêcheur hassidique et Baldarschn à Staszow (Pologne). 1923. Robert Kaelter, rabbin à Dantzig. Vers 1910. Chantre à Damboric (Bohème). Vers 1920.*

Ils s'assimilèrent. Ils ne prient plus dans les synagogues ou dans les maisons de prière mais dans des temples ennuyeux où l'office divin est célébré de manière aussi mécanique que dans la première église protestante venue. Ils deviennent des « Juifs de temple », c'est-à-dire des messieurs bien élevés, parfaitement glabres, en redingote et chapeau haut-de-forme, qui enveloppent leur livre de prières dans l'éditorial de leur journal juif, parce qu'ils croient qu'on les reconnaîtra moins facilement à leur journal qu'à leur livre de prières. Il y a de la musique d'orgue dans ces temples, le chantre et le prédicateur portent des couvre-chefs qui les font ressembler à des prêtres chrétiens.

Joseph Roth

A gauche: *fête à l'occasion de la pose de la première pierre de la Nouvelle Synagogue à Kremsier (Moravie). Les rabbins — Dr Frankl-Grünn, Dr Freimann, Dr Reach — ouvrent la procession sous le dais. 1908.*

A droite: *la Nouvelle Synagogue de Munich, Karlsplatz. Vers 1890.*

A droite: *inauguration de la synagogue, Bornplatz, à Hambourg, le 23 mars 1905. Prennent part à la cérémonie, outre le grand rabbin et la communauté de la nouvelle synagogue, les membres de toutes les synagogues et des institutions juives. 1905.*

CAFE
KAFFEE

La communauté séfarade de Vienne comprenait environ un millier de personnes et possédait une maison dans Leopoldstadt, la Casa Sefardi, *qui abritait des associations.*

A gauche: *le temple turco-israélite de Leopoldstadt, à Vienne, au n° 22 de la Zirkusgasse. Il fut construit en 1885-1886, d'après les plans de Hugo von Weidenfeld, en style mauresque. Vers 1890.*

Ci-dessus: *dans les grandes villes, comme à Vienne, les petites maisons de prière étaient nombreuses. Une boutique pouvait abriter une synagogue. Celle qui figure ici est signalée par un panneau au-dessus de sa porte: «Synagogue séphárade. Communauté de Jacob». Photographie d'Abraham Pisarek. Vers 1930.*

La population juive orientale qui habitait autour de la Grenadierstraße avait ses *Betstuben* (salles de prières). Celles-ci devaient être situées à proximité des habitations des croyants, car le shabbat et les jours de fêtes, on n'avait pas le droit de se déplacer en véhicule pour se rendre à la maison de Dieu. Elles comportaient toujours deux pièces, l'une pour les hommes, et l'autre pour les femmes. La séparation des sexes est une prescription rigoureuse. Il n'est pas permis aux Juifs orthodoxes de mettre des images dans les endroits de prières. Même les portraits sont interdits, car il est écrit: «Tu ne dois pas faire de portrait de toi». Les croyants étaient assis ou debout, serrés les uns contre les autres (surtout les jours de fête solennelle). Et c'était avec une ardente ferveur qu'ils se tournaient vers leur Dieu (...).

Gittel Weiss

«Les familles juives d'Europe de l'Est s'étaient créé trois Stübel, *comme on disait, c'est-à-dire des lieux de prière dans lesquels leurs coutumes religieuses particulières étaient respectées. Dans la première pièce, se rassemblaient les familles juives de Lituanie, dans la seconde celles de Pologne, et dans la troisième celles de Galicie. Cette séparation se comprend aisément, si l'on pense que dans les prières les petites différences de prononciation dans la lecture et les chants jouent un rôle important. Lorsque l'on chante des airs connus, toute la communauté fredonne l'air avec le chantre.»*

Emil Schorsch

Ci-contre: *la synagogue de Mattersburg, Burgenland (à gauche de la photographie). Vers 1925.*

C'est l'alliance d'une vie simple et de l'acharnement à l'étude, — ce n'est pas louer exagérément leur ardeur à étudier que de parler de travail de titan — , qui a donné à la vie juive, durant ces milliers d'années de misère, ce calme, cette solidité, cette supériorité et cette hauteur, sans lesquelles elle aurait été incapable de résister aux persécutions.

Hermann Cohen

Ci-contre: *David Eyle, le scribe d'Annopol. Le scribe avait la charge de retranscrire les rouleaux de la Torah, les phylactères et le mezuzah 1912.*

Monsieur Oppenheimer et son fils, tous les deux bossus, étaient des scribes de la Torah: consciencieusement, péniblement, ils recouvraient, caractère par caractère, et mot par mot, les rouleaux du Pentateuque, dont l'officiant lit un passage tous les jours pendant l'office religieux. Ils passaient des mois à copier un rouleau. Mais il n'y avait pas beaucoup de commandes de nouveaux rouleaux de la Torah dans les communautés juives, de sorte que la famille était dans la nécessité de tenir une petite boutique d'épices, pour compléter ses revenus. C'était pour cette raison aussi qu'ils prenaient des pensionnaires.

Julius Frank

Ci-dessous: *étude talmudique dans le Beth ha-Midrash à la maison des vieux de Wilna (Lituanie). Photographie de Moryc Grossmann. 1937.*

«Comment se fait-il, demanda-t-on un jour à Rabbi Lévi Yitzhak, que dans le Talmud de Babylone, à chaque traité manque le premier feuillet et que tous commencent à la page 2?

— L'homme d'étude, répondit le Rabbi, quel que soit le nombre de pages qu'il aura lues et méditées, ne doit jamais perdre de vue qu'il n'est point parvenu encore à la première page.»

Martin Buber

Quand le Baal Shem avait une tâche difficile devant lui, il allait à une certaine place dans les bois, allumait un feu et méditait en prière, et ce qu'il avait décidé d'accomplir fut fait. Quand, une génération plus tard, le *Maggid* de Meseritz se trouva en face de la même tâche, il alla à la même place dans les bois et dit: «Nous ne pouvons plus allumer le feu, mais nous pouvons encore dire les prières» — et ce qu'il désirait faire devint la réalité. De nouveau une génération plus tard, Rabbi Moshe Leib de Sassov eut à accomplir cette même tâche. Et lui aussi alla dans les bois et dit: «Nous ne pouvons plus allumer un feu et nous ne connaissons plus les méditations secrètes qui appartiennent à la prière, mais nous savons la place dans les bois où cela s'est passé, ce doit être suffisant»; et ce fut suffisant. Mais quand une autre génération fut passée et que Rabbi Israël de Rishin, invité à accomplir la même tâche, s'assit sur son fauteuil doré dans son château, il dit: «Nous ne pouvons plus allumer le feu, nous ne pouvons plus dire les prières, nous ne savons plus la place, mais nous pouvons raconter comment cela s'est fait». Et, ajoute le conteur, l'histoire qu'il raconta eut le même effet que les actions des trois autres.

Gershom Scholem

La chambre de prière du grand Gaon. J'entends souvent le nom de ce grand érudit qui vivait à Wilno il y a un siècle. Dans la cour, je monte un escalier qui mène à une grande chambre boisée, chauffée. La *Bima* (estrade) est au centre de la pièce, des hommes en costume de ville avec des châles de prière s'affairent en haut. L'un d'entre eux tient les rouleaux de la Torah enroulés autour de deux montants de bois, il les lève face à la salle. Un autre monte, les prend par l'extrémité supérieure, les enroule en serrant, les attache. Pendant ce temps-là, on célèbre la liturgie. Des hommes d'un certain âge sont assis à de grandes tables, leur expression est réfléchie, concentrée, les têtes sont penchées sur les livres. D'autres sont en train de converser à voix basse, le dos appuyé, en caressant leur barbe blanche. De petits groupes sont penchés sur le même livre. (...)

Alfred Döblin

A droite: *dans la maison de prière, les hommes se rassemblent pour apprendre et prier. Vers 1920.*

Le heder désigne l'école élémentaire traditionnelle où les jeunes garçons étudient la Bible et le Talmud. Ils reçoivent leur enseignement d'un maître, le melamed, de leur quatrième ou cinquième année jusqu'à leur bar mitsvah.

A gauche: *Yitzchok Erlich, l'homme de service au heder de Staszow (Pologne). Vers 1920.*

A droite: *un melamed et ses élèves au heder de Lublin (Pologne). 1924.*

Le mot *heder* qui à proprement parler signifie *chambre*, servait à désigner l'école ordinairement tenue par un des membres les plus pauvres de la communauté, un de ceux que l'on disait «nourris de l'air du temps»; l'unique pièce où s'entassaient pour vivre, manger, dormir, sa femme et ses nombreux enfants, servait aussi de salle de classe. L'école était fréquentée par des enfants de trois à six ans: passé cet âge, on étudiait auprès de maîtres qualifiés dans les *hedorim* qui, sans être de véritables salles de classe, ressemblaient au moins à des pièces réservées à l'étude. Ma répugnance à l'égard de l'école tenait sans doute à ce que j'étais gâté à la maison, mais surtout à ce que l'école m'offrait le spectacle d'une extrême pauvreté et d'une laideur accablante. J'y découvris pour la première fois que la plupart des enfants ne mangeaient pas à leur faim et souffraient de maladies de peau qui les défiguraient perpétuellement. Je connus très tôt le sentiment du dégoût et découvris assez vite qu'il était lié à une crainte, voire à une inexplicable angoisse. Pour m'amener à l'école sans me faire violence, on alla jusqu'à imaginer de m'y faire conduire juché sur les épaules du *factotum* du maître d'école. «L'adjoint» était généralement un jeune homme, un bon à rien sans avenir devant lui. Il m'avait un jour proposé de le traiter exactement comme s'il était mon cheval. Il faisait des bonds, galopait, et poussait de temps à autre un hennissement tout à fait pitoyable. Il allait de soi, puisqu'il était désormais mon cheval, que je devais le nourrir — ce que je faisais d'autant plus volontiers que j'avais très peu d'appétit, et que l'occasion m'était belle de me débarrasser du goûter que j'emportais dans ma sacoche en laissant croire que je l'avais mangé. Autre chose encore m'amusait dans cet arrangement, c'était de maintenir mon porteur dans l'illusion qu'en lui cédant mon goûter, je me laissais abuser par sa comédie.

Manès Sperber

C'était l'habitude de Rabbi Zousya que de bénir par ces mots les petits Juifs qui le saluaient: «Porte-toi bien et sois fort comme un Goy!»

Martin Buber

La yeshivah, consacrée à l'étude du Talmud et de la littérature rabbinique, forme les maitres et les rabbins. Le rosh yeshivah en est le chef, le bocher est l'étudiant.

A gauche: *bocher d'une yeshivah en Pologne. 1860/70.*

A droite: *bocher d'une yeshivah. Avant 1904.*

Leibke a vécu à toutes les époques, sauf la nôtre. Il n'a pas connu la vie, il n'a rien su du monde. Ses parents travaillaient dur pour leur fils unique, et il ne s'en inquiétait pas. Ils faisaient venir les meilleurs professeurs pour lui, lui procuraient toutes les commodités, mais lui, il ne demandait pas où ils prenaient l'argent. Ils se faisaient souvent du souci à cause de la dureté des temps, mais lui n'écoutait pas, il ne savait pas qu'il devait écouter. Les soupirs de son père ou de sa mère ne l'arrachaient pas à son monde.

David Pinski

A droite: *départ pour la yeshivah. Photographie d'Abraham Pisarek. Vers 1930.*

Peut-être nous sommes-nous rencontrés dans un mot qui n'est jamais apparu dans une conversation entre nous et qui me vient à l'esprit maintenant que je pense à lui. C'est le mot «apprendre». Il était comme moi convaincu de la dignité de cet acte. Son esprit comme le mien s'était éveillé en apprenant très tôt et en éprouvant un respect immense pour l'objet de cet apprentissage. Cette volonté s'était cependant tout entière tournée vers les êtres, il n'avait besoin d'aucun prétexte pour comprendre ce qu'ils sont, ni de celui de l'élargissement d'un champ du savoir, ni de l'utilité d'un but, d'un projet. Vers cette époque, je me tournais moi aussi sérieusement vers les êtres et j'ai passé depuis la plus grande partie de ma vie à les comprendre. J'avais pourtant encore besoin de me dire que j'étais en quête de telle ou telle connaissance. Quand tous les autres prétextes s'effondrèrent, il me resta celui de l'attente; ce qui m'importait, c'était que les êtres, moi y compris, deviennent meilleurs et il me fallait pour cela acquérir la connaissance la plus précise de chacun d'eux. Babel avec son immense expérience, même s'il n'avait que onze ans de plus que moi, avait largement dépassé ce point de vue: son désir d'une amélioration des êtres ne servait pas de prétexte au besoin de les connaître. Je sentais que ce désir était tout aussi insatiable chez lui que chez moi, mais que cela ne le conduisait jamais à se tromper lui-même. Ce qu'il apprenait des êtres était indépendant de la joie, de la peine, des profondes déceptions qu'il en éprouvait: il lui fallait les connaître.

Elias Canetti

Ci-dessus: *la grande salle d'étude dans la yeshivah de Lublin, très respectueuse de la tradition. Photographie d'Abraham Pisarek. Vers 1930.*

Ci-dessous: *un étudiant dit le discours inaugural sur le balcon de sa yeshivah. Photographie d'Abraham Pisarek. Vers 1930.*

Le cadavre du Juif pieux est étendu dans une simple caisse de bois, recouverte d'un voile noir. On ne conduit pas le cercueil, il est porté par quatre Juifs au pas accéléré et par le chemin le plus court; je ne sais pas si c'est là une prescription ou si c'est parce qu'un pas lent doublerait la charge des porteurs. On court presque avec le cadavre à travers les rues. Les préparatifs ont duré une journée. Aucun mort ne peut rester sur la terre plus de vingt-quatre heures. On entend par toute la ville les lamentations des survivants. Les femmes parcourent les rues et crient leur douleur à la face de tout étranger. Elles parlent au mort, lui donnent des surnoms tendres, lui demandent son pardon et sa grâce, elles s'accablent de reproches, demandent, désemparées, ce qu'elles vont faire désormais, assurent qu'elles ne veulent plus vivre, et tout cela au milieu de la rue, sur la chaussée, en courant très vite, tandis que des visages indifférents regardent par la fenêtre des maisons, que les étrangers vaquent à leurs affaires, que les voitures passent et que les boutiquiers attirent les chalands.

Les scènes les plus émouvantes se déroulent au cimetière. Les femmes ne veulent plus quitter les tombes, il faut les maîtriser, les consolations ressemblent à une séance de dressage. La mélodie de la prière des morts est d'une grandiose simplicité; la cérémonie de l'enterrement est brève, presque précipitée; la foule des mendiants qui se battent pour des aumônes est grande.

Les parents les plus proches passent sept jours dans la maison du mort, sur le sol ou sur de petits tabourets, ils portent des chaussettes pour marcher et ressemblent eux-mêmes à des morts. De faibles petites lumières brûlent aux fenêtres devant un petit morceau de toile blanche et les voisins apportent aux parents en deuil un oeuf dur, la nourriture de celui dont la douleur est ronde, sans début ni fin.

Joseph Roth

A droite: *cimetière à Lublin. Depuis la fin du XV^e siècle, la ville était un des centres principaux de la vie juive en Europe de l'Est. Vers 1895.*

Ci-contre: *cimetière à Eisenstadt (Burgenland), où, depuis le XII^e siècle, était installée une communauté juive. Photographie de Bruno Reiffenstein. Vers 1920.*

Ci-contre : Klogerins *(pleureuses) au cimetière de Brody (Galicie). Durant le mois d'Elul (août-septembre), l'usage voulait qu'on se rende sur les tombes des parents juifs très croyants afin de prier pour la paix éternelle des faibles et des malades. Les pleureuses professionnelles improvisaient des prières en yiddish. Vers 1910.*

Joachim Riedl
Terre natale de la peine, Terre natale du savoir

« La machine à coudre cliquète, le fer à repasser repose sur une planche à découper, il travaille sur le lit conjugal. Qui s'adresse à un tel tailleur ? »
Joseph Roth

Ci-dessus : *Zelig, un tailleur de Wolomin (Pologne). Vers 1925.*

Page ci-contre : *hassidim ou non, les hommes mariés portaient, en Galicie et en Pologne, sur leur kippa, un streimel, c'est-à-dire une casquette en velours bordée de martre ou de zibeline. Vers 1930.*

C'était comme si, dans l'intervalle, le temps s'était arrêté. Ils vivaient dans un monde clos, fermé sur lui-même, qui, un beau jour, dans les temps reculés, avait cessé de tourner ; peu à peu, il s'était fait lent, pesant, puis il avait fini par s'immobiliser complètement, et n'avait plus voulu repartir. Cent années ne comptaient pas. Ce qui arrivait dans le reste du monde passait comme les nuages chassés dans le ciel bas de ce pays. La terre était lourde, elle collait aux pieds. On héritait de la misère de ses pères, qui l'avaient reçue eux-mêmes de leurs ancêtres, génération après génération. Trois fois par jour, les hommes mouraient de faim. La vie pesait comme du plomb.

Personne ne mettait en doute la loi que Dieu lui-même avait donnée aux hommes. Il y avait 613 règles. Elles régentaient tous les détails du quotidien et des jours de fête : elles domestiquaient jusqu'aux rêves. La manière d'égorger un poulet était réglée, tout comme celle de réciter ses prières ou d'enfiler ses chaussures le matin. Le regard pressé ne voyait que des silhouettes misérables et hirsutes, pataugeant dans la boue de la route où elles enfonçaient jusqu'à la cheville, luttant farouchement, désespérément pour leur survie. La dignité de ces hommes lui échappait. Et pourtant, même le plus misérable ne fléchissait pas ; il pouvait bien récriminer contre le destin, pas un instant sa foi profonde ne l'abandonnait, jamais il ne perdait de vue la discipline stricte qu'elle lui imposait. C'est que Dieu vivait au milieu des hommes ; leur salut était assuré, ce n'était qu'une question de temps ; chaque journée aride les rapprochait du but promis. Et lorsque l'un d'eux se détachait de la communauté, sa famille se terrait chez elle pour faire deuil pendant trois jours.

C'était la patrie des *Luftmenschen*, des hommes de l'air du temps, ainsi nommés parce qu'ils semblent tirer leur subsistance de l'air qu'ils respirent. La patrie des marchands qui font commerce de tout ce qu'on voit. La patrie des *Wunderrabbis*, ces rabbis miraculeux dont la sagesse se déployait avec une telle splendeur qu'elle aveuglait tous ceux qui n'osaient pas croiser leur regard. La patrie des *tzadikks*, des saints et des justes. La patrie des fous, des philosophes et des conteurs. La patrie de la peine et la patrie de la joie de vivre débordante. Le shtetl, où vivaient les Juifs d'Europe orientale, n'était pas un lieu géographique ; il était le centre du monde, l'univers d'une confiance aussi ancienne que l'humanité elle-même.

« La communauté juive a une confiance remarquable, elle vit avec le poids de deux mille ans d'histoire sur ses épaules, écrivait le pionnier de la critique littéraire yiddish, qui s'abritait derrière le pseudonyme de Baal Machschabbot. Elle vit séparée du monde alentour comme une île au milieu de l'océan. Les membres de cette communauté sont liés les uns aux autres par des nœuds indissolubles. Les Juifs vivent constamment dans la crainte, Dieu les en garde, de sortir de la cage étroite où les ont fait entrer leurs ancêtres ; ils tendent à renoncer aux joies de la vie, même celles autorisées par la loi juive. Ils n'ont de cesse de prendre sur eux un nouveau joug. Ils n'ont d'oreilles que pour écouter la lecture de la loi, ils n'ont d'yeux que pour l'étude et l'examen des textes sacrés, ils n'ont de voix que pour clamer : Ecoute oh Israël ! Ils se considèrent comme le peuple élu, eux qui vivent pire que des chiens... »

Depuis l'établissement des premiers Juifs en Pologne, au tournant de l'an mille, ce pays fut considéré comme terre d'asile. Les Juifs furent expulsés

d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne; des princes catholiques les enfermèrent dans des ghettos, pour plaire au Dieu de la chrétienté; lorsque la peste, la faim ou d'autres fléaux dévastaient les pays, les Juifs étaient massacrés par la meute superstitieuse, et les flammes montaient de leurs quartiers incendiés. C'est pourquoi un grand nombre de Juifs s'enfuirent vers l'Est. Les princes et les rois polonais protégèrent les nouveaux arrivants contre l'Eglise catholique et la population. Casimir le Grand construisit une ville pour ses Juifs, à proximité de sa résidence de Cracovie.

Ce fut le siècle d'or du judaïsme oriental. Le célèbre rabbin Moses Isserles enseigna à Cracovie et créa un code unique pour les Juifs polonais. Partout on étudiait, un réseau dense d'écoles et d'académies se tissa sur le pays. Longtemps avant que la coutume ne se répande dans l'Occident civilisé, les Juifs d'Europe orientale élaborèrent un système pédagogique qui assurait la culture à tous.

Cet épanouissement fut de courte durée. Des hordes de cosaques rebelles le noyèrent dans le sang de dizaines de milliers de Juifs; les Polonais, qui voyaient la ruine de leur empire, se firent plus hostiles. Lorsque, en Occident, se leva l'aube de l'Aufklärung, le Moyen Age commençait à l'Est. Des mystiques juifs allaient maintenant prêcher de ville en ville, de faux messies attiraient les Juifs désemparés. L'un d'entre eux, Jacob Frank, amena des milliers de Juifs dans le sein de l'Eglise romaine.

Les siècles de la tolérance étaient passés. Environ 600 000 Juifs vivaient à l'époque dans le royaume de Pologne, et la plupart d'entre eux cherchèrent refuge dans la tradition de piété de leur peuple, qu'ils avaient négligée à des époques meilleures. Ils quittèrent les grandes villes pour aller s'établir dans les campagnes et constituèrent dans des villages et des bourgades leur communauté soudée, retranchée du monde extérieur.

Le monde du shtetl était le refuge d'une communauté obligée de se replier sur elle-même, il constituait une défense spirituelle. Dès le début, il se présenta comme un monde à part, pesamment arriéré. Les Juifs du shtetl avaient renoncé au monde, ils avaient cessé de lutter pour la reconnaissance. Ils accueillaient tous les nouveaux coups du destin avec une humilité dévote, ils priaient et jeûnaient toujours davantage, et se repliaient toujours davantage sur la communauté. Dans cette prison étroite, le Baal Chem Tov, un homme d'un grand charisme, apporta son message d'espoir: que les Juifs fassent une fête de leur foi, ouvrent leur cœur à Dieu, et ne se contentent pas simplement d'étudier; qu'ils se laissent envahir par le sacré, qu'ils témoignent de cette sainteté par une joie ascétique. Jusqu'à leur ruine finale, les Juifs du shtetl restèrent fidèles à l'enseignement hassidique. Plus la misère les oppressait, plus leur jubilation était débordante; plus la persécution était acharnée, plus la foi croissait dru dans leur cœur.

La Pologne fut écrasée et démembrée. Les tsars de Russie, qui s'étaient taillés la part du lion, forcèrent leurs sujets juifs à s'établir sur une bande de terre resserrée, 500 000 kilomètres carrés entre la Baltique et la Mer Noire; en 1897, près de cinq millions de Juifs vivaient dans ce périmètre. Dans cette région, le shtetl se transforma en un univers entièrement coupé du monde. Menacés par la misère et les pogromes, livrés à un monde extérieur hostile, les Juifs n'avaient d'autre arme que leur confiance en Dieu; et la *Mameloschen*, leur langue yiddish, ne connaissait pas de mots pour désigner toutes les armes avec lesquelles on les massacrait. L'idée occidentale de l'histoire ne revêtait pas d'importance à leurs yeux. N'avaient-ils pas leur propre histoire, éternellement circulaire, qui durerait sans changement jusqu'à l'arrivée du Messie? Pour les habitants du shtetl, écrit Maurice Salomon, «la Bible remplaçait la lecture quotidienne des dernières nouvelles dans le journal».

«D'un certain point de vue, il n'y eut pas de problème social pour les Juifs, aussi longtemps que l'orthodoxie religieuse rigide les isola du monde extérieur», disait Isaak Berlin. Ils vivaient dans une société pré-industrielle, pré-bourgeoise, portés par un ordre archaïque, un patriarcat d'érudition sacrée. L'espace de vie du shtetl trouvait sa place dans les interstices des structures agraires archaïques de l'Europe orientale. Comme il était la plupart du temps interdit aux Juifs de posséder des terres, ils gagnaient leur vie par le commerce et l'artisanat, ils louaient des échoppes, travaillaient comme journaliers — et vivaient de leur humour. «Le monde du shtetl était à la fois une communauté et une société, écrit l'historien Irving Howe. Vu de l'intérieur, une communauté: un royaume de l'esprit, caché sous des haillons; vu de l'extérieur, une société appauvrie et menacée.»

Le shtetl, dès le début, était voué à l'extinction. Cet immobilisme persistant était habité par la mort lente; coupé du monde, le shtetl était promis à l'exclusion, à l'oubli et à la mort.

Il ressemblait au «visage du judaïsme oriental» tel que le décrivait Arnold Zweig: «Le Juif porte son passé avec lui, courbé, infatigable. Il courbe ses fortes épaules, porte-faix de Dieu, et, les genoux fléchis, il marche lentement vers le but qui lui est assigné: porter le passé dans l'avenir.» L'avenir? Il n'y en avait pas, il n'y avait là que des êtres qui se défendaient avec l'âpreté du désespoir: il n'y avait rien que le passé. L'avenir, dans le shtetl, c'était la fin du passé.

Lorsque le shtetl eut disparu, on se mit à le regretter, à le sublimer en cultivant les souvenirs mélancoliques d'une idylle de la misère. Les avant-

gardes juives dans la Russie révolutionnaire durent entreprendre des recherches ethnologiques pour retrouver leurs racines. En 1925, le directeur du théâtre juif de Moscou, Alexandre Granovsky, élève de Max Reinhardt, filma l'une des nombreuses histoires de Scholem Aleichem, celle des tribulations du Sisyphe juif, l'éternel errant Menahem Mendel. Dans le Berditchev ukrainien, un shtetl presque archétypique, les gens de Moscou ne trouvèrent qu'un décor délabré pour leur film. Patiemment, ils reconstituèrent la rue en lui rendant son aspect ancien. *Das jüdische Glück* (Le bonheur juif) devint presque un film documentaire, le seul à immortaliser la vie dans le shtetl sans la trahir.

«Un fouillis de maisons de bois, qui, dans un désordre chaotique, s'entassent autour d'une place de marché, peuplée comme un bidonville de métropole», c'est ainsi que Maurice Samuel décrit le monde de Scholem Aleichem, ressuscité dans le film muet: «Les rues, tourmentées comme un argument talmudique. Incurvées en point d'interrogation, et mises entre parenthèses. Elles mènent à des impasses, comme une théorie qui échoue au contact de la réalité; elles se perdent dans des passages, des cours intérieures, des chemins tortueux...»

Le rabbin de Rijin, prince arrogant des hassidim, demandait à un visiteur quels étaient les gens qui construisaient et entretenaient les routes de Pologne: «Les Juifs». Le rabbin s'écria, transporté de joie: «Qui donc sinon, s'entendrait à faire les routes?»

Les chemins qui *sortaient* du shtetl, conduisaient aux quatre coins du monde. Les chemins qui le *sillonnaient*, faisaient entrer dans un cercle qui était celui de la mort.

Et c'est ainsi que Itzik Manger, qui avait marché sur tous ces chemins, écrivait dans un poème:

«Je suis le chemin qui va vers le couchant,
la mort blonde du soleil
le son brun de la flûte du pâtre,
le rouge fatigué du soir.
Mon frère, ne me suis pas,
Car je m'en vais, et je ne fais que passer.»

A gauche: *jour de marché à Rawa-Ruska (Galicie). 1910.*
A droite: *jour de marché à Kremieniec, l'un des villages juifs les plus anciens de Pologne russe. Photographie d'Alter Kacyzne. 1925.*

Mais eux, les habitants, que pensaient-ils de leur chtettel? Savaient-ils à quel point leurs maisons étaient laides, et dépourvus de grâce leurs pauvres vêtements? Ils manquaient assurément de points de comparaison, puisque la plupart d'entre eux sont morts sans avoir fait d'autres voyages qu'un ou deux déplacements de trente kilomètres. Les villages des alentours ne leur plaisaient guère: les huttes ukrainiennes couvertes de chaume étaient à leurs yeux bien plus laides que leurs propres maisons, mais surtout, craignant avec raison de ne rencontrer chez ces villageois que de l'hostilité, ils les évitaient dans la mesure du possible.

Cependant ces bourgades n'étaient pas des ghettos; elles en représentaient exactement le contraire, dans la réalité comme dans les définitions qu'on en donne. Un chtettel n'était ni l'appendice ou la banlieue d'une commune chrétienne, ni l'enclave étrangère cernée et méprisée par une communauté de civilisation supérieure. Il constituait au contraire à lui seul une communauté nettement définie qui avait fermement assuré les fondements de son autonomie et possédait une culture originale — mais une communauté réduite à vivre dans la laideur et la pauvreté, entourée d'ennemis de la croyance juive. Le chtettel considérait les villages slaves comme des agglomérations périphériques dont les habitants, en majorité analphabètes, avaient à peine accès à la vie de l'esprit. Si pauvre qu'elle fût, la bourgade juive formait une petite *Civitas Dei*, animée d'une vie intellectuelle et spirituelle intense. Elle se trouvait, à bien des égards, en retard de plusieurs siècles; son aspect pouvait rebuter; mais elle avait ceci d'admirable que la vie des hommes qui l'habitaient était marquée quotidiennement, je dirai même heure par heure, et jusque dans la plus profonde solitude, par une fidélité proprement unique à une croyance inlassablement exigeante. Alors que les Juifs du ghetto de Venise, de Rome ou de Worms restaient des exilés dans leur propre ville natale (...), les habitants du chtettel étaient *majoritaires*; ils se sentaient chez eux là où ils vivaient. (...)

L'appartenance au judaïsme était vécue dans le chtettel sans le moindre sentiment d'infériorité; les Juifs qui l'habitaient ignoraient donc la tentation de masquer leur personnalité propre ou de s'assimiler aux autres.

...Un même toit, souvent même une seule pièce, abritait deux familles. Les cris des enfants, les querelles des femmes autour du fourneau qu'elles devaient se partager (...), tout cela se répandait au-dehors dans les ruelles. Le malheur était toujours public et, si le bonheur restait souvent secret, il s'étalait pesamment au grand jour lorsqu'il s'agissait pour les parents de tirer vanité de leurs rejetons. On grondait les enfants très fort, on allait même jusqu'à les maudire, pour les abreuver de tendresses aussitôt après.

La plupart des maisons, construites en bois et couvertes de bardeaux, étaient de plain-pied avec le sol, et si petites qu'elles ne pouvaient guère contenir que deux minuscules pièces et une cuisine; elles se blottissaient les unes contre les autres, comme si chacune eût recherché la protection de sa voisine. Il était presque impossible de trouver une rue rectiligne: on eût dit que chaque bâtiment avait cherché à se distinguer (...) de tous les autres (...).

Il n'y avait dans la bourgade ni gaz ni électricité ni égouts et, bien entendu, aucune maison ne possédait l'eau courante: il fallait puiser l'eau aux quelques rares fontaines dispersées çà et là. Ceux qui pouvaient payer se la faisaient livrer à domicile par des porteurs d'eau et la conservaient dans de grands tonneaux; quant aux pauvres, ils devaient faire eux-mêmes leurs provisions d'eau.

Manès Sperber

« Et qu'est-ce que vous avez maintenant comme affaire ? — Qui a une affaire ? — De quoi vivez-vous ? — Ah, c'est ça que vous voulez dire ? Eh bien, on vit comme ça. — Oui, mais de quoi ? — De Dieu, loué soit-Il ! On a ce qu'Il nous donne. — Mais Il ne le fait tout de même pas tomber du ciel ! — Bien sûr que si, Il le fait tomber du ciel ! Est-ce que je sais, moi, de quoi je vis ? Tenez, faites le calcul : j'ai besoin d'une fortune, quatre roubles par semaine, pour sûr ! En plus de mon logement, la maison me rapporte dans les douze roubles ; il y a neuf roubles qui partent pour la taxe foncière, à peu près cinq roubles pour les réparations, reste un trou de deux roubles, sûrement. » Il prend un ton fier : « L'argent, Dieu merci, je n'en ai pas ! Je n'ai pas un sou, moi, et il n'y a pas un seul Juif ici qui en a, pas un ! Excepté peut-être les Allemands dans les grandes villes... Nous n'avons pas d'argent... Je ne connais pas de métier, mon grand-père n'était pas cordonnier ! Et pourtant, quand Dieu le veut, je vis ; et ça fait bientôt cinquante ans que je vis comme ça. Et quand il faut marier un enfant, eh bien on le marie, et on danse à la noce ! — En bref, qu'est-ce que vous êtes ? — Un Juif comme tous les autres. — Mais qu'est-ce que vous faites tous les jours ? — J'étudie, que diable... qu'est-ce que ça fait, un Juif ? Quand j'ai déjeuné, je vais au marché... — Qu'est-ce que vous faites au marché ? — Qu'est-ce que je fais ? Ce qu'il y a à faire. Tenez, hier, par exemple, je passais par là et j'ai entendu dire que Joine Borik voulait acheter trois boucs pour un *Poriz* ; dès le matin, j'ai été chez le deuxième *Poriz*, qui a dit qu'il avait trop de boucs. C'est comme ça que j'ai fait l'affaire avec Joine Borik, et nous avons gagné chacun, Dieu soit loué, un rouble et demi. — Alors, vous êtes maquignon ? — Est-ce que je sais, moi ? De temps en temps, quand ça me prend, j'achète une mesure de grain. (...) — Et quand vous n'avez pas le sou ? — Eh bien je vais le chercher ! — Mais comment ? — Vous voulez savoir comment, c'est bien ça ? » Et au bout d'une heure, je finis par apprendre que Lévi-Yits'hak Bärenpelz est un *Dayan* (juge), qu'il siège aux tribunaux d'arbitrage, qu'il est un peu maquignon, épisodiquement commerçant, un brin marieur, et parfois même, quand ça lui chante, coursier. Et avec tous ces métiers, ceux dont on a parlé et ceux dont on n'a pas parlé, il arrive à gagner sa croûte, tant bien que mal, pour sa femme et son enfant, et même pour sa fille mariée, dont le beau-père est un pauvre diable !

Jizchak Leib Peretz

A droite : *sur la place du marché d'un shtetl de Galicie Vers 1910*

Ci-dessus: *habitants d'un shtetl devant leur maison, qui sert également de boutique Vers 1910*
Ci-dessous: *« Bric-à-brac et occasion », une boutique de brocanteur avec, sur le perron, ses propriétaires et quelques clients. Vers 1915.*
A droite: *famille juive en Slovaquie orientale. Photographie d'Abraham Pisarek. Vers 1930.*

A gauche: *dans les shtetl, les filles étaient une préoccupation pour le père, qui souhaitait qu'elles fassent un bon mariage. Vers 1915.*

La plupart des familles juives étaient d'une pauvreté extrême. Le père était absent du matin au soir. Ou bien il avait une occupation fixe, qui le faisait s'échiner douze, quatorze, ou même seize heures par jour, ou alors il était un *Luftmensch*, qui vivait au jour le jour, petit commerçant, courtier, commissionnaire, tout en un. Il courait — comme une bête sauvage va chasser pour trouver sa pitance — de client en client, de boutique en boutique. Mais le père n'était pas le seul à subir cet esclavage; la mère en prenait largement sa part. A de rares exceptions près, non seulement elle s'occupait du ménage, mais en plus, elle travaillait au dehors, lavait le linge, faisait du jardinage. Elle cueillait des baies, allait dans les champs où l'on gardait les oies pour ramasser les plumes tombées, ou plumait des volailles égorgées pour garnir des coussins. Elle gardait cette dernière occupation pour la nuit, lorsque les enfants dormaient et que la mèche de l'unique lampe était réglée au plus bas. C'était le lot commun des femmes. Le sort de la femme de l'épicier était pire encore: rivée à sa boutique de l'aube à la nuit tombée, été comme hiver, elle transpirait sous une chaleur étouffante ou grelottait de froid au-dessus du braséro. La pauvreté brandissait son fouet au-dessus des parents juifs, les poussait dans la noria de la vie durant toute la journée, et les séparait de leurs enfants.

Et les enfants, ce n'était pas ce qui manquait.

Schemaria Levin

Lorsque Yechiel Meier vint au monde, dame étroitesse se plaça à la tête de son berceau. Et elle fut désormais la compagne de sa vie. Dès le premier jour, il lui fallut jouer des coudes pour conquérir la parcelle d'espace nécessaire à son corps de pécheur dans l'infini des mondes.

Il naquit dans une de ces venelles où les maisons basses s'entassent les unes sur les autres. La première impression de Yechiel Meier, en arrivant sur notre terre, fut d'être trop à l'étroit. La chambre minuscule où il vit le jour était encombrée de lits et de tables. Au moindre mouvement, il venait heurter le rebord d'un lit. Il y en avait dans tous les coins de la pièce. Où qu'il aille, sa place était toujours prise par autre chose.

Jamais, de toute sa vie, il n'eut un lit pour lui tout seul, son corps était toujours tassé contre un autre, celui d'un parent ou d'un étranger. Encore tout enfant, il lui fallait déjà se battre pour avoir son coin sur la banquette où dormait la famille. Ses deux frères Gédalié et Schlomié, qui dormaient avec lui, le poussaient contre le mur, et il leur faisait la même chose. Pendant toute la nuit, les trois frères, éveillés ou endormis, se disputaient la place sur la banquette. Seul, le sommeil rétablissait la paix entre eux et les mêlait si bien ensemble qu'ils semblaient ne plus former qu'un seul corps.

Dans le *heder*, chez le professeur de l'école biblique, l'étroitesse était encore là — le petit Yechiel Meier était assis sur le banc, coincé au milieu de toute la bande des gamins. Même dans la sainte maison de prière, on était à l'étroit. Les murs étaient moites de chaleur. L'enfant était près de la porte avec son père, il avait à peine la place de respirer. Les jours de la semaine, il était à l'étroit, le jour du shabbat aussi. Constamment, il lui fallait lutter pour la parcelle d'espace nécessaire à son petit corps, le jour comme la nuit...

Une seule fois, il eut le sentiment que le monde est vaste, grand, long. Ah, cet espace — comme il y pensait souvent, comme il y réfléchissait, comme il en avait la nostalgie, comme il espérait y vivre, un jour...

Schalom Asch

Ce sourire était empreint d'une telle sérénité, d'une telle bonté qu'il donnait même sa force à ce paysage étranger, cette plaine mélancolique que je traversais.

Joseph Roth

A droite: *un grand-père et son petit-fils sur la route entre Varsovie et Otwock. Photographie de Menachem Kipnis. 1928.*

Ci-dessus: *des maisons en bois de guingois et des nuées d'enfants, telle était l'image caractéristique du shtetl. Une rue de Vladimir-Volynsk (Pologne). 1914.*

Ci-dessous: *après-midi d'été dans un shtetl de Galicie. Les Juifs orientaux portaient traditionnellement le caftan, un vêtement qui se mettait surtout pendant la prière. 1900.*

Page ci-contre: *l'homme pieux porte pour prier les phylactères. Les deux étuis de cuir, que l'on applique sur le front et sur le bras gauche, renferment quatre passages de la Bible. Il revêt également le tallith, un châle de prière. Le Talmud dit que celui qui a les tefillin sur le front, un vêtement à franges et une mezuzah sur le linteau de sa porte est protégé. Vers 1914.*

La petite ville est située au milieu d'un pays plat que ne borne aucune montagne, aucune forêt, aucun fleuve. Elle donne sur la plaine. Elle commence par de petites cabanes et se termine avec elles. Des maisons prennent le relais des cabanes. Alors commencent les rues. L'une va du sud au nord, l'autre de l'est à l'ouest. Le marché se trouve à leur intersection. La gare est à l'extrémité de la rue nord-sud. Un train de voyageurs s'arrête une fois par jour. Et, pourtant, les gens ont beaucoup à faire à la gare toute la journée : ce sont des commerçants... On revient de la gare en un quart d'heure. Quand il pleut, il faut prendre une voiture, parce que le terrassement de la rue est mal fait et qu'elle est inondée... Les huit cochers sont juifs. Ce sont des hommes pieux qui ne coupent pas leur barbe, mais ils ne portent pas des robes trop longues, au contraire de leurs coreligionnaires. Des vareuses courtes sont plus pratiques dans leur métier. Ils ne circulent pas les jours de sabbat.

La ville compte dix-huit mille habitants, dont quinze mille sont juifs. Parmi les trois mille chrétiens, il y a environ cent commerçants et vendeurs, en outre cent fonctionnaires, un médecin d'arrondissement et huit policiers. Fait étrange, deux de ces policiers sont juifs. Je ne sais pas exactement ce que font les autres chrétiens. Parmi les quinze mille Juifs, huit mille vivent du commerce. Ce sont des boutiquiers plus ou moins importants. Les sept mille autres sont de petits artisans, ouvriers, porteurs d'eau, érudits, employés du culte, employés à la synagogue, instituteurs, scribes de la Torah, tisseurs de tallés, médecins, avocats, fonctionnaires, mendiants, pauvres honteux vivant de la bienfaisance publique, fossoyeurs, circonciseurs et sculpteurs de pierres tombales.

La ville a deux églises, une synagogue et environ quarante petites maisons de prière. Les Juifs prient trois fois par jour. Ils devraient faire six fois le trajet de leur maison ou de leur boutique jusqu'à la synagogue et l'inverse, s'ils n'avaient pas tant de maisons de prière, où d'ailleurs on ne fait pas que prier, on y apprend aussi la science juive. Certains érudits juifs étudient à la maison de prière de cinq heures du matin à minuit, comme le font les érudits européens dans leurs bibliothèques. Ils ne reviennent manger chez eux que le sabbat et les jours de fête. Lorsqu'ils n'ont ni fortune ni mécène, ils vivent des petits dons de la communauté et, à l'occasion, de travaux pieux, par exemple de la lecture de la prière ou de l'enseignement, ou bien ils jouent du schofar les jours de grandes fêtes. Ce sont les femmes qui s'occupent de la famille, de la maison, des enfants ; en été, elles vendent du maïs chaud, en hiver du naphte, des cornichons au vinaigre, des pâtisseries.

Joseph Roth

Un abîme sépare les habitants des deux bourgs de Barnow et Buczacz, distants de cinq milles seulement. Certes, ils sont pareillement incultes, pauvres, méprisés, certes, ils portent le même costume et se prosternent devant le même Dieu, mais ils le servent de manière fondamentalement différente.

Les Juifs de Barnow sont des *hassidim*, des dévôts et des enthousiastes, des fanatiques sauvages, fantasques, qui passent étrangement de la cruauté de l'ascèse aux débordements de l'ivresse. Ils pensent — d'où leur nom — qu'ils sont «comblés de grâce» parmi les Juifs, parce qu'ils vont puiser à d'autres sources, plus profondes, de la Révélation: la Kabbale, et surtout le livre du «Zohar». A Buczacz au contraire, habitent des *Misnagdim*, des gens durs, prosaïques, qui vénèrent surtout la Bible, et le Talmud en tant que commentaire de la Bible. De fait, aucune secte ne considère ce manuel de conversation comme une autorité, c'est d'ailleurs impossible, étant donné le nombre de sujets sur lesquels on trouve des opinions divergentes dans le Talmud. Hommes pratiques, froids, les Misnagdim vivent tant bien que mal en respectant les lois de leur religion, mais mettent les dix Commandements au-dessus de tout, expliquent les miracles de la manière la plus naturelle possible, et répugnent pour le reste à toute ratiocination superflue...

Et comme la religion, chez les Juifs orientaux, anime toute l'existence, comme elle est la source originelle et la fin dernière de tout effort humain, les Juifs de Barnow et ceux de Buczacz sont, de fait, radicalement différents. A Barnow, on jeûne souvent, mais souvent aussi on fait bombance; à Buczacz, la vie a son cours réglé, uniforme; à Barnow, on dispute de matières érudites toute la sainte journée, et c'est dans l'intervalle seulement qu'on travaille ou qu'on se livre à l'usure; les habitants de Buczacz, eux, se consacrent à l'artisanat et au commerce; l'ardeur au travail, l'honnêteté bourgeoise sont plus grandes, mais ils ont moins le respect du travail intellectuel, ils sont moins disposés à se sacrifier pour la pauvreté et l'érudition. Les habitants de Barnow sont excentriques et passionnés, ceux de Buczacz passent pour des hommes froids et calculateurs. Certes, comme ils sont également pieux, et qu'ils subissent la même pression de l'extérieur, ces différences sont imperceptibles à l'observateur superficiel; le Polonais, le Ruthène remarque à peine qu'à Buczacz, il règne une tout autre atmosphère intellectuelle que dans les autres bourgades du Kreis, tout comme le *Wasserpolake* de Silésie ne fait pas bien la différence entre un établissement de Herrnhuter et une ville industrielle protestante. En tout cas, l'initié, lui, ne s'y trompe pas.

Karl Emil Franzos

Ce qui fait l'originalité et la grandeur du hassidisme, ce n'est pas une doctrine, mais un genre de vie, un genre de vie qui forge une communauté, un genre de vie par essence communautaire.

Martin Buber

Dans le message du hassidisme, la séparation entre «vie en Dieu» et «vie dans le monde», mal originel de toute «religion», est abolie pour faire place à une véritable unité concrète... L'homme est relié au monde par la sensibilité et par l'action. Que dis-je, non pas «l'homme», mais cet homme précis, toi, moi, immédiatement devant Dieu... C'est dans la rédemption de la vie de tous les jours que grandit le Tout-Jour de la rédemption.

Martin Buber

Ils arrivaient des fins fonds de la Russie, des villages les plus perdus de la Galicie, des zones de résidence historiques des Juifs religieux, de Moscou la Sainte, de Varsovie, de Cracovie, de Pétersbourg, de Kiev, d'Odessa, de toute la moitié de l'Asie, où on trouvait les Juifs un peu partout. Ils affluaient en masse, la foule des rabbins orthodoxes avec leur suite, les croyants *hassidim* avec femme et enfant, et d'innombrables admirateurs du grand rabbin de Sadagora, ils venaient à cette fête de famille comme à une fête populaire orthodoxe. La famille Friedmann, où la dignité de grand rabbin se transmet héréditairement de père en fils, jouit d'une renommée universelle incontestée et représente dans le judaïsme orthodoxe, qui reconnaît spontanément son autorité, une sorte de dynastie de princes de la foi. Et, vraiment, on donnait une fête princière pour le mariage du fils du rabbin avec la fille d'un millionnaire russe. Princière, par la splendeur du cortège nuptial en plein air, princière par la réception qui attendait les hôtes, qu'ils aient été invités ou non, princière enfin par la foule de milliers de personnes attroupées, qui faisaient le pied de grue pour voir la cérémonie de mariage. Les gens de la ville, de Czernowitz avant tout, affluaient pour jouir du spectacle, et leur masse claire rehaussait le tableau chatoyant de quelques touches brillantes: des officiers en uniformes rutilants d'or, des dames en luxueuses robes de soie, des hommes habillés de couleurs claires, et des «panama» négligemment froissés, une filiale amusante du concert-promenade de Czernowitz avait été ouverte sur la tribune en bois dressée pour les spectateurs étrangers.

Czernowitzer Allgemeine Zeitung

La richesse habite la maison de Rabbi Ascher-Baruch, et la Torah habite son coeur. Il est riche de la science de l'Ecriture, et il est riche de biens. Il a la science et la richesse en même temps. C'est pourquoi aussi sa maison est si vaste, elle dépasse en hauteur toutes les maisons de la ville, mais celui qui la possède marche courbé, il est courbé sous le joug de la Torah. Je vais vous dire maintenant comment la maison est disposée: en bas, la boutique, la pièce chauffée où l'on se tient l'hiver, et la cuisine. En haut, c'est-à-dire dans la chambre qui donne sur la façade, Rabbi Ascher-Baruch s'adonne à l'étude et aux pratiques pieuses; il médite jour et nuit sur la Torah. Pendant ce temps, sa femme vertueuse, pleine d'ardeur, travaille de ses mains, vend et achète, vaque à ses affaires, nourrit dignement ses enfants, les élève pour l'étude, le mariage, et le bien. Et entre deux acheteurs, elle surveille la servante dans sa maison. Et Rabbi Ascher-Baruch reste dans sa chambre, et se consacre à l'étude et aux pratiques pieuses; il ne donne pas dans les folies du temps, il ne s'occupe pas des affaires, comme c'était la coutume d'Israël, en ce temps-là. Nuit après nuit, il est assis à la lumière de la bougie, il reste assis toute la nuit à sa table, il étudie. Il n'a pas mis la bougie dans un chandelier d'argent, ou dans un chandelier de laiton, pas davantage dans un bougeoir en terre cuite, non, il la tient dans sa main. La Torah prend les forces de l'homme, et le sommeil le terrasse quand il est fatigué d'étudier. Alors il se réveille et se secoue pour se remettre à servir son créateur.

Samuel Josef Agnon

Page ci-contre: *dans la cour du rabbin de Munkacz (Hongrie), Chajim Eleazar Shapira. Photographie d'Abraham Pisarek. Vers 1930.*
A gauche: *palais de Moische David Friedman, rabbin de Czortkow (Galicie). Vers 1900.*
Ci-dessus: *l'orateur prophétique de Gora-Kalwarja (Galicie) en visite à Vienne. 1932.*

La ville est très animée, les hassidim sont en effervescence. Le célèbre *wunderrabbi* de B., donnant suite à l'invitation de ses disciples, est venu à N. pour le Roch-Hodesh. Des foules se pressent dans la maison où l'hôte de marque a établi sa résidence. Des vieillards qui pensent à l'au-delà, et des jeunes qui luttent dans l'ici-bas; des hommes tourmentés par le souci de leur subsistance et des femmes qui tremblent pour la santé de leurs enfants; des riches effrayés par les vicissitudes de l'époque et des pauvres qui attendent d'être sauvés de la misère, des savants avides de nouvelles doctrines et des ignorants que la vue du Zaddik doit illuminer, des hommes pieux qui rêvent de mondes supérieurs et des pécheurs qui veulent soulager leur conscience, tous, violents ou suppliants, selon leur tempérament, demandent à être introduits auprès du Rabbi.

R. Niemirower

Nombre de ces rabbis vivent à l'Est et chacun passe pour le plus grand auprès de ses partisans. Cette dignité s'hérite de père en fils pendant des générations. Chacun a sa propre cour, sa propre suite; des hassidim entrent et sortent dans sa maison, prient, jeûnent et mangent avec lui. Il peut bénir, ses bénédictions s'accomplissent et touchent toute une famille. Malheur au railleur qui le nie. Bonheur au croyant qui lui apporte des cadeaux. Le rabbi ne les utilise pas pour lui. Il vit plus modestement que le dernier mendiant. La nourriture sert tout juste à le maintenir en vie. Il ne vit que parce qu'il veut servir Dieu. Il se nourrit de quelques petites bouchées des aliments, de petites gorgées des boissons. Assis à sa table au milieu des siens, il ne prend dans son assiette abondamment garnie qu'une bouchée, une gorgée dans son verre et fait circuler son assiette tout autour de la table. Tout invité se rassasie des plats du rabbi. Lui-même n'a pas de besoins corporels. La jouissance de la femme est pour lui un devoir et n'est une jouissance que parce que c'est un devoir. Il doit engendrer des enfants, afin que le peuple d'Israël s'accroisse comme le sable de la mer et les étoiles du ciel. Les femmes sont toujours interdites de son environnement immédiat. Le repas lui-même est moins une nourriture qu'un remerciement au Créateur pour la merveille que sont les aliments, le respect du commandement qui dit qu'il faut se nourrir des fruits et des animaux, car Il a tout créé pour l'homme. Le rabbi lit les Livres saints jour et nuit. Il en connaît plusieurs par cœur, tant il les a lus. Mais chaque mot, voire chaque lettre a des millions de faces et chaque face proclame la grandeur de Dieu dont on ne peut s'instruire assez. Jour après jour, des gens viennent dont un ami cher est tombé malade, dont la mère est mourante, que menace la prison, qui sont poursuivis par les autorités, dont le fils vient d'être déclaré bon pour le service militaire afin qu'il fasse l'exercice pour des étrangers et qu'il tombe pour des étrangers dans une guerre absurde. Ou bien des hommes dont les femmes sont stériles et qui veulent avoir un fils. Ou bien des gens qui doivent prendre une décision importante et qui ne savent que faire. Le rabbi apporte son aide, sert de médiateur non seulement entre l'homme et Dieu, mais, ce qui est encore plus difficile, entre l'homme et l'homme. Ils viennent le voir de très loin. En un an, il entend le récit des destins les plus étranges et aucun cas n'est si compliqué qu'il n'en ait entendu un autre qui l'était encore plus. Le rabbi a autant de sagesse que d'expérience et autant d'intelligence pratique que de foi en lui-même et en son élection. Il aide d'une prière comme d'un conseil. Il a appris à interpréter les formules des Ecritures et les commandements de Dieu de telle manière qu'ils ne contredisent pas les lois de la vie et qu'il ne

subsiste nulle faille par où puisse se faufiler le négateur. Bien des choses ont changé depuis le premier jour de la Création, mais pas la volonté de Dieu qui s'exprime dans les lois fondamentales de l'univers. On n'a pas besoin de compromis pour le prouver. Quiconque a vécu autant que le rabbi est déjà au-delà du doute. Il a déjà derrière lui l'étape du savoir. Le cercle est refermé. L'homme est de nouveau croyant. La science orgueilleuse du chirurgien apporte la mort au patient et la plate sagesse du physicien apporte l'erreur au disciple. On ne croit plus celui qui sait. On croit celui qui croit.

Beaucoup croient en lui. Lui-même, le rabbi, ne fait aucune différence entre ceux qui observent le plus scrupuleusement les commandements écrits et ceux qui sont moins scrupuleux; il ne fait même aucune différence entre Juif et non-Juif, même pas entre homme et animal. Quiconque vient à lui est assuré de son aide. Il sait plus qu'il ne peut le dire. Il sait qu'au-dessus de ce monde, il y en a un autre, avec d'autres lois, et peut-être pressent-il même que les interdictions et les commandements ont un sens en ce monde et n'en ont pas dans l'autre. Ce qui lui importe, c'est de suivre la loi écrite qui n'en est que plus valable.

Ils assiègent sa maison. Elle est ordinairement plus grande, plus claire, plus large que les petites maisons juives. Certains rabbis miraculeux entretiennent une véritable cour. Leurs femmes portent des vêtements précieux et disposent de servantes, possèdent des chevaux et des écuries: non pour en jouir, mais pour proclamer ainsi leur situation.

Joseph Roth

La tension entre le véritable éveillé, qui se présente en même temps comme guide du peuple, comme centre d'une communauté, et les croyants dont l'existence est centrée autour de son sentiment religieux personnel. La doctrine s'incarne ici dans une personne, et ce qu'elle perd en rationalité, elle le regagne en efficacité.

Gershom Scholem

Page ci-contre: *Juif de Cracovie. 1904.*
A droite: *le rabbin hassidique Urbach, surnommé à la suite de son voyage en Palestine «rabbin des pionniers». 1924.*

A gauche: *Ezrielke, le bedeau de la synagogue, frappait l'heure du shabbat, à Biala (Pologne russe). Photographie d'Alter Kacyzne. 1926.*

Ci-dessus: *le bedeau de Wisokie Litewskie (Pologne). 1924.*
A droite: *Juif de Cracovie. 1904.*

A côté de ses humbles besognes quotidiennes, le Juif était en règle générale aussi un savant. Savant, il pouvait devenir un sage. Et quand le Juif était devenu un sage, il était dans une disposition d'esprit à être satisfait de son sort sur cette terre.

Hermann Cohen

Pour qu'il y ait un nombre suffisant de Juifs à l'office du matin... un petit garçon faisait le tour des maisons signalées par des chiffres romains, muni d'un maillet de bois avec lequel il faisait le signe convenu es-tata. Le samedi, lorsqu'il était interdit de toucher un outil, le garçon allait crier aux portes: « In Schul ». En effet, le temple juif est aussi une école. On part du principe que les hommes pieux viendront y chercher toute leur vie l'enseignement et les conseils réclamés par leur foi exigeante pour suivre le droit chemin.

Norbert Fryd

Il enseignait, l'homme splendide, la grande puissance de l'âme, la toute puissance de l'âme. Ils en firent un *tzaddik*, un homme plus qu'homme, un être mystérieux capable de sauver d'autres hommes et d'accomplir des miracles. Même des rabbins marchaient à sa suite. Il enseignait la joie et la sérénité, la ferveur de la prière, la tristesse lui semblait blâmable. La pensée pure, le sentiment étaient tout pour lui; à ses yeux, il était bon aussi de prier dans la forêt et au milieu des gerbes de blé. Ces gens s'appelaient eux-mêmes des pieux, des hassidim.

Alfred Döblin

Ce type s'incarne avec toute sa finesse, sa profondeur, son exaltation portée jusqu'à l'enthousiasme, chez le hassid, dont l'idéal est la divinisation de l'humanité et le désir profond, l'avènement du royaume céleste sur terre.
Le pont qui mène l'homme jusqu'à son Créateur est la prière. C'est pourquoi dans la prière, qui fond sur lui comme un feu qui l'embrase, le hassid cherche à exprimer son sentiment épuré, toute sa pensée, tout son vouloir. A cette fin, la prière telle qu'elle est prescrite ne lui suffit nullement. Souvent, il va au-delà de la lettre, fait éclater la forme impuissante à contenir la plénitude de son âme, et arrive à une extase religieuse qui se traduit, comme chez le yoghi emporté dans le ravissement, par des sauts, des danses, des chants et des sifflements. Comme la mélancolie est pour lui le pire des maux — en effet, seule une âme remplie de joie peut s'élever jusqu'à Dieu —, il cherche à bannir autant que possible le souci, le chagrin et la mélancolie. Sa préférence va à l'étude des livres cabbalistiques et hassidiques. Dans la vie pratique, il apporte la preuve de sa sensibilité et de son désintéressement. S'il est pauvre, il va trouver un ami mieux loti que lui et se met sans façons à sa table. Si sa famille est dans le dénuement, on fait une collecte pour elle. Si le pauvre a une fille à marier, ce sont les riches qui lui donnent la dot nécessaire. Humilier son prochain est un péché mortel. C'est pourquoi il se cache pour donner. Il réussit même à faire semblant de dormir lorsqu'un voleur veut le dépouiller, pour ne pas lui faire honte.

Arthur Landsberger

Ces Juifs, fuyards sur toutes les routes, déserteurs de leur propre sang, ne savent plus rien du judaïsme. Les chrétiens, à plus forte raison, n'en savent rien. Ils ne savent pas qu'un père juif ne peut concevoir de plus grand honneur pour lui, de plus grand bonheur pour sa fille que de lui donner un homme savant pour mari. Il s'échinera volontiers, ce père, pour nourrir son gendre, sa fille et ses petits-enfants, car il considère maintenant que sa maison s'honore d'être le foyer de la pensée désintéressée, de l'étude, de la connaissance et de la sagesse. C'est ainsi que se font de nombreux mariages dans le peuple encore digne de ce nom, le riche accueille chez lui le pauvre philosophe, il en fait le mari de sa fille. Dans la forme de démocratie particulière du peuple juif, la démocratie qu'il a dans le sang depuis toujours, ce ne sont ni la richesse, ni le pouvoir, ni la naissance, qui confèrent la noblesse, mais l'esprit seul. Mais que sait-on de tout cela dans certains salons mondains ?

Felix Salten

Quand il arrivait dans une ville juive, Rabbi David de Lelov se plaisait à rassembler tous les gosses. Il distribuait à chacun un petit sifflet, puis il embarquait tout son monde dans le gros char à bancs dont il usait pour ses déplacements, emmenant à travers les rues sa troupe turbulente et ravie qui sifflait éperdument, cependant que le visage du Rabbi s'épanouissait d'un rire inextinguible.

Martin Buber

Quelques vieillards portent des papillotes; vus de dos, dans leurs lourds caftans, qui ressemblent à des jupes, on dirait des femmes. Lorsqu'ils enjambent les flaques, ils relèvent leurs jupes comme des femmes. Un grand nombre d'entre eux arborent une expression rêveuse; c'est comme s'ils n'étaient pas réveillés.

Alfred Döblin

S'il avait l'idée de vendre sa petite maison, Nachman cesserait sur le champ d'être un Worobjowker pour devenir un immigrant, un étranger. Et comme ça, il a au moins son coin à lui, sa maison à lui, et un jardin devant sa maison. Sa femme et ses filles cultivent le potager, et si Dieu leur accorde une bonne année, il y a des légumes tout l'été, et il arrive qu'on fasse assez de pommes de terre pour durer presque jusqu'à Pessah. Mais on ne vit pas seulement de pommes de terre. Pour manger avec les pommes de terre, il faut un peu de pain. Et du pain, il n'en a pas. Alors, il est obligé de prendre son bâton, de faire le tour du village pour voir s'il n'y a pas quelque part une affaire pour lui. Jamais Nachman ne rentre bredouille de son expédition. Il achète tout ce qui lui passe par les mains: de la ferraille, un pot de lentilles, un vieux sac, ou une peau de bête. La peau, tendue, séchée, est portée à la ville à Avrohom-Eliohu, le fourreur. Et dans toutes ces affaires, on peut gagner quelque chose, ou même faire encore du bénéfice: on n'est pas marchand pour rien! «Un marchand, c'est comme un chasseur!» a coutume de dire Nachman, qui cite volontiers un proverbe goy, à l'occasion. Et Avrohom-Eliohu, le fourreur, un Juif au nez bleui et aux doigts noirs, comme maculés d'encre, se moque de lui: il a si bien pris les allures des paysans de son village qu'il n'a plus que des proverbes goys à la bouche...

Scholem Aleichem

La situation de la femme n'avait rien de comparable avec celle des femmes de l'Orient, par exemple. Souvent, la femme dirigeait seule une affaire, presque toujours elle aidait son mari au magasin, elle était donc en contact permanent avec le monde extérieur. Toutefois, la décence exigeait la séparation rigoureuse entre les sexes, de sorte que même pour la prière, les femmes avaient un espace réservé dans le temple. A l'occasion de réjouissances, les hommes dansaient entre eux, et les femmes entre elles. La décence exigeait également que toute femme tenant à sa réputation de «Jische znue», de «femme vertueuse», évite dans ses vêtements et son comportement, tout détail susceptible d'être interprété comme une provocation. D'après la sentence d'un talmudiste, rien que le son d'une voix féminine était indécent. L'homme pieux avait intérêt à ne même pas jeter les yeux sur le sexe féminin, pour éviter les tentations.

Jehudo Epstein

Ci-dessus: *enfants jouant dans le village de Maciejowice, l'un des plus anciens shtetl de la province polonaise de Lublin. Photographie d'Alter Kacyzne. Vers 1928.*
A droite: *enfants sur la place du marché d'un shtetl en Galicie. Vers 1910.*
Page ci-contre: *pompe à eau sur le marché aux poissons à Otwock, près de Varsovie. Photographie d'Alter Kacyzne. Vers 1928.*

Il faut se représenter ce que ces mères orientales ont vécu, ce que des milliers d'entre elles vivent encore aujourd'hui. Les hommes sont dans la Beth-haMidrash, à étudier, les enfants sont à l'école au heder, ce sont les mères qui travaillent. La mère juive a une petite épicerie et fait du commerce, la mère juive va de maison en maison et fait du porte-à-porte, la mère juive va sur le marché et de l'aube à la tombée de la nuit, elle gagne les quelques sous qui assureront le pain quotidien à toute sa nichée.

En plus, elle s'occupe du ménage, prépare le repas, fait la lessive, habille les petits et les tient propres. Quand trouve-t-elle le temps de tout faire, où prend-elle le temps de le supporter ? Mystère...

Et pourtant, tout son orgueil et le sens de sa vie, c'est de permettre à son mari et à ses fils d'étudier. La misère la rend dure et fruste, malgré tout, elle trouve encore assez de chaleur et de tendresse pour être une mère juive.

Egon Jacobsohn/Leo Hirsch

Hier, il m'est venu à l'esprit que si je n'ai pas toujours aimé ma mère comme elle le méritait et comme j'en étais capable, c'est uniquement parce que la langue allemande m'en a empêché. La mère juive n'est pas une « Mutter », cette façon de l'appeler la rend un peu ridicule. Pour les Juifs, le mot Mutter est particulièrement allemand, il contient à leur insu autant de froideur que de splendeur chrétiennes, c'est pourquoi la femme juive appelée Mutter n'est pas seulement ridicule, elle nous est aussi étrangère.

Franz Kafka

Ci-dessus: *couple de paysans de Bucovine. Vers 1910.*

Page ci-contre, en haut: *paysans en Galicie orientale. Vers 1920.*

Page ci-contre, en bas: *paysan juif avec sa femme, dans son champ, en Slovaquie orientale*

Photographie d'Abraham Pisarek. 1933

Dans leur ghetto, les Juifs sont artisans et ouvriers, ils sont porte-faix et forgerons, serruriers et charpentiers, comme ils sont horlogers et bijoutiers. Partout où les Juifs exilés ont eu le droit d'exercer les métiers de l'agriculture, ce sont d'excellents fermiers, éleveurs de bétail et vignerons. A preuve, les domaines que les Juifs ont administrés, ou affermés, ou bien exploités en propriété en Hongrie. Un prince Urussow, gouverneur d'Ukraine dans les années 80, dans une région donc où les Juifs avaient le droit de posséder de la terre, nous fait part, dans ses mémoires, de son étonnement sans bornes devant les cultures des Juifs et leurs vignobles qui, selon ses propres termes, n'ont rien à envier à ceux des bords du Rhin. Russe des classes dominantes, ce prince gouverneur n'avait pas de sympathie pour les Juifs; néanmoins il pense qu'on ferait sans doute bien d'autoriser les Juifs à s'établir dans d'autres régions de la grande Russie, pour les donner en exemple aux paysans russes, et arracher ces derniers à leur torpeur. Et l'étonnement qui perce dans son discours est exempt de toute bienveillance.

Felix Salten

Mon village natal s'appelle Wierzbowce en polonais, en yiddish, Werbowitz, et en ukrainien, Werbiwizi. Il est situé à proximité de Seroka, Seroka est à proximité de Czerniatyn. Czerniatyn est à proximité de Horodenka. Horodenka est à proximité de Gwozdziez. Gwozdziez est à côté de Kolomey. Kolomey à côté de Stanislau. Stanislau à côté de Lemberg (Lvov) ...

Dans notre village de Werbiwizi, vivaient environ cent cinquante familles ukrainiennes et quatre familles juives. Tous vivaient de l'agriculture. Les Juifs avaient, en plus, de petites épiceries, et l'un d'entre eux avait loué la taverne du village au propriétaire du domaine. Le village avait deux collines; sur l'une d'elles, s'élevait la petite église en bois avec son clocher à bulbe, et sur l'autre, il y avait les terres du domaine. Les petites chatkas du village avaient des toits de chaume, bruns et noirs de la suie des cheminées par où la pluie entrait dans les maisons; rien qu'aux odeurs de fumée, on savait si les voisins étaient en train de cuire de la viande. Les étables de la propriété, les granges, l'annexe des domestiques avaient aussi une toiture de chaume. Une seule maison était blanche, avec un toit en bardeaux. C'était quelque chose d'étrange, pour nous; le domaine était la propriété d'un Polonais. Entre le propriétaire et le village, il y avait une barrière insurmontable. C'était un monde étranger. Ni lui, ni sa femme, ni ses enfants, ni même ses employés ne frayaient avec le village. Ils parlaient une autre langue, qui était le polonais.

Alexander Granach

La terre en Galicie orientale est noire, juteuse, et elle a toujours l'air somnolent, comme une énorme vache grasse qui se laisse traire avec placidité. Telle qu'elle est, la terre de Galicie orientale rend au centuple ce qu'on enfouit en elle, sans qu'il faille beaucoup la flatter d'engrais et de produits chimiques. La terre de la Galicie orientale prodigue à foison ses richesses. Elle a de l'huile grasse, du tabac jaune, du grain lourd comme du plomb, de vieilles forêts, et des fleuves, et des lacs endormis, et surtout des hommes resplendissants de santé: des Ukrainiens, des Polonais, des Juifs. Ils se ressemblent tous, en dépit de coutumes et d'usages différents. L'homme de Galicie orientale est lourd, placide, un rien paresseux, et fertile comme sa terre. On voit partout des enfants. Des enfants dans les cours, des enfants avec les bêtes, des enfants dans les champs, des enfants dans les granges, des enfants dans les étables, des enfants! Comme si, à chaque printemps, ils poussaient sur les arbres comme des cerises. Lorsque le printemps fait son entrée au village galicien, les veaux arrivent, les porcelets, les poulains, les poussins, et ces petites choses vagissantes, les petits d'hommes: les enfants.

Alexander Granach

Par ailleurs, ces Juifs de village n'étaient pas seulement de petits commerçants et négociants, ils sont tous paysans et font les travaux des champs: les prairies, les cultures, les champs, l'étable. Ils travaillent ensemble au même rythme, ils ont les mêmes soucis. Les femmes mettent des enfants au monde tous les ans ou tous les deux ans. Les hommes se retrouvent le soir pour boire leur *Schoppen*, leur chope de bière. On s'invite mutuellement aux mariages des uns et des autres, et tous les jeunes dansent ensemble au carnaval et à Purim.

Fritz Frank

Paysage qui m'a
inventée

avec ses bras d'eau
ses cheveux de forêt
les collines noires d'airelles
noires comme miel

Fraternité en quatre langues,
fraternité des chants
dans un temps déchiré

Dérivent
les années le fleuve
arrive à la rive
écoulée

Rose Ausländer

Chiffons sales, morceaux de débris, tout était bon à inspecter et à fourrer dans sa besace. Il faisait commerce de tout ce qu'il voyait : il achetait des guenilles, des peaux de bêtes, des plumes, des os, de la ferraille, des légumes secs, des rillons, de la semoule, de l'orge, de la farine, de la volaille, et tout ce qu'il trouvait à acheter. Et il marchandait, persuadait, jurait ses grands dieux, et au moment de payer, il faisait glisser prudemment les piécettes entre ses doigts, en les tâtant, comme s'il voulait garder des parcelles de cuivre collées à ses doigts. Rien n'échappait au regard de Itzig de ce qui se passait dans le village. Mais il préférait payer en marchandises plutôt qu'en argent ; dans sa besace, il y avait un petit sac de toile cirée, dans lequel il serrait des lacets, des rubans, des épingles à nourrice, des boutons, des ceintures, de petits miroirs ronds, des pièces de soie, enfin tout ce qu'il pouvait se procurer avec son petit capital.

Jan Herben

Mais en général, la misère de la population juive était effrayante. Dans ces provinces, s'entassait une masse de gens qui ne trouvaient pas de quoi subvenir à leur existence. Ils s'arrachaient littéralement le pain de la bouche, ils se battaient pour leur pain quotidien, au véritable sens du terme. La majorité de ces gens ne vivaient, comme ils le disaient eux-mêmes, que de leur pauvre *Bitochen* (confiance en Dieu). Beaucoup, comme mon père, n'avaient pas de métier attitré, ils se livraient à toutes sortes d'activités et vivaient de hasards. On commençait la journée en espérant une aide quelconque de Dieu, et on se couchait en espérant encore qu'il vous viendrait en aide le lendemain. Au besoin, on comptait sur un miracle, car le *Moschiach*, le Messie pouvait arriver tous les jours, à toute heure. Cette confiance en Dieu, cette foi du désespoir les tenait debout malgré leur misère. La nécessité enseignait à ces hommes la prière ; elle aiguisait leur intelligence ; elle leur donnait l'ingéniosité qui leur permettait de profiter de la moindre affaire pour en retirer un bénéfice, même minime ; cette faculté, on le comprend, ne leur attirait pas la sympathie de la population chrétienne.

Jehudo Epstein

A gauche : *boucherie pour « apostats » à Kazimierz, le quartier juif de Cracovie. L'écriteau du magasin vante ses spécialités : saucisse polonaise, salami, langue et jambon. 1900*

A droite: *la Ringplatz d'Oswiecim (Auschwitz) en Galicie. Photographie de Jacob Hennenberg. Vers 1906.*
A gauche: *magasin de casquettes et de vaisselle en Pologne russe. Vers 1910.*

Il existait chez nous toutes sortes de mendiants: les mendiants «honteux» qui ne faisaient jamais qu'emprunter, mais ne pouvaient jamais rendre — ni la plus petite somme d'argent, si infime qu'on aurait difficilement pu la leur refuser, ni la farine, ni les pommes de terre. Puis les mendiants professionnels, sédentaires ou errants, qui se présentaient la plupart du temps en groupes — de préférence à l'occasion des mariages ou des enterrements dans les familles aisées. Il y avait encore les pauvres, qui souffraient paisiblement de la faim et du froid; ils vivaient de «miracles», lesquels se produisaient toujours, fût-ce trop tard: un parent leur envoyait un peu d'argent, un héritage leur rapportait quelques couronnes, ou, miracle des miracles et le plus attendu, les enfants émigraient et continuaient à envoyer régulièrement quelques florins à leurs parents nécessiteux.
Pourtant, si nombreux que fussent les affamés, personne ne mourait de faim. On racontait que des membres de la communauté avaient réveillé le rabbin un matin de bonne heure en se lamentant: «Il est arrivé quelque chose de terrible, disaient-ils; parmi nous quelqu'un est mort de faim, on vient de découvrir son corps inanimé dans sa chambre.» Et le rabbin: «Ce n'est pas vrai, car ce n'est pas possible. Auriez-vous, toi, ou toi, refusé de lui donner un morceau de pain s'il vous l'avait demandé? Non, répondirent-ils, mais Elieser était trop fier pour demander. Alors ne dites pas que parmi nous quelqu'un est mort de faim. C'est l'orgueil qui a perdu Elieser.»
Des gens aussi fiers, il s'en trouvait, mais peu; la plupart survivaient à la faim, en attendant que leurs enfants partis en Amérique puissent les aider, ou qu'une maladie de poitrine ou une crise cardiaque les emporte.

Manès Sperber

Si les shtetl juifs existaient encore, ils n'appartiendraient plus pour moi qu'à un passé lointain; comme ils ont été anéantis, exterminés de telle sorte que rien de ce qu'ils ont été, de ce qu'ils auraient pu devenir ne peut passer dans le présent, Zablotow appartient maintenant à mon présent. Il a sa demeure dans ma mémoire.

Manès Sperber

La vie dans le ghetto était l'exemple même de la vie en communauté. La vie communautaire ne comprenait pas seulement la religion, elle unissait aussi la coutume, le droit, la langue, la vie de famille, dans une synthèse parfaite...
Les relations avec le monde non-juif relevaient pratiquement de la catégorie «politique extérieure».

Adolf Böhm

A gauche: *scène de rue à Kolomyya, en Galicie orientale. 1914.*
Ci-dessous: *rue animée dans le quartier juif de Lodz, la deuxième communauté juive de Pologne. Vers 1930.*
Ci-contre: *entrée du quartier juif de Cracovie. Photographie de Roman Vishniac. 1938.*

Vraiment, je regrette l'absence d'un personnage juif fort dans votre pièce [*Das neue Ghetto*/Le nouveau ghetto]. Dans le ghetto tel que vous le voyez, tous les Juifs marchent courbés ou sont des personnages sordides. Il y en a d'autres, et ce sont eux, comme par hasard, que les antisémites détestent le plus.

Arthur Schnitzler à Theodor Herzl

Mon père était un Juif orthodoxe, amoureux de la culture, de la philosophie et de la poésie allemande... Il voulait toujours lire avec moi de la littérature et des revues allemandes. Dans sa jeunesse, il avait lui-même publié des essais dans la *Neue Freie Presse*, le journal le plus connu de Vienne; il était correspondant de la *Hatsefirah* de Varsovie, le premier quotidien en langue hébraïque; il avait aussi écrit un petit livre sur Spinoza en hébreu, avec un titre latin *Amor Dei Intellectualis*. Spinoza était l'un de ses héros. Heine en était un autre. Il avait aussi une grande estime pour Lassalle, mais le dieu de son panthéon intellectuel, en dehors des écrivains juifs, c'était Goethe, naturellement. Je ne partageais pas la prédilection de mon père pour la littérature allemande. J'étais un patriote polonais. Mickiewicz et Slowacki m'étaient incomparablement plus chers, car beaucoup plus proches de moi. C'est pour cette raison que je n'ai jamais appris sérieusement l'allemand. Mon père me disait souvent: «Oui, tu t'obstines à écrire tes beaux poèmes en polonais. Je sais que tu seras un jour un grand écrivain». Mon père s'exagérait grandement mes dons littéraires et voulait que je pratique une «langue universelle». «L'allemand, aimait-il à dire, est la langue universelle. Pourquoi aller enterrer ton talent dans une langue provinciale? Il suffit que tu dépasses Auschwitz... — Auschwitz était à la frontière, pas très loin de chez nous — passé Auschwitz, plus personne ne te comprendra, toi et ta belle langue polonaise. Il faut vraiment que tu apprennes l'allemand.» C'était le sempiternel refrain: «Passé Auschwitz, tu seras complètement perdu, mon fils!» Impatient comme je l'étais, je l'interrompais souvent: «Je sais ce que tu vas dire, papa — Passé Auschwitz, tu seras complètement perdu.» La vérité, tragique, c'est que mon père n'est jamais allé plus loin qu'Auschwitz. Il a fini à Auschwitz pendant la Seconde Guerre mondiale.

Isaac Deutscher

350 000 Juifs habitent à Varsovie, moitié autant que dans toute l'Allemagne. Une petite minorité est dispersée dans la ville, le gros de la population va s'entasser dans le nord-ouest. C'est un peuple. Celui qui ne connaît que l'Europe occidentale l'ignore. Ils ont leur costume particulier, leur langue, leur religion, leurs usages, leur antique sentiment national, leur conscience nationale.

Alfred Döblin

Des femmes juives marchent au milieu de la foule; elles portent des perruques de cheveux bruns, avec un fichu noir par dessus, et devant, une sorte de fleur. Elles ont noué un châle noir sur leurs épaules. Etrange, ce grand jeune homme vêtu à l'occidentale, avec sa soeur endimanchée; il marche d'un pas fier, sur la tête, il porte une kippa. Au beau milieu de la rue, des familles en grande conversation: deux hommes plutôt jeunes, vêtus de caftans propres, avec leurs femmes vêtues à l'occidentale et coquettement maquillées, comme des Polonaises. Il y a là aussi un garçonnet en costume marin, il y a écrit « Torpédo » sur sa casquette. Un sergent de ville polonais règle la circulation sur la chaussée. Deux peuples juxtaposés. Des jeunes filles flânent, bras dessus, bras dessous, elles n'ont pas l'air très juif, elles rient, parlent yiddish, elles ont tout de la Polonaise, jusqu'aux bas fins. Elles se redressent. Les hommes ont les épaules affaissées, le dos arrondi, la démarche traînante.

Alfred Döblin

Ahad haAm disait un jour que le Juif occidental a perdu sa liberté intérieure pour acquérir une liberté extérieure, alors que le Juif oriental, qui n'a aucune liberté extérieure, se possède encore lui-même. Lorsque ce « Jid », laid, d'une propreté douteuse, jubilait ou sanglotait, enveloppé dans son *talles*, il avait toujours conscience d'être le descendant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. En lui vivaient l'allégresse des hassidim et la ferveur des tzaddikim, les mystiques du Zohar et la sagesse de la Gemara — la synthèse de toute une histoire.

Conrad Rosenstein

Nous, Juifs allemands, nous sommes spirituellement parlant des prolétaires, tandis que les Juifs polonais, avec une existence de prolétaires, sont des aristocrates de l'esprit.

Franz Rosenzweig

A Varsovie se trouvait la communauté juive la plus importante d'Europe centrale (32% de la population). En haut de l'échelle sociale, un groupe assez réduit et très bien intégré se distinguait de la masse, beaucoup plus importante, des petits-bourgeois et des prolétaires vivant principalement de commerce et d'artisanat.

Page ci-contre: *jour de marché dans le ghetto de Varsovie. 1906.*

Ci-dessus: *une rue du ghetto de Varsovie. Vers 1910.*
Ci-dessous: *promenade le jour du shabbat dans un quartier juif de Varsovie. 1906.*

A gauche: *la mairie juive, Maiselgasse, et à sa gauche, la synagogue Vieille-Nouvelle dans le ghetto de Prague. Photographie de K. Bellmann. Vers 1890.*
Ci-dessous: *rue du ghetto de Prague. Photographie de K Bellmann. Vers 1890*

La vieille synagogue ... était située au cœur de la ville juive. La clôture qui séparait autrefois cette partie de la ville du monde extérieur était abattue. Mais dans ces ruelles, flottait encore l'atmosphère du cachot. A l'extérieur, s'épanouissait la beauté artistique des époques passées, ici, l'âge n'était qu'une horrible infirmité. C'était un lacis de venelles étroites, étouffantes, comme des rides dans un visage dévasté. Des maisons exiguës, tout de guingois, sortaient de l'alignement, comme des dents branlantes dans une machoire pourrie. Les pauvres des deux religions s'entassaient dans la grisaille de ce quartier. C'est pourquoi, le samedi, on voyait l'une ou l'autre épicerie ouverte, avec son étalage de marchandises défraîchies. Les Juifs, eux, célébraient le shabbat. En habits de cérémonie, ils se tenaient dans l'embrasure de leur boutique de fripier, parlaient avec animation, avec force gestes, et s'interpellaient d'un trottoir à l'autre.

Auguste Hauschner

Prague est la ville des excentriques, des fantômes du jour et des originaux. Parfois, dans la clarté douteuse du matin, vous voyez rôder autour de vous des ombres qui ont l'air de sortir du *Golem* de Meyrink; voilà qu'une grande sauterelle gagne le coin de la rue en quelques bonds; Haschile, avec son ricanement imbécile, arrive en titubant, tout le corps penchant vers l'avant; voilà monsieur Grünwald avec sa veste en velours, sa cravate longue d'une aune, son gros toupet hérissé sur sa tête, qui passe en portant son étui à violon. Un bossu, un paralytique, un fou. De l'enchevêtrement de ruelles, de recoins, d'arcades, de passages, où l'on peut s'amuser à jouer les revenants, pointer le bout de son nez avant de s'évanouir instantanément, sort la créature rampante des origines.

Anton Kuh

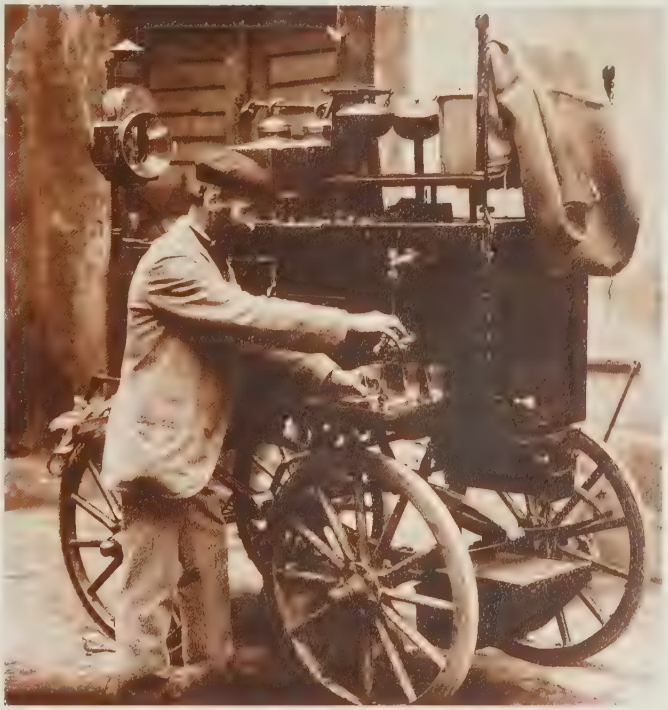
Au début des travaux d'assainissement, (...) la Josefstadt comptait 128 maisons découpées en parts ; il y avait parfois jusqu'à trente parts.

Josef Teige

Les parts a et b dans la maison numéro 213 sont l'exemple même de la monstruosité de ce découpage. La première de ces parts comprenait : au rez-de-chaussée, une cuisine, une chambre, une boutique, une cave, des cabinets, une petite pièce et un réduit en bois avec la jouissance du couloir et de la cour. La seconde comprenait deux caves, les escaliers jusqu'au premier étage, un couloir, des cabinets, une pièce, un couloir fermé, une cuisine, trois autres pièces, l'escalier du deuxième étage, à l'étage, un couloir, des cabinets, deux pièces, une cuisine, quatre autres pièces, et tout le grenier au-dessus de l'édifice jusqu'à la ruelle avec la jouissance du couloir et de la cour. Ces parts appartenaient dans le même temps à quatorze copropriétaires, parmi lesquels quelques-uns étaient des héritiers douteux, d'autres ayant une participation sous forme de parts, ce qui se traduisait dans la comptabilité par des trous incroyables, pour ainsi dire.

Emil Svoboda

Le 28 mars 1885, le conseil sanitaire de la ville de Prague décida de démolir la partie basse de la vieille ville et la Josefstadt. Les raisons en étaient « la mortalité élevée et les nombreux cas de contamination par des maladies infectieuses, le grand nombre d'obstacles à l'hygiène et à la construction, ainsi que des canaux aveugles, la surpopulation par suite d'un taux trop élevé d'occupation des sols, le grand nombre de taudis, pleins à craquer, malsains, pour la plupart composés d'une seule pièce, le manque d'air pur dans des maisons tassées les unes contre les autres, ainsi que le manque d'eau potable ; s'y ajoutait encore le fait que ce quartier était situé dans la zone d'inondation. »
Les travaux d'assainissement commencèrent en 1895.
Josef Teige



Ci-dessus : *café ambulant à Prague. 1905.*
A gauche : *Judengasse à Nikolsburg (Moravie). Photographie de Bruno Reiffenstein. Vers 1920.*

En nous continuent de vivre les recoins obscurs, les passages mystérieux, les fenêtres aveugles, les cours sales, les tavernes bruyantes et les restaurants bien clos. Nous allons par les larges rues des quartiers neufs. Mais nos pas et nos regards sont hésitants. Au-dedans de nous-mêmes, nous tremblons encore comme dans les vieilles ruelles de la misère. Notre coeur n'est pas encore au fait de ces travaux d'assainissement. La vieille ville juive insalubre que nous portons en nous est beaucoup plus réelle que la ville nouvelle et hygiénique qui nous entoure. Tout éveillés, nous marchons dans un rêve et nous ne sommes nous-mêmes qu'un spectre de temps révolus.

Franz Kafka

Connaissez-vous la jolie anecdote des deux Juifs qui sont devant le caveau de la famille Rothschild ? Ils contemplent avec étonnement la splendeur du marbre, puis l'un donne un coup de coude à l'autre, et dit, d'un air totalement absent : « Ça vit ! »
Cette histoire de cimetière, me semble-t-il, nous donne la clé de Prague. Dans aucune autre ville au monde, les morts ne sont aussi vivants, la décomposition aussi contagieuse. La chronique a autant de part que le présent dans les brumes familiales qui flottent au-dessus de ces ruelles étroites et tortueuses. Le midi, l'ancêtre défunt prend sa place à la table.

Anton Kuh

Beaucoup reviennent. Un plus grand nombre d'entre eux demeure en chemin. Les juifs de l'Est n'ont de patrie nulle part, mais des tombes dans tous les cimetières. Beaucoup deviennent riches. Beaucoup deviennent importants. Beaucoup deviennent créateurs dans une culture étrangère. Beaucoup se perdent, eux-mêmes et le monde. Beaucoup restent dans le ghetto ; seuls leurs enfants le quitteront. La plupart donnent à l'Ouest au moins autant que celui-ci leur donne. Nombre d'entre eux lui donnent plus qu'ils n'en reçoivent. En tout cas, ceux qui se sacrifient en s'installant à l'Ouest ont le droit d'y vivre.

Joseph Roth

A gauche : *entrée du ghetto d'Eisenstadt (Burgenland). La chaîne de fermeture ne devait pas être franchie le jour du shabbat. Photographie de Bruno Reiffenstein. Vers 1920.*

Ci-dessus : *dans le ghetto de Varsovie. Photographie de Roman Vishniac. 1938.*

L'organisation des porteurs d'eau est un phénomène intéressant. A Kolomyya, ils sont 14. Chacun d'entre eux possède en propre une voiture avec un long tonneau, quatre bidons et une vieille rosse: c'est sa source de revenus. Du samedi soir au vendredi après-midi, il fait sa tournée et porte «de l'eau fraîche» aux gens à domicile. Deux cruches coûtent un kreutzer; l'abonnement mensuel coûte entre 40 et 70 kreutzer, en fonction de la quantité désirée. Chaque porteur d'eau emploie un ouvrier qui porte les brocs, payé 50 kreutzer par jour. Le métier de porteur d'eau à Kolomyya est une rente assurée, car il n'y a pas de concurrence. Les 14 artisans ont divisé la ville en 14 secteurs; personne n'aurait l'idée d'empiéter sur le territoire de l'autre. Ils sont donc tous en situation de monopole dans leur secteur, mais ils n'en abusent pas, les prix restent fixes. Les seuls à avoir une organisation professionnelle à proprement parler sont les brossiers, avec les tisserands de tallès qui ont leur association «Union». Un leader socialiste juif disait qu'il était impossible de regrouper les autres travailleurs juifs dans une association social-démocrate. Les uns, comme les boulangers, les ouvriers de la raffinerie de pétrole et de la fabrique d'allumettes, sont trop attachés à leurs usines, où ils travaillent depuis des générations; les autres, comme les cochers, ont peur des autorités. Mais même quand les associations professionnelles existent, elles ne regroupent pas tous les ouvriers de leurs catégories. Les brossiers sont parfaitement organisés, ils ont sans doute la meilleure association professionnelle de toute la Galicie. L'association possède un petit capital et se transforme en coopérative de production, quand les membres font grève. C'est ce qui a permis aux ouvriers de cette branche d'obtenir des salaires aussi élevés, qui sont exceptionnels. Il n'en va pas de même pour les tisserands de tallès. Les plus âgés d'entre eux ne se soucient ni d'association, ni de politique. Il y a là des vieillards qui passent douze heures par jour devant leurs métiers à tisser, à actionner la pédale et à faire courir la navette entre les chaînes, pour un salaire de 5 à 7 florins par semaine. Mais les plus jeunes sont des sociaux-démocrates. C'est ainsi qu'ils se nomment, c'est ainsi qu'ils se ressentent. Mais quant aux buts que poursuit la social-démocratie, vous aurez du mal à leur faire dire. On ne leur en a peut-être jamais parlé, ils n'ont peut-être jamais rien lu là-dessus, car ils sont en grande majorité analphabètes. Les agitateurs sociaux-démocrates, chez les ouvriers juifs, se rabattent la plupart du temps sur la critique de l'ordre existant, et là ils trouvent des esprits réceptifs. Quand les ouvriers juifs de Kolomyya et d'ailleurs ont des idées sociales-démocrates, c'est un fatras d'idées politiques et sociales, qui ne correspond guère au véritable programme du parti. Tous cependant s'accordent sur un point: ils voudraient une réduction du temps de travail et des augmentations de salaire. «On vit mal, on veut vivre mieux, après tout, on travaille», nous a dit l'un d'entre eux.

Saul Raphaël Landau

A gauche: *porteur d'eau à Staszow (Pologne). 1935.*
Ci-dessous: *passeur sur la Vistule dans les environs de Kazimierz, le faubourg juif de Cracovie. Vers 1910.*

Dans la foule grouillante de la Judengasse, l'étranger identifiera immédiatement une classe d'individus qui se distinguent des autres par leur aspect; alors que presque tous les Juifs portent des costumes bourgeois, ceux-ci sont vêtus de toile grossière ou de toile à voile, et ils ont un rouleau de corde qui pend sur l'épaule. Debout ou allongés dans la ruelle, désoeuvrés, ils parlent un argot des plus vulgaires. Ces Juifs sont des «pieds de grue», des porte-faix, que le peuple appelle des «porteurs» tout court. Ils constituent la catégorie la plus basse, la plus inculte du peuple, et personne n'aime entrer en relation avec cette branche. Le Juif, plus que tout autre nation, a la fierté de ses ancêtres, et un Juif de Prague est un véritable aristocrate. Il est vrai, le porteur est un homme grossier, étranger aux progrès de l'esprit du temps. Mais en revanche, il est foncièrement honnête. Vous pouvez lui confier des trésors d'or et de bijoux et l'envoyer n'importe où, il vous les portera au lieu dit, sans y avoir touché. Vous n'avez pas besoin de l'accompagner, il vous suffit de lui indiquer la maison où il doit remettre ce que vous lui avez confié, il vous le porte, et vous attend souvent des heures pour vous le donner et recevoir son salaire...
Un pain durement gagné, n'est-ce-pas? Et pourtant, il se trouve des gens assez radins pour rogner encore sur la somme modique que demande ce pauvre porteur. Le jour du shabbat et les jours de fête, vous ne le reconnaîtrez plus. Il est allé chez le barbier, il a mis ses beaux vêtements, il tient à la main une pochette en soie contenant son tallès, il marche dans la rue d'un pas solennel en direction de la «Schul», où il a loué une place et où, par ailleurs, il joue un rôle important. L'après-midi, il va au «Roter Adler» boire sa tasse de café noir, puis il fait avec sa femme la promenade des fortifications ou de la petite Venise, derrière les quartiers de «Lämmel» et de «Jérusalem», ces derniers temps, il fait peut-être aussi de la politique, pense à la «belle émancipation» et crie: «Moi aussi je suis un citoyen!», et il a raison, cet homme. Qui, dans l'Etat, porte plus de charges que lui?

Georg Leopold Weisel

Cela aurait pu être pire, et quant au «mieux», il n'y a pas de limites.

Scholem Aleichem

La foule des vieillards à barbe blanche attire le regard. Que de caftans sales, déchirés. Ils regardent, leurs visages barbus sont jaunes et blêmes. Trépidation de la vie commerçante sur le trottoir et la chaussée; beaucoup sont adossés aux murs, l'air placide, abruti. Cinq hommes déguenillés sont assis côte à côte devant l'entrée d'une maison, des cordes nouées autour de la taille: des porteurs. On crie les titres des journaux yiddish. Des hommes émergent des profondeurs des boutiques en traînant des sacs. C'est atroce, ces hommes en haillons, bottes à la semelle qui baille, manches déchirées, coutures craquées. Un jeune garçon guide un homme aux yeux blancs, morts; ce sont des mendiants. Une vieille femme crasseuse s'accroche aux passants en tendant la main. Devant un panneau officiel, sur le rebord du trottoir, trois Juifs d'un certain âge sont assis à causer, ils fument. Combien sont-ils là à traîner, à jeter des coups d'oeil circulaires, à attendre, attendre, attendre. De temps en temps, arrive un coup de vent; alors, leurs longs manteaux noirs s'envolent, on voit les fils rituels blancs. Un petit homme replet, avec une corde solidement nouée autour de la taille, s'est arrêté devant une vitrine, il a une barbe noire, un visage d'érudit. Son caftan graisseux et son pantalon ne sont plus que haillons. Des petits groupes, qui déambulent.

Alfred Döblin

A droite: *des portefaix attendent du travail devant le théâtre de Wilna (Lituanie), l'un des principaux lieux d'embauche des Juifs. Vers 1916.*

Je suis fort embarrassé de devoir appeler prolétaires des gens contre leur volonté. Je peux concéder à certains la dénomination mitigée, absurde, inventée en Europe de l'Ouest, de «prolétaires intellectuels». Il s'agit des copistes de la Torah, des instituteurs juifs, des fabricants de manteaux de prière, des fabricants de cierges, des équarisseurs rituels et des petits employés du culte. (...) Mais il existe par ailleurs des êtres qui souffrent, que l'on piétine, que l'on méprise et qui ne trouvent de consolation ni dans la foi, ni dans la conscience de classe, ni dans une conviction révolutionnaire. Font partie de ce groupe, par exemple, les porteurs d'eau qui, contre un maigre salaire hebdomadaire, portent, du matin au soir, des baquets d'eau pour les gens aisés dans les petites villes. Ce sont des gens naïfs, émouvants, doués d'une force corporelle qui n'a presque plus rien de juif. Dans la même classe sociale, il y a les emballeurs de meubles, les porteurs de coffres et nombre d'autres de la même catégorie qui vivent de travaux occasionnels, mais de *travaux* néanmoins. Ce sont des êtres sains, vaillants et chaleureux. Nulle part ailleurs la bonté n'est aussi proche de la force physique que chez ces travailleurs juifs occasionnels, nulle part la brutalité aussi éloignée d'une activité grossière.

Joseph Roth

A droite: *un* Schadchen *marieur). Photographie de Roman Vishniac. Vers 1935.* Ci-dessous: *« Tévié le laitier », le personnage du récit de Scholem Aleichem, n'est pas imaginaire, il existait bel et bien dans les shtetl. Vers 1910.* Page suivante: *les* Kletzmorim *sont des musiciens juifs traditionnels. Groupe de musiciens de Rohatyn (Galicie). 1912.*

Le marieur demande: «Qu'exigez-vous de votre future fiancée?» Réponse: «Qu'elle soit belle, qu'elle soit riche, et aussi cultivée. — Entendu, dit le marieur, mais avec ça, moi, je fais trois beaux partis.»

Sigmund Freud

Comme d'autres instituteurs juifs à la campagne, mon père s'occupait aussi d'arranger des mariages, il était donc *Shad'han*. Car dans la plupart des petites communautés juives des campagnes, il n'était pas facile de trouver un parti convenable, en raison de la pénurie de gens à marier.

Willi Wertheimer

Presque tout le monde dans le shtetl connaissait le petit Juif maigre que l'on appelait généralement «Herschko, le musicien». C'était un petit bonhomme à l'air timide, au visage maigre; ses yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites, comme s'ils allaient s'y abîmer. Et tout son être était à l'image de son regard: timide, caché.
Il était violoniste de profession et il s'était installé ici depuis quelques années; il avait fondé un groupe de musiciens qui jouaient sous sa direction. A part lui, l'orchestre se composait de cinq hommes. Deux jouaient du violon, un de la contrebasse, le quatrième de la flûte, et le dernier battait la grosse caisse, le triangle et le tambour. Mais l'âme de l'orchestre, c'était Herschko; il lui donnait le sens de la mesure, de la musique, de la tenue. Et ses cinq musiciens, tout dévoués à sa personne, avaient pour lui un respect attendrissant et l'admiraient en silence; car Herschko était un artiste dans son genre: lorsqu'il jouait du violon, on avait l'impression que Herschko, ce petit bonhomme insignifiant, grandissait avec les sons et s'élevait au-dessus de tous les auditeurs.
La grande saison pour l'orchestre, c'était l'hiver. Il y avait alors le bal des pompiers, des vétérans et celui du casino, ainsi que divers bals privés. Les fêtes qui rapportaient le plus, c'étaient les mariages. Mais ici, les mariages étaient rares, aussi, les revenus de l'orchestre étaient assez maigres, et les musiciens étaient obligés d'exercer un autre métier.

Lorenz Scherlag

Les mélodies sont longues, le corps se confie volontiers à elles. En raison de leur longueur qui se déroule en ligne droite, c'est en balançant les hanches, en écartant les bras, en les levant et en les baissant au rythme d'une respiration calme, en approchant les paumes des tempes tout en évitant soigneusement de les toucher, que les acteurs expriment le mieux leur caractère.

Franz Kafka

Voyant (...) un cocher, revêtu du talith et portant les tefillin (...), qui graissait les roues de son char, le Rav de Berditshev, dans le feu de l'enthousiasme, s'exclama: «Maître du monde, vois-le, cet homme! Vois la piété de ton peuple! Même en graissant les roues d'un char, ils se souviennent de Ton nom!»

Martin Buber

David Leb Magdeburger était colporteur. Savez-vous ce que c'est ? Non ! — Eh bien, nous allons vous l'expliquer.

A l'époque où se passe notre histoire, les Juifs en Autriche, en Bohême, mais surtout à Prague, en étaient pratiquement réduits à faire du commerce. Les colporteurs étaient une sorte particulière de commerçants. C'étaient les marchands ambulants, qui n'avaient pas d'entrepôt, et n'achetaient que la quantité nécessaire pour leurs clients, auxquels ils portaient à domicile tous les articles dont ils avaient besoin. Ils étaient payés pour les marchandises livrées, partie en monnaie d'échange, partie en petites traites mensuelles ou hebdomadaires. Un bon colporteur se devait de fournir toutes les choses imaginables, et lorsqu'il était en bons termes avec son client, celui-ci le prenait même comme ami, conseiller, voire directeur de conscience. Lorsque le père de famille avait besoin d'une redingote pour l'hiver, la mère de boucles d'oreille, le fils d'une montre en argent, c'était au *Hausjud* (Juif de la maison) — c'est le nom que ses clients chrétiens donnaient au colporteur — de dénicher tout cela ; il acceptait en retour quelques vieilles robes de chambre, une épinette enrouée, un fusil de chasse hors d'usage, une bassine en cuivre qui avait fait son temps, ou bien encore des pièges à rats et autres objets plus ou moins utiles, qu'il achetait à bas prix, le reste lui était payé par traites hebdomadaires.

Quand le colporteur n'était pas seulement le *Hausjud*, mais aussi l'ami de la maison, on avait recours à lui en d'autres circonstances. Mettons par exemple que Babi, la jolie fille d'un habitant du quartier de la vieille ville, voie arriver Karbatsch, un jeune veuf de la ville nouvelle, qui lui fait une demande en mariage, et que les parents de la jeune fille veuillent se renseigner discrètement sur le prétendant : c'est le *Hausjud*, ou plus exactement le colporteur, que l'on enverra espionner en ami. Comme il allait dans différentes maisons, il avait l'occasion d'entendre ce qui se disait ; ce qui le désignait tout particulièrement pour cette mission, c'était qu'il était parfaitement inoffensif, neutre, sans partipris : il était exclu qu'il envisage de marier sa fille, sa soeur, sa nièce, au prétendant sur lequel il devait faire son rapport. A cette époque, celui qui se serait risqué à parler de mariage mixte aurait aussitôt passé pour complètement fou.

Le colporteur était debout du lundi matin au vendredi soir, il travaillait avec zèle et diligence. Le vendredi, il fermait boutique avant la tombée du jour. Le samedi — chez lui —, il était roi.

Salomon Kohn

Ecrasé par la misère et les persécutions, ébranlé par les pogromes, égaré par un messianisme archaïque, écartelé entre les espoirs du sionisme, d'une part, et ceux du socialisme révolutionnaire, d'autre part, le judaïsme d'Europe orientale frôlait constamment l'abîme. Le *Luftmensch*, économiquement improductif et déraciné, luttait pour survivre avec l'énergie du désespoir, et de fait, il survivait comme par miracle. Il s'élevait par l'imagination au-dessus des réalités de son existence, et vers les hauteurs éthérées qu'il appelait de ses voeux, mais c'était pour mieux retomber ensuite dans la dure réalité. Dans son monde imaginaire, le Juif cherchait à échapper à cette réalité en représentant l'existence sous un jour varié, lumineux, avec une foule de miracles surprenants ; l'humour et l'auto-ironie juive pleuraient et riaient de cette confrontation permanente entre l'espoir et la réalité.

Isaac Deutscher

Puis il y avait les *Luftmenschen* dont Scholem Aleichem, le classique de la littérature juive, nous a donné une description savoureuse. Ils n'avaient pas de métier, pas d'argent, mais ils avaient des « idées ». Leurs idées leur rapportaient de l'argent, mais elles les menaient parfois aussi à la faillite. Quand l'un deux avait l'idée de faire commerce d'une marchandise donnée, disons de la lingerie, une douzaine de ces Luftmenschen se précipitait sur cet article, et ils faisaient tous faillite. Mais ils trouvaient très vite une « idée » de rechange.

Mischket Liebermann

A gauche : *portefaix de Galicie. Vers 1910.*

Le lacis de ruelles autour de la vieille synagogue de Lemberg formait à lui seule une petite ville. Ici, il semble que rien n'ait changé depuis un siècle. Le soleil ne pénètre que rarement dans ces ruelles étroites et tortueuses. Les maisons sont vétustes, les cours sales et sinistres. Et chaque cour est une rue, avec des pans de maisons écroulés, et des façades étranges, penchées, qui dans l'obscurité, ont l'air de monstres accroupis. C'est à peine si l'on ose avancer, on craint à tout instant de voir les vieux murs s'écrouler ...
De la cave au grenier, ces maisons sont habitées par des familles juives pauvres. Toutes vivent du commerce. Les petites boutiques obscures sont remplies de toutes sortes d'objets imaginables. Là, on voit des meubles et des ustensiles, des livres et des jouets d'enfants, des chapeaux et des chaussures de toutes les formes, de vieilles fripes, des livrées, des uniformes élimés, de toutes les tailles et de toutes les couleurs, suspendus ou entassés pêle-mêle. On apporte tous les déchets, tous les rebuts de la ville, ici, il se trouvera toujours un acquéreur.
Dans la rue, c'est la foire permanente. Les étals se succèdent. Des Juives en perruques ou avec des fichus crasseux sur la tête, des vieilles et des femmes précocement vieillies, vendent des fruits, des légumes et des pâtisseries aux plus bas prix. Les marchandes des quatre saisons voisinent avec les cordonniers, penchés sur leur ouvrage. Après, on voit un libraire qui vend de vieilles revues, des livres de prières, et des romans de quatre sous. Entre les échoppes, se bousculent les acheteurs et les commerçants. Des Juifs au visage couvert de poussière et de saleté se fraient un chemin à travers la foule. Ils sont coiffés de vieux chapeaux haut-de-forme élimés, et tiennent à la main des parapluies en lambeaux... Des infirmes et des mendiants gémissants cherchent à avancer dans cette cohue...
Au coin de la rue, il y a des cireurs de chaussures, des portefaix et des enfants juifs qui mendient, vêtus de caftans déchirés, le visage blême, creusé par la faim.
Jour après jour, on se bat ici pour survivre ... Quel maigre bénéfice pour ces gens que le sort a jetés sur ce coin de terre. Ils s'échinent simplement pour manger à leur faim. Il suffit de quelques kreutzer pour les rendre heureux et ranimer leurs énergies. Ici, une femme est assise avec des pommes. Son étal de marchandises vaut peut-être en tout une couronne. Elle se nourrit de ce que lui rapportent les fruits et ne quitte pas sa place de toute la journée. Ni la chaleur, ni le froid ne la font partir ... Un peu plus loin, un homme vend de la glace, «un kreutzer la cuillerée». — D'autres proposent à l'acheteur des boutons, des brosses, de la poix noire, du cirage et des allumettes... Une femme porte un

broc de limonade et on l'entend crier à intervalles réguliers: «Qui veut se rafraîchir? Boisson fraîche! Boisson fraîche! Longue vie! C'est froid, mais c'est bon pour le mal de gorge! Longue vie pour un kreutzer...!» Un garçon est monté sur une caisse. Il a les mains en porte-voix et ne cesse de crier: «Mouchoirs...! Trois kreutzer pièce...! Pour les grands nez. Pour les petits nez! Mouchoirs! Trois kreutzer seulement!»
Les ruelles sont remplies de marchands ambulants, on entend les appels monotones des crieurs ... Des femmes émaciées, pâles, des enfants amaigris, des hommes blêmes, soucieux, traînent des seaux, des corbeilles, des caisses... Ils vantent leur marchandise sur tous les tons, et rivalisent d'ardeur, c'est à qui couvrira la voix de son voisin... Comme traqués, ils passent leur vie à courir, toujours dans l'angoisse du lendemain... Toute la journée, ils se démènent, infatigables, sans une plainte... Aucun d'entre eux n'a un métier fixe... Tel qui conduit aujourd'hui une charrette de fruits fera demain commerce de fripes... Voilà comment on s'affaire, dans ces ruelles, du matin au soir — jusqu'au samedi. C'est le jour sacré du repos pour ces hommes tourmentés. Ce jour-là, ils sont des hommes... Ils dorment, ils mangent, ils parlent de ce qui se passe dans le monde.

Hermann Blumenthal

Un colporteur transporte, dans un panier attaché sur son dos, du savon, des bretelles de pantalons, des articles en caoutchouc. Avec son petit magasin, il fait le tour des cafés et restaurants. Toutefois, il est conseillé de commencer par se demander s'il fait bien d'entrer à tel ou tel endroit.

Joseph Roth

Dans les années 70 du siècle dernier, vivait à Prague un jeune *Schnorrer* du nom de Popper; ne voulant pas travailler, il vivait de dons, il était là quand on avait besoin d'un homme pour le *minyan*. Les riches Juifs de Prague calculèrent que cela leur reviendrait moins cher de lui acheter un billet pour l'Amérique, ils n'auraient qu'une fois à payer. Il fallait éviter cela à l'Amérique du Nord; de Prague, on embarqua un chargement de tôles pour l'Amérique du Sud, Popper devait accompagner le transport et aller chercher fortune en Argentine.

Leo Brod

Marchands ambulants et colporteurs...
Ci-dessus: *tapissier, Wilna (Lituanie). Vers 1900.*
Ci-dessous: *marchand de rue, Varsovie. Vers 1900.*
Page ci-contre: *tailleur et brocanteur, Cracovie. 1904.*

Un dimanche soir, j'arrivai dans une petite ville de Galicie orientale. La rue principale était bordée de maisons totalement insignifiantes. Ce sont des commerçants juifs qui habitent ici, des artisans ruthènes et des employés polonais. Le pavé est inégal, la chaussée complètement défoncée. La canalisation est défectueuse. Dans les ruelles transversales, on voit du linge à rayures rouges, à carreaux bleus, en train de sécher. Ici, cela devrait sentir l'oignon, le renfermé, et la vieille moisissure, n'est-ce pas ? Eh bien non ! La rue principale de cette ville est devenue la promenade obligée. Les vêtements des hommes étaient d'une élégance sobre et naturelle. Les jeunes filles s'égayaient comme un vol d'hirondelles, vives, gracieuses, décidées. Un mendiant d'humeur joviale me demanda l'aumône, en me faisant poliment ses excuses — il était désolé de devoir m'importuner. On entendait parler russe, polonais, roumain, allemand et yiddish. C'était comme une annexe du grand monde. Et pourtant, cette ville ne comporte ni musée, ni théâtre, ni journal. Mais elle a, en revanche, une de ces écoles talmudiques qui forment des savants, des écrivains, des philosophes de la religion européens ; et des mystiques, des rabbins, des propriétaires de magasins.

Joseph Roth

A gauche : Naftali Gombard, horloger à Gora-Kalwarja (Galicie). Photographie d'Alter Kacvzne. 1928

Mais en entrant dans l'antichambre, j'aperçus un homme qui non seulement ne correspondait nullement à l'idée habituelle que je me faisais d'un Juif, mais qui aurait été à même de la détruire absolument. La chose en question était noire et colossale à faire peur. On n'aurait pas pu dire de la barbe, lisse, aile-de-corbeau, qu'il portait entière, qu'elle encadrait le visage basané, dur, osseux, non, la figure semblait sortir du collier de barbe, en naître, comme s'il avait existé avant elle, et attendu pendant des années de pouvoir encadrer un visage de son poil dru
Joseph Roth

A droite: *Chone Schlaifer continuait, a quatre-vingt-cinq ans, à fabriquer des parapluies, Lomza (Pologne). Photographie d'Alter Kacyzne. 1927.*
Ci-dessous: *cordonnier en Galicie. Vers 1910.*

« On sait qu'il y a trente-six Justes. Ce ne sont pas des Rebbes, mais des justes anonymes dans le peuple. Ils ne doivent pas se faire connaître, et personne ne les soupçonne, ils peuvent être cordonniers et tailleurs. C'est sur ces trente-six Justes cachés que repose le monde. S'ils n'étaient pas là, le monde irait à sa perte. Quand l'un d'eux meurt, un autre naît. »
Alfred Döblin

On nie aussi l'artisan juif, à l'Ouest. A l'Est, il y a des Juifs plombiers, menuisiers, cordonniers, tailleurs, fourreurs, tonneliers, verriers, couvreurs. La conception que l'on se fait à l'Ouest des pays d'Europe de l'Est où tous les Juifs seraient des «rabbis miraculeux» ou feraient du commerce, où toute la population chrétienne se composerait de paysans vivant au milieu des porcs et de seigneurs passant leur temps à aller à la chasse et à boire, ces images puériles sont tout aussi risibles que le rêve que se fait le Juif de l'Est des hommes vivant en Europe de l'Ouest. Pour le reste, les «rabbis miraculeux» et même les marchands peuvent être, pour leur activité principale, poètes et penseurs, ce qui semblerait difficile en Europe de l'Ouest, pour des généraux, par exemple.

Joseph Roth

Nous savons que nos ancêtres étaient les compatriotes des hommes que nous rencontrons aujourd'hui dans les villes de Lituanie, de Pologne et de Galicie; ou plutôt, qu'ils vivaient comme nous dans les collines de Franconie et dans les plaines de l'Allemagne. Seulement maintenant, nous parlons des langues différentes, nous avons d'autres modes de pensée, nous vivons un autre judaïsme, nous mangeons une autre nourriture, nous jugeons selon d'autres critères, et nous avons troqué une partie de notre âme contre l'Europe, en abandonnant une part de notre judaïsme. Cela fait à peine cinq générations que l'Europe nous a modelés, le destin européen avec sa liberté, son air nouveau, la splendeur de ses valeurs artistiques, son souffle qui nous fond dans ce moule et nous dépossède; et voilà déjà que nous avons dû toucher le fond de la misère pour revenir à la raison, la misère du coeur, la misère de la mémoire, et la misère du visage: car le visage du Juif, modelé par l'austérité du renoncement et par l'attente, ce visage témoin de l'impuissance du temps et de l'indestructibilité de la substance nationale qu'il s'est volontairement choisie, s'était empâté, brouillé, banalisé, pour devenir le masque grotesque du négociant d'un Levant du nord, destiné à se fondre dans le magma de l'éternel «instant présent» de toutes les grandes villes ... Mais le vieux Juif oriental, lui, a gardé son visage. C'est lui qui nous regarde, dans les récits de Mendel, ce visage candide, rêveur, ce visage d'une pureté qui ne s'acquiert qu'en renonçant à étendre ses activités, en renonçant à la fortune.

Arnold Zweig

Un rabbin se demandait souvent, perplexe, comment Samson avait été admis parmi les saints et les prophètes, comment l'histoire de cette brute épaisse était entrée dans les pages sacrées du Livre pieux. Et voilà l'événement qui l'en instruisit. Un jour, le prince le fit appeler auprès de lui — cela se passait au Moyen Âge — et voulut lui arracher le secret de faire périr les Juifs. Si le rabbi, qu'il savait être l'homme le plus sage, et en même temps l'homme le plus pauvre de la communauté, lui apprenait ce moyen magique, il lui promettait un grand domaine de chevalier; mais s'il refusait, il subirait le supplice de la roue. C'était la question de Dalila à Samson: « Où est le secret de ta force, Samson? » Le rabbi hésita longuement avant de donner sa réponse. Qu'il était difficile d'en trouver une sans nuire à son peuple! Mais comme, sous ce rapport, il n'y avait plus rien à perdre auprès du prince, il se résolut à dire la vérité: « Le judaïsme restera fort, tant qu'il restera fidèle à l'engagement pris dans son enfance. L'interdiction de porter le fer dans la chevelure, les prescriptions de la cachrout, et l'observance du shabbat n'en sont que les formules naïves, elles sont indifférentes. On ne tue pas le Juif en lui prenant sa patrie, son repos et son bien-être. Plus on essaie, et plus il résiste. On ne peut venir à bout des Juifs et les anéantir qu'en veillant à leur bien-être, en les traitant en frères. Quand leur sort s'améliore, leur judaïsme s'affaiblit, et ils l'abandonnent alors d'un coeur léger. »
Le prince pensa que le rabbi se moquait de lui et donnait déjà l'ordre de préparer les instruments de torture. Pour se tirer d'affaire, le rabbi dut improviser en hâte quelques formules magiques, à dire par chaque premier-né de la communauté à un moment précis, et autres choses de ce genre.

Oskar Baum

A gauche: *un adolescent de Bucovine. 1903.*
Page ci-contre: *déblayeur de rue à Vladimir-Volynsk (Pologne russe). 1914.*

Le rabbi de Guér était en visite, un jour à Sadagora, chez le rabbi de Rijin. « A-t-on de bonnes routes en Pologne? » s'informa rabbi Israël. Et sur la réponse affirmative de son visiteur: « Oui, dites-moi, demanda-t-il encore, qui donc dirige les travaux, des Juifs ou des non-Juifs? — Des Juifs, fut la réponse. — Ah! je m'en doutais bien, s'exclama rabbi Israël, qui donc saurait mieux qu'eux s'entendre à construire des routes? »

Martin Buber

Toujours et sans cesse il élève son regard souffrant au-dessus des plaines de la souffrance, son espoir est inscrit en lettres de feu dans les étoiles du ciel noir de la nuit: l'espoir de durer.

Arnold Zweig

Là-bas, il y avait des pogromes, et dans ces pays, c'était un sauve-qui-peut général. Alors mon père créa une organisation de réfugiés. Grâce à ses efforts, les choses se passèrent calmement dans notre ville. On loua une maison pour héberger les gens. Mon père s'adressa immédiatement à l'association d'assistance des Juifs allemands et à l'Alliance israëlite universelle, pour obtenir une aide financière. Les moyens étaient modestes, mais je suis sûr qu'il y a été de sa poche.

Max Daniel

Des ancêtres qui partaient sur les routes à l'aventure, la barbe et les cheveux gris de poussière, les vêtements en haillons, couverts de honte et d'opprobre; ils avaient le monde entier contre eux, même les plus humbles les rejetaient mais eux ne se rejetaient jamais; ils n'étaient pas des mendiants honorant leur Dieu en proportion de ses dons; ce n'était pas le Dieu de pitié, qu'ils invoquaient dans leur souffrance, mais le Dieu de justice.

Richard Beer-Hofmann

Ci-dessus: *après le pogrom[illegible] russe de Kischnew (Bessa[illegible] bie), 1905*
A droite *exode en [illegible] Vers 1915*

Il faut que vous sachiez qu'il y a deux raisons de partir en voyage : arriver quelque part, ou partir de quelque part.

Bruno Kisch

Dire que les Juifs sont un peuple errant est une des contre-vérités ridicules que l'on diffuse sans que les Juifs protestent. Si on les laissait en paix, ils ne bougeraient plus de l'endroit où ils se trouvent. Ils ont des racines là où sont les tombes de leurs ancêtres, c'est là qu'ils se sentent chez eux. Mais comme ils restent une minorité sans défense, et par là même toute désignée pour le rôle du bouc émissaire, on les chasse de leurs demeures pour les appeler ensuite des nomades.

Arnold Zweig

Paroles du Baal-Shem : « Que signifie ce proverbe des gens : La vérité traverse tout le monde ? Cela veut dire que, chassée de lieu en lieu, la vérité doit toujours s'en aller plus loin. »

Martin Buber

A droite et ci-dessous : *les Juifs de Galicie fuient l'armée tsariste. 1914-1915.*

La guerre dévasta les villages galiciens qui sombrèrent dans l'ordure ou le feu. Je voyais ces villages juifs et hassidiques, leur misère infinie, le désespoir de leurs habitants. Ils ne comprenaient pas pourquoi on détruisait et on tuait, pourquoi on s'en prenait à eux. Désespérés, ils s'enfuyaient à pied des régions proches du front... Ces images déchirantes... ne s'accordaient pas avec la joie naïve, insouciante, presque enfantine dans laquelle ils vivaient avant la catastrophe de cette guerre, et qui était la tonalité fondamentale de toute l'existence des hassidim.

Frantisek Langer

Le Juif de l'Est regarde l'Ouest avec un désir nostalgique que celui-ci ne mérite en aucune façon. Pour le juif de l'Est, l'Ouest signifie la liberté, la possibilité de travailler, de déployer ses talents, la prépondérance autonome de l'esprit. L'Europe de l'Ouest envoie vers l'Est des ingénieurs, des automobiles, des livres, des poèmes. Elle envoie des savons de propagande et de l'hygiène, des choses utiles et édifiantes, elle fait une toilette mensongère pour l'Est. Pour le Juif de l'Est, l'Allemagne est toujours, par exemple, la patrie de Goethe et de Schiller, ces poètes allemands que tout adolescent juif avide d'apprendre connaît mieux que nos lycéens à croix gammée.

JOSEPH ROTH

Ci-dessus: *refugiés dans une gare à la frontière germano-polonaise. Vers 1918.*
Ci-dessous: *refugiés dans un centre de transit improvisé dans la synagogue de Brest-Litovsk, Lituanie. Vers 1918.*
A droite: *Juifs volontaires pour l'émigration dans un tram de voyageurs pour Dantzig. Vers 1925*

La nouvelle se répandit un jour que Moshe Blecher allait émigrer en Israël avec sa famille. Je ne sais plus combien de personnes ils étaient, mais je me rappelle qu'il y avait un ou peut-être deux fils adultes. La décision de Moshe Blecher de partir pour la Palestine n'était pas une lubie, elle correspondait à une aspiration profonde. Tout le monde se demandait pourquoi il avait attendu si longtemps.

Je n'ai gardé qu'un souvenir très vague des circonstances de son départ, car j'étais encore assez jeune, à l'époque. Une foule de personnes vint le voir dans son appartement en sous-sol, pour lui remettre des lettres à déposer au Mur des Lamentations, sur le Tombeau de Rachel, ou peut-être devant la grotte de Machpelah. Des vieux lui demandaient de leur envoyer un sachet rempli de terre d'Israël. Moshe Blecher allait et venait, rempli d'une joyeuse excitation. Son regard était ivre de nostalgie, d'attente et de félicité célestes. Il semblait que la Terre Sainte fût inscrite sur son visage, qui ressemblait vaguement à une carte de géographie. Un soir, une voiture s'arrêta devant chez nous, d'une taille si gigantesque qu'on aurait dit plutôt un wagon de chemin de fer. Je ne m'explique toujours pas pourquoi Moshe Blecher avait loué pareille voiture. Peut-être emportait-il ses meubles ? La rue Krochmalna se remplit de Juifs qui étaient venus lui dire adieu.

Ils embrassèrent Moshe en pleurant, et exprimèrent le vœu que le Messie vienne mettre un terme à l'Exil. Le voyage de Moshe Blecher semblait annoncer la venue du Sauveur, comme s'il était son précurseur ou son favori. Le départ de Moshe Blecher avec toute sa famille pour la Palestine, c'était le signe que la fin des temps était proche.

Isaac Bashevis Singer

[illegible] attente à [illegible] du HIAS, le Hebrew Shelterine and [illegible] America », un organisme créé à New York en 1888 pour aider les immigrants et les [illegible] juifs. 1921

La plupart des Juifs émigrés mettent leur point d'honneur à ne pas écrire tant que leur situation est mauvaise et ils s'efforcent de faire valoir leur patrie d'adoption par rapport à l'ancienne. Comme des provinciaux, ils souhaitent naïvement éblouir ceux qui sont restés. Dans une petite ville de l'Est, la lettre d'un émigré est un événement.

Joseph Roth

Je suis un Juif oriental, et notre patrie est partout où nous avons nos morts... Mon fils sera un Américain à part entière, car c'est là-bas que je serai enterré.

Joseph Roth

A gauche: *réfugiés sur un steamer de la ligne Hambourg-Etats-Unis (Hapag). Photographie de Joseph Byron. Vers 1908.*

Ci-dessus: *réfugié polonais en partance pour le Nouveau Monde. 1907.*

Je dois en particulier à cette expérience de la vraie misère d'avoir commencé à poser un regard différent sur ce qui m'entourait, et surtout à distinguer les gens de la rue dans leur individualité, chacun avec sa démarche propre, son visage, son costume. Sur ce point je n'ai pas changé: l'attention que je porte à tous ceux qui croisent mon chemin ne s'est toujours pas émoussée, et quoiqu'elle procède en partie d'une sorte de fringale visuelle presque physique, je la dois aussi à cette période viennoise de ma vie où s'est développé en moi ce que j'appellerais volontiers le sentiment de l'humanité nue. Il ne s'agit ni de l'amour de l'humanité ni de son contraire, mais de l'incapacité à rester indifférent à ce qui concerne les hommes. Dans un village comme le shtetl, aucune des personnes que vous pouvez rencontrer ne vous est vraiment inconnue, ou bien il s'agit d'un étranger. Dans une grande ville, c'est l'inverse, puisqu'il est exceptionnel d'y croiser quelqu'un qui ne vous soit pas étranger. J'allais donc par les rues sans pouvoir ni vouloir m'accommoder de cette foule d'étrangers. Je me serais à la rigueur accommodé de leur indifférence à mon égard, mais il n'y en avait pas un parmi eux qui me laissât indifférent.

Manès Sperber

Nous connaissions le Talmud et nous étions imprégnés de hassidisme. Ces vérités idéalisées nous paraissaient être de la poudre jetée aux yeux. Nous avions grandi dans le passé juif. Nous vivions porte à porte avec le XI^e^, le XIII^e^ et le XVI^e^ siècle de l'histoire juive, oui, sous un même toit. Nous voulions y échapper, pour aller vivre dans le XX^e^ siècle. Sous l'épaisse couche de vernis et d'or déposée par des romantiques comme Martin Buber, nous voyions, nous sentions l'obscurantisme de cette religion archaïque qu'était la nôtre, avec son mode de vie qui n'avait pas changé depuis le Moyen Âge. En tout cas, la mode qui sévit parmi les Juifs occidentaux de retourner au XVI^e^ siècle, avec l'espoir de retrouver ou de redécouvrir une identité culturelle juive, paraît irréelle, kafkaïenne à quelqu'un comme moi.

Isaac Deutscher

Lorsqu'enfin nous avons franchi les murs du ghetto et sommes entrés dans le monde, une calamité pire que celles qui nous avaient atteints de l'extérieur nous ravagea intérieurement: le fondement originel, l'unité incomparable du peuple et de la religion subit une déchirure profonde. Et depuis, elle n'a fait que s'élargir.

Martin Buber

Je ne me sentais pas très bien parmi les Juifs des quartiers Ouest de Berlin, et au milieu d'eux, je faisais sans doute bien piètre figure. Je ne connaissais pas la subtilité de leurs usages, mes vêtements étaient plus que miteux, mes manières trahissaient la gaucherie du provincial intimidé. Outre cela, j'étais encore très « juif ». Je fréquentais la synagogue, je ne mangeais que cachère, le matin je mettais mes *tefillin*, bref, j'étais certainement à leurs yeux un *Ostjude*. Mais avec cela, il n'y avait pas de définition stricte du Juif oriental. L'extension géographique de ce concept variait, pour le Juif germanisé et fier de l'être, en fonction de l'endroit où il se trouvait. Pour les Juifs de Francfort sur le Main, c'était l'Elbe qui marquait la frontière litigieuse, mais les Juifs de l'Ouest de Berlin la repoussaient jusqu'à l'Oder. Tout le monde tombait d'accord sur le fleuve de la Warthe. Les Juifs de Pologne, j'entends la « Pologne du Congrès », étaient considérés plus ou moins comme une race étrangère, alors que nous, qui venions de la province allemande de Posen, nous étions classés comme des métis.

Hermann Zondek

A gauche: *misère en Pologne pendant la Première Guerre mondiale. 1914-1915.*

Un jour, dans le quartier du Schüttel, nous passâmes à proximité du pont de chemin de fer qui enjambe le canal du Danube. Un train bourré de monde était arrêté dessus. Les wagons de marchandises alternaient avec les wagons des voyageurs; tous étaient pleins de gens, debout, serrés les uns contre les autres et qui nous regardaient de là-haut, silencieux, sur le qui-vive. «Ce sont des Galiciens», dit Schiebl. Et après un moment de réflexion employé à éviter le mot «Juif» :«Des réfugiés galiciens.» Leopoldstadt était plein de Juifs galiciens qui avaient fui à l'approche des Russes. Avec leurs cafetans noirs, leurs tresses sur les tempes et leurs chapeaux bizarres, on les distinguait aisément dans la foule. Ils étaient là, à Vienne, ne sachant où aller; et à un moment où les Viennois eux-mêmes ne trouvaient déjà plus grand-chose à manger.

Il y avait réellement un nombre impressionnant de gens entassés dans ces wagons. Le spectacle était terrible parce que le train était arrêté. Il ne bougea pas d'un poil aussi longtemps que nous restâmes là. «Comme du bétail, dis-je. Ils sont parqués comme du bétail; d'ailleurs, il y a effectivement des wagons à bestiaux. — Que veux-tu, dit Schiebl, ils sont tellement nombreux.» Par égard pour moi, il tâchait de ne pas céder à la répulsion que ces gens lui inspiraient; pour rien au monde, il n'aurait dit quelque chose qui pût me blesser. Je me tenais là, comme enraciné; et lui, il restait planté à côté de moi, conscient de mon effroi. Aucun d'eux ne nous fit signe, aucun ne nous lança un mot, ils savaient qu'on ne les accueillait pas volontiers et n'attendaient aucune parole de bienvenue. Il n'y avait que des hommes et, parmi eux, beaucoup de vieillards barbus. «Tu sais, dit Schiebl, c'est dans des wagons comme ceux-là qu'on envoie nos soldats au front. A la guerre comme à la guerre, comme dit mon père.» Ce fut la seule phrase de son père qu'il citât jamais devant moi. Et s'il le fit à ce moment-là, c'était à coup sûr pour me soustraire à ma frayeur. Mais cela ne servit à rien; j'étais toujours là, les yeux écarquillés, et rien ne se passait. Je voulais que le train se mît en marche mais le train restait là, immobile, sur le pont, c'était ça le plus terrible. «Tu ne viens pas? dit Schiebl en me tirant par la manche. Tu n'as plus envie?» Nous allions justement chez lui pour jouer aux soldats. Je me laissai entraîner mais j'étais très mal à l'aise et cette disposition d'esprit ne fit que se confirmer quand je me retrouvai chez lui et que sa mère nous apporta le goûter. «Où étiez-vous donc si longtemps?» demanda-t-elle. Schiebl me désigna du doigt et dit:«On a vu un train de réfugiés galiciens. Il était arrêté sur la Franzensbrücke. - Ah! bon, dit sa mère en poussant le plateau vers nous. Vous devez avoir terriblement faim, non?» Et là-dessus, elle se retira; c'était une chance, car je n'aurais pas pu toucher au casse-croûte et Schiebl, qui était un garçon très sensible, n'avait visiblement pas faim non plus. Il laissa les soldats à leur place. On ne joua pas. Quand je m'en allai, il me secoua chaleureusement la main et dit:«Mais demain, quand tu reviendras, je te montrerai quelque chose. Je viens encore de recevoir de l'artillerie.»

Elias Canetti

Mais la plupart des Juifs orientaux restèrent dans le ghetto. Et restèrent ce qu'ils étaient: de pauvres bougres. Avec une tripotée d'enfants. Ils s'échinaient pour nourrir toutes ces bouches. Le ghetto de Berlin n'était pas entouré de murs, et pourtant c'était un monde fermé, avec ses propres lois, ses coutumes, ses usages. Les Juifs orthodoxes veillaient à ce qu'ils soient rigoureusement respectés. Ils avaient leurs propres sources d'approvisionnement, car il fallait que tout soit cachère (pur, accommodé selon des prescriptions rituelles précises). L'étroite Grenadierstraße était remplie de boutiques: boucherie, magasin de denrées coloniales, épicerie, deux boulangeries, et la poissonnerie. Car allez imaginer un shabbat sans «gefilte fish»! Ils avaient leurs propres artisans, cordonniers, tailleurs, brocanteurs, colporteurs. Et une auberge cachère avec une cuisine excellente. Mais le plus important, c'étaient les deux maisons de prière avec les deux rabbins, les récitants et le *Schlattenschammes*, le bedeau de la synagogue.

Mischket Liebermann

A gauche, ci-dessus: *habitation d'une famille juive de travailleurs à Vienne. Photographie d'Anton et Hans Bock. Avant 1920*

Ci-dessus: *garni d'hôtel dans la Dragonerstrasse, Scheunenviertel, à Berlin. Vers 1920.*

De nombreux Juifs orientaux avaient tenté, certains à plusieurs reprises, d'obtenir la nationalité allemande. Ils étaient attachés à l'Allemagne, et ce n'était pas seulement parce qu'ils avaient là leur existence. Leurs enfants y étaient nés, ils avaient fréquenté des écoles allemandes, de sorte que, à la seconde génération tout au moins, ils prenaient des habitudes et des sentiments de plus en plus « allemands ». Mais, à quelques rares exceptions près, on ne leur avait pas accordé la nationalité allemande ni à eux, ni à leurs enfants. La disposition bienfaisante du droit américain, qui reconnaît comme citoyen du pays tout enfant qui y est né, quelles que soient les circonstances, était inconnue en Allemagne. Le fils et le petit-fils de l'étranger continuèrent donc d'être des étrangers, lorsqu'ils n'étaient pas naturalisés. Les autorités rejetèrent leurs demandes de naturalisation sans donner de motifs. Nulle disposition légale ne stipulait de le faire. L'administration se contentait de faire jouer négativement son « appréciation ».

Philipp Löwenfeld

Grâce à leur conformisme, les Juifs allemands touchaient presque au but — on les prenait presque pour de vrais Allemands. Et voilà que ces Juifs orientaux venaient se mettre en travers de leur chemin : sales, mal dégrossis, incultes, ils mettaient tout par terre.

Theodore S. Hamerow

Ils renoncèrent à eux-mêmes. Ils se perdirent. Leur triste beauté les abandonna, une couche gris-poussière de chagrin sans signification s'accrocha à leur dos courbé, une couche de petites peines sans tragique. Le mépris leur colla à la peau, alors que, autrefois, seuls les jets de pierres les atteignaient. Ils conclurent des compromis. Ils modifièrent leurs vêtements, leur barbe, leur coupe de cheveux, leur service divin, leur sabbat (...) ; ils s'accrochaient encore à leurs traditions, mais la tradition se détachait d'eux. Ils devinrent de simples petits-bourgeois. Les soucis des petits-bourgeois devinrent les leurs. Ils payèrent des impôts, reçurent des lettres d'avis, furent enregistrés, déclarèrent appartenir à des « nationalités », acquirent des « droits civiques », ce qui leur fut « accordé » après beaucoup de tracasseries, et ils utilisèrent les tramways, les ascenseurs, tous les bienfaits de la culture. Ils eurent même une « patrie ».

Joseph Roth

Pour les Juifs nés à Berlin et assimilés depuis longtemps, le Scheunenviertel présentait un aspect aussi exotique que pour leurs concitoyens chrétiens « aryens ». Avec les Juifs orientaux, les *Planjes*, comme on les appelait avec mépris, ils n'avaient pratiquement rien en commun : possible qu'ils aient un père, ou un grand-père originaire des provinces orientales appartenant autrefois à la Prusse, ou à la Russie, et passées plus tard à la Pologne, mais ils ne voulaient pas voir le lien entre leurs origines et ceux qui les leur rappelaient de manière aussi crue (...).

Günter Kunert

Page ci-contre, en haut: *à l'angle de la Lazenhofgasse et de la Judengasse à Vienne. Entre les enseignes de fabriques et les panneaux portant le nom des rues, on distingue une pancarte rédigée en hébreu indiquant la maison de prière. Photographie d'Abraham Pisarek. 1933.*
Page ci-contre, en bas: *Grenadierstrasse, boutiques en sous-sol, Scheunenviertel, à Berlin. Photographie de Hans Thormann. Vers 1928.*

Ci-dessus: *arrivée à Berlin de nouveaux venus du shtetl. Leurs débuts à l'Ouest étaient toujours marqués par les difficultés matérielles et la peur. 1928.*

L'auteur nourrit le fol espoir qu'il existe encore des lecteurs devant lesquels on n'a pas besoin de défendre les Juifs d'Europe de l'Est; des lecteurs qui ont de l'estime pour la douleur, la grandeur humaine et la saleté qui accompagnent partout la souffrance; des Européens de l'Ouest qui ne s'enorgueillissent pas de la propreté de leurs matelas; qui sentent qu'ils ont beaucoup à recevoir de ces régions de l'Est et qui savent peut-être qu'il nous vient de Galicie, de Russie, de Lituanie, de Roumanie, de grands hommes et de grandes idées; qu'il nous vient aussi des hommes et des idées utiles (selon leurs conceptions) qui contribuent à construire et étayer les solides structures de la civilisation occidentale, — et pas seulement des escrocs que les produits les plus vils de l'européanisme occidental, c'est-à-dire les scribouillards des presses locales, qualifient d'« hôtes venus de l'Est ».

Joseph Roth

Joachim Riedl

La Modernité, Née de sa Contradiction

Sigmund Freud rêvait: «Je suis assis sur le bord d'une fontaine, profondément affligé, au bord des larmes». Son fils aîné apparaît, mais c'est un autre père qui l'attend.

Plus tard, Freud reconnut dans ce rêve «le souci de l'avenir des enfants auxquels on ne peut pas donner de patrie». Dans son rêve, il voyait sa famille quitter la ville, et s'avoua qu'il enviait les parents dont les enfants avaient déjà émigré sur un autre sol.

Promenade à la sortie de la ville, par une chaude journée de juillet. L'air embaume de senteurs parfumées, les églantiers sont en fleur. Freud affirma plus tard que la chose s'était produite soudainement: tout d'un coup, il avait eu la révélation de l'énigme des rêves. Terre nouvelle. Une conception hardie de nouvelles relations, de significations inconnues, de vérités cachées. Les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent; chaque image est un code — seul, celui qui force le code parvient à éclairer et à contrôler son propre Moi. «Le rêve se met à la place de l'action, comme cela se produit d'ailleurs aussi dans la vie», écrit-il presque énigmatiquement dans *L'interprétation des rêves.*

Le rejet officiel fut radical. Il fallut attendre huit ans pour que soient vendus les six cents exemplaires de la première édition de *L'interprétation des rêves*. Freud emprunta la citation placée en exergue de son livre à l'*Enéide*, l'épopée du voyageur qui a perdu sa patrie et part en quête d'une terre où s'établir: *Flectere si nequeo superos,*

Deux portraits représentatifs de l'assimilation bourgeoise à Vienne.
Ci-dessus: *Sigmund Freud à l'âge de seize ans, à côté de sa mère Amalie, née Nathanson. 1871.*

Page ci-contre: *Arthur Schnitzler à l'âge de douze ans, avec sa soeur Gisela et son frère Julius. Son père, Johann Schnitzler, un émigré hongrois arrivé à Vienne sans un sou, était professeur à l'Université. Vers 1875.*

Acheronta movebo (Si je ne peux fléchir les puissances supérieures, je toucherai le monde souterrain). Un chemin malaisé: Freud le comparait à l'itinéraire d'un voyageur traversant une forêt obscure, pleine d'indices trompeurs, gravissant une pente, avant d'arriver au sommet, où il peut jouir enfin du panorama qui se découvre. La connaissance, pour finir, à celui qui a traversé le fourré de la nature humaine.

Etait-ce le «chemin de la liberté» que cherchait le héros du roman de Schnitzler, Heinrich Bermann? «Je ne crois pas que l'on puisse partir ensemble vers la liberté, dit-il, car les routes qui y mènent ne vont pas dehors, dans le monde, elles nous conduisent à l'intérieur de nous. La seule chose importante, pour chacun d'entre nous, est de trouver sa propre voie intérieure.»

La société était fermée. «Comme j'étais juif, je me trouvai affranchi de bien des préjugés qui empêchaient les autres de se servir de leur intelligence.» Ainsi Freud expliquait-il, un quart de siècle plus tard, les conditions qui lui avaient permis de trouver sa voie: «En tant que Juif, j'étais préparé à entrer dans l'opposition et à renoncer à m'entendre avec la majorité compacte.»

Si la «majorité compacte» l'avait permis, pourtant, il n'aurait pas demandé mieux que de suivre la voie commune. Mais, fils d'un négociant de laines juif de Freiberg, en Moravie, arrivé à Vienne encore enfant, il fit, dès sa jeunesse, l'expérience du rejet. Toute une génération, qui devait devenir l'élite culturelle de la ville, se vit refuser sa place dans la société. Freud fit des études de médecine, l'une des rares branches dans laquelle les jeunes Juifs avaient des perspectives d'avenir (en 1890, quarante-huit pour cent des étudiants de médecine à l'université de Vienne étaient juifs). Il alla à Paris, où Jean Martin Charcot, le Napoléon des névroses, était professeur à la Salpêtrière; passionné par ses études, il n'aurait pas demandé mieux que de devenir le disciple de Charcot à Vienne. Mais l'establishment médical fit barrage. Freud fut donc obligé de chercher sa voie et amené à défricher un nouveau domaine, puisque la

société en place le chassait du territoire commun, lui, le Juif, l'intrus. Il n'eut donc d'autre choix que de devenir le «César de l'hystérie» (Mario Erdheim).

L'assimilation avait échoué. Le libéralisme avait essuyé une défaite cuisante. C'étaient les antisémites, à présent, qui étaient au pouvoir, leurs discours agressifs, haineux qui donnaient le ton, leur culture petite-bourgeoise, étriquée, qui occupait toute la scène. Il n'y avait qu'une seule voie pour les Juifs cultivés ayant grandi dans la métropole au tournant de ce siècle: construire un contre-univers, élaborer leur propre culture contre la culture officielle. Dans l'univers de la peluche et du mélodrame, ils étaient objectifs et concrets. Aux fioritures, ils opposaient des lignes nettes, aux phrases creuses, ils répondaient sans détour. Terre nouvelle, justement. C'est là seulement qu'ils trouvaient de la place, dans un monde qu'ils avaient dû tout d'abord créer, conquérir.

Le passé, ils l'avaient laissé derrière eux, le présent leur demeurait fermé, seul l'avenir était ouvert. À l'instar des dynasties juives qui étaient à la tête des grands magasins berlinois, à Vienne, ils révolutionnèrent le commerce et les affaires de la métropole, qui n'avait pas de culture propre en dehors de la force d'inertie de ses habitants. Fini, la mentalité de boutiquier, l'esprit comptable; vivent les mondanités, l'élégance, les allures de grand seigneur.

Ils se créèrent un nouvel univers par la pensée, par le rêve, par l'action. Les Juifs, selon le héros de Schnitzler, Bermann, sont un peuple dans «l'âme duquel se prépare l'avenir de l'humanité».

Une liste interminable: les noms de Kraus, Hofmannsthal, Altenberg, Roth, Freud, Wittgenstein, Schnitzler, Eugenia Schwarzwald,... opposés, contradictoires, brouillés entre eux. A Vienne, *Le chemin de la liberté* conduisit à la découverte de la modernité. Ce n'était pas un phénomène viennois, mais il ne se manifesta nulle part aussi nettement que dans la résidence de l'Etat multipartite des Habsbourg. Ici, les Juifs étaient une minorité parmi bien d'autres, la seule qui n'avait pas de patrie géographique, la seule qui n'avait de patrie qu'en esprit.

Dans son étude consacrée aux Juifs viennois (*Vienna and the Jews 1867-1938 — A cultural history*, Cambridge University Press, 1989), Steven Beller appelle cette patrie intellectuelle l'«éthique des marginaux». «Leur tactique, qui était de s'allier avec les idées de l'avenir, était, au fond, une tentative désespérée pour ne pas être obligés de se reconnaître comme marginaux, isolés. Leur idée de l'avenir, c'était de ne plus être considérés comme différents, de ne plus être juifs; c'est cela qui les poussait en avant, comme leurs pères avant eux... Mais en tentant d'échapper au problème de leur judéité, les Juifs se retiraient dans le monde même où leurs ancêtres, déjà, avaient trouvé une patrie: le monde de l'intellect. C'est ainsi que la tradition juive se prolongeait, presque contre la volonté de ses héritiers.»

«Le complexe de castration est la racine inconsciente la plus profonde de l'antisémitisme», remarquait Freud dans une note. Etait-ce cette angoisse originelle qui, comme le pense Freud, a attisé la haine démesurée des Juifs chez Otto Weininger qui, Juif lui-même, s'était donné pour mission de surmonter la tradition et l'origine, et se sentait la vocation d'un fondateur de religion? «L'esprit de la modernité est juif, postulait le faux prophète de Vienne. Mais contre ce nouveau judaïsme, un nouveau christianisme vient au jour... entre la non-valeur et la valeur..., l'humanité, une fois encore, a le choix.» Ce Weininger, suicidaire et désespéré, avec sa haine irréductible de la modernité, qu'était-il d'autre qu'un homme égaré sur le chemin de la liberté? Les ténèbres de l'irrationnel, dans lesquelles il mourut, étaient le versant d'ombre de la modernité, cette modernité dont la lumière venue du passé brille encore pour nous avec tant d'éclat.

Pour la modernité, il n'y avait pas de place durable. La ville était, pour reprendre le mot célèbre de Broch, le centre européen de la vacuité des valeurs. De manière tout autre que, par exemple, les pères fondateurs de Hollywood — les Warner, Laemmle, Goldwyn, Selznick ou Mayer, qui, semblables à leurs homologues européens, inventèrent un nouveau monde, parce que, dans leur patrie d'adoption, on leur refusait une place dans la société —, l'univers moderne de l'élite culturelle juive n'avait ni base, ni fondement. C'était un nid de coucous, un pays de rêve, dans lequel le jeu aérien des idées créait de l'art et la culture devenait un voile tendu pour masquer la réalité. La modernité ne fut que pour une brève période «un art juif de la survie», pour reprendre la formule d'un exposé fait il y a quelques années (*The Jewish Heritage — Vienna, Diaspora and the Jewish Art of Survival*. Exposé, Williams College, Williamstown, Massachusetts, 1985). «Seuls l'ignorance, le refus et le rejet de la société environnante firent d'eux ce qu'ils étaient. Ils furent contraints de trouver une nouvelle identité, que ce soit dans le domaine de la politique, de l'économie, de la culture ou de la science, de s'assigner de nouveaux objectifs; comme des éclaireurs, ils devaient chercher un chemin qui les ferait sortir d'une situation sans espoir.»

Le chemin qu'ils prirent, ce fut de douter de ce qui était établi, de rompre avec les vérités admises, de s'attaquer aux tabous: les choses ne sont pas telles qu'elles semblent être.

Pourtant, ils ne forcèrent pas le code, ils ne reconnurent pas la vérité cachée de leur rêve. La forme ancienne

de l'assimilation — intégration devait faire place à une nouvelle : la confrontation. Mais dans sa force d'inertie, la petite bourgeoisie, qui venait tout juste d'établir sa domination, se dérobait à la confrontation. L'épanouissement de la modernité ne fut qu'une arrière-saison trompeuse. Ils prenaient leur contre-univers pour la réalité — une erreur qui coûta la vie à des millions.

« Je ne sais pas si c'est une qualité juive que de trouver un vieux vendeur de schnaps juif en caftan plus culturel qu'un membre de la congrégation des écrivains austro-allemands en smoking, s'indignait Karl Kraus en 1913, dans son essai *Er ist doch ä Jud* (« Et pourtant, c'est un Juif »). Il faudrait donc que l'absence de qualités fût une qualité juive. Cela peut arriver, on a vu des religions naître ainsi, mais notre époque est à l'abri de semblables complications. »

Il se trompait, elle ne l'était pas. La patrie des hommes de l'air du temps : la fumée, qui monta des cheminées des crématoires vers le ciel.

SONN
Regenschirm
en detail.

Leopoldstadt, à Vienne (IIe arrondissement), que l'on appelait encore « Mazzeinsel » à cause de sa localisation entre le bras principal du Danube et le canal, et Scheunenviertel, à Berlin, étaient les premiers quartiers où les immigrants de l'Est s'implantaient.
Page ci-contre : *famille juive de la Bucovine. Photographie d'Emil Mayer. Vers 1910.*
A droite : *Leopoldstadt, marché des Carmélites. 1915.*
Ci-dessous : *Scheunenviertel, à Berlin. Vers 1930.*

La Kottbusser Strabe nous ramène au canal, et nous entrons dans le dédale du marché qui s'étend sur tout le Maybacher Ufer. Apparemment, tout Neukölln est monté du sud pour venir faire ses courses. On trouve tout ici : des pantoufles et du chou rouge, du suif et des lacets, des cravates et des harengs saurs. A côté d'une vieille Juive qui étend des bouts de fourrure et déballe de la soie, une voisine mange une carotte crue qu'elle a prise dans sa charette de légumes. L'air est empesté d'odeurs de poisson, et en face, des flacons d'essence de muguet invitent à respirer leur parfum suave pour quelques sous. De loin en loin, des « lots » de bas en voile de soie ou en « soie panzer » indémaillable au milieu des étalages. Par endroits, les boutiques de la rue débordent sur les stands du marché. La boutique d'émaux a installé sa marchandise de l'autre côté de la chaussée. « Oignons de tulipe exceptionnellement bon marché avant la fermeture », « profitez de l'occasion, ma petite dame », l'un crie « véritable *Beer-blanche* », l'autre vante ses patates « pommes de terre d'hiver, rouges, bien farineuses ». A côté de lui, il y a encore quelque chose à voir, qui nous semble, à nous, une véritable pièce de musée : ce sont de vraies épingles à cheveux, comme dans notre jeunesse, et ces peignes ronds que les femmes piquaient autrefois dans leur chevelure.

Franz Hessel

Contrairement à ce qu'on leur reproche, les émigrés — malheureusement — ne s'assimilent pas si lentement, mais par trop vite à nos tristes conditions de vie. Ils deviennent même diplomates et juristes, maires et dignitaires, policiers, directeurs de banque, et autres piliers de la société, tout comme les membres autochtones de cette société.

Joseph Roth

En traversant la cour de la Produktenbörse, qui relie la Taborstrabe, à l'endroit le plus passant, avec la grande Mohrengasse, on aperçoit, immédiatement à droite de l'entrée, une silhouette irréelle de nain, l'ombre d'un homme, le mendiant aveugle de la Produktenbörse. Sur le pavé à côté de lui, gisent les restes terrestres d'un violon et l'emblème international des parias qui vivent des aumônes de la rue, le bâton proverbial du mendiant. Pour ne pas perdre la chaleur de son corps dans l'air glacial du mois de février, il balance le torse d'avant en arrière, et souffle dans ses doigts enveloppés de guenilles. Un fils du peuple d'Ahasvérus, triplement exclu de la société des hommes.
Comme je suis souvent amené à traverser cette cour, j'ai fini par le remarquer. J'ai vu les gens passer à côté de ce violoneux aveugle, qui attendait patiemment, les habitués de la bourse et de son café, et tous ses confrères plus chanceux, pratiquement personne ne jetait un regard vers l'homme qui attendait patiemment, ne parlons même pas de lui donner une aumône. Il passe tellement inaperçu qu'il faut littéralement le chercher pour le voir. J'ai eu la curiosité de savoir comment vivait ce mendiant professionnel durant toutes les heures et les nuits qu'il ne passait pas à demander l'aumône. De connaître son destin, ses joies et ses peines. Je décidai de lui adresser la parole...
Et il me conduisit dans un endroit à faire frémir : un quartier pouilleux de la Leopoldstadt.
Une pièce sombre, qui s'avère aussitôt être une cuisine. Entre le foyer et le coffre, des guenilles forment un grabat. Dans la pièce et dans une petite chambre attenante à la cuisine, quelques lits ouverts. Une vieille Juive russe et son « mari » sont propriétaires de l'habitation. Il est bien difficile d'accorder foi aux dires de la logeuse, qui déclare n'héberger que quatre ou cinq « personnes tout à fait convenables » — ce sont les termes qu'elle emploie. Elle paie 50 couronnes de loyer par mois et encaisse de 60 à 80 couronnes. Les hommes qui vivent dans la pièce paient 3,50 couronnes, ceux qui sont dans la cuisine 3 couronnes seulement par semaine. A ce qu'elle nous dit.
Mais les voisines, le concierge, et celui qui dort dans la cuisine, Markus Seidenwurm — le mendiant de la Produktenbörse — , font entendre un tout autre son de cloche : en plus des locataires réguliers, la logeuse accueille tous les soirs une foule de personnages louches, dont il est difficile de préciser le nombre et qui passent des nuits entières à jouer et à se bagarrer, au milieu des cris ; le mendiant aveugle Markus Seidenwurm, épuisé, ne peut même pas se reposer la nuit sur ce grabat qu'il a loué dans la cuisine. Il peut partir si cela ne lui plaît pas, mais il n'a pas à se plaindre, en toute justice : il ne paie que 3 couronnes par semaine, alors que les autres paient 3,50 couronnes. Même ici, il y a encore des différences !
Et il me raconte sa vie : il a une femme et un enfant à Lemberg, une fille de dix-huit ans, toutes deux sont malades, la fille est à l'hôpital. Il me montre des lettres affligeantes : « Papa, viens à mon secours ! ». Tant qu'il n'était pas encore totalement aveugle, il allait jouer du violon dans les auberges de la Leopoldstadt. Il ne connaît que deux airs, et encore il faut voir comme, mais à l'époque, les choses allaient plutôt bien, il « gagnait » jusqu'à 30 couronnes par semaine. Maintenant, c'est pire. Il a beau changer d'endroit, il se fait remarquer, avec sa silhouette d'infirme, et c'est par les sergents de ville. Alors, on le met au trou pour quarante-huit heures, là, il peut au moins s'étendre de tout son long. Il ne souffre jamais de la faim, des gens qu'il connaît se débrouillent toujours pour l'aider.

Bruno Frei

Dans les quartiers pauvres...
Page suivante : *une cuisine dans un quartier populaire de la Leopoldstadt, à Vienne. Photographie de Hermann Drawe. 1904.*
A gauche : *aveugle mendiant devant la bourse de commerce du 1e arrondissement de Vienne, Taborstrasse. Photographie d'Anton et Hans Bock. Avant 1920.*
Ci-dessous : *quartier populaire de Leopoldstadt, à Vienne. Photographie de Hermann Drawe. 1904.*

La caractéristique la plus frappante de ce monde souverain, c'est la misère économique infinie de ses habitants. Cette misère sans issue, qui touche à la mendicité, a ses caractères propres, il est facile de la différencier du paupérisme anglais, et elle n'a pas grand-chose à voir avec la misère des paysans russes. Le *pauper* juif se distingue de ses collègues anglais par la capacité de transmettre sa pauvreté intacte à ses descendants directs, et il lui serait beaucoup plus facile qu'à maint baron allemand de dresser l'arbre généalogique étendu de sa mendicité. Le *pauper* juif doit son origine à de tout autres causes historiques, il n'est pas l'homme ruiné, précipité du sommet de la société au fond de l'abîme, son sol nourricier est la bourgade et le village, non moins que la ville industrielle. Caractérisé au plan économique par le nom savoureux de « Lumpenproletarier » (« prolétaire en haillons »), il n'a pas, dans la plupart des cas, la moindre idée de ce que sont les usines et les centres industriels.

J. Eljashoff

La misère du Lumpenproletariat..

A gauche: *ferrailleur du Scheunenviertel, à Berlin. Photographie de Hans Thormann. 1930*

Ci-dessus: *couple de mendiants originaires de la Pologne russe à Vienne. Photographie d'Anton et Hans Bock. Avant 1920.*

Page ci-contre: *femmes juives pauvres, Grenadierstrasse, à Berlin. Photographie de Friedrich Seidenstucker. 1930.*

Chez nous, la misère était effroyable, il n'y avait pas un sou à la maison, et l'oncle Marecek ne prêtait que ... sur gage. Quand ma défunte mère allait emprunter un florin, elle prenait le mortier en cuivre, et le pilon, et les chandeliers de cuivre pour aller les mettre en gage, et lorsqu'on avait besoin de deux florins, elle y ajoutait le dernier objet qui restait encore, un cadeau de mariage... la pince à sucre en argent.

Alfred M. Havel-Ornstein

Entre l'est de Berlin, prolétaire (Berlin O(st)) et l'ouest aristocratique (Berlin (W)), s'étend le quartier de Bellevue (Berlin N(ord)W(esten), dans le dialecte juif « Nebbichwesten »). Berlin O, c'était le domaine des Juifs orientaux, qui, curieusement, habitaient toutes les rues qui portaient des noms militaires, telle que l'Artilleriestraße, la Grenadierstraße, la Dragonerstraße; les Juifs qui avaient réussi habitaient dans l'ouest, à Charlottenburg, Wilmersdorf, ou dans le quartier de Grunewald, particulièrement distingué. A Berlin, les termes de Juif oriental et Juif occidental correspondaient moins à un lieu géographique qu'à une période temporaire. Bien souvent, il arrivait que des Juifs émigrés de l'Est s'installent d'abord dans les rues mentionnées ci-dessus, puis, parvenus à une certaine aisance, aillent habiter dans le quartier de Bellevue, plus distingué, élu par les couches supérieures de la bourgeoisie, puis, au fur et à mesure qu'ils grimpaient dans l'échelle sociale, partent résider à Charlottenburg. Ils devenaient alors des Juifs occidentaux, et souvent, ils n'avaient plus que mépris pour les émigrés de la partie orientale.

Sammy Gronemann

Ci-dessus: *Grenadierstrasse, à Berlin. Photographie de Walter Gircke. 1928.*

A droite: *Judenstrasse, à Vienne, dans la ville intérieure. 1915.*

Il était étonnant de voir cette souplesse, cette vigilance intérieure, cette manière de s'adapter à toutes les situations, qui sont le propre de cette génération. La frénésie de l'époque exigeait de l'individu sans ressources, surtout s'il était juif, la capacité de s'adapter, sinon c'était le naufrage. La génération précédente n'avait pas connu cela.

Conrad Rosenstein

Puis il était important de savoir quel genre «d'affaires» on avait. On ne se rappelle plus très bien, semble-t-il, qu'à l'époque, déjà, il y avait dans la «Judenstadt» des bureaux de change, comme les vieilles maisons Lämel, Dormitzer, Löwenfeld, etc., qui étaient au sommet de l'échelle et sont les ancêtres des établissements bancaires actuels. Puis viennent les marchands de «denrées coloniales», et les vendeurs de drap et de marchandises de confection. La ferronerie avait aussi une certaine importance, c'est-à-dire tant qu'il s'agissait de marchandises neuves; les véritables brocanteurs, eux, qui faisaient commerce aussi bien de ferraille que de fripes et autres rebuts du même genre, n'avaient pas de place dans la société, et n'auraient jamais été invités à une partie de bridge un peu huppée, à cette époque.

Ces affaires de brocante plébéiennes étaient gérées la plupart du temps par des femmes, qui, de vêtements et d'allures très frustes, étaient assises sur le seuil de leur boutique, à causer et à se chamailler avec des voisines du même acabit, car la ruelle toute entière, avec ses places minuscules, ses recoins mystérieux, était de fait une seule et même grande pièce, emplie d'un même vacarme.

Mais les maris de ces femmes ordinaires qui vaquaient à la besogne, eux, étaient la plupart du temps, représentants, ou même membres d'une classe considérée, pour ainsi dire hiérarchisée. Ils étudiaient! C'est-à-dire qu'ils passaient leur temps, jour après jour, hiver comme été, à des élucubrations et des spéculations sur des passages obscurs du Talmud, non encore «élucidés», s'escrimant à échaffauder un nouveau sens, à partir de mots et de phrases construits comme des hiéroglyphes et autorisant de multiples interprétations. On considérait qu'il était méritoire de consacrer sa vie à la recherche de ce sens caché, tout en sachant que si bon nombre de pères de famille se vouaient à «l'étude», c'était par incapacité ou paresse à déployer une activité plus dynamique...

Ottilie von Kahler

Au début des années 20, Berlin était devenue le centre des librairies yiddish et hébraïques.
A droite: *bibliothèque de prêt juive dans la Grenadierstrasse, à Berlin. Photographie de Walter Gircke. 1928.*
A gauche: *librairie hébraïque dans la Grenadierstrasse, à Berlin. Vers 1925.*
Ci-dessous: *boutique de petits animaux dans la Hirtenstrasse, à Berlin. 1928.*

Leihbibliothek

On ne peut guère attendre d'une petite ville de grandes démonstrations de reconnaissance. Il suffisait à Hugo Frank de n'avoir jamais eu à souffrir de l'antisémitisme durant toutes ces années passées à Horb, ni lui, ni sa femme, ni ses enfants. Lorsque, en 1899, au bout de vingt-cinq ans, il partit avec sa famille à Stuttgart, la communauté juive ne fut pas la seule à faire une fête d'adieu, les cercles chrétiens remercièrent aussi les deux époux de l'exemple qu'ils avaient donné par leur manière d'être.
« J'ai pas b'soin d'te dire que t'es un Juif, dit le maire, on sait que t'en es fier. Mais aujourd'hui qu'on se quitte, j'voudrais vous dire que nous, on s'est dit souvent, si vous voulez savoir comment y faut qu'un Chrétien soit, r'gardez Hugo Frank et sa Sophie. »
Quant à envisager que Hugo Frank était allemand et souabe, l'idée n'en serait jamais venue à l'esprit de personne.

Fritz Frank

Comme presque tous ces Juifs étaient fidèles à la loi et observaient strictement la cachrout, ils étaient obligés de s'imposer de grandes privations, car dans les fermes, il n'y avait pas de repas cachères. Il est pratiquement impossible de s'imaginer le mode de vie spartiate de ces marchands. Presque toute la semaine, ils vivaient de pain et de saucisse qu'ils emportaient avec eux en voyage, de café noir (ils ne buvaient pas de lait en route) et de fruits. Naturellement, tous avaient leurs tefillin sur eux, et les paysans étaient habitués à voir leurs vendeurs juifs les mettre dans leur maison. Je suis sûr que dans cette génération, aucun de ces marchands de bétail ne s'est jamais rasé. Le vendredi, ils se taillaient la barbe au ciseau, ou l'enlevaient avec du baryum de souffre, qui puait épouvantablement.

Samuel Spiro

Je me rappelle mon grand-père... Il était grand, mince, et comme tous les gens du village, il avait le visage glabre, mais il ne se rasait pas avec une lame, — le fer ne devait pas toucher les tempes d'un Juif honnête — , il utilisait pour cela un emplâtre ... Outre ses lopins de terre, il avait une petite boutique, pour laquelle il allait chercher des marchandises à la gare voisine avec une charrette à bras, et parfois, quand il avait des chevaux, il les attelait à sa carriole pour ses affaires. Je le voyais parfois le matin, quand il attachait les lanières rituelles ; il comprenait sûrement les prières en hébreu et savait même écrire l'hébreu. Il pouvait se faire comprendre tout à fait correctement en allemand, et il parlait le tchèque, comme tous les gens du village, avec un accent rocailleux.

Frantisek Langer

Il n'était pas rare que les relations entre le paysan et le marchand juif qui avait sa confiance se transforment en une amitié qui se perpétuait dans les générations suivantes. En Hesse, les relations d'affaires avec les grands propriétaires terriens, les « Pächter », comme on les appelait ici, se transformèrent en véritables relations de partenaires, même si, au sens juridique strict, elles ne portaient pas ce nom. Ces grands propriétaires avaient une confiance presque illimitée en leurs marchands juifs. A leurs yeux, un Juif ne pouvait rien faire de mal. Il était leur conseiller, leur confident en toutes occasions, qu'il s'agisse d'argent ou de mariage. Le Juif, je pense, était — à un échelon social inférieur —, le descendant direct du « Hofjude » (« Juif de Cour ») des siècles précédents.

Henry Buxbaum

J'estime qu'au début des années 50, il y avait trois à quatre cents communautés de ce genre en Bohême. Puis l'exode rural des Juifs commença, pour des raisons économiques, politiques et culturelles ; ils partirent d'abord dans les bourgades du district, puis dans les villes du département, pour aller enfin à Prague. Les communautés rurales dépérirent ; dans toutes les communautés l'un des derniers Juifs à rester était souvent le rabbin, et la communauté continuait d'exister tant qu'il était en vie ; lorsqu'il mourait, on ne nommait plus de nouveau rabbin, les registres de naissance et de décès, les rouleaux de la Torah et les objets du culte étaient donnés à la communauté juive la plus proche (aujourd'hui, bon nombre d'entre elles se sont dépeuplées aussi).

Hugo Herrmann

Caractéristique à cet égard fut un épisode qui se produisit peu avant la mort de Sally Löwenstein, beau-frère de ma soeur et marchand de bétail à Echzell. Alors qu'il était atteint d'une maladie mortelle, et ne quittait plus son lit, un paysan, un de ses anciens clients, arriva chez lui pour lui demander conseil. Le concurrent de Sally, un marchand de bétail non-juif, voulait lui vendre une vache à lait et lui avait assuré qu'elle lui donnerait un lait de toute première qualité. Mais le paysan se sentait perdu sans le conseil de Sally. Celui-ci était vraiment trop faible pour se lever, mais le paysan refusait de partir. Si Sally ne pouvait pas voir la vache et l'estimer, il ne l'achèterait pas. Finalement, on trouva un moyen. La famille et les voisins traînèrent le lit dans la grande salle et l'approchèrent d'une fenêtre qui donnait sur la rue. Le paysan amena la vache sous la fenêtre et l'attacha. Avec l'aide de toutes les personnes présentes, on souleva le lit, avec le malade, puis on le hissa à grand peine sur le rebord de la fenêtre, si bien que le malade put regarder l'animal en détail et rendre son jugement. Alors seulement, le paysan acheta la vache.

Henry Buxbaum

Petite bourgeoisie juive à la campagne...
Ci-dessus: *la famille Meyer devant leur maison, à Bardewisch (Oldenbourg). Vers 1900.*

Page ci-contre, en haut: *Elias Laupheim, le boucher, et sa femme Klara, à Buchau (Wurtemberg). Vers 1890.*
Page ci-contre, en bas: *Wolf et Lina Hofheimer de Buchau (Wurtemberg). Vers 1890.*

La vie juive dans les petites communautés, que je découvrais par les histoires de mon père, mais aussi souvent par moi-même, lorsque je l'accompagnais dans ses tournées d'inspection, était passablement étrange. Elle était tout à fait différente, par exemple, de celle des petites communautés orientales, où subsistaient des traces d'une vie juive populaire... Dans les communautés occidentales, on ne pouvait pas parler de vie juive populaire, pour la simple raison qu'il s'agissait, bien souvent, de communautés minuscules. Il y en avait qui se composaient de deux ou trois familles juives, et même, dans un cas, d'une seule, ce qui n'empêchait pas que l'on ait institué un responsable de la communauté, une assemblée de la communauté, dotée de statuts et d'un livre, etc... Ordinairement, il y avait un grand cimetière juif, témoin de l'existence d'une communauté plus importante à une époque plus ancienne. L'entretenir était déjà un souci pour les vivants.

Sammy Gronemann

Album de famille de la petite bourgeoisie... Ci-contre: *une femme de la bourgeoisie hambourgeoise, Susanne Hahn, née Lazarus, et ses onze enfants. Daguerréotype de Hermann Biow, l'un des pionniers du portrait photographique. 1843.*

A cette époque, les Juifs allemands étaient émancipés depuis des décennies, mais en général, ni à ce moment-là, ni plus tard, lorsque l'égalité des droits fut complète, ils ne furent reconnus par la société comme des membres à part entière. Voilà qui aurait dû faire réfléchir tous les Juifs; cependant, ils furent très peu à rechercher les causes de ce fait en soi insignifiant, et à en tirer les conclusions. Aveuglés par l'éclat de la civilisation de l'Europe chrétienne, dont le rayonnement, depuis l'époque du ghetto, exerçait un attrait toujours plus puissant sur les esprits libérés de l'oppression et de l'étouffement, la plupart restèrent plongés dans cet état d'extase. Ainsi, comme des évadés de prison dans l'ivresse de la liberté reconquise, ne pensaient-ils qu'à une chose, rejeter aussi complètement que possible les chaînes de la judéïté en train de se desserrer, s'adapter entièrement à leur environnement chrétien. Ils croyaient ainsi échapper une fois pour toutes à leur destin de Juifs, avec ou sans baptême.

Paul Muhsam

Seule l'égalité entière et sans restrictions, que d'ailleurs nous n'avons pas reçue comme un cadeau ou un bienfait, ainsi que vous vous l'imaginez, mais à laquelle nous pouvons moralement et juridiquement prétendre, permettra de compenser les blessures infligées à une race d'une parfaite noblesse par des millénaires d'oppression et d'opprobre. En travaillant à élargir encore le fossé toujours béant, en laissant subsister l'égalité juridique, mais en accumulant les obstacles pour empêcher sa réalisation concrète, en empêchant l'assimilation sociale, vous vous exposez, à mon avis, à un grave reproche. Vous empêchez ce que vous voulez: l'épanouissement d'une bourgeoisie courageuse et patriote.

Levin Goldschmidt à Heinrich von Treitschke

Les Juifs ont mené le combat pour leur émancipation, — combat dont le tragique nous étreint le coeur d'une profonde émotion aujourd'hui — , non pas au nom des droits de leur peuple, mais par désir de s'assimiler aux peuples parmi lesquels ils vivaient. Leur empressement à abandonner leur identité nationale, leur reniement, loin de mettre un terme à leur misère, ne firent que leur causer de nouvelles souffrances. Car l'assimilation n'a pas réglé la question juive en Allemagne, comme l'avaient espéré ses défenseurs; elle n'a fait que déplacer la question, l'exacerber. Avec l'accroissement du domaine des relations entre les deux groupes, on vit se multiplier les occasions de frictions. L'«aventure» de l'assimilation, dans laquelle les Juifs s'étaient lancés avec tant de passion (il est facile de comprendre pourquoi) devait fatalement accroître les dangers que faisait encourir les tensions montantes.

Gershom Scholem

La proportion de Juifs observants, c'est-à-dire de ceux qui, dans leur style de vie, se conformaient plus ou moins à la tradition juive, se montait approximativement à vingt pour cent du chiffre total de la population juive en Allemagne. Les autres avaient entièrement, ou tout au moins en grande partie, effacé cette tradition dans leur vie personnelle. Il en subsistait néanmoins des traces, à des degrés divers, notamment pour tout ce qui touchait à la vie familiale...
Quant à l'observance des lois qui régissent la pratique religieuse dans l'existence, le shabbat, les lois alimentaires, à l'intérieur de la maison comme au dehors, ainsi que les limitations imposées dans le domaine sexuel par les prescriptions concernant le bain rituel des femmes, elle n'était le fait que d'une minorité, certes présente dans le judaïsme, mais très faible au plan numérique.

Gershom Scholem

Ci-dessus: *Clementine Feldmann, née Wiener (1814-1860) et Dr Siegmund Feldmann (1814-1864), de Prague. Daguerréotype de Wilhelm Horn. Vers 1845.*
A droite: *Anselm Heinrich Dülken et sa famille, Deutz. Vers 1860.*

A gauche : *la maison mère des Rothschild — « Zum roten Schild », c'est-à-dire « Au bouclier rouge » — était sise Judengasse, à Francfort. C'est Mayer Amschel Rothschild (1744-1812) qui fonda la banque du même nom, laquelle atteint une renommée mondiale au XIXe siècle. L'entreprise de Francfort ferma en 1901. Vers 1860.*

Page ci-contre, à gauche : *en 1889, F.V. Grunfeld ouvrit un magasin de textile dans la Leipzigerstrasse, à Berlin. Vers 1900*

Page ci-contre, à droite : *la papeterie d'A. Lichmann était un magasin prestigieux à Berlin. Parmi ses clients de la cour, figurait, entre autres, le prince héritier Guillaume. Vers 1910.*

Avant 1914, il y avait en Allemagne environ 620 000 Juifs déclarés. Il est impossible de chiffrer le nombre de Juifs parmi les dissidents (ceux qui se déclaraient sans religion); mais on ne se trompera guère en estimant qu'il était très réduit — il augmenta fortement dans les années 20. Le nombre des Juifs baptisés était significativement plus élevé, et en comptant aussi les fils et les petits-fils, dans les familles de Juifs baptisés, on arriverait pour cette catégorie à un chiffre supérieur à 100 000, ce qui correspond à peu près, de ce point de vue, aux statistiques effectuées par les Nazis. Bien qu'ils aient officiellement rompu avec le judaïsme, qui ne jouait plus aucun rôle dans leur vie, l'environnement n'en persistait pas moins à les considérer comme Juifs, à leur grand déplaisir. A cette époque, environ un quart des enfants issus de mariages mixtes restèrent dans le judaïsme, alors qu'au cours des deux générations précédentes, ils avaient été pratiquement perdus. Les défections individuelles et les baptêmes sont intéressants dans le cadre de ces réflexions, car ils sont le signe d'une assimilation totale, délibérée, qui se traduit par l'abandon de tout caractère juif; tous recherchaient ce type d'assimilation, même s'ils ne réussissaient pas à l'atteindre. Autre facteur important: plus de la moitié de l'ensemble de la population juive était concentrée dans les dix villes les plus importantes du Reich, celles de plus d'un demi-million d'habitants; mais, abstraction faite de Berlin, qui comptait environ 200 000 Juifs, les chiffres restent étonnamment faibles. Avec la communauté juive la plus célèbre peut-être de toute l'Allemagne, Francfort sur le Main n'a jamais compté plus de 30 000 Juifs — en 1925, à une époque où ils constituaient sept pour cent de la population de la ville, alors qu'en 1875, les 12 000 Juifs représentaient encore onze pour cent. La plupart des autres Juifs étaient installés dans des villes moyennes, un petit nombre vivait dans les petites villes et villages où les Juifs d'Allemagne s'étaient installés majoritairement, à l'origine. Il faut signaler toutefois que, vers 1930, trente pour cent des Juifs environ vivaient encore dans des petites villes et des villages du Württemberg et de la Bavière.

Gershom Scholem

Beaucoup d'étudiants juifs étaient originaires des provinces orientales de l'Allemagne, et un certain nombre venait de familles pieuses, mais ils étaient peu à rester pratiquants; la plupart, issus de familles libérales favorables à l'assimilation, avaient grandi sans culture juive, ou du moins sans culture juive profonde; mais presque tous avaient en commun un désintérêt total pour les problèmes du nationalisme juif.

Aron Sander

La plupart des garçons juifs fréquentaient le Friedrich-Werdersche Gymnasium (lycée), alors que la 13e Realschule (école d'enseignement secondaire du premier cycle), qui aboutissait au diplôme de fin d'études du premier cycle, avait proportionnellement moins d'élèves juifs. La Kirschner-Schule occupait une place à part, dont nous parlerons ici plus en détail en nous appuyant sur des expériences personnelles. Cette école ne se trouvait pas dans le quartier de la Hanse, mais à Moabit. Un grand nombre de parents juifs choisissaient cette école, en dépit de la distance, parce qu'ils préféraient ce type d'études, orienté vers les langues modernes et les sciences de la nature, à l'enseignement des humanités; ils ne pouvaient certes pas encore prévoir les avantages de ce choix dans la perspective d'une émigration future. La proportion des élèves juifs, en particulier dans les classes de premier cycle, jusqu'au diplôme de fin d'études s'élevait à environ un tiers ou un quart, elle était moindre dans les trois classes supérieures. En général, élèves juifs et non juifs n'entretenaient pas de relations très étroites. La raison en était que les deux

Ci-dessus: *le costume de marin était tout à fait représentatif d'une assimilation réussie. Portrait d'enfants de Breslau. Vers 1915.*

groupes étaient différents, non seulement par leur appartenance confessionnelle et leur origine, mais aussi par leur situation économique. La plupart des élèves juifs habitaient dans le quartier de la Hanse et appartenaient à la moyenne bourgeoisie, alors que la plupart des élèves non juifs vivaient à Moabit, dans un quartier de petite bourgeoisie. Bien sûr, il y avait des exceptions à cette règle, dans un sens comme dans l'autre. On comprend dès lors que beaucoup de non-Juifs, dont les familles, elles, menaient une vie étriquée (souvent, leurs pères étaient de petits fonctionnaires), aient envié l'existence plus confortable de leurs condisciples juifs, qui considéraient comme tout naturel d'avoir un appartement plus grand avec des domestiques, de partir tous les étés en voyage. Cette différence, jointe à un antisémitisme assez largement répandu, influait sur l'atmosphère générale, et bon nombre de ces élèves non-juifs entrèrent plus tard au parti national-socialiste. La plupart des professeurs étaient de droite. Lorsque, par exemple, au cours d'une fête de baccalauréat, un élève juif fit allusion dans son discours à l'anniversaire de la révolution de mars 1848, plusieurs professeurs quittèrent la salle en signe de protestation, et il fut contraint de s'interrompre. Mais, fait intéressant à noter, quelques-uns de ces professeurs se refusèrent constamment, après 1933, à pactiser avec les Nazis. Et inversement, d'autres, qui passaient pour relativement progressistes, se jetèrent par la suite avec enthousiasme dans les bras des nouveaux dirigeants.

Werner Rosenstock

A l'Est comme à l'Ouest, tant les jeunes — même les étudiants — que les vieux, on espérait que le salut des Juifs, notamment la disparition totale de l'antisémitisme, viendrait des progrès de l'humanisme et de la consolidation de l'idée de l'émancipation, que ce soit sur la base du libéralisme politique ou du programme du parti social-démocrate. Cette confiance, alliée au patriotisme allemand, faisait des Juifs, pieux ou émancipés, des antisionistes de principe.

Aron Sandler

L'originalité de cette culture d'Europe centrale réside, de fait, dans une synthèse unique entre un esprit impitoyablement critique et une parfaite correction bourgeoise. Avec une lucidité mélancolique, elle démystifie tous les tabous traditionnels et tous les mensonges conventionnels, tout en rejetant, justement à cause de cet esprit d'analyse scientifique intègre et sérieux, toute attitude de révolte bohême et d'avant-gardisme éclatant. Des hommes tels que Freud et Schnitzler, qui ont fait tomber tous les fétiches sociaux de leur piédestal, écrivent des lettres timides à leur fiancée (Freud), et leurs visages reflètent la tristesse du XIXe siècle (Schnitzler).

Claudio Magris

Ci-dessous: *Alexandra Adler, la soeur d'Alfred Adler, le fondateur de la psychologie individuelle, à Vienne. Vers 1870. Gustav Mahler à l'âge de six ans, à Iglau (Moravie). Vers 1865.*

En haut: *la première classe (l'équivalent du cours préparatoire) de l'école primaire israélite d'Essen. 1922.*
En bas: *la huitième (l'équivalent de la quatrième) du lycée académique de Vienne, une des écoles d'élite de la monarchie, que fréquentèrent, entre autres, Peter Altenberg et Arthur Schnitzler. 1891-1892.*
Hugo von Hofmannsthal est le deuxième élève à gauche, au deuxième rang, en partant du haut. Si l'on en croit les notes écrites à la main par un élève au dos du cliché, cette classe comptait quatorze élèves de confession catholique, trois de confession protestante, vingt de confession juive et trois ou quatre étaient «d'origine juive».

Je proposerais de distinguer les catégories suivantes:

1. Les Juifs ou demi-Juifs baptisés, vivant en marge ou à l'extérieur du judaïsme, se concevant comme totalement «germanisés», ainsi que les groupes devenus totalement étrangers au judaïsme, formant de préférence des unions mixtes, occupent une place totalement disproportionnée dans la littérature consacrée à ce sujet. Encore dans cette catégorie, mais à la frange, on trouve les Juifs totalement assimilés, qui cependant, par point d'honneur, ont reculé devant le baptême et sont restés Juifs. Ces marginaux se retrouvaient par exemple dans l'organisation des «Juifs nationaux-allemands», comme on les appelait. Pour tous ceux de cette catégorie, le judaïsme ne posait plus aucun problème. Ils se considéraient en définitive comme Allemands, détachés de l'héritage du judaïsme, déliés de toute obligation à son égard. De leur point de vue, tous les problèmes entre Juifs et Allemands étaient résolus. Ils fréquentaient pratiquement toujours des gens de leur couche sociale, ou bien des Allemands disposés à les accueillir dans le même esprit. Leur ignorance de tout ce qui était juif était totale. Dans certains cas marquants, ils reprenaient à leur compte des idées et des arguments antisémites...

2. Marquant la transition avec cette grande catégorie, qui est à mes yeux la plus intéressante pour notre étude, on trouve celle des Juifs riches: elle se rattache à la première, dans la mesure où, à quelques rares exceptions près, elle se compose d'individus complètement assimilés, dont la plupart s'acheminaient vers le baptême, et avaient réduit leurs fréquentations juives à un minimum. On considérait volontiers cette catégorie, dont nous avons évoqué l'assurance, comme typique du judaïsme allemand, ce qui est une erreur fondamentale. Sa richesse était pour l'essentiel d'origine récente ou très récente, car la majeure partie des familles aisées ou très riches de la première moitié du XIX[e] siècle avait rejoint depuis longtemps la couche des Juifs totalement assimilés. Partant, cette catégorie était particulièrement vulnérable, dans la mesure où elle présentait tous les traits des *nouveaux riches*...

En général, ces Juifs riches se rattachaient politiquement aux libéraux modérés, auxquels ils apportaient leur soutien financier, et ils tenaient beaucoup à développer chez leurs enfants un patriotisme intransigeant ...

3. La catégorie de loin la plus importante, numériquement parlant, était constituée par la bourgeoisie moyenne juive libérale, la petite et moyenne bourgeoisie...

Chez eux, la substance du judaïsme — ses contenus religieux, la pratique et les usages traditionnels — , s'était largement perdue du point de vue de la conscience individuelle, sans que l'on puisse parler toutefois d'abandon total...

La pratique de quelques rites s'était conservée: on célébrait les grandes fêtes juives, la veille du shabbat et le soir du Seder, et les femmes fréquentaient la synagogue les jours où l'on commémorait le souvenir des parents ou enfants défunts. La majorité avait gardé la fête de la bar-mitzvah, lorsque les fils atteignaient l'âge de treize ans ...

Tous puisaient leur culture et leurs lectures dans le seul domaine de la culture allemande...

L'assimilation allait très loin.

Nous partagions tous la conviction fondamentale que l'immense majorité des Juifs qui nous entouraient vivaient dans le vide, et — ce qui était plus difficile à accepter, mais aussi plus stimulant pour nous — dans l'illusion: ils prenaient leurs désirs pour des réalités et s'attachaient obstinément à un mirage de l'harmonie judéo-allemande qui ne correspondait à rien.

Rétrospectivement, je suis plus convaincu encore que je ne pouvais l'être dans ma jeunesse, ce temps de passions et de révoltes, que chez bon nombre d'entre eux, il s'agissait d'un mélange d'illusion et d'utopie qui éveillait, sans doute par anticipation, le sentiment heureux d'avoir un foyer. Mais il entrait aussi une part d'authenticité dans cette attitude, c'est-à-dire cet élément d'authenticité qui se trouve nécessairement dans l'utopie. Et si je reste sceptique quant à ses limites, je n'irai pas jusqu'à nier son existence. Plus le rêve était exaltant, plus le réveil fut terrible. On ne rend pas justice au judaïsme de cette époque si l'on ne tient pas compte de ce mélange d'aspiration authentique au bonheur et d'illusion sur soi.

Gershom Scholem

Ci-dessus: *excursion de la famille du médecin Werner en compagnie de collègues amis dans les environs de Vienne. Vers 1910.*

Ci-dessous: *la famille Fischer, de Vienne, lors d'une promenade dominicale. Avant 1914.*

Ci-dessus: *grande famille bourgeoise, Galicie orientale. Vers 1910.*
A droite: *jeunes bourgeois à Varsovie. 1938.*

Spinoza, Heine, Lassalle... ce sont tes trois héros, objectait Isaac à son père. Tu me donnes leurs œuvres, tu les lis avec moi, et tu me fais partager ton enthousiasme pour leur philosophie et leurs idées. Or, ils ont tous les trois abandonné ou dépassé le judaïsme et la religion. Et tu voudrais que je reste pieusement attaché à ce qui était déjà pour Spinoza au XVII[e] siècle un anachronisme, à ce que Heine et Lassalle trouvaient ridicule, il y a presque cent ans. Tu voudrais que j'accepte humblement la vie que tu m'as choisie, alors que tes héros étaient des rebelles, des hérétiques, des révolutionnaires.

Isaac Deutscher

Je n'étais pas encore haut comme trois pommes que mon père me disait déjà: « Par ta nationalité, tu n'es pas Polonais, ni Ruthène, ni Juif — tu es Allemand. » Mais il ne manquait jamais d'ajouter: « Par ta religion, tu es Juif. »

Karl Emil Franzos

Les causes — de nature politique, sociologique et technique — sont évidentes. Les habitués de ces cafés étaient en majorité des Juifs, comme d'ailleurs tous ceux qui avaient des goûts intellectuels et artistiques. Avant 1938, vivaient à Vienne environ 250 000 Juifs. Aujourd'hui, on en compte tout juste 10 000. C'est un fait indiscutable. Il se manifeste assurément dans d'autres domaines de la vie publique, mais nulle part ailleurs il n'est aussi marqué, et n'a eu des répercussions aussi fortes. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait plus à Vienne d'hommes de lettres, d'intellectuels, qu'il n'y ait plus de personnes qui s'intéressent à la vie intellectuelle et artistique. Il y en a, bien sûr. Mais d'abord ils sont en nombre fort réduit, et de plus, leurs possibilités de fréquenter les cafés sont réduites. Ils sont — et c'est ici qu'intervient la sociologie — occupés. Ils ont à faire. Ils ne sont plus que des habitués en puissance, et non en pratique. Ils ont toutes les exigences des habitués qu'ils ne sont plus eux-mêmes, faute de temps. Or, le loisir est la condition essentielle, indispensable, de toute civilisation du café (et finalement aussi de toute civilisation). Les habitués des cafés littéraires d'autrefois avaient aussi leurs occupations: mais justement, elles consistaient à fréquenter les cafés, pour le plaisir d'y faire un certain nombre de choses auxquelles le café se prête particulièrement. C'est là qu'ils écrivaient, qu'ils composaient leurs oeuvres. C'est là qu'ils recevaient leur courrier et qu'ils y répondaient. C'est là qu'on les appelait au téléphone, et quand par hasard ils n'étaient pas là, le serveur prenait les messages. C'est là qu'ils rencontraient leurs amis et leurs ennemis. C'est là qu'il fallait aller pour leur parler, c'est là qu'ils lisaient leurs journaux, qu'ils discutaient, qu'ils vivaient (pendant des années, l'almanach littéraire de Kürschner a indiqué pour Peter Altenberg l'adresse suivante: «Café Central, Vienne I»). Ils ne faisaient que dormir dans leur appartement. Leur véritable chez soi, c'était le café.

Friedrich Torberg

Une table d'habitués, c'est une table, où, le soir, les mauvaises manières, l'insolence et l'égoïsme de vos voisins prennent des proportions gigantesques! Un jet d'eau de rinçage évacuant toutes les saletés qui ont obstrué et encombré la machine de la vie dans sa marche durant la journée!
C'est pourquoi, pour me soulager, dans la mesure du possible, j'ai introduit à mon profit un système d'amendes:
Histoires de nursery, extases devant les aventures des chers petits mignons:
70 Heller!
Pour l'homme qui cherche à humilier sa femme ou son amante, en la dénigrant et en la faisant passer pour «idiote»: 1 couronne 20! Pour les deux sexes qui se vengent de tous les empoisonnements de la journée: 80 Heller! Pour un monsieur qui acquiesce ostensiblement à toutes les sottises débitées par une dame: 1 couronne 40! Discours sur l'hygiène en désaccord avec les théories de mon «Prodromos»: 90 Heller!
Pour qui tente de conquérir une âme qui, comme toutes les âmes, n'appartient qu'à moi: 3 couronnes 80! Pour qui s'assoit trop près d'une dame qui me plaît: 5 couronnes!
Le soir où j'inaugurai ce tarif, Monsieur T. me paya:

70 Heller
1 couronne 20 Heller
80 Heller
1 couronne 40 Heller
90 Heller
3 couronnes 80 Heller
5 couronnes — Heller

13 couronnes 80 Heller

Peter Altenberg

Qu'est-ce qu'un homme de lettres de café? C'est un homme qui a le temps de réfléchir au café à tout ce que les autres ne vivent pas au dehors.

Anton Kuh

Pour moi, la littérature se divise en table et table voisine.

Anton Kuh

Le café est davantage une «vision du monde...dont la fonction la plus profonde est de ne pas voir le monde», écrivait Alfred Polgar.
Ci-dessous: *le Grabencafé à Vienne. Photographie d'Emil Mayer. 1908.*

Page ci-contre: *la grande salle de lecture du Griensteidl de Vienne, le célèbre lieu de rencontre du groupe littéraire de la Jeune Vienne. 1897.*

Il se demanda s'il devait se rendre dans un café. Il n'en avait pas très envie. Aujourd'hui, Bermann restait probablement à souper chez les Ehrenberg, et il fallait peu compter sur la venue de Leo Golowski; quant aux autres jeunes écrivains, israélites pour la plupart, dont Georges avait fait superficiellement la connaissance ces derniers temps, ils ne l'attiraient guère, même s'il reconnaissait à plusieurs d'entre eux un caractère intéressant. En général, il trouvait le ton qu'ils employaient ensemble tour à tour trop intime, trop distant, trop ironique, trop pathétique. Aucun ne semblait se présenter aux autres, et à peine un seul se présenter à soi-même, avec naturel... Lui, pour sa part, savait que c'était plutôt la curiosité que l'amitié qui l'attirait vers ce jeune écrivain, curiosité de connaître de plus près une personnalité étrange, peut-être aussi de découvrir un monde qui lui était resté jusque-là assez étranger.

Arthur Schnitzler

Dans le café, il n'y a pas d'esprit, pas de fantaisie, pas de savoir. C'est le règne absolu de sa majesté le spleen. Le café tue les amitiés et les inimitiés, c'est la promiscuité de la démoralisation, la camaraderie morne de l'imbécillité.

Berthold Viertel

L'air est empli de chiffres et de miasmes. Le nouvel arrivant est assailli par une grande clameur, il ne perçoit tout d'abord que des cris inarticulés, puis des exclamations sur le mode de l'éructation, du hurlement, du piaulement, du râle, toutes destinées en général à renforcer le propos. Puis, tendant l'oreille, il arrive enfin à distinguer ces paroles: Cela m'a été dit! — On lui a dit! — Entre nous soit dit! — C'est ce que je vous dis! — Que vous dites! — Mais si je vous le dis! — C'est moi qui vous le dis! — J'vais vous dire une chose! — Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? — Qu'est-ce que vous dites là! — C'est ce qu'il dit!

Karl Kraus

Les deux grandes rues de la Leopoldstadt sont la Taborstrasse et la Praterstrasse. Cette dernière est presque seigneuriale. Elle conduit tout droit au plaisir. Elle est peuplée de Juifs et de chrétiens. Elle est lisse, large et claire, elle compte de nombreux cafés.
Il y en a aussi beaucoup dans la Taborstrasse. Ce sont des cafés juifs. La plupart du temps, leurs propriétaires sont Juifs, leurs clients le sont presque toujours. Les Juifs aiment aller au café pour lire le journal, jouer aux tarots et aux échecs, conclure des affaires.
Les Juifs sont de bons joueurs d'échecs. Ils jouent aussi avec des chrétiens. Lorsqu'il joue bien aux échecs, un chrétien ne peut pas être antisémite.

Dans les cafés juifs, il y a des gens qui restent debout. Ils constituent au sens propre la «clientèle courante». Ce sont des habitués qui ne consomment ni mets ni boissons. Ils entrent dans ce café vingt fois dans la matinée. Ce sont les affaires qui le veulent.
Ils font beaucoup de bruit. Ils parlent, ils insistent, ils crient, sans se gêner. Comme tous les clients sont des gens du monde, et de bonnes manières, personne n'y prête attention, alors qu'ils se font remarquer.
Dans un véritable café juif, on peut enfouir sa tête entre ses bras. Personne ne s'en souciera.

Joseph Roth

Le café est le vice du Viennois. A Vienne, il y a peu d'alcooliques et encore moins de morphinomanes, en revanche, il y a des milliers de drogués du café. Dans le café, le temps s'envole. On y joue aux cartes et au billard, on lit le journal, on fume une cigarette, on cause, on écrit des lettres, on rencontre des gens si intéressants qu'on n'irait jamais les inviter chez soi. Quand on veut décrire péjorativement quelqu'un que l'on connaît, à Vienne, on parle d'«une connaissance de café». Dans le café, on échappe à sa famille, on échappe aux femmes, on poursuit les femmes...

Otto Friedländer

Dans ce café, je rencontrai beaucoup de connaissances de Vienne. A Vienne, il naissait beaucoup de talents, qui allaient ensuite à Berlin. Ils n'étaient reconnus chez eux que lorsqu'ils avaient réussi à Berlin. C'est ainsi que les tavernes d'artistes de Berlin regorgeaient de jeunes Autrichiens. Mais je découvris bientôt qu'il y avait une immense différence entre la bohême viennoise et la bohême berlinoise. Ici, à Berlin, tout était plus violent, plus strident, les conceptions et les modes artistiques comme les vices. L'Etat militaire wilhelminien énervait les jeunes rebelles d'une tout autre façon que le régime patriarcal de François-Joseph. En Autriche, les fils de bourgeois se croyaient d'un radicalisme à tout crin quand leurs sympathies allaient à Victor Adler et à la sociale-démocratie. A Berlin, les mêmes étaient anarchistes et parlaient de lancer des bombes. A Vienne, une liaison avec une «grisette» des faubourgs passait pour le comble du libertinage. A Berlin, des adolescents faisaient le trottoir, et il y avait des boîtes de nuit où des hommes dansaient maquillés et déguisés en femmes. A Vienne, on buvait du Heurigen, à Berlin, on prisait de la cocaïne.

Arnold Höllriegel

Il était très important de se faire voir sans cesse, pendant des jours, des semaines, des mois. Les stations au *Romanisches Café* et, à un niveau supérieur, *Chez Schlichter* et *Schwanecke*, étaient certes un plaisir, mais elles n'avaient pas ce seul but. Elles répondaient aussi à la nécessité d'une automanifestation à laquelle personne ne se soustrayait. Celui qui ne voulait pas être oublié devait se faire voir. Cela était valable pour toutes les couches et classes sociales, même pour les mendiants qui allaient de table en table au *Romanisches Café* et à qui l'on donnait quelque chose aussi longtemps qu'ils conservaient le personnage qu'ils représentaient sans y apporter la moindre modification.

Elias Canetti

Dans le café Leu, ne fréquentaient que des responsables, des représentants et des employés de l'administration de la communauté. C'est ici que l'on entendait pour ainsi dire battre le coeur du judaïsme berlinois. Ici, que l'on voyait de temps en temps apparaître Weibe, le vénérable prédicateur de la Grande Synagogue, une sorte d'évêque d'origine mosaïque. Ici, que le talmudiste Albert Katz philosophait, en se faisant mener par le bout du nez par Fabius Schach. C'était ici que les sionistes livraient leurs batailles contre ceux du Centralverein, que les orthodoxes intriguaient contre les libéraux, que les libéraux se battaient contre les orthodoxes; ici, que les Juifs occidentaux évitaient tout contact avec les Juifs orientaux, et que les Juifs orientaux provoquaient leurs frères occidentaux d'une table à l'autre. C'était ici que l'on commençait des collectes charitables. Ici, que l'on avait des informations sur les violences antisémites aussi vite que par télégraphe. Ici, que Sammy Gronemann caricaturait toute cette «tempête dans un verre d'eau», avec une ironie caustique et une grande tendresse.

Conrad Rosenstein

Dans l'Allemagne wilhelminienne, la nouvelle génération grandissait, complètement détachée des réalités de la vie politique et sociale. Le *Café Größenwahn* à Berlin, et son homologue munichois, le *Café Stefanie*, étaient comme des îles dans un océan immense, hostile, et leurs habitants passaient, aux yeux du peuple, pour des sauvages et des névrosés. Lorsqu'un beau jour, l'Allemagne wilhelminienne s'effondra, et que la jeunesse oppositionnelle arriva au gouvernement, ce fut un échec total. Lorsque, en 1919, le *Café Stefanie* gouverna Munich pendant un bref instant, les artistes du café recouvrirent les murs de la ville d'affiches futuristes, incompréhensibles pour les habitants de la ville, et les hommes de lettres, dont certains étaient de nobles idéalistes, ne trouvèrent pas le langage des masses qu'ils devaient réveiller et guider. En ce temps-là, l'homme qui savait parler le langage de la populace vivait à Munich: c'était Adolf Hitler.

Arnold Höllriegel

Tous ces champs de forces psychiques venaient converger ici — la culture théâtrale moderne de l'après-guerre, Toller, Brecht, les cabarets grivois, la politique au «Zwiebelfisch», le marché noir florissant dans les cafés du Kurfürstendamm et ... les émigrés russes, tout cela créait une atmosphère étourdissante qui enivrait l'homme sensible, le désorientait, non sans danger pour sa personnalité. Ainsi en allait-il pour moi, en tout cas.

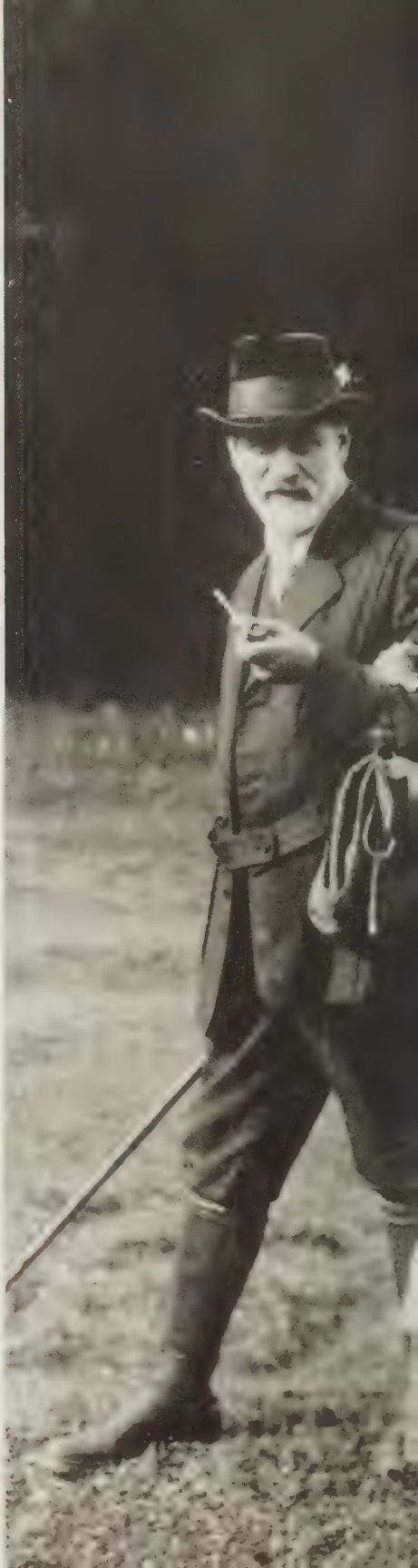
Bruno Ostrovsky

A droite: *Sigmund Freud et sa fille Anna en villégiature dans les Dolomites. 1913.*
A gauche: *Abraham Sonne (le quatrième à partir de la gauche) et Richard Beer-Hofmann (le quatrième à partir de la droite) en compagnie familiale et amicale à Mayrhofen, au Tyrol (Zillertal). 1922.*

L'institution de la villégiature comportait certains usages telles que le télégramme d'arrivée ou le sifflet familial. Celui-ci, qui reproduisait le plus souvent un leitmotiv wagnérien, servait aux membres d'un groupe à signaler leur position lorsqu'ils menaçaient de se perdre dans la cohue d'une gare ou à l'accostage d'un vapeur d'excursion. Le télégramme informait le père de famille, resté pour l'heure à la maison, de l'heureuse conclusion du voyage, et commençait invariablement par les mots «arrivés sains et saufs». D'ailleurs, les télégrammes, pour ne pas parler des communications téléphoniques interurbaines, avaient encore, à l'époque, ce quelque chose d'excitant qui s'attachait à une nouvelle solennelle ou catastrophique; le texte était rédigé avec un grand souci d'économie, et en cas de besoin, la formule «lettre suivra» promettait de plus amples informations (exemple, resté célèbre, de ce genre de cas: «sans souci, lettre suit»). On n'écrivait jamais de télégramme, dans la vie quotidienne. Il fallait un événement extraordinaire. Et l'arrivée sur le lieu de la villégiature en était un.

Friedrich Torberg

A gauche: *Theodor Herzl avec sa famille et quelques amis en villégiature à Altaussee, en Styrie (Salzkammergut). Vers 1900.*



A droite: *Juifs hassidiques à Krynica, la station thermale la plus célèbre de Pologne. Vers 1930.*

La saison 1894 débutait comme nous le souhaitions, de sorte que nous décidâmes de partir aux bains de mer. Il fallait «se montrer»; peut-être une jeune fille fortunée s'éprendrait-elle de nous. Joseph partit pour Wersterland-Sylt, tandis que je m'en allais passer huit jours à Helgoland. A l'époque, celui qui s'offrait un voyage aux bains de mer passait pour riche. En général, on ne voyageait pas. Les employés ne savaient pas ce qu'était un voyage d'agrément.

ISIDOR HIRSCHFELD

Alors, regardez bien, les enfants. Ce n'est pas que Marienbad soit bien joli — joli, c'est autre chose. Mais il y a là de très bons cafés, où on trouve tous les journaux — il y a un ou deux restaurants où on mange très bien — le théâtre n'est pas mauvais du tout, surtout lorsqu'il passe des troupes étrangères en été — on rencontre des gens — et un petit souffle d'air frais, ça compte tout de même.

FRIEDRICH TORBERG

A droite: *rabbins à Karlsbad, en Bohême, l'établissement de bains le plus chic sous la monarchie austro-hongroise. Vers 1900.*

Berlin, capitale du Reich, devint un centre du sport juif... A côté du club de gymnastique et de sport « Bar Kochba-Hakoah », il y avait encore quatre associations qui étaient membres du cercle allemand « Makkabi » : le club sportif juif « Hagibor » (mot hébreu qui signifie « le héros »), le club de boxe juif « Makkabi », le club de tennis « Bar Kochba », et le club juif d'aviron « Iwria ». A ces associations, de plus en plus influencées par le sionisme, il faut ajouter encore les nombreux groupes de la fédération sportive « Schild », dépendant de la fédération nationale des vétérans juifs, et ceux de la fédération des associations juives neutres de gymnastique et de sport (VINTUS). A partir de 1933, une série d'autres se rallia aux associations que nous venons de nommer : leurs fondateurs avaient été exclus des associations sportives « aryanisées » dont ils étaient membres.

Kurt Schildi

Mon père, dans sa jeunesse, était un membre actif du club de gymnastique de Berlin, une organisation très représentative de la petite bourgeoisie de la période libérale. Plusieurs de ses frères et d'autres parents en faisaient également partie.
Lorsque les tendances antisémites croissantes finirent par prendre le dessus dans la gymnastique, surtout à partir des années 1890, il se cantonna dans le rôle de membre passif. L'un de ses frères, en revanche, fut l'un des co-fondateurs de la première association de gymnastique juive à Berlin, dans les premières années du XX[e] siècle.

Gershom Scholem

Durant les veillées familiales, on discutait de questions d'histoire juive, de sionisme, de la géographie de la Palestine, mais aussi de littérature, de théâtre, d'art. L'entraînement intensif en athlétisme avait lieu le jeudi après-midi et le dimande matin sur le terrain de sport de l'école supérieure à Grunewald. Le dimanche matin, on y rencontrait aussi des membres de l'association juive Bar Kochba et les membres actifs de l'association sportive des étudiants juifs, venus à l'entraînement. Le représentant le plus éminent de cette association était Ernst Simon, plus tard champion du 800 mètres du Brandenbourg. Très impressionnés par la victoire de Simon, nous faisions tout pour suivre son exemple. Herbert Treumann, le plus grand de notre groupe, se distinguait par ses performances. Fils de la diva Wanda Treumann, il devint bientôt l'un des meilleurs sportifs junior, notamment dans le 400 mètres.

Felix Simmenauer

A gauche : *membres de « l'association juive de gymnastique Bar Kochba » de Berlin. 1902.*
Ci-dessous et page ci-contre : *athlètes du club sportif viennois « Hakoah ». Arpad Blödy (à gauche) et Walter Frankl, qui fut champion d'Autriche à plusieurs reprises à la fin des années 20, dominaient les coureurs de fond. Photographie de Lothar Rubelt. Vers 1928.*

A gauche : *les favoris de l'AC jouent contre l'Hakoah sur la FAC-Platz de Vienne. Photographie de Lothar Rubelt. 1928.*
L'équipe de football de l'Hakoah gagna en 1925 le championnat autrichien.
A droite : *nageuses avant le départ au Dianabad de Vienne. Photographie de Lothar Rubelt. 1926.*

Ci-dessous : *l'équipe de water-polo de l'Hakoah de Vienne, constituée en 1922, remporta trois fois de suite le championnat d'Autriche de 1926 à 1928. Photographie de Lothar Rubelt. Vers 1925. Friedrich Torberg, qui avait débuté à l'Hakoah de Vienne, puis avait rejoint l'Hagibor de Prague, fut champion de Tchécoslovaquie en 1928. Son roman* Die Mannschaft *(« L'équipe ») est un monument à la gloire des équipes juives de water-polo.*

La Hakoah devait disputer le match de printemps contre les joueurs du Brigittenauer A. C. sur leur terrain. Ils étaient classés à l'avant-dernière place, avec un seul point d'avance sur Vorwärts 06. Si les Brigittenauer perdaient contre Hakoah, Vorwärts 06 avait encore une chance de ne pas dégringoler en troisième classe. En conséquence, l'ensemble des supporters de Vorwärts vint sur le terrain des Brigittenauer pour soutenir Hakoah. Très longtemps, le score resta 0-0. Malgré une supériorité constante sur le terrain, l'attaque de Hakoah se heurtait à la défense massive des Brigittenauer qui l'empêchait de marquer des buts . Enfin, Norbert Katz, l'ailier gauche, rapide comme le vent, rattrapa une passe ; la voie était libre, il n'avait plus qu'à courir pour foncer vers les buts de l'équipe adverse. Les supporters se déchaînèrent, et bien sûr, ceux de Vorwärts firent chorus. Il y en avait un en particulier, appuyé à la barrière, qui criait à s'enrouer la voix. Dans ce genre de situations, on appelle le joueur que l'on encourage par son nom. Or il ne le connaissait pas. Et l'injure qu'il réservait d'ordinaire aux Juifs — « Saujud », ne lui semblait pas très appropriée en la circonstance. « Allez, vas-y ! » criait-il, « Allez, vas-y ! », puis tout d'un coup, il eut une inspiration. Il se mit à hurler : « Vas-y, m'sieur l'Juif ! »

Friedrich Torberg

A gauche: *victoire de l'équipe de Makkabi, Berlin. Photographie d'Abraham Pisarek. 1935.*
Les brillantes gagnantes des épreuves féminines, de gauche à droite: Martel Jacob, Berlin; Ruth Reich, Berlin; Lore Meyer, Francfort; Lotte Eichhorn, Berlin; Ilse Borchardt, Berlin.
Ci-dessous: *manifestation sportive à Zilina (Slovaquie). Sur la banderole, on peut lire: «Vive les jeunes de Makkabi». 1932.*
Page ci-contre: *Helene Mayer, «la blonde He», fut des années durant championne d'escrime en Allemagne. Aux Jeux olympiques de Berlin en 1936, elle représentait encore l'Allemagne — bien qu'étant déjà émigrée — et remporta une médaille d'argent. Un an plus tard, elle était championne du monde pour les Etats-Unis.*

Eh bien c'était comme cela, à présent. Les Juifs se voyaient interdire l'entrée des clubs allemands d'aviron. C'était la même chose pour les *Burschenschaften* allemandes, associations étudiantes. Notez bien que la discrimination existait déjà sous la République de Weimar, comme sous l'Empire auparavant. Longtemps avant la dictature national-socialiste. Mon père se demanda s'il devait informer le Centralverein de cette affaire, tout en me proposant de me joindre aux «Camarades». L'association juive de sport et de randonnée «Camarades» ne m'était pas inconnue. Elle était rattachée au «Centralverein deutscher Staatsbürger jüdischen Glaubens» («Union centrale des citoyens allemands de religion juive») comme une organisation de jeunesse. Mon père fut l'un des premiers adhérents du Centralverein, fondé en 1893. Comme l'association pour la lutte contre l'antisémitisme, fondée en 1890, dont faisaient partie aussi des non-Juifs, tels que Hermann Sudermann, Gustav Freytag et le prix Nobel Theodor Mommsen, ces deux associations luttaient contre l'extension de l'antisémitisme. Une entreprise vouée à l'échec; l'antisémitisme n'est-il pas un fléau millénaire?
L'orientation du C. V. était la suivante: «rassembler les citoyens allemands de confession juive sans distinction d'orientations religieuses et politiques; les soutenir dans leur action pour défendre l'égalité des droits politiques et sociaux, et entretenir inébranlablement l'esprit allemand». L'idéologie du Centralverein (assimilation dans son acception la plus large) s'opposait à un mouvement dont la devise était: auto-émancipation.

Felix Simmenauer

Mais comme on persiste à dénier inconsidérément ce courage physique au Juif, il est bon de rappeler de temps à autre qu'en escrime et en tennis, Helene Mayer et Daniel Prenn ont fait gagner à l'Allemagne des tournois internationaux (Jeux Olympiques de 28 et Coupe Davis de 32), et que d'ailleurs, peu de temps auparavant, Fuchs était devenu champion de sabre de Hongrie. Parmi ceux qui, dans toutes les disciplines sportives, ont défendu l'honneur de leur patrie, l'équipe de football Hakoah ou le champion de vol à voile Kronfeld ont été les champions de l'Autriche, Suzanne Lenglen et René Lacoste ont illustré le tennis français, le coureur Katz a porté les couleurs de la Finlande et l'aviatrice Lena Bernstein celles de la France. Si la boxe a conquis la position dominante qu'elle occupe aujourd'hui dans les sports de combats, elle le doit, comme le prouve son histoire, à de très nombreux athlètes juifs, et ce dès l'origine, de Daniel Mendoza, qui en 1790 à Londres, fixa les règles du combat de boxe et imposa le port des gants, jusqu'au vainqueur de Max Schmeling, le boxeur canadien Max Baer. Si nous devions énumérer des champions de boxe juifs pour prouver le courage des Juifs — nous aurions aussitôt une douzaine de noms célèbres.

Arnold Zweig

Elsa Galafres (1879 Berlin-morte en exil) voulait, à l'origine, être pianiste. Dès 1893, elle donna un concert à la Philharmonie de Berlin. Elle se décida très tôt pour l'art dramatique et obtint son premier contrat important au Hoftheater de Berlin en 1895. En compagnie de son second mari — elle avait épousé en premières noces le célèbre violoniste Bronislaw Hubermann, mais avait divorcé peu de temps après —, elle s'installa en 1904 à Vienne. Ernst von Dohnanyi, compositeur et pianiste, travaillait avec son épouse Elsa à des pantomimes mises en musique, telles que Le voile de Pierrette *d'après une nouvelle d'Arthur Schnitzler. Elsa et Ernst von Dohnanyi passèrent les années 20, jusqu'à leur émigration aux Etats-Unis, à Budapest, où fut montée pour la première fois la pantomime du* Flambeau sacré.
A gauche: *Elsa Galafres. Photographie de D'Ora. 1910.*

Le mystère de Veza était tout entier dans son sourire. Elle en était consciente, elle pouvait librement le faire naître, mais une fois qu'il était apparu, il n'était plus en son pouvoir de le faire disparaître: il persistait et devenait alors comme son véritable visage dont la beauté trompait aussi longtemps qu'il ne souriait pas. Parfois, elle fermait les yeux en souriant et ses longs cils descendaient très bas, jusqu'à effleurer ses joues. C'était alors comme si elle se fût regardée de l'intérieur, éclairée par son sourire. La manière dont elle se voyait restait son secret et pourtant, même quand elle se taisait, on ne se sentait pas exclu. Arc-en-ciel éclatant, son sourire allait d'elle vers celui qui la contemplait. On ne résiste à rien plus difficilement qu'à la tentation de pénétrer dans l'espace intérieur d'un être. Lorsqu'il s'agit de quelqu'un maître de sa parole, le silence porte cette tentation à son plus haut degré. On s'efforce d'aller chercher ses mots que l'on espère trouver derrière le sourire, là où ils attendent le visiteur.
Il n'était pas possible de faire fondre la réserve de Veza, car elle était saturée de tristesse. Cette tristesse, elle la nourrissait inlassablement, elle était sensible à toute douleur, à la condition que ce fût celle d'une autre: elle souffrait de l'humiliation des autres comme si elle lui avait été infligée à elle-même. Elle ne se contentait pas de ce sentiment de compassion, elle couvrait les humiliés d'éloges et de cadeaux.
Elle souffrait encore de ces douleurs, alors qu'elles étaient depuis longtemps apaisées. Sa tristesse était insondable: elle gardait en elle, conservait tout ce qui était injuste. Son orgueil était très grand et il était aisé de la blesser. Elle admettait cependant que chacun fût aussi sensible qu'elle-même à l'offense et son imagination était remplie d'êtres vulnérables qui avaient besoin de sa protection et qu'elle n'oubliait jamais.

Elias Canetti

Le mouvement qu'elle faisait pour lever le bras contenait tous les aspects de sa beauté. Le geste faisait penser à une prière, aux vêtements qui tombent, à une défense et aussi à un don de soi, à toutes les formes de sa beauté. Les bras retombèrent. La main droite se mit à lisser le gant de la main gauche....

Joseph Roth

Le magasin de mode Ludwig Zwieback & Frères existait depuis longtemps. Ses succursales étaient implantées à la fois à Graz, Budapest et Karlsbad. Un nouveau siège social fut installé en 1895 dans une maison très fastueuse, à l'angle de la Weihburggasse et de la Kärntnerstrasse, à Vienne, dont les salons offraient les services les plus variés aux élégantes. Des centaines de vendeuses s'y affairaient, des mannequins y présentaient des modèles, qui, pour la plupart, étaient réalisés dans les ateliers mêmes de la maison. Serviteurs et commis étaient entièrement dévoués à la confection des toilettes de ces dames, dans les matières les plus raffinées. En outre, un restaurant, un salon de thé et un bar américain proposaient des rafraîchissements.
Ci-dessus: *salon de mode Ludwig Zwieback. Photographie de D'Ora. 1913.*

Ci-dessus: *Edith Wohlgemuth d'Agram (Croatie). Vers 1925.*
Ci-dessous: *« Tante Toni » de Breslau. Vers 1910*

A droite: *Ida Coblenz, vers 1900. Elle fut l'unique femme à jouer un rôle important dans la vie du poète Stefan George (1868-1920), et épousa plus tard un autre poète, Richard Dehmel (1863-1920).*

Il lui dit: «Je connais les dix mille reflets changeants qui passent sur ton visage aimé. Je connais les dépressions de l'ennui et les tensions de l'excitation! Je connais le masque mortuaire de la déception et l'expression inspirée qui le transfigure lorsque tu es perdue dans le rêve. Ainsi ne suis-je jamais sûre de toi, et tu m'épargnes la terrible croyance barbare que je pourrais l'être! «Des mondes affluent et sombrent sans cesse sur ton visage tant aimé, et moi, je me tiens devant cet océan déferlant, impuissant, abîmé dans ma contemplation!»
Peter Altenberg

A droite: *couturière désœuvrée, Bialystok (Pologne). 1921.*

*Berta Zuckerkandl, [illegible], était la fille de Moriz Szeps, gérant de presse et journaliste, l'un des fondateurs du [illegible] Autriche. Sa soeur Sophie épousa René Clemenceau, un [illegible] de Georges Clemenceau, mari de Berta, Emil Zuckerkandl, était un anatomiste très réputé de la Deuxième Ecole de médecine de Vienne. Le couple Zuckerkandl réunissait dans son salon littéraire et culturel, l'un des plus brillants de Vienne, des personnalités telles que Gustav Mahler, Arthur Schnitzler et Hugo von Hofmannsthal. Les goûts littéraires de Berta l'amenèrent très tôt à écrire pour la presse des critiques de théâtre et d'art, publiées dans l'*Allgemeine Wiener Zeitung, *dans lesquelles elle défendait ardemment, entre autres, « l'artisanat d'art moderne » de la Wiener Werkstätte (« Atelier viennois »). En 1907, elle publia un recueil de ses propres essais sous le titre de* Zeitkunst *(« L'art du temps - ses Mémoires parurent après sa mort. En 1938, elle émigra en France.*

Gabriele et Paul Oppenheim étaient connus pour le « Déjeuner » qu'ils donnaient le samedi de 12 h 30 à 16 heures, dans la maison du 55 Schaumainkai, et où ils conviaient ordinairement une bonne vingtaine d'intellectuels à un repas somptueux. L'invitation se faisait de manière informelle, c'est-à-dire par téléphone, et réunissait « des gens qui allaient bien ensemble, mais pas trop » (Gabriele Oppenheim-Errera). On veillait à établir un roulement, mais il y avait un noyau d'hôtes permanents, dont faisaient partie, entre autres, Paul Tillich et Theodor Wiesengrund-Adorno, ainsi que le neurologue Kurt Goldstein. On parlait à bâtons rompus, mais souvent autour d'un thème, par exemple le compte rendu d'une conférence ou d'un voyage par l'un des participants, ou la discussion d'un livre récemment paru, etc. Gabriele Oppenheim, née Errera (de la famille bruxelloise), « était une femme blonde, très jolie et coquette, qui entamait un flirt avec tous les hommes qui tombaient sous le feu de son regard » (Max Born). Paul Oppenheim, le fils du bijoutier Moritz Oppenheim, était mathématicien, et à l'époque employé du Konzern I. G. Farben.

Wolfgang Schivelbusch

A l'époque des progrès de l'émancipation, l'hospitalité généreuse de Josefine von Wertheimstein, née Gomperz, a joué le même rôle que le salon de Franziska v. Arnstein dans la société viennoise du début du siècle. «Une reine poétique de la société viennoise», ainsi que l'appelait Taillendier. La formule n'était pas exagérée, comme en témoignent de nombreuses lettres de poètes et d'artistes qui avaient trouvé leur patrie spirituelle dans la maison Wertheimstein.

Franz Kobler

Ta dernière lettre est d'une tristesse effrayante. On voit bien que la pauvre femme (Josefine von Wertheimstein) est épuisée par cette longue maladie qui a miné ses forces... Il faut qu'elle soit bien malade, pour que son esprit ne prenne plus le pas sur l'abattement de son corps, sinon, elle oublierait certainement son propre chagrin, rien que par amabilité pour les gens qui l'entourent. Je ne me cache pas que le pire est à craindre, et reste des heures à ruminer de sombres pensées: quelle tristesse de se promener et de travailler dans Vienne, sans plus voir notre chère amie. Mon Dieu, c'en est fini de ces instants heureux que nous étions sûrs de passer chez elle, mais quelle importance, nous sommes tout prêts à partager son deuil, à passer des heures entières à essayer, en vain, de la consoler — si tant est qu'elle soit encore là. Toute joie me serait ôtée, assurément...

Moritz von Schwind à Eduard von Bauernfeld

Je veux... te remercier au nom de l'art, que tu... as aimé, que tu as encouragé, — que tu as compris comme bien peu savent le faire... Quelle intelligence profonde, quel goût parfait tu avais... avec quelle finesse tu savais distinguer l'authentique du faux. Tu le pouvais ... parce qu'en toi brillait l'étincelle qui, chez d'autres, se transformait en flamme. D'où l'attrait magique que tu as exercé sur tous les artistes créateurs. Auprès de toi, ils étaient heureux ...
D'autres temps sont venus. Nous ne le déplorons pas... Mais je formule le voeu que dans ce temps, et dans les temps futurs, il y ait des femmes qui, comme toi, à leur manière, répandent leur bénédiction — des femmes qui inspirent, autant que toi, le respect, l'admiration, l'amour ...

Ferdinand von Saar, sur la tombe de Josefine von Wertheimstein

Les frères et soeurs de Mme Josefine von Wertheimstein avaient, eux aussi, donné asile aux Muses: la baronne Sophie Todesco, une femme à l'âme généreuse, qui recevait presque tous les amis de la villa Wertheimstein dans ses salons décorés d'oeuvres d'art, le professeur Theodor Gomperz, l'historien averti de la philosophie grecque, Julius Gomperz, l'industriel de Brünn, dont la femme, la cantatrice Karoline Bettelheim transformait leur résidence viennoise en un véritable salon de musique.

Adolf Wilbrandt

Ci-dessus: *salon de la villa des Wertheimstein dans le quartier résidentiel de Döbling, à Vienne, (XIXe arrondissement). Josefine von Wertheimstein y recevait toute l'intelligentsia viennoise. Vers 1900.*

Ci-dessous: *au Cercle de Vienne. A gauche, est assis le baron Alfons Rothschild, directeur de la maison Rothschild de Vienne. Photographie de Lothar Rübelt. 1924.*

Pour moi, il y avait à Francfort d'un côté le "peuple juif" (Juifs orientaux) et de l'autre "le citoyen du monde juif", qui présentait les caractères de la population du sud-ouest de l'Allemagne, de la région de Francfort, avec une coloration supplémentaire du fait de sa tradition familiale juive. C'est à Francfort justement que l'on trouve quelque chose qui ressemble à une aristocratie juive; il s'agit de familles juives de souche ancienne qui, par des liens séculaires avec Francfort et son histoire, se sont forgé une tradition personnelle, à laquelle elles sont orgueilleusement attachées et qu'elles s'efforcent de maintenir en toutes circonstances.
Bruno Ostrovsky

A droite: *la famille Kulp appartenait à la grande bourgeoisie de Francfort-sur-le-Main. Montage photographique. 1891.*
A gauche: *la dynastie des Warburg, une famille de banquiers appartenant à la grande bourgeoisie hambourgeoise, comptait aussi parmi ses membres des scientifiques célèbres et des philanthropes. 1884.*

Dans ces soixante-dix dernières années, l'Allemagne a connu un essor économique sans précédent. Tout le monde le sait. On sait aussi que les Juifs ont pris une part remarquable à cet essor. Aux yeux de bien des peuples, les Juifs passent pour des gens riches; or, la majorité du peuple juif, qui appartient à la couche inférieure de la bourgeoisie, vit dans la misère; on est surpris de découvrir cette réalité lorsque l'on passe par des lieux à forte densité de population juive. Les Juifs allemands n'ont jamais été légion, leur nombre a toujours tourné autour de un pour cent du chiffre total de la population allemande, et sur ces six cent mille, quinze pour cent au plus avaient part à l'essor économique.

Depuis l'émancipation, les Juifs ont occupé dans le système bancaire allemand une place dont l'importance, toutefois, a été surestimée: depuis toujours, les banquiers non-juifs ont été installés dans toutes les villes commerciales importantes de l'Allemagne. Pourtant, la maison Rothschild devint un point névralgique d'une extrême importance dans les relations d'affaires internationales des Allemands, surtout après avoir essaimé de la maison mère francfortoise dans les capitales européennes les plus importantes. De la famille de Moses Mendelssohn est issue la banque Mendelssohn, qui, à côté de Bleichröder, de fondation plus récente, a compté parmi les firmes berlinoises les plus considérées, les plus réputées...

On doit à des banques de Francfort, comme Kahn, Speyer-Ellissen ou les Warburg de Hambourg, le maintien des relations avec l'Amérique. A la conférence de paix de Versailles, en 1919, Max Warburg rendit à l'Allemagne des services comparables à ceux qu'avait rendus Gerson Bleichröder au comte Bismarck en 1871. Tandis que, dans les grandes villes de province et les capitales régionales, les banques restaient aux mains des Juifs, souvent avec le caractère affirmé d'un patrimoine familial (comme les Aufhäuser ou Feuchtwanger à Munich), on voyait dans les grandes banques, dès avant la guerre, une tendance à la déjudaïsation...

Arnold Zweig

Ci-dessus: *le baron Alfons Rothschild (avec le haut-de-forme gris) se tient à côté du vainqueur du derby de 1932 sur l'hippodrome de Freudenau, à Vienne. Photographie de Lucian Rubelt. 1932*
Le derby autrichien organisé par le Jockey-Club, fondé en 1867 et alors très en vogue, était l'un des grands événements mondains de Vienne.

Ci-dessous: *Otto Pollack von Parnegg au Freudenau, vers 1900. Ce gros industriel du textile, originaire de Bohême, était le fils de «Madame de Pollack, une femme spirituelle connue du tout-Vienne», à qui ses célèbres traits d'esprit, épinglant les manières des parvenus, ont valu d'être rangée dans l'histoire de l'humour antisémite.*

A droite: *le baron Eduard von Oppenheim, célèbre banquier, se rend aux courses d'août à l'hippodrome de Cologne. Vers 1910.*

Cette espèce d'aristocratie, que bien des familles juives s'octroyaient dans la conscience qu'elles avaient prise de leur toute-puissance, tantôt nous amusait, tantôt nous exaspérait, mon frère et moi, et cela dès notre enfance. Sans cesse on nous cornait aux oreilles que tels étaient des gens «distingués», que tels autres ne l'étaient pas; au sujet de chacun de nos amis, on s'informait s'il était de «bonne famille», et l'on vérifiait, jusqu'à la plus lointaine génération, l'origine et de la parenté et de la fortune. Cette sempiternelle manie de classer les personnes, qui faisait le sujet principal de toutes les conversations en famille et en société, nous semblait alors des plus ridicules et bien digne des snobs, puisqu'en somme il ne s'agit, dans toutes les familles juives, que d'une différence de quelque cinquante ou cent ans, s'il faut déterminer l'époque où elles sont sorties du même ghetto commun. Je n'ai compris que beaucoup plus tard que cette notion de la «bonne» famille, qui nous paraissait la farce et la parodie d'une pseudo-noblesse tout artificielle, exprime une des tendances les plus profondes et les plus mystérieuses du judaïsme. On admet généralement que le but propre et typique de la vie du Juif est de s'enrichir. Rien de plus faux. La richesse n'est pour lui qu'un degré intermédiaire, un moyen d'atteindre le but véritable et nullement une fin en soi. La propre volonté du Juif, son idéal immanent est de s'élever spirituellement, d'atteindre à un niveau culturel supérieur. Déjà dans le judaïsme orthodoxe de l'Orient, où les faiblesses, comme aussi les avantages de toute la race, sont marquées avec plus d'intensité, cette primauté de l'aspiration au spirituel sur le pur matériel trouve son illustration: le pieux, le savant versé dans la connaissance des écritures est mille fois plus estimé que le riche dans l'intérieur de la communauté; (...) cette prééminence du spirituel se rencontre invariablement chez les Juifs de toutes les conditions. (...) Dans le monde juif, l'aspiration à la richesse est épuisée après deux, tout au plus trois générations dans le sein d'une même famille; et justement les plus puissantes dynasties trouvent les fils peu disposés à reprendre les banques, les fabriques, les affaires en pleine prospérité de leurs pères. Ce n'est pas un hasard qu'un Lord Rothschild soit ornithologiste, un Warburg historien de l'art, un Cassirer philosophe, un Sassoon poète; ils ont tous obéi à la même tendance inconsciente à se libérer de ce qui a rétréci le judaïsme, la froide volonté de gagner de l'argent.

Stefan Zweig

La génération d'Isaak Hofmann ne pouvait imaginer l'assimilation sans le maintien des liens avec le judaïsme. Si les Rothschild, les Wertheimstein, les Sina, les Eskele, les Arnheim, auxquels il fallait ajouter à présent les Hofmannsthal, étaient acceptés comme des relations mondaines ou, du moins, demi-mondaines par la vieille aristocratie, ce n'était pas tant pour des raisons économiques que pour leur judaïsme, c'est-à-dire leur appartenance à une tribu exotique dont ils étaient les princes ambassadeurs dans la capitale, et à ce titre, ils avaient droit à être traités sur un pied d'égalité avec les autres nobles. Telle était l'image que ces barons-banquiers avaient d'eux-mêmes, c'était là toute leur ambition, une ambition orientée vers la création d'une classe aristocratique judéo-féodalisante, extravagante en soi, plus extravagante encore dans sa réalisation; et pourtant, c'était l'une des quelques réalités sociales enracinées dans le pur romantisme, et portée, en l'occurrence par le goût de l'internationalisme, de l'exotisme, de l'exceptionnel, dans lequel se complaisait la noblesse viennoise de l'époque. On ne s'étonnera pas que cette période ait pris fin avec le romantisme, d'autant plus que l'afflux des Juifs à Vienne et le nombre croissant des naturalisations — c'est la fondation de la «communauté culturelle» qui a marqué ce tournant décisif — avait fait de ces individus exotiques un corps étranger, indésirable tant au plan économique que social. Certes, les Rothschild avaient conservé leur position privilégiée, mais ils le devaient uniquement à la structure internationale particulière de leur famille et de leurs affaires. Pour les autres, en dépit de toute leur richesse, le mirage de l'assimilation à la classe féodale s'était évanoui.

Hermann Broch

Page ci-contre et en bas à droite: *villa d'Albert Ballin (1857-1918), Feldbrunnenstrasse, à Hambourg. 1916. Ballin est à l'origine de la renommée mondiale de la flotte marchande allemande. Nommé directeur général de la ligne Hambourg-Etats-Unis (Hapag) en 1899, il conseilla également Guillaume II — dont il devint le confident — dans ses choix en matière de politique navale.*

A droite, en haut: *le palais Itzig dans la Neue Friedrichstrasse, à Berlin. Photographie de F. Albert Schwarz. 1857.*
A droite, au milieu: *le palais Todesco, face au Hofoper, Kärntnerstrasse, à Vienne. Vers 1870.*
Ce palais, construit par Ludwig Förster et Theophil Hansen (1861-1864), appartenait à la famille de banquiers et d'industriels des Todesco, des Milanais d'origine séfarade. A l'époque des fondateurs, il était au centre de la vie mondaine de Vienne.

La bourgeoisie juive a pris une part considérable au développement de la culture viennoise en la favorisant par tous les moyens...; neuf dixièmes de ce que le monde célébrait comme étant la culture viennoise du XIX^e siècle avaient été favorisés, soutenus et parfois créés spontanément par la société juive de la cité.... Nulle part il n'était plus facile d'être un Européen.

Stefan Zweig

Ci-dessus: *le palais Ephrussi, Scottentor. à Vienne. 1870 Cette famille de banquiers séfarades comptait parmi les grands financiers de Vienne à l'époque des fondateurs.*
A gauche: *le palais Rothschild dans la rue du Prinz-Eugen, Vienne. Vers 1920*

A droite: *le baron Franz Wertheim (1814 Krems – 1883 Vienne). Photographie de Ludwig Angerer. Vers 1865. Franz Wertheim, après des années de voyage en France et en Angleterre, construisit une usine d'outillage et produisit dès 1853 des coffres-forts ignifugés, qui conquirent le marché international. Il résidait au palais Wertheim, Karntner Ring, à Vienne, lequel disposait, entre autres, d'un théâtre privé.*

Ci-dessus: *Emma von Ephrussi, née baronne Schey von Koromla. Vers 1910.*

Ci-dessous: *le baron Eduard von Todesco (1814-1887), industriel du textile et magnat des chemins de fer. Vers 1875*

A gauche: le baron Joseph von Hirsch (1805 Wurzbourg — 1885 Monaco), dont le père était un riche banquier de la cour de Bavière par qui Mayer Amschel de Rothschild obtint le contrat pour l'armée autrichienne. La prospérité de cette famille juive de Bavière fut due en grande partie à Hayum Haskel. Vers 1862

A droite, en haut: *Alexander Mendelssohn (1798-1871) hissa la banque créée par son père Joseph, à Berlin à un niveau de renommée internationale. Il était le petit-fils du célèbre philosophe Moses Mendelssohn. Vers 1862*

A droite, en bas: *Carl Fürstenberg (1850 Dantzig — 1933 Berlin) fit son apprentissage à la banque R. Damme à Dantzig, puis auprès de Gerson von Bleichröder (1822-1893), banquier à la cour de Guillaume Ier et conseiller de Bismarck, installé à Berlin. Il devint le collaborateur privilégié de ce dernier. Appelé en 1883 à la Société marchande de Berlin, il parvint à assainir en un temps record l'entreprise, en faisant de la banque un instrument au service de l'industrie, et devint par la suite un des plus importants financiers de l'industrie lourde en Allemagne. Vers 1910.*

Page ci-contre: *le baron Karl Mayer von Rothschild (1820 Naples — 1886 Francfort-sur-le-Main) fut le premier membre mosaïque de la Chambre des Seigneurs de Prusse, nommé par l'empereur Guillaume Ier. En tant que fils aîné de Karl Mayer Rothschild, l'un des «cinq de Francfort», il dirigea à partir de 1855 la maison mère de Francfort-sur-le-Main. Il est notamment à l'origine de la fondation Carolinum, administrée par l'université de Francfort. Vers 1880*

On peut dire que l'histoire des Juifs allemands et de la finance moderne commence avec Mayer Amschel Rothschild (né en 1743 à Francfort/Main) et ses fils, les «cinq de Francfort». On mesurera l'importance du rôle qu'ils ont joué dans leur époque à un propos attribué à Madame Gudule, mère de Mayer Amschel Rothschild. A une femme inquiète, qui se plaignait du risque d'une guerre, elle aurait fait cette réponse rassurante: «Je vais dire à mon fils de ne pas donner d'argent aux princes, comme cela, ils ne pourront pas faire la guerre.» De fait, l'histoire des Rothschild part de l'époque des Juifs de cour entreprenants au service de petits et de grands potentats pour plonger immédiatement dans celle du capitalisme triomphant, de Mayer Amschel au baron Mayer Carl, membre de la Herrenhaus prussienne, en passant par le baron Anselm Mayer, et pousse des ramifications dans toute l'Europe. Il est pratiquement impossible de faire abstraction de leur rôle dans les rapports économiques et sociaux du continent, bien que la maison ait, semble-t-il, vu son influence décroître plus ou moins rapidement vers la fin du XIX[e] siècle. Mais ce qui compte davantage que l'ascension d'une famille juive isolée, c'est la place que les Juifs allemands dans leur ensemble ont conquise progressivement dans l'économie allemande moderne. Cette évolution a commencé à l'aube de l'ère de la machine pour atteindre son point culminant dans les années de l'ère wilhelminienne, à l'époque où l'Allemagne s'apprêtait à conquérir sa place au soleil. Restée un état purement agraire, elle se transforma en centre industriel de l'Europe centrale, et parallèlement, les activités bancaires et boursières prirent une importance accrue en Allemagne. Au début de cette évolution, il y avait le banquier privé allemand. Les premières firmes bancaires privées en Allemagne ont rarement la structure de simples entreprises de financement ou d'établissements bancaires au sens où nous l'entendons aujourd'hui. La plupart du temps, leur création correspondait à un besoin organique, dans la conjoncture du moment.

C'est ainsi qu'en Allemagne, la naissance des premières banques privées — dont quelques-unes se sont maintenues jusqu'à l'époque nazie — , coïncide avec les trois guerres de Frédéric le Grand. La plupart du temps, il s'agissait de firmes destinées à l'approvisionnement de l'armée, en draps, pour l'essentiel, et aussi, pour autant qu'on n'y avait pas pourvu, en nourriture et en fourrage. Ces livraisons impliquaient nécessairement des transactions financières, et jusqu'à l'époque contemporaine, il y avait, surtout dans les provinces allemandes, des négoces de céréales qui avaient en même temps des activités bancaires. Une partie de ces firmes a été fondée par des Juifs, et a constitué pour

des décennies un patrimoine familial. En outre, un certain nombre d'affaires, plus ou moins importantes, qui se livraient au départ au commerce du drap, se reconvertirent peu à peu en établissements bancaires au sens strict. La plupart de ces firmes ont été victimes d'une conjoncture défavorable, ou alors elles ont été absorbées par les grandes banques.

Daniel Bernstein

Docteur, aussi vrai que Dieu m'accorde ses faveurs, j'étais assis à côté de Salomon Rothschild et il me traitait tout à fait d'égal à égal, de façon toute *famillionnaire*.

Heinrich Heine

L'importance de tous les Konzern mis sur pied par des Juifs au cours de ces trente dernières années — Wertheim, Tietz, Jandorf, Karstadt, Schocken. Pour faire comprendre ce qu'un seul de ces Konzern achète et vend de marchandises dans un seul de ses rayons, nous utilisons les chiffres que le Konzern Tietz publie sur son commerce de denrées alimentaires, qui fournissait un débouché à l'agriculture allemande. En 1932, donc certainement déjà une mauvaise année, il a vendu à ses clients la viande et la graisse de 15 000 boeufs, 32 000 veaux, 101 000 porcs, 13 000 moutons, en outre 9 millions d'oeufs, 3,8 millions de kilos de fromage, 16,3 millions de kilos de légumes et 11,6 millions de kilos de fruits, — pour environ 60 millions de marks au total de denrées et autres produits agricoles. Pour compléter le tableau donné par ces chiffres, ajoutons que dans la même année, il a acheté pour 30 millions de marks de marchandises pour l'industrie textile, 25 millions pour l'industrie de l'habillement, soit 131,82 millions de marks en tout, créant des emplois pour pratiquement toutes les industries allemandes, des usines d'articles optiques ou de ballons de caoutchouc jusqu'aux maisons d'édition. Car ses boutiques de livres anciens et ses librairies comptaient parmi les meilleures de Berlin.

Sur la base d'un secteur d'activité juif, celui de la confection de vêtements (il y avait plus de 14 000 tailleurs juifs pour la seule Allemagne), les Juifs firent de la fabrication de costumes, vêtements et manteaux de prêt-à-porter une organisation économique importante: la «confection» occupait un quartier entier de la ville de Berlin et assurait à d'innombrables ouvriers à domicile un revenu misérable. A Berlin également, ce sont des Juifs qui ont organisé la consommation en masse de repas et de boissons: les noms de Aschinger et de Kempinski sont devenus mondialement célèbres. Le commerce de charbon était assuré à grande échelle par les entreprises Hultschinsky et Caesar Wollheim — la dernière, passée ensuite aux mains des Arnhold, permit au grand industriel Eduard Arnhold de pratiquer le mécénat.

Arnold Zweig

A gauche: *les grands magasins Tietz, Alexanderplatz, à Berlin. 1908.*
Hermann et Oskar Tietz, deux frères, ouvrirent leur premier magasin en 1895 à Munich; suivirent ceux de Cologne et de Berlin. Wertheim, Gerson et Schocken étaient d'autres magasins et chaînes commerciales fondés par des Juifs.

En haut: *la maison Jacob Rothberger, Stephanplatz, à Vienne. 1899.*
Les fenêtres donnant sur la cathédrale étaient louées aux curieux pour les grandes occasions, lors de la procession de la Fête-Dieu par exemple. D'autres maisons viennoises d'un grand renom étaient possédées par des Juifs: Gerngross, Herzmansky et Zwieback.

Ci-dessus: *Emil Rathenau et Thomas Alva Edison posant devant des moteurs électriques à Menlo Park, à une des nombreuses visites de l'inventeur américain. 1911.*

Emil Rathenau, 1838 Berlin — 1915 Berlin, installa en 1880 le premier téléphone à Berlin. Il prit conscience très tôt de l'importance de l'électrotechnique et, en 1881, avant même l'invention d'Edison, fonda la Compagnie générale d'électricité, AEG, qui devint rapidement l'un des plus importants trusts de l'industrie allemande.

Page suivante: *cortège funéraire dans la cité AEG de Berlin aux obsèques d'Emil Rathenau. 1915.*

L'ingénieur Emil Rathenau et le fabriquant Felix Deutsch fondent une affaire pour produire et commercialiser les ampoules et les appareils électriques. Sous l'égide de ces deux intelligences, elle se transforme en une entreprise mondiale: l'AEG. Après la mort de son fils, Walter Rathenau, l'influence juive a pratiquement disparu de l'AEG, qui, en 1933, se glorifie d'être une firme aryenne. L'usine d'ampoules électriques OSRAM suit un chemin analogue. Nous ne citerons que ces deux exemples d'industries qui doivent leur grandeur à l'initiative et au capital des Juifs. Il y aurait beaucoup à faire, si l'on voulait continuer l'énumération pour Berlin, Francfort, Nuremberg ou la région du Rhin.

Arnold Zweig

C'est ainsi par exemple que le commerce des métaux conduit Hirsch, l'ancêtre des usines de cuivre et d'étain, à l'industrie des métaux. En 1820, déjà, c'est-à-dire huit ans seulement après l'émancipation, le négociant Aron Hirsch fondait une usine de cuivre dans le sud du Harz; en 1823, il fut l'un de ceux qui fondèrent la société d'exploitation des usines de cuivre d'Ilsenburg. Mais c'est son petit-fils qui, au tournant du siècle, donna à l'entreprise sa renommée mondiale en regroupant les usines de cuivre et d'étain Hirsch dans une société par actions, en intéressant la firme à l'exploitation de mines en Australie, en Amérique centrale et en Amérique du Sud, en Sibérie, en France et en Belgique, et en établissant quelques succursales de vente dans presque toutes les capitales européennes.

Alors que les Juifs n'avaient presque pas de part à l'essor de l'industrie lourde dans la région du Rhin et de la Westphalie — Paul Silberberg, qui n'a d'importance que comme organisateur de l'exploitation du lignite du Rhin, et Ottmar Strauss, de la firme Wolff, sont des exceptions qui ne s'expliquent que dans la conjoncture de l'après-guerre —, ils ont créé, presque à eux seuls, l'industrie lourde en Haute-Silésie. Au début du XIX[e] siècle, Moritz Friedländer fondait avec d'autres la Minervahütte. Dans les années 1860, son fils construisit la mine Heinrichsgrube et la Moritzhütte, qui est aujourd'hui, avec la Julienhütte, la plus grande usine de Haute-Silésie. Les Pringsheim ont donné une impulsion décisive à la construction de chemins de fer en Silésie. Aujourd'hui, toutes ces usines n'appartiennent plus à des Juifs, elles sont regroupées dans la société par actions des usines métallurgiques de Haute-Silésie.

Arnold Zweig

Marcel Reich-Ranicki
MARGINAUX ET PROVOCATEURS

Les écrivains d'origine juive, de Heinrich Heine à Franz Kafka, furent les figures centrales de la littérature allemande, bien qu'ils fussent marginaux, ou précisément parce qu'ils l'étaient...

Ci-dessus: *la tombe de Heinrich Heine (1797 Dusseldorf — 1856 Paris) se trouve au cimetière Montmartre, à Paris.*

Le 1er septembre 1772, la revue *Frankfurter gelehrte Anzeigen* publiait le compte rendu d'un livre intitulé *Poèmes d'un juif polonais*. L'auteur de la recension assurait que ce titre lui avait fait «une impression très favorable» — il s'agissait d'un jeune homme de vingt-trois ans, stagiaire au Reichskammergericht de Wetzlar, Johann Wolfgang Goethe.

Pourtant, les vers de ce Juif polonais qui composait en langue allemande — il s'appelait Isachar Bär Falkensohn et vécut de 1746 à 1817 — ont profondément déçu le jeune Goethe, qui leur reproche «cette médiocrité odieuse aux hommes et aux dieux»; il lui déplaît qu'un homme se réfère à sa «judéïté», alors qu'il «ne fait pas mieux qu'un étudiant chrétien en belles-lettres».

Certes, le mépris de Goethe était justifié. Mais ce qui est plus intéressant, à mon avis, que ce jugement sévère, ce sont les espoirs extraordinaires qu'il pense être en droit de placer dans la personne du poète juif. Il le considère avant tout — et ici encore à juste titre — comme le représentant d'une minorité, et part du principe que la situation particulière d'un auteur lui permet, et même lui impose, d'adopter une perspective originale.

On comprend que ce Juif polonais, dont Goethe critiquait les poèmes sans ménagement, et non sans ironie, ait incarné à ses yeux la nouveauté, l'étrangeté, la différence.

A coup sûr, le fait d'appartenir à une minorité brimée et persécutée développe et renforce les qualités humaines, en marquant profondément la structure psychique de l'individu. La constatation ne vaut pas seulement pour les Juifs. Chez ces derniers, toutefois, qui sont dépositaires d'une tradition éthique et intellectuelle très ancienne, le fait de vivre pendant des siècles dans des contrées isolées et repliées sur elles-mêmes, une sorte d'existence insulaire, donc, dans différentes parties du continent européen, a eu des conséquences extraordinaires.

«Quand ils sont bons, les Juifs sont meilleurs que les chrétiens, quand ils sont mauvais, ils sont pires.» Cette boutade nous vient de Heine. Il s'agit là d'une généralisation abusive, peut-être, mais dont l'intention, en définitive, n'est pas si aberrante. Car Heine n'entendait rien d'autre par là, sans doute, que cette intensité célèbre et décriée qui est le propre des Juifs, leur radicalité parfois déconcertante, et même ressentie comme effrayante, leur tendance à refuser les compromis et leur penchant à l'extrémisme, admiré, à l'occasion, réprouvé, souvent.

Ce sont ces attributs, et d'autres semblables, qui ont rendu bien des Juifs fascinants, quoique toujours suspects, aux yeux de leur environnement. Ce sont eux qui, dans une certaine mesure, leur ont permis d'agir et de créer, tout en leur imposant d'innombrables souffrances et sacrifices. Cette intensité hors du commun, qui dissimule toujours la nostalgie des frontières, a rendu, comme on le sait, d'immenses services à l'humanité. Mais elle s'est généralement retournée contre les Juifs eux-mêmes, bien qu'ils aient souvent tenté de lutter contre leur nature, — pour leur malheur, même lorsqu'ils n'ont pas été chassés, crucifiés ou gazés.

Ces observations valent aussi, et surtout, pour les Juifs dans la littérature allemande, pour les écrivains et les critiques, pour les grands éditeurs. De fait, un certain nombre d'entre eux ont réalisé ce que Goethe demandait en 1772.

Ce sont eux, les marginaux, les nouveaux venus, qui, souvent, ont su voir différemment, porter un regard neuf sur le monde du connu et de l'habitude. Placés à l'intérieur, et pourtant en dehors du monde auquel ils s'affrontaient, ils pouvaient allier la familiarité intime à la distance sceptique: être à la périphérie, justement, leur permettait

de voir le centre et de le représenter avec une netteté particulière.

Certes, des pans entiers de la littérature mondiale vivent de cette tension entre la proximité et le lointain. Simplement, les écrivains juifs n'ont jamais cessé, dans leur souffrance, d'en éprouver la fécondité artistique : celui qui croit avoir trouvé une patrie, mais qui se retrouve exclu, ou déçu dans son espoir, la voit nécessairement avec des sentiments ambivalents et dans une perspective différente.

Mais surtout, Goethe espérait que ce Juif polonais, avec ses poèmes, arracherait les lecteurs allemands à leur « indifférence légendaire » ; le Juif était censé trouver « insupportables mille choses que vous, vous supportez *si bien* ». Il attendait un trouble-fête et, si possible, un provocateur. Ainsi le jeune Goethe pressentait-il déjà ce que serait le rôle des Juifs dans la littérature et la vie littéraire des pays de langue allemande. Ils avaient vocation de relativiser, de déranger, et, de ce fait, ils représentaient tout naturellement une provocation.

Le Juif — écrivait Thomas Mann en 1937 — constituait, avec « son expérience de la souffrance, son intellectualité éprouvée et sa raison ironique, un correctif secret de nos passions ». De fait, les Juifs, en cette qualité — comme élément dérangeant et provocant, donc comme ferment permanent et « correctif secret » — étaient ceux dont on avait le plus besoin, et qui ont été certainement les moins aimés.

Des Juifs isolés assumèrent cette fonction, *nolens volens*, du vivant de Goethe : je veux parler, bien sûr, de Ludwig Börne et de Heinrich Heine. Tous deux sortaient du ghetto, tous deux espéraient acheter, avec le certificat de baptême, « leur ticket d'entrée pour la culture européenne ». Cet aveu de Heine vaut aussi pour l'autre : « Je ne fais pas mystère de mon judaïsme, auquel je ne suis pas revenu, puisque je ne l'ai jamais quitté ». Tous deux conquirent une célébrité hors du commun dans la culture allemande, tous deux furent haïs, combattus et chassés, tous deux moururent, pour finir, en exil.

Börne et Heine étaient en mesure de donner à la littérature allemande de leur temps ce qui lui a toujours fait défaut, et ce dont elle avait cruellement besoin : les usages du monde et la civilité, l'humour et l'esprit, le charme et la légèreté.

En même temps, on voit s'ébaucher dans l'oeuvre de Börne et de Heine quelques-uns des thèmes essentiels qui se retrouveront par la suite chez de nombreux écrivains allemands d'origine juive. Chez eux, déjà, nous voyons l'alliance si caractéristique de scepticisme lucide et de confiance en la raison. Chez eux, déjà, nous sommes frappés par l'ambivalence particulière de leurs sentiments envers l'Allemagne, et par leur manière originale de voir les choses, qui allie la proximité la plus grande aux avantages de la distance — l'horizon élargi, l'ampleur des vues.

Impossible de ne pas reconnaître, dans leur oeuvre, ce qu'ils voulaient déguiser, souvent, sous la moquerie et l'ironie, la colère et même l'orgueil : la déception des êtres rejetés, la douleur des exclus, la nostalgie des exilés, le deuil des apatrides.

Leur besoin d'appartenance, leur aspiration à la sécurité, leur désir d'avoir une patrie — tout cela, comme ils durent le reconnaître avec lucidité, ils ne pouvaient le trouver dans le milieu juif, le plus souvent arriéré, dont ils étaient issus. Ils avaient bien fait de prendre leurs distances à l'égard de ce monde juif qui, en dépit des efforts d'individus remarquables, restait englué dans des conceptions moyenâgeuses : trop petit pour eux.

Heine et Börne pouvaient-ils passer pour des patriotes allemands ? Ils le voulaient assurément, et ils étaient prêts à payer pour cela le prix fort. Ils avaient obtenu beaucoup, ils furent sans nul doute respectés par ceux qu'ils considéraient comme leurs compatriotes. Mais étaient-ils acceptés ? L'Allemagne était prête à admirer ces deux Juifs plutôt qu'à les intégrer. De quoi se plaignaient-ils ? Ils furent célébrés à l'envie — en même temps que repoussés sans équivoque. Et c'est ainsi que Heine et Börne souffrirent de voir leur amour de la patrie non payé de retour.

Heine et Börne, les solitaires, les apatrides, avaient cru trouver une sorte de patrie dans les mouvements politiques radicaux de leur époque : en cela aussi, ils sont un modèle pour bon nombre de ceux qui vinrent à leur suite dans la littérature allemande.

Refusant les illusions confortables, Börne et Heine n'ont pu que souffrir toujours davantage d'être solitaires, isolés, sans patrie, ou plus exactement de n'être chez eux nulle part.

Ainsi Börne et Heine furent-ils des figures exceptionnelles, et pourtant exemplaires ; marginales, mais centrales. Tout en restant des marginaux de la littérature allemande de leur époque, ils en devinrent les représentants caractéristiques. D'ailleurs, cela ne vaut-il que pour Börne et Heine ? Certes, ils étaient nés au XVIII^e siècle et vivaient à une époque où l'émancipation des Juifs venait juste de commencer. Mais d'autres Juifs qui ont compté dans la littérature allemande n'ont-ils pas été aussi des marginaux, des oubliés, en même temps que des figures centrales et représentatives ?

Disons d'emblée que les réactions de l'environnement non-juif durent avoir un impact particulièrement fort — même s'il n'est pas visible dans tous les cas — sur les écrivains d'origine juive, qui espéraient atteindre, par la reconnaissance rapide de leurs mérites, l'égalité sociale et politique intégrale.

On voit se dessiner ici, pour l'essentiel, deux tendances. D'une part, le Juif qui voulait avoir une activité littéraire en Allemagne, a été pendant long-

temps plus ou moins directement contraint de se faire baptiser; on sait que Börne et Heine ne sont pas les seuls à s'y être résolus, ce fut le cas de bien d'autres écrivains après eux, au XIX[e] et au XX[e] siècle. Mais d'autre part, l'environnement non-allemand continuait à voir en eux, baptisés ou non, des représentants de la minorité juive, et à chercher presque automatiquement dans leurs oeuvres les qualités et traits de caractère, bons ou mauvais, que l'on attribuait aux Juifs, à tort ou à raison.

On comprend dès lors que bon nombre des auteurs concernés en aient conçu une forte irritation, peut-être exagérée, et qu'ils se soient même parfois rebellés. Certains ont tenté d'ignorer cette attitude de leur entourage, qui n'était pas nécessairement malveillante — aucun n'a pu y parvenir complètement, d'autant plus que tous, appartenant à une minorité en butte à la discrimination pendant des siècles, étaient affectés de traumatismes et de complexes nombreux et très divers.

«Il n'était pas possible à un Juif, surtout s'il occupait une position officielle, d'oublier qu'il était juif, puisque les autres ne le faisaient pas, que ce soient les chrétiens, et encore plus, les Juifs. On avait le choix entre passer pour un homme insensible, importun, insolent, ou alors sensible, timide, souffrant d'un complexe de la persécution. Et même si l'on conservait assez d'empire sur soi, intérieurement et extérieurement, pour ne laisser paraître aucune de ces deux attitudes, on ne pouvait pas rester totalement insensible; autant demander à un homme de rester indifférent lorsque, sous anesthésie, mais les yeux grand ouverts, il voit des scalpels malpropres s'enfoncer dans sa peau, la taillader jusqu'à faire couler le sang.» Voilà ce qu'écrivait Arthur Schnitzler dans son autobiographie, *Jeunesse viennoise*, qui ne fut publiée qu'en 1968.

Pour la presque totalité des écrivains allemands d'origine juive, le judaïsme fut, dans le premier tiers de notre siècle, un fardeau qu'ils décidaient de rejeter, supportaient avec résignation, ou tentaient d'arborer comme un drapeau. Presque tous ont souffert de leur judéité, presque tous l'ont maudite, durant des décennies: réactions qui, d'ailleurs — comme dans le cas de Schnitzler — s'expriment plus ouvertement, souvent, dans leurs lettres et journaux, souvenirs et notes autobiographiques, qui n'étaient pas destinés à la publication, que dans leurs romans, leurs pièces de théâtre ou leurs poèmes.

Un grand nombre de ces écrivains se sont, tôt ou tard, coupés ou éloignés du judaïsme, pour en arriver finalement à la conclusion que ce pas est impossible à franchir, parce qu'il ne dépend pas de la décision de l'individu.

Dans une lettre de décembre 1935 — quelques jours avant son suicide — , Kurt Tucholsky, alors exilé en Suède, confessait à Arnold Zweig: «Je suis sorti en 1911 du judaïsme, tout en sachant que cela est impossible.»

Mais que ces écrivains veuillent abandonner le judaïsme ou non, leur origine, leur situation et leur rôle au sein de la société non-juive ont marqué aussi leur identité, leurs complexes et leur orgueil, et naturellement aussi leur oeuvre. Le judaïsme — ou, plus exactement, cette situation d'exclu acculé à la défensive, déterminée par leur origine juive — a mené Franz Kafka à la solitude et au deuil, Joseph Roth et Ernst Toller à la mélancolie et à l'utopie politique, Carl Sternheim, Alfred Kerr et Kurt Tucholsky à l'agressivité et à la provocation, Else Lasker-Schüler et, en dépit des apparences, Anna Seghers, au mysticisme et à l'extase.

Le judaïsme, certes, au sens le plus large de ce terme, a influencé la mentalité des grands feuilletonnistes viennois, de Peter Altenberg à Alfred Polgar, en passant par Egon Friedell, et d'écrivains autrichiens aussi différents que Richard Beer-Hofmann, Arthur Schnitzler et Joseph Roth.

La part prise par les Juifs à la vie littéraire de l'Autriche fut considérable. «Neuf dixièmes de ce que le monde célébrait comme étant la culture viennoise du XIX[e] siècle avaient été favorisés, soutenus et parfois créés spontanément par la société juive de la cité», écrivait Stefan Zweig dans son autobiographie, qui est un document de première main. Dans son étude sur le groupe de poètes du Jung-Wien, qui a fait accéder la littérature autrichienne de la fin du siècle au niveau européen, Hilde Spiel ne relève même plus l'origine juive des auteurs, mais se contente, à l'inverse, de signaler le seul auteur non-juif du groupe, à savoir Hermann Bahr. En même temps, elle rappelle que les grands Autrichiens de la génération précédente, tels Grillparzer et Johann Strauß, avaient aussi des ancêtres juifs.

En parlant, dans cet ordre d'idées, d'une symbiose féconde, unique et sans exemple, n'oublions pas la remarque pertinente de Stefan Zweig: ce que les Juifs viennois ont produit, ce n'est pas «une création spécifiquement juive», «au contraire, par un miracle d'intuition, ils ont restitué l'essence du caractère autrichien et viennois dans toute son intensité». Et ce n'est pas un hasard, bien sûr, si c'est dans la prose d'auteurs juifs que l'on trouve l'image la plus fidèle de la réalité berlinoise — dans les romans de Georg Hermann, dans les feuilletons de Kurt Tucholsky, et, surtout, dans le chef-d'oeuvre d'Alfred Döblin, *Berlin Alexanderplatz*.

Comme l'environnement non-juif poussait nécessairement les Juifs à la défensive, leur position dans la littérature allemande a presque toujours été, me semble-t-il, essentiellement celle de l'opposant. Celà vaut pour Stefan Zweig, bien qu'il ait feint longtemps d'ignorer le problème, cela vaut aussi pour Max Brod, le sioniste radical; la

poésie élitiste et ésotérique d'un Alfred Mombert et d'un Karl Wolfskehl en témoigne, tout comme le traditionnalisme allemand ultra-conservateur de Rudolf Borchardt, et le prussianisme presque émouvant de Bruno Frank et d'Arnold Zweig.

Position du contradicteur, réaction de défi, parfois, c'est ce que l'on décèle dans le goût ostensible de certains écrivains pour des thèmes et des personnages juifs: Else Lasker-Schüler, Lion Feuchtwanger, Max Brod et Arnold Zweig. Et pour finir, seules l'origine juive et la destinée juive peuvent faire comprendre l'extraordinaire fascination que des idées et des thèmes catholiques ont pu exercer, durant des décennies, sur des écrivains tels qu'Alfred Döblin, qui s'est fait baptiser vers la fin de sa vie, et Franz Werfel, qui, lui, ne s'est pas fait baptiser.

Ces facteurs apparaissaient aussi, bien évidemment, dans l'oeuvre des critiques littéraires et des essayistes, de Moritz Heimann et Friedrich Gundolf jusqu'à Walter Benjamin. Le cas de Benjamin est particulièrement révélateur. La publication de sa correspondance, en 1966, permit enfin de découvrir ce qui, souvent, ne s'inscrivait qu'en filigrane de ses écrits: son rapport au judaïsme et l'importance majeure qu'ont eue pour sa pensée certains concepts juifs fondamentaux .

Dans une lettre de 1921 à Max Brod, Kafka parle des «rapports des jeunes Juifs avec leur judaïsme», et de «la terrible situation intérieure de ces générations». Il écrit: «Ce que voulaient la plupart de ceux qui commencèrent à écrire en allemand, c'était quitter le judaïsme, généralement avec l'approbation vague des pères (c'est ce vague qui était révoltant); ils le voulaient, mais leurs pattes de derrière collaient encore au judaïsme du père, et leurs pattes de devant ne trouvaient pas de nouveau terrain. Le désespoir qui s'ensuivit constitua leur inspiration.»

Ce qu'il caractérise ainsi, c'est ce qui a permis à un nombre non négligeable d'écrivains juifs — justement à eux! —, très tôt, souvent dès avant la Première Guerre mondiale, de pressentir l'isolement et l'aliénation croissants de l'intellectuel au sein de la société bourgeoise de l'Allemagne et de l'Autriche, de prendre conscience de cette réalité, qu'ils exprimèrent avec une vigueur remarquable. Schnitzler et Karl Kraus, Döblin, Broch et Werfel, Albert Ehrenstein, Alfred Lichtenstein et Ernst Toller, Tucholsky et Benjamin ont souffert de «la terrible situation intérieure de ces générations» et, plus ou moins consciemment, en ont tiré leur inspiration. Certes, chez bien des auteurs, ces thèmes — le déracinement et l'aliénation de l'individu, sa solitude et son isolement comme conséquence d'une réalité sociale concrète — ne sont évoqués ou esquissés qu'allusivement. En revanche, ils sont dominants, pour me limiter ici au cas le plus marquant, dans la prose de Franz Kafka.

A une époque où Kafka vivait encore, Max Brod faisait remarquer à juste titre que ses romans et ses nouvelles représentaient toujours la souffrance des Juifs, même si le mot «Juif» n'apparaissait jamais. Le «sentiment d'étrangeté» de K. dans *Le chateau* était, selon Max Brod, «ce sentiment particulier du Juif, qui voudrait s'enraciner dans un environnement étranger, qui aspire de toutes les forces de son âme à se rapprocher des étrangers, à devenir tout pareil à eux — et qui ne réussit pas à se confondre avec eux».

On pourrait conclure en disant que Heine fut une figure centrale, représentative, en dépit du fait qu'il était marginal, alors que c'est parce qu'il était un marginal que Kafka est devenu une figure centrale et représentative de la littérature allemande et européenne.

Les Juifs européens ne sont en osmose avec aucune autre langue comme l'allemand, et qui dit langue, dit esprit...

Ludwig Bamberger

La langue de mon esprit restera l'allemand, parce que je suis Juif. Ce qui reste de ce pays entièrement dévasté, je le garderai en moi, qui suis un Juif. Sa destinée, c'est aussi la mienne; mais j'apporte un autre héritage, plus généralement humain. Je veux rendre à la langue allemande ce que je lui dois.

Elias Canetti

Voici une liste des écrivains — Juifs, demi-Juifs et quarts de Juifs («d'origine sémitique», pour parler la langue du Troisième Reich) — qui, depuis le début du XX^e siècle, ont apporté leur contribution à la littérature allemande!

Le Viennois Peter Altenberg, troubadour du XX^e siècle, le poète sensible de la beauté féminine la plus discrète, la plus secrète, en butte depuis longtemps aux attaques des barbares de la théorie raciale, qui le traitent de «pornographe décadent»; Oscar Blumenthal, le créateur de comédies spirituelles, sans grandeur, mais pleines de goût; Richard Beer-Hofmann, noble forgeron de la langue allemande, héritier et interprète de la tradition biblique; Max Brod, l'ami désintéressé de Kafka, un conteur dans la grande tradition, rempli de zèle et d'érudition, qui a fait revivre la grande figure de Tycho Brahe; Alfred Döblin, qui, le premier dans la littérature allemande, a découvert et incarné le type du Berlinois populaire, une des créations les plus originales du monde intellectuel; Bruno Frank, un artisan consciencieux du mot, un dramaturge de métier, pacifiste, chantre du passé de la Prusse; Ludwig Fulda, poète lyrique, auteur de comédies pleines de charme et de lucidité; Maximilian Harden, l'infatigable, et sans doute le seul véritable publiciste allemand; Walter Hasenclever, l'un des dramaturges les plus passionnés; Georg Hermann, romancier simple et sincère de la petite bourgeoisie; Paul Heyse (demi-Juif), le premier Allemand prix Nobel de littérature; Hugo von Hofmannsthal, l'un des plus nobles poètes et prosateurs, le classique, le dépositaire des trésors catholiques de l'ancienne Autriche; Alfred Kerr, critique de théâtre, débordant d'imagination; Karl Kraus, le grand polémiste, un maître de la littérature allemande, un fanatique de la pureté de la langue, un apôtre presque inattaquable du style; Else Lasker-Schüler, une poétesse: on n'ose pas lui accoler une autre épithète, celle-ci suffit; Klaus Mann (demi-Juif, fils de Thomas Mann), un jeune écrivain prometteur, doué d'un beau talent stylistique; Alfred et Robert Neumann, auteurs de romans estimables; Rainer Maria Rilke (quart de Juif), l'un des plus grands poètes européens; Peter Panter [pseudonyme de Kurt Tucholsky, note de l'éditeur], le polémiste pétillant d'esprit; Carl Sternheim, l'un des romanciers et dramaturges les plus pénétrants; Ernst Toller, le poète du *livre des hirondelles*, dramaturge révolutionnaire, qui, à cause de son amour pour la liberté du peuple allemand, passa sept ans dans une forteresse en Bavière; Jakob Wassermann, l'un des premiers romanciers européens; Franz Werfel, dramaturge lyrique, conteur, écrivain remarquable; Karl Wolfskehl, le grand et noble adaptateur des mythes; Carl Zuckmayer, un dramaturge vigoureux; Arnold Zweig, l'auteur du remarquable *Sergent Grischa* et de *De Vriendt kehrt heim* («Le retour de De Vriendt»), un romancier et essayiste de droit divin. Voilà une liste bien incomplète des soldats de l'esprit vaincus par le Troisième Reich! Le lecteur n'a pas besoin de retenir tous ces noms. Qu'il se contente, comme nous, de les saluer, eux et d'autres écrivains juifs qui comptent au nombre de mes amis les plus chers et que j'hésite, par amitié pour eux, à décorer d'une épithète: Stefan Zweig, Hermann Kesten, Egon Erwin Kisch, Ernst Weiss, Alfred Polgar, Walter Mehring, Siegfried Kracauer, Valeriu Marcu, Lion Feuchtwanger, le défunt Hermann Ungar et le prophète vénéré, le voyant Max Picard. Les autres écrivains juifs-allemands dont les noms ne figurent pas sur cette liste voudront bien m'excuser de les avoir oubliés. Que les écrivains présentés ici ne s'offusquent pas d'être placés à côté de tel ou tel de leurs ennemis. Tous sont tombés sur le champ d'honneur de l'esprit. Aux yeux des meurtriers et des incendiaires allemands, ils ont une tare commune: *le sang juif et l'esprit européen.*

Joseph Roth

Le développement de la littérature en Allemagne et en Autriche, du tournant du siècle jusque dans les années 30, fut essentiellement déterminé par des écrivains d'origine juive...
Ci-dessus: *une séance du groupe Poésie à l'Académie des Beaux-Arts de Prusse, à Berlin. Sont assis de gauche à droite: Alfred Mombert, Eduard Stucken, Wilhelm von Scholz, Oscar Loerke, Walter von Molo, Ludwig Fulda, Heinrich Mann. Debout, de gauche à droite: Bernhard Kellermann, Alfred Döblin, Thomas Mann, Max Halbe. Photographie d'Erich Salomon. 1929.*

Comme des eaux longtemps retenues s'engouffrent dans la brèche d'une digue rompue, les Juifs s'imposèrent d'un seul coup dans presque tous les domaines de la littérature: la poésie, la nouvelle, le roman, l'essai, le théâtre; les oeuvres qu'ils produisirent furent perçues, au moins par une certaine couche d'intellectuels, comme représentatives de l'époque.

Hans Tramer

Vse poéty zidy
Tous les poètes sont Juifs (Marina Tsvetaïeva)

Paul Celan

Berthold Auerbach 1812 Nordstetten — 1882 Cannes), de son vrai nom Moyses Baruch, se destinait au rabbinat, mais fit des études de droit et de philosophie. Ses Récits villageois de la Forêt Noire *et ses romans «patriotiques» en firent un poète regionaliste. Le judaisme ne fut un thème chez lui que dans sa jeunesse. Dans son ouvrage* Das Judentum und die neueste Literatur *«Judaisme et littérature d'avant-garde»), il défendit les poètes de la Jeune-Allemagne, tels que Heine et Borne, adhéra à des idées libérales et soutint l'émancipation intellectuelle et le développement de la conscience culturelle du judaisme. A la fin de sa vie, il reconnaissait l'échec de l'intégration des Juifs dans la société allemande.*
Page ci-contre: *Berthold Auerbach. Photographie de F Brandseph. Vers 1875*

Mais il est sûr que j'aspire ardemment à tirer ma révérence au peuple allemand. C'est moins l'envie de voyager que le tourment de ma situation personnelle (par exemple, celle du Juif indécrottable) qui me pousse à partir d'ici.

Heinrich Heine

Le bonheur immérité ... d'être en même temps allemand et juif, de pouvoir prétendre à toutes les vertus des Allemands sans avoir part à aucun de leurs défauts. Moi, qui suis né esclave, j'ai un plus grand amour que vous pour la liberté. Moi, qui sais ce qu'est l'esclavage, je comprends la liberté mieux que vous. Moi, qui n'ai pas de patrie par ma naissance, j'ai plus que vous le désir ardent d'avoir une patrie, et comme mon lieu de naissance n'était pas plus grand que la Judengasse, et que derrière les portes fermées, c'était déjà pour moi une terre étrangère, je ne peux plus me contenter de la ville pour patrie, ni même d'une région, ou d'une province; seule la très grande patrie est à ma mesure, aussi loin que l'on parle sa langue.

Ludwig Börne

Comme j'aimerais aujourd'hui être près de toi, mon cher Jakob [Auerbach], pour partager ta joie. Nous aurons donc encore vécu cela: le Reichstag hongrois a voté l'émancipation des Juifs à l'unanimité, sans débat. Nous avions bien cru que nous ne le verrions pas de notre vivant. Que l'objet de nos aspirations ardentes soit devenu de la sorte le B-A — BA de l'humanité — qui osera dire encore qu'à n'importe quelle époque, on peut désespérer de la victoire de l'idée pure? Et voilà qu'en plus, j'apprends maintenant que Winterstein est nommé ministre du commerce. Au fond, je ne souhaite pas vraiment que les Juifs accèdent à des postes aussi élevés, il faut qu'ils fassent leurs preuves à une place modeste, discrète; sans rechercher toujours les emplois de chefs d'orchestre, qu'ils restent des exécutants, qu'ils suivent la mesure et se fondent dans l'ensemble ...

Berthold Auerbach

Quand j'étais encore un petit paysan en Styrie supérieure, j'ai eu l'occasion de lire les *Schwarzwälder Geschichten* («Histoires de la Forêt-Noire»); à l'époque, déjà, j'en conçus une vénération profonde pour leur auteur, qui connaît si bien la vie paysanne et qui a l'art de la peindre en des couleurs si merveilleuses, si attirantes.

Peter Rosegger

Ci-dessus: *un choeur allemand, constitué d'hommes, chante* La Lorelei *près de la tombe de Heine à Montmartre. 1990.*

Moritz Gottlieb Saphir (1795 Lovas-Bereny, près de Pest — 1858 Baden, près de Vienne), de son vrai nom Moses Saphir, étudia la théologie et la philologie classique, avant de devenir critique pour le compte du journal d'Adolf Bauerle, l'Allgemeine Theaterzeitung, *à Vienne. Interdit de séjour à Vienne à cause de ses satires, il continua d'exercer ses talents de critique de théâtre à Berlin. Il fonda également un certain nombre de revues à la vie brève (la* Berliner Schnellpost, *pour n'en citer qu'une). Son humour satirique, tant redouté, lui valut de devoir quitter également Berlin en 1827, puis Munich en 1834, date à laquelle il regagna Vienne. De 1837 à 1855, il dirigea l'*Humoriste.
A droite: *Moritz Gottlieb Saphir. Daguerréotype de Hermann Biow. 1843.*

C'est le destin éminemment tragique de cette nation qui a donné naissance à son esprit. La douleur ancienne a déposé sur les parois de son cerveau le dépôt du sarcasme... On peut étouffer les plaintes et les paroles, mais l'homme baillonné peut encore rire, rire d'un rire terrible, effrayant. Les Juifs ont eu recours à l'esprit parce que c'est le service militaire qui leur permet, avec le temps, d'accéder au grade d'officier, avant qu'un ordre de l'armée prenne en considération le certificat de baptême, et non le mérite.

Moritz Gottlieb Saphir

Le café Griensteidl se trouvait dans le palais Herbertstein, à l'angle de la Herrengasse et de la Schauflergasse, à Vienne. Peu après son ouverture, les jeunes écrivains, les comédiens et autres « beaux esprits » en firent leur lieu de rendez-vous. Dans les années 1890, le café Griensteidl acquit une renommée littéraire grâce à « Iduna », un cercle littéraire assez ancien, et surtout grâce à la Jeune-Vienne. Sa salle consacrée à la lecture et à l'art devint le forum des nouveaux courants artistiques. Ces écrivains contribuèrent à la naissance de l'une des époques les plus riches de la littérature viennoise.
Lorsque, le 21 janvier 1897, le café Griensteidl ferma, il n'y eut qu'un seul de ses habitués, Karl Kraus, pour saluer de ses sarcasmes cette fermeture : « Vienne va devenir une grande ville, la démolition a commencé... », trouvant là une occasion supplémentaire d'attaquer ceux qu'il considérait comme les « décadents modernes du café ».
A gauche : *le café Griensteidl, un Jour de l'An. Vers 1895.*

Le lieu de rendez-vous de tous les écrivains de la Jeune Vienne était le Café Griensteidl sur la Michaelerplatz ...
Un jour, Richard Beer-Hofmann vint nous rejoindre. Il était vêtu avec une distinction exagérée, une élégance recherchée qui dénotait le goût le plus subtil, et où entrait toujours une nuance de provocation. Il portait tous les jours à la boutonnière une fleur différente, choisie avec soin, en harmonie avec son humeur. Il était (et il est resté) d'une éloquence si persuasive, d'un esprit si lumineux, si pénétrant, que je lui donnais à l'époque le titre de « mécène de l'entendement ». Au début, il se donnait l'air de ne pas vouloir écrire lui-même une ligne, apparemment, il trouvait cela au-dessous de sa dignité ...
Mais c'était Loris qui suscitait l'enthousiasme général, le lycéen Hugo v. Hofmannsthal, qui, âgé de moins de seize ans, avait déjà écrit le drame versifié en un acte *Gestern*. Ce n'était pas seulement la beauté formelle, la musicalité des vers de Hofmannsthal, mais aussi le contenu profond de son oeuvre qui agissait sur nous comme les vapeurs d'une noble ivresse.

Felix Salten

Impossible de parvenir à une intimité complète — avec Loris, à cause de son intolérance, avec Richard, à cause de ses manières affectées, et avec Salten, à cause de son imprévisibilité.

Arthur Schnitzler

Je répugnais absolument à tout dogmatisme, de quelque chaire qu'il fût prêché et dans quelque école qu'il fût enseigné ; il me semblait, au sens étymologique du mot, indiscutable. Et j'avais avec, comme on dit, la foi de mes pères — avec ce qui, dans cette foi, était vraiment foi, et non souvenir, tradition et atmosphère — des rapports tout aussi peu intimes qu'avec toute autre.

Arthur Schnitzler

Dans ces pages, il sera beaucoup question du judaïsme et de l'antisémitisme, certains penseront sans doute qu'il n'est pas décent, nécessaire, ou légitime d'en dire tant. Mais à l'époque où on lira peut-être ces pages, il ne sera plus guère possible — du moins je l'espère — de se faire une image exacte de l'importance que l'on accordait, à l'époque où j'écris ces lignes, à ce qu'il est convenu d'appeler la question juive, sur le plan psychique plus encore presque que sur le plan politique et social. Il n'était pas possible à un Juif, surtout s'il occupait une position officielle, d'oublier qu'il était Juif, puisque les autres ne le faisaient pas, que ce fussent les Chrétiens, et encore plus, les Juifs.

Arthur Schnitzler

Vous me demandez laquelle de mes oeuvres, en dehors de *Der Weg ins Freie (Vienne au crépuscule)*, traite de situations, de personnages et de problèmes juifs. Je répondrai à cela que sans doute, certains de mes livres contiennent des allusions à la situation des Juifs au sein de la civilisation et de la société modernes, et que certains personnages épisodiques sont signalés comme Juifs. Mais je ne dirais pas vraiment que je traite de manière approfondie ce problème ou ces problèmes, tant du point de vue social que du point de vue psychologique.

Arthur Schnitzler

Venons-en au cas particulier d'Arthur Schnitzler. Ce n'est pas ici le lieu, semble-t-il, de nous prononcer sur sa valeur littéraire, mais nous ferons toutefois observer qu'il était et qu'il est représentatif d'une époque, d'un pays, d'une monarchie ; que son oeuvre dramatique et narrative est incomparablement plus forte que les confessions privées et les reportages dérisoires de la « jeune génération » ; que sa langue se distingue par son charme poétique et mélancolique, et qu'elle n'est pas le reflet brut, agressif de faits accumulés, ou le pathos déclamatoire des accusations politiques.

Joseph Roth

Le véritable univers de ses pièces, c'est le monde d'une certaine bourgeoisie cultivée, ou plus exactement intellectuelle : ... il s'agit d'une nuance tout à fait précise, sociale et mentale tout à la fois — , qui restera très caractéristique de l'époque comprise entre 1890 et la Grande guerre. Peut-être en viendra-t-on, plus tard, à parler tout simplement du « monde de Schnitzler », comme l'expression de « monde de Balzac » s'impose pour définir une certaine société de l'époque de Louis-Philippe, bien qu'elle n'ait jamais existé réellement sous cette forme.

Hugo von Hofmannsthal

Le vers célèbre de Schnitzler « Nous jouons tous, l'intelligence, c'est de le savoir » est un condensé de sa conception du monde. Même « la vérité » au sens où on l'entend était sujette à caution, subordonnée à ce jeu — en vertu d'un besoin de la raison — sans aboutir à autre chose qu'à un jeu ; un jeu où il y a plus de masques que de visages, plus de gestes passionnés que de passions, et où les acteurs s'inventent plus de sang et d'esprit qu'ils n'en ont.
Il regardait la vie avec sérénité, parce qu'elle ne cesse de renaître de la mort, et avec résignation, parce qu'elle débouche toujours sur la mort. Il regardait le monde avec amour et figurait avec amour ce qu'il voyait.

Mais lorsque ce monde se mit à vaciller, l'époque devint mauvaise pour les observateurs tranquilles et sensibles, et le cri d'angoisse et de rage d'un monde saisi par la panique étouffa la voix de l'écrivain qui ne voulait pas cesser d'être écrivain, en dépit de l'époque qui lui tenait un tout autre langage.

Alfred Polgar

La seule chose qui me donne une certaine assurance est de connaître mon pouvoir de pénétrer dans les âmes..., d'y pénétrer profondément et dans toutes, dans celles des crapules et dans celles des honnêtes gens, dans celles des femmes, des hommes, des enfants, dans celles des païens, des Juifs, des protestants et même dans celles des catholiques, des nobles et des Allemands, quoique j'ai entendu dire que ce serait infiniment difficile pour l'un d'entre nous, et même impossible.

Arthur Schnitzler

Je me suis souvent demandé avec étonnement d'où vous teniez la connaissance de tel ou tel point caché, alors que je ne l'avais acquise que par un pénible travail d'investigation, et j'en suis venu à envier l'écrivain que déjà j'admirais.

Sigmund Freud

A une époque où ces théories n'existaient encore qu'à l'état d'ébauche, il a dramatisé la psychanalyse. Et il a capté, dans ses romans et ses pièces de théâtre, la Vienne fin de siècle, la fixant ainsi pour les générations futures : une ville tout entière, avec sa culture propre, l'espèce humaine qu'elle a nourrie et développée jusqu'au point de maturité, de maturité excessive, où elle s'est éteinte ; dans ses oeuvres, il lui a donné une voix, un visage.

Egon Friedell

Il faut bien nous l'avouer, Poldy, nous avons un pays, mais nous n'avons pas de patrie — à la place, nous ne trouvons qu'un fantôme. Et il y a de l'amertume à penser que pour ce fantôme, nos enfants auront peut-être un jour à verser leur sang.

Hugo von Hofmannsthal

Extérieurement, il donnait l'impression d'incarner à un degré rare l'harmonie entre le caractère juif et l'allemand, alors qu'intérieurement, il souffrait des éléments qui la constituaient ... Il tentait d'arracher ses racines, mais ne tolérait pas qu'un autre s'en prenne à elles. Et même lorsque personne ne l'attaquait sur sa double origine, sa judéité, comme sa germanité, lui causaient toujours un malaise, qu'il pouvait maudire ou cultiver, mais qui restait toujours sacré pour lui.

Heinz Politzer

Arthur Schnitzler (1862 Vienne — 1931 Vienne) étudia la médecine, travailla en tant que médecin à l'hôpital général de Vienne (1885-1888), fut assistant de son père à la polyclinique de Vienne (1888-1893), puis se consacra de plus en plus à ses travaux littéraires. Aux côtés de Richard Beer-Hofmann, Hermann Bahr, Felix Salten, Hugo von Hofmannsthal, il faisait partie du cercle littéraire de la Jeune-Vienne qui se réunissait au café Griensteidl. Comptant parmi les fidèles représentants de l'impressionnisme viennois, Arthur Schnitzler était un observateur remarquable, doué d'une intuition psychologique particulière. Ses personnages, puisés dans le monde viennois des années 20, conservent une force qui échappe au temps grâce à la transposition artistique qu'il en a faite. Il utilisa, quasiment le premier, le monologue intérieur dans Le lieutenant Gustel *et dans* Mademoiselle Else. La ronde, *qui met en scène des amusements érotiques, thème alors aussi tabou que fascinant, fit scandale. Sa comédie* Professeur Bernhardi *décrit le cas quasi clinique d'un antisémite d'influence autrichienne. Dans son roman* Vienne au crépuscule, *Arthur Schnitzler s'intéresse surtout à la recherche d'identité de la communauté juive de Vienne, partagée entre son désir d'assimilation et ses positions sionistes. Son autobiographie,* Jeunesse à Vienne, *expose ses positions sur les problèmes de l'époque, plus particulièrement sur celui de l'antisémitisme.*

Hugo von Hofmannsthal (1874 Vienne — 1929 Rodau) est issu d'une famille juive de Bohême de fabricants de soie. Dès l'âge de dix-sept ans, il publia dans la Neue Freie Presse *ses premiers poèmes sous le pseudonyme de Loris. Par la suite, il fut introduit dans le cercle littéraire du café Griensteidl. Dramaturge, il s'est surtout intéressé aux modèles antiques. Son adaptation d'*Electre, *remarquée par Richard Strauss, déboucha sur une longue et fructueuse collaboration entre le poète et le compositeur (*Le chevalier à la rose, Ariane à Naxos,...*) Avec Max Reinhardt, il est un des principaux promoteurs du festival de Salzbourg, pour lequel il créa* Das Salzburger grosse Welttheater *(« Le grand théâtre du monde de Salzbourg ») et* Jedermann, le jeu de la mort de l'homme riche. *Avec ses pièces,* Der Schwierige *(« L'irrésolu ») et* Der Unbestechliche *(« L'incorruptible »), il se révéla être le plus autrichien des poètes autrichiens du début de ce siècle.*
Ci-dessus: *Otto Brahm (1856-1912), directeur de théâtre très influent à Berlin, en visite à Semmering avec (de gauche à droite) Arthur Schnitzler, Hugo von Hofmannsthal et Felix Salten. 1905.*

Richard Beer-Hofmann, 1866 Vienne – 1945 New York) termina ses études de droit à Vienne en 1890. La même année il fréquenta pour la première fois le café Griensteidl où il rencontra Hugo von Hofmannsthal et Felix Salten. La Berceuse pour Miriam, premier long poème [illegible] incombe à Jakob et les événements religieux de la prédestination C'est un sujet biblique qui préside à la trilogie du roi David à laquelle Richard Beer-Hofmann commença à travailler dès le début de ce siècle. Ne sont achevés cependant de cette grande fresque poétique que le prologue, Jaakobs Traum (« Le rêve de Jacob »), *et les sept tableaux du « Jeune David* Ci-dessus: *Richard Beer-Hofmann. Photographie de D'Ora. 1909*

Jeunes gens, nous étions fascinés par l'idée d'opposer au monde insipide et banal de l'apparence extérieure le monde «intérieur» qui plonge ses racines dans les profondeurs de l'âme, dans «cet abîme à la profondeur insondable» (nous étions aussi passionnés de Tristan), chez les «Mères», dans le secret du passé; nous fûmes conquis par le premier discours de Buber, de1909, où il l'appelait «le sang». Nous étions subjugués par le *Schlaflied für Mirjam («Berceuse pour Miriam»)* de Richard Beer-Hofmann, «Le sang de ceux qui ont été — il coule vers ceux qui vont venir, le sang de nos pères, chargé d'inquiétude et de fierté» ... cette idée mystique avait pour nous une puissance aussi forte que celle du rêve, toutes deux se reflétaient dans la littérature viennoise d'avant 1914. De nombreux vers de Hofmannsthal («... Et mes ancêtres, qui, dans leur suaire, sont aussi proches de moi que ma propre chevelure...»), de Schnitzler («celui qui comprend ces rapports étroits, aura la vie éternelle ...»), et de bien d'autres, semblaient venir confirmer notre sentiment de l'existence.

Robert Weltsch

Substantiellement, je suis tout à fait Juif, fonctionnellement, tout à fait Autrichien.

Richard Beer-Hofmann

Nous sommes jugés d'après d'autres lois que les autres peuples; que nous le voulions ou non, nous, Juifs, nous sommes en représentation, sur une scène, façonnée par notre destin. Les qualités et les défauts des autres peuples sont considérés comme tout naturels. Mais quand il s'agit des Juifs, tout le monde s'installe dans son fauteuil pour assister au spectacle. Le regard, la voix, la tenue, la couleur des cheveux, la corpulence physique — tout est passé au crible par des juges haineux — et malheur à nous, si nous ne nous comportons pas sur la scène en héros.

Richard Beer-Hofmann

Lorsque je ne serai plus et que ceux qui lisent l'allemand voudront me compter parmi les leurs, eh bien, j'aurai été un poète allemand. Mais j'aurai un avantage sur beaucoup d'autres: celui de pouvoir me reposer sur une longue lignée d'ancêtres qui, soumis à des pressions de toutes sortes, n'ont jamais abandonné leur Dieu.

Richard Beer-Hofmann

Je n'étais pas Juif, quand j'étais enfant. Né Juif, je ne suis devenu Juif que bien plus tard, à l'adolescence, l'esprit en éveil, le coeur bouleversé. Mon père, avec toutes ses idées et ses opinions, était encore un représentant de l'ère libérale. C'était un homme merveilleusement doué, rempli d'une passion contagieuse. Il croyait ardemment à la réconciliation des hommes, à la fin de la haine entre les peuples, à l'intégration des Juifs dans la communauté des nations. Il riait des différences confessionnelles, qu'il appelait des absurdités dépassées, il rejetait l'éducation juive qu'il avait reçue en tant que fils de rabbin, il rejetait sa foi juive avec toute l'impétuosité de sa nature impulsive, et comme il avait les idées de l'ère libérale à laquelle il appartenait, il était un cosmopolite, il s'adonnait aussi à un panthéisme diffus, qui n'était lié à aucune règle ou tradition religieuse. Il se souciait peu de savoir si nous, les enfants, recevions un enseignement religieux ou non. Et ma mère, tranquille, douce et enfantine, à l'air juvénile jusque dans son grand âge, adoptait tout naturellement les comportements de son époux. Nous, les petits, nous pouvions bien faire notre prière au Bon Dieu: «Père, pose ton regard sur l'enfant couché.» Mais nous n'aurions pas su dire quel Dieu c'était, un Dieu des Juifs, un Dieu des Chrétiens ou un Dieu des Musulmans.

Felix Salten

Felix Salten (1869 Budapest – 1945 Zurich), de son vrai nom Siegmund Salzmann, arrive à Vienne alors qu'il était encore enfant et s'intéresse à la littérature dès l'âge de dix-huit ans. En 1891, il collabore à la Allgemeine Kunstchronik *et, peu après, est chargé de la critique théâtrale du Burgtheater et de la critique d'art pour la* Wiener Allgemeine Zeitung. *Il appartenait, avec Richard Beer-Hofmann, Arthur Schnitzler, Hugo von Hofmannsthal et Hermann Bahr au cercle littéraire de la Jeune-Vienne qui se réunissait au café Griensteidl. À l'instar du Überbrettl berlinois et de l'Ernst Schapirograf munichois, il voulait en 1901 l'un des premiers cabarets littéraires à Vienne, l'Hugenotten-Theater zum lieben Augustin. En 1906, il prit la direction de la rubrique culturelle de la* Neue Freie Presse, *qu'il conserva trente-trois années durant. L'œuvre de Felix Salten est si abondante qu'elle échappe à toute classification. Il fut aussi un prolifique critique théâtral et feuilletoniste, dont les articles furent publiés sous forme de recueils en Allemagne. Mais le plus grand succès qu'il connut remonte à son unique roman, composé de nouvelles, de récits et de romans. On en attribue* Josephine Mutzenbacher, *un livre anonyme réputé pour être l'un des meilleurs romans érotiques en langue allemande. Toutefois, il doit sa popularité et son succès mondial à ses histoires d'animaux, essentiellement à* Bambi *(1923), qui inspira Walt Disney.*

Son ouvrage sur la Passion, Hommes nouveaux sur une terre ancienne (1925), témoigne de son adhésion au sionisme.

A gauche: *Felix Salten et ses enfants. Photographie de D'Ora. 1911*

Peter Altenberg 1859 Vienne – 1919 Vienne, de son vrai nom Richard Englander, inventa simultanément, par un trait de génie, un genre et un langage qui savent trouver un écho dans la Vienne fin de siècle. Bohème et excentrique, le poète passe pour être un des représentants les plus caractéristiques de ce qu'on a appelé l'impressionnisme viennois, avec ses Esquisses viennoises *qui croquent le quotidien de cette époque et ses particularités*
À gauche: *Peter Altenberg au Café Central à Vienne 1907*

Alfred Polgar 1873 Vienne – 1955 Zurich, fut critique de théâtre pour la Weltbühne *et le* Tagebuch *à Berlin de 1925 à 1933, date à laquelle il revint à Vienne. En 1938, il émigra à Paris puis aux États-Unis en 1942. Avant tout feuilletoniste satirique de renom, il reste le maître de la* forme brève, *avec ses critiques culturelles et littéraires, ses commentaires sportifs et ses aperçus divers.*
An den Rand geschrieben
Lettres en marge
Page de couverture, en bas : *Alfred Polgar. Vers 1952*

Anton Kuh (1891 Vienne – 1941 New York) était l'un des êtres les plus spirituels de la scène littéraire des cafés viennois. Cet auteur d'articles pour des journaux viennois et berlinois était réputé pour l'originalité de ses improvisations, ce qui lui valut d'être surnommé par son ami Egon Friedell le «poste téléphonique». Ses ouvrages les plus connus sont Von Goethe abwärts *(1922, «En aval de Goethe») et* Der unsterblicher Osterreicher *(1931, «L'Autrichien immortel»), ainsi qu'un pamphlet qu'il improvisa contre Karl Kraus,* Der Affe Zarathustra *(«Zarathoustra le singe»).*
A gauche: *Anton Kuh. Photographie d'Albert Hilscher. 1931.*

Un trait particulièrement caractéristique du feuilleton viennois est le mélange de judaïsme authentique et d'aryanisme authentique, sur le mode du jeu. La mélancolie de la synagogue s'allie à l'ébriété de Grinzing. Le Heurigen viennois est-il le meilleur moyen de noyer le chagrin d'une diaspora millénaire? Il semble que oui. Le Drah'n (le deuil), c'est ma vie — aussi vrai que je vis. Ce caractère hybride se traduit parfaitement dans la construction et le genre du feuilleton viennois. Il a un intellect sensible et des sentiments remarquablement intelligents. Il utilise les émotions pour ses jeux d'esprit d'une logique tortueuse, mais par ailleurs, sa tête garde toujours une réserve d'émotion et d'attendrissement. Le feuilleton viennois a une conception du monde résignée, lorsque les idées lui manquent, et une activité cérébrale, lorsque les émotions ne peuvent pas suivre.

Alfred Polgar

Altenberg était un Viennois de souche, et pourtant un apatride, le sol sur lequel il marchait ne le reconnaissait pas. C'était un Juif. Comme Ahasvérus, il passait sa vie à courir de chambre d'hôtel en chambre d'hôtel, de café en café. Son esprit était juif, fait d'antithèses, de retournements et d'abandons — mais sa colère était celle des prophètes, son chagrin celui de l'Ancien Testament. Peter Altenberg apportait la preuve de la constance de la race juive. Sa parole est immortelle, comme celle d'un poète biblique.

Albert Ehrenstein

Tout homme a vu, au moins une fois dans sa vie, la femme telle que Peter Altenberg la voit toujours: avec les yeux de l'amour.

Egon Friedell

Théâtre du Kurfürstendamm; plein à craquer...Pendant une heure et demie, il marche de long en large, il parle, il se bat. De la table aux feux de la rampe, de la rampe à la bouteille. Tantôt il se perd en digressions, tantôt il s'arrête, tantôt il lui vient une nouvelle idée. Il n'est pas obséquieux devant l'assemblée, il devient «unpleasant». Ne recule pas devant les vérités désagréables. Il s'empoigne aussitôt, déchire les voiles dès qu'il renifle ne serait-ce que la tentation de l'embellissement.

Alfred Kerr, sur Anton Kuh

C'était [Egon Friedell] — ne l'oublions pas — , un homme à multiples facettes, un authentique philosophe de la culture et un brillant essayiste, un amoureux et un connaisseur du théâtre, — il fut aussi auteur dramatique et acteur — , un artiste de cabaret dont les improvisations, qui ne le cèdent en rien à celles d'un Anton Kuh, faisaient rire l'homme le plus maussade; mais il était aussi ... capable de rire, à gorge déployée, et de bon coeur.

Friedrich Torberg

C'est justement dans les petites choses qu'il [Alfred Polgar] montre sa maîtrise. Il polit le quotidien jusqu'à ce qu'il devienne insolite. Qu'irait-il faire avec l'insolite? Il ne peut pas se mesurer avec lui. Qu'irait-il faire avec des «événements» passionnants? Chacune de ses phrases contient des événements linguistiques sensationnels. Sa forme est si subtile, qu'aucun argument grossier, aucune action tangible ne viendrait s'y couler. (...) Sa forme séduit la vérité. Lorsque chez lui, le tragique aboutit à un mot d'esprit, on ne remarque même pas l'arbitraire de celui-ci, et la gravité de celui-là. Lorsqu'il écrit sur quelque chose, c'est bien «quelque chose» qu'il a écrit. Il n'existe plus nulle part de chroniqueur (de langue allemande) comparable à ce créateur, qui en surpasserait bien cent autres.

Joseph Roth

Polgar Alfred: aujourd'hui un classique — d'une douceur si provocante d'être repliée sur elle-même que le piano de son être faisait vibrer les tasses, Polgar donc jouait au tarot; mais ce n'était pas le jeu de tarot bourgeois, c'était la fuite de Bouddha dans le tarot; lorsqu'on le voyait assis pendant des heures à jouer, on ne pouvait pas s'empêcher de penser: «Bon Dieu, que ne ferait-il pas, cet homme, s'il ne restait pas des heures à jouer au tarot!» C'était bien pour cela qu'il restait assis à jouer.

Anton Kuh

Maximilian Harden et Karl Kraus, Siegfried Jacobsohn, Stefan Grobmann et Leopold Schwarzschild : tous auraient pu mettre en sous-titre à leurs revues et leurs écrits polémiques celui que le plus malheureux d'entre eux, Erich Mühsam, enfermé dans la prison de Sonnenburg, donna à son *Kain (Caïn)* : « Revue d'humanité ». Dans les numéros de la *Zukunft, Fackel, Weltbühne, Pan* (Kerr) ou du *Tagebuch*, on trouve, capté pour toujours, le fleuve de la vie de l'esprit qui a coulé depuis 1890 entre Berlin et Vienne. Même l'éphémère, l'éphémère, justement. Lorsque nous feuilletons ces journaux, nous voyons défiler devant nos yeux ces quarante années qui ont rempli notre vie jusqu'à ce jour, condensées, exprimées dans une langue que tel écrivain a su marquer de manière abstruse, tel autre de manière classique et percutante.

Arnold Zweig

C'est Karl Kraus qui m'a appris que l'on peut tout faire avec les mots des autres. Il faisait un usage stupéfiant de ses lectures. Il était passé maître dans l'art d'accuser les gens en se servant de leurs propres termes. Ce qui ne l'empêchait pas ensuite, bien entendu, de les accuser explicitement dans son propre langage. Il vous donnait les deux, et étouffait tout le monde. On savourait le spectacle parce que l'on reconnaissait la loi qui avait dicté ses paroles... On ne voulait manquer aucun de ces événements, on ne voulait en laisser passer aucun. On allait à ses conférences, même malade, même brûlant de fièvre. Ainsi cultivait-on par la même occasion son penchant pour l'intolérance, déjà naturellement prononcé, mais à présent autorisé, pour ainsi dire, à s'accroître d'une manière presque inimaginable.

Elias Canetti

Dans ce petit monde de la littérature judéo-allemande, il [Karl Kraus] règne vraiment, ou plutôt ce qui règne est le principe représenté par lui, auquel il s'est si admirablement subordonné qu'il va jusqu'à se confondre lui-même avec le principe et entraîne les autres dans cette confusion.

Franz Kafka

Alfred Kerr était spirituel, jouisseur, subjectif, il jugeait au cas par cas, c'était un impressionniste. Faire la critique d'une pièce, c'était pour lui écrire un poème sur la soirée théâtrale : il aimait l'illusion, la belle apparence, la fête des yeux et de l'esprit.

Hans Sahl

C'était notre dernier Européen de renom [Maximilian Harden] qui parlait. Un homme qui, par ses mots, ressuscitait un monde englouti, le représentant d'une époque presque disparue, un homme qui croyait encore au droit, au fair play, à la morale et à la distinction, y compris dans le débat d'idées. « J'ai toujours combattu l'empereur, dès le premier jour — mais sous son règne, on ne tuait pas les gens. » Il grandissait, se dépassait lui-même. Il dépassait les têtes de ces petits bourgeois qui faisaient cercle autour de lui, un homme parlait, qui parlait la langue du monde, et non la langue de cette autre Allemagne. Il évoquait une nation imbécile qui défaisait le travail de toute sa vie en fredonnant le refrain « Isidore ! » (lui qui ne s'était jamais appelé Isidore, mais Felix). Il parlait du délit imprescriptible de sa judéité, et de la bêtise imprescriptible d'un régime politique.

Kurt Tucholsky

Maximilian Harden (1861 Berlin — 1927 Montana, Suisse), de son vrai nom Maximilian Felix Ernst Witkowski, se trouva en tant que critique de gauche constamment en butte à l'establishment de l'empire wilhelminien. En 1923, après avoir échappé à un attentat, il se retira en Suisse.
Ci-dessous : *Maximilian Harden. Photographie de Rudolf Dührkoop. Vers 1905.*

Alfred Kerr (1867 Breslau — 1948 Hambourg), de son vrai nom Alfred Kempner, fit des études de philosophie et de germanistique à Breslau et Berlin, où il s'installa. De 1895 à 1920, il fut le critique de théâtre le plus influent et le plus incontesté de Berlin. De 1900 à 1919, il collabora en tant que critique au Tag, *puis, à partir de 1920, au* Berliner Tageblatt, *un journal libéral très prisé par la bourgeoisie juive. Ce virtuose au style sophistiqué, émaillé de pointes spirituelles, savait à commenter la brillante vocalade du théâtre à Berlin et le «duel stylistique» qui opposait Erwin Piscator et Max Reinhardt, qu'il attaquait (à raison). Ses exposés étaient empreints d'intuitions géniales et d'un esprit analytique remarquable. Ses positions intellectuelles privilégiaient la dramaturgie de Lessing et le romantisme. Son œuvre majeure,* Die Welt im Drama *(1917, «Le monde en drame») est un témoignage de référence sur l'histoire culturelle de la dramaturgie de l'époque.*
Ci-contre: *Alfred Kerr. Photographie de Lotte Jacobi Vers 1920.*

Karl Kraus (1874 Gitschin, Bohême — 1936 Vienne) renonça à la confession juive en 1898 et se convertit treize ans plus tard au catholicisme. Prolixe en essais, aphorismes, satires et poèmes — publiés principalement dans le Fackel («Le flambeau»), une revue qu'il fonda en 1899 —, il poursuivit de sa verve tranchante et impitoyable la production de la «clique» littéraire et de la «journaille» de son temps. Il tenait pour responsable de l'atrophie de l'esprit du temps la négligence du langage. Dans un pamphlet antisioniste, Une couronne pour Sion, *et à travers divers articles du* Fackel, *il s'en prit au judaïsme.*
Page précédente, en haut: *Karl Kraus. Photographie de D'Ora. 1908.*

Jakob Wassermann (1873 Furth — 1934 Altaussee, Styrie) s'installa en 1898 à Vienne où, en tant qu'auteur des éditions Fischer, il évolua dans le cercle d'Arthur Schnitzler et Hugo von Hofmannsthal. Son œuvre romanesque, influencée par la psychanalyse et proche en partie de la littérature de colportage, traduisait son aspiration à un monde plus juste et appelait à lutter contre l'inertie du cœur». Son livre Les Juifs de Zirndorf *(1897) décrit la vie des Juifs dans son village natal.* Mon chemin comme Allemand et Juif *(1921), son autobiographie, est une réaction contre la montée de l'antisémitisme. Après la prise de pouvoir de Hitler, il exprima son adhésion au sionisme dans* Introspection *(1933).*

Ci-dessus: *Jakob Wassermann. Photographie de l'Atelier Kolliner. Avant 1933.*

Stefan Zweig (1881 Vienne — 1942 Pétropolis, Brésil, mort par suicide), auteur lyrique appartenant à l'impressionnisme viennois, se révéla humaniste pacifique, influencé par son amitié avec Emile Verhaeren et Romain Rolland. Il partageait avec Hugo von Hofmannsthal l'intime conviction d'être l'un des ultimes représentants de la culture bourgeoise européenne, qu'il décrit dans ses nouvelles, ses romans et son autobiographie, Le monde d'hier *(1942). Il publia, après avoir quitté Salzbourg en 1935 à cause de la montée du nationalisme, un recueil,* Kaleïdoscope *(1924), et un roman très court,* Der begrabene Leuchter *(1937, «L'éclaireur enseveli»), dont le thème central est le judaïsme.*

Page ci-contre: *Stefan Zweig. Vers 1925.*

Je suis Allemand et je suis Juif, l'un autant et aussi totalement que l'autre, les deux sont indissociables.

Jakob Wassermann

Comme cet homme s'est tourmenté! Tourmenté par lui-même, par son environnement, par le destin, la fin, le froid et le chômage, l'incapacité de s'y retrouver dans le monde grossier où l'on ne faisait qu'amasser de l'argent, dans le monde hypocrite des bourgeois à redingote en velours ou à lunettes d'écaille — tourment et irrésolution, désespoir et haine de soi, désarroi intérieur, sarcasmes de l'extérieur... On lui a reproché d'être, lui, le Juif, plus allemand que les Allemands eux-mêmes — assurément, il a aidé l'âme allemande à s'exprimer elle-même, mais il est bien éloigné de la germanité de notre époque. Comme le paysage sombre se met à chanter sous ses mains! Comme la musique, les forêts, les machines, l'agriculture, les routes empierrées disent ce qu'elles sont, ce qu'elles sont pour lui, et ce qu'elles sont pour nous! Il a dit l'indicible, il est ce que le Français appelle un «bourdon», la grande cloche de l'église, au timbre grave.

Kurt Tucholsky

Deux lignes de sa vie et de sa pensée — inextricablement nouées, tantôt distinctes, tantôt parallèles, tantôt confondues, elles traversent toute la vie et l'oeuvre de Wassermann: la confrontation avec le destin des Juifs dans le monde allemand et le combat pour la justice dans la société des hommes. La justice et le judaïsme — pour Wassermann, les deux sont indissolublement liés.

Peter de Mendelssohn

Lorsque j'ai vu Jakob Wassermann pour la dernière fois — c'était à Zurich — , la mort ne l'avait pas encore marqué. Il parlait avec fougue, et parfois même avec passion. Il parlait de l'Allemagne, le pays de son père, de sa mère, le pays de son coeur. Car il était Juif, comme on sait, et un Juif allemand appartient doublement à l'Allemagne. Il appartient à l'Allemagne d'un amour désintéressé et véritablement tragique. Il y avait aussi de l'amertume dans ses paroles, oui, c'était bien de l'amertume. Il ne portait pas encore les stigmates de la mort, mais déjà ceux de l'amertume, annonciatrice de la mort. Il n'était pas allé jusqu'au bout de sa route d'Allemand et de Juif. Cette route ne menait nulle part. Elle venait buter contre un mur de haine et de brutalité. Arrivé au pied de ce mur, Jakob Wassermann dut faire demi-tour, reprendre le bâton du Juif errant, et s'en aller en exil.

Joseph Roth

Je ne crois pas que nous ayons à fonder une littérature « juive », une littérature nationale ; nous n'avons qu'à écrire sous la dictée de ce qui nous pousse. Et puisque nous sommes Juifs, et que nous ne le nions pas, cette oeuvre prendra un caractère juif. Tout effort violent pour s'en défendre, toute insistance délibérée me semblent superflus.

Stefan Zweig

Ce sentiment confus auparavant, renforcé par dix années de vie errante, la liberté absolue de choisir entre les nations, de se sentir partout un hôte, un participant, un médiateur, ce sentiment international d'échapper à la folie d'un monde fanatique — c'est lui qui m'a intérieurement sauvé à cette époque ; c'est au judaïsme, je le sens bien, que je dois d'avoir accédé à cette liberté supra-nationale.

Stefan Zweig

Mais parmi tous leurs mensonges, il n'en est aucun, peut-être, qui soit plus faux, plus vulgaire, plus contraire à la vérité que celui-ci : les Juifs d'Allemagne sont supposés avoir exprimé de la haine ou de l'hostilité contre la culture allemande. C'est tout le contraire : en Autriche, justement, on voyait bien, sans conteste possible, que dans toutes les régions éloignées où la langue allemande était menacée, c'étaient des Juifs, et eux seuls, qui étaient attachés au maintien de la culture allemande. Les noms de Goethe, de Hölderlin et de Schiller, de Schubert, de Mozart et de Bach n'étaient pas moins sacrés pour ces Juifs orientaux que ceux de leurs ancêtres. Amour malheureux, peut-être, et aujourd'hui certainement payé d'ingratitude, mais cet amour a bel et bien existé, et jamais, au grand jamais, un mensonge ne pourra l'effacer du monde, car mille oeuvres et actions individuelles en font foi.

Stefan Zweig

Jamais je n'ai senti la liberté que me donne mon judaïsme aussi intensément qu'à présent, à l'époque de la démence nationale. La seule chose qui me sépare de vous et des vôtres [les Sionistes], c'est que je n'ai jamais voulu que le judaïsme redevienne une nation, et s'abaisse à entrer en concurrence avec les réalités. J'aime la diaspora, je l'approuve, elle est le sens de l'idéalisme juif, sa vocation à l'humanité universelle, à la citoyenneté du monde. Et je n'ai jamais voulu d'autre union qu'en esprit, dans notre seul élément réel, je ne veux pas du ciment d'une langue, d'un peuple, des coutumes, des usages, qui sont des synthèses aussi belles que dangereuses.

Stefan Zweig

Et c'est un bouillonnement de Brod, Werfel, Kafka et Kisch.

Anton Kuh

La plupart des auteurs allemands pragois étaient juifs, sans être vraiment pénétrés de leur appartenance au judaïsme. Leur conscience linguistique allemande déterminait leur conscience historique plus fortement que ne pouvait le faire par exemple la conscience de leur origine... Les poètes et écrivains de langue allemande avaient simultanément accès à quatre sources ethniques au moins: l'allemande, bien évidemment, à laquelle ils appartenaient par leur culture et par leur langue; la tchèque, qui était l'élément dans lequel baignait leur vie; le judaïsme, même s'ils n'étaient pas juifs eux-mêmes parce qu'il constituait un facteur majeur, omniprésent dans l'histoire de la ville; et l'autrichienne, dans laquelle ils étaient nés, avaient été élevés, et qui déterminait leur destin, qu'ils l'acceptent ... ou le refusent pour telle ou telle raison.

Johannes Urzidil

« Prague est traversée par la Nebbich, qui finit tout de même par se jeter dans l'Elbe », écrit Gustav Meyrink. Il n'était, on le sait, qu'un Pragois d'adoption, et par conséquent, ou malgré cela, il avait gardé une certaine distance critique à l'égard de la petite mère dorée au bord de la Moldau. Il était bien le seul dans le cortège des écrivains pragois. Il n'est pas un Pragois, qu'il soit lettré ou non — mais au fond, tout le monde était lettré ou se considérait comme tel, et ceux qui n'avaient pas publié une ligne se considéraient même comme supérieurs aux auteurs reconnus par le public — je vous demande un peu, qui est-ce donc, ce Werfel, son père tient un magasin de gants dans la Mariengasse — , je disais donc, pas un Pragois n'a jamais fait le moindre reproche à Prague (alors qu'à Vienne, dont on prétendait goûter la douceur de vivre, on ne s'épargnait jamais les critiques les plus acerbes, de Nestroy à Qualtinger en passant par Karl Kraus), aucun Pragois n'a jamais hésité à considérer Prague comme le nombril du monde, et lui-même comme le nombril de Prague.

Friedrich Torberg

Qu'ai-je de commun avec les Juifs ? C'est à peine si j'ai quelque chose de commun avec moi-même et je devrais me tenir bien tranquille dans un coin, content de pouvoir respirer.

Franz Kafka

Car, de même que K. vit dans le village près de la montagne du château, l'homme vit dans son corps ; celui-ci lui échappe, il lui est hostile. Il peut arriver que l'homme s'éveille un matin, métamorphosé en insecte. L'étrangeté — son étrangeté — a pris barre sur lui.

Walter Benjamin

Ce que voulaient la plupart de ceux qui commencèrent à écrire en allemand, c'était quitter le judaïsme, généralement avec l'approbation vague des pères (c'est ce vague qui était révoltant); ils le voulaient, mais leur pattes de derrière collaient encore au judaïsme du père, et leur pattes de devant ne trouvaient pas de nouveau terrain. Le désespoir qui s'ensuivit constitua leur inspiration.

Franz Kafka

Mais que m'as-tu transmis en fait de judaïsme!... Adolescent, je ne comprenais pas que toi, avec le fantôme de judaïsme dont tu disposais, tu pusses me reprocher de ne pas faire d'efforts ... pour développer quelque chose de tout aussi fantomatique. ...

Egon Erwin Kisch (1885 Prague — 1948 Prague) se tourna dès 1904 vers le journalisme. En 1913-1914, il collabora au Berliner Tageblatt *et se lia à la même époque avec des groupes révolutionnaires, qui allaient à l'encontre de ses origines très bourgeoises. En 1918, il se déchaîna avec la Garde Rouge contre la rédaction de la* Neue Freie Presse *de Vienne. Il débuta par des reportages locaux, puis élargit ses activités à des enquêtes criminelles et des grands récits de voyage. Juif de Bohême, il écrivait toujours en langue allemande. Il doit le surnom qu'on lui attribuait au titre même de son roman,* Der rasende Reporter *(« L'enquêteur frénétique »).*
Dans ses Geschichten aus sieben Ghettos *(« Histoires de sept ghettos »), il raconte avec amour et ironie la vie des Juifs en Europe vers 1930.*
A droite: *Egon Erwin Kisch. Photographie de Lotte Jacobi. Vers 1930.*

*Franz Kafka (1883 Prague — 1924 Kierling, près de Vienne), issu de la bourgeoisie commerçante, fut très impressionné par la réalité magique de Prague. Dans ses romans et ses récits (*Le procès, *1923;* Le château, *1926), il ébaucha le portrait de l'homme des temps modernes qui doute de son existence*
Page précédente: *Franz Kafka étudiant. Vers 1905.*

Tu allais au temple environ quatre fois par an, tu y étais, à tout le moins, plus proche des indifférents que des convaincus, tu t'acquittais patiemment de la prière comme on accomplit une formalité ... S'il en allait ainsi au temple, c'était, si possible, encore plus lamentable à la maison ; on se bornait à fêter la première soirée du *Seder* qui, il est vrai, dégénéra de plus en plus en une véritable comédie accompagnée de fous rires...

Franz Kafka à son père

Ce qui est humainement vrai ne peut jamais consister dans l'exception, mais seulement dans ce qui est ou devrait être la règle. C'est cette connaissance qui engendra l'inclination de Kafka pour le sionisme. Il se rattacha à ce mouvement qui mettait fin à la position d'exception du peuple juif et qui voulait faire de lui « un peuple semblable aux autres peuples ». Lui qui fut peut-être le dernier des grands poètes européens ne pouvait vraiment pas avoir souhaité devenir nationaliste.

Hannah Arendt

Franz Werfel (1890 Prague — 1945 Beverley Hills) était un écrivain reconnu aussi bien à Prague qu'à Vienne. L'oeuvre de ce poète lyrique, dramaturge et romancier, se caractérise par des formes baroques, un pathos emprunté à l'opéra et des sentiments religieux. Son aspiration a un renouveau religieux domine ses derniers ouvrages.
Ci-dessous : *Franz Werfel. Photographie de D'Ora. Vers 1922*

Donc, j'étais juif ! J'étais différent ! Je n'étais pas un homme comme tout le monde ! ... Etranger ici, étranger là-bas ! Etranger au-delà de toute imagination ! Etrangeté, le sentiment originel de mon existence.

Franz Werfel

Musil voulait savoir si Kisch était resté le même militant communiste. « Bien sûr », dit Roth, il ne changera pas. — C'est étrange qu'il soit un bon reporter, dit Musil. Est-il bon reporter ? demanda Roth. Je ne peux pas juger. Je l'aime trop pour cela. »

Soma Morgenstern

C'est dans la même sphère des « choses réjouissantes » que mon expérience vécue du judaïsme continuait à s'enrichir. Je n'avais pas honte de mon origine : jamais je ne me fus avisé de penser qu'il y eût là quelque chose qui pût vous humilier. C'était une atmosphère d'évidence qui m'entourait. Longtemps, les choses juives ne me préoccupèrent absolument pas, mais il ne faudrait pas croire que je les avais oubliées. J'étais très loin de toute espèce de cette humeur chatouilleuse qui saisit plus d'un Juif occidental lorsqu'on fait l'allusion même la plus éloignée à son appartenance ethnique, de cette susceptibilité exagérée qui est un signe particulièrement désagréable de faiblesse et d'insécurité.

Max Brod

Le secret de l'énergie juive, c'est la conscience de la fin prochaine. Depuis deux mille ans, ce peuple est constamment au bord de l'anéantissement. Depuis qu'on a ouvert la boîte de conserves, ainsi qu'un bel esprit appelait le ghetto, il est exposé à l'air libre, à tous les dangers, et c'est pourquoi, depuis lors, il déploie une telle énergie et une telle activité dans tous les domaines. Le danger de mort, inéluctable, enté en eux jusque dans les profondeurs de leur inconscient, agit comme un aiguillon.

Oskar Baum

Je suis un écrivain juif allemand, c'est-à-dire un Juif qui écrit en allemand, j'ai su dès le début que j'en étais un, et cette conscience s'est augmentée, depuis, tout au plus, de la probabilité que je serai le dernier... Si tant est que j'aie encore une fonction en tant que Juif, alors c'est de créer pour le public une oeuvre telle que le plus grand nombre possible de non-Juifs ressente la mort du dernier écrivain juif allemand comme une perte.

Friedrich Torberg

Alfred Wolfenstein (1888 Halle — 1945 Paris), poète lyrique expressionniste, dramaturge et romancier, écrivit également des essais théoriques, comme Jüdisches Wesen und neue Dichtung *(1922, « Appartenance au judaïsme et nouvelle expression lyrique »). Il n'a cessé de fuir le national-socialisme, jusqu'à son suicide en 1945.*
Ci-dessus : *Alfred Wolfenstein. Photographie de Lotte Jacobi. Vers 1930.*

La position sociale des expressionnistes semble un exemple parfait de l'expérience de l'isolement et de la marginalité des artistes modernes.

Thomas Anz/Michael Stark

Crois-tu vraiment, dis-je à Stanislas, que les Juifs de Konitz ont égorgé ce jeune chrétien ? Je ne mangerai plus jamais de pain azyme.
— Cette blague ! Donne-le moi.
— Pourquoi les gosses crient-ils « Hou, hou, le Juif ! »
— Et toi, tu ne cries pas « Polak, Polak » ?
— Ce n'est pas la même chose.
— Mon oeil ! Si tu veux savoir, ma grand-mère dit que les Juifs ont cloué Notre Sauveur sur la croix !
Je cours me réfugier dans la grange, je me cache dans la paille et je souffre amèrement. Je connais le Sauveur, il est au mur de la chambre de Stanislas, de ses yeux coulent

des larmes rouges, son coeur saigne, visible sur sa poitrine et au-dessous on peut lire: «Laissez venir à moi les petits enfants.» Quand je suis chez Stanislas et que personne ne fait attention, je vais voir le Sauveur et je le prie:
— S'il te plaît, cher Sauveur, pardonne-moi que les Juifs t'aient tué!
Le soir, au lit, je demande à ma mère:
— Pourquoi sommes-nous Juifs?
— Dors, mon enfant, et ne pose pas de questions stupides!
Je ne dors pas. Je voudrais n'être pas juif. Je ne voudrais pas que les gosses me courent après en criant «le Juif, le Juif!»

Ernst Toller

Dois-je tomber dans la folie des persécuteurs et, au lieu de la prétention allemande, faire mienne la juive? L'orgueil et l'amour ne sont pas la même chose, et si l'on me demandait de quel côté je suis, je répondrais: une mère juivè m'a mis au monde, l'Allemagne m'a nourri, l'Europe m'a élevé — la terre est mon foyer, le monde ma patrie.

Ernst Toller

Il est beau, intelligent
et il est bon.
Il prie encore comme un enfant:
Bon Dieu, rends-moi pieux,
fais-moi aller aux cieux.

Il est un magnolia
il brûle de flammes toutes blanches.
Le soleil brille —
Les enfants jouent toujours autour du magnolia
Au chat et à la souris.

Else Lasker-Schüler. Ernst Toller

La rencontre de l'être juif et de la langue allemande dans la poésie nouvelle est comme le symbole d'une union ultérieure. Parmi les langues de l'Europe occidentale, la langue allemande entretient, semble-t-il, un rapport différent à l'être juif: celui-ci se conserve en elle, il y reste vivant, alors que dans les langues romanes, il se dissout sans laisser de traces. Il évolue souverainement, lié à elle comme un nageur à son élément. Ce n'est pas parce que la langue allemande est plus souple et plus libre, qu'elle coule plus facilement sur les choses solides. Ce que nous apercevons, au-delà de toutes les différences, c'est une singulière affinité. Parfois, lorsque la contradiction et l'amour passent entre eux, le Juif apparaît comme un double de l'Allemand.

Alfred Wolfenstein

Walter Hasenclever (1890 Aix-la-Chapelle — 1940 Les Milles, France) était poète lyrique et dramaturge. Son drame contestataire Le fils *(1914) fut la première pièce expressionniste à être montée sur une scène allemande en 1916. Son oeuvre porte témoignage de sa révolte intellectuelle et de son souhait d'introduire une politisation de la pensée et une conversion au pacifisme. Il ajouta ensuite à son oeuvre des comédies spirituelles et divertissantes.*

Ernst Toller (1893 Samotschin Posnanie — 1939 New York), à l'instar de Hasenclever, devint un pacifiste convaincu face à l'horreur de la Première Guerre mondiale. Son amitié avec Kurt Eisner et Gustav Landauer l'amena à adhérer à une éthique du socialisme pour laquelle il s'engagea pendant la révolution de Novembre et la république des Conseils. En 1919, il fut condamné à cinq ans de prison à Niederschönenfeld. Il connut un succès littéraire certain, principalement comme dramaturge et essayiste engagé politiquement. Son théâtre — Hop là, nous vivons *(1927),* Le pasteur Hall *(1938)... — préconise la solution révolutionnaire pour résoudre la crise de la société allemande*
Ci-dessus: *Walter Hasenclever et Ernst Toller (à droite). 1928.*

Else Lasker-Schuler (1869 Elberfeld – 1945 Jérusalem), est issue d'une famille religieuse. Son mariage avec Herwarth Walden fut de courte durée. Elle vécut principalement à Berlin, où elle devint rapidement une figure centrale de la vie de bohème. Interdite de publication en 1933, elle se réfugia dans un premier temps à Zurich, pour finalement émigrer en Israel. Ses Ballades hébraïques *(1913) et son* Piano bleu *(1943) expriment son profond attachement à la tradition juive.*
A gauche: *Else Lasker-Schuller. 1912.*

Mascha Kaléko (1912 Schydlow Pologne – 1974 Zurich) passa son enfance et les premières années de sa jeunesse à Berlin. En 1938, elle émigra aux Etats-Unis, vivant épisodiquement à Jérusalem. Ses poèmes sont empreints à la fois de mélancolie et d'humour, comme Stenogrammheft *(1933, «Sténogramme») et* Verse für Zeitgenossen *(1945, «Vers pour mes contemporains»*
Ci-dessous: *Mascha Kaléko. 1932*

La falaise s'effrite
dont je jaillis
pour chanter mes cantiques...
Je tombe abruptement du chemin
Et m'écoule toute en moi
Loin, seule, sur la pierre des lamentations
Vers la mer.

J'ai coulé, je suis partie si loin
de la fermentation cidreuse
de mon sang.
Et toujours, toujours l'écho
en moi résonne.
Lorsque, terrible, vers l'Est
le rocher pourri,
Mon peuple
Marche vers Dieu.

Else Lasker-Schüler. *Mein Volk / Mon peuple*

On n'hésitera pas à irriter cette époque sourd-muette, qui ricane devant les véritables originaux, en leur signalant Else Lasker-Schüler, la figure de poète la plus forte, la plus inaccessible de l'Allemagne moderne ...

Karl Kraus

Else Lasker-Schüler est la poétesse juive. Que dis-je Déborah! Elle a des ailes et des chaînes, la jubilation de l'enfant, la pieuse ferveur de la fiancée céleste, le sang fatigué des millénaires bannis et des offenses antiques... Son esprit poétique est un diamant noir qui griffe douloureusement son front. Le cygne noir d'Israël, une Sappho dont le monde s'est déchiré en deux. Elle rayonne comme une enfant, elle est dans la ténèbre originelle. Dans la nuit de sa chevelure, erre la neige hivernale. Ses joues sont des fruits délicats consumés par l'esprit. Elle s'ébat avec Yahvé, qui a la gravité de l'âge, et sa petite âme maternelle babille, parle de son petit garçon comme il faut, pas en philosophe... non..., comme s'il sortait d'un livre de contes.

Peter Hille

Le prix Kleist, si souvent souillé, tant par ceux qui le décernent que par ceux qui le reçoivent, tire une nouvelle noblesse de lui avoir été décerné. Un hommage de la littérature allemande.

Gottfried Benn

L'obscurité se fit soudain, et Mme Lasker-Schüler s'avança sur le devant de la scène. Elle portait un vêtement de soie bleue. Un pantalon flottant, des chaussures argentées, une sorte de veste ample, les cheveux soyeux, d'un noir profond, parfois sauvage, puis revenant à une douceur sensuelle... Jussuf était si totalement femme, elle était si belle, remplie de sensualité que je n'aurais pas pensé qu'elle avait déjà trente-huit ans.

Wieland Herzfelde

En me parant d'étoiles, j'aimais tant contempler, lorsque j'étais enfant, le visage de prêtre, admirable, vénérable de mon arrière-grand-père, grand rabbin de Rhénanie et de Westphalie, maître du salut religieux et politique de sa communauté, qui apporta la paix durant tant d'années sacrées.

Else Lasker-Schüler

Celui qui ne porte pas la Terre promise dans son coeur n'y arrivera jamais.

Else Lasker-Schüler

Abandonnée
Dans une barque de nuit
Je dérivais
à la dérive, jusqu'à une rive.
Je m'appuyais au nuage contre la pluie
à des dunes de sables contre le vent furieux.
Je ne pouvais me fier à rien.
Qu'à des miracles
Je mangeai les fruits mûrissants de la nostalgie
Bus l'eau qui n'étanche pas la soif.
Etrangère, muette devant des zones non explorées
Je me morfondais de froid pendant ces années sombres.
Pour patrie, je choisis l'amour.

Mascha Kaléko. *Die frühen Jahre*

Mais je n'ai jamais été poète au sens où peut-être on entend ce mot. Je n'ai jamais eu de table pour écrire jusqu'à présent — mes manuscrits sont là, dans le placard de la cuisine. En Allemagne, avant Hitler, j'habitais chez mes parents. Je portais un destin difficile, je m'occupais de besognes ménagères, je soignais les malades là où ils étaient, et quand j'avais trop de mal à respirer, je me mettais à griffonner de temps en temps sur des bouts de papier...
Mais cette vie nocturne, durant toutes ces années, sans sommeil, sans cesse rejetée dans un «extérieur», cette vie passée, au fond, à réapprendre la mort toutes les nuits, puisque je voyais le dernier être qui m'était cher parti dans une étreinte si lointaine, cette vie m'imposa toujours, à la vue de ceux qui souffraient, ces mots que, plus tard, on appela mes poèmes et mes essais dramatiques.

Nelly Sachs

Votre question est bonne et juste, car elle touche le fond du problème. Un homme, même un univers indémêlable de routes d'étoiles irriguées de sang, sera toujours coupable sur terre, c'est sa tragédie. Pourquoi? Parce que! Le degré de sa culpabilité peut varier — plus il est sensible, plus son sentiment de culpabilité est déchirant.

Nelly Sachs

Pouvons-nous faire bonne figure devant ces vers ou non? Aucun hommage, aucune considération dans la société ne nous seront d'aucun secours, si nous échouons devant ces vers.

Walter Jens

Mehring a introduit par sa poésie un ton entièrement nouveau dans la littérature; en bien des endroits, il est influencé par le français, mais cela n'explique pas ce ton. Ces vers sont d'une singulière irréalité, vitreux, parfois, une tournure qui sent l'écriture, et qui est mise là à dessein, vient vous tordre le cou; parfois, le rythme est entraînant — ce poète peut encore faire battre le coeur de ses lecteurs, quand il veut.

Kurt Tucholsky

Walter Mehring (1896 Berlin — 1981 Zurich) fonda un cabaret d'extrême gauche à Berlin, le Politische Cabaret, et fit partie du mouvement dadaïste berlinois. Ses chansons, satiriques et mordantes, étaient autant d'atteintes virulentes à la bourgeoisie, tout comme son drame, Der Kaufmann von Berlin *(1929, «Le marchand de Berlin»), où il dénonçait les trafics de l'inflation.* La bibliothèque perdue *(1952) est une analyse sceptique de l'évolution intellectuelle et politique de ce siècle.*
Ci-dessus: *Walter Mehring. Photographie de Lotte Jacobi. Vers 1929.*

Vous n'avez cessé de m'assurer que ce nouveau pathos, faux, vous a dégoûté tout autant que l'ancien. C'est à vous en gâcher encore l'émigration! Vous avez cela derrière vous!
Et nous ne savons pas ce qui nous attend! Mais il y a une chose que je sais, c'est que — dans dix, dans vingt ans, ceux-là même qui voudraient vous reprocher aujourd'hui la logique de votre entendement infaillible, découvriront: c'était un prophète, Peter Panter, il avait raison, à l'époque, d'écrire: «Et alors tout recommence comme si rien ne s'était passé? et aussi: Ah, vous savez, de coeur, j'ai toujours été contre Hitler — mais voyez un peu la situation...»

Walter Mehring

Lorsque les antisémites nous agressent, je garde le silence — et j'ai une bonne raison d'agir. La question du judaïsme ne m'a jamais beaucoup touché. Vous voyez dans mes écrits que j'aborde très rarement ce problème; mes connaissances dans ce domaine ne sont pas très étendues, je ne sais si les sionistes ont tort ou raison, et donc je me tais. Les gens qui veulent atteindre le Juif en moi, commencent par taper à côté. Mon coeur ne bat pas plus vite lorsque quelqu'un me crie «porc de Juif»; c'est aussi loin de moi que s'il disait: «Toi, le type, ton nom commence par un T — qu'est-ce qu'il peut y avoir de bon chez toi.» Je ne dis pas que j'ai raison; je constate que je ressens les choses ainsi, et je ne le dis même pas publiquement. Cette question ne me touche pas.

Kurt Tucholsky

Je suis sorti en 1911 du judaïsme, tout en sachant que cela est impossible.

Kurt Tucholsky

Et voilà que votre [Tucholsky] lettre est arrivée, qui ne parlait de rien d'autre que des Juifs, ou essentiellement d'eux. J'avais écrit que nous avons perdu une bataille. Ce «nous» voulait dire un collectif beaucoup plus vaste que le secteur des Juifs allemands. Nous, c'était la gauche du monde, la civilisation du monde, la démocratie du monde, la liberté, la décence, la respirabilité du monde.

Arnold Zweig

Au reste, ce n'est pas un hasard si j'ai été séduit par l'un des personnages les plus énigmatiques de Peter Panter: Monsieur Wendriner. C'était une forme «idéaltypique» du bourgeois juif de Berlin, probablement dans la branche de la confection, quelque part à proximité du Spittelmarkt, mais on habitait naturellement dans le Bayerisches Viertel. Sans doute arrivé de Posen quelques dizaines d'années auparavant, Posen, qui était encore capitale de la province prussienne, ou de Breslau... Ici, à Berlin, je les avais continuellement sous les yeux: leur gaucherie et leur suffisance; leur manie de toujours tout savoir, par ignorance; de répéter comme des perroquets les articles de fond de Theodor Wolff dans le *Berliner Tageblatt*; de se prosterner devant toutes les réussites, quelles qu'elles soient. La haine juive de soi avait aidé Tucholsky à créer ce personnage; il avait même donné au portrait de M. Wendriner quelque ressemblance avec lui. Mais cela aussi, il était assez perspicace pour le savoir, naturellement.

Hans Mayer

Kurt Tucholsky (1890 Berlin — 1935 Hindas, Suède) étudie le droit à Berlin, Iéna et Genève. En 1911, il entama sa carrière journalistique par des commentaires culturels et des critiques pour son époque dans un journal social-démocrate, Vorwärts. *Siegfried Jacobsohn fit appel à lui en 1913 pour collaborer au* Schaubühne *(devenu après 1918* Weltbühne*, une revue politique et culturelle. Déçu par la politique menée par la République de Weimar, il s'exila à Paris en 1924, d'où il partit en Suède cinq ans plus tard. Il se consacra à son unique roman,* Un été en Suède *(1931). En 1933, il fut destitué de sa nationalité allemande et ses livres furent brûlés. Désespéré, il se suicida peu après.*
Plusieurs de ses articles paraissant simultanément dans une même revue, il dut user de plusieurs pseudonymes : Kaspar Hauser, Peter Panter, Theobald Tiger et Ignaz Wrobel. Enrichi ainsi de quatre identités, il poursuivit de son ironie mordante et de son humour sarcastique toutes les formes de philistinisme, les expressions réactionnaires, nationalistes et nationales-socialistes de ses contemporains.
Ci-dessus : *Kurt Tucholsky Vers 1930*

Au dehors, juif et génial
Au dedans, un soupçon immoral,
jamais seul, toujours à deux : —
le neveu ! —
K. —

Kurt Tucholsky

La haine de soi est la première étape de l'amélioration.

Kurt Tucholsky

Un petit Berlinois corpulent voulait arrêter une catastrophe par sa machine à écrire.

Erich Kästner

A la maison, déjà à Stettin, j'entendais dire que mes parents étaient d'origine juive et que nous formions une famille juive. Je ne voyais pas beaucoup plus de judaïsme au sein de ma famille. Au dehors, je faisais tout naturellement l'expérience de l'antisémitisme.

Alfred Döblin

Ce Linke Poot taquine du fleuret, là où Heinrich Mann frappait un coup — et il a plus d'esprit que toute la Prusse n'a de brutalité, et cela veut dire quelque chose. Il s'occupe avec douceur, force, plaisir, « sans vergogne », et avec ferveur de la nouvelle Allemagne. C'est un genre d'esprit tout à fait nouveau, que je n'ai encore jamais rencontré dans la langue allemande.

Kurt Tucholsky

Dans la première moitié des années 1920, se produisirent à Berlin des émeutes à caractère de pogrome, dans l'est de la ville, dans la Gollnowstrabe et aux alentours. Ces scènes se déroulèrent dans le décor d'armée pillarde de ces années-là ; le nazisme lançait son premier cri. A l'époque, des représentants du sionisme berlinois invitèrent bon nombre de personnes d'origine juive à des réunions où il était question de ces événements, de leur contexte, et des buts du sionisme. A la suite de ces discussions, l'un d'entre eux vint me voir chez moi pour m'inciter à partir pour la Palestine, idée qui m'était totalement étrangère. Cette sollicitation eut un autre effet sur moi. Sans accepter de partir pour la Palestine, je pensai toutefois que je devrais tout de même prendre quelques points de repère sur les Juifs. Je découvris que, de fait, je ne connaissais pas les Juifs. Je connaissais mes amis, ceux qui se disaient Juifs, ceux qui disaient qu'ils ne l'étaient pas. Ils ne l'étaient pas en vertu de leur croyance, ou de leur langue, ils étaient peut-être les résidus d'un peuple disparu, fondus depuis longtemps dans leur nouvel environnement. Je me posais donc la question, et je la posais aux autres : où y a-t-il des Juifs ? On me dit : en Pologne. Là-dessus, je suis parti en Pologne.

Alfred Döblin

Döblin a vu les Juifs avec la grande impartialité qui est une vertu de l'amour... Il aurait dû appeler son livre *Voyage chez les Juifs*. Il les reconnut, bien mieux que leurs « coreligionnaires » de l'Europe occidentale de « nationalité » française, allemande, britannique, qui, par compassion pour leurs parents éloignés, exercent sur eux leur bienfaisance, et répandent dans les « masses abruties » le col blanc et les Lumières.

Joseph Roth

Alfred Döblin (1878 Stettin — 1957 Emmendingen, près de Fribourg-en-Brisgau), fils de modestes commerçants juifs, s'installa en 1888 avec sa mère à Berlin, où il étudia la médecine et travailla ensuite comme neurologue. Il s'adonna très tôt à ses penchants littéraires et fonda en 1910 avec Herwarth Walden Der Sturm, *une revue expressionniste. La publication de son roman* Les trois sauts de Wang-Loun *(1915) marqua son premier grand succès. Il s'engagea en 1918 dans la mouvance révolutionnaire, prit en tant que journaliste le pseudonyme de « Linker Poot » pour critiquer violemment le pouvoir réactionnaire de la République de Weimar. Le lendemain de l'incendie du Reichstag, il quitta l'Allemagne, une fuite qui le mena successivement à Zurich, Paris et New York.*
Berlin Alexanderplatz *(1929), son oeuvre la plus célèbre, est le plus important roman allemand mettant en scène une grande ville. Il commença par découvrir le judaïsme mais se rapprocha, ultérieurement, du catholicisme. En 1924, alors que se dessinait un mouvement de pogrome dans la partie est de Berlin, Döblin entreprit un voyage en Pologne, dont il publia par la suite la chronique.*
A droite: *Alfred Döblin. Photographie de Lotte Jacobi. Vers 1930.*

Hermann Broch fut un écrivain malgré lui. Etre écrivain sans vouloir l'être, voilà le trait fondamental de son caractère, voilà ce qui inspira l'action dramatique de son oeuvre maîtresse et devint le conflit principal de sa vie. De sa vie et non pas de son âme, car ce ne fut pas un conflit psychologique qui eût pu s'exprimer dans des combats intérieurs et n'eût alors pas eu d'autres conséquences que ce que Broch, mi-ironique, mi-dégoûté, qualifiait lui-même de «bruit dans la conscience».

Hannah Arendt

La noblesse a l'histoire de sa famille, le bourgeois juif a l'histoire de ses névroses...

Hermann Broch

Les Allemands sont bien le peuple le plus étrange de l'Europe, ce mélange de violence et de sentimentalité qui transparaît toujours et qui sera déterminant pour la destinée de toute l'Europe m'a totalement déconcerté. On ne peut pourtant pas se contenter de rester un esthète spectateur! Des hommes tels que vous, tels que moi, doivent finir par adopter une position ferme.

Hermann Broch

Et permettez que je vous raconte à ce propos une histoire tirée du *Livre des Pères* (de l'année 100 après Jésus Christ)... Un étranger vient voir le rabbi X et lui dit: «Rabbi, qu'est-ce qui est le plus élevé, la connaissance ou la bonté?» Le rabbi X lui répond: «C'est la connaissance, évidemment, car c'est le milieu de la vie. Certes, quand un homme n'a que la connaissance sans la bonté, c'est comme s'il possédait la clé de la chambre la plus secrète, mais qu'il avait perdu celle de l'antichambre.»

Hermann Broch

Hermann Broch (1886 Vienne – 1951 New Haven), fils d'un industriel du textile, renonce en 1927 à la direction de l'entreprise paternelle pour étudier à Vienne les mathématiques, la philosophie et la psychologie (jusqu'en 1931). Arrêté par les troupes hitlériennes en 1938, il doit sa libération, cinq semaines plus tard, à l'intervention d'amis étrangers, entre autres James Joyce, et s'exile aux Etats-Unis. A la fois romancier, essayiste et philosophe, il décrit dans sa trilogie romanesque, Les somnambules, *la décadence des valeurs de la société au tournant du siècle.* Hofmannsthal et son temps *témoigne de la faculté d'une famille, les Hofmann en l'occurrence, à s'assimiler rapidement et tente d'analyser la culture de la bourgeoisie viennoise du XIX^e siècle*
A gauche: *Hermann Broch, 1937.*

Elias Canetti (1905 Rutschuk) est issu d'une famille judéo-espagnole-bulgare aux ancêtres séfarades. Depuis son départ d'Autriche, il vit entre Londres et Zurich. Son premier livre, Auto-da-fé (1936) fut aussi son unique tentative épique, mais il y aborde déjà le leitmotiv de l'ensemble de son oeuvre, à savoir le phénomène du pouvoir. Masse et puissance *1960) est l'étude du comportement des sociétés. Enfin sa trilogie autobiographique,* Histoire d'une vie, *retrace son enfance et ses années de jeunesse jusqu'à l'Anschluss En 1981, il a obtenu le prix Nobel de littérature*
Ci-dessus: *Elias Canetti. Vers 1935*

Nous trouvons l'humanité au fond, au sens de la fraternité, en tant que phénomène susceptible d'être historiquement décrit, et presque fixé, chez tous les peuples persécutés, tous les groupes humains réduits en esclavage, et on a du être très tenté, dans l'Europe du XVIII^e siècle, d'en faire précisément l'expérience avec les Juifs.
Cette humanité est le grand privilège des peuples parias, elle est ce que les parias de ce monde ont toujours, et dans toutes les circonstances, de plus que tous les autres.

Hannah Arendt

Il n'y a pas de judaïsme en dehors de l'orthodoxie, d'une part, et en dehors du peuple juif qui parle yiddish, et qui produit un folklore, d'autre part. Ce qu'il y a en outre, ce sont des hommes d'origine juive, pour lesquels il n'y a pas de contenus juifs au sens d'une quelconque tradition, et qui, pour des raisons sociales précises, et parce ce qu'ils se trouvaient au sein de la société comme une bande à part, ont produit quelque chose qui ressemble à un «type juif».

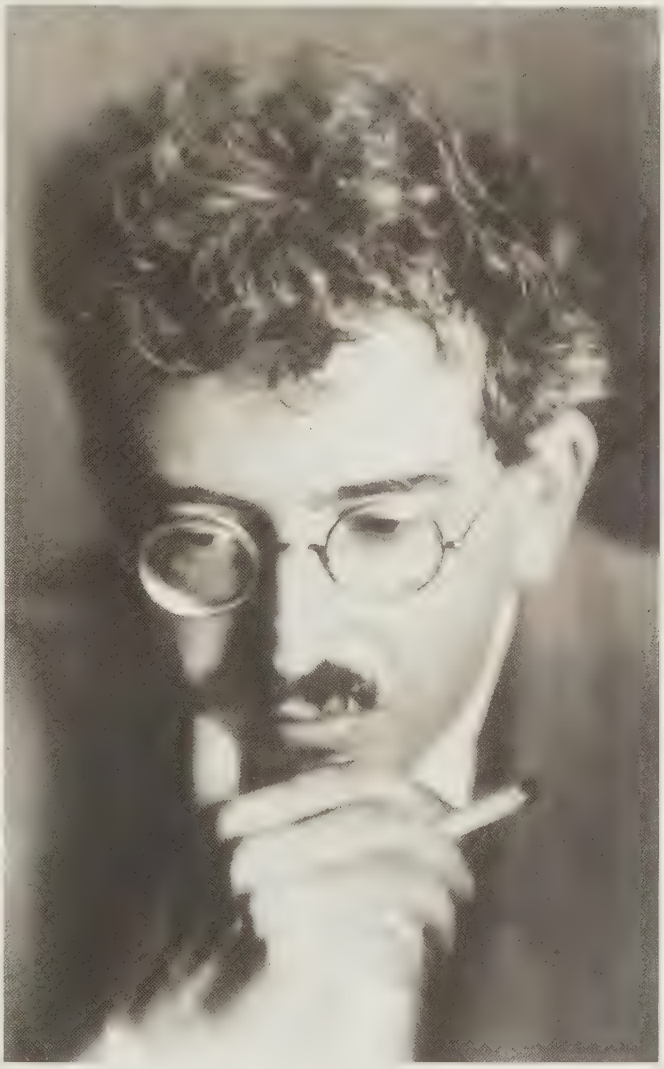
Hannah Arendt

J'ai été pendant plus de cinquante ans l'un de ses amis, depuis que, à l'âge de dix-huit ans, étudiante de première année en philosophie, elle [Hannah Arendt] fit son apparition parmi la foule de jeunes gens qui venaient de toute l'Allemagne et se pressaient en foule à Marbourg... Timide, repliée sur elle-même, avec un beau visage qui faisait impression, et des yeux solitaires, elle trancha immédiatement comme une apparition «insolite», «unique», d'une manière indéfinissable jusqu'à présent. Le brillant intellectuel n'était pas une denrée rare à l'époque. Mais chez elle, c'était une intensité, une direction intérieure, l'instinct de la qualité, la recherche de l'essentiel, la quête de la profondeur qui répandait une aura autour d'elle. On sentait qu'elle était absolument résolue à être elle-même, à s'imposer obstinément, en dépit de sa propre vulnérabilité... Elle était passionnément morale, sans être le moins du monde moralisatrice. Tout ce qu'elle avait à dire était intéressant, souvent provocant, parfois aussi faux, mais jamais commun, jamais indifférent, toujours inoubliable. Même ses erreurs étaient plus fécondes que les vérités de nombreux esprits moins forts. Elle aimait bien, évidemment, avoir raison, et elle pouvait, à l'occasion, s'engager dans de terribles polémiques, mais elle ne croyait pas, comme elle me l'a avoué, que de nos jours, nous puissions être en possession de la «vérité». Elle croyait bien plutôt à l'effort constant, toujours provisoire, pour regarder la facette qui se présente fortuitement à nous, dans la situation présente. Penser cela jusqu'au bout, c'est là que nous trouverons notre récompense, car après, nous comprendrons davantage qu'avant. Nous aurons plus de lumière, si nous n'avons toujours pas la «vérité».

Hans Jonas

Walter Benjamin (1892 Berlin – 1940 Port-Bou, Espagne, mort par suicide) vécut, après sa thèse de philosophie, comme écrivain et traducteur à Berlin. Essayiste et critique, hostile à la bourgeoisie, il adhéra aux idées marxistes. Tandis que son meilleur ami, Gershom Scholem, profondément convaincu par le sionisme, s'installait en Palestine dès 1924, Walter Benjamin émigra en 1933 en France. En 1935 il devint membre de l'Institut für Sozialforschung (Ecole de Francfort), créé à Francfort puis transféré à Genève et à New York. Il s'efforça surtout d'élaborer une nouvelle esthétique qui devait rencontrer une nouvelle philosophie de l'histoire.
A droite: *Walter Benjamin. Photographie de Gisèle Freund. Vers 1930.*

Hannah Arendt (1906 Hanovre – 1975 New York) étudia la philosophie et la théologie, ses maîtres étant Matin Heidegger et Rudolf Bultmann à Marbourg, Edmund Husserl à Fribourg et Karl Jaspers à Heidelberg. En 1933, elle s'exila en France puis en 1941 aux Etats-Unis, où elle enseigna la philosophie politique. Ses oeuvres principales sont: Les origines du Totalitarisme *(1951),* Vita activa, vie active de l'esprit *(1960). Dans son livre* Eichmann à Jérusalem *(1964), elle employa pour la première fois l'expression «banalité du mal» qui suscita des débats agités, principalement en Israël et à New York.* Rahel Varnhagen *(1959) raconte la vie d'une jeune femme juive dont le salon était fréquenté par les esprits les plus brillants de l'époque.*
Ci-dessous: *Hannah Arendt à Paris. Après 1933.*



...Juif et allemand sont face à face comme deux extrêmes apparentés...

Walter Benjamin.

Jamais je n'ai pu chercher et penser autrement que dans un sens, si j'ose ainsi parler, théologique, c'est-à-dire conformément à la doctrine talmudique des quarante-neuf degrés de signification de chaque passage de la Thora. Or les *hiérarchies du sens*, la platitude communiste la plus rebattue les respecte davantage que l'actuelle profondeur bourgeoise qui n'en tient jamais qu'un seul, l'apologétique.

Walter Benjamin

Mon expérience m'a amené à penser que les Juifs représentent une élite dans la légion des hommes de l'esprit...Car le judaïsme n'est nullement pour moi un but en soi, mais un véhicule et un représentant éminent de la réalité spirituelle.

Walter Benjamin

Parmi les catégories juives que Benjamin introduisit dans son oeuvre et qu'il maintint jusqu'à la fin, je verrais avant tout, en dehors de l'idée messianique qu'il partageait avec Ernst Bloch, mais qu'il ne lui devait nullement, l'idée de remémoration.

Gershom Scholem

Durant deux millénaires, les Juifs n'ont eu qu'une seule chose en commun : leur Livre. Ce livre était pour eux état, pays, histoire, sens de leurs souffrances, seul élément de cohésion, c'est ce livre, et lui seul qui en a fait un peuple. Quoi d'étonnant à ce qu'ils l'aient commenté, tournant et retournant chaque lettre, en y rapportant toute leur vie ? Quoi d'étonnant à ce que des hommes dont le sens, le contenu, la vie était un livre, soient devenus « littéraires » ? Lors de sa fête la plus solennelle, le Juif crie à son Dieu : « Rien ne nous est resté que ce livre. » Sa loi rituelle exige de lui qu'il sache lire et écrire. Même aux époques les plus sombres, il n'y avait parmi les Juifs que très peu d'analphabètes... La vie, le destin des Juifs devait développer en eux toutes les capacités propres à l'homme de lettres.

Lion Feuchtwanger

Je me suis souvent plongé avec le plus grand soin dans les oeuvres d'auteurs allemands d'origine juive, à la recherche de quelque particularité linguistique indiquant clairement leur origine juive. En dépit de recherches acharnées, je n'ai jamais réussi à trouver de particularité de ce genre dans aucune oeuvre de grands poètes allemands d'origine juive, de Mendelssohn à Schnitzler et Wassermann, de Heine à Arnold et Stefan Zweig.

Lion Feuchtwanger

La soif de connaissance pour elle-même, l'amour, frisant le fanatisme, de la justice, l'aspiration à l'autonomie personnelle — tels sont les motifs de la tradition du peuple juif qui me font ressentir mon appartenance à lui comme un don du destin.

Arnold Zweig

Vous savez avec quelle passion, oui, avec quel bonheur je suis juif.

Arnold Zweig

Lion Feuchtwanger 1884 Munich — 1958 Los Angeles) fit ses débuts en tant que critique de théâtre. En 1908, il contribua à fonder le magazine culturel Der Spiegel. *Il prit part à la révolution de Novembre à Berlin, en 1918, et trouva asile en 1933 à Sanary-sur-Mer, dans le sud de la France. En 1939, il fut interné au camp des Milles et put, un an plus tard, s'enfuir à travers l'Espagne et le Portugal aux Etats-Unis. Avec Bertolt Brecht et Willi Bredel, il créa une revue littéraire, la plus importante publication antifasciste des écrivains allemands en exil,* Das Wort *(« Le mot »), qui parut entre 1936 et 1939 à Moscou. Dramaturge, romancier, très tourné vers la critique de son temps et la réflexion politique, il connut un certain succès en tant que rénovateur du roman historique :* Le Juif Süss, Succès, Trilogie de Joseph, *etc* Ci-dessus : *Lion Feuchtwanger. Photographie de Lotte Jacobi. Vers 1930.*

Mon cerveau pense cosmopolite, mon coeur bat juif... Le judaïsme est une mentalité commune, une attitude mentale commune. C'est le consensus de tous ceux qui appartiennent à ce groupe, le consensus omnium sur tous les problèmes essentiels. C'est le consensus naturel d'une tradition de trois mille ans sur ce qui est bien et mal, sur ce qu'est le bonheur et le malheur, ce qui est désirable et ce qui est haïssable, un consensus dans les conceptions élémentaires de Dieu et de l'humanité.

Lion Feuchtwanger

Arnold Zweig (1887 Glogau, Silésie — 1968 Berlin) étudia la philosophie, la philologie et l'histoire. Il vécut de sa plume dès 1923, installé près du lac de Starnberg à Berlin. En 1933, il émigra en Palestine, après des séjours en Tchécoslovaquie, en Suisse et en France. Lorsque, en 1948, il regagna Berlin-Est, il devint député de la jeune République démocratique allemande. Il succéda à Heinrich Mann à la présidence de l'Académie des Arts et à Bertolt Brecht à celle du Pen-Club allemand. Son oeuvre, principalement composée de drames, de récits et d'essais, exprime une conscience aiguë de son identité juive. Contre l'antisémitisme, il publia Caliban ou la politique de la passion *(1927), puis* Bilanz des deutschen Judentums 1933 *(1934, « Bilan du judaïsme allemand en 1933 ») et* Die Aufgabe des Judentums *(1933, « Le devoir du judaïsme ») qu'il écrivit avec Lion Feuchtwanger.*
Page ci-contre : *Arnold Zweig. Photographie de Lotte Jacobi. Vers 1930.*

Joseph Roth (1894 Schwabendorf, près de Brody, Galicie - 1939 Paris) s'engagea durant la Première Guerre mondiale dans l'armée austro-hongroise. A partir de 1918, il travailla comme journaliste à Vienne, puis, après 1921, à Berlin. De 1923 à 1932, il fut correspondant de la Frankfurter Zeitung. La prise du pouvoir par Hitler le trouve à Vienne, puis à Marseille, Nice et Paris. Socialiste convaincu, il souffrait d'être sans patrie, sans domicile», et regrettait l'idée de la monarchie austro-hongroise. Il décrivit la société de la vieille Autriche, la vie des officiers et des employés dans un Etat cosmopolite, avec une ironie tout en finesse, sceptique et mélancolique. Il s'attacha plus particulièrement aux personnages de sa région natale en Galicie, des Juifs d'Europe orientale, par exemple dans Le poids de la grâce. *Dans son essai,* Juifs en errance *(1926), il défend le monde juif de l'Est, ancré dans une tradition religieuse, en train de s'effondrer, et s'élève contre l'arrogance de l'assimilation.*
Ci-dessus: *Joseph Roth. Vers 1925.*

Regardant, écrivant, il [Joseph Roth] voyagea dans toute l'Europe, de Moscou à Marseille, et jusqu'aux confins de l'Albanie et de la Germanie. Il devint rapidement le feuilletoniste le plus célèbre de l'Allemagne, un prosateur de premier plan, un maître de la forme brève et de la langue allemande. Les meilleurs de ses articles et de ses feuilletons qu'il a écrits sur plus de vingt ans, méritent une place à part dans toutes les anthologies de prose allemande «classique». Il voyait avec des yeux neufs, et il écrivait avec la vigueur du poète et le courage du moraliste, avec l'esprit mordant, parfois profond, du sceptique pessimiste, et avec la douce amertume du romantique mélancolique.

Hermann Kesten

Personnellement, mon judaïsme ressemble à celui d'un rabbi miraculeux du hassidisme: une affaire métaphysique, qui s'élève bien au-dessus de ce qui arrive aux «Juifs» sur cette terre.

Joseph Roth

Je suis un Juif oriental, et notre pays est partout où nous avons nos morts.

Joseph Roth

J'ai du franchir bien des milles. Ma vie tient tout entière entre le lieu où je suis né, et les villes, pays, villages où je suis passé durant ces dix dernières années, pour m'y attarder un moment, et où je ne m'arrête que pour les quitter à nouveau. Elle se mesure à l'aune de l'espace plutôt qu'à celle du temps. Les routes que j'ai parcourues sont les années que j'ai laissées derrière moi.

Joseph Roth

Il [Joseph Roth] a été l'un des premiers désespérés de cette époque. Ses personnages étaient en fuite, et il prévoyait que tous fuiraient. Ses livres ne sont que le pâle reflet de ce qu'il disait dans nos conversations nocturnes. Dans des images visionnaires, il nous dépeignait ce que nous redoutions, puis il s'abîmait en lui-même. Quand il levait les yeux, il lui arrivait de dire incidemment: «Tout ça, c'est des bêtises, mes enfants. Ne prenez donc pas au sérieux ce qui me tourmente, c'est tout simplement que je ne sais pas vivre.»

Max Tau

Bertaux se souvient dans ses mémoires d'un dimanche chez nous, à Grunewald, en février 1928, où il avait rencontré beaucoup de nos amis: Jakob Wassermann, Alfred Döblin, Ernst Toller, Alfred Kerr, Georg Grosz et Joseph Roth. Celui-ci déclara: «Dans dix ans a) l'Allemagne fera la guerre à la France, b) nous, si nous avons de la chance, nous serons émigrés en Suisse, c) les Juifs seront roués de coups sur le Kurfürstendamm.» Personne n'ajouta foi aux prédictions de Roth souriant, désespéré. Mais ces paroles prophétiques ne devaient pas tarder à se vérifier.

Brigitte B. Fischer

Jusqu'à ce jour, huit livres, plus de mille articles, depuis dix ans, dix heures de travail par jour, et aujourd'hui, maintenant que j'ai les cheveux et les dents qui tombent, que mes forces m'abandonnent, avec la capacité primaire de me réjouir, je ne peux même pas vivre un seul mois sans soucis d'argent. Et cette gueuse de littérature.

Joseph Roth

J'ai eu beaucoup d'amis dans ma vie, mais Joseph Roth est le seul à m'avoir appelé l'ami de son âme.

Jozef Wittlin

Cholem Aleichem (1859 Perejaslav — 1916 New York), de son vrai nom Schalom Rabinowitsch, était le plus apprécié des trois grands auteurs juifs classiques, les deux autres étant Mendele Mojcher Sforim et Jizchak Leib Peretz. En 1905, suite au pogrome de Kiev, il partit en Suisse puis aux Etats-Unis. Le monde de Cholem Aleichem est celui des pauvres shtetl de l'Europe orientale. Son oeuvre majeure, Tévié le laitier, met en scene un personnage qui, en dépit des épreuves le poussant à osciller entre la résignation et l'espoir, ne renonce pas à sa confiance en Dieu.

Ci-dessus: *Cholem Aleichem. Vers 1900.*

Scholem Aleichem a enseigné aux Juifs qui étaient toujours noyés dans les difficultés, sans défense dans un monde hostile, à rire de leur situation. Il s'adressait à eux comme aux membres d'une grande famille, qui vivent ensemble au milieu des bavardages et des disputes, sans méchanceté, pourtant, animés d'un sens profond de la responsabilité à l'égard de leurs semblables, et toujours prêts à s'aider en cas de nécessité. Ils sentent la douleur de l'humanité tout entière, bien que l'humanité ne fasse pas attention à eux; ils portent des vêtements ternes, miteux, mais leurs âmes resplendissent des couleurs de la vie. Scholem Aleichem les aimait, en dépit de toutes leurs folies, de toutes leurs faiblesses.

Helmut Dinse/Sol Liptzin

Il leur enseignait à chasser la douleur par la plaisanterie — à faire entrer la joie dans leur vie en respectant les rites traditionnels et immémoriaux du judaïsme. Son humour éclaire la grisaille monotone du quotidien, son rire résonne partout où on lit et comprend le yiddish. Avec lui — et Peretz — la littérature yiddish atteignit son apogée; on ne regrette qu'une seule chose, c'est qu'il n'ait pas inspiré de successeurs comme Peretz a su le faire. Peretz a encouragé la carrière de bon nombre de ses élèves, parmi lesquels on compte David Pinski (1872-1959), Hirsch David Nomberg (1874-1927), Abraham Reisen (1876-1953), Schalom Asch (1880-1957), I. M. Weissenberg (1881-1938), Peretz Hirschbein (1880-1948), Solomon Bloomgarden (1870-1927), qui écrivait sous le pseudonyme de Jehoasch, et Menahem Boraischa (1888-1949).

Helmut Dinse/Sol Liptzin

C'est l'impuissance des Juifs, leur manière de supporter les malheurs avec «bitochn», un mélange de résignation et de confiance, qui donnent à l'oeuvre de Scholem Aleichem sa tonalité particulière. Le rire, chez lui, c'est celui du héros de cette résistance passive qui a donné au peuple de la zone de résidence la force de s'affirmer, en dépit d'une misère sans exemple.

Jacob Allerhand

Schalom Asch (1880 Kutno, Pologne — 1957 Londres) vécut de 1906 à 1910 en Palestine. Il s'installa ensuite aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne à partir de 1923, et en Israël en 1955. Son oeuvre de dramaturge et de romancier donne une image du monde juif des petites villes et du sentiment religieux de l'Est, empreinte à la fois de réalisme et de romantisme, que ce soit dans Mottke der Dieb *(«Mottke le voleur») ou* Petersburg-Moskau-Warschau *(«Pétersbourg-Moscou-Varsovie»). Ses pièces constituent un apport important pour l'évolution de la dramaturgie yiddish. Max Reinhardt monta à Berlin en 1910 son* Gott der Rache *(«Dieu de la vengeance»), ce qui le fit connaître. Ses romans consacrés aux grandes figures du christianisme se heurtèrent à une désapprobation violente de son lectorat juif.*

Jizchak Leib Peretz (1851 Zamosc — 1915 Varsovie) écrivit à l'origine en hébreu, sous l'influence de la Haskala (l'équivalent du Siècle des Lumières). Cet avocat de formation avait trouvé dans son expression yiddish un engagement culturel et politique. Ses récits illustrent, le plus souvent sur un mode ironique, la vie quotidienne des Juifs dans les petites villes de l'Europe orientale. Cependant, son nom reste attaché à l'introduction du hassidisme dans la littérature yiddish.

Notre programme, c'est l'éducation. Nous voulons éduquer le peuple: transformer les fous en sages, transformer des fanatiques en hommes intelligents; changer les oisifs et les *Luftmenschen* — en travailleurs, en personnes utiles, honnêtes, dont le travail profite à la société ... Notre message est simple, et le voici: nous, les Juifs, nous sommes des hommes comme tous les autres êtres humains! Nous ne sommes ni des demi-dieux, ni des démons, rien d'autre que des hommes. Et des êtres humains devraient s'éduquer, devenir de jour en jour plus sages, meilleurs et plus libres.

Jizchak Leib Peretz

Découvrir l'essence de la judéïté, en tous lieux, en tous temps, dans toutes les parties du peuple du monde dispersé ... et la voir éclairée du rêve prophétique de l'avenir humain — telle est la mission de tout artiste juif.

Jizchak Leib Peretz

A droite: *Schalom Asch, Jizchak Leib Peretz, Hirsch David Nomberg (allongé) et le fils de Peretz. Vers 1900.*

Samuel Fischer, 1859 Lapes près Mistelgau, Fränkische Alpen – 1934 Berlin, fonde en 1886 la maison S. Fischer. Die Neue Rundschau, une revue politique et culturelle qu'il publie sous divers titres à partir de 1892, est une référence sur la vie intellectuelle allemande. Elle comptait parmi ses rédacteurs Otto Brahm, Oskar Bie et Samuel Saenger. A l'automne 1935, la dissolution de la société mère permet à la création de la S. Fischer KG à Berlin et d'une maison d'édition en exil – Vienne, Stockholm, New York, Amsterdam – que continua de diriger Gottfried Bermann-Fischer. Les deux maisons se retrouvent de nouveau en 1952.
A gauche: Samuel Fischer. Photographie de Rudolf Dührkoop, 1911.

Moritz Heimann, 1868 Woldenberg – 1925 Berlin, lecteur pour les éditions S. Fischer depuis 1906, est à l'origine de la découverte et du développement de la littérature moderne de langue allemande. Lui-même compose de petits récits, des comédies, des drames et de remarquables aphorismes.
Page ci-contre, en haut à gauche: Moritz Heimann. Avant 1933.

Salomon Schocken, 1877 Margonin, Posen – 1959 Jérusalem, était copropriétaire du consortium Schocken, qui possédait plus de trente grands magasins. Avec son frère Simon, il créa en 1931 les éditions Schocken à Berlin. Salomon Schocken émigra en 1933 en Palestine.
Page ci-contre, en haut à droite: Salomon Schocken. Photographie de Lotte Jacobi, Vers 1962.

Les Editions Juives virent le jour en 1902 à Berlin. Elles publièrent principalement des ouvrages d'inspiration sioniste comme ceux de Simon Dubnow, Achad Haam, Chaïm Nachman Bialik, puis ceux de Theodor Herzl, Max Nordau et Arthur Ruppin.
Page ci-contre, en bas: Invitation des Editions Juives à Berlin. Avec de gauche à droite: Bertholt Brecht, Maxim Gorki, Lenny de gauche à droite: Ehrenburg, Max Liebermann, Gerhart Hauptmann et Leo Matthias, 1932.

Et c'est ainsi que l'oeuvre à laquelle les éditeurs juifs importants ont consacré leur vie, Albert Langen, Paul Cassirer, G. H. Meyer (dans la firme d'édition Kurt-Wolff), Jacob Heger nous apparaît comme un tout achevé. Elle se résume dans la figure déjà classique du vieillard Samuel Fischer. La firme S. Fischer-Verlag fut, sur une période de presque quarante ans, garante d'une certaine qualité, synonyme d'élévation de goût, d'élégance artistique et d'un sentiment nouveau de l'existence. Samuel Fischer n'imprimait pas les pionniers qui, tels Heinrich Mann, Wedekind, Strindberg, Hamsun, Alfred Mombert, Peter Hille ou Detlev von Liliencron se firent éditer au début chez Schuster & Löffler, à Berlin, ou Albert Langen, à Munich. Mais avec sa revue *Die Neue Rundschau*, ses excellents lecteurs et critiques, collaborateurs et éditeurs, Moritz Heinemann, Alfred Kerr, Oskar Bie, Samuel Saenger, il resta fidèle à une époque nouvelle de la littérature tout entière, et lui donna la reconnaissance publique; avec les bénéfices réalisés sur les best-seller, il partait toujours à la recherche de nouveaux talents, tranquilles, non-juifs pour la plupart. Dans le grand public, il est surtout connu comme l'éditeur de Henrik Ibsen, Gerhart Hauptmann, Bernhard Shaw, Hermann Bang, Thomas Mann, Arthur Schnitzler...

Il a édité le narrateur allemand le plus élégant de l'avant-guerre, le comte Eduard Keyserling, maître de la forme brève, et acquis les droits des oeuvres complètes de Hugo von Hofmannsthal, de Jakob Wassermann et de Joseph Conrad; il est allé chercher les auteurs qui, tels René Schickele, Annette Kolb ou Alfred Döblin, avaient fait leurs débuts chez des éditeurs plus audacieux. Parmi les talents de la littérature suisse, il publia essentiellement Hermann Hesse et Jacob Schaffner, et dans la littérature française moderne, les auteurs les plus élégants, qui s'étaient assagis. Et au cours de notre itinéraire de formation, nous avons rencontré sur notre route une pléiade de livres de culture édités par lui, des lettres des Browning ou de Hans von Bülow, les écrits d'Alfred Kerr, les essayistes, de Meier Graefe jusqu'à Lytton Strachey. Dans ce catalogue riche et varié, les écrivains juifs n'occupent qu'une place réduite. De fait, ces derniers avaient plutôt recours aux services de Rütten & Loening à Francfort, ou de Bruno et Paul Cassirer; c'étaient les non-Juifs Kurt Wolff et Ernst Rowohlt qui s'engageaient pour leurs oeuvres, Gustav Kiepenheuer et Georg Müller, à Munich, ou le Insel-Verlag à Leipzig — beaucoup d'entre eux se faisaient conseiller par des lecteurs juifs ou des amis écrivains juifs, et ils avaient moins de préventions que S. Fischer lui-même contre les idées de gauche, la dissidence en littérature. Il faudrait citer en exemple parmi tant d'autres, l'éditeur Erich

Reiss, représentant de Georg Brandes en Allemagne, ou Georg Bondi, qui, à force d'obstination, finit par imposer l'oeuvre difficile et la hauteur aristocratique de Stefan George et de son cercle — un cercle composé en majorité d'intellectuels juifs qui communiaient dans l'adoration du grand Stefan (...). Mais Rudolf Borchardt, un paladin du judaïsme nationaliste allemand, était issu de ce cercle, tout comme les fidèles disciples Friedrich Gundolf, Friedrich Wolters, dont le père s'appelait encore Wolfsohn, ou Karl Wolfskehl (...) qui, avec George, a édité chez Georg Bondi le meilleur choix de poèmes allemands anciens.

Arnold Zweig

Il me semble d'ailleurs qu'on ne devrait lire que les livres qui vous mordent et vous piquent. Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire? Pour qu'il nous rende heureux, comme tu l'écris? Mon Dieu, nous serions tout aussi heureux si nous n'avions pas de livres, et des livres qui nous rendent heureux, nous pourrions à la rigueur en écrire nous-mêmes. En revanche, nous avons besoin de livres qui agissent sur nous comme un malheur dont nous souffririons beaucoup, comme la mort de quelqu'un que nous aimerions plus que nous-mêmes, (...) — un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous.

Franz Kafka

Leopold Ullstein, 1826 Fürth – 1899 Berlin, fonda en 1877, à Berlin, les ateliers du même nom. Ce sont ses cinq fils — Hans, Louis, Franz, Rudolf, Hermann, qui vont devenir rapidement l'un des plus modernes et des plus importants groupes de presse et d'édition. Le Berliner Morgenpost *paraît en 1898, également par son image à* Berliner Zeitung, *au bout des ans par son titre le plus ancien, le plus à la mode de Berlin, à part le titre de* Berliner Zeitung am Mittag *en 1904. En 1907, une maison d'édition est de plus qui publiait, entre autres, les classiques des éditions Propylaen. En 1934, les frères Ullstein durent céder leur maison pour une bouchée de pain à un inconnu, un homme de paille envoyé par les nationaux-socialistes.*
A gauche: *Leopold Ullstein Vers 1860*

Ullstein, qui était en même temps directeur général de la maison d'édition, n'assistait pas régulièrement aux réunions du comité de rédaction. Lorsqu'il apparaissait dans la salle de réunion, il n'avait pas plus d'importance que n'importe quel autre membre de l'équipe. Je n'ai pas connaissance d'un cas où Ullstein — les autres éditeurs n'avaient pratiquement pas de contacts directs avec les rédactions — ait tenté de se prévaloir de son autorité à la rédaction. Bien qu'il ait lui-même fort peu écrit, il était bien trop passionnément journaliste, bien trop respectueux de la liberté d'opinion et d'expression pour le faire. J'entrai un jour à l'improviste dans son bureau au moment où il apostrophait un fondé de pouvoir en ces termes peu amènes : « Je ne veux ni pas entendre parler que vous répétez ce que le docteur Mosse pense, ni la manière dont c'est la seule que je veux entendre. »
Max Rainer

Le journalisme n'est pas une invention juive, mais ce sont des Juifs qui lui ont donné sa nature, sa loi biologique, son sang, son âme — tout au moins en Allemagne. Pour les autres, l'écriture n'était qu'une activité parmi d'autres, pour le Juif doué, c'était le seul métier susceptible de lui assurer une parcelle de pouvoir, réel ou imaginaire.

Paul Mayer

Je veux parler de la création de journaux basés sur une affaire d'annonces, issus le plus souvent même d'une imprimerie. C'est ainsi que s'est fondée la maison Rudolf Mosse, tout comme la maison Ullstein et la *Frankfurter Zeitung* de Leopold Sonnemann ... Ce sont donc la *Frankfurter Zeitung* tout entière, le *Berliner Tageblatt* et la *Vossische Zeitung* qui, avec leurs journalistes juifs éminents, Theodor Wolff, Georg Bernhard, avec une foule de collaborateurs et d'envoyés spéciaux de réputation internationale ont représenté la culture européenne en Allemagne.

Arnold Zweig

Je ne considère pas la *Frankfurter Zeitung* comme un tremplin, tout au plus comme un trempoline, comme celle que nous avons vue au cirque, avec les acrobates au maillot zébré. Elle est pour moi le seul pays, elle me tient lieu quasiment de patrie et de trésorerie.

Joseph Roth

Mais il était lié à Francfort par une autre affinité spirituelle, plus profonde: la *Frankfurter Zeitung*. Il s'y abonna l'année même de sa création. Non seulement il la lisait, mais il la croyait, il se fiait à elle, il l'aimait. La lire d'un bout à l'autre était pour lui une obligation quotidienne, un plaisir du shabbat et des jours de fête. Au fil des ans, elle façonna si bien et si exclusivement ses idées politiques, qu'il était heureux de retrouver toutes ses opinions confirmées dans la *Frankfurter.*

Fritz Frank

Le directeur de la *Presse*, Karl Etienne, fit de ce journal l'organe du libéralisme au sens le plus large du terme, et en particulier le journal préféré des cercles juifs cultivés. Son successeur, Moriz Benedikt, le «propriétaire d'esclaves» de Theodor Herzl, est beaucoup plus connu de nos jours, mais il n'était qu'un épigone... Mon père a signalé à plusieurs reprises, avec une certaine fierté, que notre famille avait fait partie des abonnés et des lecteurs de la *Presse* dès le premier jour. Avant la Grande Guerre, et même au début du conflit, j'avais souvent des frictions avec mon père à ce propos; j'étais certainement influencé par le combat désespéré (dont on ne savait que très peu de choses, à l'époque) de Herzl contre Benedikt, par la furieuse polémique que menait Karl Kraus (un Juif de Bohême, originaire de Jicin) dans sa *Fackel* contre la *Neue Freie Presse*. Pour ma part, je reprochais à la Presse sa vénalité et ses campagnes de dénigrement, tandis que mon père prenait chaleureusement sa défense. Lorsque, vers 1916, je revins du front en permission, je trouvais le *Prager Tagblatt* à la place de la *Presse*, et mon père m'expliqua, d'un air presque solennel, qu'il avait reconnu la justesse de mes reproches. Toujours est-il que, durant pratiquement cinquante ans, elle a exercé une influence non négligeable sur la formation des idées politiques et des opinions de tous les membres de notre famille.

Hugo Hermann

Il y a deux belles choses au monde: faire partie de la *Neue Freie Presse* ou la mépriser. En ce qui me concerne, je n'ai jamais hésité sur le choix à faire.

Karl Kraus

Les Juifs eurent également un rôle fondamental dans la publication de journaux prestigieux. Parmi ceux-ci se rangeaient le Frankfurter Zeitung *— fondé en 1856 par Leopold Sonnemann et publié depuis 1866 sous ce nom — et la* Neue Freie Presse *— fondée en 1864 à Vienne, dirigée après 1881 par Moritz Benedikt.* Ci-dessus: *un kiosque à Berlin. Photographie de Friedrich Seidenstücker. 1928.*

Arthur Koestler (1906 Budapest — 1983 Londres), après des études d'ingénieur, partit en 1926 dans un kibboutz en Palestine. Devenu, suite à des circonstances heureuses, correspondant de presse pour Ullstein, il passa six ans (1926-1931) à l'Est, à Paris et à Berlin. L'été 1931, il était le seul journaliste à bord du dirigeable inventé par le comte von Zeppelin lors de son voyage polaire. Inscrit au parti communiste entre 1931 et 1937, il prit part comme reporter à la guerre d'Espagne. Fait prisonnier, il fut libéré grâce à l'intervention de la presse internationale. Il vivait depuis 1942 à Londres. Ses chroniques et ses romans traitent des problèmes, des conflits éthiques et politiques, tels que sa rupture avec le communisme et les régimes totalitaires. A la fin de sa vie, il se tourna surtout vers des préoccupations d'ordre psychologique. Plaidant le droit au suicide, il se donna la mort avec sa femme.
A gauche: *Arthur Koestler lors de la spectaculaire expédition polaire du zeppelin. 1931.*

Fait curieux, et dont nous allons tenter ici de rendre compte, les Juifs allemands ont confirmé, semble-t-il, le préjugé selon lequel les Juifs en général n'avaient que des possibilités réduites dans le domaine des arts plastiques. Il est de fait que, par comparaison avec les innombrables écrivains et musiciens importants, ils jouèrent un rôle de second plan dans la peinture et la sculpture allemandes, disons même européennes. Certes, ils avaient produit en Hollande un maître comme Joseph Israels, en France, le merveilleux impressionniste Pissaro et en Allemagne, la figure classique du peintre traditionnel, Max Liebermann: d'une longévité qui l'apparente à de nombreux grands peintres qui vont de Titien à Renoir, il continue de peindre, aujourd'hui encore, avec une vigueur et une fraîcheur intactes, des portraits et des paysages d'une beauté achevée. Mais même des artistes aussi sérieux et corrects que Hermann Struck, Eugen Spiro, Philip Franck, ou les plus jeunes Ludwig Meidner, Jakob Steinhardt, Joseph Budko, n'ont pas eu la puissance nécessaire pour incarner la transposition de leur vision personnelle, pour donner forme à la matière, la douer de vie...

A l'aube du XX[e] siècle, dans l'immobilisme du paysage artistique européen, se déclencha un mouvement de libération auquel on a donné le nom d'expressionnisme... Et on vit tout d'un coup des Juifs se placer au premier rang de l'art moderne. Ce n'étaient pas des Juifs allemands, c'étaient les fils et les filles ce ce grand judaïsme russe si longtemps réprimé sur le plan culturel...

Nous ne pouvons pas, dans ce livre, évoquer tous les artistes qui obtinrent la consécration de leur talent à Paris, les Modigliani et Chagall, Soutine et Hanna Orlowa, Altmann et Menkes, Ryback et Gottlieb, Kisling et Zach, et les Viennois cultivés, tels que Josef Floch, Georg Ehrlich, Eisenschitz ou Reder, de Czernowitz...

Nous nous contenterons d'attirer encore l'attention sur un point: dans l'échelle amateur, connaisseur, créateur, les Juifs allemands venaient sans aucun doute de franchir la seconde étape, lorsque la dictature artistique hitlérienne fit basculer la vie artistique juive en Allemagne dans le passé... Nous citerons ici, à titre d'exemple, le professeur d'histoire de l'art à l'université de Berlin, Adolf Goldschmidt, le type même de l'érudit, d'une scientificité intransigeante, d'une minutie exemplaire. La connaissance de l'art du Moyen Âge en Allemagne doit beaucoup à ses travaux, qu'ils portent sur des ivoires, des miniatures ou des sculptures. Citons encore Max I. Friedländer, longtemps directeur du cabinet de gravures de Berlin, avant d'être nommé au Kaiser-Friedrich-Museum — incontestablement le meilleur connaisseur de la peinture néerlandaise du XV[e] siècle. Dans la génération moderne des chercheurs dans cette discipline, Kurt Glaser est le plus éminent. Il fut un temps directeur de la Staatliche Kunstbibliothek de Berlin qui lui doit d'avoir maintenu, pour ne pas dire augmenté, son haut niveau. Ses expositions dans la cour vitrée de l'ancien musée des Arts décoratifs étaient des événements dans la vie intellectuelle de Berlin, elles produisaient un effet de stimulation, comme souvent le parti-pris de montrer des oeuvres tout à fait étranges, choisies avec hardiesse et intelligence: dessins de caverne de Frobenius, icônes russes. L'homme le plus important de la jeune génération, Erwin Panofsky, ne fut pas nommé à Berlin, en raison de son origine juive. Il resta donc à Hambourg , qui, avec la bibliothèque Aby Warburg, de réputation mondiale, et son bibliothécaire Saxl, lui permettait de travailler dans les meilleures conditions ...

...Notre regard s'arrête, pour finir, sur ces critiques, qui, par l'écrit et la parole, diffusèrent la compréhension de l'art dans la masse — et donc firent de l'art un véritable bien commun... Pour l'ancienne génération, le critique d'art Fritz Stahl, qui avait le talent de se rajeunir sans cesse, était un conseiller de référence; pour la nouvelle, c'était Paul Westheim qui remplissait cet office: dans la *Frankfurter Zeitung*, au début, puis dans son *Kunstblatt*, cet homme d'une exceptionnelle intuition rendit hommage à des peintres et sculpteurs qui incarnaient une nouvelle manière de voir et de créer, et qui, sans son courage, seraient toujours restés des inconnus pour les Allemands. Si nous mentionnons encore Max Deri et l'écrivain Carl Einstein, dont le mérite indiscutable est d'avoir découvert l'importance de la sculpture exotique, décrit sa beauté, nous en aurons, je pense, énuméré suffisamment.

Arnold Zweig

Certes, une chose est l'art pris pour lui-même: il ne connaît pas de limitations, qu'elles soient religieuses ou politiques. Mais les artistes en sont une autre: ils ont des liens entre eux, tant par leur patrie que par leur religion. Et si, toute ma vie durant, je me suis senti Allemand, mon appartenance au judaïsme n'était pas moins forte, moins vivace en moi.

Max Liebermann

Durant toute ma vie, qui fut longue, j'ai cherché de toutes mes forces à servir l'art allemand. Je suis convaincu que l'art n'a rien à voir avec la politique, ni avec la naissance; en conséquence, puisque ce point de vue, qui est le mien, n'est plus reconnu, je ne peux pas faire partie plus longtemps de l'Académie Prussienne des Beaux-Arts, dont j'ai été membre permanent depuis plus de trente ans, et président pendant douze ans. J'ai résilié également la dignité de président d'honneur de l'Académie qui m'avait été conférée.

Max Liebermann

Emil Orlik (1870 Prague — 1932 Berlin) faisait partie de la Sécession de Berlin aux côtés de Max Liebermann, Max Slevogt et Lovis Corinth. Graphiste reconnu, il se fit particulièrement remarquer par ses travaux de gravure et de lithographie. Dessinateur de génie, il se livrait à des improvisations que complétaient fort bien ses talents de graphiste. Son oeuvre abondante se distingue par ses portraits, illustrations et esquisses de voyage. Il mit ses compétences techniques au service de l'enseignement à l'Académie de Berlin, où il donna des cours à partir de 1905. Il a laissé de nombreux portraits de ses amis juifs et de personnalités.
Ci-dessus: *Emil Orlik. Photographie de Nicola Perscheid. Avant 1905*

Malgré ces obstacles, quelques peintres très connus sont sortis des cercles de la bourgeoisie juive de Prague. Emil Orlik, par exemple. C'était le fils d'un tailleur connu à Prague. L'autre tailleur juif de Prague, d'un égal mérite dans sa profession, avait lui même un penchant artistique prononcé. C'était M. Klimpel, qui était l'un des piliers et membre actif du théâtre allemand d'amateurs à Prague.

Bruno Kisch

Max Liebermann (1847 Berlin — 1935 Berlin) étudia la peinture et le graphisme à Paris, en Hollande, à Munich, et s'installa à Berlin en 1884. Sous l'influence de Jozef Israël, l'un des précurseurs du réalisme hollandais au XIX[e] siècle, il se rallia aux théories du naturalisme, puis devint «maître» de l'impressionnisme allemand. Président de l'Académie de Prusse des Beaux-Arts (1920-1933), il obtint l'ordre français du Mérite. Le président von Hindenburg alla même jusqu'à l'anoblir en 1927. Son oeuvre de jeunesse se caractérise par des motifs bibliques et des scènes de genre. Son tableau Jésus devant les docteurs de la Loi, *1878, fit scandale et provoqua des protestations antisémites. Dès lors, il s'écarta de son inspiration biblique et mit rarement en scène des motifs judaïques. En 1933, il démissionna de ses fonctions à l'Académie des Beaux-Arts.*
Page ci-contre: *Max Liebermann dans son atelier à Berlin. Vers 1900.*

Les murs de la synagogue étaient froids et nus, même lorsque ses voûtes résonnaient de beaux poèmes et de beaux cantiques. La bourgade dans la zone de résidence en Europe orientale, le shtetl, avait des chantres et des musiciens merveilleux, ses bardes, ses poètes et ses conteurs populaires; mais elle n'avait ni peintres, ni sculpteurs. Même la révolte du hassidisme contre la scolastique talmudique n'a pas effacé la peur millénaire des «images»; et le renouveau hassidique ne mit pas longtemps à se pétrifier, se transformant en une nouvelle orthodoxie rabbinique.
Lorsqu'un Juif russe ou polonais se mettait à peindre, c'était donc au mépris de cette tradition, en dehors de la synagogue, et en réaction contre elle; et il n'a commencé à le faire que peu de temps avant la fin du XIX[e] siècle.

Isaac Deutscher

La peinture, pour un Juif, cela voulait dire la rébellion, et une portion d'émancipation.

Isaac Deutscher

Mes efforts assidus me mènent-ils réellement sur la bonne voie, me rapprochent-ils du but? Comme j'aimerais me défaire de tous les préjugés que je nourris contre mes coreligionnaires! Comme j'aimerais étouffer la haine qui s'élève contre le peuple souffrant! Comme j'aimerais réconcilier les Polonais et les Juifs; l'histoire de ces deux peuples n'est-elle pas marquée par la souffrance!
N'est-ce pas que c'est une ambition bien modeste que de me sentir la vocation d'un apôtre? Mais même si je n'ai pas la force suffisante pour atteindre mon but, la sympathie que me témoignent mes compatriotes, les descriptions que donnent les quotidiens polonais de ma personne me prouvent que je suis sur le chemin qui mène à ce but.

Moritz Gottlieb

En la personne du dessinateur E.-M. Lilien, fils d'un pauvre maître tourneur orthodoxe de Drohobycz, je rencontrais pour la première fois un authentique Juif de l'Est, et par conséquent un judaïsme qui jusqu'alors m'était inconnu dans sa force et son opiniâtre fanatisme.

Stefan Zweig

Jankel Adler (1895 Tuszyn près de Lodz — 1949 Aldbourne près de Londres apprit de 1906 à 1912 la gravure et travailla pour le roi comme graveur au service de la poste à Belgrade. Après des études auprès de Gustav Wiethuchter à l'école des Arts décoratifs de Barmen-Wuppertal (1913-1914), il se rendit en Pologne, puis à Berlin, où il rencontra Marc Chagall et Else Lasker-Schüller. Il adhéra au groupe de Novembre, qui réunissait des artistes progressistes et avait été créé en décembre 1918. Entre 1922 et 1933, Jankel Adler vécut et travailla à Dusseldorf où, reclus volontaire, il évoluait dans le cercle d'Otto Dix. En dépit de l'amour qu'il vouait à l'Allemagne, il ne renonça jamais à ses origines de Juif oriental. En 1933, il dut quitter l'Allemagne, parce que [illegible] par conséquent artiste «dégénéré», s'enfuit en Angleterre en passant par Paris
A gauche: *Jankel Adler Photographie d'August Sander 1925*

Moritz Gottlieb (1856 — 1879 Cracovie) étudia la peinture à Munich. Malgré son jeune âge, il acquit rapidement une notoriété et devint l'un des artistes juifs de l'Est les plus en vue (avec Johann Goldstein et Emil Lowenthal). Il est l'auteur de remarquables portraits et sa peinture monumentale, Juifs en prière, se trouve maintenant au musée de Tel Aviv
Ci-dessous: *Moritz Gottlieb Vers 1875*

Jankel Adler était un trait d'union entre Cologne et Düsseldorf; il habitait à Düsseldorf, tout en faisant partie des progressistes. Ce jeune Polonais aux yeux noirs ardents, un discutailleur infatigable, animait, et parfois même inquiétait le cercle de peintres de Düsseldorf, qui s'était installé dans le confort. Dans son art, il alliait la composition picturale rigoureuse des artistes de Cologne à l'atmosphère poétique de son compatriote Chagall. Le traitement de la surface picturale à la manière des fresquistes était une nouveauté totale, plus d'un collègue subit son influence. Adler vécut après avoir émigré à Londres; à sa mort, en 1950, il était au seuil de la gloire.

Anna Klapheck

Tout le monde l'appelle le gentil Jankel.
Nous sommes de la même ville,
Et de la même école
Bonheur de glissades dans les rues gelées.

Le gentil Jankel avait déjà
Deux fleurs sur le visage,
Elles s'ouvrent aujourd'hui, transfiguré, tout plein de la Bible
Il nous parle du Balchem.

En rêve, dans la nuit, on le porte en grande pompe,
Comme autrefois son père rabbin sur des branches et des feuilles
De la forêt muette à la ville des Halleluia.

Ne consacre-t-il pas tous les tableaux qu'il peint
Qu'il couvre de grands arpèges de poète
A son jeune Dieu Sabaoth.
[...]
Dans la splendeur immémoriale
De cette hauteur d'image
Jankel devient le Rembrandt des Hébreux.

Else Lasker-Schüler
Jankel Adler

Mela Koehler-Bormann (1885 Vienne – 1960 Stockholm) fréquenta entre 1905 et 1910 l'école des Beaux-Arts sous la direction de Kolo Moser. Elle était encore étudiante que déjà ses oeuvres étaient publiées. Elle illustra des contes pour les éditions Konegen et collabora au Wiener Mode, *un magazine de mode. Membre du Werkbund autrichien, un mouvement avant-gardiste, et des Femmes artistes de Vienne, elle prit part à d'innombrables expositions, entre autres à la Kunstschau de Vienne en 1909. Elle réalisa pour la Wiener Werkstätte (« Atelier viennois ») des cartes postales, planches d'images, tissus et affiches. Mela Koehler-Bormann émigra en 1934 en Suède.*
A droite: *Mela Koehler-Bormann. Photographie de D'Ora. 1912.*

Albert Flechtheim (1878 Munster — 1937 Londres passait pour être l'un des marchands d'art moderne les plus importants d'Allemagne, il possédait des galeries à Dusseldorf et à Berlin. Il introduisit notamment Picasso en Allemagne, découvrit surtout Max Beckmann, Carl Hoffer et Paul Klee, et, par ailleurs, l'art africain. Il fut aussi à l'origine de la création du légendaire Querschnitt, *un magazine consacré aux valeurs éternelles», publié aux éditions Ullstein à partir de 1924*

A gauche: *Albert Flechtheim Vers 1928*

Herwarth Walden (1878 Berlin — 1941 Saratov, URSS), de son vrai nom Georg Levin, étudia la musicologie en Italie et à Berlin. Il composa des drames expressionnistes et fut rédacteur pour des revues littéraires. En 1910, il fonda la revue Der Sturm *et ouvrit deux ans plus tard une galerie du même nom qu'il inaugura en exposant* Le cavalier bleu. *En 1913, il organisa le Salon d'Automne avec des artistes de l'avant-garde européenne pour lesquels il s'était enthousiasmé. Der Sturm, galerie et maison d'édition, devint le lieu central de l'expressionnisme et contribua au développement de créateurs essentiels de l'art moderne. Sa galerie exposait des oeuvres de Marc Chagall, Paul Klee, Oskar Kokoschka, Lyonel Feininger, Wassily Kandinsky, Franz Marc et August Macke. Il se convertit au bolchevisme dans les années 20 et s'installa en 1931 à Moscou comme professeur de langue*

Page ci-contre, en bas *Herwarth Walden et sa femme Nell dans leur maison, à Berlin, 1920*

Ces marchands d'art, avec leurs confrères spécialisés dans les livres anciens (...) et leurs nombreux collègues dans tout le Reich, souvent des érudits dans leur domaine, et meilleurs spécialistes que des historiens d'art réputés, ont donné au goût allemand en matière de luxe cette sûreté qui lui manquait encore à l'époque de Bismarck et du jeune empereur Guillaume. Par eux, et par l'intermédiaire des filiales qu'ils ont créées dans les grandes villes du monde, l'activité de collectionneur fut encouragée et soutenue, jusqu'à atteindre ces sommets que sont, par exemple, la collection von der Heyd à Berlin, les galeries de Markus Kappel, Harry Fuld et James Simon, les innombrables collections de tableaux, plus ou moins considérables, qui représentent dignement la richesse allemande du point de vue de l'esprit et du goût. Les marchands de tableaux tels que Paul Cassirer ou Alfred Flechtheim firent l'équivalent pour l'art moderne, de l'apparition des impressionnistes jusqu'aux sculptures sur bois d'Ernst Barlach par exemple, qui, sans Paul Cassirer, serait mort de faim à Güstrow, la petite ville du Mecklembourg dont il était originaire. Car tous les artistes téméraires qui partaient à la conquête d'une expression nouvelle, tous les artistes de la Brücke (Nolde, Kirchner, Schmidt-Rotluff), eux, les Rohlfs et Beckmann, les Kokoschka, Hofer, Klee, Lehmbruck, Kandinsky, les Franz Marc (tombé en 1915) et Kubin — tous ces non-Juifs qui ont frayé la voie à l'expression moderne de la forme et au renouveau de la peinture et de la sculpture — tous, s'ils sont honnêtes, seront bien forcés de reconnaître que, parmi les non-Juifs, très rares sont les marchands d'art qui les ont exposés, les écrivains qui les ont compris, les amateurs qui ont acheté leurs oeuvres. Ces mêmes couches sociales, la plupart du temps juives ou d'origine juive, qui avaient découvert les impressionnistes français, puis Cézanne et Van Gogh, leur permirent non seulement de vivre et de voyager, mais aussi de s'aventurer toujours plus dans le domaine de l'informe, et de donner une forme toujours plus pure à leur rythme personnel. Les Juifs, acheteurs de tableaux ont été, dans l'Allemagne de ces trente dernières années, les piliers de la peinture.

Arnold Zweig

La galerie Thannhauser à Munich, auparavant Thannhauser et Brakl, ouvrit un nouvel espace en 1909. La même année, elle exposa pour la première fois des tableaux de Kandinsky, Jawlensky, Kubin et de certains artistes de la Neue Künstlervereinigung München, puis, en décembre 1911, le groupe surnommé par Kandinsky et Franz Marc Der Blaue Reiter (« Le cavalier bleu »).
Ci-dessus: *la galerie Thannhauser à Munich, lors de la première exposition du groupe du Cavalier bleu.*

Avec l'essor du commerce, de l'industrie et des banques, on constata en Allemagne, après la guerre victorieuse de 1870/1871, une élévation générale du niveau de vie. L'aisance à laquelle avaient part de larges couches de la population juive, permit aux Juifs allemands, dans les années de paix qui précédèrent la Première Guerre mondiale, de constituer d'importantes collections d'art. De façon générale, on portait à l'art un intérêt croissant, ce qui contribuait aussi à encourager les artistes vivants. C'est ainsi par exemple que bon nombre de collectionneurs, juifs en particulier, contribuèrent par des dons et des fondations à accroître le nombre des musées et à soutenir des instituts scientifiques. Même si, plus tard, bon nombre de collections furent dispersées aux enchères tandis des oeuvres d'art précieuses partaient, essentiellement pour l'Amérique, leur présence, même éphémère, suscita indéniablement un véritable épanouissement artistique. La catastrophe qui, à partir de 1933, marqua la fin des collections juives de l'aire germanophone, entraîna l'écroulement de toute la culture artistique allemande.

Nous ne pouvons citer ici que les collections privées les plus importantes, mais à elles seules, elles suffisent à montrer le rôle important des collectionneurs juifs en Allemagne et dans le monde germanophone. Collectionner des oeuvres d'art n'est pas uniquement une affaire d'argent, c'est une passion qui, convenablement nourrie et guidée, se transforme en véritable compétence. Le collectionneur sérieux se limite la plupart du temps à un domaine spécialisé qu'il étudie avec soin, il devient de plus en plus exigeant sur la qualité des pièces qu'il veut acquérir. Il ne collectionne pas par simple goût de la possession, mais par amour de l'art, ce qui l'amène à faire partager sa passion à un large public. C'est ainsi qu'il devient un médiateur de la culture et un mécène. La plupart du temps, il ne se sépare pas de ses trésors, à moins de raisons puissantes. Souvent, il en fait don au public, de son vivant ou après sa mort.

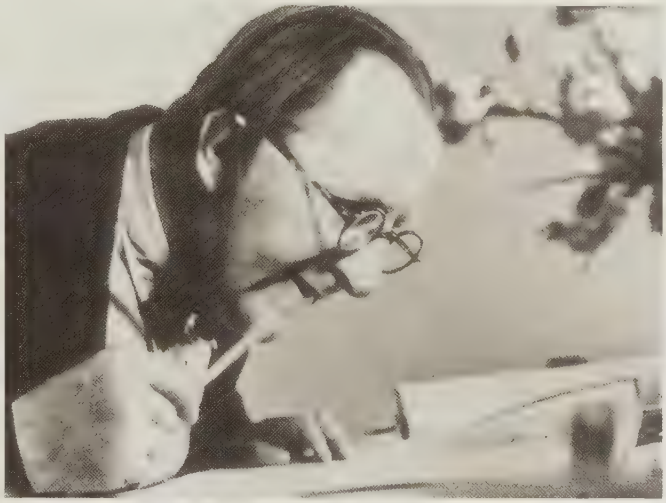
Karl Schwarz

Ce n'est que dans le culte des beaux-arts que tout le monde à Vienne se sentait les mêmes droits, parce que l'amour de l'art passait là pour un devoir de toute la communauté, et la bourgeoisie juive a pris une part considérable au développement de la culture viennoise en la favorisant par tous les moyens. Les Israélites constituaient le véritable public, ils remplissaient les théâtres, les salles de concert, ils achetaient les gravures, ils visitaient les expositions, ils étaient partout, avec leur intelligence plus souple et moins liée par une tradition, les promoteurs et les champions de toutes les nouveautés. Presque toutes les grandes collections d'oeuvres d'art du XIX[e] siècle avaient été constituées par eux, presque toutes les tentatives artistiques n'avaient été rendues possibles que par eux; sans l'intérêt stimulant que la bourgeoisie juive accordait à ces choses et qui contrastait avec l'indolence de la cour, de l'aristocratie et des millionnaires chrétiens, curieux uniquement de chevaux de course et de chasses, Vienne aurait retardé sur Berlin dans le domaine des beaux-arts, et cela dans la même mesure où l'Autriche demeurait politiquement inférieure à l'Allemagne. Quiconque voulait à Vienne faire passer une nouveauté, l'hôte étranger qui cherchait à obtenir audience auprès d'un public compréhensif, en était réduit à s'adresser à cette bourgeoisie juive.

Stefan Zweig

Car le tournant de ce siècle marque la fin de l'habitation au sens ancien du terme, c'est-à-dire en premier lieu comme abri fermé. Avec Giedion, Mendelssohn, Corbusier, le séjour des hommes devient essentiellement un lieu de passage de toutes les forces, de tous les flots de lumière et d'air imaginables. L'avenir est sous le signe de la transparence: non seulement des lieux, mais, si nous en croyons les Russes, qui ont actuellement le projet de supprimer le dimanche au profit de fêtes mobiles, même des semaines.

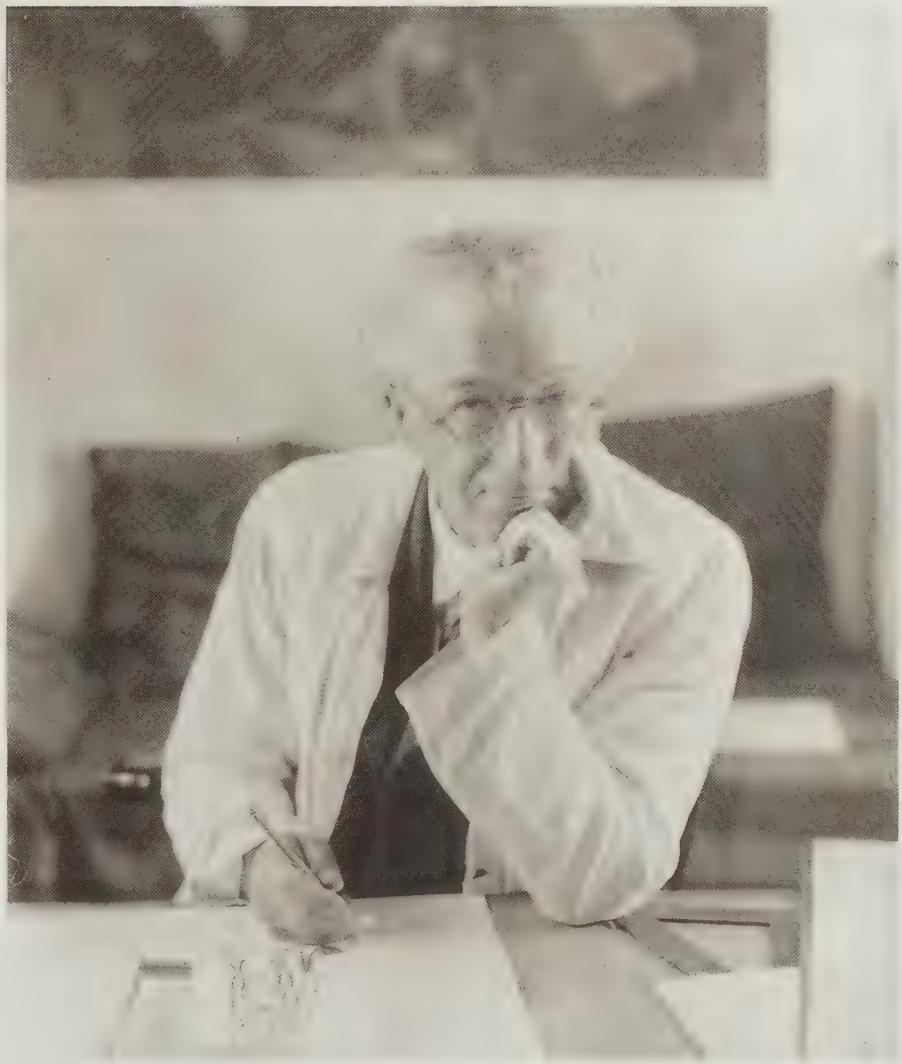
Walter Benjamin



Erich Mendelsohn (1887 Allenstein, Prusse orientale — 1953 San Francisco) fit ses études d'architecte entre 1907 et 1911 à Berlin et à Munich, où il travailla comme architecte et designer indépendant jusqu'en 1914. En 1919, il ouvrit une agence à Berlin et prit part à la constitution du groupe de Novembre. Expressionniste convaincu et adepte de l'utilisation, en dehors de tout compromis, de matériaux tels que le béton armé, les structures de fer et de verre, il appliqua ses points de vue théoriques à un certain nombre de bâtiments, dont la tour Einstein à Potsdam (1920-1921), ou les grands magasins Schocken à Stuttgart (1927) et à Chemnitz (1928). Il conçut, entre autres, le cimetière de la communauté juive de Königsberg. Abandonnant l'Allemagne en 1933, il partit en Angleterre et aux Etats-Unis, où il explora d'autres champs d'activité et construisit un autre type de bâtiments. C'est lui qui réalisa le projet du centre médical de la Hadassa-University à Jérusalem (1938).
A gauche: *Erich Mendelsohn. Photographie de Tim Gidal. Vers 1927.*

Albert Figdor (1843 Baden, près de Vienne — 1927 Vienne), banquier, collectionna pendant soixante ans surtout des objets d'art. Encouragé dans sa passion par Alois Riegl, historien de l'art, et par les responsables du musée de l'Art et de l'Industrie autrichien, il réunit dans sa collection, entièrement consacrée à l'historicisme du XIX^e, des tableaux, sculptures, tapisseries et objets, allant de l'Antiquité au XIX^e siècle. Sa collection était réputée pour être la plus importante et la plus diversifiée d'Autriche juste avant la Seconde Guerre mondiale.
Page ci-contre, en haut: *Albert Figdor. Vers 1920.*

Geheimrat Eduard Arnhold (1849 Dessau — 1925 Neuhaus), banquier, armateur, possédait la Cäsar Wollheim, une industrie de charbon. Passionné par la peinture moderne française et allemande, dont il était un grand collectionneur, il contribua à faire connaître les impressionnistes français en Allemagne. Ses qualités d'homme d'affaires très en vue et d'amateur d'art très averti lui valurent d'être nommé membre d'honneur de l'Académie des Arts plastiques de Berlin. En 1910, il acquit la villa Massimo, à Rome, qu'il légua à l'Académie berlinoise et pour laquelle, très généreusement, il créa en même temps une bourse permettant l'accueil d'artistes.
Page ci-contre, en bas: *Geheimrat Eduard Arnhold dans sa maison, à Berlin. Vers 1920.*



Oskar Strnad (1879 Vienne — 1935 Bad Aussee) comptait parmi les représentants de l'architecture moderne à Vienne. Occupant une large place, avec Joseph Frank et Oscar Wlach, dans les constructions de l'entre-deux-guerres, il participa en 1914 à la conception de la maison d'Autriche lors de l'exposition du Werkbund à Cologne. La même année, il construisit la villa du poète Jakob Wassermann, à Vienne. A partir de 1918, Oskar Strnad fit de nombreux projets pour le théâtre, contribuant, entre autres, aux mises en scène de Max Reinhardt, au point que sa créativité dans ce domaine fit très vite école. Vers la fin de sa vie, il travailla pour le cinéma et réalisa des décors pour Mascarade *et* Episode.
A gauche: *Oskar Strnad. Vers 1930.*

Erich Salomon (1886 Berlin — 1944 Auschwitz) avait une maîtrise remarquable de l'instantané et du portrait. Ce photographe qui travaillait à la manière de Daumier n'avait pas d'égal pour saisir l'atmosphère et la substance des assemblées diplomatiques, des événements artistiques ou des situations sociales. Son activité photographique se déroula à une époque où il était interdit de photographier certains aspects de la vie publique, et il développa un talent remarquable dans l'exploitation de [illegible], qui se révéla pour la première fois dans une série d'images publiée en 1931. Il passait pour être un pionnier du reportage moderne, qui commença à se pratiquer en 1928-1929 en Allemagne, tout en ouvrant de nouvelles voies, et était principalement lié aux noms de deux journaux — Berliner Illustrierte Zeitung et Münchner Illustrierte Presse —, de leurs directeurs — Kurt Korff à Berlin, Stefan Lorant à Munich — et de leurs photographes. Ces derniers, Alfred Eisenstaedt, Martin Munkacsi, Felix H. Man, Umbo et les frères Gidal, émigrèrent tous et menèrent une carrière internationale.

Parmi les précurseurs de la photographie «sur le vif», c'est-à-dire les premiers à photographier la société avec un esprit documentaire, figurent deux amateurs, le docteur Emil Mayer (1871 Neu Bytschow, Bohême — 1938 Vienne, mort par suicide) et le docteur Hermann Drawe (1867 Vienne — 1925 Vienne), qui étaient par ailleurs juristes. Pendant l'entre-deux-guerres, ce sont surtout Roman Vishniac et Alter Kacyzne, alias Abraham Pisarek, qui firent des reportages photographiques de la société juive en Pologne, plus particulièrement à Berlin, avant l'holocauste.

À droite: *Erich Salomon. Photographie de Lore Feininger. 1928*

Lotte Jacobi (1896 Thorn, Prusse occidentale) étudia l'histoire de l'art et la littérature (1925-1927). Après une formation suivie au Bayerische Staatslehranstalt für Lichtbildwesen, une institution nationale spécialisée dans la photographie, Lotte Jacobi travailla dans l'atelier de son père. Devenue l'une des photographes les plus en vue dans les années 30, elle émigra en 1935 aux Etats-Unis, où elle épousa un éditeur berlinois, Erich Reiss. Deux autres femmes s'illustrèrent également dans l'art photographique: Madame d'Ora (1881 Vienne — 1963 Frohnleiten, Styrie), de son vrai nom Dora Kallmus, et Trude Fleischmann (1895 Vienne).

Page ci-contre: *Lotte Jacobi. Autoportrait. Vers 1930.*

Fritz Lang (1890 Vienne — 1976 Los Angeles) connut son premier grand succès avec Les trois lumières *(1921), coproduit par la Decla (Erich Pommer) et l'UFA (Paul Davidson). Ses films, monumentaux,* Le Docteur Mabuse *(1922),* Les Nibelungen *(1923),* Metropolis *(1926), etc., donnèrent une impulsion décisive au cinéma muet allemand. En 1931, il engagea Peter Lorre pour* M. le maudit. *Quant à son* Testament du Docteur Mabuse *(1932), il ne fut pas montré en Allemagne et, un an plus tard, Fritz Lang émigra aux Etats-Unis.*
Page ci-contre: *Fritz Lang lors du tournage de* Metropolis. *1926.*

Ernst Lubitsch (1892 Berlin – 1947 Hollywood) était un élève de Max Reinhardt à Berlin. Il se tourna rapidement vers la régie cinématographique et se fit connaître dans un premier temps par des films très costumés et avec de grandes distributions, tels que La Du Barry *(1919). Ses comédies et opérettes,* L'éventail de lady Windermere *(1925),* Haute pègre *(1932) ou* Ninotchka *(1939), affirmèrent un style très personnel, la* Lubitsch touch. *Dès 1922, il se fixa à Hollywood*
Ci-dessus: *Ernst Lubitsch avec Pola Negri. Après 1922*

Erich Pommer (1889 Hildesheim — 1966 Etats-Unis) fonda en 1919 la Decla-Bioskop, une société de cinéma, et produisit un certain nombre de films célèbres, dont Le cabinet du docteur Caligari *(1920) et* Les trois lumières *(1921). Sa société fusionna en 1921 avec l'UFA (Universal-Film AG) de Paul Davidson et Hermann Fellner. C'est Pommer qui fut à l'origine de la production de* Metropolis *(1926) de Fritz Lang. A la suite d'un bref séjour à New York, il produisit* Der Kongress tanzt *avec Lilian Harvey et* L'ange bleu *avec Marlene Dietrich, qui, grâce à son rôle de Lola, connut un succès mondial.*
A droite: *Erich Pommer (à gauche) et Joe May. Vers 1925.*

Joseph von Sternberg (1894 Vienne — 1969 Hollywood) s'installa aux Etats-Unis en 1901. Son premier film, Salvation Hunters, *fut acheté par Charles Chaplin, Mary Pickford et Douglas Fairbank pour* United Artists. L'ange bleu, *qu'il tourna en Allemagne avec Marlene Dietrich, sa « découverte personnelle », marqua le début de son véritable succès*
Ci-dessus: *Joseph von Sternberg. Vers 1925*

Peter Lorre (1904 Rosenberg, Hongrie — 1964 Hollywood), de son vrai nom Laszlo Löwenstein, séjourna à Vienne et à Breslau avant de se fixer à Berlin. Son rôle d'assassin pathologique dans le film de Fritz Lang, M. le maudit, *lui conféra une renommée mondiale. En 1933, il émigra en Angleterre, puis, deux ans plus tard, aux Etats-Unis, où il mena sa carrière*
Ci-dessous: *Peter Lorre dans le film de Fritz Lang,* M. le maudit. *1931*

Et Pallenberg ?
Chez lui, la méthode devient démence. Il plume, dépiaute, ébouriffe le langage avec la tranquille cruauté de l'enfant qui s'acharne sur sa poupée. Il lui arrache bras et jambes, lui casse la tête, secoue le corps qui sent la colle pour en faire sortir la sciure. Il a inventé le système le plus méchant à son usage : le bavardage. Il bavarde avec bonheur, innocent, ingénu, sans frein, sans qu'on sache quand il va s'arrêter ; c'est un robinet mal fermé, qui laisse goutter pêle-mêle les sujets, les attributs, les adjectifs, un express de phonèmes que rien n'arrête plus dans sa course. Le cher petit : il joue à parler. On ne va pas lui retirer son joujou. Il s'amuse tellement ! Pallenberg démolit le langage, il ne le fait pas à partir d'un dialecte, mais de ce qu'il entend. Chez les autres, c'est le respect hypocrite du langage qui produit un effet comique, alors que Pallenberg lui témoigne la plus grande incompréhension possible. Tels les sons pleuvent sur lui, tels il les rend. Cette absence de système, c'est le comble de la méchanceté.

Anton Kuh

Max Pallenberg (1877 Vienne — 1934 Karlsbad) se produisit comme personnage comique dès 1904 à Vienne, Munich et Berlin. Sous la direction de Max Reinhardt, il offrit, le plus souvent dans un numéro de duettistes avec sa femme Fritzi Massary, de grands moments artistiques. « Sans exagération aucune, on peut affirmer que Pallenberg pouvait tout jouer », écrit Fritz Engel dans son ouvrage sur la culture juive en Allemagne. Capable de tenir à la fois des rôles comiques et tragiques, il était aussi chanteur et monta sur des scènes de cabaret, où ses improvisations satiriques étaient célèbres. Son premier rôle au cinéma fut sa participation à Der brave Sünder *(1931, « Le bon pêcheur »), dirigé par Fritz Korner, dont Alfred Polgar écrivit le scenario.*
Page ci-contre, à droite : *Max Pallenberg. Vers 1925.*

Cinéma et théâtre yiddish sont directement liés. Les grands acteurs de théâtre eurent une forte part dans le développement du cinéma yiddish, et le répertoire exploité était essentiellement composé de pièces populaires et d'histoires sentimentales. Dans les années 30, de nombreux spectacles mettaient en scène la vie quotidienne des Juifs. Zygmont Turkow et sa femme Ida Kaminska produisirent en yiddish, entre 1923 et 1938, des pièces de théâtre classiques ou originales, qu'ils filmèrent également. Leur troupe, la Warschawer jiddischer Kunstteater (« Théâtre yiddish de Varsovie »), joua aussi dans des films polonais.
Joseph Green créa à Varsovie son premier grand succès, Jidl mit dem Fidl *(1936, « Juif au violon »), avec Molly Picon. Il tourna tous ses autres films dans les studios de Varsovie et dans la campagne polonaise.* Der Purimschpiler *(1937, « L'acteur de Purim »),* Mamele *(1938, « Petite mère ») et* A Brivele der Mamen *(1938, « Lettre de la mère »). Avant que les nazis ne s'emparent de la Pologne, les films yiddish représentaient une grosse production :* Der Dibbuk *(1938, « Le dibbouk »),* On a Heim *(1938, « A la maison »), etc. Même si beaucoup d'entre eux étaient réalisés aux Etats-Unis, l'authenticité de la culture et du paysage restait un thème dominant.*
Ci-dessus : Freileche kabzonim *(« Le pauvre heureux »), adapté d'une histoire de Mosche Broderson. Vers 1924.*
A gauche : Auf dem jüdischen Ball *(« Le bal juif »). Vers 1924.*

Le petit-fils de Moses Mendelssohn, auteur d'oeuvres musicales immortelles, fut le premier Allemand à redécouvrir la *Passion selon Saint-Matthieu* en 1829, soit un siècle après sa création. Comme lui, d'autres Juifs, compositeurs et chefs d'orchestre, ont rendu au centuple à la musique allemande ce qu'ils en avaient reçu. Quelle danse de gaieté et de mélancolie européenne et juive chez Jacques Offenbach (...)! Quel élan de spiritualité religieuse dans la forme pure de la musique de Gustav Mahler, dont le génie, dans le *Chant de la Terre*, s'est élevé à des sommets inégalés, et qui, toute sa vie, a été en butte à l'hostilité, traîné dans la boue, quel exemple pour nous tous! Quelle rigueur et quelle audace chez Arnold Schönberg, incontestablement un éclaireur, le pionnier de la musique contemporaine, abstraite, en quête d'une nouvelle langue tonale! Et quelle vigueur, lorsque la musique va chercher les émotions fortes du peuple, lorsqu'elle prend la forme du chant et de la parole dans les strophes magnifiques de Kurt Weill et du demi-Juif Hanns Eisler, compositeurs des grands songs et choeurs de leur poète Brecht! Opposons maintenant à ces novateurs la lignée des continuateurs de la tradition, de tous les chefs d'orchestre qui ont contribué à faire revivre la grande musique allemande et européenne, pour que, transcendant la mort, elle reste vivante, féconde, qu'elle continue de prodiguer sa joie sublime. Joseph Joachim et Siegfried Ochs, Hermann Levy, Arthur Nikisch et Bruno Walter, Leo Blech, Oskar Fried, Heinz Unger et Otto Klemperer, — je ne fais que suggérer ici le passage des générations — tous se consacrèrent sans réserve au service de la perfection de Beethoven, Brahms, Bruckner, Mozart, Schubert et Bach...

Les grands violonistes et pianistes juifs, les musiciens de quatuor et les chanteurs d'opéra, il faudrait tous les citer ici, et l'on oublierait toujours un homme ou une femme qui nous ont ravis et émus, à un moment ou à un autre ... Que de bons violonistes! Que de merveilleux pianistes!

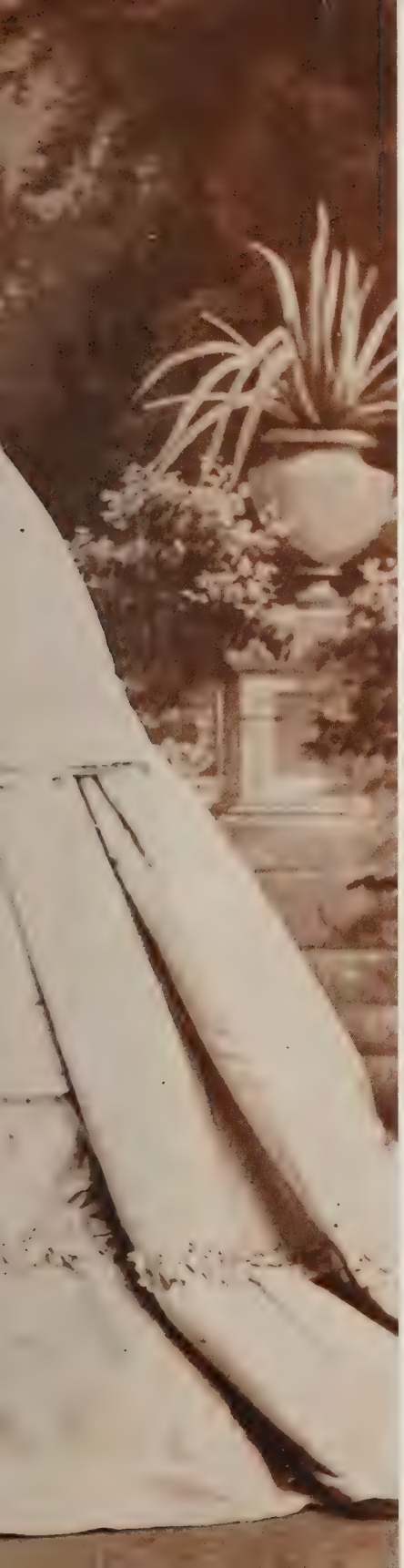
Arnold Zweig

Giacomo Meyerbeer (1791 Berlin — 1864 Paris), de son vrai nom Jakob Liebmann Meyer Beer, commença très jeune son initiation au piano. C'est un séjour en Italie qui le décida à se lancer dans la composition d'opéras. Il se fixa à Paris en 1826, écrivit son premier opéra en français, Robert le Diable, *qui fut couronné de succès. Il acquit ensuite le style du «grand opéra français» et se livra dans ses oeuvres à une savante association d'éléments italiens, allemands et français. A la suite d'une représentation des* Huguenots *à Berlin, le roi Frédéric Guillaume IV le nomma directeur musical de l'opéra de Berlin.*

A gauche: *Giacomo Meyerbeer. Photographie de L Haase. Vers 1860.*

Pauline Lucca (1841 Vienne — 1908 Vienne) avait vingt ans lorsqu'elle fut engagée à l'opéra de Berlin, où furent remarquées ses interprétations d'opéras de Mozart, mais aussi sa brillante prestation dans la Carmen *de Bizet. Celle qu'on appelait le «rossignol de Vienne», soprano adulée par tous, l'une des plus célèbres chanteuses de son temps, bénéficiait de puissantes protections en la personne de Guillaume Ier et de Bismarck. En 1874, elle quitta Berlin pour le Hofoper de Vienne*

A droite: *Pauline Lucca Photographie de H. Lehmann. Vers 1865*



Au cours de l'année 1864, mourut, «très admiré et très critiqué» de son vivant, le compositeur Giacomo Meyerbeer. Son oeuvre a survécu au débat engagé sur l'authenticité et la valeur de sa musique, qui s'est envenimé après sa mort — en particulier à la suite du livre de Richard Wagner *Das Judentum in der Musik (Le Judaïsme dans la musique)*. Et pourtant, même aujourd'hui — quatre-vingts ans après la mort du créateur des *Huguenots* — on ne peut pas encore porter un jugement définitif sur son oeuvre musicale. Le riche fonds de manuscrits qu'il a laissés à sa mort dort, conformément aux dernières volontés du maître, dans les archives de la Staatsbibliothek de Berlin. Seule la publication de ces manuscrits permettra de découvrir la valeur de la musique religieuse de Meyerbeer. Car ce trésor renferme aussi, entre autres, douze psaumes pour double choeur.
Sur ses liens personnels très forts avec le monde du sentiment religieux du judaïsme, Meyerbeer nous a laissé, toutefois, un testament oral qui date d'un an avant sa mort. Dans un entretien avec l'ami de Heine Alexandre Weill, il déclare que ni le «Dieu» français», ni le «Seigneur» ou «Eternel» allemand ne répondaient autant à son besoin religieux que la succession des quatre syllabes hébraïques qui enferment le passé, le présent et le futur.

Franz Kobler

Alexander von Zemlinsky (1871 Vienne — 1942 Larchmont, Etats-Unis) fit ses études au conservatoire de la Société des amis de la musique à Vienne (1884-1892). Compositeur d'oeuvres pour orchestre, piano et musique de chambre, il rencontra vite une certaine reconnaissance et fut distingué par des prix. Son amitié avec Gustav Mahler et Arnold Schönberg, dont il fut l'unique professeur (en 1895) avant d'en devenir le beau-frère, fut décisive pour l'évolution de son oeuvre musicale. Chef d'orchestre à Vienne en 1907-1908, aux Volksoper et Hofoper, il s'employa à donner des interprétations déterminantes des oeuvres de l'Ecole viennoise. Directeur d'opéra de 1911 à 1927 au Théâtre National de Prague, il fut appelé par Otto Klemperer au Kroll Oper de Berlin. En 1933, il regagna Vienne et se réfugia aux Etats-Unis en 1938.
Ci-dessus: *Alexander von Zemlinsky. Vers 1905.*

Au Kaasgraben, la première station, on voyait monter Zemlinsky que je connaissais comme chef d'orchestre, mais non comme compositeur, une tête noire d'oiseau à nez triangulaire saillant et sans aucune trace de menton. Je le voyais très souvent, il ne faisait pas attention à moi, il était vraiment perdu dans ses pensées, des pensées musicales, alors que je faisais seulement semblant de lire. Je ne pouvais le voir sans chercher aussitôt son menton. A peine avait-il franchi la porte de la voiture que je sursautais légèrement et commençais mes recherches. L'a-t-il aujourd'hui, ne l'a-t-il pas, l'a-t-il enfin trouvé? Il ne le trouva jamais et mena même sans menton une vie très active. Je le considérais comme le suppléant de l'homme qui, de mon temps, ne vivait plus à Vienne: Schönberg. Bien qu'il n'eût que deux ans de moins que lui, Schönberg avait été l'élève de Zemlinsky et l'en avait remercié par une vénération qui était la dominante de sa nature et que ses propres disciples Berg et Webern devaient lui porter ensuite à leur tour. Quelle vie Schönberg, qui était pauvre, avait-il dû connaître à Vienne! Durant de longues années, il avait orchestré des opérettes, contraint de contribuer en grinçant des dents au prestige le plus facile de Vienne, lui qui allait restaurer sa gloire mondiale en tant que berceau de la grande musique. A Berlin, il avait pu enseigner officiellement la composition. Puis il fut renvoyé comme Juif et émigra en Amérique. Je ne pouvais voir Zemlinsky sans penser à Schönberg: sa soeur avait été pendant vingt-deux ans l'épouse de ce dernier. Je ne le regardais jamais sans timidité, je devinais la concentration de cette toute petite tête austère, presque avare, qui n'était marquée que par de pures opérations intellectuelles et qui n'avait rien de la suffisance du chef d'orchestre qu'il était après tout. Incommensurable était le prestige dont Schönberg jouissait auprès d'hommes plus jeunes et dignes d'être pris au sérieux, c'est ce qui explique peut-être pourquoi on ne parlait jamais de la musique de Zemlinsky lui-même: je ne soupçonnais pas, en l'observant, qu'il existât des oeuvres de lui. Mais je savais en revanche qu'Alban Berg lui avait dédié sa *Suite lyrique*. Berg n'était plus en vie, ni Schönberg dans Vienne, je ressentais toujours une émotion en voyant Zemlinsky, leur suppléant, monter dans le tram au Kaasgraben.

Elias Canetti

Il n'est pas difficile de sentir les nerfs juifs de Mahler; mais quand il s'agit de prononcer un jugement sur sa musique, le concept de «juif» est inutilisable, il suffit de voir les oeuvres qu'il a créées.

Otto Flake

De tous les musiciens qui créent aujourd'hui — et un certain nombre d'entre eux me sont vraiment chers —, aucun ne m'a donné davantage que Gustav Mahler; une intensité de joie et une émotion que seuls les plus grands ont pu me procurer. Vous n'attendrez pas de moi un raisonnement esthético-critique sur les causes dernières des émotions artistiques fortes, je n'en ai pratiquement jamais éprouvé le besoin; et la tentative en est encore plus vaine, me semble-t-il, lorsqu'il s'agit d'une oeuvre musicale: car ses lois premières vont plonger leurs racines dans les profondeurs de formules mathématiques rigides, et ses effets ultimes se décident dans un espace lointain, dont les frontières se dissolvent dans la métaphysique. Je n'ai donc plus d'autre ressource (...) que de me fier à mon sentiment inné et à être reconnaissant de ce que j'ai reçu.

Arthur Schnitzler

Il en fut ainsi dès le premier jour. Il [Gustave Mahler] a eu un effet immédiat; qu'il ait secoué, provoqué, alarmé, peu importe: il fait partie, justement, des natures électriques, électrisantes, qui, au moindre contact, produisent ou allument des étincelles. Il est vrai qu'au début, sa popularité a été le fait de la haine frénétique qu'on lui portait. Il fut porté par la faveur de la haine, projeté sur le devant de la scène par l'envie, qui, avec une vigilance sans défaut, étend sa puissante protection sur tous les talents authentiques, son nom fut clamé à tous les coins de rue par le sarcasme, la malveillance et les médisances, donc par les porte-voix les plus forts, et c'est ainsi qu'il est devenu célèbre.

Felix Salten

*Gustav Mahler (1860 Kalischt, Bohême — 1911 Vienne), issu d'une famille de commerçants, se convertit au catholicisme vers 1895. De 1875 à 1878, il fréquenta le conservatoire de la Société des amis de la musique à Vienne. Après ses interprétations orchestrales remarquées à Olomouc, Cassel, Prague et Leipzig, lui fut confiée de 1888 à 1891 la direction musicale de l'opéra royal de Hongrie à Budapest; plus tard, en 1897, il fut appelé à la direction artistique de l'opéra de Vienne où, en dix ans d'activité — il y resta jusqu'en 1907 —, il parvint à renouveler le spectacle lyrique. Il découvrit de jeunes prodiges (comme la chanteuse Anna Bahr-Mildenburg ou le chef-décorateur Alfred Roller), forma l'orchestre de l'opéra et introduisit de nouvelles mises en scène. Son travail de directeur artistique se caractérisait par une extrême fidélité à l'oeuvre, proche du fanatisme. En outre, il est l'auteur d'opéras, d'une dizaine de symphonies, de lieder (*Le chant des enfants morts *pour ne citer que l'un d'entre eux...), et son* Chant de la terre *relève déjà d'une conception moderne du genre.*
Page ci-contre: *Gustav Mahler. 1907.*

Car ce que j'ai appris contraint et forcé l'année dernière, j'ai fini par le comprendre, et je ne l'oublierai plus. C'est-à-dire que je ne suis pas un Allemand, pas un Européen, — tout juste un homme, et encore (en tout cas, les Européens me préfèrent les pires de leur race), mais un Juif.
Je m'en contente! Aujourd'hui, je ne souhaite plus faire exception; qu'on me mette dans le même panier que les autres, je n'ai rien contre.

Arnold Schönberg

Arnold Schönberg (1874 Vienne — 1951 Los Angeles) forma avec ses élèves Alban Berg et Anton Weber ce qu'ils appelaient eux-mêmes la Nouvelle école viennoise de musique, qui influença l'évolution de la musique moderne. Tous les trois avaient en commun d'avoir d'abord écrit dans un style traditionnel. En 1911, la «science de l'harmonie» de Schönberg remettait en question les règles admises jusqu'alors. Ses premières oeuvres atonales (les quinze lieder sur les Jardins suspendus *de Stefan George, par exemple) furent considérées comme le pendant des oeuvres picturales expressionnistes. Vers le début des années 20, il mit au point le dodécaphonisme sériel. La diversité de ses talents — il était aussi un écrivain fécond et un peintre étonnamment moderne, qui composa une série de tableaux expressionnistes — en faisait un artiste complet parfait.*
Ci-dessus: *Arnold Schönberg. Vers 1920.*

Cher Kandinsky, je vous écris donc parce que vous me dites que ma lettre vous a bouleversé. Je n'en espérais pas moins de Kandinsky, encore que je n'aie pas dit le centième de ce que l'imagination d'un Kandinsky devrait se mettre devant les yeux, s'il doit être mon Kandinsky ! Parce que je n'ai pas encore dit que, par exemple, lorsque je marche dans la rue et que chacun me regarde pour voir si je suis Juif ou chrétien, je ne peux pas dire à chacun d'eux que je suis celui qui pour Kandinsky et quelques autres fait exception alors que le dénommé Hitler n'est évidemment pas de cet avis...
Je demande : pourquoi dit-on que les Juifs sont comme leurs trafiquants ?
Dit-on également que les Aryens sont comme leurs plus mauvais éléments ? Pourquoi juge-t-on un Aryen d'après Goethe ou Schopenhauer ? Pourquoi ne dit-on pas que les Juifs sont comme Mahler, Altenberg, Schönberg et beaucoup d'autres ?
Tout Juif révèle par son nez crochu, non seulement sa propre culpabilité, mais aussi celle de tous les autres hommes qui ont le nez crochu et qui sont absents. Alors que, si on rassemble cent criminels aryens, on ne pourra déceler à leur nez que leur penchant pour l'alcool, tout en les tenant par ailleurs pour des hommes respectables....

Arnold Schonberg

Mais à quoi l'antisémitisme doit-il conduire, si ce n'est à la violence ? Est-ce difficile de se l'imaginer ? Il vous suffit peut-être de priver les Juifs de leurs droits. Il faudra alors sûrement supprimer Einstein, Mahler, moi-même, et beaucoup d'autres. Mais une chose est sûre : ces éléments, beaucoup plus solides, grâce à la résistance desquels le judaïsme s'est préservé, sans protection, contre l'humanité pendant vingt siècles, ne pourront être éliminés. Car ils sont manifestement organisés de manière à remplir le devoir que leur Dieu leur a imposé : survivre en exil, sans se mêler et sans se briser, jusqu'à ce que vienne l'heure du salut !...

Arnold Schönberg

Arnold Rosé (1863 Iassy – Roumanie – 1946 London) de son vrai nom Arnold Rosenblum, prit son premier cours de violon à l'âge de sept ans. Il suivait ses études au conservatoire de la Société des amis de la musique à Vienne (1874-1877). De 1881 à 1938, il dirigea l'orchestre de l'opéra de Vienne. Cet ensemble de la Philharmonie de Vienne fut dirigé par Rosé de 1882 à 1938 avec son frère Eduard (1859 Iassy – 1943 Theresienstadt) le Rosé-quartet. Leur premier concert, à Vienne en 1883, fut suivi de nombreux autres à l'étranger, et ces tournées assurèrent leur réputation internationale. Arnold Rosé avait épousé en 1902 la soeur de Gustav Mahler. Il émigra en 1938 à Londres.
Autour : le Rosé-quartet. Photographie de D'Ora. 1915

Joseph Joachim (1831 Kittsee, près de Pressburg – 1907 Berlin) avait quatorze ans lorsqu'il fut présenté par Felix Mendelssohn-Bartholdy au public de Leipzig comme un enfant prodige. Son art du violon, étudié à Vienne auprès de Joseph Böhm, influença toute une génération de violonistes, dont Bronislaw Hubermann. En 1868, il fut nommé à la direction de l'université de musique de Berlin. Il forma un quatuor qui se distingua particulièrement par ses interprétations des six derniers quatuors de Beethoven. Joseph Joachim composa, entre autres, des Mélodies hébraïques.
Ci-dessus: *Joseph Joachim (debout) et Johannes Brahms Vers 1865.*

Même au risque de vous [Joseph Joachim] importuner, je ne peux m'empêcher de vous dire toute ma reconnaissance. Quelle joie vous nous avez procurée, ce soir, à moi comme à beaucoup, beaucoup d'autres. Certes, je ne peux qu'admirer toujours l'incroyable constance de votre virtuosité technique, et pourtant, ce qui me porte toujours vers vous, c'est la sublimité et la pureté de l'art, la beauté musicale qui agissent comme un charme magique. Que vous dirai-je de la perfection accomplie de votre art, de votre style, que vous n'ayez déjà entendu mille fois! Mais il arrive que vos sons soient par moment transfigurés par la musique, et transportent l'auditeur dans des états presque abstraits, au-dessus du sensible. «Les larmes coulent», mais ce n'est pas à la terre que nous sommes rendus, «nous voyons le ciel ouvert». Il semble, en de tels moments, que la jeunesse éternelle de la beauté nous appartienne, telle que nous la voyons en rêve. Ce que nous ressentons alors, c'est le bonheur suprême, le comble de la pureté et de la beauté! La liberté! La lumière! La félicité!

Theodor Billroth

Leo Fall (1873 Olomouc – 1925 Vienne) était le fils du chef d'orchestre militaire Moritz Fall. Après des études au conservatoire, il débuta en tant que chef d'orchestre du théâtre de Vienne. Compositeur indépendant depuis 1906, il connut un vif succès avec son opérette Princesse Dollar. *Avec Franz Lehar, Oscar Straus et Emmerich Kalman, il fait partie des meilleurs compositeurs d'opérette du siècle*
Ci-dessus, à gauche: *Leo Fall. Vers 1913.*

Oscar Straus (1870 Vienne – 1954 Bad Ischl) étudia à Vienne et à Berlin, puis débuta comme chef d'orchestre de théâtre à Pressburg, Brno, Teplitz, Mayence et Hambourg. En 1900, il fut engagé par Ernst von Wolzogen comme pianiste au cabaret Überbrettl, à Darmstadt, où ses chansons, L'arrivée de l'époux *par exemple, lui valurent un certain succès. Son opérette* Le rêve de valse *fut montée en 1907 à Vienne. Il est un des illustres représentants de l'opérette viennoise. En 1939, il émigra à New York, puis à Hollywood, revint en 1945 à Bad Ischl, où il séjourna la plupart du temps. Il écrivit la musique du film de Max Ophüls,* La ronde *(1950).*
Ci-dessus, au centre: *Oscar Straus. Vers 1910.*

Emmerich Kalman (1882 Siofok, Hongrie – 1953 Paris), enfant prodige, débuta sa carrière au piano. A la suite d'une maladie, il se tourna vers l'étude de la composition. L'héritier de Pereszlény *(1906) fut sa première comédie à être montée. Deux ans plus tard, il choisit de se rendre à Vienne.* Manoeuvres d'automne *le fit connaître,* La princesse Czardas *(1915) et* La comtesse Mariza *(1924) installèrent sa réputation. Kalman émigra en 1938 à Zurich, Paris, New York, pour revenir en 1948 en Europe*
Ci-dessus, à droite: *Emmerich Kalman. Vers 1916.*

Bruno Walter (1876 Berlin – 1962 Los Angeles), de son vrai nom Bruno Walter Schlesinger, fut appelé par Gustav Mahler en 1902 comme chef d'orchestre au Hofoper de Vienne, où il resta dix ans. Avec Mahler et le décorateur avant-gardiste Alfred Roller, il introduisit des réformes de la scène lyrique qui ouvrirent de nouvelles voies. De 1913 à 1922, il eut en charge la direction musicale de l'opéra de Munich; de 1934 à 1936 il dirigea le Staatsoper de Vienne. Vivant depuis 1940 aux Etats-Unis, Bruno Walter reprit des directions musicales en Europe en 1948. Il se fit l'ardent défenseur de grands musiciens, tels qu'Anton Bruckner, Gustav Mahler et Hans Pfitzner. Sa réputation internationale repose principalement sur ses interprétations de Mozart et de Mahler.

Otto Klemperer (1855 Breslau – 1973 Zurich) figure aux côtés de célèbres directeurs musicaux, tels que Mahler, Toscanini, Walter. Sa carrière le mena du Kroll Oper (1927-1931) au Staatsoper de Berlin (1931-1933), puis à la Philharmonie de Los Angeles, où on fit appel à lui pour réformer l'organisation des concerts. Après un engagement à l'opéra de Budapest (1947-1950), il vécut essentiellement à Londres, où il fut nommé en 1959 chef permanent et président d'honneur du New Philharmonia Orchestra. Il acquit la nationalité israélienne en 1970.
Otto Klemperer défendait aussi bien la musique classique que les compositeurs dits «modernes» comme Ernst Krenek, Paul Hindemith et Igor Stravinsky
A droite: *Bruno Walter, Arturo Toscanini, Erich Kleiber et Otto Klemperer (de gauche à droite) à Berlin 1930*

Leo Blech (1871 Aix-la-Chapelle — 1958 Berlin), ancien élève d' Engelbert Humperdinck, fut chef d'orchestre au Staatsoper de Vienne entre 1906 et 1937, avec quelques interruptions. A l'instar de Bruno Walter, il était fortement influencé par Gustav Mahler dans cette fonction. En 1937, il émigra à Riga, puis à Stockholm (1941), revint en 1949 à Berlin.
Ci-dessus: *Leo Blech. Vers 1930.*

Erich Kleiber (1890 Vienne — 1956 Zurich) étudia à Prague à la fois la musique, la philosophie et l'histoire. Il débuta au Théâtre national de Prague en 1911, fut nommé un an plus tard à Darmstadt, dirigea ensuite l'opéra de Dusseldorf en 1922. De 1923 à 1935, il cumula la direction générale de la musique du Staatsoper et la direction d'orchestre de la Staatskapelle à Berlin. Sa brillante création mondiale de l'opéra d'Alban Berg, Wozzeck, en 1925, et ses programmations peu conventionnelles le rendirent célèbre dans le monde entier. En 1935, il quitta l'Allemagne pour l'Amérique du Nord et du Sud. Grâce à lui, le Teatro Colon, à Buenos Aires, connut une époque particulièrement florissante (1937-1949).

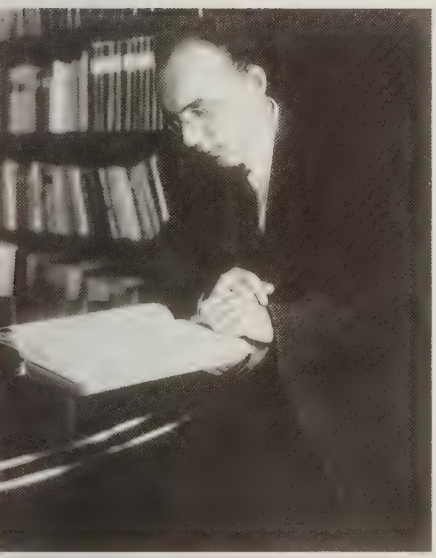
Bernhard Paumgarten (1887 Vienne — 1971 Salzbourg) était le fils de Rosa Papier, l'une des grandes chanteuses du Hofoper de Vienne. Après des études de droit, il se tourna vers la musique, apprit la direction d'orchestre auprès de Bruno Walter, travailla particulièrement le cor et la musicologie. Longtemps chargé de la direction du Mozarteum à Salzbourg (1917-1938, 1945-1953), il devint président du festival en 1959. Très tôt il afficha sa volonté de donner un ton délibérément mozartien à Salzbourg. Bernhard Paumgarten était également réputé pour ses talents d'auteur et de publiciste; on lui doit notamment une biographie de Mozart (1927).
A droite: *Bernhard Paumgarten. Photographie de D'Ora. 1911.*

Au fond, toute femme a un timbre de voix particulier, caractéristique, qui n' appartient qu'à elle : certaines sont obligées de glapir pour être tout à fait elles-mêmes, d'autres de roucouler, et d'autres encore de soupirer doucement. Lorsque l'on pense à cette Massary, on évoque aussitôt un son de gorge profond qui exprime tant de choses : et surtout tant d'ironie. Ce serait un plaisir de roi que d'écouter ce paquet de nerfs supérieurs réagir à huit déclarations d'amour différentes.
Oui, cette Massary peut tout faire, elle fait tout — et avec quelle aisance elle le fait ! Elle roule les épaules et se dandine en chantant — et voilà une délicieuse parodie de toutes les danses d'opérettes du monde. On ne la remerciera jamais assez d'une chose, c'est de sa discrétion. Son talent n'est jamais tapageur.

Kurt Tucholsky

Richard Tauber, 1891 [illegible] 1948 Londres, était un [illegible] ténor autrichien très [illegible] Son premier rôle, Tamino dans la Flûte enchantée, l'engagea à début d'une grande carrière à Dresde, à Vienne, à Berlin et au festival de Salzbourg. Ses apparitions, dans les années 20, dans [illegible] toutes les opérettes de Franz Lehar, écrites pour lui, lui apportèrent une popularité énorme. Tauber fut aussi l'un des premiers à travailler pour le cinéma. En 1938, il se réfugia à Londres, où il chantait surtout au Covent Garden Opera.
Ci-dessous : Richard Tauber. Photographie de D'Ora. Vers 1920

Fritzi Massary (1882 Vienne – 1969 Hollywood), de son vrai nom Friederike Masarek, était une diva d'opérette à succès dans les années 20. De 1904 à 1933, elle joua et chanta à Berlin, où elle épousa Max Pallenberg en 1918. « Soudain cette messagère, issue directement de l'opérette viennoise, se trouva au coeur de la turpitude des théâtres berlinois et, sur la scène du Metropole, provoqua l'enthousiasme et l'allégresse chez le public... De plus, elle avait un don mystérieux, celui de rendre spirituel le moindre dialogue, récité ou chanté, en y mêlant, au grand étonnement de tous, des mimiques nuancées et un arrière-ton sarcastique, ironique ou satirique qui était à peine perceptible. » (Rudolf Kastner, « Nachschaffende Musik », Juden im deutschen Kulturbereich).
A gauche: *Fritzi Massary. Photographie de D'Ora. 1923.*



Kurt Weill (1900 Dessau – 1950 New York) étudia avec Engelbert Humperdinck et Ferruccio Busoni à Berlin, puis choisit de se consacrer à la critique musicale et théâtrale. Engagé dans les luttes sociales, il savait mêler ironie et critique dans ses ballades chantées. Dans L'opéra de quat' sous *(1928) et dans* Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny *de Bertolt Brecht, ses chansons associent subtilement la musique contemporaine et la forme de la chanson et des choeurs. Il créa avec Brecht à Paris* Les sept péchés capitaux, *un ballet chanté. Il émigra en 1935 aux Etats-Unis avec sa compagne, Lotte Lenya, l'interprète de ses oeuvres.*
A gauche: *Kurt Weill. Photographie de Lotte Jacobi. Vers 1920.*

Lotte Lenya (1900 Vienne – 1981 New York), de son vrai nom Karoline Blamauer, se fit connaître en interprétant des chansons composées par son époux, Kurt Weill. Mais c'est dans le rôle de Jenny, « la fiancée du pirate » de L'opéra de quat' sous *(Brecht-Weill), qu'elle devint célèbre. Elle incarnait la tradition d'interprétation de la chanson de cabaret littéraire berlinois des années 20. En 1935, elle émigra aux Etats-Unis et ne revint en Europe que vingt ans plus tard.*
A droite: *Lotte Lenya Photographie de Lotte Jacobi. 1930.*

Jamais auparavant, le théâtre n'avait joué un rôle aussi important dans la conscience des hommes qu'à l'époque de la République de Weimar.

Hans Sahl

Sur la scène du théâtre, le naturel viennois se révoltait contre le berlinois. Mais les conditions économiques et sociales ne permettaient plus, à Vienne, l'essor d'un nouveau théâtre, et c'est ainsi que l'Autrichien Reinhardt fit triompher à Berlin son théâtre sud-allemand, son théâtre spectacle.

Julius Bab

Au milieu de ce conglomérat éclectique de styles constituant le non-style du XIX[e] siècle, l'art du théâtre, ou, plus exactement, l'art du spectacle théâtral était le seul domaine où une tradition authentique de style continuait encore à agir, et, puisque que c'était une tradition, ce n'était pas de l'éclectisme. C'était de l'art baroque; cet art, à l'époque classique, avait encore gagné en simplicité et en largeur de vues, et c'était lui qui était pratiqué à la Comédie-Française et au Burgtheater de Vienne, avec une rigueur quasiment sublime.

Hermann Broch

Max Reinhardt (1873 Baden près de Vienne — 1943 New York), de son vrai nom Max Goldmann, fut engagé en 1894 comme acteur par Otto Brahm au Deutsches Theater de Berlin. En 1901, il fonda avec quelques comédiens et des membres de Die Brille, un cercle d'artistes, le Schall und Rauch, un cabaret littéraire qui ouvrit à nouveau ses portes en 1919 sous le même nom. A la tête du Deutsches Theater (1905-1920, 1924-1933) et de la Kammerspiele de Berlin, il réforma littéralement le théâtre. Ses mises en scène pleines de sensibilité et de magie étaient à l'opposé de celles d'Erwin Piscator, avec lequel il engagea un véritable duel dans le domaine artistique. En 1920, Max Reinhardt et Hugo von Hofmannsthal fondèrent le festival de Salzbourg. En 1924, Max Reinhardt prit la direction artistique du théâtre de Josefstadt à Vienne. Ses mises en scène de Shakespeare eurent un succès remarquable. En 1933, il quitta Berlin pour l'Autriche et se réfugia deux ans plus tard aux Etats-Unis.
Page ci-contre, en bas: *Max Reinhardt lors d'une répétition à Salzbourg. Vers 1922.*

Les théâtres de la monarchie et du Reich presentaient une certaine similitude dans l'aspect pompeux de leur construction; l'archétype était érigé dans les grandes métropoles: Berlin, Vienne, Budapest ou Prague, et était reproduit dans les petites villes de province.
Ci-dessus: *le Königliches Schauspielhaus, Gendarmenmarkt, à Berlin. Photographie de Hermann Rückwardt. 1879.*
Ci-dessous: *le Théâtre à Lemberg (Galicie). Vers 1895.*

Aucun état européen ne possédait autant de bons théâtres, et de si vivants que l'empire allemand. On trouvait de bonnes scènes à Königsberg et Hambourg, à Hanovre et à Bochum, à Leipzig, à Dresde et à Francfort, à Mannheim, à Darmstadt, à Nuremberg, et même à Munich, et quatre ou cinq à Berlin. Dans toutes ces villes, des directeurs de théâtre juifs régnaient sur un public fortement mêlé de Juifs, tout entier imprégné de l'atmosphère culturelle de l'endroit.

Arnold Zweig

Rétrospectivement, nous pouvons nous réjouir d'avoir vécu dans une ville où Otto Brahm, Max Reinhardt, Leopold Jessner ont marqué des dates importantes dans l'histoire du théâtre, où le non-Juif Erwin Piscator, tout comme le Juif russe Alexeï Granowsky, ont ouvert de nouvelles voies. Et quelle foule de metteurs en scène, de talents d'acteurs, du plus fort au plus fin! Que de soirées inoubliables, même les dernières années, alors que le théâtre littéraire était déjà bien abîmé par le culte des stars et les ponts d'or du cinéma! Des hommes d'un style aussi hybride que les malheureux frères Rotter, vilipendés par les critiques, tant juifs que non-juifs, ont organisé des soirées de théâtre éblouissantes. Du Wallner-Theater, à l'est de Berlin, jusqu'au Städtische Oper de Charlottenburg, quelle vie sur les scènes! Quel effort pour faire des mises en scène nouvelles, attrayantes, percutantes! Et le cinéma, qui, en Allemagne, n'a jamais pu se développer à l'abri de la censure, y trouvait aussi son compte: les acteurs et les metteurs en scène découverts et formés par le théâtre. Max Pallenberg et Ernst Deutsch, le défunt Rudolf Schildkraut et le bien vivant Fritz Kortner, le vieux Max Pohl et le jeune Peter Lorre, toutes les nuances de la virilité montaient sur ces planches qui ont cessé d'être le monde. On pouvait voir simultanément le Faust d'Alexandre Moissi et le Mephisto d'Alexandre Granach, et dans des rôles comiques trois, quatre artistes, qui incarnaient superbement le don du Juif pour l'humour et le mime. Et les femmes, des Juives de tout rang et de tout style, apportèrent leur talent et leur charme à la culture théâtrale allemande: Ilka Grüning et Frida Richard tout autant qu'Elisabeth Bergner et Sybille Binder, les soeurs Mosheim, Helene Weigel ou Lucie Mannheim. Et celles qui restent dans notre souvenir indissolublement liées à Ibsen, Wedekind et l'opérette moderne: Irene Triesch, Maria Orska et la grande Fritzi Massary ont été pour nous un enrichissement.

Arnold Zweig

Reinhardt était un magicien, il travaillait sur des illusions et faisait de chacune de ses représentations une fête du spectacle ; Piscator, lui, était un ingénieur de la scène, il intégrait le principe du mouvement, du changement dans ses mises en scène, et travaillait avec des grues, des chaînes de montage, des projecteurs et des écrans de projection. Reinhardt et Piscator, c'étaient les deux orientations du théâtre allemand des années vingt, à première vue incompatibles. La première était bourgeoise, libérale, esthète, apolitique, la seconde révolutionnaire, antibourgeoise, politiquement engagée. Et pourtant, toutes deux se complétaient admirablement.

Hans Sahl

La direction Achaz-Neft du Deutsches Theater, après s'être entretenue avec le commissaire sur l'emploi de Hinkel par le ministère prussien de la culture, a décidé que Max Reinhardt n'avait plus rien à faire à la direction artistique du Deutsches Theater, laquelle tiendra compte à l'avenir des exigences de la culture allemande. Sans aucun doute, la formule retenue dans le communiqué laissait entendre que Max Reinhardt, en tant que Juif, n'est pas en mesure de satisfaire aux exigences de la culture allemande. Dans une certaine mesure, elle condamne l'oeuvre de sa vie entière.

Jüdische Rundschau

En 1920, l'idée d'un festival à Salzbourg n'était pas récente : depuis 1905, Hermann Bahr et Max Reinhardt en parlaient. C'est en 1917 que fut créée la Salzburger Festspielhausgemeinde qui réunissait, outre Max Reinhardt et Hugo von Hofmannsthal, Franz Schalk et Richard Strauss. Le concept intellectuel du projet, qui visait, au-delà de la signification artistique du festival dans le domaine du théâtre et de l'opéra, à exprimer un message européen, revenait à Hugo von Hofmannsthal. La pièce maîtresse du festival était, et est toujours, une oeuvre de Hofmannsthal, Jedermann, ou le Jeu de la mort de l'homme riche. *Lui et Max Reinhardt restèrent des années durant les deux personnalités principales qui donnèrent le ton au festival de Salzbourg*
Ci-dessus : *une représentation de Jedermann sur le parvis de la cathédrale de Salzbourg dans les années 30.*

J'ai toujours pensé qu'on commettait une grave erreur ... en ne proposant aux masses que la platitude du kitsch. Le meilleur est juste assez bon pour eux... Il faut leur donner aussi accès aux biens de l'esprit, et l'on trouvera auprès d'eux un écho plus fort que chez les spectateurs blasés du parterre.

Max Reinhardt

Max Reinhardt : un génie prodigue du théâtre. Qui jouissait des effets qu'il produisait, qui savourait ses plaisirs. Max Reinhardt, l'homme de théâtre le plus doué, le plus brillant de tous les temps, intuitif, improvisant spontanément, accueillant les suggestions. Semant les siennes à tous vents, il jouait pour des gens qui considéraient le théâtre comme un luxe, une rareté, la plus belle parure de l'existence. Max Reinhardt, le génie qui porta à sa perfection le théâtre de la grande bourgeoisie, sans égal dans ses créations, inépuisable dans ses métamorphoses artistiques — Max Reinhardt et la Volksbühne ?

Erwin Piscator

Mais Sonnenthal est l'acteur du coeur le plus accompli. Avec lui, la phrase «mettre tout son coeur à quelque chose» prend son véritable sens. Ce grand élan de tendresse que l'on sent vibrer chez lui, envoûte d'un coup tous ceux qui l'écoutent, et tout spécialement les meilleurs d'entre eux. On a toujours l'impression d'assister à un événement qui n'est pas seulement artistique, mais authentiquement humain. La chaleur presque maternelle de son sentiment fait fondre la distance artificielle créée par la scène, et l'on se trouve soudain devant un sentiment naturel, qui agit comme une libération, plonge dans la mélancolie ou émeut jusqu'aux larmes. Personne mieux que Sonnenthal ne joue la fidélité, la compassion, la chaleur, la résignation, bref, toutes les passions nobles du coeur. (...) Il sauve l'âme de ces personnages, en se chargeant de leur douleur; il ne la joue pas, il l'éprouve. Sa technique la plus belle — c'est sa nature, et le sommet de son art, — c'est sa bonté.

Alfred Polgar

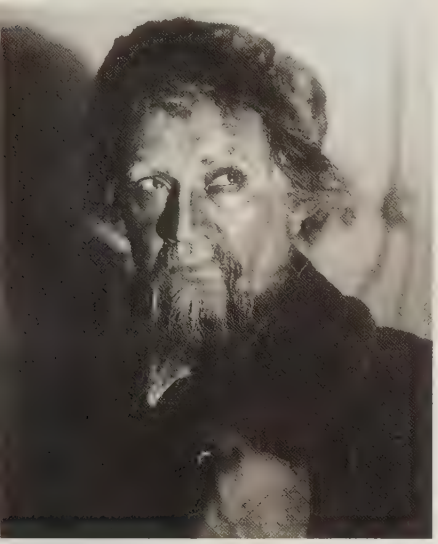
Adolf von Sonnenthal (1834 Pest — 1909 Prague) joua au Burgtheater de Vienne à partir de 1856. En 1884, il se chargea en plus de la régie et, de 1887 à 1890, en prit également la direction. Ses deux grands rôles furent le Wallenstein, puis Nathan le sage.

Fritz Kortner (1892 Vienne — 1970 Munich) jouait depuis 1911 au Deutsches Theater de Berlin pour Max Reinhardt, lorsque Leopold Jessner le fit venir à la Staatliches Schauspielhaus. Il resta fixé à Berlin jusqu'en 1933. Ses plus grands succès étaient des personnages de Shakespeare ou de Wedekind; son interprétation de Shylock reste légendaire.

A droite: *Adolf von Sonnenthal dans* Nathan le sage *au Burgtheater de Vienne. Vers 1900.*

Ci-dessous: *Max Reinhardt en Itzig le rouge dans la pièce de Richard Beer-Hofmann,* Le comte de Charolais. *1904*

Page ci-contre: *Fritz Kortner en Shylock dans* Le marchand de Venise *de Shakespeare. Vers 1924.*



Alexander Granach (1890 Wierzbowce, Galicie — 1945 New York) fit ses premières armes sur des scènes yiddish. Après une année assidue au cours de Max Reinhardt, il fut engagé au Deutsches Theater de Berlin. Il joua ensuite au théâtre de Munich (1919-1920), puis monta sur différentes scènes berlinoises: Lessing-Theater, Piscator-Bühne, Deutsches Theater, Volksbühne, Junge Bühne. En 1933, il partit en Pologne, entra au Théâtre yiddish de Varsovie, puis se rendit à Kiev. En 1938 il se réfugia aux Etats-Unis; il joua notamment dans le film Joan of Paris *(1942) avec Paul Henreid. Il fut l'un des plus jeunes acteurs à tenir le rôle de Shylock.*
Ci-dessus: *Alexander Granach en Shylock dans* Le marchand de Venise *de Shakespeare. 1936.*

Non, les personnages étaient cités dans l'ordre du livret, on n'avait fait qu'ajouter le nom de l'acteur. Mon rôle minuscule figurait comme celui des acteurs principaux, imprimé comme eux en petits caractères. C'était là: un serveur: Jessaja Granach. Oh oui, j'étais très heureux. C'est à peine si je réalisais. Mais quelques jours plus tard, je vis que mon nom avait été changé: Hermann Granach. Cela me déplut. J'allai trouver le secrétaire du théâtre pour protester — je ne voulais pas d'Hermann pour prénom. «Oui, dit le secrétaire, mais Isaïe ne va pas non plus. Pour le Deutsches Theater, cela fait trop juif. Bien sûr, murmurai-je, mais je n'aime pas Hermann. Je ne veux pas de ce prénom. Il ne me va pas. Mais mon jeune ami, dit le secrétaire avec diplomatie, d'un ton apaisant, vous prenez tout cela trop au sérieux, vous y attachez trop d'importance. Croyez-moi, un nom, cela ne veut rien dire. Le nom est vain bruit et fumée. Pas pour moi, dis-je. Bon, alors quel prénom allez-vous choisir? Stefan, dis-je. Il réfléchit et reprit: Non, cela ne va pas non plus. Stefan fait trop hongrois. Que pensez-vous de Alexandre? Alexandre Granach, vous avez quatre A dans votre nom, Moissi n'en a que deux! D'accord? D'accord».

ALEXANDER GRANACH

Le rôle que je jouais à l'époque [dans la pièce de Ernst Toller *Wandlung*] correspondait exactement à ce que j'étais : un jeune Juif allemand, un rebelle, en conflit avec le monde qui m'entourait. Ernst Toller, jeune Juif, homme traqué, flairait, déjà à l'époque, la présence lointaine des chasseurs.

Fritz Kortner

Le célèbre tragédien Rudolph Schildkraut (dont le fils Joseph devint plus tard une star d'Hollywood), originaire de la partie orientale de l'ancienne monarchie, était en tournée à Vienne, où il jouait le roi Lear, Nathan le sage et quelques autres rôles prestigieux. Sa prédilection pour le jeu de tarot s'alliait à un goût prononcé pour l'humour, et lorsqu'on lui parla de Sperber, il fut dévoré par l'envie de connaître ce vieux hibou. Or, Sperber, comme c'est souvent le cas chez les originaux, était timide et renfermé quand il rencontrait des inconnus, et en présence de célébrités, c'est à peine s'il ouvrait la bouche, ne parlons même pas de plaisanter. Ainsi en alla-t-il, lorsqu'on organisa enfin une rencontre avec le grand acteur. A la grande déception de Schildkraut, Sperber se borna à quelques phrases embarrassées, niaises : « Où faites-vous habituellement votre partie, Maître ?... Dans le Café Reichsrat, ah oui, je vois... Toujours l'après-midi, je présume... Et sinon, êtes-vous content de votre séjour ? » Schildkraut lui répondit sur le même ton, et la stérilité de la conversation prit peu à peu des proportions paralysantes. Pour y mettre un terme, on se mit à jouer. On distribua les cartes. Zeisel, qui avait arrangé la rencontre, engagea la partie et eut ainsi Schildkraut et Sperber pour adversaires. Arriva le tour de Schildkraut, qui était assis en face de Sperber. Comme c'était au début, il n'avait aucune idée, bien sûr, des couleurs qui arrangeaient son partenaire. Par malchance, il choisit une couleur que Sperber n'avait pas dans son jeu, de telle sorte qu'il l'obligea à couper. L'embarras de Sperber s'évanouit sur le champ : « Oh, vous, avorton de Juif oriental ! » brama-t-il. La glace était brisée, et Schildkraut eut encore maintes fois l'occasion de rire.

Friedrich Torberg

Therese Giehse (1898 Munich – 1975 Munich) se produisit sur la scène des Münchner Kammerspiele de 1925 à 1933, puis de nouveau après 1950. Avec Erika et Klaus Mann, elle créa en 1932 le Pfeffermühle, un cabaret spécialisé dans la satire politique qui, la même année, la suivit dans son exil à Zurich. En 1937, elle fut engagée au Zürcher Schauspielhaus et joua dans la création mondiale de la Mère Courage *de Brecht. Membre du Berliner Ensemble constitué par Brecht et dirigé par sa femme Helene Weigel, Therese Giehse est célèbre pour ses spectacles où elle jouait en solo des textes brechtiens.*
Ci-dessous : *Therese Giehse en mère Wolffen dans* La Pelisse de castor *de Gerhart Hauptmann aux Münchner Kammerspiele. 1928.*
A droite : *Paul Baratoff (à gauche) dans le rôle de Kaftan, un commerçant juif oriental, et Reinhold Schünzel jouant Müller, un avocat nationaliste, dans la création originale du* Marchand de Berlin, *une pièce de Walter Mehring, au Piscator-Bühne à Berlin. 1929.*

Il y a deux ans, nous avons vu le théâtre yiddish de Vilna. Authentique, messieurs! De l'or véritable, à cent pour cent. Vous allez rire et me dire: « De l'art de ghetto ». Si vous voulez, mais authentique à cent pour cent.

Alfred Döblin

Une pauvre troupe ambulante de Juifs d'Europe orientale échouée en Occident, qui se produisait juste alors dans un petit café de Prague, devint, comme je l'ai déjà dit, le pivot de ma conversion. Tout était faux et misérable dans ce qui était présenté là, mais partout perçaient la vérité, la tradition, la présence d'une chose respectable, la tendresse et la puissance, la trivialité shakespearienne, la nouveauté qui me concernait (moi et bientôt Kafka également) ... J'appris à distinguer la bonne tradition de l'opérette d'Europe orientale, qui était déjà aussi un produit de décadence, bien qu'elle ne fût pas aussi horrible que l'« art récréatif » de Vienne et de Budapest. Cependant, sa platitude charmeuse était tout à fait de nature à réeffacer les frontières dont je venais juste d'avoir la notion.

Max Brod

Le théâtre hébraïque de Moscou donne l'exemple d'un art scénique d'une intensité prenante. L'esprit russe s'est coulé dans une forme de vie juive immémoriale. Le rite et le théâtre se retrouvent enlacés dans une étreinte passionnée. Le caractère familier, l'inquiétante étrangeté de cet univers de sentiments et d'idées, le comique, la dimension spirituelle, la bizarrerie et le pathos de ce monde se traduisent et s'incarnent dans des symboles scéniques puissants. Le théâtre Habima donne un ersatz magistral de l'art du spectacle.
Cela s'exprime déjà dans le symbolisme des masques. Des faciès aux traits accusés et nettement marqués, des masques qui démasquent le Moi qu'ils recouvrent. Des masques splendides — mais qui, figés par la couleur et le maquillage, ne permettent pas de jeu d'expression.
Le visage individuel n'existe pas pour lui-même dans cette troupe admirable.
Il ne joue que le rôle d'un trait dans le visage collectif.

Alfred Polgar

C'est le poète Abraham Goldfaden (1840-1908) qui donna l'impulsion nécessaire au théâtre yiddish moderne — les précurseurs du genre, les joueurs de Purim, existaient déjà au XVIe siècle — en formant la première troupe de théâtre yiddish en 1877 à Iassy (Roumanie). En 1883, la troupe avait pris une telle importance qu'elle fut interdite par un oukase du tsar, et de nombreux acteurs s'exilèrent à l'Ouest ou aux Etats-Unis. A Lemberg (Autriche), Jakob Beer Gimpel créa une troupe qui joua jusqu'en 1938.
Au début du siècle, une littérature yiddish indépendante vit le jour, suscitant par là-même la naissance de la Wilnaer Truppe (1916) qui donna lieu, en 1921, d'une part au Théâtre yiddish d'Amérique, d'autre part au Wilnaer Theater en Pologne et en Roumanie. Une formation théâtrale identique se constitua en Russie, le Théâtre juif académique, issu des Théâtres yiddish fondés en 1918 à Léningrad. En 1934, on ne comptait pas moins de quinze compagnies théâtrales yiddish en Pologne. L'une des pièces les plus jouées était Le dibbouk *de Salomon Anski.*
Ci-dessus: *la Wilnaer Operettentruppe donnant* Kawkaser liebe *(« Amour caucasien »), une comédie musicale. 1927.*

Habima, une compagnie hébraïque, fut fondée en 1916 à Moscou par Naum Zemach. Les comédiens étaient impressionnants par leur style étrange, fantomatique. Wachtangow, un élève de Stanislavsky, étudia leur jeu pendant des années. Dans leurs tournées à l'étranger, en Europe et aux Etats-Unis, ils donnaient leurs représentations les plus célèbres, notamment Le dibbouk *de Salomon Anski, dans une traduction en hébreu de Chajim Nachman Bialik, et* Die Nacht auf dem alten Markt *(« La nuit sur le vieux marché ») de Jizchak Leib Peretz.*
En 1927, une partie de la troupe resta aux Etats-Unis tandis que l'autre se fixa en Palestine, devenant en 1956 le Théâtre national.
Ci-dessus: *scène du* Dibbouk *lors d'une représentation au Carltheater de Vienne. 1926.*

Fritz Grünbaum (1880 Brno – 1941 Dachau), après des études de droit, fit ses débuts d'animateur à Vienne dans un cabaret-théâtre, le Hölle. En 1907, engagé au cabaret du Chat Noir de Berlin, il y resta sept ans puis regagna Vienne. Après la guerre de 1914-1918, il entra au Simplicissimus à Vienne et lança avec Karl Farkas des numéros de duettistes. Grünbaum écrivait notamment des sketches et produisit avec Farkas la revue « Vienne rit de nouveau ». Ses airs étaient très populaires (« Ich hab' das Fräulein Helene baden sehn »).

Egon Friedell (1878 Vienne – 1938 Vienne, mort par suicide) obtint son doctorat de philosophie en 1904. De 1908 à 1910, il assura la direction artistique du Fledermaus, un cabaret de Vienne. Parallèlement à ses recherches en histoire de la littérature, il écrivait avec Alfred Polgar des parodies en un acte pour cabaret. Il aimait monter lui-même en scène, et ses interprétations des esquisses et anecdotes de son ami Peter Altenberg étaient réputées. Il apparut régulièrement en tant que comédien, après 1924, sur l'une des scènes de Max Reinhardt, à Vienne et à Berlin.

A gauche: *Fritz Grünbaum (à gauche) et Egon Friedell (à droite) tenant leur buste sur une scène de cabaret à Vienne. Photographie de Lothar Rübelt. Vers 1925.*

Car au cabaret, différent en cela de tous les autres établissements d'hygiène publique de l'humanité, on ne s'en laisse pas conter. Les gens qui viennent ne prétendent pas dépenser de l'argent pour leur purification morale. Pour cela, il y a des places réservées au Burgtheater. Mais ce que, par lâcheté, on n'ose pas s'avouer au Burgtheater, on le demande à l'artiste de cabaret: qu'il chasse la muse, et donne quelques heures d'amusement au public qui, par les temps qui courent, est suffisamment maussade...

FRITZ GRÜNBAUM

Quand on regarde le monde d'un peu plus près,
La création entière, la forêt, la campagne,
Les boeufs des champs, et les poissons dans l'eau,
Les Chrétiens de Linz et les Juifs d'Ischl,
Le soleil, le jour, et la lune, la nuit –
Bref, quand on regarde ce beau travail,
Sachant que tout, jusque dans les moindres détails,
Est au fond un travail bâclé, et expédié, il faut voir comme,
Et qu'il a fallu en tout, pour le corps, l'esprit et l'âme,
Les chiens, les chevaux, le porc, les chameaux,
Les Antisémites et les Israëlites,
Les roses, les lys et les bandits,
Les directeurs de banque, les cordonniers, les singes,
Bref, qu'il n'a fallu au Créateur en tout que sept jours –
Alors, on ne peut que s'incliner devant cette splendeur et dire:
« Pardon, je n'aurais pas fait mieux non plus! »

FRITZ GRÜNBAUM

Fritz Grünbaum – un phénomène unique à une époque unique du cabaret: le petit homme aux très grandes pointes qui faisaient toujours mouche, sans blesser – parce que leur effet corrosif était émoussé par la bonté. Il pensait avec le coeur, c'était un philosophe émouvant, un comique radical.
Pendant quinze ans, nous nous sommes produits ensemble à l'intérieur et à l'extérieur de notre pays, sur de grandes scènes et sur de petits théâtres. Durant cette époque, j'ai appris à l'admirer et à l'aimer. Le duel dans lequel nous faisions assaut d'esprit tous les soirs devant le public, renouvela le style du cabaret à numéros, qui, à l'époque, s'était enlisé dans la monotonie. Nous trouvâmes une forme d'escarmouches verbales, qui, depuis, est devenue partie intégrante de cet art mineur: le duo comique.

KARL FARKAS À PROPOS DE FRITZ GRÜNBAUM

Restons-en pour le moment à Egon Friedell à Berlin. Il s'y produisit vraisemblablement à la fin des années vingt, dans le programme d'ouverture d'un nouveau cabaret littéraire. Je l'ai encore entendu, dans le «Simplicissimus» viennois, dirigé par Fritz Grünbaum, réciter les anecdotes célèbres de Altenberg, et je puis assurer, pour l'avoir vu moi-même, que l'originalité de son humour et de sa personnalité passait très bien dans le cabaret. Mais la critique berlinoise était d'un autre avis, et il fut impitoyablement éreinté, comme il ne l'avait jamais été auparavant. A l'une de ces critiques, qui le qualifiait, entre autres, de «dilettante munichois imbibé jusqu'à l'os», Friedell réagit en envoyant une lettre ouverte rédigée à peu près dans ces termes: «Cela ne me gêne pas d'être traité de dilettante. Le dilettantisme et l'effort artistique honnête ne s'excluent pas. Je ne nie pas non plus que je suis adonné aux plaisirs de l'alcool, et si on cherche une corde pour me pendre, il faut bien que je m'en accommode. Mais le mot «munichois» aura des suites judiciaires!» Cette lettre, c'est tout Friedell, sarcastique, tout disposé à ironiser sur lui-même, ce qui le met en position de supériorité, amateur de joutes verbales, joyeux de vivre enfin.

Friedrich Torberg

On n'entendra plus ce «Näää-bich». Quand bien même on l'aurait copié à s'y méprendre. Car Eisenbach était inimitable, c'était cela qui le distinguait des grands de son genre et de son rang dans son art popu-

Heinrich Eisenbach (1870 Cracovie — 1923 Vienne) fut artiste dès l'âge de seize ans. Après un séjour à Budapest, il devint directeur du Budapester Orpheum à Vienne. Au début du siècle, il rentra au Hölle, un cabaret où travaillait aussi Fritz Grünbaum.
Ci-dessous: *Heinrich Eisenbach. Vers 1910.*

laire. L'effet qu'il produisait, de fait, était dû non pas tant à son intensité propre — d'autant plus que, en dehors du pli spirituel et mélancolique qui jouait autour de sa bouche, il n'avait rien de particulièrement remarquable — qu'à celle du type qu'il incarnait: disons, du Viennois de Leopoldstadt. Ou, pour utiliser la terminologie des sionistes: le Juif assimilé de l'espèce la plus basse. Il représentait ce type de manière si pure qu'elle en paraissait presque propre — contrairement à une certaine sensibilité populaire affectée, largement répandue. Il jouait la plupart du temps l'arroseur arrosé. C'est-à-dire que la parodie conçue par son esprit dupait les gens, tandis que son coeur (plein de vanité, d'angoisse, de haine et d'amour) était dupé. Il avait le monde entier dans sa poche, et pourtant il le bernait.

Anton Kuh

Tel était le parodiste Eisenbach, ce génial représentant du genre «Schlieferl», bien fait pour réconcilier les peuples de l'ancienne monarchie: il livrait les Viennois aux Juifs, les Juifs aux Viennois, et aux deux (en prime), les Hongrois, les Tchèques, les Polonais. Mais en regardant par-dessus leur épaule, il jouait sa propre partition avec honnêteté. Cette honnêteté consistait en une véhémence impudique, à tous les niveaux, donnant aussi bien dans l'humilité geignarde que dans l'insolence souveraine.

Anton Kuh

Comme l'humanité a besoin de ce mélange incarné dans le petit commis juif Eisenbach: irrévérencieux dans la lucidité — pieux devant le miracle de la vie!

Anton Kuh

Lui [Armin Berg] était originaire de Brünn, comme bien d'autres étoiles au ciel du théâtre et du cabaret viennois («en sortant de Vienne, à Brünn», comme son collègue Fritz Grünbaum aimait à le souligner avec l'arrogance qui caractérisait ceux de Brünn), et il jouissait d'une immense popularité, dans tous les lieux, anciennement sur le territoire des Habsbourg, où l'on comprenait la variante de la langue allemande qu'il cultivait.

Friedrich Torberg

Le 10 mars 1938, Grünbaum apparaît pour la dernière fois sur la scène plongée dans l'obscurité et ironise: «Je ne vois rien, absolument rien, je dois m'être égaré dans la culture national-socialiste.»

Pierre Genée/Hans Veigl

Lorsque chez nous, quelqu'un fait une bon mot politique, la moitié de l'Allemagne sur canapé se sent mal.
La satire est un genre tout ce qu'il y a de plus négatif, semble-t-il. Elle dit: «Non!»

*Valeska Gert (1892 Berlin — 1978 Kampen à Sylt), de son vrai nom Gertrud Valesca Samosch, inventa la pantomime moderne. Ancienne élève de Maria Moissi, elle débuta comme danseuse à Berlin en 1916 et ne tarda pas à se produire seule sur scène (*Tanz in Orange, *etc.). Après un certain nombre de contrats aux Münchner Kammerspiele et au Deutsches Theater de Berlin, elle participa aux spectacles du cabaret Schall und Rauch II, à partir des années 20, dans la revue Fritz-Hollaender.* Laterna magica *(1926) notamment. En dehors de ses spectacles de danse en solitaire, ses rôles au cinéma furent de plus en plus nombreux (*La rue sans joie, *1925, pour n'en citer qu'un). Elle émigra à New York en 1938 et revint en Europe en 1947.*
Ci-dessus: *Valeska Gert dans sa pantomime* Boxen. *Vers 1925.*

Quand on vous exhorte à illustrer un emprunt de guerre, ce n'est pas de la satire. La satire mord, rit, siffle, et elle bat le tambour, le grand tambour bariolé du lansquenet, elle bat le rappel contre le blocage, l'inertie.
La satire est un genre tout ce qu'il y a de plus positif. L'homme sans caractère ne se remarque nulle part plus qu'ici, nulle part le Hanswurst sans scrupules ne se démasque aussi clairement qu'ici, quand il s'attaque à celui-ci aujourd'hui, pour s'en prendre à un autre, demain.
Le satiriste est un idéaliste blessé: il veut que le monde soit bon, alors qu'il est mauvais, donc il part en guerre contre le mal. La satire d'un artiste de caractère, qui lutte pour l'amour du bien, ne mérite donc pas ce dédain bourgeois, ni les huées indignées qui l'accueillent dans ce pays.

Kurt Tucholsky

Fritz Mauthner (1849 Horitz, Bohême — 1923 Meersburg) étudia le droit tout en suivant des séminaires de philosophie, archéologie, histoire de l'art, théologie et médecine. Il ne tarda pas à se tourner vers l'écriture et le journalisme, principalement la critique théâtrale. En 1889, il prit part à la création de la Freie Bühne *de Berlin. Cet autodidacte consacra surtout sa vie aux problèmes de la critique et de la philosophie du langage. Il est l'auteur de deux ouvrages de référence,* Beiträgen zu einer Kritik der Sprache *(1901-1902, « Contributions à une critique du langage ») et* Wörterbuch der Philosophie *(1910, « Dictionnaire de la philosophie »).*
Ci-dessus: *Fritz Mauthner. Vers 1909.*

Voulant un jour connaître les anciennes cérémonies de la fête juive de la Pâque, je dus me faire inviter pour la veillée de Pessah par un vieux parent, un beau-frère de ma mère; je n'ai donc assisté qu'une seule fois à l'un des rites juifs les plus anciens et les plus beaux, avec la curiosité dévorante d'un étranger. Mon oncle m'a dit après coup que j'avais l'air d'un « goy », ce soir-là.

Fritz Mauthner

Je me sens Allemand, et rien qu'Allemand; tout en sachant que mon cerveau a un ductus que l'on appelle juif; tant pis ou tant mieux, je n'y peux et n'y veux rien changer. Tu en tires une conclusion toute différente, et c'est sur ce point que nos avis divergent.

Fritz Mauthner

La tâche de la philosophie est de montrer à la mouche le chemin pour sortir du verre où elle est enfermée.

Ludwig Wittgenstein

C'est ainsi que la légende a pris le relais de sa vie, encore de son vivant: dans la légende, il s'imposait des privations, tentait de mener une vie sainte, s'efforçait de mettre en pratique la phrase qui clôt le *Tractatus*: « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. » Il tentait (...) d'accomplir la philosophie en se taisant, tentative absurde, apparemment, mais la seule légitime à ses yeux, une fois qu'il avait représenté clairement tout le dicible (c'était ce qu'il demandait à la philosophie), tout le pensable, qui limite l'impensable de l'intérieur, et de la sorte oriente vers l'indicible.

Ingeborg Bachmann

L'inexprimable fournit peut-être le fonds sur lequel se détache la signification de ce que j'ai réussi à exprimer.

Ludwig Wittgenstein

Toute philosophie est critique du langage.

Ludwig Wittgenstein

Je ne comprends pas qu'un Juif né dans une région slave de l'Autriche ne soit pas attiré par l'étude des langues. Il connaît simultanément, au sens strict, trois langues. L'allemand, c'est la langue des fonctionnaires, de la culture, de la littérature et de ses relations; le tchèque, c'est la langue des paysans et des bonnes (...); un peu d'hébreu, la langue sacrée de l'Ancien Testament, et la base du *Mauscheldeutsch* qu'il a entendu chez les fripiers juifs, mais aussi, à l'occasion, chez des négociants juifs fort bien habillés, qui font partie de ses relations ou même de sa famille.

Fritz Mauthner

Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, je ne me rappelle pas avoir jamais surpris mon oncle ou mon père dans l'exercice [sic] d'un rite juif. Dans la conception juive, l'appartenance au judaïsme implique automatiquement la connaissance de la langue hébraïque; or, mon père ne savait même pas les lettres de l'alphabet. Dans les grandes fêtes juives, il avait coutume de dire, comme un reproche adressé à lui-même: « Ma parole, vous grandissez comme des païens »; c'était là toute notre éducation religieuse.

Ludwig Wittgenstein (1889 Vienne — 1951 Cambridge), étudiant en mécanique à Berlin puis à Manchester, s'intéressa au problème du fondement des mathématiques et suivit les cours de Bertrand Russell à Cambridge (1912). Son oeuvre majeure, le Tractatus logico-philosophicus, *parut en 1921 en langue allemande et anglaise. De 1920 à 1926, il enseigna dans une école en Basse-Autriche, retourna ensuite à Cambridge, où il devint titulaire d'une chaire de philosophie (1939-1947). Ses théories philosophiques sur les propositions et l'existence du langage et de la pensée contribuèrent à la formation des thèses néo-positivistes du Cercle de Vienne auquel appartenait, entre autres, Otto Neurath. Après 1933, ses textes témoignent d'une évolution qui aboutit aux* Investigations philosophiques. *Sa critique philosophique du langage rencontra un écho important, en premier lieu dans les pays anglo-saxons*
A droite: *Ludwig Wittgenstein. Vers 1920*

La douceur, à elle seule, n'est pas encore la bonté. Et tous ces gringalets que nous avons, il s'en faut qu'ils soient des pacifistes. S'il n'était, comme souvent, qu'un mélange de limonade et de grandes phrases, le pacifisme ne serait pas ce qu'il doit être pour bon nombre de démocrates: la résistance de la raison humaine et sociale, militant, sans faux-fuyants. Pour ne pas perdre cette mâle énergie, il est urgent d'établir une distinction entre mener un combat et faire la guerre.

Ernst Bloch

Car les Juifs ne sont pas encore fatigués. Ils ne lâcheront pas, ils sont comme les cellules du coeur, ils ne se laisseront pas dételer.

Ernst Bloch

Comme le dit Baalschem — et ses mots font allusion à l'a priori de l'être social en général —, le Messie ne viendra que lorsque tous les hôtes auront pris place à la table; celle-ci est tout d'abord la table du travail, et seulement après, mais alors immédiatement après, la table du Seigneur.

Ernst Bloch

Je voudrais témoigner mon respect à Ernst Bloch, cet esprit inquiet, ce vieil homme parvenu à la sagesse, bien que je sois plutôt de ceux dont l'approbation le touchait peu, et dont la critique ne suscitait guère de réflexions chez lui. Les eaux qui nous séparaient étaient bien trop plates pour que nous puissions accéder à la profondeur d'une véritable rencontre.
Et pourtant, notre première entrevue, en 1919 à Interlaken, à l'époque où j'avais déjà résolu de consacrer ma vie de chercheur à la connaissance du judaïsme — une conversation nocturne de plusieurs heures, parfois orageuse — fait partie des heures inoubliables de ma jeunesse. L'ouverture mérite d'être retenue, car les premières minutes de ma rencontre avec Bloch me donnèrent, de façon inattendue, un aperçu de mon propre univers intellectuel.
Le jeune Bloch, une présence écrasante, tant au plan physique que spirituel, était un homme qui ne reculait pas devant le baroque, et se ruait dans l'apocalypse et dans la vision où venaient mourir les images mystiques dont il s'enivrait. L'homme de quatre-vingt dix ans est devenu un voyant aveugle, un maître, qui a survécu à son combat de quarante ans avec le dragon. Il est devenu un sage, au sens ancien que lui donnent les Juifs: le «vieil homme», c'est celui qui a «conquis la sagesse», ce bien que Job se plaignait déjà de ne pas trouver.

Gershom Scholem

Ernst Bloch (1885 Ludwigshafen — 1975 Tübingen) a publié de nombreux ouvrages de philosophie, dont L'esprit de l'utopie *(1918),* Thomas Münzer comme théologien de la Révolution *(1922) et* Le principe espérance *(1954-1959). Marxiste convaincu, il s'est attaché à la fonction sociale de l'utopie comme conception globale du devenir historique des sociétés. Dans les années 60, il fut l'un des principaux maîtres à penser des mouvements étudiants.*
A droite: *Ernst Bloch. Photographie de Lotte Jacobi. Vers 1937.*

L'Institut für Sozialforschung («Institut de Recherches sociales») de Francfort, fondé en 1923 grâce à F. Weil, devint le foyer principal de l'Ecole de Francfort. Les membres de ce cercle partageaient une sorte d'humanisme marxiste inspiré de la philosophie des Lumières et de la tradition hégélienne de gauche, et étaient influencés pour la plupart également par la psychanalyse. Si la «théorie critique» de l'Ecole de Francfort fut principalement l'oeuvre de Max Horkheimer et de Theodor W. Adorno, d'autres penseurs s'en réclamant édifièrent leurs propres théories: Karl Mannheim, Siegfried Kracauer, Ludwig Marcuse, Walter Benjamin, Erich Fromm...

Je savais que le judaïsme était ma religion, le Reich allemand mon pays natal.

Max Horkheimer

Tout au long des siècles de persécutions, les Juifs ont gardé une doctrine dont l'essentiel n'était ni la récompense de la félicité individuelle, ni le châtiment éternel de l'individu, ils sont restés fidèles à une loi après la disparition de l'Etat qui aurait pu l'imposer par force, mûs par le seul espoir de l'avenir promis à tous les justes de tous les peuples. C'est cette antinomie qui les apparente à la grande philosophie allemande, et même, dirais-je, à tout ce que le vulgaire appelle ironiquement idéalisme.

Max Horkheimer

La justice et la liberté sont donc bien des concepts dialectiques. Plus il y a de justice, moins il y a de liberté; plus il y a de liberté, moins il y a de justice. Liberté, égalité, fraternité, quel magnifique programme. Mais si vous voulez l'égalité, vous êtes contraints de limiter la liberté, et si vous voulez laisser la liberté aux hommes, alors il ne peut pas y avoir d'égalité.

Max Horkheimer

Au XX^e siècle, l'objet du rire n'est pas la multitude conformiste, mais plutôt l'excentrique qui s'aventure encore à penser de manière autonome.

Max Horkheimer

S'il se passait quelque chose dans ces célèbres années vingt, alors c'était dans ce cercle. Bien souvent, nous nous sommes rués les uns sur les autres comme des sauvages. Avec une brutalité presque inimaginable, on ne reculait pas devant les coups les plus rudes: tel était un idéologue, ou bien au contraire sa pensée n'avait pas d'assise ou n'importe quoi d'autre; mais cela ne diminuait en rien notre amitié.

Theodor W. Adorno

Theodor Lessing (1872 Hanovre – 1933 Marienbad, assassiné), philosophe, était un doyen controversé de l'école supérieure de technique de Hanovre. Ses recherches portaient sur la critique de la civilisation; il prônait l'égalité de la femme et fut l'un des premiers à analyser le phénomène de la «haine de soi» des juifs.

Ci-dessous: *Theodor Lessing 1932*

Edmund Husserl (1859 Prosznitz, Moravie – 1938 Fribourg-en-Brisgau), professeur à Halle jusqu'en 1906, à Göttingen (1906-1916), puis à Fribourg (1916-1936), publia plusieurs ouvrages de philosophie. Il est à l'origine d'une méthode de phénoménologie permettant de revenir des discours et opinions aux choses mêmes

Ci-dessus: *Edmund Husserl. Vers 1930*

*Martin Buber (1878 Vienne – 1965 Jérusalem) étudia à Vienne, Berlin, Leipzig et Zurich. En 1901, avec Berthold Feiwel, Ephraim Moses Lilien et Chajim Weizmann, il fonda les Editions Juives à Berlin. Dès sa jeunesse, il milita dans des organisations sionistes et défendit l'idée d'Achad Haams d'un centre spirituel et culturel pour le peuple juif en Palestine. Ses choix spirituels et religieux s'inscrivaient dans le hassidisme, qu'il fit connaître dans le monde occidental à travers ses recherches et ses recueils (*Mon chemin vers le hassidisme, *1918,* Le message du hassidisme, *1952, etc.). Ses conceptions pédagogiques, religieuses et politiques convergeaient dans sa représentation de la relation de l'homme à l'homme (*Le je et le tu, *1922,* La vie en dialogue, *1932). Buber dirigea plusieurs revues dont* Der Jude *(1916-1924). De 1924 à 1933, il enseigna la théologie à l'université de Francfort-sur-le-Main, signa avec Franz Rosenzweig une nouvelle traduction de la Bible, dirigea la Jüdisches Lehrhaus ainsi qu'un enseignement intermédiaire pour les adultes. En 1938, il se fixa en Palestine où il enseigna la philosophie à l'université de Jérusalem.*

A droite: *Martin Buber. Photographie de Lotte Jacobi. 1928.*

Avec Dilthey et Nietzsche, ce penseur juif (Edmund Husserl, natif de Moravie et baptisé) marque le renouveau de la philosophie moderne; il a fait de Göttingen, puis de Fribourg les foyers rayonnants de la philosophie dans toute l'Allemagne, et, avec Paris où enseignait Bergson, dans le monde entier. À son école, Moritz Geiger et Alexandre Pfänder, Max Scheler (demi-Juif) et Arnold Reinach (baptisé en 1915, tombé à la guerre en 1916), travaillaient sur les problèmes de l'évidence assurée, du fondement a priori de la doctrine de la volonté, sur l'esthétique et la logique; le royaume des valeurs morales était essentiellement le domaine de Max Scheler... A Marbourg, enseignait à l'époque Hermann Cohen, penseur vigoureux, chef de file de l'école néo-kantienne, qui incarnait puissamment l'intellectualisme juif; à côté de lui, Ernst Cassirer, qui s'imposa plus tard à Berlin et à Hambourg. Trop tôt et injustement tombé dans l'oubli, Georg Simmel (1858-1918) élabora une oeuvre philosophique importante, d'une intelligence pénétrante, d'abord à Berlin, puis à Strasbourg ...

Parmi les jeunes talents, on attendait beaucoup d'Adolf Lask (tombé sur le front en 1915), et d'Otto Weininger qui partait d'affects sauvages, non résolus pour développer un système de pensée destiné à dévaloriser les Juifs et les femmes... De Francfort, nous arrivait Franz Oppenheimer, penseur vigoureux de la société: (...) [il] cherchait toujours à se dégager de la science théorique pour passer dans la sphère pratique de l'expérimentation sociale. Son successeur Karl Mannheim suivit des chemins différents avec une nouvelle génération. L'esprit qui est au fondement de toutes ces sciences, c'est l'esprit intrépide et confiant de notre siècle.

Arnold Zweig

Je suis Allemand! Et lorsque je dis: je suis Allemand, ce n'est pas une confession du bout des lèvres; elle n'est pas inspirée par une peur humaine, ni par les concessions au délire nationaliste de l'époque. C'est la confession de la goutte d'eau qui reconnaît sa source, de l'arbre qui reconnaît ses racines. Je me reconnais dans la langue qui jaillit de moi. Dans le pain de l'âme qui me nourrit. Dans la terre où reposent tous ceux qui m'ont aimé; dont sont sortis tous ceux que j'aime.

Theodor Lessing

Les religions véritables ne se proposent pas de donner à l'homme par exemple la solution de l'énigme du monde, elles veulent l'armer pour vivre de la force du secret; elles ne cherchent pas à l'instruire sur la nature de Dieu, mais à lui montrer le chemin où il rencontrera Dieu.

Martin Buber

L'esprit n'est pas en Moi, mais entre le Je et le Tu. Il n'est pas dans le sang qui coule en toi, mais dans le milieu de l'air que tu respires. L'homme vit dans l'esprit quand il est capable de répondre à son Tu. Il en est capable, lorsqu'il entre dans la relation avec tout son être. C'est le pouvoir de sa force de relation, et lui seul qui donne à l'homme la capacité de vivre dans l'esprit.

Martin Buber

Le judaïsme est un processus spirituel attesté par l'histoire intérieure du peuple juif et les grandes oeuvres des Juifs... Le processus spirituel du judaïsme s'accomplit dans l'histoire comme l'aspiration à réaliser toujours plus parfaitement trois idées interdépendantes l'une de l'autre: l'idée de l'unité, l'idée de l'action et l'idée de l'avenir.

Martin Buber

Parmi toutes les relations que le judaïsme a nouées avec les peuples dans cette problématique, aucune n'a été aussi profondément féconde, en dépit de tout, que celle entre les Allemands et les Juifs.

Martin Buber

C'est Martin Buber qui a exercé sur nous l'influence la plus forte. Ses histoires hassidiques des *Wunderrabbis* (rabbins miraculeux) nous découvraient un tout autre judaïsme que celui de l'enseignement religieux que nous n'étions pas assez dociles pour supporter, et des offices religieux célébrés lors des fêtes solennelles, que nous ressentions comme une tradition étrangère: le judaïsme de Buber était rempli de joie et d'espoir messianique. Si je me souviens bien, c'est une anthologie de propos et de textes de «penseurs extatiques», éditée par Buber, qui m'a fait découvrir les écrits de maître Eckhart: un médiateur de la tradition juive me conduisait à l'un des mystiques allemands les plus profonds, avec lequel il se sentait une affinité profonde, que je ne tardai d'ailleurs pas à éprouver, moi aussi. A cette époque, comme de nos jours, on voyait le judaïsme essentiellement comme une pensée rationnelle, incarnant la sainteté de la raison dans une époque où les rêves obscurs et l'action des passions menaçaient de renverser les fragiles constructions de l'esprit et de la loi. L'autre courant, visionnaire, porteur d'espoir et de danger tout à la fois, vit aussi dans et par le judaïsme, mais sa force est rarement reconnue, il arrive même fréquemment qu'elle soit niée. C'est elle pourtant qui, — tout d'abord par Buber — m'a ramené au judaïsme: comme la génération de mes parents et de mes grands-parents, je l'avais tout d'abord ressenti comme un fardeau, et voilà que j'apprenais maintenant à l'apprécier comme une chance, un privilège immérité.

Robert Jungk

C'est Leopold Zunz qui est à l'origine de la «science du judaïsme». En 1819, il fonda avec Eduard Gans, Moses Moser, le Verein für Cultur und Wissenschaft des Judentums (Société pour la culture et la science du judaïsme) à Berlin, qui publia une revue. Ils furent un certain nombre d'intellectuels — Leopold Zunz et Abraham Geiger en Allemagne, Nachman Krochmal et Salomo Juda Rapoport en Galicie, Salomon David Luzzatto en Italie — à s'interroger en même temps sur une approche moderne du judaïsme. Les principaux représentants de ce mouvement furent, entre autres, Zacharias Frankel et Heinrich Graetz au XIXe siècle.
Ce n'est qu'en 1872 que fut créée une université consacrée à l'étude scientifique du judaïsme, où Ismar Elbogen (1874 Schildberg, Posnanie — 1943 New York) enseigna de 1902 à 1933.
A gauche: *séminaire d'Ismar Elbogen. Photographie d'Abraham Pisarek. 1935.*

Moritz Lazarus (1824 Filehne, Posnanie — 1903 Meran) dirigea des séminaires à Berne (1860-1873), puis à Berlin. Avec le philosophe Heymann Steinthal, il fonda la psychologie collective et créa en 1859-1860 une revue du même nom. Sur la base de ses recherches, il publia un livre sur l'éthique du judaïsme.
Ci-dessus: *Moritz Lazarus. 1898.*

Ma patrie allemande ne me permet pas encore, pour l'instant, de faire dans mon pays ce que je fais à l'étranger. Malgré tout, je suis chez moi dans l'esprit allemand, c'est à lui que je dois la force de la pensée et de la parole, c'est son drapeau que j'élève et que je porte, même si les gouvernants et les professeurs d'université me forcent à le porter à l'étranger.

Moritz Lazarus

Ma germanité serait exactement identique à ce qu'elle est, même s'il n'y avait plus de Reich allemand. La langue, c'est plus que le sang.

Franz Rosenzweig

L'association culturelle se donna un programme: recommencer à diffuser largement la connaissance de l'histoire et de la culture juives dans les milieux juifs; leur enseigner à comprendre leur judaïsme comme partie intégrante de leur culture générale, et non dans un rapport d'opposition avec elle.

Heinz Mosche Graupe

Albert Einstein (1879 Ulm — 1955 Princeton, s'installa avec ses parents en 1894 en Suisse. Expert au Bureau des inventions techniques de Berne (1902), il rédigea trois mémoires apportant une preuve de la structure atomique de la matière. De la même façon, il développa ses recherches sur les lois de la relativité, qui aboutirent en 1914-1915 à la théorie de la relativité et marquèrent le début de sa renommée mondiale. Entre 1909 et 1933, il enseigna dans plusieurs universités: Zurich, Prague, Berlin — où il était membre de l'Académie de Prusse des sciences et directeur de l'Institut de recherches de l'empereur Guillaume. En 1921, il obtint un prix Nobel pour sa contribution «pour la loi photo-électrique et ses travaux dans le domaine de la physique théorique». Il renonça à sa charge académique en 1933 et émigra aux Etats-Unis.

Ci-dessus: *Albert Einstein vers 1925 (en haut); dans la tour Einstein à Berlin-Babelsberg, en 1921. Cet édifice fut élevé grâce à la fondation Einstein, financée par des mécènes américains.*

Max Born (1882 Breslau — 1970 Göttingen) enseigna la physique à l'université de Göttingen à partir de 1921. En 1933, il émigra en Angleterre et obtint trois ans plus tard, à Edimbourg, une chaire de physique-chimie. Travaillant à la théorie de la relativité d'Einstein, il développa avec Werner Heisenberg et Ernst Pascual Jordan les postulats de la mécanique quantique. Il reçut en 1954 le prix Nobel pour son étude statistique des mécanismes et sa théorie cinétique générale des liquides.

Ce qu'il y a de plus beau dans la vie, c'est le secret. C'est ce sentiment fondamental qui est à l'origine de l'art et de la science véritables. Celui qui ne le connaît pas, celui qui est devenu incapable de s'étonner, de s'émerveiller, il est pour ainsi dire mort, et son oeil est éteint.

Albert Einstein

Si un homme peut éprouver quelque plaisir à défiler en rang aux sons d'une musique, je méprise cet homme... Il ne mérite pas un cerveau humain puisqu'une moëlle épinière le satisfait. Nous devrions faire disparaître le plus rapidement possible ce cancer de la civilisation. Je hais violemment l'héroïsme sur ordre, la violence gratuite et le nationalisme débile. La guerre est la chose la plus méprisable. Je préférerais me laisser assassiner plutôt que de participer à cette ignominie.
Et pourtant je crois profondément en l'humanité. Je sais que ce cancer aurait dû depuis longtemps être guéri. Mais le bon sens des hommes est systématiquement corrompu. Et les coupables se nomment: école, presse, monde des affaires, monde politique.

Albert Einstein

La conception germano-chrétienne du monde, qui juge des vérités sur la base de leur origine aryenne, irritée par les accents judaïsants de la théorie de la relativité, parue chez Ullstein et Mosse, dressa l'oreille. Les conclusions d'un travail scientifique se transformèrent en ballon de football politique que se passaient reporters et reporters au petit pied. Dans la salle de la discordance, les scientifiques allemands se réunirent pour des débats scientifiques fondés sur l'antisémitisme. La théorie de la relativité se transforma en théorie raciale.

Joseph Roth

Ma responsabilité dans la question de la bombe atomique se traduit par une seule intervention: j'ai écrit une lettre au Président Roosevelt. Je savais nécessaire et urgente l'organisation d'expériences de grande envergure pour l'étude et la réalisation de la bombe atomique. Je l'ai dit. Je savais aussi le risque universel causé par la découverte de la bombe. Mais les savants allemands s'acharnaient sur le même problème et avaient toutes les chances de le résoudre. J'ai donc pris mes responsabilités. Et pourtant je suis passionnément un pacifiste.

Albert Einstein

La passion de la connaissance pour elle-même, la passion de la justice jusqu'au fanatisme et la passion de l'indépendance personnelle expriment les traditions du peuple juif et je considère mon appartenance à cette communauté comme un don du destin.
Ceux qui se déchaînent aujourd'hui contre les idéaux de raison et de liberté individuelle et qui, avec les moyens du terrorisme, veulent réduire les hommes en esclaves imbéciles de l'Etat nous estiment équitablement leurs adversaires irréconciliables. L'histoire nous a déjà imposé un terrible combat. Mais aussi longtemps que nous défendons cet idéal de vérité, de justice et de liberté, nous continuons à exister comme un des plus anciens peuples civilisés, mais surtout nous accomplissons dans l'esprit de la tradition un travail créateur pour une amélioration de l'humanité.

Albert Einstein

Je suis persudé que je ne dois rien à un talent exceptionnel, mais à l'importance que les Juifs accordent aux oeuvres de l'esprit. Cette attitude crée une atmosphère particulièrement favorable à l'épanouissement des talents existants.

Albert Einstein

Ne vous plaignez pas du destin, voyez plutôt dans ces événements une raison de rester fidèle à la cause de la communauté juive (...) Songez aussi que les difficultés et les obstacles sont pour toute communauté, quelle qu'elle soit, une source précieuse d'énergie et de santé. Nous n'aurions pas survécu au-delà des millénaires si nous avions été couchés sur un lit de roses (...) Je vous affirme que l'être et le destin de notre peuple dépendent moins de facteurs extérieurs que de notre attachement indéfectible aux traditions morales qui nous ont permis de survivre pendant des millénaires, en bravant toutes les tempêtes.

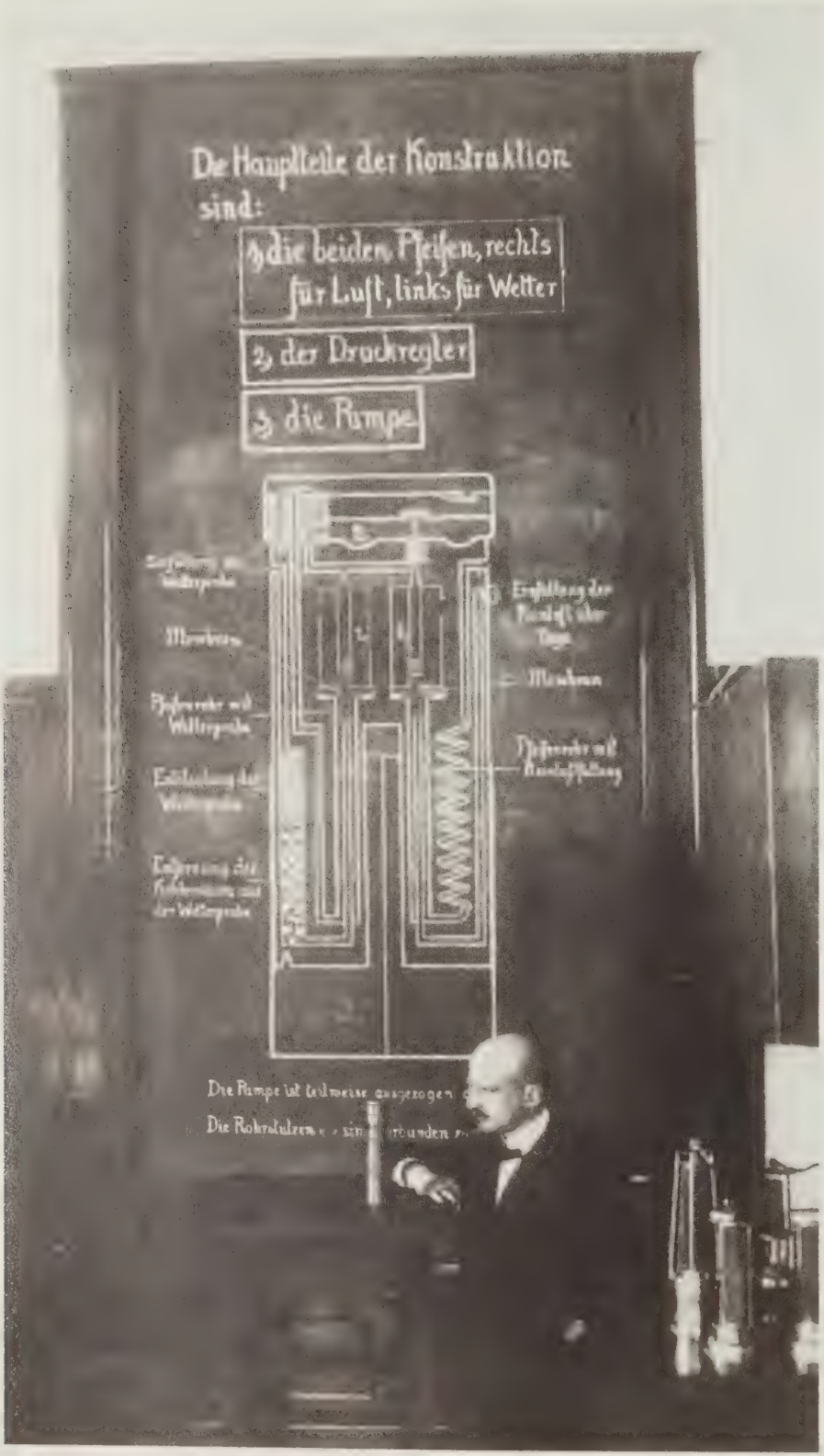
Albert Einstein

Einstein était un non-conformiste né. Pour lui, les lois de la nature existaient telles qu'il les voyait et les connaissait. Contre les lois arbitraires des hommes, tout son être se révoltait.

Kurt Blumenfeld

En ce qui concerne ma femme et mes enfants, ils n'ont conscience d'être Juifs, ou «non-Aryens» (tel est le beau terme technique), que depuis ces derniers mois; moi-même je ne me suis jamais senti particulièrement Juif. Maintenant, si, évidemment; non seulement parce qu'on compte les miens comme Juifs; mais aussi parce que l'oppression et l'injustice éveillent en moi colère et désir de résister.

Max Born



Seul, un scientifique, — ce que l'auteur n'est pas — , serait qualifié pour rendre hommage à la valeur des travaux et des hommes mentionnés ici; le lecteur devra malheureusement se contenter d'une énumération assez sèche de noms et de faits pour évoquer des hommes dont les découvertes appartiennent encore, aux yeux de tous, à la science «allemande». Victor H. Goldschmidt a élucidé la structure en cristaux des minéraux, Eugen Goldstein a découvert les rayons, Gabriel Lippmann est arrivé, par le phénomène d'interférence, à la photographie en couleurs. Hermann Aron a découvert la possibilité de mesurer l'électricité, et d'émettre des signaux électriques sans fil; il a construit à Berlin une usine célèbre, où ont été fabriqués les meilleurs compteurs de consommation de courant électrique. La chimie des dérivés du goudron a fait des progrès considérables grâce aux travaux du célèbre Victor Meyer (structure du benzole, tolnole, etc.), de Carl Theodor Liebermann (l'alizarine, avec Grähbe), de Heinrich Caro (le brun d'aniline, etc.), de Nathansohn, Warschau (fuchsine), indispensables pour la fabrication des médicaments modernes ...

Un chimiste juif du nom de Lunge découvrit par distillation de houille l'industrie du soda, tandis que Ludwig Mond, émigré en Angleterre, plus tard fondateur du Imperial Chemical Trust, trouvait un autre procédé de fabrication du soda (basé sur l'ammoniaque de soufre), et en faisait cadeau à l'industrie chimique anglaise. Richard Willstätter, chimiste réputé de l'université de Munich, dut sa célébrité à la description de la chlorophylle, le vert végétal; deux Juifs par leur mère, L. Bayer et Alfred Nobel, sont universellement connus comme les inventeurs de leurs explosifs...

Nous éprouvons quelque répugnance à passer pour des vantards, en mentionnant à présent le nombre de Juifs prix Nobel; mais en un temps où le danger est si pressant, nous n'avons pas le choix des moyens. Jusqu'à l'année 1928, nous comptons donc, sur cent quarante hommes et femmes, douze Juifs et quatre demi-Juifs, ces derniers nous étant attribués par la folie raciste des nouveaux messies: les médecins Paul Ehrlich, Elias Metchnikov (demi-Juif), Robert Baranyi et Otto Meyerhof, les chimistes Richard Willstätter, Fritz Haber, A. von Baeyer (demi-Juif), les physiciens Albert A. Michelsohn, Gabriel Lippmann, Albert Einstein, James Franck et Niels Bohr (demi-Juif); dans le domaine de la création littéraire le grand philosophe français Henri Bergson et le poète Paul Heyse (demi-Juif), tandis que parmi les prix Nobel de la paix, figurent Carl Asser et Alfred H. Fried. Si l'on songe aux difficultés que les Juifs ont eu à faire une carrière scientifique en Europe centrale et orientale, nous pouvons être légitimement

fiers, nous qui représentons un pour cent de la population mondiale, de compter parmi nous neuf à douze pour cent des prix Nobel...
Les mathématiques allemandes en particulier peuvent se glorifier au XIX[e] siècle d'une pléthore de grands mathématiciens: dans le domaine de la théorie des ensembles Georg Cantor et Adolf Fränkel, dans celui de la théorie des fonctions C. G. I. Jacoby et L. Königsberger, tandis que E. Landau, M. Minkowsky (Kovno), M. Pasch et L. Kronecker s'illustraient dans d'autres domaines.
A l'origine des découvertes, on trouve toujours des besoins humains. Voler, parler à des êtres chers dont on est séparé par des espaces immenses, anéantir son ennemi en pressant un bouton, ou arracher à l'air des sons enchanteurs en touchant un levier: les contes de tous les peuples sont pleins de ces motifs; dans le langage des mythes s'expriment des désirs qui montent des profondeurs de l'âme humaine, et qu'aujourd'hui encore, nous n'assouvissons que dans nos rêves. La réalisation de nos phantasmes ne se trouve qu'au terme d'une série ininterrompue de tentatives et de nouvelles conjonctions de matériaux, d'instruments, d'énergies...
Et cependant, il faut attendre jusqu'à l'époque moderne pour rencontrer des noms juifs. Cela est dû au fait que les conditions sociales requises au départ pour travailler, avec des machines ou des appareils, ne se rencontrent que rarement dans l'histoire juive...
Ainsi, on s'avise rarement que Moritz H. Jacobi (de Dorpat, Petersbourg), baptisé, qui a inventé et utilisé la galvanoplastie et la mine à allumage électrique, était Juif; ainsi arrive-t-il que des inventeurs juifs plus importants restent inconnus du public, encore aujourd'hui. Et pourtant, ils ont été des pionniers dans le domaine de la construction automobile, de la technique de la radio et de la construction aéronautique... Pour ce qui est de la télégraphie sans fil et de la radio, elles sont fondées en théorie et en pratique sur les grandes découvertes du demi-Juif Heinrich Hertz, qui a constaté que la lumière était composée d'ondes électro-magnétiques et a produit expérimentalement des ondes aériennes très longues. Emil Berliner (né à Hanovre, mort à Washington en 1924), l'inventeur du gramophone et l'un des trois inventeurs du téléphone, par l'introduction du microphone, crée les conditions pratiques de l'écoute des émissions. Robert von Lieben, fils d'un banquier anobli de Vienne, d'une famille juive de Moravie, a construit laborieusement les tubes de radio, qui nous permettent de recevoir les ondes sans fil et de les convertir en son, et la boucle est bouclée...
C'est le marchand juif de bois David Schwarz d'Agram en Croatie qui, le premier, a élaboré le principe d'un engin aéronautique dirigeable, rigide avec remplissage d'un ballonet, moteur, et enveloppe en aluminium, c'est lui qui a obtenu une patente pour son invention et qui a fait les essais ... Nous nous contenterons de mentionner au passage l'importance des résultats obtenus par des ingénieurs juifs dans le domaine de la construction d'avion, Wiener (Albatros) et Rumpler; ajoutons encore que le premier bateau à moteur électrique fut construit par M. H. Jacobi, déjà cité. Le Juif Siegfried Marcus (...), dont la destinée fut tout aussi tragique, a laissé également une oeuvre importante. Le monument qui lui est dédié, une borne blanche, se dresse devant l'Ecole supérieure technique de Vienne. C'est là, en effet, qu'en 1875, il construisit une automobile actionnée à l'essence, que l'on peut voir encore aujourd'hui au musée des Techniques et de l'industrie.

Arnold Zweig

Emil Berliner (1851 Hanovre — 1919 Washington) émigra aux Etats-Unis en 1870. Là-bas il découvrit, peu après Edison, le microphone, et améliora considérablement le phonographe d'Edison
Ci-dessus: *Emil Berliner. Vers 1910.*

Fritz Haber (1868 Breslau — 1934 Bâle) se convertit au protestantisme sous l'influence de Theodor Mommsen. Sous sa direction (1911-1933), l'Institut de recherches pour la physique-chimie de l'empereur Guillaume Berlin-Dahlem, devint un institut de recherches réputé. Il mit au point avec Robert Bosch le premier procédé de synthèse de l'ammoniaque et reçut le prix Nobel de chimie.
Page ci-contre: *Fritz Haber devant le schéma d'une pipe à grisou. Vers 1923.*

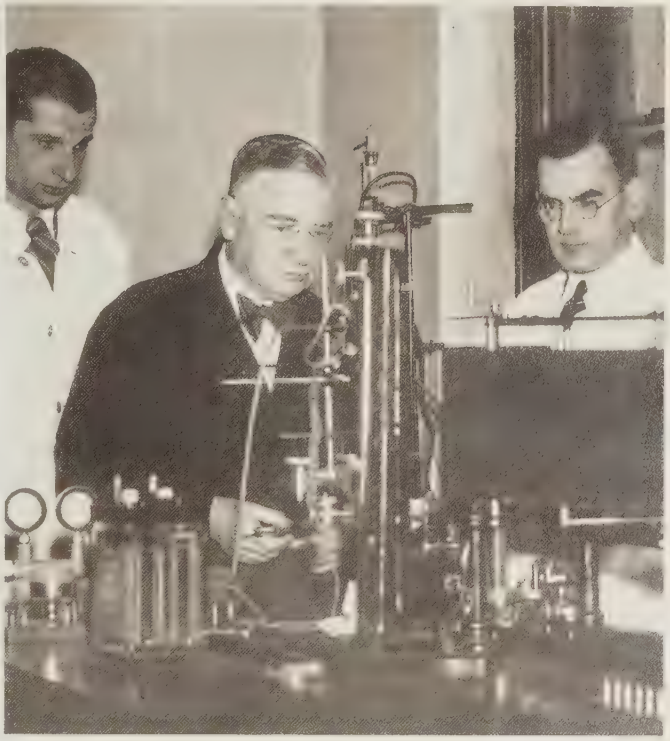
Adolf von Baeyer (1835 Berlin — 1917 Starnberg) était d'origine juive par sa mère. Après des études auprès de Robert Bunsen et d'August Kekulé, il publia des travaux fondamentaux sur la synthèse de l'indigo et obtint le prix Nobel de chimie en 1905.
A droite: *Adolf von Baeyer. Vers 1914.*

Edmund Rumpler (né en 1872) fut un constructeur de génie. Il construisit en 1911 la «colombe Rumpler», l'avion allemand de la Première Guerre mondiale, qui a semé la terreur sur tous les fronts. (...) Rumpler a travaillé aussi dans les usines Daimler et Adler pour le développement de l'industrie automobile allemande. En 1919, il construisit la «Tropfen-Auto», et au salon automobile de 1926, il présenta la première automobile allemande à traction avant.

Daniel Bernstein

Paul Ehrlich (1854 Strehlen, Silésie — 1915 Bad-Homburg) travaillait avec Robert Kochs à Berlin et dirigeait l'Institut de thérapie expérimentale à Francfort-sur-le-Main. Il reçut le prix Nobel en 1908. Un an plus tard, ses travaux sur les anticorps sécrétés par l'organisme contre les affections microbiennes l'amenèrent à découvrir le Salvarsan, ce qui en fit un fondateur de la chimiothérapie moderne.
A gauche: *Paul Ehrlich dans son laboratoire, à Francfort. Vers 1914.*

Otto Loewi (1873 Francfort-sur-le-Main — 1961 New York) commença son enseignement à Graz en 1909. En 1921, il découvrit le médiateur chimique dans la transmission de l'influx nerveux et obtint le prix Nobel en 1936. Deux ans plus tard, il émigra aux Etats-Unis.
A droite: *Otto Loewi au milieu de ses étudiants, à Graz. Vers 1928.*



La conception juive du monde met l'accent sur la valeur de la vie. Elle ne rehausse pas sa signification par la promesse d'un au-delà meilleur. Dans le judaïsme, on s'intéresse essentiellement au bien-être physique de l'homme, comme à un bien qu'il faut estimer et entretenir. Le médecin juif est l'instrument de cette volonté, et son existence et son action sont une nécessité dans la société juive. Le monde juif a besoin du médecin. C'est ainsi que dans le monde fermé de la civilisation juive du Moyen Age, s'est développé un ordre des médecins, qui joua un rôle éminent dans la vie intellectuelle, puisque c'était lui qui collectionnait les textes des maîtres classiques romains et grecs, les livres de médecine arabes et les ouvrages contemporains écrits en langue hébraïque, qui étaient les sources de sa science. Des évêques et des papes, des rois et des sultans, des princes de tous genres ont appelé des médecins juifs à leur cour, et les ont autorisé à séjourner dans des pays, qui autrement, auraient fermé leurs portes aux Juifs, que l'on considérait comme des pestiférés. En dépit de toutes les persécutions contre les Juifs, nous voyons des princes confier leur âme aux prêtres, mais leur corps à des médecins juifs.

Aux débuts de l'ère moderne, les universités d'Europe centrale, lentes à se développer, dispensaient à leurs étudiants une solide formation médicale. Cet enseignement systématique restait la base de toute recherche ultérieure, de toute compétence reconnue en médecine. A l'inverse, les Juifs, exclus de la plupart des établissements d'enseignement supérieur, avaient une formation autodidacte qui constituait pour eux un handicap. L'Allemagne et la Pologne, où les médecins juifs avaient joui pendant des siècles d'une renommée extraordinaire, n'acceptèrent aucun étudiant juif dans les instituts d'enseignement de la médecine. Seuls quelques Juifs eurent la possibilité, à cette époque, de partir faire leurs études à Leyde, ou à Padoue. C'est à partir du XVIII[e] siècle seulement, époque où les jeunes Juifs furent admis à fréquenter les universités allemandes, que les médecins juifs recommencèrent à occuper une place importante dans la recherche médicale. Longtemps encore, les Juifs non-baptisés ne purent pas travailler dans des instituts publics, avoir une chaire ou un poste dans l'enseignement supérieur. Malgré tout, on est frappé de constater que, parmi les coryphées juifs du XIX[e] siècle, ce ne sont pas les praticiens, mais bien les purs scientifiques qui l'emportent. Des empiristes et des éclectiques, dont la réputation était fondée sur l'activité de diagnosticiens, cliniciens, chirurgiens, s'effacent devant les pionniers de la connaissance scientifique, qui se font un nom au service de la recherche.

Felix A. Theilhaber

Le médecin auquel on a demandé d'assister Mme la Baronne lorsqu'elle va accoucher, déclare que le moment n'est pas encore venu et propose au baron d'attendre en faisant une partie de cartes dans la pièce voisine. Au bout d'un certain temps, une plainte de Mme la Baronne, en français, parvient aux oreilles des deux hommes : *« Ah ! mon Dieu, que je souffre ! »* L'époux bondit de son siège, mais le médecin lui fait signe de rester assis : « Ce n'est rien, dit-il, continuons à jouer. » Peu après, on entend de nouveau la parturiente crier, cette fois en allemand : *« Mein Gott, mein Gott, was für Schmerzen ! »* [Mon Dieu, mon Dieu, que je souffre] . « Vous ne voulez pas entrer voir, M. le Professeur ? » demande le baron — « Non, non, le moment n'est pas encore venu. » Enfin, de la chambre d'à côté, s'échappe une incontestable plainte en yiddish : « Aï, waïh, waïh ! ». Alors le médecin jette ses cartes et dit : « C'est le moment »

Sigmund Freud

L'épithète de « Docteur » désigne des hommes atteints d'une maladie des yeux qui les contraint de porter un lorgnon ou des lunettes. Les coiffeurs en particulier l'emploient pour s'adresser à leur client (autre version : « docteur » = prénom juif).

Anton Kuh

Il était souvent question de parents qui allaient à Vienne pour y consulter des médecins célèbres. Les premiers noms fameux que j'ai connus enfant sont ceux de ces grands patrons de l'époque. En arrivant à Vienne, plus tard, je fus tout étonné de constater qu'il y avait réellement des gens portant des noms tels que : Lorenz, Schlesinger, Schnitzler, Neumann, Hajek, Halban. Je n'avais jamais essayé de me les représenter en chair et en os ; ils n'existaient qu'à travers leurs ordonnances, mais celles-ci avaient un tel poids, le voyage jusque chez eux était si long et les transformations opérées par ces mêmes ordonnances sur les personnes qui m'entouraient étaient si radicales que je me les représentais un peu comme des esprits à la fois redoutables et secourables. Quand on revenait de chez eux, on n'avait plus le droit de manger que certaines choses, d'autres étaient proscrites. Je m'imaginais qu'ils avaient, eux aussi, une langue à part, que les autres ne pouvaient pas comprendre mais seulement deviner. Pas un seul instant l'idée ne m'effleura qu'il pouvait s'agir de cette même langue que mes parents parlaient entre eux et dont je me répétais des bribes saisies au vol, en secret, sans y rien comprendre.

Elias Canetti

Nous nous bornerons à citer encore, dans l'histoire de la médecine, le biologiste Jacques Loeb, qui a étudié la fécondation artificielle, Karl Morgenroth et August von Wassermann, qui ont découvert la réaction de Wassermann, laquelle permet de diagnostiquer une grossesse par l'analyse des urines, dix jours après la fécondation — de véritables bienfaiteurs du monde des femmes, l'interne Hermann Senator, I. Boas, spécialiste des maladies gastriques, les pédiatres Henoch, Finkelstein et Baginsky, l'orthopédiste Joachimsthal, les dermatologues Lassar, Lesser (Berlin) et Unna (Hambourg), les sexologues Iwan Bloch, Blaschko, et surtout Magnus Hirschfeld, dont les travaux ont ouvert la voie, et ont permis de comprendre mieux et de traiter plus raisonnablement les stades de la sexualité précoce et les anomalies sexuelles, notamment chez les homosexuels ; les oculistes Jakobsohn, qui s'est attaqué avec succès au glaucome, Robert Liebreich et Hermann Cohn (Breslau), qui a soulagé d'innombrables enfants myopes en âge scolaire ; le chirurgien des maladies de reins James Israel, les toxicologues Louis Lewin (auteur d'un livre fondamental sur les poisons), Otto Liebreich et Max Jaffe (Königsberg), et dans la foule des gynécologues, Hermann Löwy, qui a découvert l'hormone du coeur, le cancérologue F. Blumenthal et les deux inventeurs d'un nouveau test de grossesse, Bernhard Zondek et I. Aschheim... Nous n'avons pas encore cité deux hommes dont les noms sont connus du monde entier : Paul Ehrlich, qui a découvert le Salvarsan, et Sigmund Freud.

Arnold Zweig

Le médecin qui s'intéresse à l'histoire de sa discipline connaît un grand nombre de médecins juifs auxquels nous devons, dans ces domaines spécialisés, des découvertes méritoires. Parmi eux, le spécialiste d'anatomie comparée Gustav Born, Ludwig Lewin Jacobson (qui a donné son nom à l'organe de Jacobson) le médecin de Breslau Leopold Auerbach (Plexus Auerbach) qui a élaboré la théorie moderne de la fécondation et de la division des cellules, son compatriote, l'historien de l'évolution S. M. Pappenheim, David Gruby, spécialiste de morphologie, qui réussit en outre à découvrir le champignon de Soor, Gottlieb Gluge, qui, de Brakel (en Westphalie) obtint une chaire à Bruxelles. Ludwig Budge est le premier à étudier le nerf vague capable de gêner les battements du coeur; c'est lui qui a déterminé les fonctions des centres de la moelle épinière, ce qui lui a permis de développer la théorie de l'autonomie de la moelle épinière. Romberg reconnaît le symptôme précoce de la consomption et décrit le malade en train de chanceler, qui perd l'équilibre dès qu'il a les yeux fermés.
Valentin découvre l'épithelium responsable de l'éblouissement oculaire, Cohnheim identifie les globules blancs comme responsable de la secrétion du pus ...
Des spécialistes d'histologie et de physiologie d'origine juive ont apporté, au XIX[e] siècle, une large contribution à l'édification de cette science. Citons ici entre autres, l'histologue de l'intestin S. K. von Basch, le pathologiste du coeur Karl Bettelheim, le physiologiste des muscles Julius Bernstein. C'est Robert Remak qui a découvert que les trois systèmes dermiques du corps viennent de trois couches cellulaires différentes. Munk devint le père de la physiologie du cerveau, Zuntz de la physiologie de la nutrition. Et pour citer encore quelques grands chercheurs ayant obtenu des résultats: Rosenbach a découvert le bacille du tétanos (Tetanus), Fränkel celui de l'inflammation des poumons (pneumonie) et Neisser le virus de la gonorrhée.

Felix A. Theilhaber

Robert Barany (1876 Vienne — 1936 Uppsala) obtint le prix Nobel en 1914 pour ses travaux sur le nystagmus vestibulaire. En 1917, il partit en Suède enseigner à Uppsala. Il mit au point un appareil permettant de mesurer l'audition de chaque oreille.

Ci-dessous: *Robert Barany. vers 1910.*
Page ci-contre: *Isidor Neumann, un dermatologue réputé appartenant à la Deuxième école de médecine de Vienne, au cours d'une opération à la clinique universitaire. Vers 1900.*

Karl Landsteiner (1868 Vienne — 1943 New York) découvrit le groupe sanguin (1900) et reçut pour cela le prix Nobel en 1930. Il permit par la suite, également, d'identifier le virus de la poliomyélite. Il renonça à son activité au Wilhelminenspital (de 1908 à 1922) pour travailler au Rockfeller Institute for Medical Research à New York. Avec Alexander S. Wiener, un de ses élèves, il découvrit encore le facteur Rhésus (1940)
Ci-dessus: *Karl Landsteiner. Vers 1935.*

Le lecteur de ce livre aura quelque peine à se représenter les sentiments de l'auteur: celui-ci ne comprend pas la langue sacrée, s'est complètement éloigné de la religion de ses pères — comme de toute autre religion —, est incapable d'adhérer à l'idéal du nationalisme. Néanmoins, il n'a jamais renié son appartenance au peuple juif. Si on lui demandait: «Qu'est-ce que tu as de juif, si tu as abandonné tout ce que tu as en commun avec ton peuple? », il répondrait: «Beaucoup de choses encore, et probablement l'essentiel.» Mais cette communauté essentielle, il ne serait pas en mesure, présentement, de la formuler clairement.

SIGMUND FREUD

A cela s'ajouta bientôt un autre fait: je compris que c'était seulement à ma nature de juif que je devais les deux qualités qui m'étaient devenues indispensables dans ma difficile existence. Parce que j'étais juif, je me suis trouvé libéré de bien des préjugés qui limitent chez les autres l'emploi de leur intelligence; en tant que juif, j'étais prêt à passer dans l'opposition et à renoncer à m'entendre avec «la compacte majorité».

SIGMUND FREUD

Des difficultés purement extérieures ont également contribué à renforcer la résistance à la psychanalyse...
Pour terminer, je peux, sous toutes réserves, soulever la question de savoir si ma qualité de Juif, que je n'ai jamais songé à cacher, n'a pas été pour une part dans l'antipathie générale contre la psychanalyse. Pareil argument n'a été que rarement formulé expressément. Nous sommes malheureusement devenus si soupçonneux, que nous ne pouvons nous empêcher de douter que ce fait soit resté sans influence aucune. Ce n'est peut-être pas un simple hasard que le promoteur de la psychanalyse se soit trouvé être juif. Pour prôner la psychanalyse, il fallait être amplement préparé à accepter l'isolement auquel condamne l'opposition, destinée qui, plus qu'à tout autre, est familière au Juif.

SIGMUND FREUD

Nous étions juifs tous les deux et nous savions aussi, tous les deux, que nous avions en commun ce je ne sais quoi de miraculeux — jusqu'ici resté inaccessible à toute analyse — qui est le propre du Juif.

SIGMUND FREUD

Sigmund Freud (1856 Freiberg, Moravie — 1939 Londres) fit ses premières recherches sur l'hystérie et l'hypnose avec Charcot à Paris (1885-1886), puis s'attacha plus particulièrement à la psychopathologie. Ses Etudes sur l'hystérie *(1895) le conduisirent à la psychanalyse. Lorsqu'il envisagea l'origine des névroses dans la sexualité, il fut amené à se séparer de Josef Breuer, après une collaboration fructueuse. Freud s'attacha également aux problématiques culturelles, religieuses, étendit ses recherches à la mythologie et aux questions d'ordre sociologique ou esthétique. Ses théories eurent une influence considérable sur la pensée de notre siècle.*
Page ci-contre: *Sigmund Freud. Photographie de Hermann Clemens Kosel. 1912.*
A gauche: *Sigmund Freud pose pour le sculpteur Oscar Nemon. Vers 1932.*

C'est un cas particulièrement favorable au mot d'esprit tendancieux que celui qui se présente quand on dirige contre sa propre personne la critique et la révolte qu'on a en vue, ou bien, pour exprimer cela avec plus de circonspection, contre une personne à laquelle sa propre personne a part, c'est-à-dire une personne collective, par exemple son propre peuple. Cette condition que constitue l'autocritique peut nous expliquer que ce soit précisément sur le terrain de la vie populaire juive qu'un certain nombre des mots d'esprit les plus remarquables aient pris naissance, mots d'esprit dont nous avons d'ailleurs donné ici quantité d'échantillons. Ce sont des histoires inventées par des Juifs et dirigées contre des particularités juives. Les mots d'esprit sur les Juifs faits par des non-Juifs sont la plupart du temps des bouffonneries pleines de brutalité, dans lesquelles on s'épargne de faire de l'esprit par suite du fait que le Juif est considéré par les non-Juifs comme un personnage comique. Les histoires juives qui émanent de Juifs admettent cela elles aussi, mais elles connaissent les véritables défauts des Juifs, ainsi que le réseau de relations qui unit ceux-ci à leurs qualités, et le fait que notre propre personne ait part à ce qu'il s'agit de blâmer crée la condition subjective permettant le travail du mot d'esprit — à laquelle, en d'autres circonstances, il est difficile de satisfaire. J'ignore d'ailleurs si, ce cas mis à part, il arrive fréquemment qu'un peuple se moque dans une aussi large mesure de sa propre nature.

Sigmund Freud

La famille Freud, qui s'était éloignée des rites et des usages de la religion juive, n'est pas une exception dans la population juive de Vienne. Les riches comme les pauvres, mais surtout les riches, ont suivi le même chemin. Et pourtant, d'un certain point de vue, nous étions tous restés Juifs : nous évoluions dans la société juive, nos amis étaient des Juifs, notre médecin, notre avocat étaient juifs.

Martin Freud

Ces grands révolutionnaires étaient tous extrêmement vulnérables. En tant que Juifs, ils étaient en un certain sens déracinés, mais d'un autre point de vue, ils avaient pourtant des liens très étroits avec la tradition intellectuelle et les aspirations les plus nobles de leur époque...
Il est évident que Freud fait partie de la même lignée. Dans ses travaux (...) il dépasse les limites des écoles de psychologie qui l'ont précédé. L'homme qu'il analyse n'est pas un Allemand ou un Anglais, un Russe ou un Juif — c'est l'homme, théâtre de l'affrontement entre le conscient et l'inconscient; l'homme comme partie de la nature et membre de la société; l'homme, dont les désirs et les nostalgies, les doutes et les blocages, les angoisses et les incertitudes sont essentiellement les mêmes, quelles que soient la race, la religion ou la nation à laquelle il appartient. De leur point de vue, les nazis avaient raison d'associer les noms de Freud et de Marx et de jeter leurs livres au feu.

Isaac Deutscher

Il lui revient [Freud] le mérite d'avoir donné une constitution dans l'anarchie du rêve. D'ailleurs, c'est aussi ce qui s'est passé pour l'Autriche.

Karl Kraus

Oui, Freud. Ce qui me séduit toujours, c'est cette correction implacable, par laquelle il se distingue si avantageusement de ses élèves. Modeste, propre et honnête jusque dans le moindre détail. Lorsqu'il ne sait pas, il dit: je ne sais pas. Comme on est loin des Strasser! Etrange, cette sécheresse. «Il n'a pas l'oreille musicale en matière de religion», disait-on de lui un jour. Il le dit aussi. Touchant de voir cet homme, qui est le type même de l'esprit intuitif, essayer de nous raconter qu'il a tout trouvé par «simple déduction scientifique». En somme, c'est un homme qui a ouvert une porte.

Kurt Tucholsky

Un pays mortellement agaçant; mais malgré tout, c'est là qu'on veut mourir.

Sigmund Freud

Il est significatif que la majorité de ses élèves soient des Juifs comme lui, surtout des Autrichiens ; je ne parle pas, bien sûr, de Karl Abraham, d'Ernst Simmel ou de A. Eitingon, mais prenez Alfred Adler et Wilhelm Stekel, S. Ferenczy et Theodor Reik, Otto Rank et Siegfried Bernfeld, ainsi que des dizaines d'autres plus jeunes et plus âgés, dont les travaux remplissent les revues passionnantes du mouvement psychanalytique, et qui guérissent les maladies nerveuses de même que les cas d'hystérie dans de nombreuses villes d'Europe et d'Amérique ... Voir, à Berlin et ailleurs, les livres de Sigmund Freud brûler avec les nôtres, est pour nous tous le plus grand honneur que des Barbares puissent nous rendre aujourd'hui. Car un jour, on se rendra compte que Sigmund Freud, ce Juif, a marqué comme Platon, un tournant dans l'histoire. Dans le mur de nos refoulements, il a ouvert une brèche qui ne se refermera plus. Il nous a appris à réévaluer les pulsions humaines et à les appréhender différemment.

Arnold Zweig

L'Institut de psychanalyse de Berlin, fondé par Karl Abraham, était le coeur de la recherche psychanalytique en Allemagne.
Parmi les émules de Freud, on comptait Otto Rank (1884 Vienne – 1939 New York), connu surtout pour ses contributions à l'élaboration du mythe et à la psychologie en littérature, qui se sépara de Freud en affirmant que le traumatisme de la naissance était à l'origine des névroses; Hanns Sachs (1881 Vienne – 1947 Boston), rédacteur avec Otto Rank de la revue Imago; *Karl Abraham (1877 Brême – 1925 Berlin), qui étudia le mythe et la symbolique du rêve comme phases évolutives de la sexualité de l'enfant; Ernst Jones (1879 Gowerton – 1958 Londres), qui contribua considérablement au développement de la psychanalyse et écrivit une biographie fondamentale de Freud; Max Eitingon (1881 – 1943), qui créa avec Karl Abraham une polyclinique de psychanalyse à Berlin ainsi qu'un institut pour la formation et la recherche, Sandor Ferenczi 1873 Miskolc, Hongrie – 1933 Budapest, qui fut à l'origine de l'Association psychanalytique hongroise; enfin, Wilhelm Reich (1897 Dobrzcynica, Galicie – 1957 Lewisburg, Etats-Unis), qui, imprégné de l'idéologie marxiste, s'éloigna des théories freudiennes et fut particulièrement connu dans les années 1960 à travers sa critique de la société, dont l'ordre autoritaire reposait, selon lui, sur la répression sexuelle, et à travers sa «théorie de l'orgone».*
Page ci-contre: *le cercle berlinois autour de Sigmund Freud. Debout, de gauche à droite, Otto Rank, Karl Abraham, Max Eitingon, Ernest Jones. Assis, Sigmund Freud, Sandor Ferenczi et Hanns Sachs. 1922.*

Anna Freud (1895 Vienne – 1982 Londres) suivit une formation psychanalytique à Vienne. Particulièrement proche de son père, elle ne cessa de le soutenir dans ses recherches. Elle est considérée comme fondatrice de la psychanalyse de l'enfant.
Ci-dessous: *Anna Freud. Vers 1935.*

Alfred Adler (1870 Vienne – 1937 Aberdeen) était membre de la Société psychanalytique de Vienne et émule de Freud jusqu'à leur rupture en 1911. Il est à l'origine de la psychologie individuelle, selon laquelle le comportement de l'homme serait principalement guidé par un instinct de puissance et d'autorité. Juste avant 1933, il se réfugia aux Etats-Unis.
A droite: *Alfred Adler. Vers 1910.*

Julius Schoeps

L'émancipation, Donnée d'une Main...

Enthousiasmés par la possibilité de s'identifier à une appartenance allemande, nombreux furent les Juifs qui renoncèrent à leurs ultimes scrupules...

Ci-dessus: *l'Union des étudiants juifs de Breslau. Vers 1900.*

Le début de la participation des Juifs à la vie politique coïncide avec le processus d'émancipation qui commence à la fin du XVIII[e] siècle pour se prolonger jusqu'en 1867, dans la monarchie austro-hongroise, et au-delà de l'époque de la fondation de l'empire, en Allemagne. Progressivement, on accorda aux Juifs les droits civiques et politiques qui leur permirent finalement de faire la preuve de leurs capacités — étouffées pendant des siècles par leur environnement — dans la politique et l'économie, dans l'industrie qui prenait un essor rapide et dans les domaines les plus divers de la science et de la culture.

Ce processus d'émancipation eut aussi des conséquences sur l'identité juive: en effet, les Juifs commencèrent à se définir non plus exclusivement comme juifs, mais comme citoyens de l'Etat dans lequel ils vivaient. En Allemagne, le consensus s'établit sur la formule «citoyen allemand de confession juive». L'opinion commença à prévaloir que la cause des Juifs se confondait avec «la cause de la patrie, et allait vaincre ou périr avec elle», selon la formule du rabbin de Francfort, Leopold Stein.

Plus ils se détachaient résolument des présupposés de leur conscience collective de Juifs, plus les intellectuels juifs rejetaient farouchement les structures du pouvoir existant et s'engageaient dans la lutte pour un ordre politique et social démocratique, dans lequel les inégalités sociales et nationales étaient vouées à disparaître. Les Juifs d'Allemagne, mais aussi de la monarchie danubienne, savaient que leur intégration politique, juridique, sociale et culturelle dans la société était étroitement liée à l'édification d'un ordre démocratique. Quelles que soient les divergences d'opinion et d'engagement au sein de la communauté, les Juifs participèrent donc avec passion à tous les courants démocratiques de leur époque. Ils croyaient fermement que leur destin était lié à la stabilité de la démocratie. La force du principe démocratique était la garantie de l'égalité des Juifs.

En 1848, l'année de la révolution, 750 Juifs allemands environ étaient actifs dans différentes organisations politiques, comme membres de parlements, de diètes régionales, d'assemblées communales, de collèges d'électeurs, d'associations et de clubs. Cependant, ils ne formaient pas un groupe monolithique aux idées politiques arrêtées, ils agissaient en fonction de leurs intérêts dans la société, tout comme le reste de la population. Toutes les nuances de l'échiquier politique étaient représentées parmi eux. La grande majorité, préoccupée de son ascension sociale, soucieuse de s'intégrer à la bourgeoisie, penchait vers le libéralisme constitutionnel modéré, dont elle attendait non seulement la conquête des libertés démocratiques, mais aussi la solution de ce que l'on appelait «la question juive». «De la même manière que je suis à la fois juif et allemand, disait le médecin et écrivain de Königsberg, Johann Jacoby, le Juif en moi ne peut pas être libre sans l'Allemand, ni l'Allemand sans le Juif. Tout comme je ne peux me séparer de moi-même, je ne peux séparer en moi la liberté de l'un de celle de l'autre...»

Au nombre des 586 députés de la Paulskirche, à Francfort, la première assemblée d'Allemagne issue d'élections démocratiques, on comptait 16 députés d'origine juive. Le plus représentatif était certainement Gabriel Riesser, élu président de la délégation sociale et responsable de la commission de la constitution, et qui, d'octobre à décembre 1848, exerça les fonctions de deuxième vice-président

de l'Assemblée Nationale. Riesser avait déjà fait partie du parlement préparatoire et il avait imposé d'accorder le droit de vote actif et passif à tous les Allemands majeurs, sans distinction d'état, de ressources et de confession. Voici comment il exprimait son attachement à la germanité et son programme politique dans la revue *Der Jude*, dont il était auparavant l'éditeur: « Si l'on m'offrait d'une main l'émancipation, à laquelle tendent mes désirs les plus fervents, et de l'autre la réalisation du beau rêve de l'unité politique de l'Allemagne, avec la liberté politique, je choisirais sans hésiter la seconde; car j'ai la ferme, l'intime conviction que celle-ci contient aussi celle-là. »

La participation des Juifs à la vie parlementaire à l'époque de Bismarck, le rôle qu'ils ont joué dans l'édification de l'empire, sont impressionnants. Par opposition avec l'Autriche, où les Juifs n'obtinrent qu'épisodiquement un siège ou une voix dans les instances publiques représentatives, ils réussirent beaucoup mieux, dans l'empire allemand nouvellement créé, à prendre pied dans la politique. Les parlementaires Eduard Lasker et Ludwig Bamberger, par exemple, jouissaient dans la bourgeoisie libérale d'une popularité extraordinaire. Tous deux étaient considérés comme des démocrates convaincus, des Allemands juifs, dont on savait qu'ils s'identifiaient à l'Allemagne et à la germanité. Lasker, qui était très attaché à la conservation des principes de l'Etat de droit, joua un rôle de premier plan dans l'élaboration de la constitution et de la législation du Reich. Bamberger quant à lui, était le co-fondateur de la Reichsbank et il intervint de manière décisive pour introduire la monnaie d'or. Chacun à leur façon, ils ont contribué à la pénétration d'une conscience démocratique en Allemagne.

Au sein de la social-démocratie allemande, il faut citer quatre noms de personnalités juives d'importance historique: Paul Singer, Eduard Bernstein, Hugo Haase et Ludwig Frank. Singer fut secrétaire général du parti en 1890 et fonda les éditions social-démocrates, qui firent paraître l'organe central du parti, le *Vorwärts*. Bernstein, membre du Reichstag depuis 1902, fut le théoricien du révisionnisme social-démocrate. Hugo Haase était le chef de l'aile qui fit sécession pour constituer l'USPD; il fut le porte-parole de la petite minorité qui, sans nier le devoir de défense de la patrie, n'hésita pas à condamner radicalement l'impérialisme allemand et les annexions, et ne se laissa pas dérouter par des succès militaires éphémères.

Enthousiasmés par la perspective de se fondre totalement dans la germanité, un grand nombre de Juifs renversèrent les derniers obstacles qui les retenaient. Ils ne voulaient plus être qu'Allemands. C'est Gabriel Riesser qui caractérisa cette attitude dans la formule suivante: « Il n'y a qu'un baptême qui consacre l'identité nationale, c'est le baptême du sang dans le combat commun pour la liberté et la patrie. » Un grand nombre de Juifs en arrivèrent même, par amour de la patrie et par excès de patriotisme (Walther Rathenau: « Celui qui aime sa patrie a le droit et le devoir d'être un peu chauvin »), à croire à une similitude profonde entre l'essence germanique et l'être juif, à une identité intérieure des qualités allemandes et juives.

A « l'heure grave du destin », le 1er août 1914, le « Centralverein deutscher Staatsbürger jüdischen Glaubens », l'organisation du judaïsme assimilé, adressait au public juif l'appel suivant: « Il va sans dire que chaque Juif allemand est prêt au sacrifice de ses biens et de son sang pour répondre à l'appel du devoir ... Nous vous exhortons à vouer vos forces à la patrie, au-delà de ce qu'exige le devoir! Portez-vous en volontaires sous les drapeaux! Vous tous — hommes et femmes — mettez-vous au service de la patrie en lui prêtant assistance de toutes les manières, en faisant don de votre argent et de vos biens! » (*Israëlitisches Gemeindeblatt*, Cologne, 7 août 1914). Bien des communautés juives d'Allemagne, à l'époque, placèrent leur capital en emprunts de guerre, et le perdirent, par la suite, dans l'inflation.

Le nom de Ludwig Frank représente le symbole de l'attitude des Juifs allemands pendant la Première Guerre mondiale. Bien qu'il soit pacifiste européen et patriote socialiste, refusant toujours passionnément la guerre, Frank s'est néanmoins porté volontaire. Il fut l'un des deux membres du Reichstag allemand à tomber sur le front. En mourant, le 3 septembre 1914, sur les champs de bataille de Lorraine, il croyait que la guerre conduirait à la démocratie et à l'émancipation sociale, même pour le peuple allemand. Dans l'une de ses dernières lettres, on peut lire: « J'ai le désir ardent de survivre à la guerre, pour travailler à l'édification interne du Reich. Mais à présent, la seule place possible est dans le rang... »

Les espoirs des Juifs de consolider leur position sociale par un comportement ouvertement patriotique se virent apporter un démenti cuisant au cours de la Première Guerre mondiale. Sous la pression des antisémites, on en arriva, à la fin de 1916, à ce que l'on a appelé « le recensement des Juifs »; par cette mesure, le ministère de la Guerre voulait vérifier la proportion de Juifs dans les troupes de combat. Le résultat de ce sondage ne fut jamais rendu public, car il aurait apporté des preuves de nature à démentir le reproche de « planqué » et l'accusation de tiédeur nationale. Les protestations eurent peu d'effet. On eut beau démontrer qu'il y avait 100 000 soldats juifs et que, sur ce nombre, environ 12 000 morts étaient morts sur le front (pourcentage équivalent à celui des non-Juifs), cela ne

servit pas à grand-chose. L'opinion publique avait déjà arrêté son jugement. En témoigne le commentaire malveillant des antisémites à l'annonce de la mort du député SPD du Reichstag, Ludwig Frank: même en mourant, il faut encore qu'ils se fassent remarquer.

Pour des natures sensibles, c'était une torture que de se heurter au rejet et à une hostilité à peine dissimulée. Bien des Juifs, dans leur désespoir, ont repris, sans même s'en apercevoir, les préjugés de leur environnement. On connaît le cas du jeune philosophe Otto Weininger, qui se suicida parce qu'il ne pouvait pas supporter le mépris et les préjugés qu'il rencontrait. Ou celui de l'écrivain Arthur Trebitsch, qui, lui-même d'origine juive, évolua vers l'antisémitisme le plus radical. D'autres faisaient tout leur possible pour s'adapter, mais ils ne voyaient pas que leur désir de se faire accepter les amenaient à faire peu de cas de leur dignité. On ne citera pour mémoire qu'un seul exemple, celui du chef d'orchestre Hermann Levi, qui vouait à Richard Wagner une grande admiration et un immense respect, et qui souffrit indiciblement de son antisémitisme, au cours d'« une odyssée de l'âme » à nulle autre semblable.

Dès le début des années 1880, des voix s'étaient élevées pour demander si les efforts d'acculturation et d'assimilation n'étaient pas vains, au regard d'un antisémitisme de plus en plus brutal. Les mots d'ordre du nationalisme juif trouvèrent un écho surtout dans les cercles étudiants. Le meilleur moyen de s'affirmer soi-même n'était-il pas de reconnaître ouvertement un judaïsme méprisé, de rappeler le souvenir d'une tradition ancestrale? Dans diverses villes de l'empire allemand, mais surtout à Vienne, qui, avant le tournant du siècle, était un centre de l'activité politique des Juifs, surgirent des associations qui réclamaient « la lutte contre l'assimilation », « la valorisation de l'identité juive », « la colonisation de la Palestine ». Dans un article de fond de la revue *Selbst-Emancipation* (Auto-émancipation), éditée à Vienne par Nathan Birnbaum, on pouvait lire le 1er mai 1885: « Les efforts des Juifs pour se déjudaïser sont l'un des chapitres les plus hideux de l'histoire du monde. » Et, plus loin: « Certes, l'antisémitisme, avec son mélange d'égoïsme, de préjugés, d'envie, de malignité, d'intolérance, de vanité, est un chapitre non moins laid de l'histoire universelle, mais — nous n'avons pas peur de le dire — face à la manie de l'assimilation, il se justifie; le peuple juif, tel qu'il s'est mis en scène jusqu'à présent, mérite l'antisémitisme. »

Une thèse fréquemment défendue était que seul, le changement de la structure socio-professionnelle amènerait la normalisation de la vie des Juifs. Dans son allocution d'ouverture, à la Conférence de Katowice (1884), où s'étaient rassemblés des amis de la Palestine pour négocier une structure d'organisation internationale, le médecin Leo Pinsker, originaire d'Odessa, avait signalé que les Juifs, exclus de l'agriculture, se concentreraient dans les villes dans un petit nombre de professions. Leur activité apparaissait comme improductive aux yeux des non-Juifs. C'étaient les Juifs qui faisaient les frais du combat qui se livrait entre le capital et le travail. Les Juifs n'avaient jusqu'alors fourni qu'un travail de « domestiques et d'intermédiaires ». Une amélioration ne pourrait intervenir que si l'évolution de la structure professionnelle et l'activité de colonisation en Palestine jetaient les bases d'une vie économique normale. « Prenons, s'exclama Pinsker à l'adresse des délégués de la conférence, la charrue et la pioche à la place de l'aune et de la balance que nous avons utilisées jusqu'ici, et redevenons ce que nous étions autrefois, avant de tomber dans le discrédit auprès des peuples. »

On a dit que les mouvements migratoires des Juifs d'Europe orientale vers l'Ouest, après 1880, auraient renforcé les tendances à une certaine renationalisation. Cette affirmation est juste, dans la mesure où ce mouvement entraîna l'émigration des Juifs des campagnes vers les villes, et des villes vers les métropoles. Dans les centres juifs qui se constituèrent alors, se développa une sorte de conscience populaire, qui prit des formes diverses: l'épanouissement de la littérature juive, la multiplication des maisons d'édition, des journaux et des revues, la naissance de théâtres, d'institutions de formation populaire, d'établissements de bienfaisance et d'institutions sociales. Mais un autre facteur a sans doute compté davantage: les débuts du mouvement du nationalisme juif coïncidèrent, de fait, avec l'éveil du nationalisme des peuples, les Tchèques, les Slovaques, les Magyars et les peuples des Balkans.

L'idée nationale juive et l'idée d'une vie autonome du peuple juif en Palestine n'eurent au début qu'un petit nombre de partisans. C'est l'écrit de Theodor Herzl, *L'Etat juif*, paru en 1896, avec le sous-titre *Essai d'apporter une solution moderne à la question juive*, qui donna véritablement l'impulsion au regroupement des associations nationales juives existantes dans une seule organisation et fonda ce que nous entendons aujourd'hui par le sionisme politique. La thèse que soutenait Herzl était que seule, la reconquête de la liberté intérieure et extérieure pour les Juifs et le judaïsme apporterait une solution au problème juif. « La question juive », comme il disait, ne pouvait être résolue que par la concentration de la plus grande partie possible des Juifs dans leur propre pays. « Je considère, écrivait-il dans sa brochure, que la question juive n'est ni une question sociale, ni une question religieuse, même si elle prend cette coloration, et d'autres encore. C'est

une question nationale... Nous sommes un peuple, un peuple *Un.*»

L'Etat juif rencontra autant de partisans spontanés que de détracteurs violents. Partout surgirent des groupes qui déployèrent une grande activité. Des rabbins connus se déclarèrent ouvertement en faveur du sionisme annoncé par Herzl, en se référant expressément aux promesses messianiques. L'Union du nationalisme juif pour l'Allemagne publia une déclaration pour démentir l'allégation selon laquelle les aspirations sionistes contrediraient les promesses messianiques. Tout ceci était devenu nécessaire, au vu du grand nombre de croyants orthodoxes qui vilipendaient Herzl comme un hérétique. A leurs yeux, Herzl se révoltait contre «le destin divin de l'exil»; on lui reprochait d'«usurper le rôle du Messie», au lieu d'attendre avec humilité et soumission l'arrivée du Messie qui, d'après la tradition, viendrait sauver le peuple juif et édifier le nouveau Royaume.

En dépit de toutes les attaques, Herzl, avec son habileté de diplomate et de propagandiste, réussit, en un laps de temps étonnamment court, à regrouper les amis de Sion de tous les pays dans une organisation internationale structurée. S'il put amener des hommes de tous les horizons politiques, sociaux et religieux à collaborer dans cette organisation, il faut l'attribuer, et pour une part non négligeable, au fait qu'il mit entre parenthèses la composante religieuse, spirituelle et culturelle de la question juive, pour en faire simplement une question nationale. C'est cela qui explique pourquoi, au premier congrès convoqué par Herzl à Bâle en 1897, où furent envoyés des délégués élus, on put adopter un programme qui traçait la voie de l'avenir. La formule «Le sionisme desire pour le peuple juif la création d'une patrie garantie par le droit en Palestine», à laquelle les délégués se rallièrent finalement, correspondait aux vues de Herzl qui avait ouvert le congrès par ces mots: «Nous voulons poser la première pierre de la maison qui abritera un jour la nation juive.» Sous l'emprise du succès, il consignait dans son journal, quelques jours plus tard: «Si je veux résumer le congrès de Bâle en un mot — que je me garderai de prononcer publiquement — c'est celui-ci: à Bâle, j'ai fondé l'Etat juif. Si je disais cela aujourd'hui, un éclat de rire général accueillerait mes paroles. Dans cinq ans, peut-être, et en tout cas dans cinquante, ce sera évident pour tout le monde.»

L'expérience nous a montré que les Juifs ont obtenu leur liberté par la victoire de la démocratie, et non par les princes. Il y a trente ans, les mariages étaient encore limités; aucun Juif n'avait le droit de posséder plus d'une maison en propriété; ils étaient exclus du droit de vote actif et passif, et maintenant, ils peuvent prétendre accéder à la dignité suprême de l'Etat. En 1800, un docteur en médecine faisait savoir que dans son établissement de bains, deux pièces étaient prévues pour les Juifs: les chrétiens n'étaient pas admis dans le bain des Juifs, pas plus que les Juifs dans celui des chrétiens; même le linge portait une marque distinctive; et maintenant, il n'est pas un lieu de distraction, pas une société publique ou privée, où la religion établisse une ségrégation, pas un établissement d'utilité publique, scientifique, pas une administration mercantiliste où les Juifs ne mettent leurs forces matérielles et intellectuelles au service du bien commun. L'essor récent du commerce et la prospérité générale dans notre ville ont confondu les anciens adversaires de notre émancipation: ils sont contraints de reconnaître que la ville a pâti elle-même de l'injustice faite aux Juifs. Voici, en peu de mots, décrite la position que les Juifs occupent actuellement dans la vie politique et sociale de notre ville libre. Vous trouverez donc tout naturel que nous considérions la question du Messie comme résolue. Et d'ailleurs, tôt ou tard, elle sera tranchée de la même manière dans tous les Etats civilisés.

Rafaël Kirchheim à Leopold Löw

La Salzhaus, Römerberg, et, derrière, la Paulskirche, Francfort. 1860. Parmi les 586 députés, les premiers représentants du peuple à être élus démocratiquement, et qui siégèrent à la Frankfurter Paulskirche, seize d'entre eux étaient d'origine juive, dont Gabriel Riesser, deuxième vice-président de l'assemblée nationale entre octobre et décembre 1848.

Dès lors, on comprendra aisément que les Juifs aient pensé trouver leur intérêt dans le combat contre l'absolutisme des princes et l'avènement de la conception libérale de l'Etat. Comme ils avaient à conquérir des droits déjà accordés, au moins en partie, aux autres citoyens, leur volonté de combattre était plus claire et plus affirmée. Ils furent les champions de la reconnaissance des droits de l'homme et du citoyen. Ils espéraient que l'extension de la sphère de la liberté personnelle et la garantie de la liberté de la presse et de la liberté de réunion auraient une valeur d'exemple en politique. La défense de l'égalité devant la loi avait pour eux une importance vitale. Ils cherchaient à accroître l'importance des institutions parlementaires face à l'exécutif, car ils voyaient en elles un appui, ou la possibilité d'un appui contre l'arbitraire des autorités.

Ernest Hamburger

Peu avant le début de mes études, les préjugés de race et de confession avaient commencé à empoisonner la vie à l'université. Les *Burschenschaften* (associations étudiantes), qui autrefois avaient combattu pour les idéaux de la jeunesse, de la liberté et de la démocratie, venaient d'introduire le tristement célèbre paragraphe aryen. Résultat: leurs *Alte Herren* («anciens») les plus considérés renvoyèrent leur écharpe — non seulement ceux qui étaient d'origine juive, mais aussi, par exemple, des hommes très connus comme le maire de Berlin, Kirschner, qui faisait partie des Breslauer Germanen.

Isidor Hirschfeld

Le Central-Verein a pour but de rassembler les citoyens allemands de confession juive sans distinction politique ou religieuse, pour les conforter dans leur volonté de garantir leur égalité politique et sociale, tout en continuant à entretenir des sentiments allemands.

Statuts du Central-Verein. 1893

Soyons donc Allemands. Et Juifs. Les deux, sans nous soucier du «et», et même, sans en parler beaucoup, — mais soyons vraiment les deux. Comment, c'est, au fond, une question de tact.

Franz Rosenzweig

Les Juifs et les Allemands: les deux peuples qui prennent la création tragiquement au sérieux.

Anton Kuh

Nous étions si heureux d'être enfin autorisés à travailler en tant que citoyens libres au sein du pays dont nous parlions la langue, dont la gloire était aussi la nôtre, et dans l'intérêt duquel, dans l'administration publique, nos coreligionnaires s'étaient aussi illustrés.

Israelitische Wochenschrift. 1887

Pourtant, il leur est arrivé au moins une fois de dire la vérité, eux qui, par ailleurs, ne l'aiment ni ne la supportent: ils ont parlé d'un lien organique entre le judaïsme et le libéralisme; celui-ci existe bien, car être juif, c'est pratiquement la même chose qu'être libéral. Le calendrier biblique des Israélites a mis en premier le mois qui fut marqué par la conquête de ce bien précieux qu'est la liberté; la fête juive à laquelle se rattachent le plus grand nombre d'observances, Pessah, est une fête de la liberté, et les limitations imposées aux réjouissances suffisent à montrer que l'Israélite ne doit jamais confondre la notion de liberté avec celle de licence. Un passage du Talmud nous dit que les tables de la loi, considérées par le peuple d'Israël comme son trésor le plus sacré, ont donné la «liberté» au peuple. L'ordre des lois est l'élément naturel du judaïsme, et le combat mené contre l'arbitraire (sic), l'oppression et les entraves mises à la liberté de l'homme par l'homme est juif libéral. Il y a des milliers d'années, les Juifs et le judaïsme ne toléraient déjà plus, ne connaissaient même plus l'esclavage que les pieux ancêtres de nos adversaires actuels pratiquaient encore au Moyen Age, sous la forme du servage féodal.

Die Wahrheit. 1871

Qui a créé le mouvement libéral en Autriche ? Les Juifs ! Par qui les Juifs ont-ils été trahis et abandonnés ? Par les libéraux. Qui a créé le mouvement nationaliste allemand en Autriche ? Les Juifs. Par qui ont-ils été lâchés..., que dis-je lâchés..., couverts de crachats comme des chiens ?... Par les Allemands ! Et il leur arrivera la même aventure avec le socialisme et le communisme. Quand la soupe est servie, on vous chasse de la table. Il en a toujours été ainsi et il en sera toujours ainsi.

Arthur Schnitzler

Le lecteur introverti de Lessing et de Schiller, à l'esprit doux et généreux, apporte, lors des discussions enflammées et «modernes» des jeunes gens qui se réunissent dans les cafés de Varsovie, le témoignage d'une religion de l'humanité et de la considération de l'individu. C'est ainsi que l'élément juif s'avère être l'essence de la culture de l'Europe centrale, comme de la culture allemande, et le seul médiateur de leurs idéaux dans leur authenticité et leur intégrité.

Claudio Magris

Ci-dessous : *l'accès aux régiments d'élite fut longtemps interdit aux Juifs sans confession : le banquier Otto H. Kahn (1867-1934) dans son habit de hussard de Mayence. Vers 1888.*

A droite : *Meyer Dinkel (au centre), Albert Gautier et Peter Metz servirent leur patrie dans la guerre franco-allemande de 1870. En 1871.*

Seuls des Juifs baptisés étaient admis dans le corps des officiers. On les abordait certes avec réserve, et on n'oubliait pas leur origine, mais ils pouvaient plus ou moins s'imposer. Il n'y avait pas à se méprendre sur le sens profond de cette discrimination. Celui qui ne pouvait pas devenir officier était exclu de la caste supérieure. En conséquence, la pleine égalité des droits était impossible, tant que cette position clé restait verrouillée... En abattant cet obstacle, on avait frayé la voie à l'émancipation totale.

Ernst Herzfeld

«Assimilation... un mot... Oui, elle viendra bien un jour... dans un temps très, très lointain. Mais elle ne viendra pas comme beaucoup la souhaitent... ni comme certains la redoutent... ce ne sera pas exactement l'assimilation... mais peut-être quelque chose qui bat au coeur de ce mot. Savez-vous ce qui se révélera finalement ? Que nous, nous les Juifs, veux-je dire, aurons été en quelque sorte un ferment de l'humanité. Oui, cela apparaîtra peut-être dans mille ou deux mille ans. Une consolation, vous pensez !»

Arthur Schnitzler

A gauche: *l'équipe d'escrime de l'Union des étudiants juifs de Berlin. 1912.*
A droite: *Jordania, l'Union des étudiants sionistes de Munich. 1906.*

Je vous [Thomas Mann] demande comment les étudiants allemands en sont venus depuis six ou huit décennies à considérer l'homme juif, leur camarade d'études juif, comme un être inférieur, insatisfait. Vous allez balayer ma question d'un bagatelle. *C'est vrai pour celui dont ce n'est pas le quotidien, mais non pour ceux qui le vivent et sont des milliers.*
Jakob Wassermann

Pour nous, jeunes gens, et plus précisément, pour nous, Juifs, la question était à cette époque très actuelle, car l'antisémitisme croissait et fleurissait avec de plus en plus de force dans les milieux estudiantins. Les corporations national-allemandes avaient commencé à exclure les Juifs et les descendants de Juifs. Il n'était pas rare de voir en pleine rue, le dimanche matin, pendant ce qu'on appelait le *Bummel*, ou par les soirs de beuverie, des affrontements entre des groupes appartenant aux associations antisémites et aux *Landsmannschaften* libérales ou aux *Corps*, dont quelques-uns se composaient en grande partie de Juifs (il n'existait pas encore, alors, de corporations purement juives pratiquant le duel); les provocations entre individus isolés, dans les amphithéâtres, les couloirs, les laboratoires, étaient monnaie courante. Ce n'est pas seulement sous la pression de ces circonstances que bon nombre d'étudiants juifs étaient devenus des escrimeurs particulièrement émérites et redoutables; las d'attendre d'abord d'avoir essuyé l'insolence et les injures de leurs adversaires, il leur arrivait assez souvent de se montrer eux-mêmes provocants, et leur supériorité dans la *Mensur*, de plus en plus manifeste et de moins en moins bien supportée, fut certainement la cause principale du fameux décret de Waidhofen, par lequel la jeunesse étudiante austro-allemande déclara les Juifs définitivement inaptes à donner satisfaction d'honneur. On ne peut, ici, passer sous silence la teneur de ce décret. La voici: « Tout fils d'une mère juive, tout homme dans les veines duquel coule du sang juif, est, de par sa naissance, sans honneur et dénué de tout sentiment délicat. Il ne peut faire la différence entre ce qui est sale et ce qui est pur. C'est un sujet moralement inférieur. C'est pourquoi il est déshonorant d'entretenir des relations avec un Juif; on doit éviter d'avoir quoi que ce soit en commun avec des Juifs. On ne peut offenser un Juif et par conséquent un Juif ne peut réclamer réparation des offenses subies. »

Arthur Schnitzler

J'ai appris avec beaucoup de regret dans les quotidiens que le *Kommers* Richard Wagner, auquel a participé la corporation à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir en tant que membre inactif, a tourné à la manifestation antisémite. Je ne songe pas ici à polémiquer contre cette mode rétrograde du jour, je me contenterai de signaler au passage que, du point de vue de l'amour de la liberté, même si je n'étais pas juif, je me verrais forcé de condamner ce mouvement auquel, selon toute apparence, ma corporation étudiante s'est associée.
Affligé comme je le suis de la tare du sémitisme (à l'époque où j'y suis entré, le terme était encore inconnu), il va de soi que je ne pourrais pas prétendre aujourd'hui être admis dans la corporation A [Albia], et que l'accès m'en serait refusé pour la raison que je viens d'indiquer — il va de soi, aussi que je n'y resterai pas, sachant cela. C'est une chose que tout homme honnête comprendra parfaitement.
... en tant que membre inactif, je demande à être délié de mon appartenance à la corporation.

Théodore Herzl

Albert Ballin (1857 – 1918 Hambourg) fit de la HAPAG, la ligne de navigation Hambourg-Etats-Unis, l'un des plus grands armements, propulsant ainsi Hambourg au rang d'un port mondial. Commerçant, mais aussi conseiller économique à la cour, il entretenait avec Guillaume II des relations amicales. Pendant la Première Guerre mondiale, il soutint la flotte allemande, mais n'en souhaita pas moins un pacte de paix entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Il se suicida en novembre 1918, désespéré par l'effondrement de l'empire allemand.
A gauche: *Guillaume II et Albert Ballin lors de la mise à l'eau du* Fürst Bismarck *à Stettin. 1890.*

Walther Rathenau (1867 Berlin – 1922 Berlin) succéda à son père Emil à la tête du trust de l'électricité AEG en 1915 et fut chargé, la même année, d'organiser l'économie de guerre allemande. En 1919, il participa aux préparatifs du Traité de Versailles; en 1921-1922, il fut nommé ministre à la Reconstruction et ministre des Affaires étrangères. Il fut assassiné par deux militants nationalistes en 1922. Son analyse des problèmes sociaux et politiques reposait sur une réflexion philosophique et critique alimentée par une intelligence et une culture remarquables.
A droite: *Walther Rathenau. Photographie de Moriz Nähr. Vers 1917.*

L'histoire, si elle est juste, reconnaîtra aux [illegible] privés de «patrie», le mérite d'avoir [illegible] la raison, à une époque où le monde [illegible] basculait dans le délire patriotique.
[illegible]'ont pas de patrie, les Juifs, mais tous les [illegible] où ils vivent, où ils paient des impôts, leur demandent d'être des patriotes et de mourir en héros, en leur reprochant de ne [illegible] aimer la mort. Dans cette situation, le sionisme est encore la seule issue: quitte à être patriote, autant que ce soit pour son propre pays.

Joseph Roth

Bien des fois, les Juifs se sont laissés aller à une passion intransigeante pour la germanité; leurs maîtres ne leur en savent aucun gré, et la comptent pour presque rien. Peut-on imaginer solidarité plus pitoyable que celle des Juifs nationalistes allemands, investis d'une mission qui, déjà en temps de paix, était un oxymoron, semblable à «cette obscure clarté qui tombe des étoiles» et à «ce bolide qui parcourt lentement les rues»?... Des Juifs qui éprouvent le besoin d'être nationaux représentent la conjugaison de deux complexes d'infériorité qu'ils devraient refouler.

Karl Kraus

Dans la jeunesse de tout Juif allemand, il y a un moment douloureux, dont il gardera le souvenir toute sa vie: c'est le moment où il découvre qu'il est venu au monde comme citoyen de deuxième classe, et que sa compétence, son mérite sont impuissants à l'affranchir de cette situation.

Walther Rathenau

Si Rathenau a reconnu qu'il avait des idées chrétiennes et s'il a affirmé plusieurs fois qu'il était « sur le sol des Evangiles », il n'en a pas moins refusé obstinément de se convertir au christianisme. D'ailleurs, il constatait que l'écrasante majorité des Juifs allemands « n'avait qu'un seul sentiment national : l'allemand ». A ses yeux, il « ne pouvait pas y avoir d'autre sentiment national qu'allemand pour un Juif cultivé et civilisé » : c'était « un fait établi, et naturel ». Selon lui, il n'y avait plus de peuple juif ou de nation juive : « Pour moi comme pour tous les autres Allemands, les Juifs orientaux sont des Russes, des Polonais ou des Galiciens ; les Juifs occidentaux sont des Français ou des Espagnols ». « Mon peuple, ce sont les Allemands, mon pays natal, c'est l'Allemagne. » Car il définissait l'appartenance à un peuple ou à une nation d'après le seul critère de la « communauté du sol, de la vie et de l'esprit », ainsi que d'après « le coeur, l'esprit, la mentalité et l'âme. » Certes, il se caractérisait lui-même comme « Allemand de souche juive ». Mais, comme pour Rieber et Fuchs, les Juifs allemands étaient pour lui une « souche allemande, comme les Saxons, les Bavarois ou les Sorabes ». Il les plaçait « à peu près entre les habitants du Brandebourg et ceux du Holstein, peut-être un peu plus proches de [lui] que les Silésiens ou les Lorrains »...

Egmont Zechlin

Aucun peuple ne devrait se considérer comme le peuple élu. Dans tous les peuples, il y a des saints, des indifférents, des faibles et des criminels, c'est à peu près le même mélange partout, et je ne vois pas que la guerre l'ait amélioré. On peut trouver des faiblesses partout ; je crois que l'on devrait chercher à les comprendre et à les guérir, non pas à les incriminer.
La guerre n'est pas encore terminée. Elle laissera une humanité qui aura besoin de panser ses plaies. Les hommes doivent donc se soutenir mutuellement pour remplir leur mission.
La tâche que j'ai à accomplir n'est pas juive. Mes sentiments sont ceux d'un Allemand, et je ne me séparerai jamais de mon peuple.

Walther Rathenau

Je suis resté dans la communauté culturelle des Juifs, parce que je ne voulais pas me soustraire aux reproches et aux plaintes. Jusqu'à ce jour, on ne m'a épargné ni les uns, ni les autres.

Walther Rathenau

Il n'a pas été le dernier Juif à tenir tête à cette racaille. Il a eu le courage du Juif, celui de mourir solitaire et de mépriser la violence bestiale du boche éternel... Un Juif de format moyen. Beaucoup, beaucoup trop bien pour cette nation...

Arnold Zweig

C'est l'Allemagne entière qui, en 1914, lors de la mobilisation, se laisse aller à une ivresse due à l'enthousiasme de la guerre: Unter den Linden, à Berlin. L'une des photographies les plus publiées à cette époque montre le cavalier Ludwig Börnstein faisant ses adieux à ses amis Fritz et Emma Schlesinger. Après 1933, tous les trois émigrèrent en Palestine.

C'est en Allemand que je suis parti au front, pour protéger ma patrie opprimée. Mais en Juif aussi, afin de conquérir la pleine égalité des droits pour mes coreligionnaires.

JOSEF ZÜRNDORFER

L'Allemagne — puisque nous nous bornons ici à parler de l'Allemagne — est entrée en guerre avec une population de 70 millions d'habitants; elle en a perdu 2 millions, un peu moins de 2,9 pour cent du total. Le nombre des Juifs allemands se montait à l'époque à 600 000, 12 000 ont péri sur les champs de bataille — ce qui est fort honorable pour une espèce d'hommes aussi peu familiarisée avec le métier des armes ... Nous ne rappellerons même pas que, compte tenu du climat général d'antisémitisme qui régnait dans l'armée allemande, nos 1 500 croix de fer de première classe ont deux fois plus de valeur que si elles avaient été décernées à des non-Juifs; on pourrait dire la même chose pour les officiers de réserve juifs, quatre mille environ ... Mais puisque dans bien des pays, et même au-delà des frontières de l'Allemagne, on refuse de rendre justice aux Juifs — ce faisant, on se fait du tort à soi-même et on humilie son pays — , nous signalerons encore que durant la dernière guerre, le peuple juif dans son ensemble a été bien plus éprouvé que les autres peuples — par sa participation active à la guerre, d'une part: les Juifs ont combattu sur tous les fronts (au moins 600 000, mais probablement 700 000 dans l'armée russe, dont 400 000 engagés dès le début de la guerre, plus de 100 000 dans l'armée allemande, donc 47 pour cent de tous les Juifs allemands, plus de 300 000 dans l'armée autrichienne, auxquels il faut encore ajouter 300 000 dans toutes les autres armées et corps expéditionnaires (3 000 par exemple pour la seule armée sud-africaine, ce qui équivaut à 6 pour cent de la population juive locale); par les souffrances infligées à la population civile, d'autre part: de fait, de la Lettonie à la Roumanie, la guerre s'est déroulée dans la zone de résidence juive, avec son cortège d'épidémies, de famines et de pogromes; le peuple juif déplore la mort de plus de 250 000 victimes au total. Si l'on compare cette perte terrible de substance vivante avec l'explosion du sentiment antijuif dans les pays situés à l'est du Rhin, on comprendra pourquoi nous sommes viscéralement attachés à combattre la guerre.

ARNOLD ZWEIG

A droite: *Wilhelm Frankl, l'un des pilotes de chasse les plus brillants de la Première Guerre mondiale, obtint l'ordre du Mérite. Il fut abattu en 1917. Ici, en 1916.* Ci-dessous: *Leo Loewenstein, premier président du Reichsbund jüdischer Frontsoldaten (qui rassemblait les soldats juifs ayant combattu au Front), qu'il fonda en 1919. Vers 1918.*

Les armées victorieuses des grandes puissances alliées, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, sont entrées en Pologne avec l'aide de Dieu.

La guerre que nous menons à présent n'est pas dirigée contre la population, mais seulement contre la tyrannie russe. Le despotisme russe s'est effondré sous les coups vigoureux portés par notre vaillante armée.

Juifs de Pologne! Nous venons à vous en amis, nous voulons vous sauver! Nos drapeaux vous apportent le droit et la liberté: la pleine égalité des droits civils, la véritable liberté de religion et la liberté de vivre et d'agir dans tous les domaines de l'économie et de la civilisation. Trop longtemps vous avez souffert sous le joug de fer de Moscou. Nous venons à vous en libérateurs. La domination tyrannique de l'étranger est brisée, c'est une nouvelle époque qui commence maintenant pour la Pologne, nous allons travailler de toutes nos forces à assurer le salut de la population polonaise dans son entier. Suivant l'exemple de l'Europe occidentale, nous allons introduire en Pologne la pleine égalité des droits pour les Juifs: elle sera établie sur des bases sûres et garantie par des lois. Ne vous laissez pas abuser par les promesses fallacieuses des Russes! En 1905, la Russie vous a fait la promesse sacrée de vous accorder l'égalité. Est-il besoin de vous rappeler, de vous redire comment le Moscovite a tenu parole? Pensez à Kichinev, Homel, Bialystok, Odessa, Siedlce et cent autres pogromes sanglants! Souvenez-vous des extraditions et des expulsions massives. Sans pitié pour la souffrance humaine, le bourreau vous a chassés, traqués comme des bêtes, vous, vos femmes, vos enfants...

Juifs de Pologne! L'heure de la revanche est arrivée...

PROCLAMATION DU COMMANDEMENT GÉNÉRAL D'AUTRICHE-HONGRIE ET DE L'EMPIRE ALLEMAND AU DÉBUT DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Juifs allemands!
En cette heure, il s'agit de montrer une fois de plus que nous, qui sommes Juifs et fiers de l'être, sommes aussi des fils de la patrie, parmi les meilleurs. La noblesse de notre histoire, vieille de quatre mille ans, nous en fait un devoir.
Nous attendons de notre jeunesse que, d'un coeur joyeux, elle se porte en volontaire sous les drapeaux.
Juifs allemands!
Nous vous rappelons que l'ancien commandement juif vous fait un devoir de servir votre patrie, et nous vous exhortons à lui consacrer tout votre coeur, toute votre âme et tous vos biens.

Appel du *Reichsverein der Deutscher Juden* et de la *Zionistische Vereinigung fur Deutschland* au début de la Première Guerre mondiale.

Le sous-lieutenant, au cours de théorie militaire: «Soldat Teitelbaum, pourquoi le soldat doit-il être prêt à sacrifier sa vie pour l'Empereur et la patrie?»
Teitelbaum: «Ça c'est bien vrai, mon sous-lieutenant, pourquoi?»
Le soir était venu. Et, comme c'était un vendredi soir, les bougies étaient allumées dans les petites maisons juives et elles éclairaient les trottoirs. Chaque maisonnette était comme une petite crypte. C'est la mort elle-même qui avait allumé les cierges. Le chant des Juifs, qui sortait des maisons, était plus fort que les autres jours de fête juive. C'était qu'ils saluaient un sabbat sanglant. Leurs noirs essaims, pleins de hâte, se précipitaient hors de leurs demeures, se rassemblaient aux carrefours et, bientôt, leurs lamentations montèrent autour de ceux des leurs qui étaient soldats et seraient à pied d'oeuvre dès le lendemain. Ils se serraient la main, se baisaient les joues et, quand deux d'entre eux s'embrassaient, leurs barbes rousses se joignaient comme pour des adieux particuliers, les hommes étaient obligés de séparer leur barbe avec leurs mains. Au-dessus des têtes, les cloches sonnaient. Entre leur chant et les appels des Juifs, retentissaient les voix tranchantes des trompettes venant des casernes. La nuit était déjà tombée. On ne voyait pas une étoile. Un ciel sombre, bas et plat, était suspendu au-dessus de la petite ville.

Joseph Roth

Debout, en rang! Vérification du matricule des morts! Alors, une voix douce s'éleva: «Oh pourquoi ne nous laissez-vous pas dormir, nous qui avions trouvé le repos dans les bras de la terre!» Et le greffier: «Enquête pour la statistique: Juifs, combien d'entre vous sont allés se planquer dans la tombe pour ne pas partir à la guerre?» Des gémissements s'élevèrent de la terre, comme si le sol se lamentait, et la voix reprit, d'un ton douloureux: «Grande patrie, moi qui pensais être mort et reposer pour toi!» Mais alors, un tourbillon passa sur les morts, ils se mirent en rang devant la table, les capitaines et les médecins d'état-major en premier, puis les sous-lieutenants et les médecins, les sergents et les brigadiers. Les sous-officiers, soldats de première et de deuxième classe. Et dans toutes les mains, le greffier mit une plume qui gouttait comme un doigt écorché, chacun écrivit son nom hébraïque en petits caractères rouges qui brillaient comme des sceaux quadrangulaires. Les cadavres, debout, attendaient patiemment leur tour, et quand ils avaient écrit, ils déposaient en silence leurs insignes sur la table, avant de se retirer et d'aller se perdre dans la foule. Il y avait là les grosses épaulettes des médecins militaires et celles, argentées, des officiers, des dragonnes semblables à des oeufs argentés, les galons des sous-officiers, les caducées des médecins, les gros boutons des soldats de première classe, les croix de fer de première classe et combien encore de deuxième classe, et des croix, et des médailles, des rubans noirs et blancs, et de toutes les couleurs. Le tas augmentait sur la table.

Arnold Zweig

A gauche: *service religieux pour les soldats au temple de la ville de Vienne. 1915.*
Ci-dessous: *Arnold Schönberg, le compositeur, en simple soldat au camp militaire de Bruck, sur la Leitha (Basse-Autriche). 1916.*

Page ci-contre: *Dr Sali Lewi, rabbin de camp, Breslau. Vers 1916.*

En dépit de toutes les difficultés, il faut absolument que nous allions dans tous les corps d'armée. C'est notre seule chance de donner, sinon à tous, du moins à beaucoup, personnellement, l'impression, la certitude qu'un rabbin est parmi eux. Il est absolument essentiel que les soldats juifs s'en rendent compte, et que les croyants d'une autre religion le sachent aussi. Cette action, à n'en pas douter, est d'une importance capitale pour la reconnaissance du judaïsme. Est-il besoin de rappeler que la reconnaissance des Juifs passe d'abord et avant tout par la reconnaissance du judaïsme? Il est important aussi pour le soldat juif que sa religion soit visible, présente à côté des autres. Sa position en sera affermie.

Leo Baeck

Si nous, soldats juifs, avions cru conquérir l'amour de nos semblables en participant à cette guerre, nous nous étions trompés. Même s'il n'y avait pas d'antisémitisme déclaré, les Juifs qui épousaient la cause des travailleurs trouvaient en face d'eux la plupart de ceux qui haïssaient la République. Ces adversaires, qui disposaient déjà, semble-t-il, d'un pouvoir économique considérable, ne tardèrent pas à répandre le bruit que la plupart des Juifs étaient des planqués. Ce qui se passait dans ma ville natale était à l'image de ce qui se passait dans tout le Reich. Les ouvriers avaient beau prendre la défense des Juifs, les vétérans juifs se sentaient humiliés d'accepter leur protection, et sous l'égide d'anciens officiers, ils se regroupèrent dans une association, le *Reichsbund jüdischer Frontsoldaten* (fédération nationale des vétérans juifs).

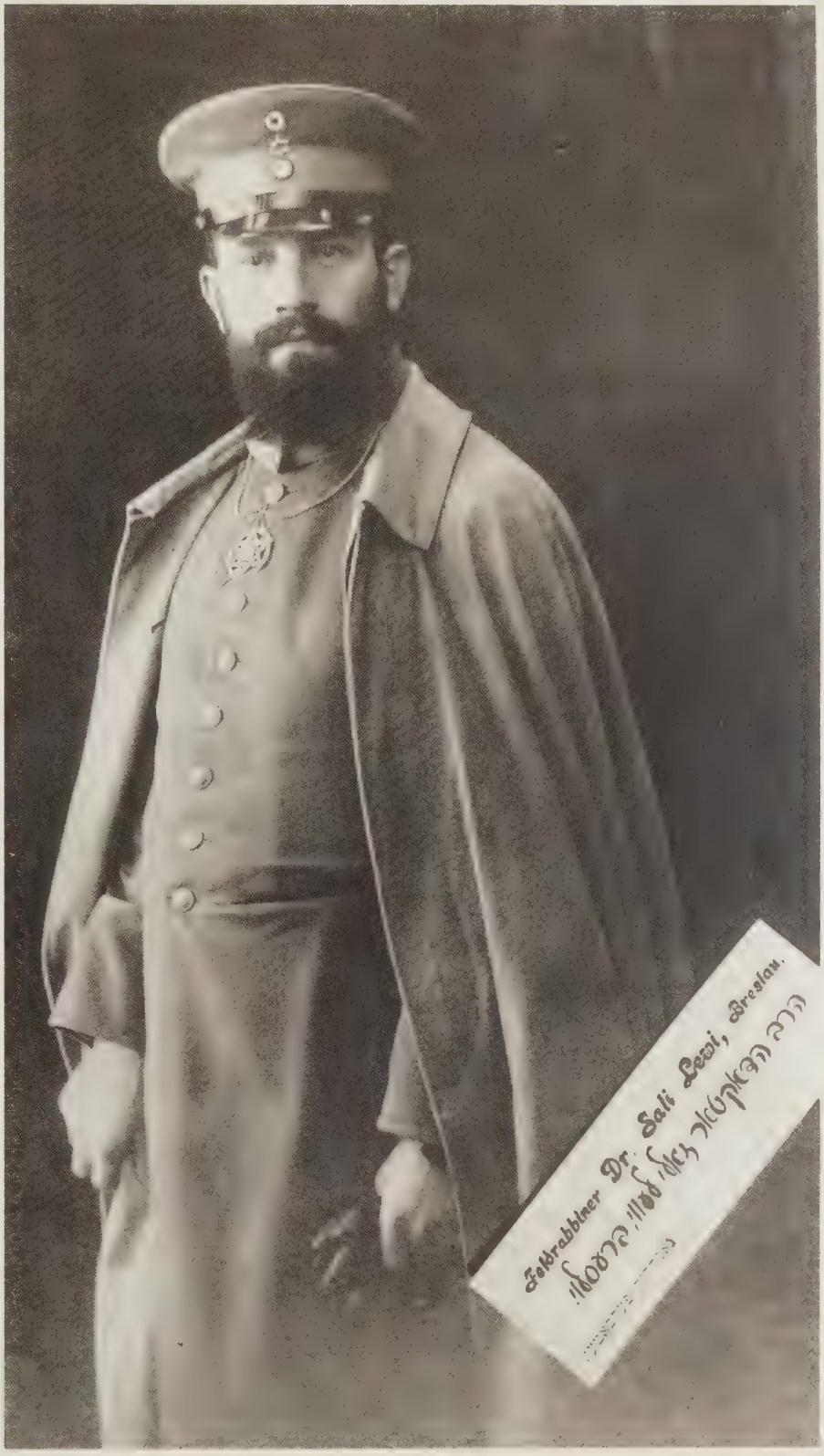
Edwin Landau

L'important est que, dans tous les débats qui concernent directement un peuple, l'humanité ait aussi la parole.

Leo Baeck

Les Juifs ont ... toujours été le petit nombre, et une minorité incite toujours à la réflexion; c'est la bénédiction de leur destinée.

Leo Baeck



C'est à l'université que j'ai découvert l'œuvre de Marx. Quel bienfait de découvrir enfin, après toutes ces philosophies abstraites, celles de Hegel et de Schelling, une œuvre de l'esprit ouverte sur la vie, tirant son matériau non pas de l'histoire, mais de l'avenir. Avec sa logique, d'une rigueur magistrale, son diagnostic impitoyable, et parfois tout les accents prophétiques de ses révélations, elle me fit une impression profonde. Je compris au plus profond de moi la force concentrée dans ces quelques centaines de pages, bourrées de dynamite, qui allaient bouleverser notre époque.

Stefan Zweig

Karl Marx (1818-1883) [illegible] allemand [illegible] économiques, [illegible] politiques. [illegible] Rhénanie [illegible] La gazette rhénane en 1842 [illegible] Paris [illegible] Annales franco-allemandes [illegible] Friedrich Engels, [illegible] politiques [illegible] Manifeste du parti communiste [illegible] Critique générale du système social et de la manière de la transformer et appelé à la lutte des classes. A travers son [illegible] étude de la Révolution [illegible] amené à élaborer une analyse des lois économiques, qu'il développe dans Le capital (1867). Son ouvrage Sur la question juive (1843) définit sa vision du judaïsme empreinte de messianisme.
Ci-dessus: *Karl Marx lors de sa période londonienne. Vers 1875*

Je tais qu'un jeune Juif sans pouvoir, et je me dressé contre les pouvoirs les plus [illegible] — moi, seul contre le monde entier, contre le pouvoir de la naissance et de toute aristocratie, contre le pouvoir d'une richesse [illegible], contre le gouvernement et les fonctionnaires de toute espèce, qui sont les [illegible] naturels de la naissance et de la [illegible], contre tous les préjugés quels qu'ils [illegible]

Ferdinand Lassalle

Il est certain que nous avons à faire une [illegible]n sociale dans le domaine des rapports économiques; il est tout aussi certain qu'une évolution sociale est nécessaire dans [illegible] de l'amour, de la vie sexuelle et [illegible]. Ce qui caractérise l'époque [illegible] c'est la volonté de l'individu de [illegible] au libre épanouissement et au plein [illegible] de sa personnalité. Mais [illegible]e que la personne est libre ... [illegible] elle ne peut même pas disposer [illegible] de ce qu'elle a de plus personnel et [illegible] – ses sentiments et son [illegible]

[illegible] homme, naturellement, qui sera la [illegible] opprimée ou célébrée — par [illegible] de l'idée de l'amour, puisqu'elle [illegible] dans cette sphère, alors que [illegible] dans beaucoup d'autres [illegible] Les femmes allemandes, autrefois [illegible] aujourd'hui encore — sont [illegible]

Ferdinand Lassalle

Je jure par le Dieu du ciel, et que je sois maudit si je ne tiens pas ce serment... que je [illegible] prononcerai devant le peuple allemand et devant tous les peuples, afin de lancer un [illegible] appel [illegible] à combattre pour la liberté.

Ferdinand Lassalle

La religion prophétique doit reconnaître la transformation des rapports existants comme sa mission et son but essentiels ... Elle contient un ferment qui ne cesse d'agir pour ébranler les états stables, arracher les choses à leur inertie. L'entrée de la religion prophétique dans le monde a marqué la fin de la tranquillité de ce monde, dans le domaine de la société et de la question sociale.

Leo Baeck

Savez-vous pourquoi nous sommes venus au monde? Pour convoquer tout homme devant le Sinaï. Vous ne voulez pas y aller? Si ce n'est pas moi qui vous appelle, ce sera Marx. Si ce n'est pas Marx, ce sera Spinoza. Si ce n'est pas Spinoza, ce sera le Christ. Vous voulez mourir pour un ordre du monde ancien? Vous vivrez pour un nouvel ordre du monde. Il est très simple. Ce ne sont pas les nobles qui sont responsables des vilains, c'est *Col Israel* («tout Israël»), Israël tout entier qui a la responsabilité de tous les hommes, je dis bien tous les hommes. Qui représente «tout Israël»? Eh bien, tout homme créé à l'image de Dieu, c'est-à-dire vous, votre colonel, votre fils, moi, nous tous enfin.

Walther Rathenau

Seul le combat contre l'injustice dans les rapports de classe garantira aux Juifs la justice.

Arnold Zweig

S'élevant comme un cri sauvage au-dessus du monde et montant comme un murmure presque imperceptible au plus intime de nous-mêmes, une voix nous répète inlassablement que le Juif ne peut être sauvé qu'avec l'humanité. Attendre le Messie dans l'exil et la dispersion et être le Messie des peuples sont une seule et même chose.

Gustav Landauer

Nous étions en retard dans le domaine politique; esclaves, nous avons poussé le plus loin l'arrogance et l'insolence; le désastre inéluctable qui en est résulté pour nous nous a dressés contre nos maîtres, il nous a lancés dans la révolution.

Gustav Landauer

Ferdinand Lassalle (1825 Breslau – 1864 Genève), socialiste convaincu, était partisan d'un processus évolutif pour modifier les rapports sociaux existants, s'opposant ainsi aux idées révolutionnaires de Karl Marx qui, elles, s'inscrivaient dans un contexte international. En 1863, il créa l'Association générale des travailleurs allemands, le premier parti social-démocrate en Allemagne. En outre, il lutta pour la formation de communautés de production et la reconnaissance du droit de vote égal pour tous. Il trouva la mort à l'issue d'un duel.
Page ci-contre, en bas: *Ferdinand Lassalle. Vers 1860.*

Eduard Bernstein (1850 Berlin – 1932 Berlin) dirigeait Le Social-démocrate, une revue qui parut à l'origine à Zurich en 1879, puis à Londres entre 1887 et 1901. Appartenant à l'aile modéré du parti social-démocrate, il fut élu député du Reichstag à plusieurs reprises entre 1902 et 1928 (1902-1906, 1912-1918, 1920-1928). Entre 1916 et 1920, il se rallia aux sociaux-démocrates indépendants. En tant que dirigeant du révisionnisme moderne, il put assurer à ce mouvement la suprématie au sein de la SPD.
Ci-dessus: *Eduard Bernstein se rend au Reichstag, Berlin. 1920.*

Le ciment de la communauté juive, depuis des millénaires, est principalement l'idéal démocratique de la justice sociale, ainsi que l'idée du devoir d'assistance et de tolérance entre tous les hommes. Cet idéal social, inscrit dans les textes religieux les plus anciens du judaïsme, a exercé, par l'intermédiaire du christianisme et de la religion mahométane, une influence puissante et bienfaisante sur la constitution de la société dans une grande partie de l'humanité.

Albert Einstein

Rosa Luxemburg (1871 Zamosc, Pologne russe – 1919 Berlin) prit part à la fondation du parti social-démocrate du Royaume de Pologne et de Lituanie. En Allemagne, où elle s'installa en 1897, elle fut la théoricienne de l'aile gauche de la SPD. Elle passa la majeure partie de la Première Guerre mondiale en prison, d'où elle poursuivit sa lutte contre la politique bourgeoise de la social-démocratie. Avec Karl Liebknecht, elle fonda la ligue Spartakus prônant une ligne radicale pour la social-démocratie dans la révolution de Novembre. Rosa Luxemburg fut à l'origine du programme du parti communiste allemand fondé en 1918-1919. Après l'échec de l'insurrection spartakiste de 1919, elle fut arrêtée et assassinée.

A gauche: *Rosa Luxemburg lors de son intervention au congrès socialiste de 1907 à Stuttgart.*

Chez Rosa Luxemburg, des traits de caractère allemands, polonais et russes s'allient de manière originale au tempérament juif.

Isaac Deutscher

Ce «silence sublime de l'immensité» où tant de cris *se perdent*, il éclate dans ma poitrine si fort qu'il ne saurait y avoir dans mon coeur un petit recoin spécial pour le ghetto: je me sens chez moi dans le vaste monde, partout où il y a des nuages, des oiseaux et des larmes.

Rosa Luxemburg

Pour le reste, tâche donc de demeurer un être humain. C'est là vraiment l'essentiel. Et ça veut dire: être solide, lucide et gai, oui, gai malgré tout et tout, car gémir est l'affaire des faibles. Rester un être humain, c'est jeter, s'il le faut, joyeusement sa vie tout entière «sur la grande balance du destin», mais en même temps se réjouir de chaque journée de soleil, de chaque beau nuage. Hélas! Je ne sais pas la recette qui permettrait de se conduire en être humain, je sais seulement comment on *l'est* et tu le savais, toi aussi, chaque fois que nous allions pour quelques heures nous promener dans la campagne de Südende, tandis que les rougeoiements du couchant coloraient les blés. Le monde est si beau malgré toutes les horreurs, et il serait plus beau encore s'il n'y avait pas sur terre des pleutres et des lâches. Allons, viens que je t'embrasse quand même, car tu es, malgré tout, un brave petit gars. Bonne année!

Rosa Luxemburg

On trouve ici des lettres qui font penser à des chapitres de roman de Flaubert. Quelques phrases de cette «Juive polonaise» nous donnent plus de véritable poésie, plus d'essence allemande que les neuf dixièmes du lyrisme allemand. Parce qu'elles ne sont pas fabriquées, mais vécues. Ouvrons le volume au hasard: que ce soit une simple carte postale «insignifiante», ou le récit purement factuel d'une tournée de propagande – pas une seule phrase qui sente la pose, dans cette centaine de lettres.

Leo Lania

grave : il y a une logique dans tout cela... On fabrique ces rumeurs, on les répand sciemment dans le public ... pour créer une atmosphère de pogrome... Quand on crie contre les meurtres, les putschs et autres absurdités, c'est le socialisme qu'on vise.

Rosa Luxemburg

Le communisme... que le diable emporte sa pratique, mais que Dieu nous le garde comme une épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête des possédants, qui n'hésiteraient pas à envoyer tous les autres sur les fronts de la famine et de l'honneur de la patrie pour conserver leurs biens, et qui les consolent avec l'idée que l'existence n'est pas le bien suprême. Que Dieu nous le garde, pour rabattre un peu l'insolence de cette racaille bouffie d'arrogance, pour que ceux qui ont la chasse gardée du plaisir... fassent au moins un cauchemar dans leur lit ! Et qu'il leur fasse au moins passer l'envie de prêcher la morale à leurs victimes, et l'humeur de plaisanter à leurs dépens !

Karl Kraus

Dans la partie sud de la Friedrichstadt, se trouvent quelques demeures majestueuses, [illegible] forteresses de l'esprit, transformées, agrandies, accueillantes, avec leurs [illegible] baies vitrées menaçantes et leurs balcons de pierre. Belles maisons, dangereuses [illegible]. Elles appartiennent à des rois et à des [illegible] légendaires, qui se nomment Ullstein, Mosse et Scherl. Lorsqu'a éclaté notre dernière révolution miniature, les rois de la presse, tout comme les autres rois, ont été [illegible] pour un temps de leurs châteaux. [illegible], on a vu des marmites de pois au lard [illegible] les feux de bivouac allumés dans [illegible] cours des châteaux, on a tiré sur les toits, [illegible] on a entendu les salles de rédaction résonner de bottes cloutées de soldats. Mais les rois de la presse sont revenus, bien plus vite que les autres monarques. Dans leurs cours, on revoit de nouveau stationner leurs chars de combat avec leurs munitions de papier, et dans les salles de rédaction, passer les dames de leur cour, les secrétaires et les dactylographes au pied léger.

Franz Hessel

Si quelque part une vitre se met à trembler, si un pneu éclate au coin d'une rue avec un bruit de détonation, voilà que le philistin, les cheveux dressés sur la tête, l'échine parcourue de frissons, jette un coup d'oeil pardessus son épaule, ah ah ! voilà sûrement «les Spartakistes qui arrivent» !... Diverses personnes sont allées trouver Liebknecht pour lui présenter une requête touchante : qu'il veuille bien faire une exception pour leur mari, leur neveu ou leur tante, les soustraire au massacre des Saints Innocents, prévu et programmé par les Spartakistes. Aussi vrai que je vous le dis, voilà où nous en sommes en l'an I, au premier mois de la glorieuse révolution allemande !... Ce qui se cache sous toutes ces rumeurs confuses, ces fantasmes ridicules, ces histoires délirantes de brigands, ces mensonges éhontés, est très

Ci-dessus : *troupes militaires et blindés lors des combats de mars, Munzstrasse, à Berlin. 1919*
Ci-dessous : *la maison d'édition Ullstein fut dévastée lors de l'insurrection spartakiste en janvier 1919.*
Page ci-contre : *pendant le soulèvement spartakiste de Berlin en janvier 1919, un de ses chefs, [illegible], tient un discours du balcon de chez Mosse, une maison d'édition socialiste lors des événements.*

RUDOLF MOSSE
Berliner Tageblatt
RUDOLF MOSSE

Un matin, en s'éveillant, les citoyens de Munich découvrirent avec stupeur qu'ils vivaient dans une république des conseils, et non plus entourés par des « saboteurs », des « éléments étrangers au pays » (c'est le nom que portait, de nos jours, donne à tous ceux qui sont nés à plus d'un jet de salive de Munich). Assis devant leurs chopes de bière, ils regardaient d'un air médusé ce qui se passait autour d'eux. Les temps étaient [illegible] demande aujourd'hui aux [illegible] qu'ils pouvaient bien trouver à [illegible] ils vous répondent tous la même chose : eh bien au fond, rien du tout. La République des conseils de Munich a [illegible] la vie a quatorze personnes en tout et pour tout — les dix otages du Luitpold-[illegible] rien n'excuse ce meurtre, [illegible] ent les explications qu'on lui donne) — , et, pour être honnête jusqu'au bout, quatre autres vies humaines à inscrire [illegible] ne compte. Autant pour ces révolutionnaires. Lorsque l'on eut libéré de l'exil les petits bourgeois de Munich, les troupes « victorieuses » firent leur entrée dans la résidence bavaroise, et, dans le même temps, cent quatre-vingt-quatre opposants perdaient la vie de diverses manières : loi martiale appliquée de manière arbitraire, meurtres [illegible] Matraque à battre [illegible] (on [illegible] pire qu'un chien). Vengeance ! Vengeance !

Mais pour l'essentiel, la vengeance est un plat qui se mange froid. Les « saboteurs » furent traînés devant les tribunaux populaires — qui étaient des tribunaux d'exception — et le gouvernement des conseils de Munich expia son crime de 519 années et neuf mois de prison ; une condamnation à mort fut prononcée (Léviné) ; trois dirigeants du mouvement furent assassinés par les soldats. (Les partisans du gouvernement de Kapp sont tous en liberté).

KURT TUCHOLSKY

L'après-midi du 10 juillet 1934, Erich Mühsam fut convoqué dans les locaux de la garde. Le SS-Sturmführer Ehrat s'adressa à lui sur un ton de politesse narquoise : « Alors vous êtes monsieur Mühsam ? Vous êtes bien le Mühsam de la République des conseils de Munich ? Alors écoutez bien ce que je vais vous dire maintenant. Vous avez jusqu'à demain matin pour vous pendre. Vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas ? Pendu par le cou. Si vous n'exécutez pas cet ordre, c'est nous qui nous en chargerons ! »

Complètement bouleversé, Mühsam retourna auprès de ses compagnons de misère et leur raconta en substance ce qui s'était passé. Il déclara que, malgré les souffrances qu'il avait déjà endurées, il était hors de question qu'il se pende lui-même. A 8 h 15 du soir, on vint chercher Mühsam pour l'emmener dans le bâtiment de l'administration. Il ne revint pas. On le vit plus tard traverser la cour accompagné du SS-Sturmführer Werner. Le lendemain matin, on le trouva pendu à une corde, dans les WC numéro quatre, les pieds pendant dans la cuvette. Le noeud coulant était un petit chef-d'oeuvre — Mühsam ne serait jamais arrivé à faire un noeud pareil, il était à moitié aveugle.

KARL GRÜNBERG

Mon germanisme et mon judaïsme ne se nuisent pas, ils font bon ménage ensemble. Ils sont comme deux frères, l'aîné et le benjamin, que leur mère aime différemment, mais d'un amour égal, et comme eux, ils vivent en bonne entente, qu'ils se rencontrent ou qu'ils suivent des chemins différents. Je vis cette cohabitation étrange et familière comme un bien précieux, et dans cette relation, je ne fais pas de distinction entre ce qui serait primaire ou secondaire. Je n'ai jamais éprouvé le besoin de me simplifier ou de m'unifier en me reniant moi-même ; j'accepte l'être complexe que je suis, et espère être encore plus diversement un que je ne le sais.

Gustav Landauer

Gustav Landauer 1870 Karlsruhe – 1919 Berlin, participe au congrès fondateur du parti socialiste indépendant. Opposé à la voie à la social-démocratie et au communisme, il était partisan d'un socialisme radical, sans doctrine, fidèle en cela aux idées de la Révolution française. Après la proclamation de la République des Conseils à la chute de cette dernière, il fut emprisonné et assassiné. Auteur d'ouvrages politiques (De la Révolution, 1908), il écrivit également des récits et essais littéraires, notamment sur Shakespeare (1920).

Ci-dessus : Gustav Landauer, 1916.

Erich Mühsam 1878 Berlin – 1934 Oranienburg (camp de concentration) participe à Berlin 1901-1909 puis à Munich, où il publie une revue littéraire révolutionnaire, Kain. Zeitschrift für Menschlichkeit. *En 1919, il prit part à la proclamation de la République des Conseils de Bavière. De 1926 à 1933, il dirigea une autre revue,* Fanal. *Après l'incendie du Reichstag, il fut arrêté par la SA et assassiné dans le camp d'Oranienburg. Essayiste, dramaturge, rédacteur et éditeur, il contribua à faire connaître des chants révolutionnaires aux accents anarchistes.*

Ci-dessus : Erich Mühsam. Photographie de Lotte Jacobi, 1929.

Victor Adler (1852 Prague — 1918 Vienne), médecin, attaché à soigner les pauvres, renonça à son premier choix politique, le mouvement national allemand, pour se tourner vers la social-démocratie. Soucieux d'éviter une scission entre réformistes et révolutionnaires, il suscita la création de deux journaux: Gleichheit *en 1886,* Arbeiter-Zeitung *en 1889. Parallèlement, en 1888-1889, il fonda lors du congrès de Hainfeld le parti social-démocrate autrichien. Après la grande manifestation de Vienne pour le droit de vote en 1905, puis l'obtention du suffrage universel pour les hommes, Adler fut élu député social-démocrate. Les années suivantes, il lutta surtout contre la guerre menaçante et contre l'apparition des mouvements nationalistes dans l'empire austro-hongrois. En 1918, peu avant sa mort et la proclamation de la République, il fut nommé secrétaire d'État aux Affaires étrangères.*
A gauche: *Victor Adler. Vers 1910.*
Page ci-contre, à droite: *inauguration du monument érigé pour Lassalle devant la Winarsky-Hof, l'un des monuments les plus remarquables de « Vienne la rouge ». 1928.*

À côté d'Adler, tous les dirigeants sociaux-démocrates, Bebel comme Jaurès, sont des romantiques. La seule question, au fond, est de savoir comment, avec ce tempérament dont la suprême vertu est la clarté et la sobriété, il a pu devenir le chef d'un parti révolutionnaire (au moins à une certaine époque). Même ses camarades ressentent un certain malaise, quand ils pensent à l'agilité, à la vélocité de ce cerveau toujours froid. Au dernier congrès annuel du parti, l'un des dirigeants populaires dit de lui: « Adler a l'habitude de passer entre les questions difficiles. » Les autres pataugent, bien sûr, ils sont tellement plus maladroits. Comment se fait-il qu'Adler, en dépit de tout, en dépit de toutes les « révoltes d'esclaves », soit si bien en selle ? Peut-être est-ce dû surtout au sens clair qu'il a de sa mission historique. Quelle intelligence, chez cet homme qui, au fond, ne peut pas l'employer dans le parti ! Mais il sait se résigner, se fixer des limites, avec tout son esprit, il sait se taire ! Il n'a jamais été un dilettante. Il n'aime pas éveiller les soupçons de ses camarades en leur montrant un horizon trop vaste, il sait se concentrer... Sur les grandes masses, à vrai dire, ce sont les esprits les plus frustes qui font le plus d'effet. Pernerstorfer, par exemple, suscite beaucoup plus d'enthousiasme en sortant de sa poitrine allemande de beaux grondements d'orgue. Mais Victor Adler sait comment fonctionne un parti démocratique ! Il n'agit pas tant sur les masses que sur les agitateurs issus de la masse, qui sont les médiateurs entre le parti et le peuple.

Stefan Grossmann

Ce sont essentiellement des intellectuels juifs qui ont donné à la social-démocratie autrichienne sa richesse et qui lui ont suggéré ses idées intellectuelles et morales. Leurs habitudes de pensée ne s'accordaient pas vraiment à l'esprit des ouvriers et des petits bourgeois des pays alpins.

Julius Braunthal

Et tous ces intellectuels juifs qui se sont mis à sa disposition, à l'époque où elle était encore militante, ont légitimé ce combat aux yeux des Juifs en le présentant comme une mobilisation pour la défense de la civilisation. Tel était le sens caché, enfoui dans les couches subconscientes de l'expérience populaire, de cette alliance que nous, intellectuels juifs, nous avons scellée avec les partis ouvriers.

Arnold Zweig

Otto Bauer (1881 Vienne – 1938 Paris), dirigeant de l'aile gauche, radicale du parti social-démocrate autrichien, était depuis 1907 secrétaire de la fraction socialiste du Parlement quand il succéda à Victor Adler au secrétariat d'Etat aux Affaires étrangères en 1918-1919. Il se trouva à la tête de la tentative de révolution socialiste lors des événements de février 1934. Les combats n'étaient pas terminés quand il passa en Tchécoslovaquie et fonda, à Brno, un bureau étranger socialiste. En 1938, il émigra à Paris. Cofondateur (1907) de Der Kampf, *un journal de théorie politique, il est aussi l'auteur d'ouvrages fondamentaux sur l'austromarxisme:* Die Nationalitätenfrage und die Sozialdemokratie *(« La question des nationalités et la social-démocratie », 1907),* Bolchewismus oder Sozialdemokratie *(« Bolchevisme ou social-démocratie », 1920).*
Ci-dessus: *Otto Bauer pendant une campagne électorale. Photographie de Lothar Rubelt. Vers 1925*

Les Allemands nous ont longtemps montré avec insistance que notre nationalité était un obstacle à notre émancipation «interne». Nous avons fini par y croire. Nous avons tout fait pour nous montrer dignes du «German blond», en niant notre origine. Mais, à part les admirables calculateurs qui échangeaient leur judaïsme contre une fonction publique, tous nos germanomanes juifs se sont lamentablement trompés. Il n'a servi à rien à Meyerbeer de veiller scrupuleusement à ne jamais aborder un sujet juif à l'Opéra; il n'échappa pas à l'antisémitisme. Ce bon journal qu'est l'*Augsburger Allgemeine*, le nomme rarement sans s'empresser de préciser, «de son vrai nom Jacob Meyer Lippmann Beer!». De même il n'a servi à rien au patriote allemand Börne d'avoir abandonné son nom de Baruch. Il l'avoue lui-même: «Dès que mes ennemis achoppent contre Börne, ils n'ont plus que la ressource de s'en prendre à Baruch», comme il le dit dans un de ses écrits. — J'ai moi-même appris que, non seulement mes ennemis, mais même mes compagnons de lutte utilisaient l'arme antijuive pour tout combat [illegible], et, en Allemagne, elle manque rarement son effet. Je me suis promis de [illegible] arme facile encore plus aisée en [illegible] mais mon nom biblique de Moïse et je regrette seulement de ne pas [illegible].

Moses Hess

C'est votre profonde douleur devant la [illegible] qui me décida à m'engager [illegible] la renaissance nationale de notre peuple. Seul un coeur juif est capable d'un tel amour, aussi naturel que l'amour maternel, et aussi pur que l'esprit de Dieu, d'un attachement aussi total à sa famille. Cet [illegible] impérissable origine de l'amour [illegible], selon Spinoza, est le [illegible] l'esprit peut atteindre. Cet [illegible] des Juifs pour leur famille a [illegible] aux sauveurs de l'humanité. L'esprit de Dieu, dans sa révélation, dit à la [illegible] Par toi sont bénies toutes les familles de la terre».

[illegible] Juif a la vocation d'un Messie, [illegible] Juive a la vocation d'une *Mater* [illegible].

Moses Hess

*M*oses Hess (1812 Bonn – 1875 Paris), [illegible] journaliste [illegible] Karl Marx et la gazette [illegible] [illegible] [illegible]

A droite: *Theodor Herzl ouvre le deuxième congrès sioniste à Bâle. 1898.*

Le premier congrès arriva. On se jeta sur les communiqués. Les discours de Theodor Herzl et de Max Nordau bouleversèrent pareillement amis et détracteurs. Le miracle s'était produit. Le peuple juif s'était éveillé, il avait retrouvé sa langue. Il y avait une tribune juive. Ce n'est que rétrospectivement que l'on mesure à quel point l'organisation d'une masse hétérogène d'hommes venus des quatre coins du monde, porteurs de toutes les idéologies, était une tâche énorme, et qu'elle fut élaborée en quelques jours seulement.
Sammy Groneman

La démarche de Herzl était en quelque sorte une réponse à la vague d'antisémitisme montante de la clique de Lueger. Mais ce n'était là qu'une coïncidence, et on aurait pu dire que le prétexte était bien mince, au regard de l'ampleur et de l'ancienneté du problème pris dans son ensemble. Dans les pages de ce texte, un homme libre et fier s'éveillait du rêve de l'assimilation, le rêve de tant d'esprits nobles et d'âmes élevées parmi les Juifs, depuis l'époque d'Henriette Herz et de Rahel Varnhagen. Il voyait les innombrables réalisations des grands hommes de son peuple dans tous les pays et dans tous les domaines, il voyait l'apport inestimable de ce peuple à toutes les cultures, enfin il voyait le mur de haine dressé devant les Juifs, contre lequel venaient se briser leurs efforts les plus ardents.
Il était las de briguer une appartenance qu'on lui refusait toujours en se raillant de lui. Etudiant, Theodor Herzl s'était senti insulté par le programme de Waidhofen, qui déniait aux Juifs l'honneur de porter les armes; il voyait le fossé se creuser toujours davantage, et il pensait qu'une réconciliation n'était possible que si les Juifs reconnaissaient qu'ils étaient une nation, avec ses traditions ancestrales, sa terre ancestrale.

Felix Salten

On voit bien là l'étrange conception de ces messieurs du congrès: présenter l'ensemble des Juifs comme une nation! C'est aussi faux que de déclarer que tous les hommes de confession catholique forment une nation, alors qu'ils sont aussi bien français, allemands, russes, magyars ou nègres.

Israelitische Gemeindezeitung Prag (journal de la communauté juive de Prague) 1898

Seule l'étroitesse d'esprit du sionisme, dont on peut suivre aisément la ligne politique jusqu'à sa fin proche, vu son impossible réalisation, a permis à ces messieurs, jusqu'alors exclusivement préoccupés par leurs nerfs, de se sentir des contemporains. C'est avec une rapidité étonnante qu'ils sont parvenus à capter la souffrance du judaïsme, cette souffrance millénaire, qui leur permet aujourd'hui de prendre la pose de mille façons. Il est passionnant d'observer un poète, qui auparavant, lorsqu'il parlait, faisait dresser l'oreille à tout l'hôtel de ville, balayer soudain toute relation sociale . Il se défait de sa cravate exotique qui pourrait déparer dans son «étrange mélancolie», et commande chez le meilleur tailleur un habit de bure et de cendres; lorsqu'on lui demande la raison de cette pénitence, il répond: l'absence de patrie...!

Karl Kraus

Le judaïsme est une auberge de masse de la misère avec des filiales dans le monde entier.

Theodor Herzl

Le rêve n'est pas si différent de l'action que certains le pensent. Toutes les actions des hommes ont commencé par être des rêves, et elles redeviennent des rêves.

Theodor Herzl

Ce fut une journée extraordinaire, une journée de juillet qui demeurera inoubliable à tous ceux qui l'ont vécue. Car soudain affluèrent dans toutes les gares, venus par tous les trains de jour comme de nuit, des hommes de tous les pays et de tous les Etats, des Juifs d'Occident, d'Orient, russes, turcs; de toutes les provinces et des petites villes ils arrivaient soudain comme un ouragan, et l'effroi que leur avait donné la nouvelle se lisait sur leurs visages; jamais on ne sentit plus distinctement ce que les criailleries et les discussions avaient rendu imperceptible — à savoir que c'était le chef d'un grand mouvement qui était ici porté en terre. Ce fut un cortège interminable. Du coup, Vienne se rendit compte que ce n'était pas seulement un écrivain et un poète mineur qui était mort, mais un de ces créateurs d'idées qui, dans un pays, dans un peuple, ne se lèvent victorieusement qu'à de très longs intervalles. Au cimetière se produisit un tumulte; trop de gens affluaient ensemble auprès d'un cercueil, pleurant, criant, hurlant en une explosion de sauvage désespoir, ce fut un déchaînement, une fureur; tout ordre était rompu par une sorte de deuil élémentaire et extatique comme je n'en avais jamais vu et n'en revis jamais à l'occasion d'un enterrement. Et je pus mesurer pour la première fois à cette douleur inouïe, déchaînée au coeur de tout un peuple composé de millions d'êtres, quelle somme de passions et d'espérances un homme isolé avait répandue dans le monde par la puissance de sa pensée.

Stefan Zweig

Fortement impressionné par l'antisémitisme moderne, Herzl ne cessa d'être préoccupé par la question juive. Envisageant dans un premier temps une solution à travers l'épanouissement des Juifs au sein d'autres peuples, sa réflexion sur la place des Juifs dans la société moderne l'amena à reconnaître que la question juive ne pouvait être posée, et résolue, que dans le cadre d'une nation. Cette constation est deja presente dans son drame, Das neue Ghetto *(« Le nouveau ghetto »), dont il conçut la première version en 1894. Son itinéraire, allant de l'assimilation au sionisme, est caractéristique: comme le prévoyait Martin Buber, il a suivi le parcours d'un « libéral déçu » qui, face à un antisémitisme irrationnel, s'est révélé nationaliste.*

Herzl réunit le premier congrès à Bâle en août 1897, lequel constitua l'Organisation sioniste mondiale, qu'il présida jusqu'à sa mort. Le programme de Bâle visait à créer un foyer national juif en Palestine. En 1898, s'ensuivit la fondation de la Jewish Colonial Trust, une banque sioniste; en 1901, Herzl créa le Fonds national juif (Keren Kajemet Lejisrael) dans le but d'obtenir un territoire qui appartiendrait au peuple juif. Fondateur reconnu du sionisme, il multiplia les démarches diplomatiques auprès des grandes puissances pour faire aboutir ses projets nationalistes, rencontra le sultan Abdul-Hamid puis l'empereur Guillaume II, lequel envisageait un protectorat allemand. Il poursuivit ses démarches auprès des autorités ottomane et anglaise, mais en vain.

En dehors de ses activités politiques, Herzl demeura correspondant de la Neue Freie Presse *et ne renonça jamais à ce qui était sa passion secrète: l'écriture. Son roman,* Terre ancienne-Terre nouvelle *(1902), met en scène l'image d'un futur Etat juif au gouvernement aristocratique.*

A droite: *Theodor Herzl lors du deuxième congrès de Bâle. 1898.*

A gauche: *les funérailles de Theodor Herzl le 7 juillet 1904, à Vienne.*

*Max Nordau (1849 Budapest – 1923 Paris), de son vrai nom Max Südfeld, médecin à Budapest, collabora à Neue Freie Presse à partir de 1880 et à Neue Freie Presse à partir de 1885. Il écrivit à [illegible] contre la dégénérescence de [illegible]. L'œuvre [illegible] contre l'art et la critique littéraire [illegible] ouvrages conventionnels de [illegible] (1883), [illegible] (1892), [illegible] (1893-1894) [illegible] études et des [illegible] sur les idées de [illegible]. Il engagea [illegible] contre [illegible] politique [illegible] de 1911 au [illegible] de [illegible] [illegible] [illegible]

A droite: *le comité allemand pro-Palestine. Au premier rang, de droite à gauche: le président Heinrich Graf Bernstorff, le professeur Chajim Weizmann et le secrétaire d'Etat Carl von Schubert et, juste derrière lui, Albert Einstein. Au deuxième rang, de gauche à droite: l'écrivain Katharina von Oheimb, le banquier Oscar Wassermann et, à son côté, Kurt Blumenfeld, qui présidait l'Association sioniste allemande. 1928.*

Dans un premier temps, le sionisme s'est imposé comme un mouvement politique, mais dans les années qui ont suivi, la majorité des Juifs allemands ont adopté une attitude de rejet à son égard. Seule, une minorité a participé à l'édification de l'organisation sioniste et aux grands affrontements internes qui ont duré jusqu'à la mort de Herzl, et bien au-delà. Ces combats n'étaient pas seulement de nature politique. Le grand débat autour du projet de l'Ouganda, envisagé comme solution de transition au sixième congrès sioniste (1903: «l'asile de nuit» en attendant la Palestine), vit s'affronter les «territorialistes» et les «sionistes», qui restaient attachés à l'idée fondamentale du sionisme, celle d'un foyer national en Palestine. Les différends portaient aussi sur des questions culturelles. L'avant-garde de la renaissance juive ne pouvait pas se satisfaire du programme politique, à orientation sociale, que défendait Herzl. Pour eux, les véritables enjeux étaient la régénération intérieure du peuple, la synthèse entre le sionisme et la mission religieuse du judaïsme, ainsi que la résolution de questions sans rapport avec les buts que s'était fixé le sionisme politique. La pensée du sionisme spirituel, fondé par Ahad Ha-Am, qui voyait dans une Palestine juive un centre spirituel dont l'éclat rejaillirait sur la diaspora, l'orientation de Nathan Birnbaum, résumée dans la formule «Israël passe avant Sion», le réveil de l'esprit du hassidisme par Martin Buber — tous ces courants incarnaient des forces profondément enracinées dans l'histoire juive, qui aspiraient à renaître. Le mouvement sioniste finit par devenir le théâtre d'une grande bataille spirituelle, dont les secousses ébranlèrent aussi le monde non sioniste.

Franz Kobler

Mes jeunes années furent marquées par l'éveil des idéaux et des aspirations sionistes dans le judaïsme russe. Mon père n'était pas un sioniste déclaré, mais notre maison était imprégnée de l'esprit d'une riche tradition juive. La Palestine était le noyau de notre rituel, et le désir d'y aller faisait partie de notre vie. Ce n'est que quelques années plus tard que le sionisme se constitua en mouvement national, mais l'idée du «retour» était déjà dans l'air. C'était une croyance vague, profondément enracinée, en la rédemption, un espoir indestructible. Nous entendions les adultes en parler, et leur émotion était contagieuse. Mais nous, les enfants, nous n'avions pas notre mot à dire, et si nous nous hasardions à faire une remarque lors d'une conversation, on nous intimait rudement l'ordre de nous taire. Je me souviens en particulier d'un rabbin, qui était lui-même un ardent nationaliste: qu'un jeune homme osât s'exprimer sur la restauration d'un Etat juif en Palestine lui paraissait le comble de l'impertinence et de la présomption.
«Ferme-la!» disait-il alors. «Tu ne feras pas venir le Messie. Tu n'as pas idée de tout ce qu'il faut faire, apprendre, savoir et souffrir avant d'en être digne.» Il nous intimidait tellement que nous apprîmes à garder notre opinion pour nous. Mais notre rêve secret restait toujours vivant au fond de notre âme. Et ces paroles violentes du rabbin se gravèrent ineffaçablement dans mon coeur.

Chaïm Weizmann

en Pologne

Immédiatement après la guerre, le sionisme commença de jouer un rôle croissant en Allemagne. Dans notre communauté paisiblement conservatrice, il n'avait pas encore gagné de partisans, certes, mais bientôt, quelques jeunes gens, gagnés par le dynamisme de notre groupe d'étudiants, se réunirent pour former une petite troupe enthousiaste ... Les membres de notre organisation étaient des jeunes gens, acquis aux mêmes idées que nous, ou du moins, suffisamment contaminés par notre enthousiasme pour faire cause commune avec nous. Notre *Bund*, qui n'était en réalité qu'une petite communauté soudée de garçons de mon âge, ou plus jeunes pour quelques-uns, était organisé sur le modèle du *Wandervogel*. Il n'y avait qu'une seule différence, mais elle était décisive : c'était que chez nous, tout le monde était juif. A côté de nos chers Volkslieder du vieux fonds allemand, et des airs de soldats qui rythmaient nos randonnées, nous chantions à présent des mélodies yiddish, tendres et mélancoliques, et les premiers chants des *Haloutzim*. Chaque fédération, chaque organisation a besoin d'un drapeau auquel se rallier, d'une enseigne qu'elle brandit à la face du monde, d'un étendard qui la précède. Notre emblème était — forcément — le *Magen David*, l'étoile de David. Nous avions un merveilleux petit fanion que nous emportions dans nos randonnées.

Henry Buxbaum

A droite: *groupe de jeunes filles appartenant au Blau-Weiss, une association sioniste de randonnée de Breslau. 1913.*

Mon judaïsme, je l'ai vécu tout d'abord dans ce groupe de personnes confiantes en l'avenir, éprises d'un socialisme romantique de la fraternité et de la justice, qui discutaient beaucoup et chantaient encore davantage, de préférence les chants de soldats du *Zupfgeigenhansel*, ceux-là même que chantaient les mouvements de jeunesse non juifs, et qu'allaient brailler, plus tard, les partisans d'un outsider politique du nom de Hitler — ce qui nous horrifia lorsque nous nous en aperçûmes. Parfois, l'une ou l'autre de ces personnes entonnait un air mélancolique de la diaspora des Juifs orientaux, ou alors nous marquions le pas de la *Hora*, en cercle, comme la dansaient les pionniers sionistes au-delà de la mer, dans la lointaine Palestine. Tout cela se passait durant ces années d'illusion, où nous croyions à la réussite de l'assimilation judéo-germanique: c'était un morceau de folklore vécu — sans engagement particulier — tout comme les canons italiens et français que nous fredonnions à plusieurs voix, sous les maigres ombrages des pins du Brandebourg. Quant au père spirituel de cette branche du mouvement de la jeunesse juive, Ludwig Tietz, je ne l'ai vu qu'une seule fois, autant que je me souvienne. On parlait de lui avec déférence. Il était l'homme qui avait réussi à extraire et à fondre ensemble «ce qu'il y avait de meilleur» dans les deux peuples, l'hôte et l'invité. Mêler et féconder deux peuples si souvent opposés dans le passé, c'était, nous semblait-il, sous l'influence de sa pensée, un progrès heureux, un pas qui nous arrachait à l'étroitesse de notre prison nationale et réunissait les êtres séparés en une synthèse plus haute, plus parfaite.

Robert Jungk

A nos yeux, c'était tout un: l'allure presque militariste des exercices physiques, des marches forcées, l'emploi de la terminologie militaire; les discussions à bâtons rompus, interminables, où on s'éraillait la voix à force de parler, où on se libérait de toute pression; l'hostilité croissante à la guerre, à tous les profiteurs, à tout ce qui était bourgeois, à toute autorité; le rythme martial des chants de marche et la mélancolie des chansons populaires yiddish, les chants révolutionnaires du mouvement ouvrier juif et non juif, et les nigounim, les airs que l'on chantait dans les maisons et les salles de prière des hassidim.

Manes Sperber

Que voulions-nous à l'époque? De notre propre avis, nous étions antibourgeois, modérément révolutionnaires, hostiles à l'environnement «mécanisé», dominé par les affaires et les plaisirs, et nous considérions le sionisme comme le mot d'ordre d'une régénération radicale. Le rationalisme était pour nous une idée négative.

Robert Weltsch

Les sionistes étaient les mécontents, les «jeunes gens en colère» de cette époque-là, pour eux, les Juifs de la diaspora avaient une existence dénuée de toute valeur, vide et sans avenir, ils misaient tout sur une seule carte: la réédification en Palestine, le changement de nos formes de vie à partir de leurs racines les plus profondes.

Max Brod

A la mi-janvier, ma soeur partit avec quelques-uns de ses amis pour Lehniz, près de Berlin. Là, se trouvait un *Vorbereitungslager, Ha'hchara* («camp de préparation»), comme on disait, destiné à préparer en quinze jours les jeunes gens à leur nouvel environnement, un kibboutz de Palestine. Si leur séjour était «validé», ils pouvaient partir pour leur nouvelle patrie. A son retour, après ces quinze jours, ma soeur était métamorphosée. Elle rêvait de ce pays sur la côte orientale de la Méditerranée, et elle avait même retenu quelques expressions en hébreu, qu'elle savait placer à bon escient. S'il fallait nous faire tenir tranquilles, elle ne disait plus que *«Cheket»* (silence), s'il te plaît devenait *«bevakachah»*, et *«todah rabah»* lui tenait lieu de merci. Comme elle s'adaptait très facilement et qu'elle était prompte à s'enthousiasmer pour toutes les nouveautés — quitte, d'ailleurs, à ce que son enthousiasme retombât aussi vite qu'il s'était enflammé — , elle trouvait beaucoup de plaisir à ce nouveau genre de vie, fondé sur la camaraderie; elle était l'animatrice de son groupe et son séjour fut, bien sûr, «validé», c'est-à-dire que, dès la fin du mois de février ou au début de mars, elle put se joindre au transport qui partait de la diaspora pour la terre des Juifs, qu'elle appelait «Eretz» (terre).

HANS WINTERFELDT

A gauche : cours de [illegible] pour les jeunes émigrants avant leur départ pour la Palestine, dans la région de Berlin. Photographie d'Abraham Pisarek, 1936

Ci-dessous : rassemblement de jeunes sionistes avant leur départ pour la Palestine. Photographie de Tom Gidal, Berlin, 1935

A [illegible]ortante, sinon plus, que la [illegible]sion industrielle et artisanale, était [illegible]e. Dans ce domaine, en [illegible]ations juives pouvaient [illegible] au recyclage dans des [illegible]prietes agricoles juives qui existaient [illegible]uis des années. Guidés par des spécia[illegible]tes, ils recevaient une formation appro[illegible] différents domaines de l'agri[illegible]ture, de l'élevage et du jardinage ... Le centre juif de formation le plus important et le plus connu était le domaine de Neuenhof, à proximité de Fürstenwalde, distant d'environ quarante kilomètres de la banlieue de la capitale du Reich. Sous la direction de l'agriculteur diplômé Moch, des centaines de jeunes Juifs étaient formés pour devenir de parfaits agriculteurs, éleveurs, jardiniers.

ALEXANDER SZANTO

Cette politique de paix et de réconciliation est la seule juste, la seule possible pour les Juifs. Elle correspond au coeur juif, à l'esprit juif, aux véritables commandements de l'humanité. Il ne faut pas qu'ici, sur le sol de leur pays d'origine, les Juifs se comportent comme des Européens en territoire conquis, il ne faut pas qu'ils soient tentés de répondre à la violence par la violence. Et même s'ils en avaient le pouvoir, ils n'auraient pas le droit de le faire. Car ils vivront ici pour toujours avec les Arabes, avec les Arabes de Palestine, comme avec ceux de tous les grands pays qui les entourent. C'est maintenant qu'ils sèment dans le sol et dans les coeurs le germe de cette coexistence permanente avec les Arabes, et s'ils sèment la haine ou la vengeance, jamais ils ne récolteront l'amour, voire la simple tolérance. Il faut qu'ils aillent fraternellement à la rencontre du peuple sémite des Arabes, leurs frères. Il faut qu'ils leur disent que Dieu les a fait revenir en Palestine, qu'ils y sont revenus selon la volonté de Dieu. Et quand ils auront dit cela, cela ne suffira pas; il faudra encore qu'ils prouvent, par leur attitude, que l'esprit de Dieu est vivant en eux. Alors, les Arabes les croiront, et la paix s'établira lentement. Il faut que les Juifs gardent toujours cela présent à l'esprit. C'est une part essentielle de la mission qu'ils ont à remplir ici, en Palestine, et aux yeux du monde entier. De l'accomplissement de cette tâche dépend la réussite de leur oeuvre toute entière. « C'est payer bien cher », diront certains. Mais cela n'a pas de prix!

Felix Salten

Si l'on veut avoir une attitude responsable dans sa relation avec d'autres, il faut d'abord imaginer vraiment ce qui se passe. Si nous voulons, dans cet esprit de responsabilité, nous représenter concrètement ce que nous faisons en Palestine, il nous faut faire un sérieux effort pour nous imaginer, physiquement, à la place de ceux qui sont installés en Palestine: imaginez que ce soient les autres, à présent, qui arrivent chez nous, qu'ils demandent à vivre dans notre pays et qu'ils aient l'intention d'étendre leur territoire au fil des ans! Quels seraient nos sentiments, notre réaction face à ce qui nous arrive? Quand nous saurons cela, alors seulement nous apprendrons à ne pas faire davantage de tort qu'il n'est nécessaire à notre existence. Etant entendu que nous avons non seulement le droit, mais aussi le devoir de vivre. Car vous le savez, nous vivons pour la mission éternelle que nous portons en nous.

Martin Buber

Ci-dessus: *Max Bodenheimer, président de l'Association sioniste allemande, plante un olivier, geste symbolique, lors de la visite d'une communauté en Palestine. 1904.*

La victoire du sionisme — tout au moins au sens où elle a marqué un tournant décisif dans l'histoire des Juifs — , est due à trois facteurs essentiels: c'était en somme, un mouvement de jeunesse, et, comme on pouvait s'y attendre, l'élément romantique a exercé une forte influence; c'était un mouvement de protestation sociale, inspiré tant par la voix des anciens prophètes d'Israël, toujours vivante, que par les mots d'ordre du socialisme européen; enfin, c'était un mouvement prêt à s'identifier avec la destinée des Juifs sous toutes ses formes, je dis bien toutes, qu'elles soient religieuses ou profanes.

Gershom Scholem

Très honoré Monsieur Sachs,
La détresse de nos coreligionnaires juifs, et en particulier de la jeunesse juive, me pousse à accéder au désir des *« Werkleute »* et à m'adresser à vous, qui ne m'êtes connu que comme le collectionneur à l'esprit généreux, pour vous recommander chaleureusement l'action du Bund. Nous n'avons été que trop brutalement, hélas, hélas, arrachés au beau rêve de l'assimilation. Pour la jeunesse juive, je ne vois d'autre salut que l'émigration en Palestine. Là-bas, ces jeunes pourront devenir des hommes libres, en échappant aux périls de l'émigration.
A plus quatre-vingt-six ans, je suis malheureusement trop âgé pour émigrer. Mais il me semble que la meilleure manière d'aider la génération des jeunes Juifs, c'est de lui permettre de vivre dans la liberté. C'est mon voeu le plus cher.

Max Liebermann

Il se souvient de son héritage juif. Les attaques qui le visent en tant que Juif le forcent bien malgré lui à se détacher de la germanité, mais elles le portent aussi vers le judaïsme, alors que celui-ci lui a peut-être semblé, en cours de route, dérangeant, indésirable, étranger, indifférent, suranné ou limité. Maintenant, il trouve parmi ses compagnons d'infortune compréhension et encouragement, il puise auprès d'eux la force de tenir, on lui offre même pratiquement une planche de salut, un refuge possible: la Palestine. Le mouvement sioniste, qui était issu du judaïsme des pays de langue allemande et de la Russie, qui avait été encouragé par des hommes natifs de Vienne ou de Budapest, comme Theodor Herzl, Max Nordau, Martin Buber, ou des hommes qui avaient passé leur jeunesse en Russie (...), n'avait toujours compté qu'une faible minorité de partisans parmi les Juifs allemands. Nos compatriotes redoutaient, bien à tort, de voir remis en cause leur émancipation et leurs droits, s'ils s'excluaient de la germanité à cent pour cent.

Arnold Zweig

Le sionisme est autre chose que le nationalisme juif; car Sion est davantage qu'une nation. Le sionisme est la reconnaissance d'une singularité unique... Le nom ne désigne pas seulement un lieu géographique, comme Canaan ou la Palestine, c'est un nom qui, depuis toujours, renvoie à quelque chose qui doit advenir en un lieu géographiquement déterminé; dans la langue de la Bible, il s'agit de l'avènement du royaume de Dieu qui s'étendra à tout le peuple des hommes.

Martin Buber

Jud

Joachim Riedl
Tombeau des Millions, partis en fumée

Un silence, le silence immense de ceux qui n'étaient pas concernés, qui restèrent impitoyablement indifférents, accompagna le bruit de la machine exterminatrice monotone et lointaine. Elle engloutit des millions et des millions d'êtres humains, plus que ce que les grandes villes du pays rassemblaient.

Ci-dessus: *alliances ayant appartenu aux déportés exterminés dans le camp de concentration de Mauthausen en Autriche. 1945.*
Page ci-contre: *un jeune Juif est contraint par des SS de peindre le mot «juif» sur la vitrine d'un magasin de la Leopoldstadt à Vienne. Mars 1938.*

Sur le sol de l'ancien camp de concentration d'Auschwitz, se trouve maintenant un mémorial. Un complexe qui ne fonctionne plus, et se réduit à un inventaire inanimé, schématique: barbelés où ne passe plus le courant, crématoires refroidis, baraquements désertés. L'herbe a recouvert les voies de chemin de fer où les wagons à bestiaux se succédaient à un rythme régulier, pleins à craquer de bétail humain.

Le silence règne. On trouve des indices de la mort de millions. Mais la terre torturée se tait. Le repos enveloppe le pays martyrisé. Nuit et brouillard, troués autrefois par les pinceaux de lumière froide des projecteurs, ont disparu. On n'entend plus le bruit de bottes des sentinelles en patrouille. Plus d'orchestre de détenus. Plus de râles d'agonie. Le halètement rauque des chiens assoiffés de sang s'est tu, les commandements aboyés, les ordres de sélection, lancés au passage, ont fait place au silence de la mort. Ce n'est qu'un paysage muet; Auschwitz a reverdi.

Quelle pierre apporter pour sceller cette histoire? La pierre est le matériau dont sont faits nos tombeaux. La pierre porte témoignage. Elle est le matériau de notre purification. Dresser des pierres tombales, c'est reconnaître la puissance de la mort, mais aussi exprimer, maladroitement, notre désir de survivre. En élevant ces monuments, nous rendons donc hommage à la vie et aux vivants.

Là où le cadavre n'a été que déchet d'une machine à anéantir la vie. Là où fut exécutée une mort bâtarde, longtemps avant que mourir ne soit achevé. Là où les résidus de cette mort et de cette agonie sont montés au ciel par les cheminées des crématoires et se sont dissous dans l'air, pas même un souffle agitant les feuillages. Une fumée lourde, noire, assombrit cette histoire. Disparus. Impuissants. Ces morts auxquels on a volé leur mort, six, sept millions de morts sans mort. Il manque à leur souvenir les pierres, les tombeaux qui les arracheraient à l'oubli pour les faire basculer dans les visions d'horreur du souvenir.

Les Nazis avaient vite fait de s'apercevoir qu'il suffisait de dénier aux hommes leur humanité, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une masse de corps, formes sans âmes, dont le destin était confié sans hésitation à une statistique sans passion. «Enjuivé», avant, et «purifié de tous les Juifs», après. Avec quelle légèreté pouvait-on dire ces mots, les penser, les lire. En ce temps-là.

Alors, les camps d'extermination n'étaient pas encore, il est vrai, ces usines de la mort, pires, dit-on, que toutes les visions d'enfer jamais sorties de l'imagination d'un prédicateur pour susciter les plus noires épouvantes. Qu'étaient ces douches au cyanure et ces fours crématoires? Quoi d'autre que des installations de déjudaïsation? Elles ne troublaient pas le sommeil autant que les abattoirs de la banlieue. En ce temps-là.

Et le sang répandu en ce lieu, est-ce qu'il laissait une tache? Est-ce qu'il marquait ceux qui l'avaient versé? Est-ce que les voisins pâlissaient, en rencontrant l'exterminateur des Juifs? Dans l'escalier, à l'improviste? Y avait-il une voix pour la pitié, lorsque la boutique du tailleur, lorsque tout alentour avait été nettoyé de Juifs? Les gens alors baissaient-ils la voix, leur visage ayant pris une teinte crayeuse, eux-mêmes ne parlant qu'à voix basse, en cachette, de la mort menaçante? Le montrait-on du doigt, ce bourreau, suivait-on ses traces? Et ses compagnons de beuveries? En ce temps-là.

La femme frissonnait-elle dans les bras du meurtrier, son époux? Et son

souffle ; était-elle épouvantée de cette proximité, lorsque l'air de ses poumons, l'haleine d'un meurtrier, chaude et douce, venait caresser ses joues ? Et ces mains tachées de sang qui se posaient sur ses hanches ? Avait-elle honte ? Se dérobait-elle à cette étreinte ? En ce temps-là.

Il régnait un silence total, une indifférence sourde accompagnait ce qui se passait. Ils avaient commencé par supprimer les hommes, ensuite, ils s'en prirent à leur mort. La tâche restante était accessoire ; un problème d'organisation d'une ampleur énorme, mais dont la solution, en dernière instance, était technique. En ce temps-là, c'était ainsi : un homme n'était plus un homme qui aurait pu mourir d'une mort, il était (expression révélatrice : c'était) quelque chose à évacuer, et plus il en disparaissait, plus l'annonce des résultats définitifs était lisible, chiffres de production d'un système industriel qui prend des objets pour en faire du néant. Aujourd'hui, des corps, encore, demain, de la fumée.

Le silence, le silence sans borne des hommes non concernés, des hommes sans intérêt et sans pitié, accompagnait le bruit de meule monotone et lointain de la machine d'extermination. Elle engloutit million après million, plus qu'il ne vivait d'hommes dans les métropoles du pays, presque davantage que l'époque nazie ne compta de minutes.

Et pendant tout ce temps, seul le silence. Il n'y a pas de lamentations sur les morts, pas de discours sur leurs tombeaux, puisqu'il n'y a pas de morts et pas de tombeaux.

Silence, cuit comme de l'or, dans
Des mains calcinées, calcinées.

Doigts mince fumée, comme couronnes, couronnes de fumée». Paul Celan, *Chymisch*

Qu'était-on, en effet, lorsqu'on était juif et qu'on avait cessé d'être un homme ? Ce passage soudain de l'Etre au Non-Etre, dans ce qui continuait, malgré tout, d'être un corps, mais arraché à l'Histoire, qu'est-ce qui en était cause ?

N'était-ce que l'héritage de l'antisémitisme, n'en était-ce que l'aboutissement ultime, meurtrier ? Pendant plus de mille ans, celui-ci avait tracé sa route sanglante, sans jamais pourtant déchaîner un tel ouragan de mort.

Ils avaient brûlé les Juifs vivants. A Ancône, les bûchers flambaient ; dans leurs chambres de torture, les Inquisiteurs perçaient le coeur du Juif, et à Vienne, à l'endroit qui a gardé encore le nom de « Unter den Weibgerbern », le peuple s'ébaudissait d'entendre les cris étranglés d'agonie des Juifs dévorés par les flammes qui léchaient leur peau et leurs cheveux. Partout, des ghettos, des flammes, du sang, des tortures. Sans nombre. Inexorablement. Pendant mille ans, et plus encore, ce peuple de chrétiens, à peine sorti des catacombes, n'a eu de cesse de persécuter les Juifs — avec lesquels il partageait pourtant le Dieu *Un* —, de les haïr, de les calomnier, de les chasser sans pitié de pays en pays. Les papes, les cosaques, les despotes, ou même de simples tyrans de villages, eux tous faisaient le signe de la croix et s'en prenaient aux Juifs. Sa Majesté catholique rendait grâce à son Maître céleste et mettait les Juifs au ban de la société. C'était son devoir de chrétien, et cet Occident chrétien, pénétré d'idées de salut et riche de sa morale, ne connaissait pas de merci quand il croisait le peuple juif sur sa route.

Profanateurs d'hosties, meurtriers du Christ, empoisonneurs de fontaines, violeurs d'enfants chrétiens « avec mille et une manières de camoufler et de faire disparaître les traces de leurs crimes », tel est resté le credo antisémite jusqu'aux jours où le « Stürmer » reprit à son compte cette « grande haine, désir de vengeance, envie et hostilité des Juifs contre les chrétiens » (tract, Vienne, 1668) et déversa ses lamentations paniques dans les oreilles du peuple allemand, chrétien ou non chrétien, à son gré, mais tenu, en tout cas, d'être « aryen » ; dans son usage perverti de la langue, il tira de la notion de chrétien celle de « Völkisch », jusqu'à mettre à nu l'essence de l'homme, l'essence du Juif, qui est un sous-homme, donc un qui n'a pas sa place *parmi* les hommes, mais *en dessous* d'eux, et là, probablement parmi les rats ; n'était-ce pas eux qui, au Moyen Âge, sur les navires des Croisés, avaient propagé la peste dont on avait rendu responsables les Juifs empoisonneurs de fontaines ? Mais ces hommes ne reculaient pas devant les mots ; c'est à leur langue qu'on les reconnaît.

Dans la Vienne chrétienne, Lueger, chrétien social, avait au moins l'honnêteté de dire clairement à ses concitoyens : « C'est moi qui décide ce qu'est un Juif ».

Le Gauleiter de Franconie, Streicher, lui, qui n'était qu'une brute forcenée de la parole parmi bien d'autres du même acabit, n'était plus arrêté par la Question juive de Lueger. Il décréta : « C'est moi qui décide ce qu'est un homme. »

La différence entre les deux se monte à six millions d'hommes.

Et c'est ainsi qu'en un tournemain, en échangeant l'homme contre le Juif, l'homme était devenu le matériau de son histoire. Ce n'était plus l'histoire de l'humanité, à présent, qui exigeait des victimes, mais l'histoire, en dernier ressort, dont les acteurs étaient sortis pour se transformer en objets et se contenter désormais de servir d'instruments et d'objets, sous les traits des meurtriers. C'est ainsi que l'ascension faustienne n'était plus mue désormais que par son propre élan, et que ceux que le rêve de l'absolu poussait à abolir les frontières de la vie furent exclus du royaume de la vie et de la mort. Ils prirent des vies étrangères, mais seulement au prix de la leur propre. D'hommes qui forgent l'histoire, ils

devinrent matériau de l'histoire qu'ils avaient eux-mêmes commise.

« La trace de mes jours terrestres ne peut pas disparaître dans les éonies » (J. W. Goethe, *Faust*). Mais il n'est pas de trace humaine, lorsqu'elle est fait historique, qui ne puisse périr, car elle est « affectée de toutes les imperfections de l'empirie, soumise au changement et au déclin » (Hermann Broch, *Logik einer zerfallenden Welt*, Logique d'un monde en déréliction). Et pourtant, il demeure, jusqu'à la fin du temps, ce nuage de fumée noire, gigantesque, qui est devenu une tombe pour des millions d'hommes. C'est ce nuage qui ne peut pas disparaître dans les éonies, qui obscurcit le ciel : le brouillard de l'histoire qui plonge chaque heure de la journée dans des ténèbres profondes.

Le meurtre collectif surgit d'un abîme d'angoisses et de passions cachées : le sang qu'il verse se suffit à lui-même. L'anéantissement mécanisé d'hommes, en revanche, est un processus organisé, soucieux d'efficacité, qui se donne les lois de son fonctionnement. Il est froid, dénué de sentiment, déshumanisé ou sans âme, machinal. La machine dirige l'action de l'homme : ce qui ne le décharge pas de la faute, mais en redouble le poids, car le machiniste ne se contente pas de faire fonctionner la machine, mais c'est lui aussi qui l'a voulue ! L'anéantissement mécanisé d'êtres humains ne veut pas de sang, il ne se repaît pas de misère et de tortures. Il veut bien davantage. Il veut le néant, il veut l'absolu.

Car *cela* s'est produit. *Il y a eu* mort, anéantissement de vie. Non pas « ils sont » ou « ils ont été », mais « il y a eu ». C'est cela, le principe d'Auschwitz : la condamnation à la passivité totale. L'existence avait cessé d'être. On disposait de l'espace, et ceux qui se trouvent là, ou là-bas, faisaient partie de ce dont on disposait entièrement. C'est la logique de la mécanique. C'est d'après elle que fonctionnent les machines, d'après ses lois aussi que les machines d'anéantissement produisent du non-être. « Et tout arrive pour garder les choses en mouvement », écrit Karl Kraus dans *Die dritte Walpurgisnacht* ; il avait reconnu cette logique, rien qu'à sa langue.

Je nie qu'il ait jamais existé un dialogue judéo-allemand d'une quelconque authenticité, c'est-à-dire qui ait eu une *réalité historique*. Pour entrer en dialogue, il faut deux interlocuteurs, qui s'écoutent mutuellement, qui sont prêts à percevoir l'autre tel qu'il est et pour ce qu'il représente, et à lui répondre. Rien ne peut être plus fallacieux que d'appliquer un tel concept aux discussions entre Allemands et Juifs pendant les deux cents dernières années. Ce dialogue est mort à sa naissance même, il n'a jamais eu lieu. Il est mort quand les successeurs de Moïse Mendelssohn — qui tirait encore argument de la perspective d'une sorte de totalité juive, même si cette dernière était déterminée par les concepts des Lumières — consentirent à abandonner cette totalité. Ils prétendaient ainsi sauver ses pitoyables restes dont l'expression, devenue récemment populaire, de «symbiose judéo-allemande» révèle toute l'ambiguité. Certes, les Juifs ont essayé de dialoguer avec les Allemands, à partir de tous les points de vue et de toutes les situations possibles, sur le ton de la revendication, de l'imploration et de la supplication, de la servilité et de la défiance, avec une dignité s'exprimant selon tous les accents comme avec un déplorable manque de dignité. Aujourd'hui, maintenant que la symphonie est terminée, le temps est peut-être venu d'en étudier les motivations et de tenter une critique de ces accents. Personne, pas même celui qui a toujours perçu ce qu'a eu de désespéré ce cri dans le vide, ne saurait se méprendre sur l'intensité passionnée avec laquelle il fut proféré, ni sur les accents d'espoir et de douleur qu'il a pu faire résonner

La tentative des Juifs pour s'expliquer aux Allemands et pour mettre à leur disposition leur propre créativité, jusqu'à un degré d'abnégation complète, est un fait chargé de sens, dont l'analyse, selon des catégories adéquates, est encore à faire, et qui deviendra peut-être possible maintenant seulement qu'il a pris fin. En tout cela, je suis incapable de percevoir quelque élément de dialogue. Jamais rien n'a répondu à ce cri. C'est cette prise de conscience simple et, hélas, de si grande portée, qui a influencé un si grand nombre d'entre nous dans notre jeunesse et nous a engagés à renoncer à l'illusion d'un «judaïsme allemand». Là où les Allemands se sont risqués à discuter avec les Juifs dans un esprit de sympathie, une telle discussion, de Wilhelm von Humboldt à Stefan George, a toujours été fondée sur le reniement, exprimé ou inexprimé, que les Juifs devaient faire d'eux-mêmes. Elle reposait sur l'atomisation progressive des Juifs comme une *communauté* en état de dissolution, dont, dans le meilleur des cas, seuls les *individus* pourraient être acceptés, soit comme porteurs de l'humanité pure, soit comme porteurs d'un héritage qui, dans l'intervalle, était devenu historique. Le fameux slogan des batailles de l'émancipation — «Il faut tout refuser aux Juifs comme nation et tout leur accorder comme individus» — est ce qui a empêché le dialogue judéo-allemand de s'instaurer. Les seuls et uniques interlocuteurs qui aient pris au sérieux les Juifs comme tels, étaient les antisémites qui, il est vrai, répondaient aux Juifs, mais ce n'était pas une réponse favorable. A l'ivresse sans bornes de l'enthousiasme des Juifs ne correspondit jamais un accent qui ait un rapport quelconque avec une réponse créatrice adressée aux Juifs, c'est-à-dire une réponse qui leur aurait été adressée en considération de ce qu'ils avaient à *donner* en tant que Juifs, et non pas de ce qu'ils avaient à *abandonner* en tant que Juifs.

Ci-dessus: *ce monument se dressait devant le pavillon allemand lors de l'Exposition universelle de 1937 à Paris. Photographie de Herbert List. 1937*

A qui donc les Juifs s'adressaient-ils dans ce dialogue judéo-allemand dont on a tant parlé ? Ils se parlaient à eux-mêmes, pour ne pas dire qu'ils s'assourdissaient eux-mêmes. Certains se sentaient mal à l'aise, tristes même peut-être de cette situation. Mais beaucoup agissaient comme si tout était en

très bonne voie et allait être en ordre, comme si l'écho de leur propre voix allait se métamorphoser inopinément en cette voix des autres, qu'ils espéraient si avidement entendre. Les Juifs ont toujours su écouter avec une grande intensité, noble héritage qu'ils ont reçu du Sinaï.
Ils ont écouté bien des voix diverses, mais on ne peut pas dire que cela ait toujours tourné à leur avantage. Quand ils croyaient parler aux Allemands, ils se parlaient à eux-mêmes. Personne, par exemple, sauf les Juifs eux-mêmes, n'a été interpellé par la créativité juive d'un penseur tel que Georg Simmel. Et Simmel était bien un exemple vraiment symbolique de tout ce dont je parle ici, parce qu'il a réalisé ce prodige d'un homme en qui la substance du judaïsme s'est manifestée encore plus visiblement quand il fut arrivé au pur nadir de l'aliénation complète. Je m'abstiendrai de traiter le chapitre profondément émouvant qui se rapporte au grand nom de Hermann Cohen, et la manière dont il fut répondu à ce prétendant malheureux, qui n'a pas évité le pas qui sépare le sublime du ridicule.
La fusion, présumée indestructible, de l'essence germanique et de l'essence juive ne fut jamais, aussi longtemps que ces deux essences ont réellement coexisté, qu'un choeur de voix juives, et, au niveau de la réalité historique, qu'une fiction, une fiction dont vous me permettrez de dire qu'elle a coûté trop cher. Les Allemands étaient très irrités par cette fiction, et, au mieux, ils en étaient émus. Peu avant mon départ pour la Palestine, parut le livre de Jakob Wassermann, *Mein Weg als Deutscher und Jude (« Mon itinéraire d'Allemand et de Juif »)*, certainement l'un des documents les plus saisissants de cette fiction, un vrai cri dans le vide et conscient. Il lui fut répondu soit avec embarras, soit avec sarcasme. On chercherait en vain une réponse de la part de l'interlocuteur, une réponse qui aurait ainsi constitué un dialogue. Et si, une fois, juste avant la montée de la catastrophe, il y eut un dialogue en forme de discussion, il a ressemblé au dialogue entre les ex-membres du *Wandervogel*, Hans Joachim Schoeps et Hans Blüher, dialogue dont la lecture, aujourd'hui, nous fait dresser les cheveux sur la tête. Mais pourquoi accumuler les exemples, puisque, après tout, si ce fantomatique dialogue judéo-allemand a existé, c'est dans le domaine vide de l'imaginaire ? Je pourrais en parler indéfiniment, ne faisant que me répéter.
C'est vrai : le fait que la créativité juive s'est ici répandue à flots, est perçu maintenant par les Allemands, maintenant que tout est fini. Je serais le dernier à nier qu'il y a là quelque chose d'authentique, quelque chose d'à la fois saisissant et déprimant. Mais cela ne change aucunement le fait qu'aucun dialogue n'est possible avec les morts, et parler d'une « indestructibilité de ce dialogue » me heurte comme un blasphème.

Gershom Scholem

Nous étions des Allemands, et c'est pour cela que tout ce qui est arrivé ensuite a été si terrible, si écrasant. Nous parlions l'allemand, une langue qui nous était chère, qui était notre langue maternelle au sens le plus authentique du terme, dans laquelle on nous avait inculqué tous les mots et toutes les valeurs de la vie. Savez-vous que la langue compte presque plus que le sang ? Nous ne connaissions d'autre patrie que l'Allemagne, nous l'aimions comme notre patrie, et ce fut là notre malheur.

Margarete Susman

Nous ne voulons plus rien imposer à ce pays qui nous a tant donné, et auquel nous rêvions de rendre ses dons avec usure, puisqu'il ne veut pas de notre reconnaissance. Notre relation à l'Allemagne est celle d'un amour malheureux : soyons enfin assez virils pour nous résoudre à arracher la bien-aimée de notre coeur, au lieu de passer une vie misérable à nous languir d'elle — même si une part de notre coeur reste attachée à elle.

Moritz Goldstein

Les deux sources, ce sont le judaïsme et la germanité. L'homme qui agit puise en elles deux son sentiment et sa pensée. Jamais je n'ai ressenti en moi de dissociation entre le Juif et l'Allemand. L'analyse intellectuelle peut découvrir une ligne de partage, mais le sentiment — et c'est cela qui est décisif ici — les éprouve intérieurement comme une unité. Et s'il est une seule chose dont je sois fier, c'est bien de celle-là : être allemand et juif.

Jakob Loewenberg

Mon père et mon grand-père étaient conscients qu'il fallait apporter une solution au problème des Juifs orientaux — qui ne concernait pas seulement les Juifs de Russie — , non seulement par la philanthropie, mais aussi par une action culturelle, économique, et peut-être aussi nationaliste juive, faute de quoi le venin inoculé à la Pologne russe se répandrait dans l'Europe tout entière. Déjà à l'époque, je comprenais que, du point de vue de la religion et de la morale, j'étais Juif — le judaïsme étant « katholos », c'est-à-dire universel, au même degré que le catholicisme romain ou l'une des églises évangéliques —, mais que, du point de vue politique et culturel, j'étais Allemand, alors qu'il ne pouvait pas y avoir de germanité protestante, catholique ou juive. En d'autres termes, on devait rendre à l'empereur ce qui était à l'empereur, et à Dieu ce qui était à Dieu. C'est du moins ce que je pensais à l'époque, et je priais pour ne jamais avoir à affronter la question de savoir si je voulais être allemand ou juif.

Georg Tietz

L'Allemagne n'est ni l'Etat de l'église chrétienne, ni l'Etat de la race germanique, mais une communauté d'esprit. Nous, Juifs, ne sommes pas des germains, mais des sémites, mais nous n'en sommes pas moins allemands. A nos yeux, c'est le comble de la prétention et de l'outrecuidance, que de prétendre être meilleur Allemand qu'un autre pour la simple raison que l'on s'appelle Schulze, qu'on a les yeux bleus et les cheveux blonds, alors que l'autre s'appelle Cohn, qu'il a des yeux noirs et des cheveux bruns. La germanité est dans l'âme, pas dans le sang. Est allemand celui qui veut l'être.

Benno Jacob

Nous nous sentons solidaires de tous les Juifs de la terre entière, avec qui nous formons un même peuple animé d'une seule foi. Nous compatissons à leur souffrance, nous ne nous fermerons jamais à leur détresse. Mais en tant que juifs allemands, nous sommes et nous restons juifs par notre religion, et allemands par la nation. A quelle autre nation pourrions-nous donc appartenir, quelle autre patrie avons-nous que le pays qui nous a vu naître et où reposent nos pères, le pays dont nous respirons l'air depuis notre enfance et dont nous avons acquis la culture, dont nous parlons la langue, le pays qui nous nourrit et nous protège, et pour lequel nous avons versé notre sang et enduré toutes ces souffrances ?

Benno Jacob

A l'amour des Juifs pour l'Allemagne correspondait la distance marquée que mettaient les Allemands à les accueillir. On peut penser que, même avec un « amour distant », les deux partenaires auraient pu trouver plus de bonté, d'ouverture d'esprit et de compréhension mutuelle. Mais les hypothèses historiques ne sont jamais légitimes. S'il est vrai, comme nous le voyons maintenant, que l'« amour distant » fut la bonne réponse du côté sioniste à l'aggravation des relations entre Juifs et Allemands, il est vrai aussi que l'avant-garde sioniste tabla trop tard sur lui. Car, au cours des générations qui ont précédé la catastrophe, les Juifs allemands — dont le sens critique était aussi réputé parmi les Allemands qu'irritant pour eux — se distinguèrent par un manque stupéfiant de perspectives critiques sur leur propre situation.

Gershom Scholem

En somme, l'idylle des Juifs et des Allemands est restée unilatérale et sans réciprocité; dans les meilleurs cas, elle a éveillé un sentiment ressemblant à de la compassion... ou à de la gratitude. Les Juifs ont assez souvent rencontré de la gratitude, mais presque jamais ils n'ont trouvé l'amour qu'ils recherchaient.

Gershom Scholem

Peu d'observateurs, dans le monde entier, semblent se rendre compte de ce que signifient l'autodafé, l'expulsion des écrivains juifs, et l'acharnement délirant du Troisième Reich à détruire l'esprit ...
En ces jours où la fumée de nos livres brûlés monte vers le ciel, nous, écrivains allemands d'origine juive, sommes forcés de reconnaître que nous sommes vaincus. Nous, la première vague des soldats enrôlés sous la bannière de l'esprit européen, remettons le devoir le plus noble des vaincus dont l'honneur est intact: reconnaissons notre défaite. Oui, nous sommes battus....
A une époque où sa Sainteté, le pape infaillible de la chrétienté, signe un traité de paix, que l'on appelle « concordat », avec les ennemis du Christ, où les protestants fondent une « Eglise allemande » et censurent la Bible, nous restons, nous les descendants des Juifs de l'antiquité, des ancêtres de la culture européenne, les seuls représentants légitimes de cette culture...
La valeur incontestable des écrivains juifs dans la littérature allemande est d'avoir découvert le monde urbain et de l'avoir exprimé dans leurs oeuvres. Les Juifs ont été les premiers à décrire le paysage urbain et l'univers intérieur du citadin. Ils ont découvert les multiples strates de la civilisation urbaine. Ils ont découvert le café et l'usine, l'hôtel, la banque et la petite bourgeoisie, la capitale, les lieux de rencontre des riches et les quartiers miséreux, le péché et le jour de la ville et la nuit de la ville, le caractère de l'habitant des grandes villes. Ils étaient prédisposés à s'orienter ainsi parce que, pour la plupart, ils venaient eux-mêmes d'un milieu urbain dans lequel leurs parents étaient arrivés par le jeu de l'évolution sociale, et aussi parce qu'ils avaient une sensibilité exacerbée, un cosmopolitisme inné, propre au génie juif. La plupart des écrivains allemands d'origine non juive se contentaient à décrire le paysage qui entourait leur petite patrie.

Joseph Roth

Des hordes ivres dans le palais et dans la rue, ils boivent encore du vin, mais bientôt ils s'abreuveront de sang, c'est encore la lumière des torches, mais bientôt les flammes de l'incendie gagneront les toits, ils brûleront, brûleront, brûleront. Et les livres partiront avec eux en fumée.

Hermann Broch

Qu'allez-vous bien pouvoir faire des deux pièces qui contenaient ma bibliothèque? Je me suis laissé dire que l'on n'aimait pas beaucoup les livres dans le Reich où vous vivez, et que toute personne qui s'y intéressait n'était pas longue à avoir des ennuis. Moi, par exemple, j'ai lu le livre de votre « *Führer* », et constaté ingénument que ses 140 000 mots sont autant de péchés contre l'esprit de la langue allemande. C'est à la suite de ce constat que vous occupez maintenant ma maison. Parfois, je me demande à quoi l'on pourrait bien employer les rayonnages de bibliothèque, dans le Troisième Reich.

Lion Feuchtwanger

Le bouleversement auquel nous assistons depuis deux ans, ahuris, incrédules, s'est étendu aussi à la grammaire. Son statut fondamental se résume à une formule brève: suppression du sujet et du prédicat.

Anton Kuh

Asphaltliteratur — Heimatkunst, la séparation est nette. Elle correspond à peu près à la répartition des hommes en deux catégories: ceux qui sont sains et ceux qui sont malades; ceux qui sont sains, ce sont ceux qui marchent dans le rang, ne se posent pas de question sur l'autorité et se gorgent de la nourriture salace de Ganghofer; ceux qui sont tenus pour des malades, ce sont ceux qui ont un penchant irrépressible à chercher la raison des choses et à se poser des questions sur le sens de la vie.

Anton Kuh

L'Autriche est le berceau du monde allemand. C'est ici que sont nés le Bien et le Mal de l'esprit de l'Europe centrale, la proposition et son contraire, c'est ici la terre natale de l'antisémitisme et du sionisme à la fois, du premier Empire et du Troisième, d'Hitler et de Mozart. C'est ici que la langue allemande vit la lumière du jour dans le « Nibelungenlied » (à Pöchlarn sur le Danube). C'est ici aussi qu'elle est morte, quelques siècles plus tard (à Braunau sur l'Inn).

Anton Kuh

Ci-dessus: *on brûle les livres et des écrits « non-allemands » sur la place de l'Opéra à Berlin. 10 mai 1933*

A maintes reprises, j'ai été arraché malgré moi — je crois l'avoir déjà dit — au cadre de vie que j'avais façonné minutieusement et avec amour en fonction de mes besoins. A chaque fois, je m'entourais d'objets que j'aimais, à chaque fois, je m'installais à une très grande table de travail, dans une belle campagne, devant une jolie vue, à chaque fois, je disposais deux à trois mille livres autour de moi, à chaque fois, j'élevais un ou deux chats en croyant qu'ils seraient désormais attachés à moi, à chaque fois, je m'achetais deux ou trois tortues dont j'admirais les préhistoriques lenteurs, à chaque fois je me réservais dans une pièce servant de cave quelques bouteilles d'excellent vin. Et bien que les circonstances extérieures m'aient obligé, à maintes reprises, à quitter ce nid, mon nid que j'avais aménagé avec tant de peine, je n'en tirais jamais aucune leçon. A chaque fois, je m'en reconstruisais un autre et je recommençais à m'y accrocher, physiquement et psychologiquement, en croyant que cette fois-ci, j'allais le garder pour de bon.

Lion Feuchtwanger

Oui, nous aimons ce pays.
Et maintenant je vais vous dire une chose : ce pays, cette langue ne sont pas l'apanage de ceux qui s'appellent « nationaux », et qui ne sont rien d'autre que des nationalistes bourgeois. Vous savez bien que ce n'est pas vrai. Ni le représentant du gouvernement en frac, ni le professeur, ni les messieurs et les dames du Stahlhelm ne sont, à eux seuls, l'Allemagne. Nous sommes là aussi.
Ils ouvrent la bouche pour crier : « Au nom de l'Allemagne ...! » Ils crient : « Nous aimons ce pays, nous sommes seuls à l'aimer. » Ce n'est pas vrai.
... Les associations nationales s'en vont claironner par tous les chemins. Qu'à cela ne tienne, nous avons les mêmes droits, exactement les mêmes, nous qui sommes nés ici, nous qui écrivons et parlons mieux l'allemand que la majorité de ces ânes bâtés que sont les nationaux — nous réquisitionnons donc le fleuve et la forêt, la plage et la maison, la clairière et la prairie : c'est notre pays.
... L'Allemagne est un pays divisé. Nous sommes partie intégrante de ce pays. Et au milieu de toutes les contradictions, il reste l'amour — inébranlable, sans qu'il soit besoin de drapeau, de refrain, de sentimentalisme, de glaive brandi —, l'amour silencieux de notre pays natal.

Kurt Tucholsky

Leur pays, c'était l'Allemagne. Leur pays natal, c'est l'Allemagne, où ils sont installés depuis des siècles, où ils travaillent, le pays qui porte la marque de leur créativité. Le livre que vous avez l'amitié de me demander afin de le lire, *Bilanz der deutschen Judenheit 1933* (Bilan du judaïsme allemand en 1933), a décrit ce processus...
Vous ne croyiez pas les Allemands capables de cela. Moi non plus. Vous ne croyiez pas qu'ils mangeraient de cette ordure. Moi non plus. Mais voilà qu'ils l'ont mangée avec enthousiasme... Que nous nous soyions trompés au point de surestimer les hommes avec lesquels nous avions grandi, n'est pas à notre honneur, mais cela ne nous déshonore pas non plus... Nous nous sommes trompés sur le degré de civilisation chez les Allemands et sur la passion des Européens pour leur culture.

Arnold Zweig

Je ne savais rien, encore moins sur moi-même. Pourtant j'étais obsédé par l'idée que cela ne pouvait pas durer.

Hans Mayer

Faire revivre pour les générations futures ce temps insupportable de l'attente et de l'entre-deux, la période la plus sombre que l'Allemagne ait jamais connue depuis la guerre de Trente Ans. Sans cela, elles ne comprendront pas pourquoi nous avons supporté si longtemps cette existence, elles ne comprendront pas pourquoi nous avons tant tardé à en tirer la seule conclusion raisonnable : recourir nous-mêmes à la violence pour mettre un terme à la domination de la violence et de l'absurdité, et mettre à sa place un ordre raisonnable. Pourquoi, comment se fait-il que nous ne l'ayons pas fait ? que la plupart ne l'ait même pas souhaité ? que même la minorité, qui savait exactement ce qui se passait, ait continué de vivre cette existence si étrange et si incompréhensible, cette existence, la nôtre, misérable, amère, folle et héroïque pendant cette longue période de l'attente et de l'entre-deux ? C'est cela que j'ai voulu faire comprendre à ceux qui sont nés après nous en écrivant le cycle romanesque *Der Wartesaal* (« La salle d'attente »)

Lion Feuchtwanger

Il est temps de dissiper des illusions dangereuses. Non seulement des démocrates, mais aussi des socialistes et des communistes, sont tentés de penser que l'on devrait laisser Hitler gouverner, et qu'il ne tarderait pas alors à faire la preuve de son incapacité. Ils oublient là que le parti national-socialiste se caractérise par sa volonté de puissance, sa volonté d'affirmer sa puissance. Il acceptera sans doute de prendre démocratiquement le pouvoir, mais certainement pas de le rendre sur ordre de la démocratie.

Ernst Toller

Avec une inquiétude grandissante, nous voyions que la « mise au pas » de l'opinion publique en Allemagne commençait à porter ses fruits. Tous ceux — et ils étaient nombreux — qui escomptaient que le national-socialisme finirait par s'assagir politiquement espéraient en vain. En conséquence, on accéléra le mouvement d'émigration de tous les cercles juifs, des nôtres aussi.

Kurt Baumann

A gauche : *les nazis couvraient systématiquement les vitrines des commerces appartenant à des Juifs d'inscriptions et d'affiches appelant à les boycotter. Eté 1933.*
Page ci-contre : *la police procède à une rafle, « à des fins spéciales », dans le Scheunenviertel, à Berlin. Les habitants juifs sont sommés de sortir de leur maison sur le trottoir de la Grenadierstraße, et sont poussés dans la cour où, sous la menace des armes, ils sont fouillés et contrôlés. Le 5 avril 1933.*

Si les nationalistes allemands ne croupissaient pas dans la bêtise indécrottable, presque animale, des écuyers poméraniens du siècle dernier, voilà bien longtemps qu'ils auraient renoncé au mot d'ordre, certes puissamment démagogique, «Butez les Juifs!» — et les trois quarts des Juifs allemands auraient rejoint aujourd'hui le parti de leur classe sociale: le *Deutsche Volkspartei* (parti populaire allemand). S'ils ne le font pas, c'est que l'antisémitisme les dégoûte; s'il s'en trouvent pourtant quelques-uns à le faire, c'est parce qu'ils tiennent plus à leur compte en banque qu'à une religion, dont ils n'ont gardé que la fête de Noël et la *Frankfurter Zeitung*.

Kurt Tucholsky

Je ne supporte pas de voir que des hommes dont les pères, nés sur la terre du Brandebourg, ont fait les guerres de 1864 et 1866, où ils ont versé leur sang et gagné des médailles, des hommes qui ont été eux-mêmes soldats, des soldats qui ont servi dans l'active, des réservistes envoyés sur le front, ne soient plus reconnus aujourd'hui comme des Allemands. Je ne supporte pas l'idée que les drapeaux des anciens régiments sous lesquels nous avons servi, mon père et moi-même, cessent peut-être d'être un symbole à mes yeux.

Central-Verein Zeitung (Journal du Central-Verein)1933

Ma mère morte, les six jeunes exécutés à Cologne, (le plus jeune avait dix-sept ans, le plus âgé vingt-huit), mes amis assassinés — chacune de ces morts a pour moi valeur de testament. Les bêtes sauvages tuent quand elles ont faim, ces barbares repus assassinent pour se venger et se goinfrent de leur vengeance. Je veux qu'on les arrache, qu'on les extirpe du sol européen, voilà aussi une raison de vivre. J'ai pensé parfois à coordonner l'émigration, à lui imposer la discipline rigoureuse de la Légion — mais il serait vain de se lancer dans cette entreprise. L'émigration de 1933 est un ramassis de parias de hasard — dont beaucoup de Juifs qui sont des nazis refoulés —, de mollusques aux idées floues (...) qu'Hitler empêche d'être des porcs; trop peu sont des hommes de conviction. Allemands, trop allemands.

Ernst Toller

C'est moins la terreur individuelle que la situation culturelle dans son ensemble qui peut donner une idée de la situation. Pour la première il est difficile de disposer d'informations absolument sûres. Il est hors de doute qu'en de très nombreux cas des gens on été tirés la nuit de leur lit et maltraités ou assassinés...
Pour moi, ce n'est pas cette situation, plus ou moins prévisible depuis longtemps, qui, il y a seulement une semaine et sans formes précises, a précipité ma décision de quitter l'Allemagne au plus vite. Ce fut beaucoup plus, qu'avec une coïncidence quasi mathématique, des manuscrits m'étaient rendus de partout où j'avais quelques relations, des négociations, en cours ou proches de leurs conclusions, étaient rompues, des démarches laissées sans réponses. La terreur exercée contre toute attitude ou toute expression qui n'est pas intégralement conforme à ce qui est officiel a pris des proportions difficilement dépassables.

Walter Benjamin

Ci-dessus: *haine antisémite inscrite sur la vitrine d'un marchand de tissus. Photographie de Heinrich Hoffmann. 1938.*
Ci-dessous: *propagande appelant au boycottage des magasins juifs, un SS et un SA devant une boutique de mode. 1er avril 1933.*
Page ci-contre: *«Kohn Isaak et compagnie...à Jérusalem . les Nazis maculent les vitrines, affichent des appels au boycottage par des panneaux bilingues, ici sur la vitrine d'un magasin de mode à Berlin. 1er avril 1933.*

Chers amis, nous voudrions nous adresser vous dans une affaire tout à fait pressante et confidentielle. En considération de la situation actuelle en Allemagne, nous avons décidé d'assurer notre propriété à Berlin — tant meubles qu'immeubles — contre les dommages résultant des pogromes: destruction de la maison, du mobilier, des machines, mais aussi incendies provoqués des troubles Nous pensons nous adresser à Lloyds. Pour des raisons que vous comprendrez, nous nous sommes décidés à nous adresser à vous, qui représentez l'exécutif sioniste, pour vous prier de demander l'assurance à notre profit et de la conclure de façon à ce que nous en soyons les bénéficiaires. Nous vous prions de nous faire savoir sans délai si vous êtes prêts à vous charger de cette affaire. A réception de votre accord de principe, nous vous expédierons un plan détaillé de la demande qui est à transmettre à Lloyds.
Dans l'espoir d'une réponse immédiate, nous vous prions d'accepter nos remerciements et d'agréer nos salutations sionistes.
Union sioniste pour l'Allemagne.

Georg Landauer

Gardons-nous des lâches, qui, à une époque comme celle-ci, prêchent la retenue, et restons fermement attachés aux conquêtes de l'émancipation. Nous n'avons pas le droit de reculer, d'abandonner un seul pouce de nos droits de citoyens égaux, et nous ne le ferons pas!... Nous croyons aux forces du Bien dans le peuple allemand, nous croyons au proche réveil de ces forces dans le bon camp. Nous restons ce que nous sommes, c'est ainsi que nous exalterons l'honneur du Juif et de l'Allemand qui sont en nous.

Central-Verein Zeitung (Journal du Central-Verein)1932

La communauté juive se serra les coudes. La *Jüdische Rundschau*, le journal des sionistes, contribuait largement, par ses articles, à ranimer le courage des gens. Nous tentâmes de construire une école juive à Hanau, mais l'autorisation nous fut refusée par le gouvernement. Les commerçants durent essuyer des brimades ... On exerça une pression croissante sur la clientèle pour la dissuader d'aller dans les magasins juifs. L'organisation commerciale des nazis se donnait beaucoup de mal.

Carl Schwabe

Deutsche, verteidigt Euch
gegen die jüdische
Greuelpropaganda,
kauft
nur bei Deutschen!
Germans defend
yourselves against jewish
atrocity propaganda
buy only at German shops!

rès simple : votez !», lectorale des

À droite : terreur et humiliation jusque dans la vie privée, des hommes de la SA mettent au pilori une femme et son [illegible] devant un siège nazi à Cuxhaven. 27 juillet 1933

Nous, au contraire, savions qu'il fallait attendre le pire. Nous avions tous sous nos paupières l'image d'un ami assassiné, d'un camarade torturé, et c'est pourquoi nos regards étaient plus durs, plus perçants, plus inexorables. Nous qui avions été proscrits, traqués, privés de nos droits, nous savions qu'aucun prétexte n'était trop absurde, trop mensonger, quand il s'agissait de rapine et de puissance.

Stefan Zweig

Le jeune Allemand cuirassé de morale et d'idées héroïques s'en prit justement au libérateur des sténodactylographes [Hugo Bettauer]. Un journal nationaliste publia une manchette injurieuse qui le mettait en cause, suivie d'un appel rédigé également en gros caractères : « Nos blondes jeunes filles pourchassées par de lubriques blanc-becs juifs » — phrase qui, à côté d'une gracieuse accumulation d'adjectifs, se signale encore par sa franchise naïve : c'est là tout le secret du nationalisme allemand....

Anton Kuh

Ich bin am Ort
te, größte Schwein
und küß mich nur
mit Juden ein!
nur deutsche Mädchen
mit e[illegible] Zimmer!

Nous qui avons appris dans le siècle nouveau à ne plus nous étonner d'aucune explosion de la bestialité collective, nous qui attendons de chaque jour qui se lève des abominations pires que toutes celles qui ont précédé, nous sommes singulièrement plus sceptiques quant à la possibilité d'élever moralement les hommes. Nous avons dû donner raison à Freud, quand il ne voyait dans notre culture qu'un mince sédiment qui, à chaque instant, peut être crevé par les puissances destructrices du monde souterrain, nous avons dû nous habituer peu à peu à vivre sans terrain solide sous nos pieds, sans droit sans liberté, sans sécurité. Depuis longtemps nous avons renoncé pour notre propre existence à la religion de nos pères, à leur foi en une élévation rapide et continue de l'humanité; il nous semble assez niais, à nous qui avons été cruellement instruits, ce préjugé optimiste, en regard de la catastrophe qui, d'un seul coup, nous a fait reculer et perdre le bénéfice de mille années [illegible]. Mais si leur opinion n'était que [illegible], c'est une merveilleuse et noble folie qui servaient nos pères, plus humaine et [illegible]onde que les paroles d'aujourd'hui. Et, [illegible]se étrange, malgré toutes mes expé[illegible]es et mes déceptions, quelque chose en [illegible] ne peut s'en détacher tout à fait. Ce [illegible]in homme a, durant son enfance, incor[illegible]ré à son sang de l'air du temps ne saurait [illegible]is être éliminé. Et malgré tout ce que [illegible] jour me crie aux oreilles, malgré tout [illegible]ue moi-même et mes innombrables [illegible]pagnons d'infortune avons souffert [illegible]ations et d'épreuves, il ne m'est pas [illegible]nie de renier sans recours la foi de ma [illegible]esse et de désespérer d'un relèvement et [illegible] nouvelle renaissance. De l'abîme de [illegible] où nous marchons à tâtons comme [illegible]es aveugles, l'âme bouleversée et le coeur [illegible] e jette encore un regard vers ces [illegible]ennes constellations qui resplendis[illegible]t sur ma jeunesse, et me console avec la [illegible]e héréditaire que cette décadence ne [illegible] qu'une interruption momentanée [illegible] le rythme éternel de l'irrésistible pro[illegible].

Stefan Zweig

Ci-dessus: *humiliation des habitants juifs de Baden-Baden, poussés par les SS dans les rues de la ville derrière le panneau: «Dieu ne nous abandonne pas! Novembre 1938.*

Ci-dessous: *après l'entrée de Hitler, sous la menace de la Jeunesse hitlérienne et les insultes hargneuses de la population, les Juifs de Vienne doivent s'abaisser à participer à des «groupes de récurage», c'est-à-dire se mettre à quatre pattes et laver les rues souillées par les paroles du gouvernement Schuschnigg. Mars 1938.*

A droite: *un panneau à l'entrée de ce parking, à Vienne, prévient que tout Juif pénétrant dans cette enceinte le fait à ses risques et périls. 1938.*

Notre groupe de femmes du Bneï-Brith réussit à organiser une cantine scolaire pour les enfants nécessiteux. Nous faisions ce que nous pouvions, mais quant aux familles qui étaient tombées dans les filets de la Gestapo, nous ne pouvions pas les aider, là nous étions totalement impuissantes. Les objections des avocats juifs n'étaient pas prises en compte par la Gestapo, et les avocats chrétiens, eux, avaient peur de défendre la cause des Juifs.
Si Dieu ne nous venait pas en aide, il n'y aurait pas de salut pour nous. Personne ne pouvait être sûr qu'il ne disparaîtrait pas le lendemain derrière les barbelés électriques d'un camp de concentration, dont il ne reviendrait pas, sinon le corps et l'âme brisés par les mauvais traitements.

Marta Appel

Il ne faut pas s'y habituer ! Tel est le cri que nous avons lancé un jour dans le groupe d'autodéfense. S'habituer au spectacle quotidien des Juifs privés de leurs droits, s'habituer à cette évolution qui se fait sans bruit. Ce cri d'alarme, nous l'avons lancé lorsque le Troisième Reich fêtait ses six premiers mois d'existence ; entre-temps, il aura atteint, dans quelques mois, son cinquième anniversaire, lui qui est à l'origine de l'explosion d'antisémitisme la plus forte sur cette terre. On ne doit pas s'y habituer : s'habituer à être dépouillé de ses droits et de sa dignité, s'habituer à voir là-bas déverser constamment des tombereaux d'ordures sur les Juifs, s'habituer à la souffrance des émigrés et au dépérissement d'un rameau sain du peuple juif.

Hans Lichtwitz

Ses parents le firent inscrire dans une école juive. L'un de ses nouveaux camarades de classe l'emmena à une réunion de son groupe de jeunesse juif. Etre juif ne lui avait apporté jusqu'à présent que souci et chagrin. A présent il apprenait à être fier de son judaïsme. Lorsqu'ils étaient ensemble dans le groupe, il se sentait libre et heureux. Il lisait beaucoup maintenant, se plongeait dans 3 500 ans d'histoire juive, lisait l'histoire des Juifs héros de la liberté, comme les Macchabées, des prophètes intrépides et du monde religieux du hassidisme. Friedrich devint membre d'un groupe sioniste. Dans des conférences, on assurait que c'était la fin des souffrances des Juifs et le début d'une nouvelle époque. Il fit aussi le rêve de Theodor Herzl et de Martin Buber. Friedrich décida de partir pour être paysan et pionnier en Palestine. Il y eut des disputes violentes avec ses parents. « Nous sommes allemands, lui avait dit son père, que nous importe ce désert de Palestine. Nous étions et nous sommes des Allemands. Nous parlons l'al-

lemand et nous avons des sentiments allemands! Je ne me laisserai pas prendre ma germanité par ce Gueularkovski qui vient d'on ne sait où (il parlait d'Hitler) et par cette pègre en uniforme qui se saoûle à la bière. — Mais où sont donc tes Allemands? rétorquait alors Frédéric, où sont tes amis, où sont tes camarades du front? Si les Allemands ne nous veulent pas, nous n'avons pas besoin d'eux. Reconnais le peuple auquel tu appartiens. Ton pays, ce n'est pas l'Allemagne, c'est Eretz Israël.» C'étaient de mauvaises querelles, non seulement à cause de la violence du débat, mais aussi parce que c'était apparemment un dialogue de sourds.

Günther B. Ginzel

Mes chers compatriotes! Il y va de notre jeunesse, de l'avenir du judaïsme!
Les jeunes Juifs, qui subissent des pressions économiques et psychologiques aussi fortes que les personnes âgées, n'ont aucune possibilité de se rencontrer en petits groupes avec des jeunes de leur âge, pour parler à cœur ouvert en oubliant les soucis et les ennuis quotidiens.
Il faut que la jeunesse puisse se détendre de temps en temps, s'abandonner à la joie et à la gaieté. Il ne faut pas que les jeunes soient constamment préoccupés par le sort qui les frappe. Seule la volonté d'organiser la vie peut faire jaillir une nouvelle énergie vitale. Quand on ne pense qu'aux soucis qui vous tiennent à la gorge, on perd le courage de vivre, on ne sait plus ce que sont la joie et la gaieté.
Nous pouvons faire quelque chose! Nous voulons donner à notre jeunesse l'occasion de se rencontrer, de se connaître, de dialoguer, sans se préoccuper de la misère de l'époque. Nous nous tiendrons à l'écart de toute querelle religieuse, idéologique et politique, notre entreprise sera fondée seulement sur le sentiment de notre commune appartenance. Et si nous faisons rire et danser la jeunesse, ne levez pas une main menaçante pour rappeler la gravité du moment. Pensez plutôt au temps de votre propre jeunesse, aux heures heureuses que vous avez connues dans votre pays.
Pour atteindre le but que nous nous sommes fixé, nous avons besoin de votre aide: amenez-nous vos jeunes, incitez vos enfants et petits-enfants à venir aux réunions que nous organisons. Communiquez-nous sur la carte ci-jointe les adresses de nos jeunes compatriotes, pour que nous puissions les attirer à nous. Nous ne voulons pas former de groupe de jeunes, nous voulons que notre jeunesse, dans le cadre de nos réunions, vienne à nous et, dans notre cercle, se détende quelques heures, dépose le fardeau de l'époque. Il y va de notre jeunesse, de l'avenir du judaïsme!

Verband Jüdischer Heimatvereine

A droite: *prière du matin à bord d'un bateau conduisant des émigrés en Amérique du Sud. Photographie de B Federmeyer. 1938.*

En dehors de toutes les autres tâches qui nous incombaient, nous étions occupés depuis des semaines à préparer un grand nombre d'enfants à leur départ pour la Palestine. Les enfants juifs étaient tout aussi bouillants d'enthousiasme à l'idée de construire une nouvelle patrie en Palestine, que la jeunesse allemande à l'idée d'édifier la nouvelle Allemagne. Ils arrivaient en foule pour s'inscrire, et tous s'efforçaient de se mettre dans les premiers convois. Ce zèle n'était pas seulement dû au désir de fuir l'Allemagne qui les diffamait et les haïssait, il était aussi inspiré par l'idée de la noble et sainte tâche qui les attendait en Palestine et qui donnerait un sens à leur vie. Dans aucun pays au monde, l'idée de reconstruire la Palestine n'avait trouvé autant de détracteurs qu'en Allemagne, dans aucun pays au monde les sionistes n'avaient été combattus avec autant de virulence. L'ancienne génération rejetait résolument le sionisme. «Par la religion, nous sommes juifs, mais politiquement, nous sommes des Allemands», ce principe était ancré dans l'esprit des Juifs allemands. La haine et la persécution ne pouvaient pas détruire l'amour que nous portions à notre pays. C'est pourquoi l'enthousiasme des jeunes Juifs pour la Palestine suscitait de graves conflits dans bien des familles.

Marta Appel

A gauche: *l'émigration était devenue un rêve. Les pays les plus exotiques étaient évoqués, les plans les plus invraisemblables envisagés, mais ceux qui pouvaient se procurer et s'offrir le visa salvateur restaient minoritaires. Photographie d'Abraham Pisarek Vers 1938*
Ci-dessous: *bureau de l'émigration à Berlin. 1935.*
Page ci-contre: *en gare de Berlin, des parents se séparent de leurs enfants qui, grâce à la Alijah, pouvaient se réfugier en Palestine. Ce sont environ 4 000 enfants qui ont pu ainsi être sauvés jusqu'à l'automne 1939. Photographie d'Abraham Pisarek. 1936*

Si je puis apporter ici une première réponse, provisoire, à la question de savoir de combien de patries l'homme a besoin, je dirais volontiers que moins il peut en emporter avec lui, plus il en a besoin. Car il existe bien quelque chose qui ressemble à une patrie mobile, ou du moins à un succédané de pays natal. Ce peut être une religion comme le judaïsme. « L'an prochain à Jérusalem » se sont promis de tout temps, les Juifs, dans le rituel de Pâques ; l'important n'était même pas d'arriver vraiment en Terre Sainte, il suffisait de prononcer ensemble cette formule et de se savoir unis dans l'espace magique du pays du dieu Yahvé.

Jean Améry

Je vois bien que je serai toujours seul, juif, germanophone, en france, juif sans dieu, sans connaissance de notre passé, germanophone, mais résolu à ne pas laisser la langue allemande s'étioler et se faner, comme mes compatriotes en france, en l'absence de lecteurs... jamais je ne serai chez moi dans la poésie française, car je rêve et je pense en allemand. désormais, je suis donc condamné par Hitler à être totalement apatride, étranger.

Carl Einstein

Vous savez tous que je n'ai jamais fait quoi que ce soit qui puisse nuire à l'Allemagne. Vous savez que, dès avant d'entreprendre mon voyage en Amérique, j'ai écrit à mes amis américains que je ne parlerais de l'Allemagne ni en public, ni en privé, d'une part parce que je ne suis plus autorisée à représenter les affaires culturelles allemandes, et d'autre part parce que je ne veux rien dire de désobligeant sur le pays dans lequel ma famille a vécu 225 ans.
Vous savez que j'ai toujours cru inébranlablement à la victoire du Bien dans la nature humaine, que ce fut le but de mon existence. Je continuerai à le faire, « selon la loi d'après laquelle je suis entrée ».

Alice Salomon

Il n'y a pas de « nouveau pays ». Le pays, c'est celui dans lequel on a passé son enfance et sa jeunesse. Quand on l'a perdu, on reste un homme perdu, quand bien même on aurait cessé d'être un vagabond à l'étranger, d'errer comme un homme ivre, quand bien même on aurait appris à poser le pied sur le sol avec une certaine assurance.

Jean Améry

Par ailleurs, j'avais aussi des preuves éloquentes de la haine débordante de la population aryenne contre le régime actuel des chemises brunes. Une vieille paysanne ne put s'empêcher de lancer un juron bien allemand contre la peste brune, si fort que je dus la prier d'être plus prudente à l'avenir. Tandis que je m'entretenais avec cette femme, les paysans arrivaient toujours plus nombreux avec leurs femmes. En apprenant que j'émigrais en Amérique, ils gardèrent tout d'abord le silence, puis le plus grand d'entre eux dit: «Qui est-ce qui va s'occuper de vendre notre vin, maintenant?» Tous m'invitèrent à venir une dernière fois chez eux boire un verre de vin. A cause du peu de temps dont je disposais, je fus contraint de refuser, mais en l'espace d'un quart d'heure, huit femmes arrivèrent, toutes apportaient un cadeau d'adieu dans leur tablier — du beurre, des oeufs, du pain, de l'eau-de-vie de cerises et un poulet frais. J'étais très touché de ces attentions. J'avais déjà fait mes adieux et remercié tout le monde et je me préparais à monter dans la voiture, lorsque la fille du maire apporta un gros bouquet de muguet pour ma femme. Je me souviens encore de ces instants, où j'ai vu pour la dernière fois la vieille Allemagne telle qu'elle était vraiment!

Friedrich Weil

L'émigration ne fut pour moi que la confirmation d'une exclusion dont j'avais fait l'expérience dès mon plus jeune âge. Je n'avais jamais possédé de sol où je me sente chez moi.

Peter Weiss

A l'époque, on se racontait entre émigrants l'histoire du Juif qui avait l'intention de partir pour l'Uruguay. Comme ses amis de Paris s'étonnaient de le voir partir si loin, il leur demanda: «Loin d'où?»

Peter Szondi

Mon coeur battait à se rompre.
A l'appel: lève-toi, et pars!
Je réponds à l'appel, et je pleure
Je pleure mon coeur orphelin.
Mille ans se sont éteints.

Karl Wolfskehl

Ne nous abusons pas, les trois faits suivants ont une grande importance: premièrement, la majorité des émigrants allemands sont des Juifs; deuxièmement, l'antisémitisme couve dans la plupart des pays; et troisièmement, parmi les reproches que l'on fait au Troisième Reich, celui de son antisémitisme bestial est celui qui aura le moins d'impact.
Il serait plus juste de dire, au contraire: l'antisémitisme du Troisième Reich est l'un des instruments les plus efficaces de sa propagande. Il rencontre l'instinct bestial latent dans tout plébéien à l'extérieur du Troisième Reich.

Joseph Roth

Nous avions été chassés d'Allemagne parce que nous étions juifs. Mais à peine avions-nous franchi la frontière que nous étions des «boches»... Pendant sept ans, nous essayâmes ridiculement de jouer le rôle de Français — ou tout au moins de futurs citoyens... Nous étions les premiers «prisonniers volontaires» que l'histoire ait jamais vus. Après que les Allemands eurent envahi le pays, le gouvernement français n'eut plus qu'à changer le nom de la fabrique: emprisonnés parce qu'allemands, on ne nous libéra pas, parce que nous étions juifs.

Hannah Arendt

Dans tout ce que nous avions perdu, une seule chose restait accessible, proche, intacte: la langue. Elle, la langue, n'était pas perdue, oui, en dépit de tout. Mais il lui fallait maintenant cheminer au milieu de ses propres impossibilités à apporter des réponses, passer par un mutisme terrible, passer par les mille ténèbres d'un discours porteur de mort. Elle passa au travers, sans mots pour ce qui s'était passé; mais elle passa au travers , et put reparaître au jour, «enrichie» par cette épreuve. C'est dans cette langue que j'ai tenté d'écrire des poèmes, durant ces années et dans les années qui ont suivi: pour parler, pour m'orienter, pour découvrir le lieu où je me trouvais, la direction dans laquelle j'étais entraîné, pour crayonner l'ébauche d'une réalité mienne.

Paul Celan

Ci-dessus: *« Nous disons adieu à notre beau et grand [illegible] de culte. L'adieu est devenu le destin accablant des Juifs de nos jours. » Le 15 avril 1939, la communauté juive de la « libre ville de Dantzig » se réunit pour la dernière fois dans sa synagogue du Reitbahn, détruite le 9 juin de la même année. Photographie de Douglas Alcombe.*

Ci-dessous: *l'intérieur de la synagogue de la Fasanenstraße, à Berlin, après la Nuit de cristal. 9 novembre 1938.*

Prenons maintenant le peuple juif, ce peuple qui transcende les normes habituelles. Il a été éprouvé par des souffrances sans pareilles, et celles-ci, même si des individus ont capitulé, lui ont donné en tant que tout une grandeur sans pareille, qui est une promesse d'avenir. Souvent, et dans bien des pays, le peuple juif a été dispersé et déchiré, mais il n'a capitulé devant aucune dispersion, devant aucun déchirement. Il a toujours été, tout du moins à ses époques les meilleures, un peuple sans politique, mais en revanche, un peuple animé d'une idée, d'une foi.

Leo Baeck

Voilà ce qu'avait été effectivement le judaïsme, voilà ce qu'il serait toujours: le non-antique dans le monde antique, le non-moderne dans le monde moderne. Voilà ce que le Juif devait être en tant que Juif: le grand non-conformiste de l'Histoire, son grand détracteur. Il était là pour cela. Le combat pour la religion était donc nécessairement un combat pour la préservation de cette identité. L'idée d'un pouvoir en était absente, car elle aurait été en contradiction avec son principe — non pas le pouvoir, mais l'individualité, la personnalité au nom de l'Eternel, non pas le pouvoir, mais la force. L'existence juive vit comme une force dans le monde. Et la force, c'est la grandeur.

Leo Baeck

Religion ? Je suis athée. Nationalisme juif ? Je suis internationaliste. Si l'on en reste à ces deux critères, je ne suis donc pas juif. Mais je suis bien juif en vertu de ma solidarité inconditionnelle avec les victimes de la persécution et de l'extermination. Je suis juif, parce que je vis la tragédie juive comme une tragédie personnelle; parce que je sens le pouls de l'histoire juive; parce que je voudrais consacrer toutes mes forces à faire quelque chose pour garantir aux Juifs, réellement et sans mensonge, la sécurité et l'estime d'eux-mêmes...

Isaac Deutscher

A droite: *Laibisch Banach, un fonctionnaire sioniste connu de Bendzin. Attendre la déportation: pour les Allemands d'origine juive, il n'y avait pas d'alternative à partir de 1940-1941.*

Nous, les errants,
A chaque croisement, une porte nous attend
Derrière, la biche, l'Israël des animaux
Au regard orphelin
Disparaît dans ses forêts bruissantes
Et l'alouette exulte au-dessus des champs dorés
Une mer de solitude se tait avec nous
Devant la porte où nous frappons.
Oh, vous, gardiens armés de glaives flamboyants
Les grains de poussière, sous nos pieds vagabonds
Commencent à chasser le sang dans nos chevilles —
Oh, nous, vagabonds arrêtés devant les portes de la terre.
A saluer les lointains, nos chapeaux ont accroché des étoiles.
Nos corps sont étendus sur le sol comme des mètres pliants
Pour mesurer l'horizon —
Oh nous, les vagabonds,
Vers de terre sous les souliers à venir,
Notre mort sera comme un seuil
Devant vos portes fermées!...

Nelly Sachs

Dans les lieux de rassemblement, les hommes, dégradés par des numéros qu'ils devaient porter autour du cou, attendaient des heures durant, quand ce n'étaient pas des jours entiers. De prétendues nécessités de contrôle justifiaient la confiscation de leurs bagages. Quant au «but du voyage», ignoré mais pressenti par tous, il tenait en un mot: «extermination».
Ci-dessous: *rassemblement de déportés dans la grande halle du marché, à Wiesbaden. 1942*
Page ci-contre: *après la Nuit de cristal, SS et policiers escortent des Juifs berlinois vers un lieu de rassemblement, d'où ils seront transportés dans le camp de concentration de Sachsenhausen. 10 novembre 1938.*

Mais plus on avait cru en l'Allemagne, plus il était difficile de s'arracher à son pays bien-aimé, et plus dur était le châtiment. D'abord, on avait pris aux Juifs leurs métiers, on leur avait interdit de fréquenter les théâtres, les cinémas, les musées, et on avait interdit aux chercheurs d'utiliser les bibliothèques: ils étaient restés par fidélité ou par paresse, par lâcheté ou par orgueil. Ils préféraient subir ces humiliations dans leur patrie plutôt que de se rabaisser à être des mendiants à l'étranger. Puis on leur avait pris leurs domestiques, les radios et les téléphones dans leurs appartements, puis leurs appartements eux-mêmes, puis on leur avait épinglé de force l'étoile de David; comme des lépreux, tout le monde les reconnaîtrait dans la rue, s'écarterait en ricanant de ces parias, de ces bannis. On les priva de tous leurs droits, on se livra avec eux à toutes les violences psychiques, à toutes les violences physiques, pour satisfaire ses caprices ...

Elias Canetti

Ci-dessus: *une petite fille berlinoise: même les enfants étaient contraints de porter l'étoile jaune. Après 1941.*

Au cours de ces heures passées dans sa société, j'avais souvent parlé avec Freud de l'horreur du monde hitlérien et de la guerre. En homme vraiment humain, il était profondément bouleversé, mais le penseur ne s'étonnait nullement de cette effrayante éruption de la bestialité. On l'avait toujours traité de pessimiste, disait-il, parce qu'il avait nié le pouvoir de la culture sur les instincts; maintenant on voyait confirmée de la façon la plus terrible — il n'en était pas plus fier — son opinion que la barbarie, l'instinct élémentaire de destruction ne pouvaient pas être extirpés de l'âme humaine. Peut-être que dans les siècles à venir on trouverait un moyen de réprimer les instincts, tout au moins dans la vie en communauté des nations; dans la vie de tous les jours, en revanche, et dans la nature la plus intime, ils subsistaient comme des forces indéracinables, et peut-être nécessaires pour maintenir une certaine tension. Plus encore le préoccupaient dans ses derniers jours le problème du judaïsme et son actuelle tragédie; en cette matière l'homme de science qui était en lui ne trouvait pas de formule et son esprit lucide, pas de réponse. Il avait récemment publié son étude sur Moïse, dans laquelle il représentait Moïse comme un non-Juif, comme un Egyptien, et par cette indication, qui ne peut guère être fondée scientifiquement, il avait blessé les Juifs pieux tout autant que ceux qui ont le sentiment de leur nationalité. Il regrettait maintenant d'avoir publié ce livre justement aux heures les plus affreuses du judaïsme: «Maintenant qu'on leur prend tout, je leur prends encore le meilleur de leurs hommes.» Je dus lui accorder que chaque Juif était maintenant devenu sept fois plus susceptible, car même au milieu de cette tragédie mondiale, ils étaient les véritables victimes, les victimes partout, parce qu'ils étaient déjà troublés avant le coup qu'on leur portait, sachant partout que tous les malheurs les frappaient les premiers et par sept fois, et que l'homme le plus haineux et le plus furieux de tous les temps voulait justement les abaisser, eux, et les chasser jusqu'aux extrémités de la terre et jusque sous la terre.

Stefan Zweig

Moiche Schulstein
J'AI VU UNE MONTAGNE

J'ai vu une montagne
Plus haute que le Mont-Blanc
Et plus sainte que le mont Sinaï
Ce n'était pas un rêve, — mais la réalité
Une montagne, sur la terre élevée
Je l'ai vue, cette montagne, cette montagne
De chaussures juives à Maidanek

Je l'ai vue, cette montagne, cette montagne, je l'ai vue

Et tout d'un coup, c'était comme un miracle
J'ai vu
Cette montagne qui bougeait, et s'ébranlait,
Et les milliers de chaussures
Se rangeaient toutes seules
Elles se rangeaient par tailles, par paires,
Elles se mettaient en rang
Et elles marchaient...

Ecoutez, écoutez cette marche, écoutez l'hymne
Des chaussures abandonnées — la dernière trace
Des grands, des petits, des enfants, des bagages
Marchandises pour les rangs, pour les couples,
Marchandises pour les générations, pour les années!
L'armée des chaussures, en marche, en marche.

Nous sommes les chaussures, les derniers témoins,
Nous sommes les chaussures des enfants et de leurs grands-parents
De Prague, de Paris, d'Amsterdam.
Nous ne sommes que d'étoffe et de cuir
Et non de chair et de sang — c'est ce qui
Nous a évité, à toutes, la flamme de l'enfer.

Ecoutez, écoutez se mêler le bruit
De tous ces pas: les bottines du rabbin
Et les bottes simples ordinaires
Des simples Juifs, des bouchers
Et les chaussons brodés des enfants
Ils commençaient tout juste à marcher.

Ecoutez la rumeur de toutes ces semelles,
Le craquement des guêtres de cuir du marié,
Les chaussures de soie de la mariée
Ils ne sont pas arrivés jusqu'au dais nuptial
Maintenant, les montants du dais gémissent sur eux
Abandonnés quelque part dans un coin.

Nous, chaussures de Jassy, de Munkacz, d'Athènes,
Nous qui allions au marché et dans les ateliers,
Nous qui allions paisiblement notre chemin,
Dans les épiceries, dans les usines,
Les jardins d'enfants, à l'école.
Maintenant, nous marchons — héritage d'un témoin,
Qui nous a quittées, nous a quittées.

La flamme n'a aimé que les os et la chair,
La gueule de feu nous a goûtées, et rejetées,
Elle nous a crachées dans un coin,
Écoutez, maintenant, écoutez, dans le raclement de nos semelles
Les larmes de l'adieu, le gémissement à mille voix,
Qui nous escorte et marche à notre suite.

Nous, les chaussures, qui allions
nous promener au parc,
Qui conduisions la fiancée et son promis sous le dais nuptial
Nous qui, de génération en génération,
Allions aux fêtes et aux mariages, et près du lit de l'enfant,
Nous qui marquions le pas de la danse, dans le bruit et l'élan,
Nous qui marchions en silence aux enterrements.

Jusqu'à ce qu'un jour, en long cortège funèbre,
Muettes, nous marchions à notre propre enterrement,
Marchions séparées, jeunes et vieilles,
Lorsque la vie sans bruit s'en est allée de nous
Le poison nous a épargnées, il ne nous a pas étouffées,
Je suis bien aise — pas de coeur, pas de gorge, pas de poumon.

Sans arrêt, nous marchons, nous claquons, nous claquons ...
Il n'a pas pu nous attraper,
Le bourreau, nous attraper dans le sac,
Maintenant nous allons le voir, tout le monde va les entendre
Ces pas, qui s'écoulent comme le flot des larmes,
Ces pas, qui rendent le jugement.

Ecoutez, écoutez, et celui qui peut-être
Ne veut nous entendre franchir le seuil des morts,
Ecoutez, nous entrons, nous sortons,
Nous marchons — l'écho défunt d'une vie —
Jamais nous ne vous laisserons de trêve,
Nous marchons, marchons, marchons...

Glossaire

Almemor : tribune (cf. bima).

Asphaltliteratur : « littérature de l'asphalte », désigne la littérature inspirée par le monde de la ville. Par opposition à la littérature du terroir, censée incarner les valeurs intemporelles de l'Allemagne, elle symbolise aux yeux de la réaction la perversion et l'esprit de la décadence.

Bar mitzvah (fém.) : sorte de « confirmation » qui marque la maturité religieuse du garçon, à l'âge de treize ans ; (masc.) : le jeune garçon ainsi confirmé.

Beth Din : tribunal rabbinique.

Beth haMidrash : maison d'étude. Beaucoup de Juifs du peuple s'y réunissent à la fois pour prier et pour étudier.

Betstuben (diminutif Schtübel) : salles de prières.

Bima : estrade de l'officiant à la synagogue.

Birkat hamason : bénédiction du repas.

Bitochen : confiance en Dieu.

Bocher : étudiant de yeshivah.

Brit milah : circoncision.

Burschenschaften (all.) : corporations étudiantes.

Cachrout : ensemble de prescriptions concernant la nourriture.

Centralverein deutscher Staatsbürger jüdischen Glaubens : Union centrale des citoyens allemands de religion juive.

Dayan (héb.) : juge au tribunal rabbinique.

Eretz (Israel) : Terre d'Israël.

Eternel-Cebao : désigne le Dieu des combats.

Ethrog : cédrat. La bénédiction sur l'ethrog fait partie de la fête de Sukkoth.

Gaon de Vilna (Rabbi Elie ben Salomon Zalman) : le plus grand rabbin du monde juif d'Europe orientale au XVIII[e] siècle.

Gemara : commentaire de la Michna. La Michna et la Gemara constituent le Talmud.

Goy : non-juif.

Ha-Tikvah (hébreu : l'espoir) : l'hymne sioniste.

Haggadah : ensemble de textes relatifs à la sortie d'Egypte que le père doit dire au repas du Seder de la Pâque.

Hala, halot (héb.)/halé, halès (yid.) : pain blanc tressé pour le shabbat.

Haloutzim : pionniers.

Hannukah : la fête des Lumières (nov-déc.), qui commémore la victoire des Maccabées et la reconsécration du Temple.

Hassidisme : mouvement de renouveau de la spiritualité juive, qui se développa principalement dans les régions slaves et la Russie. Il fut fondé au XVIII[e] siècle par Israël Baal Shem (dit aussi le Baal Chem Tov, littéralement « Maître du Saint Nom », mort en 1760), qui élabora une nouvelle forme de conscience religieuse caractérisée non par l'enseignement rabbinique, desséché, mais par l'enthousiasme mystique et l'élan vers Dieu, correspondant donc à une revalorisation de la vie intérieure et de la relation personnelle avec Dieu. En ce sens, il est permis de voir une analogie entre le hassidisme et d'autres mouvements religieux mettant l'accent sur la *praxis pietatis* (quiétisme ou piétisme). L'exaltation du sentiment propre au hassidisme a exercé une grande fascination sur les intellectuels préoccupés de la régénération spirituelle du judaïsme (Martin Buber).

Hausjud (all. Juif de la maison) : désigne le colporteur.

Hazan : récitant et chantre tout à la fois.

Heder, pl. hedorim : école primaire pour l'étude de la Bible, dont le maître était entretenu par les parents, distincte de la Talmud Torah, entretenue par la communauté pour les enfants pauvres.

Heimatkunst (all.) : « littérature du terroir ».

Hofjude (all.) : « Juif de Cour ». Le plus connu de ces Juifs (tout à la fois commerçants, financiers et fonctionnaires) qui faisaient carrière au service des princes despotes des petites cours allemandes du XVIII[e] siècle fut le juif Süß, popularisé par le roman de Lion Feuchtwanger, et rendu tristement célèbre par le film nazi antisémite *Jud Süß*.

Huppah : dais nuptial.

Kaddish : prière des orphelins.

Khol-Nidre : premiers mots du texte qui inaugure l'office de la veille du Kippour.

Kiddush : prière sur le vin du shabbat.

Kippa : calotte que porte le Juif pieux.

Kletzmorim : musiciens.

Klogerin : pleureuse.

Kommers (all.) : réunion d'une corporation étudiante.

Luftmensch (all.) : « homme de l'air du temps », qui vit au jour le jour.

Magen David : l'étoile de David.

Matzah, pl. matzot : pain sans levain.

Melamed : enseignant du heder.

Menorah : chandelier.

Mensur (all.) : duel dans les corporations étudiantes.

Mezuzah : petit rouleau de parchemin contenant des versets bibliques. L'étui qui le contient est fixé au montant droit de la porte d'une maison juive.

Michna : première partie du Talmud.

Mikveh : bain rituel.

Minyan : groupe de prière d'au moins 10 hommes.

Mitnagdim : nom donné par les hassidim aux Juifs orthodoxes.

Mitzvah : prescription énoncée dans la Torah.

Moschiach : le Messie.

Motsi : bénédiction du pain.

Nigoun, pl. nigounim : mélodie. La musique joue un rôle très important dans le hassidisme.

Paies : papillottes.

Parashah : section de la Torah, correspondant à des paragraphes ou chapitres.

Parness : dirigeant de la communauté.

Pessah : Pâque.

Purim : fête des sorts. Cette fête joyeuse (« le carnaval juif ») commémore la délivrance des Juifs sous Assuérus et la défaite d'Aman, grâce à l'action de Mardochée et de la reine Esther, épouse d'Assuérus.

Reb : abbréviation de rabbi, employé pour dire « monsieur ».

Rosh haShanah (Roch Hachana) : début de l'année juive (automne). Cette fête marque le début des jours redoutables qui se terminent par le Yom Kippour ou jour du Grand Pardon.

Rosh Hodesh : néoménie. La nouvelle lune est l'objet d'une célébration particulière.

Rov (yid.) : rabbin.

Saujud (all.) : « porc de juif ».

Schlattenschammes : le bedeau de la synagogue.

Schnorrer : mendiant.

Schofar : la corne de bélier dans laquelle on souffle à la synagogue, en particulier pendant les Jours redoutables.

Seder (héb. « ordre ») : le rituel de la soirée de Pessah.

Sefer (héb.) : livre.

Shabbat (héb.)/Schabbes (yid.) : le shabbat.

Shad'han : marieur.

Shavuoth (héb. « semaines ») : fête juive équivalant à la Pentecôte.

Shtetl (Chtettel) : bourgade juive d'Europe de l'Est.

Sidrah : section de la Bible lue pendant le shabbat à la synagogue.

Sim'hat Torah : fête de la joie de la Torah.

Siyoum d'un traité du Talmud : achèvement de l'étude d'un traité.

Streimel/schtraimel : coiffure bordée de fourrure que portent les Juifs pieux les jours de fête et de shabbat.

Sukkoth (pl. de Sukkah, héb. « tente ») : Fête des Cabanes ou des Tabernacles, qui commémore la traversée du désert. Elle commence le 5[e] jour qui suit le Yom Kippour et se termine par la fête de Sim'hat Torah. La famille juive aménage pour l'occasion une cabane de feuillage.

Synagogue (héb. « maison de l'assemblée ») : lieu du culte public, centre spirituel de la communauté. Le nom de « Schul » (« école ») souligne la vocation de la synagogue comme lieu d'étude autant que de prière.

Talith (héb.)/talès (yid.) : châle de prière, porté par les hommes pendant la prière du matin.

Tefillin : phylactères, deux petites boîtes de cuir noir, contenant des passages des Ecritures que l'on attache par des lanières de cuir noir sur la tête et le bras gauche. Portées par les hommes pendant les prières du matin, tous les jours sauf les samedis et les jours de fête.

Torah : désigne le Pentateuque ou l'ensemble de la loi juive.

Tzaddik : le juste, homme qui représente l'idéal moral et religieux. Il a une grande importance dans le hassidisme.

Wandervogel (all : « oiseau migrateur ») : mouvement de jeunesse allemand né à la fin du XIX[e] siècle, caractérisé par la révolte contre la bourgeoisie au nom du retour à la nature. Il fut dissous en 1933.

Wunderrabbis : rabbins miraculeux.

Yeshivah : école supérieure pour l'étude du Talmud.

Yom Kippour : jour du Grand Pardon, dernier des Jours redoutables, jour de jeûne et de prière ininterrompue.

Zohar : *Le Livre de la Splendeur*, l'œuvre principale de la Kabbale, commentaire ésotérique de la Torah (fin du XIII[e]).

Zupfgeigenhansel (all.) : recueil de chants du Wandervogel.

Bibliographie générale

Rachel Salamander dans un camp de personnes déplacées à Föhrenwald, près de Munich. 1954.

Adler, Hans G., *Die Juden in Deutschland. Von der Aufklärung bis zum Nationalsozialismus*, Munich 1987.

Adler, Jankel, *Jankel Adler. Kunst*, Cologne 1984.

Adler-Rudel, S., *Jüdische Selbsthilfe unter dem Naziregime 1933-1939*, Tübingen.

Adorno, Theodor W., *Kulturkritik und Gesellschaft. Prismen. Ohne Leitbild. Gesammelte Schriften*, Francfort 1976 (*Prismes: critique de la culture et de la société*, trad. Geneviève et Rainer Rochlitz, Payot, Paris 1986).

Adorno, Theodor W., *Minima Moralia. Reflexionen aus dem beschädigten Leben*, Francfort 1986 (*Minima Moralia: réflexions sur la vie mutilée*, trad., Payot, Paris 1983.

Agnon, Samuel Josef, *Der Verstoßene*, Francfort 1988.

Altenberg, Peter, *Peter Altenberg. Leben und Werk in Texten und Bildern*, Francfort 1980.

[illegible]gus, Hellmut, *Die Juden in Wien*, Cologne 1988.

[illegible]ndt, Hannah, *Die verborgene Tradition*. Huit essais, Francfort 1984 (*La [illegible]t cachée. Le Juif comme paria* trad. Sylvie Courtine-Denamy, Chris[illegible]ourgois, Paris 1987).

[illegible], Hannah, *Rahel Varnhagen. Lebensgeschichte einer deutschen Jud[illegible] der Romantik*, Munich 1984 (*Rahel Varnhagen. La vie d'une Juive [illegible]nde à l'époque du roma[illegible]isme*, trad. Henri Plard, Tierce, Paris 1986). [illegible], Hannah. *Von der Menschlichkeit in finsteren Zeiten. Rede über Lessing*, Munich 1960.

Arendt, Hannah/Jaspers Karl, *Briefwechsel*, Munich 1985.

Asch, Schalom, *Moses. Der Gott hat gegeben*. Roman, éd. V. Hacken, Zurich 1985.

Assali, Paul, *Juden im Elsaß*, Elster 1984.

Bab, Julius, *Leben und Tod des deutschen Judentums* (éd. H. Haarmann et K. Siebenhaar), Berlin 1988.

Bach, Hans I., *Jacob Bernays. Ein Beitrag zur Emanzipationsgeschichte der Juden und zur Geschichte des deutschen Geistes im 19. Jahrhundert*, Tübingen 1974.

Balck, Leo, *Das Wesen des Judentums*, Wiesbaden 1985.

[illegible]ahr, Erhard, *Nelly Sachs*, Munich 1980.

Barner, Wilfried, *Von Rahel Varnhagen bis Friedrich Gundolf: Juden als deutsche Goethe-Verehrer*, Heidelberg 1988.

Baumann, Guido, *Erinnerungen an Paul Celan*, Francfort 1986.

Bauschinger, Sigrid, *Else Lasker-Schüler. Ihr Werk und ihre Zeit*, Heidelberg 1980.

[illegible]er, Heinz, *Giacomo Meyerbeer*, Reinbek 1980.

[illegible]n, Ruth, *Die Mazzesinsel. Juden in der Wiener Leopoldstadt 1918-1938*, Vienne 1984.

Bein, Alex, *Die Judenfrage. Biographie eines Weltproblems*, Stuttgart 1980.

Bilke, Ingrid, *In den Katakomben. Jüdische Verlage in Deutschland 1933-1938*, Marbach/Neckar 1985.

Ben-Chorin, Schalom, *Mein Glaube – mein Schicksal. Jüdische Erfahrungen*, Fribourg 1984.

Ben-Chorin, Schalom, *Zwiesprache mit Martin Buber*, Gerlingen 1978.

[illegible]n-Sasson, Havim Hillel, *Geschi[illegible] des jüdischen Volkes*. T.1 *Von den Anfängen bis zum 7. Jahr[illegible]* 1981. T.2 *Das Mittelalter. Vom 7 bis zum 17. Jahrh[illegible]* 3 *Vom 17. Jahrhundert bis zur Gegenwart. Die Neu[illegible]*

Benjamin, Walter, *Ba[illegible]ha – Texte, Briefzeugnisse, Aufzeichnungen*, Francfort 1981.

Benjamin, Walter, *Berliner K[illegible]n Neunzehnhundert*, Francfort 1987 (*Sens unique; Enfance berlinoise; Paysages urbains*, trad. Jean Lacoste, Lettres nouvelles Maurice Nadeau, Paris 1988).

Benjamin, Walter, *Gesammelte Schriften*. T. 6: *Fragmente vermischten Inhalts. Autobiographische Schriften*, Francfort 1985 (*Essais*, t. 1 *1922-1934*, t. 2 *1935-1940*, Denoël/Médiations, Paris 1983).

Benz, Wolfgang/Graml, Hermann (éd.), *Biographisches Lexikon zur Weimarer Republik*, Munich 1988.

Bergelson, David, *Das Ende vom Lied*, roman, Munich 1988.

Bermann-Fischer, Gottfried, *Lebendige Gegenwart. Reden und Aufsätze*, Francfort 1987.

Berthelsen, Detlef, *Alltag bei Familie Freud*, Hambourg 1987.

Best, Otto F., *Mameloschen – Jiddisch, eine Sprache und ihre Literatur*, Francfort 1988.

Biographisches Handbuch der deutschsprachigen Emigration nach 1933 (éd. Institut für Zeitgeschichte et alt.), t. 1: H. A. Strauss, *Politik, Wirtschaft, Öffentliches Leben*, Munich 1980. t. 2: H. A. Strauss et alt., *Sciences, Arts and Literature*, Munich 1983. t. 3: *Gesamtregister/Index*, Munich 1983.

Bloch, Ernst, *Werkausgabe in 17 Bänden* (édition des oeuvres en 17 tomes), Francfort 1985.

Blumberg, H. M., *Chaim Weizmann. His Life and Times*, Berlin 1975.

Boehlich, Walter (éd.), *Der Berliner Antisemitismusstreit*, Francfort 1988.

Börne, Ludwig/Heine, Heinrich, *Ludwig Börne und Heinrich Heine. Ein deutsches Zerwürfnis*, Nördlingen 1986.

Borries, Achim v., *Selbstzeugnisse des deutschen Judentums 1861-1945*, Francfort 1988.

Breuer, Mordechai, *Jüdische Orthodoxie im Deutschen Reich 1871-1918. Die Sozialgeschichte einer religiösen Minderheit*, Francfort 1986.

Broch, Hermann, *Briefe von 1929 bis 1951*, Francfort 1957 (*Lettres de 1929 à 1951*, Gallimard, Paris 1961).

Brocke, Michael (éd.), *Die Erzählungen des Rabbi Nachmann von Bratzlaw*, Reinbek 1989.

Brod, Max, *Der Prager Kreis*, Francfort 1979.

Brod, Max, *Streitbares Leben. Autobiographie*, Francfort 1979. (*Une vie combative*, trad. Albert Kohn, Gallimard, Paris 1964)

Bronsen, David, *Joseph Roth und die Tradition. Eine Aufsatz – und Materialsammlung*, Cologne 1975.

Buber, Martin, *Begegnung. Autobiographische Fragmente*, Heidelberg 1986 (*Fragments autobiographiques*, trad. Robert Dumont, Stock, Paris 1985).

Buber, Martin, *Der Weg des Menschen nach der chassidischen Lehre*, Heidelberg 1981 (*Le chemin de l'homme: d'après la doctrine hassidique*, trad. Wolfgang Heumann, Le Rocher, Paris 1989).

Buber, Martin, *Die Erzählungen der Chassidim*, Stuttgart 1987 (*Les récits hassidiques*, trad. Armel Guerne, Le Rocher, Paris 1978).

Buber, Martin, *Ein Land und zwei Völker. Zur jüdisch-arabischen Frage*, Francfort 1983 (*Une terre et deux peuples*, Paris Lieu commun, 1985).

Buber, Martin, *Pfade in Utopia. Über Gemeinschaft und deren Verwirklichung*, Heidelberg 1985 (*Utopie et socialisme*, Paris Aubier Montaigne, 1977).

Bunzl, John, *Sportklub Hakoah. Jüdischer Sport in Österreich 1909-1987*, Vienne 1987.

Bunzl, John/Marin, Bernd, *Antisemitismus in Österreich. Sozialhistorische und soziologische Studien*, Innsbruck 1987.

Calimani, Ricardo, *Die Kaufleute von Venedig. Die Geschichte der Juden in der Löwenrepublik*, Düsseldorf 1988.

Canetti, Elias, *Das Augenspiel. Lebensgeschichte 1931-1937*, Munich 1985 (*Jeux de regard. Histoire d'une vie 1931-1937*., trad. Walter Weideli, Albin Michel, Paris 1987).

Canetti, Elias, *Die Fackel im Ohr. Lebensgeschichte 1921-1931*, Munich 1982. (*Le flambeau dans l'oreille. Histoire d'une vie 1921-1931*, trad. Michel-François Demet, Albin Michel, Paris 1982).

Canetti, Elias, *Die gerettete Zunge. Geschichte einer Jugend*, Munich 1983. (*La langue sauvée. Histoire d'une jeunesse 1905-1921*, trad. Bernard Kreiss, Albin Michel, Paris 1980).

Canetti, Elias. *Die Provinz des Menschen. Aufzeichnungen 1942-1972*, Francfort 1986 (*Le territoire de l'homme: réflexions 1952-1972*, Albin Michel, Paris 1978).

Chagall, Bella, *Brennende Lichter*, Reinbek 1986. (*Lumières allumées*, trad. Ida Chagall, Gallimard, Paris 1973).

Chalfen, Israel, *Paul Celan. Eine Biographie seiner Jugend*, Francfort 1983 (*Paul Celan: biographie de jeunesse*, Plon, Paris 1989).

Claussen, Detlev, *Vom Judenhab zum Antisemitismus*, Cologne 1987.

Dahm, Volker, *Das jüdische Buch im Dritten Reich*. t; 1: *Die Ausschaltung der jüdischen Autoren*, Verleger und Büchhändler, Francfort 1979.

Dawidowicz, Lucy S., *Der Krieg gegen die Juden. 1933-1945*, Wiesbaden 1975.

Der Fiedler vom Ghetto. Jiddische Gedichte aus Polen, Berlin 1985.

Der Nister (Pinchas Kahanowitsch) .Unterm Zaun. Jiddische Erzählungen, Francfort 1988.

Deutscher, Isaac, *Der nichtjüdische Jude. Essays*, Berlin 1988.

Deutschkron, Inge, *Berliner Juden im Hintergrund*, Berlin 1980.

Die jüdische Emigration aus Deutschland 1933-1941. Die Geschichte einer Austreibung, Francfort 1985.

Diederichs, Ulf et alt (éd.) *Ostjüdische Geschichten*, Munich 1988.

Dinse, Helmut/Liptzin, Sol, *Einfuhrung in die jiddische Literatur*, Tübingen 1978.

Döblin, Alfred, *Ausgewahlte Werke in Einzelbänden. Autobiographische Schriften und letzte Aufzeichnungen*, Olten 1980.

Döblin, Alfred, *Briefe*, Munich 1988.

Döblin, Alfred, *Reise in Polen*, Olten1968.

Doubnov, Simon, *Geschichte des Chassidismus*, Francfort 1981.

Doubnov, Simon, *Weltgeschichte des jüdischen Volkes* (trois tomes), Jérusalem 1971.

Drewitz, Ingeborg, *Berliner Salons. Gesellschaft und Literatur zwischen Aufklärung und Industriezeitalter*, Berlin 1984.

Dubrovic, Milan, *Veruntreute Geschichte. Die Wiener Salons und Literatencafés*, Vienne 1985.

Eban, Abba, *My people: The Story of the Jews*, West Orange NJ 1968 (Mon peuple: Histoire du peuple juif, Buchet Chastel, Paris 1970).

Ehrlich, Josef, *Schabbat*, Tel Aviv 1970 (La flamme du Shabbath, trad. Marc Rittel, Plon/Terre Humaine, Paris 1978).

Ein Ghetto im Osten. Wilna. (préface de H. A. Strauss. Reprint de l'édition de 1931, Berlin 1985.

Einstein, Albert, *Ausgewählte Texte*, Munich 1986.

Einstein, Albert, *Mein Weltbild*, Zurich 1986 (*Comment je vois le monde*, trad. R. Hanrion, Flammarion, Paris 1989).

Einstein, Albert/Freud, Sigmund, *Warum Krieg?* Correspondance, Zurich 1972.

Elbogen, Ismael/Sterling, Eleonore, *Die Geschichte der Juden in Deutschland*, Francfort 1988.

Eloesser, Arthur, *Vom Ghetto nach Europa. Deutsche Juden im geistigen Leben des XIX. Jahrhunderts*, Berlin 1988.

Engelmann, Bernt, *Deutschland ohne Juden. Eine Bilanz*, Berlin 1988.

Erich, Renata M./Höfer, Edmund, *Ojtser. Das Schtetl in der Moldau und Bukowina heute*, Vienne 1988.

Eschwege, Helmut, *Die Synagoge in der deutschen Geschichte. Eine Dokumentation*, Wiesbaden 1988.

Exilforschung. Ein internationales Jahrbuch (éd. T. Koebner et al) t. 4: *Das jüdische Exil und andere Themen*, Munich 1986.

Feuchtwanger, Lion/Zweig, Arnold, *Briefwechsel 1933-1958*, Francfort 1986.

Fiedler, Leonhard M., *Max Reinhardt*, Reinbek 1981.

Fittko, Lisa, *Mein Weg über die Pyrenäen. Erinnerungen 1940/41*, Munich 1988 (*Le chemin des Pyrénées: souvenirs 1940-1941*, trad. Léa Marcou, Maren Sell, Paris 1987).

Flade, Roland, *Die Würzburger Juden. Ihre Geschichte vom Mittelalter bis zur Gegenwart mit vielen Fotos und Augenzeugenberichten*, Würzburg 1987.

Flesch-Brunningen, Hans, *Die verführte Zeit. Lebenserinnerungen* (éd. et postface M. Mixner), Vienne 1988.

Flucht und Exil (éd. P. Strelka). Textes de M. Brod, H. Broch, M. Sperber, T. Mann, A. Polgar, H. Sahl et alt., Francfort 1988.

Freeden, Herbert, *Die jüdische Presse im Dritten Reich*, Tübingen 1987.

Freeden, Herbert, *Jüdisches Theater im Nazi-Deutschland*, Berlin 1964.

Freud, Sigmund, *Briefe 1873-1939*, Francfort 1980.

Freud, Sigmund, *Gesammelte Werke. Texte aus den Jahren 1885-1935*, Francfort 1987.

Freud, Sigmund, *Sein Leben in Bildern und Texten*, Francfort 1985.

Freud, Sigmund, *Studienausgabe* (en 10 volumes), Francfort 1981 (*Œuvres complètes: psychanalyse*, dir. André Bourguignon, Pierre Cotet, Jean Laplanche, trad. nouvelles, PUF, Paris, en cours de publication).

Freud, Sigmund, (*Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, trad. Denis Messier, Gallimard, Paris 1988).

Freud, Sigmund/Zweig, Arnold, *Briefwechsel*, Francfort 1984.

Freund, Gisele, *Photographien*, Munich 1985.

Gay, Peter, *Die Republik der Aubenseiter. Geist und Kultur in der Weimarer Zeit 1918-1933*, Francfort 1987.

Gay, Peter, *Freud, Juden und andere Deutsche. Herren und Opfer in der modernen Kultur*, Munich 1988.

Geiger, Ludwig, *Geschichte der Juden in Berlin*, Berlin 1986.

Geschichten aus dem Ghetto. Eine Anthologie deutschsprachiger Ghetto-Geschichten aus dem 19. Jahrhundert (éd. J. Hermand), Francfort 1987.

Gesichter einer verlorenen Welt. Fotos aus dem Leben des polnischen Judentums 1864-1939 (éd. Yivo Institut), New York 1982.

Gidal, Nachum T., *Die Juden in Deutschland von der Römerzeit bis zur Weimarer Republik*, Munich 1988.

Gilbert, Martin, *Endlösung. Die Vertreibung und Vernichtung der Juden. Ein Atlas*, Reinbek 1982.

Ginzel, Günter B., *Judischer Alltag in Deutschland 1933-1945. Fotografierte Zeitgeschichte*, Düsseldorf 1984.

Goldstein, Walter B., *Der Glaube Martin Bubers*, Jérusalem 1969.

Goldstein, Walter B., *Tausend Jahre Europa und die Juden*, Jérusalem 1983.

Gombrich, Ernst H., *Aby Warburg: An Intellectual Biography*, Chicago 1986 (*Aby Warburg: une biographie intellectuelle*, Paris).

Gorion, Micha Josef, *Born Judas*. 1re partie: *Legenden, Märchen und Erzählungen*, éd. E. bin Gorion, Francfort 1959.

Grab, Walter, *Deutsche Aufklärung und Judenemanzipation* in: *Jahrbuch des Inst. f. Dt. Geschichte*, fascicule 3, Tel Aviv 1980.

Graetz, Heinrich, *Volkstümliche Geschichte der Juden*, cassette de six volumes, Munich 1985.

Graf, Oskar Maria, *Gelächter von außen. Aus meinem Leben 1918-1933*, Munich 1985.

Greive, Hermann, *Grundzüge der Geschichte des modernen Antisemitismus in Deutschland*, Stuttgart 1983.

Grimm, Gunter E./Bayerdörfer Hans-P., *Im Zeichen Hiobs. Jüdische Schriftsteller und deutsche Literatur im 20. Jahrhundert*, Francfort 1984.

Gstrein, Heinz, *Jüdisches Wien*, Vienne 1984.

Haas, Willy, *Die literarische Welt. Lebenserinnerungen*, Fischer1983.

Habermas, Jürgen, *Philosophisch politische Profile*, Francfort 1981 (*Profils philosophiques et politiques*, trad. Françoise Dastur, Jean-René Ladmiral, Marc B. de Launay, Gallimard, Paris 1987).

Hamburger, Ernest, *Juden im öffentlichen Leben Deutschlands. Regierungsmitglieder, Beamte und Parlamentarier in der monarchistischen Zeit 1848-1918*, Tübingen 1968.

Hammer-Schenk, Harold, *Synagogen in Deutschland. Geschichte einer Baugattung im 19. und 20. Jahrhundert*, Hambourg 1981.

Häusler, Wolfgang, *Das galizische Judentum in der Habsburger Monarchie. Im Lichte zeitgenössischer Publizistik und Reiseliteratur von 1772 bis 1848*, Munich 1979.

Heer, Friedrich, *Gottes erste Liebe. Die Juden im Spannungsfeld der Geschichte*, Berlin 1986.

Heilborn, Ernst, *Die gute Stube. Berliner Geselligkeit im 19. Jahrhundert*, Berlin 1987.

Heilbut, Anthony, *Kultur ohne Heimat. Deutsche Emigranten in den USA nach 1930*, Weinheim 1987.

Hempel, Henri Jacob, *« Wenn ich schon ein Fremder sein muß... » Deutsch-jüdische Emigranten in New York*, Berlin 1984.

Herz, Henriette, *Berliner Salon. Erinnerungen und Porträts*, Berlin 1984.

Herzl, Theodor, *Der Judenstaat. Versuch einer modernen Lösung der Judenfrage*, Stuttgart 1988 (*l'Etat des Juifs*, trad. et notes de Claude Klein, La Découverte, Paris 1990).

Herzl, Theodor, *« Wenn ihr wollt, ist es kein Märchen». Altneuland — der Judenstaat*, Francfort 1985.

Hetmann, Frederik, *Rosa L. Die Geschichte der Rosa Luxemburg und ihrer Zeit*, Francfort 1987.

Heuer, Renate, *Bibliographica Judaïca. Verzeichnis jüdischer Autoren deutscher Sprache*, t. 1: *A-K*, Francfort 1982; t. 2: *L-R*, avec compléments, index des pseudonymes et des noms géographiques, Francfort 1985; t. 3: *S-Z*, Francfort 1988.

Heyworth, Peter, *Ecrits et entretiens: souvenirs, propos et esquisses. Otto Klemperer*, Hachette, Paris 1985)

Heyworth, Peter, *Otto Klemperer. Dirigent der Republik 1885-1933*, Berlin 1988.

Hilberg, Raul, *The Destruction of the European Jews*, 3 t., éd. rév. New York 1985 (*La destruction des Juifs en Europe*, trad. Marie-France de Paloméra, André Charpentier, Fayard, Paris 1988).

Hiller, Kurt, *Leben gegen die Zeit. Erinnerungen*, Reinbek 1973.

Hirsch, Helmut, *Marx und Moses. Karl Marx zur «Judenfrage» und zu Juden*, Hambourg 1980.

Hoffmann, Hilma/Schobert, W., *Von Babelsberg nach Hollywood. Filmemigranten aus Nazideutschland*. Catalogue d'exposition, Francfort 1987.

Horch, Hans Otto (éd.), *Judentum, Antisemitismus und europäische Kultur*, Tübingen 1988.

Horkheimer, Max, *Dialektik der Aufklärung und Schriften 1940-1950*, Francfort 1987 (*La dialectique de la raison*, Gallimard, Paris 1983).

Horkheimer, Max, *Notizen 1950-1969 und Dämmerung*, Francfort 1974.

Iggers, Wilma (éd.), *Die Juden in Böhmen und Mähren. Ein historisches Lesebuch*, Munich 1986.

Jäckel, Eberhard/Rohwer, Jürgen, *Der Mord an den Juden im Zweiten Weltkrieg. Entschlubbildung und Verwirklichung*, Stuttgart 1985.

Jacobi, Lotte, *Rubland 1932/33*, éd. M. Beckers et E. Moortgat, Berlin 1988.

Jacobi, Ruth L., *Heinrich Heines jüdisches Erbe*, Bonn 1978.

Jersch-Wenzel, Stefi, *Deutsche — Polen — Juden. Ihre Beziehungen von den Anfängen bis ins 20. Jahrhundert. Ein Tagungsbericht*, Berlin 1987.

Jiddische Sprichwörter. Je länger ein Blinder lebt, desto mehr sieht er, Francfort 1965.

Juden in der deutschen Literatur. Symposium germano-israëlien, Francfort 1985.

Jungk, Peter S., *Franz Werfel. Eine Lebensgeschichte*, Francfort 1987.

Kafka, Franz, *Brief an den Vater*, Francfort 1986 (*Lettre au père*, trad. Marthe Robert, Gallimard, Paris 1957.)

Kafka, Franz, *Briefe an Felice und andere Korrespondenz aus der Verlobungszeit*, Francfort 1988 (*Œuvres complètes*, trad. Marthe Robert, Claude David, Jean-Pierre Danès, Gallimard/La Pléiade, Paris 1984).

Kafka, Franz, *Briefe an Milena*, Francfort 1986 (*Œuvres complètes*, trad. Marthe Robert, Claude David, Jean-Pierre Danès, Gallimard/La Pléiade, Paris 1984).

Kafka, Franz, *Eine innere Biographie in Selbstzeugnissen*, Francfort 1983.

Kafka, Franz, *Tagebücher 1910-1923*, Francfort 1984 (*Journal*, trad. Marthe Robert in: *Œuvres complètes*, Gallimard/La Pléiade, Paris 1984)

Kampf, Abraham, *Jüdisches Erleben in der Kunst des 20. Jahrhunderts*, Weinheim 1987.

Kantorowicz, Alfred, *Exil in Frankreich. Merkwürdigkeiten und Denkwürdigkeiten*, Hambourg 1983.

Karpeles, Gustav, *Geschichte der jüdischen Literatur*, Graz 1963.

Kauffeldt, Rolf, *Erich Mühsam. Literatur und Anarchie*, Stuttgart 1984.

Kedourie, Eli, *Die jüdische Welt. Offenbarung, Geschichte und Prophetie*, Francfort 1980.

Kessler, Harry Graf, *Walther Rathenau. Sein Leben und sein Werk*, Francfort 1988.

Klüsener, Erika, *Else Lasker-Schüler*, Reinbek 1985.

Knobloch, Heinz, *Herr Moses in Berlin. Ein Menschenfreund in Preuben. Das Leben des Moses Mendelssohn*, Berlin 1987.

Koester, Rudolf, *Joseph Roth*, Reinbek 1982.

Koestler, Arthur, *Als Zeuge der Zeit. Die Abenteuer meines Lebens*, Francfort 1983.

Kolitz, Zwi, *Jossel Rackower spricht zu Gott*, Neu-Isenburg 1985.

Konzentrationslager Dachau 1933-1945, Dachau 1978.

Köpcke, Wulf, *Lion Feuchtwanger*, Munich 1983.

Krinsky, Carol Herselle, *Europas Synagogen. Aurchitektur, Geschichte und Bedeutung*, Stuttgart 1988.

Krohn, Claus D., *Wissenschaft im Exil. Deutsche Sozial — und Wirtschaftswissenschaftler in den USA und die New York Schoof for Social Research*, Francfort 1987.

Kühner, Hans, *Der Antisemitismus der Kirche. Genese, Geschichte und Gefahr*, Zurich 76.

Kwiet, Konrad/Eschwege, Helmut, *Selbstbehauptung und Widerstand. Deutsche Juden im Kampf um Existenz und Menschenwurde 1933-1945*, Hambourg 1984.

Laqueur, Walter, *History of Zionism*, Cambridge 1976 (*Histoire du sionisme*, Calmann-Lévy, Paris 1973)

Lasker-Schüler, Else, *« Was soll ich hier? » Exilbriefe an Salman Schocken*, Heidelberg 1986.

Lassalle, Ferdinand, *Reden und Schriften*, Berlin 1987.

Lessing, Theodor, *Der jüdische Selbsthaß*, Munich 1984.

Licharz, Werner, *Leo Baeck — Lehrer und Helfer in schwerer Zeit*, Francfort 1983.

Liebermann, Max, *Die Phantasie in der Malerei*, Francfort 1978.

Liebeschütz, Hans, *Von Georg Simmel zu Franz Rosenzweig. Studien zum jüdischen Denken im deutschen Kulturbereich*, Tübingen 1970.

Lilien, Ephraim, *Briefe an seine Frau*, Francfort 1985.

Löwith, Karl, *Mein Leben in Deutschland vor und nach 1933. Ein Bericht von 1940*, Stuttgart 1986 (*Ma vie en Allemagne avant et après 1933*, trad. Monique Lebedel, Hachette, Paris 1988).

Lutzeler, Paul-Michael, *Hermann Broch. Eine Biographie*, Francfort 1988.

Luxemburg, Rosa, *Ich umarme Sie in großer Sehnsucht. Briefe aus dem Gefängnis 1915-1918*, Berlin 1986 (*J'étais, je suis, je serai! Correspondance 1914-1919*, trad. G. Haupt, G. Badia, J. Petit. C. Weill, Maspéro, Paris 1977).

Mahler, Gustav, *Im eigenen Wort — im Worte der Freunde. Selbstbildnis*, Zurich 1958.

Mahler, Gustav/Blaukopf, H., *Briefe*, Munich 1983 (*Correspondance 1888-1911, Gustav Mahler, Richard Strauss*, trad. Martin Koltenecker, Coutaz B. 1989).

Maimonide, Moïse (Moses bein Maïmon), *Eine Abhandlung zur jüdischen Ethik und Gottes Erkenntnis*, Hambourg 1981.

Manger, Itzik, *Das Buch fun Gan Eden (Das Buch vom Paradies)*, Genève/ Hambourg 1963.

Maor, Maimon, *Max Horkheimer*, Berlin 1981.

Marcuse, Ludwig, *Ludwig Börne. Aus der Frühzeit der deutschen Demokratie*, Zurich 1986.

Marcuse, Ludwig, *Sigmund Freud. Sein Bild vom Menschen*, Zurich 1986.

Marwedel, Rainer, *Theodor Lessing 1872-1933. Eine Biographie*, Darmstadt 1987.

Mattenklott, G., *Die Exotik der Ostjuden in Deutschland* in *Die andere Welt*, éd. T. Koebner/G.Pickerodt, Francfort 1987.

Mattenklott, G./Schlaffer, Hannelore et Heinz (éd.), *Deutsche Briefe 1750-1950*, Francfort 1988.

Maurer, Trude, *Ostjuden in Deutschland 1918-1933*, Hambourg 1986.

Mayer, Hans, *Ein Deutscher auf Widerruf. Erinnerungen*, Francfort 1984.

Mayer, Hans, *Wir Außenseiter*. (Discours de Graz 1981), Francfort 1983.

Mehring, Walter, *Die verlorene Bibliothek. Autobiographie einer Kultur*, Berlin 1978.

Meier-Ude, Klaus/Senger, Valentin, *Die jüdischen Friedhöfe in Frankfurt*, Francfort 1985.

Melcher, Peter, *Weißensee. Ein Friedhof als Spiegelbild jüdischer Geschichte in Berlin*. Berlin 1986.

Mendele, Mojcher Sforim, *Die Mähre* (roman), Stuttgart 1984.

Mendelsohn, Erich, *Erich Mendelsohn: Das Gesamtschaffen des Architekten. Skizzen, Entwürfe, Bauten*, Berlin 1988.

Mendelssohn, Moses, *Gesammelte Schriften* (édition du centenaire en 20 volumes), Stuttgart 1972.

Metzger, Heinz-K./Riehn, Rainer (éd), *Gustav Mahler*, Munich 1988.

Metzger, Heinz-K./Riehn, Rainer, *Mendelssohn-Bartholdy*, Munich 1980.

Michalski, Gabrielle, *Der Antisemitismus im deutschen akademischen Leben in der Zeit nach dem 1. Weltkrieg*, Berne 1982.

Mosse, George, *Ein Volk, ein Reich, ein Führer. Die völkischen Ursprünge des Nationalsozialismus*, Königstein 1979.

Mosse, Werner E., *Entscheidungsjahr 1932. Zur Judenfrage in der Endphase der Weimarer Republik*, Tübingen 1966.

Muhsam, Erich, *In meiner Posaune muß ein Sandkorn sein. Briefe 1900-1934*, Ruggell 1984.

Müller, Hartmut, *Stefan Zweig*, Reinbek 1988.

Mynona, (Salomo Friedlander), *Briefe aus dem Exil 1933-1946*, Mayence 1982.

Na'aman, Schlomo, *Emanzipation und Messianismus. Leben und Werk des Moses Hess*, Francfort 1981.

Nathorff, Herth, *Das Tagebuch der Hertha Nathorff. Berlin — New York. Aufzeichnungen 1933 bis 1945*, Francfort 1988.

Olsvanger, Immanuel, *Rosinkess mit Mandlen. Schwanke, Erzahlungen, Sprichworter. Ratsel*, Zurich 1965.

Opotoschu, Josef, *Bar Kochba. Der letzte Aufstand* (roman), Stuttgart 1985.

Paschéles, Jacob Wolf, *Sippurim. Eine Sammlung judischer Volkssagen, Erzahlungen, Mythen, Chroniken. Mit Biographien berühmter Juden*, Hildesheim 1976.

Paucker, Arnold/Gilchrist, Sylvia et alt., *Die Juden im nationalsozialistischen Deutschland. The Jews in Nazi Germany 1933-1945*, Tübingen 1986.

Pazi, Margarita, *Funf Autoren des Prager Kreises. Oskar Baum, Paul Kornfeld, Ernst Sommer, Ernst Weiss, Ludwig Winder*, Hildesheim 1978.

Peretz, Isaac Leib, *Die Seelenwanderung einer Melodie* (nouvelles), Munich 1988 (Peretz Yts'hak Leibouch, *Métamorphose d'une mélodie. Contes et recits*, éd. Joseph Gottfarstein, Albin Michel, Paris 1977).

Petuchowski, Jakob, *Feuertage des Herrn. Die Welt der judischen Feste und Brauche*, Fribourg 1984.

Polgar, Alfred, *Lieber Freund! Lebenszeichen aus der Fremde*, Vienne 1981.

Poliakov, Léon, *Bréviaire de la haine: Le Troisième Reich et les Juifs*, Complexe, Paris 1986.

Poliakov, Léon, *Histoire de l'antisémitisme*, t. 3: *De Voltaire à Wagner*, Paris 1968; t. 4: *L'Europe suicidaire 1870-1933*, Paris 1977.

Poliakov, Léon/Wulf, J., *Das Dritte Reich und die Juden*, Berlin 1983.

Portmann, Martin, *Nach Galizien. Von Chassiden, Huzulen, Polen und Ruthenen. Eine imaginare Reise durch die verschwundene Welt Ostgaliziens und der Bukowina*, Vienne 1984.

[illegible], Donald, *European of yesterday. A Biography of Stefan Zweig*, Oxford 1972 (Stefan Zweig, trad. Pascale de Mezamat, La Table Ronde, Paris 1988).

Prinz, Arthur, *Juden im deutschen Wirtschaftsleben. Soziale und wirtschaftliche Struktur im Wandel 1850-1914* (éd. A. Barkai), Tübingen 1984.

Ransmayr, Christoph (éd.), *Im blinden Winkel. Nachrichten aus Mitteleuropa*, Vienne 1985.

Reich-Ranicki, Marcel, *Über Ruhestorer. Juden in der deutschen Literatur*, Stuttgart 1989.

Reichmann, Eva G., *Große und Verhangnis deutsch-judischer Existenz*, Heidelberg 1974.

Reuter, Fritz, *Warmaisa. 1000 Jahre Juden in Worms*, Francfort 1987.

[illegible]z, Monika, *Judisches Leben in Deutschland. Selbstzeugnisse zur [illegible]chichte*, t. 1: *1782-1871*, Stuttgart 1976; t. 2: *Im Kaiserreich*, Stuttgart 1978; t. 3: *1918-1945*, Stuttgart 1982.

Robert, Marthe, *Seul comme Franz Kafka*, Presses-Pocket, Paris 1988.

Rosenstrauch, Hazel (éd.), *Aus Nachbarn wurden Juden. Mit Fotos von Abraham Pisarek*, Berlin 1988.

Roth, Joseph, *1894-1939*. Catalogue d'exposition, Francfort 1979.

Roth, Joseph, *Briefe 1911-1939*, Cologne 1970.

Roth, Joseph, *Juden auf Wanderschaft*, Cologne 1985 (*Juifs en errance*, trad. Michel-François Demet, Le Seuil, Paris 1986).

Rozenblit, Martha L., *Die Juden Wiens. Assimilation und Identitat 1876 bis 1914*, Cologne 1986.

Rubinstein, Mordechai, *Die Gremzraisser. Unser «umlegaler Weg fun Goles kein «Isroel»*, Jerusalem 1986.

Rürup, Reinhard, *Emanzipation und Antisemitismus. Studien zur «Judenfrage» der Burgerlichen Gesellschaft*, Francfort 1987.

Sachs, Nelly, *Briefe der Nelly Sachs*, Francfort 1984.

Salomon, Erich, *Der unsichtbare Photograph. Ermanox-Aufnahmen 1928-1932*, Nördlingen 1987.

Sauder, Gerhard, *Die Bücherverbrennung. 10. Mai 1933*, Berlin 1985.

Schebera, Jürgen, *Damals im Romanischen Café*, RDA 1988.

Scheonberner, Gerhard (éd.), *Wir haben es gesehen. Augenzeugenberichte über Terror und Judenverfolgungen im Dritten Reich*, Wiesbaden 1988.

Scheonberner, Gerhard, *Der gelbe Stern. Die Judenverfolgung in Europa 1933-1945*, Francfort 1985 (*L'étoile jaune, le génocide juif en Europe 1933-1945*, Presses de la Cité, Paris 1982).

Schlösser, Manfred, *Karl Wolfskehl — Biographie*, Berlin 1970.

Schnelting, Karl B., *Zwischen Diktatur und Literatur. Marcel Reich-Ranicki im Gesprach mit Joachim Fest*, Francfort 1987.

Schnitzler, Arthur, *Arthur Schnitzler. Sein Leben — sein Werk — seine Zeit*, Francfort 1981.

Schnitzler, Arthur, *Briefe 1875-1912*, Francfort 1981.

Schnitzler, Arthur, *Jugend in Wien. Eine Autobiographie*, Francfort 1984 (*Une jeunesse viennoise. 1862-1889. Autobiographie*, trad. Nicole et Henri Roche, Hachette, Paris 1987).

Schnitzler, Arthur, *Tagebuch 1879-1931* (éd. W. Welzig), t. 1: *1909-1912*; t. 2: *1913-1916*; t. 3: *1917-1919*; t. 4: *1879-1892*, Francfort 1978, 1981, 1983, 1985.

Schoeps, Julius H. (éd.), *Zionismus. Texte zu seiner Entwicklung*, Wiesbaden 1983.

Schoeps, Julius H., *Theodor Herzl. Wegbereiter des politischen Zionismus*, Francfort 1975.

Scholem, Aleichem, *Menachem Mendel. Briefe von Menachem Mendel an seine Frau Scheine Scheindel*, Nördlingen 1987.

Scholem, Aleichem, *Tewje, der Milchmann*, Wiesbaden 1987.

Scholem, Betty, *Briefe an Werner Kraft*, Francfort 1986.

Scholem, Betty/Scholem, Gershom G., *Betty Scholem/Gershom Scholem. Mutter und Sohn im Briefwechsel 1917-1946* (éd. I. Shedletzky), Munich 1989.

Scholem, Gershom G., *Die jüdische Mystik in ihren Hauptströmungen*, Francfort 1985 (*Les grands courants de la mystique juive*, trad. M.-M. Davy, Payot, Paris 1977).

Scholem, Gershom G., *Judaica 1: Essays*, Francfort 1981; *Judaica 2: Essays*, Francfort 1982; *Judaica 3: Essays*, Francfort 1987; *Judaica 4: Essays*, Francfort 1984.

Schrader, Bärbel/Schebera, Jürgen, *Die «Goldenen» Zwanziger Jahre. Kunst und Kultur der Weimarer Republik*, Berlin-Est 1987.

Schulin, Ernst, *Walther Rathenau. Repräsentant, Kritiker und Opfer seiner Zeit*, Göttingen 1979.

Schultheis, Herbert A., *Die Reichskristallnacht in Deutschland nach Augenzeugenberichten*, Wurzbourg 1986.

Schütz, Hans J., *Ein deutscher Dichter bin ich einst gewesen. Vergessene und verkannte Autoren des 20. Jahrhunderts*, Munich 1988.

Schwarberg, Günther (éd.), *Das Getto. Geburtstagsspaziergang in die Hölle*, Göttingen 1988.

Selig, Wolfram (éd.), *Synagogen und jüdische Friedhöfe in München*, Munich 1988.

Serke, Jürgen, *Böhmische Dorfer. Wanderungen durch eine verlassene literarische Landschaft*, Vienne 1987.

Serke, Jürgen, *Die verbrannten Dichter. Berichte — Texte — Bilder einer Zeit*, Francfort 1983.

Shaked, Gershon, *Die Macht der Identität. Essays über jüdische Schriftsteller*, Francfort 1986.

Silbermann, Alphons, *Der ungeliebte Jude*, Cologne 1981.

Silbermann, Alphons, *Mahler-Lexikon*, Bergisch-Gladbach 1986.

Silberner, Edmund, *Moses Hess. Geschichte seines Lebens*, Berlin 1966.

Simon, Ernst, *Aufbau im Untergang. Erwachsenenbildung im nationalsozialistischen Deutschland als gestiger Widerstand*, Tübingen 1959

Simon, Ernst, *Entscheidung zum Judentum. Essays und Vorträge*, Francfort 1980.

Singer, Israel J., *Yoshe Kalb*, New York 1988 (*Yoshe le fou*, Stock, Paris 1984).

Skirecki, Ingetraut (éd.), *Die Wunder von Chanukka. Geschichten zu jüdischen Fest — und Feiertagen. Mit einem Beitrag zum jüdischen Kalender von Heinrich Simon*, Hanau 1989.

Somogyi, Tamar, *Die Scheijnen und die Prosten. Untersuchungen zum Schönheitsideal der Ostjuden*, Berlin 1982.

Sperber, Manès, *Ein politisches Leben. Gespräche mit L. Reinisch*, Stuttgart 1984.

Spiel, Hilde, *Die hellen und die finsteren Zeiten. Erinnerungen 1911-1946*, Munich 1989.

Spiel, Hilde, *Glanz und Untergang. Wien 1866-1938*, Munich 1987.

Spiel, Hilde, *Rückkehr nach Wien. Ein Tagebuch*, Berlin 1989.

Spiero, Claude, *Und wir hielten die für Menschen. Judisches Schicksal während der Emigration*, Francfort 1987.

Steinhardt, Wolfgang O, *Mein Vater — Deutscher Burger judischen Glaubens*, Berlin 1986.

Stern, Fritz, *Gold and Iron: Bismarck, Bleichroder and the Building of the German Empire*, New York 1977 (*L'or et le fer. Bismarck et son banquier Bleichroder*, trad. Odile Demange, Fayard, Paris 1990).

Sternburg, Wilhelm v., *Lion Feuchtwanger. Eine Biographie*, Francfort 1984.

Tausk, Walter, *Breslauer Tagebuch*, Berlin 1988.

Taylor, John R., *Strangers in Paradise. The Hollywood Emigres 1933-1950*, New York 1983.

Thalmann, Rita/Feinermann, Emmanuel, *La Nuit de cristal, 9-10 novembre 1938*, Paris 1974.

Torberg, Friedrich, *In diesem Sinne... Briefe an Freunde und Zeitgenossen*, Berlin 1981.

Toury, Jacob, *Die jüdische Presse im Österreichischen Kaiserreich. Ein Beitrag zur Problematik der Akkulturation 1802-1918*, Tübingen 1983.

Toury, Jacob, *Soziale und politische Geschichte der Juden in Deutschland 1847-1871. Zwischen Revolution, Reaktion und Emanzipation*, Düsseldorf 1977.

Traber, Habakuk/Weingarten, Elmar, *Verdrangte Musik. Berliner Komponisten im Exil*, Berlin 1987.

Troller, Georg Stefan, *Selbstbeschreibung*, Hambourg 1988.

Tucholsky, Kurt, *1890-1935. Ein Lebensbild*, Weinheim 1987.

Tucholsky, Kurt, *Briefe aus dem Schweigen. Briefe an Nuuna*, Reinbek 1977.

Tucholsky, Kurt, *Die Q-Tagebücher 1934-1935*, Reinbek 1978

Tucholsky, Kurt, *Unser ungelebtes Leben. Briefe an Mary*, Reinbek 1983.

Uexküll, Gösta v., *Ferdinand Lassalle*, Reinbek 1978.

Varnhagen, Rahel, *Gesammelte Werke*, Munich 1983.

Viertel, Salka, *Das unbelehrbare Herz. Ein Leben mit Stars und Dichtern des 20. Jahrhunderts*, Francfort 1987.

Vishniac, Roman, *A Vanished World* (illust.), New York 1983 (*Un monde disparu*, préf. Elie Wiesel, trad. Marie-France de Palomera, Le Seuil, Paris 1984)

Völker, Klaus, *Fritz Kortner. Schauspieler und Regisseur*, Berlin 1987.

Vries, S. Philipp de, *Judische Riten und Symbole*, Wiesbaden 1986.

Wagner, Renate, *Arthur Schnitzler. Eine Biographie*, Francfort 1984.

Walk, Joseph, *Das Sonderrecht für die Juden im NS-Staat. Eine Sammlung der gesetzlichen Mabnahmen und Richtlinien*, Heidelberg 1981.

Walk, Joseph, *Kurzbiographien zur Geschichte der Juden 1918-1945* (éd. Leo Baeck Institut), Munich 1988.

Wall, Renate, *Verbrannt, verboten, vergessen. Kleines Lexikon deutschsprachiger Schriftstellerinnen 1933-1945*, Cologne 1988.

Wassermann, Jakob, *Mein Weg als Deutscher und Jude*, Berlin 1987.

Wegweiser durch das jüdische Berlin. Geschichte und Gegenwart. Mit Berlin-Plan von 1936, Berlin 1987.

Weinzierl, Ulrich, *Alfred Polgar. Eine Biographie*, Wiesbaden 1984.

Weltsch, Robert, *Tragt ihn mit Stolz, den gelben Fleck. Eine Aufsatzreihe der «Jüdischen Rundschau» zur Lage der deutschen Juden*, éd. H. M. Broder/H. Recher, Nördlingen 1988.

Wiesel, Elie, *Célébration hassidique. Portraits et légendes*, Le Seuil, Paris 1972.

Wiesenthal, Simon, *Recht, nicht Rache. Erinnerungen*, Berlin 1988 (*Justice n'est pas vengeance: une autobiographie*, trad. Odile Demange, Robert Laffont, Paris 1989).

Wiznitzer, Manuel, *Arnold Zweig. Das Leben eines deutsch-judischen Schriftstellers*, Francfort 1983.

Wolff, Kurt, *Briefwechsel eines Verlegers. 1911-1963*, Francfort 1980.

Wolff, Theodor, *Die Juden* (éd. B. Sösemann), Francfort 1984.

Wolfskehl, Karl, *Briefwechsel aus Neuseeland 1938-1948*, Darmstadt 1988.

Zeugnisse einer tragischen Begegnung, Heidelberg 1974.

Zoch-Westphal, Gisela, *Aus den sechs Leben der Mascha Kaléko. Biographische Skizzen, Tagebuch, Briefe*, Berlin 1987.

Zohn, Harry, *...bin ein Sohn der deutschen Sprache nur. Der judische Anteil an der österreichischen Literatur*, Berlin 1985.

Zuckerkandl, Bertha, *Österreich intim. Lebenserinnerungen*, Berlin 1988

Zweig, Stefan, *Die Welt von gestern*, Munich 1982 (*Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, trad. Jean-Paul Zimmermann, Belfond, Paris 1982).

Zweig, Stefan, *Tagebucher*, Francfort 1988 (*Journaux 1912-1942*, trad. Jacques Legrand, Belfond, Paris 1986).

Sources des citations

Adorno, Theodor W., *Frankfurter Beiträge zur Soziologie*. 1967, n° 18-20 p. 233.

Agnon, Samuel Josef, *Das Licht der Tora* in *Das Buch von den polnischen Juden*. Berlin 1916 (D.R.) p. 41, 71

Aleichem, Scholem, *Pessach im Dorfe* in *Ostjüdische Erzähler* , Weimar 1916, rééd. Langen 1963 p. 76.

Aleichem, Scholem, *Die Geschichte Tewjes des Milchhändlers*, Berlin sans date (1921), rééd. Francfort 1964 p. 91.

Allerhand, Jacob/Claudio Magris, *Studien zur Literatur der Juden in Osteuropa*, Eisenstadt 1977 p. 195.

Altenberg, Peter, *Gesammelte Werke*, éd. Werner J. Schweiger, Francfort 1987 (D.R.) pp. 136, 149.

Amery, Jean, *Jenseits von Schuld und Sühne*, Munich 1966, rééd. Munich 1989 p. 300.

Appel du *Reichsverein der Deutscher Juden* et de la *Zionistische Vereinigung für Deutschland* au début de la Première Guerre mondiale p. 260.

Appel, Marta, *Memoirs*, Richarz Monika (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 (D.R.) p. 298, 299.

Arendt, Hannah, *Die verborgene Tradition*. Huit essais, Francfort 1984 *La tradition cachée. Le Juif comme paria*, trad. Sylvie Courtine-Denamy, Christian Bourgois, Paris 1987) p. 184.

Arendt, Hannah, postface à Broch Hermann, *Hofmannsthal und seine Zeit, Gesammelte Werke, Cologne 1955, rééd. Francfort 1974 (introduction à Hermann Broch, Création littéraire et connaissance*, trad. Albert Kohn, Gallimard, Paris 1966) p. 190.

Arendt, Hannah, *Rahel Varnhagen. Lebensgeschichte einer deutschen Jüdin aus der Romantik*, Munich 1959, rééd. Munich 1987 (*Rahel Varnhagen. La vie d'une Juive allemande à l'époque du romantisme*, Paris 1986) p. 190.

Arendt, Hannah, *Von der Menschlichkeit in finsteren Zeiten*, Munich 1960, rééd. *Menschen in finsteren Zeiten*, Munich 1989 p. 190.

Arendt, Hannah, *Zur Zeit. Acht Essays*, Munich 1989 *La tradition cachée. Le Juif comme paria*, trad. Sylvie Courtine-Denamy, Christian Bourgois, Paris 1987) p. 301.

Asch, Schalom, *Der Trost des Volkes*, Zurich 1934 (D.R.) p. 28.

Asch, Schalom, *Kinder in der Fremde*, Amsterdam 1935 (D.R.) p. 66

Auerbach, Berthold, « *Lettre à Jakob Auerbach*, 4-10-1862 », Kobler Franz, *Jüdische Geschichte in Briefen aus Ost und West*, Vienne 1938 (D.R.) p. 42.

Auerbach, Berthold, «Lettre à Jakob Auerbach, lettre du 28-12-1867», Kobler Franz, *Juden und Judentum in deutschen Briefen aus drei Jahrhunderten*, Vienne 1935 (D.R.) p. 171.

Ausländer, Rose, «Bukowina», *Gesammelte Werke*, éd. Helmut Braun, Francfort 1985-1988 p. 79.

Bab, Julius, *Das Theater der Gegenwart*, Leipzig 1928 p. 224.

Baeck, Leo, *Das Wesen des Judentums*, Berlin 1905, rééd. Wiesbaden 1988, Fourier Verlag pp.15, 22, 261, 302.

Baeck, Leo, in *Juden in Berlin. Ein Lesebuch*, Berlin 1988 p. 261.

Baeck, Leo, Israel und das deutsche Volk *Merkur*, 1952, 6e année, n° 56, cahier 10 p. 261, 302.

Baeck, Leo, *Wohlfahrt, Recht und Religion* (1930) in *Wege im Judentum*, Berlin 1933 p. 262.

Bamberger, Ludwig, *Deutschtum und Judentum* in *Unsere Zeit*, 1880p. 170.

Baum, Oskar, «Das Geheimnis der jüdischen Energie», *Jüdischer Almanach 5686* (1925-26), Prague 1925 pp. 100, 184.

Baumann, Kurt, *Memoiren* in Richarz Monika (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 p. 290.

Beer-Hofmann, Richard, *Der Tod Georgs*, Berlin 1900, rééd. Ditzingen (sans date) p. 102

Beer-Hofmann, Richard, in *Zohn Harry, ...ich bin ein Sohn der deutschen Sprache nur*, Vienne-Munich 1986 p. 174.

Beer-Hofmann, Richard, *Lettre à Martin Buber du 3-04-1913* in Buber Martin, *Briefwechsel aus sieben Jahrzehnten*, Heidelberg 1972-1975 p. 174.

Benjamin, Walter, *Briefe*, éd. Gershom Scholem, Theodor W. Adorno, Francfort 1987 (*Lettre à Gershom Scholem du 22 octobre 1917, Correspondance Tome I 1910-1929*, trad. Guy Petitdemange, Aubier, Paris 1979) p. 191.

Benjamin, Walter, *Briefe*, éd. Gershom Scholem, Theodor W. Adorno, Francfort 1987 (*Lettre à Max Rychner* in *Correspondance Tome II 1929-1940*, trad. Guy Petitdemange, Aubier, Paris 1979) p. 191.

Benjamin, Walter, *Die Wiederkehr des Flaneurs* in *Die literarische Welt*, 1929, 5e année, n°40 p. 207.

Benjamin, Walter, *Gesammelte Schriften*, éd. Rolf Tiedemann, Hermann Schweppenhäuser, collaboration de Gershom Scholem, Theodor W. Adorno. Francfort 1980 pp. 182, 191.

Benjamin, Walter, in: Walter Benjamin-Gershom Scholem: *Briefwechsel 1933-1940*, éd. Gershom Scholem, Francfort 1980 p. 292.

Benn, Gottfried, *Rede auf Else Lasker-Schüler* in *Der Tagesspiegel* 24-02-1952, in: *Gesammelte Werke in vier Banden*, éd. Dieter Wellershoff, Wiesbaden 1987-1989 p. 186.

Bernstein, Daniel, *Handel und Industrie* in Siegmund Kaznelson (éd.), *Juden im deutschen Kulturbereich*, Berlin 1962 p. 239.

Bernstein, Daniel, *Wirtschaft I: Finanzwesen* in Siegmund Kaznelson (éd.), *Juden im deutschen Kulturbereich*, Berlin 1962 p. 161.

Bernstein, S., *Das Wesen des Judentums* in *Jüdischer Almanach 5663* (1902-1903), Berlin 1902 p. 42.

Billroth, Theodor, *lettre du 20-02-1890 à Joseph Joachim* in Kobler Franz, *Juden und Judentum in deutschen Briefen aus drei Jahrhunderten*, Vienne 1935 p. 219

Bloch, Ernst, *Geist der Utopie*, Munich 1918, in *Gesamtausgabe in 16 Bänden*, Francfort 1975 (*L'esprit de l'utopie*, trad. Anne-Marie Lang et Catherine Piron-Audard, Gallimard, Paris 1977) p. 233.

Bloch, Ernst, in: Silvia Markun, *Ernst Bloch*, Reinbek 1985 p. 233.

Blumenfeld, Kurt, in: Carl Seelig (éd.), *Helle Zeit — Dunkle Zeit. In memoriam Albert Einstein*, Francfort — Stuttgart-Vienne 1956 p. 237.

Blumenthal, Hermann, *Knabenalter* (deuxième volet de la trilogie *Der Weg der Jugend*), Berlin 1908 p. 96.

Bohm, Adolf, *Die zionistische Bewegung* in *Vom Judentum. Ein Sammelbuch*, Leipzig 1913 pp. 82, 272

Born, Max, *Lettre du 2-06-1933 à Albert Einstein* in Albert Einstein, Hedwig et Max Born, *Briefwechsel 1916-1955*, préface de Bertrand Russel, Munich 1969 (Correspondance 1916-1955, intr. Bertrand Russel, préface Werner Heisenberg, trad. Pierre Lecia. Le Seuil, Paris 1972) p. 237.

Börne, Ludwig, *Börnes Werke*, éd. Helmut Bock, Walter Dietze, Berlin-Est 1986 171

Braunthal, Julius, in *Auf der Suche nach dem Millenarium*, Nuremberg 1948-1949 p. 271.

Broch, Hermann, *Hofmannsthal und seine Zeit, Gesammelte Werke*, Cologne 1955, rééd. Francfort 1974 (*Création littéraire et connaissance*, trad. Albert Kohn, Gallimard, Paris 1966) pp. 157, 224.

Broch, Hermann, in *Hermann Broch in Selbstzeugnissen und Bilddokumenten*, éd. Manfred Durzak, Reinbek 1966 p. 190.

Broch, Hermann, in Paul Michael Lützeler, *Hermann Broch. Eine Biographie*, Francfort 1988 p. 190.

Brod, Leo, *Geschichten aus dem Böhmerwald*, Munich (sans date), rééd. Fürstenfeldbrück p. 96.

Brod, Max, *Streitbares Leben. Autobiographie*, Munich 1960, rééd. Francfort 1979. (*Une vie combattive*, trad. Albert Kohn, Gallimard, Paris 1964)pp. 22, 184, 229, 279.

Buber, Martin, *Aus der Rede zur Wiedereröffnung des Frankfurter jüdischen Lehrhauses* in *Die Stunde und die Erkenntnis*, Berlin 1936 p. 235, 272.

Buber, Martin, *Briefwechsel aus sieben Jahrzehnten* (éd. Grete Schaeder), Heidelberg 1972-1975 pp. 70, 235.

Buber, Martin, *Die Erzählungen der Chassidim*, Zurich 1949, rééd. Stuttgart 1987 (*Les récits hassidiques*, trad. Armel Guerne, Le Rocher, Paris 1978) pp. 41, 48, 51, 76, 93, 100, 103.

Buber, Martin, *Judentum und Kultur* in *An der Wende. Reden über das Judentum*, Cologne-Olten 1952 (*Judaisme et civilisation* in *Judaisme*, trad. Marie-José Jolivet, Verdier, Paris 1982, rééd. TEL-Gallimard, Paris 1986) p. 108, 235.

Buber, Martin, *Jüdisches Nationalheim und nationale Politik in Palästina. Rede in Berlin am 31-10-1929* in *Der Jude und sein Judentum. Gesammelte Reden und Aufsätze*, Cologne 1963, rééd. Heidelberg (sans date) p. 281.

Buber, Martin, préface à l'édition complète des *Die Chassidischen Bücher*, Berlin (sans date), rééd. *Die chassidische Botschaft*, Heidelberg 1952 p. 70.

Buxbaum, Henry, *Erinnerungen* in Monika Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1918-1945*, Stuttgart 1982, Fourier Verlag p. 126, 278.

Canetti, Elias, *Das Augenspiel. Lebensgeschichte 1931-1937*, Munich-Vienne 1985 (*Jeux de regard. Histoire d'une vie 1931-1937*, trad. Walter Weideli, Albin Michel, Paris 1987) p. 215.

Canetti, Elias, *Die Fackel im Ohr. Lebensgeschichte 1921-1931*, Munich-Vienne 1980, rééd. Munich 1982. (*Le flambeau dans l'oreille. Histoire d'une vie 1921-1931*, trad. Michel-François Demet, Albin Michel. Paris 1982) pp. 53, 137, 147.

Canetti, Elias, *Die gerettete Zunge. Geschichte einer Jugend*. Munich — Vienne 1977 (*La langue sauvée. Histoire d'une jeunesse 1905-1921*, trad. Bernard Kreiss, Albin Michel. Paris 1980) p. 19, 24, 109, 170, 242.

Carroll, Lewis, *The Works of Lewis Carroll*. chap. 13: *Journal of a Tour in Russia 1867*, Londres 1965 p. 38

Celan, Paul, *Bremer Ansprache* in Stuttgart 1958, Paul Celan, *Gesammelte Werke*, éd. Beda Allemann, Stefan Reichert. Francfort 1983 p. 301.

Celan, Paul, *Und mit dem Buch aus Tarussa* in Paul Celan, *Gesammelte Werke*, éd. Beda Allemann, Stefan Reichert, Francfort 1983 p. 170.

Central-Verein Zeitung du 5-08-1932 p. 292.

Central-Verein Zeitung du 30-03-1933 p. 291.

Central-Verein, Statuts de l'année 1893. Gunter E. Grimm/Hans-Peter Bayerdörfer (éd.), *Im Zeichen Hiobs*. Francfort 1986 p. 252.

Chagall, Bella, *Brennende Lichter*, rééd. Reinbek 1985 (D.R.) p. 22.

Cohen, H., *Religion der Vernunft aus den Quellen des Judentums*, Cologne 1929, Wiesbaden 1988, Fourier Verlag pp.17, 19, 28, 48, 74.

Czernowitzer Allgemeine Zeitung du 04-06-1904, «Hochzeitsfeier im Sadagorer Rabbihaus» p. 70.

Daniel, Max, *Meine Familiengeschichte* in Richarz Monika (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 p. 102.

Deutscher, Isaac *Wer ist Jude?*, 1963/66 in *Der nichtjüdische Jude*, Berlin 1988 (D.R.) p. 108.

Deutscher, Isaac, *Der nichtdeutsche Jude* (1958) in *Der nichtjüdische Jude*, Berlin 1988 (D.R.) pp. 245, 265, 302

Deutscher, Isaac, in: Tamara Deutscher, *Die Erziehung eines jüdischen Kindes* in Isaac Deutscher, *Der nichtjüdische Deutsche*, Berlin 1988, Rotbuch Verlag pp. 52, 222

Deutscher, Isaac, *Marc Chagall und die jüdische Vorstellungswelt. 1965* in *Der nichtjüdische Deutsche*, Berlin 1988 (D.R.) pp. 95, 202.

Dinse, Helmut, *Einführung in die jiddische Literatur*, Stuttgart 1978, Metziersche Verlagsbuchandlung p. 195.

Doblin, Alfred, *Berichte und Kritiken 1921-1924*, Olten-Fribourg 1976 p. 229.

Döblin, Alfred, *Schicksalsreise, Bericht und Bekenntnis*, Francfort 1949, Walter Verlag p. 188.

Döblin, Alfred, *Reise in Polen*, Berlin 1926, rééd. Munich 1987, Walter Verlag pp. 29, 31, 32, 49, 74, 76, 85, 91, 99

Ehrenstein, Albert, *Werke*, éd. Hanni Mittelmann, Munich 1988 p. 177

Einstein, Albert, *Albert Einstein als Philosoph und Naturforscher*, éd. Paul Arthur Schilpp, Stuttgart 1955 (D.R.) p. 237.

Einstein, Albert, *Aus meinen späten Jahren*, Berlin 1984 (D.R.)pp. 237, 263.

Einstein, Albert, in Carl Seelig (éd.), *Helle Zeit — Dunkle Zeit. In memoriam Albert Einstein*, Francfort — Stuttgart-Vienne 1956 (D.R.) p. 237.

Einstein, Albert, *Mein Weltbild* (éd. Carl Seelig), Zurich-Stuttgart-Vienne 1956, rééd., Zurich 1986 (*Comment je vois le monde*, trad. Maurice Solovine, Régis Hanrion, Flammarion, Paris 1979) p. 237.

Einstein, Carl, *Pariser Nachlaß* in *Gesammelte Werke*, éd. Sibylle Penkert, Reinbek 1973 p. 300

Eliasberg, Alexander, «Reb Jajnkew Mejer», n° spécial des *Suddeutsche Monatshefte - Ostjuden*», février 1916 p.15 .

Eljashoff, J., *Über Jargon («Judisch») und Jargonliteratur* in *Judischer Almanach 5663* (1902/03), Berlin 1902 p. 120

Epstein, Jehudo, *Mein Weg von Ost nach West. Erinnerungen*, Stuttgart 1929 pp. 15, 19, 27, 76, 80.

Feuchtwanger, Lion, *Centum opuscula*, 1929, choix établi par Wolfgang Berndt, Rudolstadt 1956, rééd. Francfort 1984 (D.R.) p. 192.

Feuchtwanger, Lion, *Der Teufel in Frankreich. Erlebnisse*, Rudolstadt 1953, rééd. Francfort 1987 (*Le Diable en France*, trad. Gabrielle Perrin, préface de Luc Rosenzweig, éd. Jean-Cyrille Godefroy 1985) p. 289.

Feuchtwanger, Lion, *Exil*, Berlin 1956, rééd. Francfort 1989 (D.R.) p. 290.

Feuchtwanger, Lion, *Offener Brief an den Bewohner meines Hauses Mahlerstrabe 8 in Berlin* in Heinz Knobloch, *Der Berliner zweifelt immer. Feuilletons von damals*, Berlin-Est 1978 p. 288.

Fischer, Brigitte B., *Sie schrieben mir oder was aus meinem Poesiealbum wurde*, Zurich-Stuttgart 1978, rééd. Munich 1989 p. 194.

Flake, Otto, *Juden in der Literatur* in *Die Weltbühne*, 1923, 19e année, n° 12, in: *Werke in Einzelausgaben*, éd. Rolf Hochhut, Peter Härtling, Francfort 1974-1976 p. 217.

Frank, Fritz, *Verschollene Heimat* in Richarz Monika (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 (D.R.) p. 79, 126, 199.

Frank, Julius, *Reminiscences of days gone* in Richarz Monika (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 p. 48.

Franzos, Karl Emil, *Der Pojaz*, Stuttgart 1893, rééd. Francfort 1988 p. 135.

Franzos, Karl Emil, *Die Juden von Barnow*, Leipzig 1877 p. 69.

Fritz, Bruno, *Der blinde Bettler von der Produktenborse* in *Judisches Elend in Wien. Bilder und Daten*, Vienne 1920 (D.R.) p. 118.

Freud, Martin, *Who was Freud* in Josef Fraenkel, *The Jews of Austria*, Londres 1967 p. 245.

Freud, Sigmund, *Briefe 1873-1939*, éd. Ernst L. Freud, Francfort 1980 (« Lettre du 6 mai 1926 aux membres de l'Association B'nai B'rith », « Lettre du 19 avril 1936 à Barbara Low », *Correspondance 1873-1939*, trad. Anne Berman, Gallimard, Paris 1966) pp. 244, 245.

Freud, Sigmund, *Briefe an Arthur Schnitzler*, éd. Heinrich Schnitzler, *Neue Rundschau*, 1955, 66e année (Correspondance 1873-1939, trad. Anne Berman, Gallimard, Paris, 1966) p. 173.

Freud, Sigmund, *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewußten, Gesammelte Werke*, Francfort 1974 (*Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, trad. Denis Messier, Gallimard, Paris 1988) pp. 92, 242, 244-245.

Freud, Sigmund, *Die Widerstande gegen die Psychoanalyse* in *Imago*, 1925, *Gesammelte Werke*, Francfort 1974 (« Résistances à la psychanalyse », *Résultats, idées, problemes*, t. 2, *1921-1938*, PUF, Paris 1985) p. 244.

Freud, Sigmund, Préface à l'édition hébraïque de *Totem et Tabou*, 1924, *Gesammelte Werke*, Francfort 1976 p. 244.

Friedell, Egon, *Ecce poeta*, Berlin 1912 p. 177.

Friedell, Egon, *Meine Doppelseele. Taktlose Bemerkungen zum Theater*, éd. Herbert Illig, Vienne 1985 p. 173.

Friedlander, Otto, *Letzter Glanz der Marchenstadt*, Vienne 1948, réed. Vienne 1985 p. 137.

Fromer, Jacob, « Eine Hochzeit im Ghetto », Arthur Landsberger, *Das Volk aus dem Ghetto*, Berlin-Vienne 1921 p. 26.

Fryd, Norbert, *Muster ohne Wert und der Herr Bischof* Prague 1966, in Wilma Iggers (éd.), *Die Juden in Bohmen und Mahren. Ein historisches Lesebuch*, Munich 1986 p. 74.

Fuchs, Vilém, in Johannes Urzidil, *Die Prager Juden*, Radio Brême, 15-09-1976 p. 182.

Genée, Pierre Hans Veigl, *Fritz Grunbaum. Die Schopfung und andere Kabarettstucke*, Vienne 1985, Locker Verlag p. 231.

Ginzel, Aus *Friedrich wurde Chajm. Alltag eines judischen Kindes* in *Judischer Alltag in Deutschland 1933-1945*, Düsseldorf 1984 (D.R.) p. 299.

Goldschmidt, Levin, *Lettre du 4-05-1881 à Heinrich von Treitschke* in Kobler, Franz, *Judische Geschichte in Briefen aus Ost und West*, Vienne 1938 p. 128.

Goldstein, Moritz, *Deutsch-judischer Parnaß* in *Kunstwart*, 1912, 25e année, 1er cahier de mars p. 287.

Guttleber, Moritz, *Lettre à la redaction d'un journal* in Kobler, Franz, *Judische Geschichte in Briefen aus Ost und West*, Vienne 1938 p. 202.

Granach, A., *Da geht ein Mensch*, Stockholm 1945, Munich 1987, Buchverlage Ullstein Langen Müller pp. 15, 78, 79, 227.

Graupe, Heinz Mosche, *Die Entstehung des modernen Judentums 1650-1942*, Hambourg 1977 p. 235.

Gronemann, Sammy, *Erinnerungen* in Monika Richarz (éd.), *Judisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 (D.R.) pp. 122, 127, 273.

Grobmann, Stefan: Wiener Köpfe, 3e partie: Victor Adler in *Die Zeit*, 1898, n° 177 p. 272.

Grunberg, Karl, in Jürgen Serke, *Die verbrannten Dichter*, Francfort 1983 (D.R.) p. 268.

Grunwald, Max, *Chanukka* in Friedrich Thieberger (éd.), *Judisches Festjudischer Brauch*, 1937, Francfort 1985 p. 23.

Hamburger, Ernest, *Juden im offentlichen Leben Deutschlands 1848-1918*, Tübingen 1968 (D.R.) p. 252.

Hamerow, Theodore S. in « Commentary », avril 1984, Joachim Riedl (éd.), *Die versunkene Welt*, Vienne 1984 p. 110.

Hauschner, Auguste, *Die Familie Lowositz*, Berlin 1908 p. 86.

Havel-Ornstein, Alfred M., *Autobiographie des Adolf Ornstein* in Wilma Iggers (éd.), *Die Juden in Bohmen und Mahren. Ein historisches Lesebuch*, Munich 1986 p. 120.

Heine, Heinrich, *Briefe in einem Band*, éd. Fritz Mende, Weimar 1989 p. 171.

Heine, Heinrich, *Reisebilder*, Stuttgart (sans date), *Atta Troll*, Klagenfurt 1984 p. 161.

Herben, Jan, *Itzig Wolf. Gemischte Warenhandlung. Telc 1892* in Wilma Iggers (éd.), *Die Juden in Bohmen und Mahren. Ein historisches Lesebuch*, Munich 1986 p. 80.

Hermann, Hugo, *In jenen Tagen*, Jérusalem 1938 (D.R.) p. 199.

Herzfeld, Ernst, *Lebenserinnerungen* in Monika Richarz (éd.), *Judisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 p. 253.

Herzfelde, Wieland, *Else Lasker-Schüler* in *Sinn und Form. Beitrage zur Literatur*, 1969, 21e année, cahier 6 p. 186.

Herzl, Theodor, *Altneuland*, Judischer Almanach 5663 (1902 1903), Berlin 1902 p. 274.

Herzl, Theodor, *Briefe und Tagebucher 1866-1895*, éd. Alex Bein, Hermann Greive, Berlin-Francfort-Vienne 1983-1988 p. 255.

Herzl, Theodor, *Der Judenstaat*, Leipzig-Vienne 1896, réed. Zurich 1988 (*L'État des juifs*, trad. et notes de Claude Klein, La Découverte, Paris 1990) p. 274.

Herzl, Theodor, *Die Menora* in Friedrich Thieberger (éd.), *Judisches Festjudischer Brauch*, 1937, réed. Francfort 1985 p. 23.

Herzl, Theodor, *Theodor Herzls Tagebucher 1895-1904*, Berlin 1922-1923 p. 274.

Hess, Moses, *Rom und Jerusalem. Die letzte Nationalitatenfrage*, Leipzig 1862 (*Rome et Jérusalem*, préf. Simon Schwarzfuchs, prés. Alain Boyer, trad. Anne-Marie Boyer-Mathia, Albin Michel, Paris 1981) p. 272.

Hessel, Franz, *Ein Flaneur in Berlin*, Leipzig-Vienne 1929, réed. Berlin 1984 p. 266.

Hille, Peter, *Pastellbilder der Kunst* in *Kampf*, 1904, n° 7, 19 p. 186.

Hirschfeld, Isidor, *Tagebuch* in Monika Richarz (éd.), *Judisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 pp. 139, 252.

Hofmannsthal, Hugo von, *Aufzeichnungen. Gesammelte Werke in 10 Einzelbanden*, éd. Bernd Schoeller, Francfort 1985 p. 172.

Hofmannsthal, Hugo von, *Lettre du 14-08-1913 à Leopold Adrian-Werburg* in *Briefwechsel Hofmannsthal – Adrian-Werburg*, Francfort 1968 p. 173.

Hollriegel, Arnold, *Die Fahrt auf dem Katarakt. Autobiographie ohne einen Helden* in Monika Richarz (éd.), *Judisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 (D.R.) p. 137.

Horkheimer, Max, *Die Sehnsucht nach dem ganz Anderen*, interview accompagnée d'un commentaire de Helmut Gumniar, Hambourg 1970, in *Gesammelte Schriften*, éd. Gunzelin Schmid-Noerr, Francfort 1988 p. 233.

Horkheimer, Max, in Thilo Koch (éd.), *Portrats deutsch-judischer Geistesgeschichte*, Cologne 1961 p. 233.

Horkheimer, Max, *Zur Kritik der instrumentellen Vernunft*, Francfort 1986 (*Eclipse de la raison*, trad. Jacques Debouzy, Payot, Paris 1974) p. 233.

Iggers, Wilma (éd.), *Die Juden in Bohmen und Mahren. Ein historisches Lesebuch*, Munich 1986 p. 276.

Israelitische Gemeindezeitung, Prague 1898, Wilma Iggers (éd.), *Die Juden in Bohmen und Mahren. Ein historisches Lesebuch*, Munich 1986 p. 273.

Israelitische Wochenschrift, 1887, in Ernest Hamburger, *Juden im offentlichen Leben Deutschlands 1848-1918. Bulletin des Leo-Baeck-Institutes*, New York 1968 p. 252.

Jacob, Benno, *Rede im Centralverein deutscher Staatsburger judischen Glaubens* (1919) in *Geschichte und Leben der Juden in Westfalen*, recueil éd. Hans Chanoch Mayer, Francfort 1962 p. 287.

Jacobsohn, Egon (Hirsch, Leo, *Judische Mütter*, Berlin 1936 p. 77.

Janouch, Gustav, *Gespräche mit Franz Kafka*, Francfort 1951 (*Conversations avec Franz Kafka*, trad. Bernard Lortholary, Maurice Nadeau 1978) p. 15.

Jens, Walter, 1966, in *Hilde Domin. Zusätzliche Informationen zu Leben und Werk von Nelly Sachs* in *Text und Kritik*, Munich-Hanovre 1979 p. 187.

Jonas, Hans, in W. Heuer, *Hannah Arendt*, Reinbek 1987 (D.R.) p. 191.

Judische Rundschau du 7-04-1933 p. 225.

Jungk, Robert, in *Mein Judentum*, Hans Jürgen Schultz (éd.), Stuttgart 1978 (D.R.) pp. 235, 279

Kafka, Franz, *Brief an den Vater*, Francfort 1989 (*Lettre au père*, in: *Preparatifs de noce à la campagne*, trad. Marthe Robert, Paris 1957) p. 182.

Kafka, Franz, in Gustav Janouch, *Gespräche mit Franz Kafka*, Francfort 1951 (*Conversations avec Franz Kafka*, trad. Bernard Lortholary, Maurice Nadeau 1978) p. 87.

Kafka, Franz, *Lettre à Max Brod* in 1921, *Briefe von 1902 bis 1924*, éd. Max Brod, Francfort 1983 (*Œuvres complètes*, t. 3, trad. Marthe Robert, Claude David, Jean-Pierre Danès, présentée et annotée par Claude David, Paris 1984) pp. 178, 182.

Kafka, Franz, *Lettre à Oskar Pollak*, 27-01-1924, in *Briefe von 1902 bis 1924*, éd. Max Brod, Francfort 1983 (*Œuvres complètes*, t. 3, trad. Marthe Robert, Claude David, Jean-Pierre Danès, présentée et annotée par Claude David, Gallimard, la Pléiade, Paris 1984) p. 197.

Kafka, Franz, *Tagebucher 1910-1923*, éd. Max Brod, Francfort 1989 (*Journal de Kafka*, trad. Marthe Robert, Paris 1973) pp. 77, 93, 182.

Kahler, Ottilie von, *Ein Beitrag zu einer Familiengeschichte des Hauses M. B. Teller*, Svinare 1932, in Wilma Iggers (éd.), *Die Juden in Bohmen und Mahren. Ein historisches Lesebuch*, Munich 1986 (D.R.) p. 124.

Kaléko, Mascha, *Die fruhen Jahre* in Gisela Zoch-Westphal, *Aus den sechs Jahren des Lebens der Mascha Kaléko*, Berlin 1988 p. 187.

Kastner, Erich, in Bernt Engelmann, *Deutschland ohne Juden*, Cologne 1988.

Kerr, Alfred, *Werke in Einzelbanden*, éd. Hermann Haarmann, Günther Rühle, Berlin 1989 p. 177.

Kesten, Hermann, *Der Mensch Joseph Roth* in *Joseph Roth. Leben und Werk. Ein Gedachtnisbuch* (éd. Hermann Linden), Cologne-Hagen 1949 p. 194.

Kirchheim, Rafael, *Lettre à Leopold Löw*, 17-12-1865, in Franz Kobler, *Judische Geschichte in Briefen aus Ost und West*, Vienne 1938 p. 252.

Kisch, Bruno, *Wanderungen und Wandlungen*, Cologne 1966 pp. 103, 201.

Klapheck, Anna, *Mutter Ey. Eine Dusseldorfer Kunstlerlegende*, Düsseldorf 1958 p. 203.

Kobler, Franz, *Juden und Judentum in deutschen Briefen aus drei Jahrhunderten*, Vienne 1935 p. 277.

Kobler, Franz, *Judische Geschichte in Briefen aus Ost und West*, Vienne 1938 pp. 151, 215.

Kohn, Salomon, *Der Kaddisch von Kol Nidre in der Altneusynagoge* in Arthur Landsberger, *Das Volk aus dem Ghetto*, Berlin-Vienne 1921 p. 31.

Kohn, Salomon, *Prager Ghettogeschichten*, Leipzig (sans date) p. 94.

Kortner, Fritz, *Aller Tage Abend*, Munich 1959, réed. Munich 1986 p. 228.

Kosta, Oskar, *Der Weg in die Vergangenheit* in Wilma Iggers (éd.), *Die Juden in Bohmen und Mahren. Ein historisches Lesebuch*, Munich 1986 p. 35.

Kraus, Karl, in Zohn Harry, *...ich bin ein Sohn der deutschen Sprache nur*, Vienne-Munich 1986 p. 256.

Kraus, Karl, *Credo* in *Die Fackel*, Vienne mai 1917, t. 19 p. 266.

Kraus, Karl, *Die demolirte Literatur*, Vienne 1897 p. 136.

Kraus, Karl, *Eine Krone fur Zion*, Vienne 1898, *Fruhe Schriften 1892-1900*, éd. Johannes J. Braakenburg, Francfort 1979 (*La littérature démolie*, trad. Yves Kobry, Petite Bibliothèque Rivages, Paris 1990) p. 273.

Kraus, Karl, in *Die Fackel*, Vienne 1899, t. 2, n° 5 p. 199.

Kraus, Karl, in *Die Fackel*, Vienne 1908/1909, t. 10, n° 254-255 p. 245.

Kuh, Anton, *Asphalt und Scholle* in *Prager Tagblatt*, Prague 1933, n° 101 p. 288.

Kuh, Anton, *Central et Herrenhof* in *Der unsterbliche Österreicher*, Munich 1931 pp. 136, 177.

Kuh, Anton, *Die 'blonden Madels' und die 'Tante'* in *Die Stunde*, 6-05-1925, t. 3, n° 647 p. 294.

Kuh, Anton, *Eisenbach* in *Von Goethe abwarts. Aphorismen, Essays, kleine Prosa*, Vienne-Hanovre-Berne 1963, Locker Verlag p. 231 (3).

Kuh, Anton, *Pallenberg plappert* in *Der unsterbliche Österreicher*, Munich 1931 p. 213.

Kuh, Anton, *Physiognomik. Aussprüche*, Munich 1931 pp. 182, 252.

Kuh, Anton, *Prag. Eine Vision der Wirklichkeit* in *Der unsterbliche Österreicher*, Munich 1931 p. 86, 87.

Kuh, Anton, *Von Pochlarn bis Braunau* in *Die Neue Weltbühne*, 1935, n° 13 p. 288 (2).

Kuh, Anton, *Worterbuch des Fremdenverkehrs* in *Prager Tagblatt*, 1933, t. 58, n° 130 p. 242.

Kunert, Günter, Préface à Eike Geisel, *Im Scheunenviertel*, Berlin 1981 p. 110.

Landau, Edwin, *Mein Leben vor und nach Hitler* in Monika Richarz (éd.), *Judisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 (D.R.) p. 261.

Landau, Philippine, *Kindheitserinnerungen* in Monika Richarz (éd.), *Judisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 pp. 22, 32.

Landau, Saul Raphaël, *Unter judischen Proletariern. Reiseschilderungen aus Ostgalizien und Rubland*, Vienne 1898 p. 90.

Landauer, Georg, in: *Dokumente zur Geschichte des deutschen Zionismus 1882-1933*, éd. Jehuda Reinharz, Tübingen 1981 (D.R.) p. 292.

Landauer, Gustav, *Aufruf zum Sozialismus*, Berlin 1919 p. 262.

Landauer, Gustav, *Sind das Ketzergedanken* in *Der werdende Mensch* (éd. Martin Buber) pp. 262, 268.

Landsberger, Arthur, *Das Volk aus dem Ghetto*, Berlin-Vienne 1921 p. 75.

Langer, Frantisek, *Sie waren und es war* in Prague 1963, Wilma Iggers (éd.), *Die Juden in Bohmen und Mahren. Ein historisches Lesebuch*, Munich 1986 (D.R.) pp. 103, 126.

Lania, Leo, in *Die Weltbühne*, Berlin 1923, t. 19 p. 265.

Lasker-Schüler, Else, *Der Wunderrabbiner von Barcelona*, Berlin 1921, in *Gesammelte Werke*, Munich 1986 (D.R.) p. 186.

Lasker-Schüler, Else, *Ernst Toller* in *Die Weltbühne*, Berlin 1925, t. 21, n° 1 (D.R.) p. 185.

Lasker-Schüler, Else, *Ich raume auf!*, Zurich 1925, in *Gesammelte Werke*, Munich 1986 p. 186.

Lasker-Schüler, Else, *Jankel Adler*, Anna Klaphek, in *Jankel Adler*, Recklinghausen 1966, Kossel Verlag p. 203.

Lasker-Schüler, Else, *Mein Volk* in *Der siebente Tag*, Berlin 1905, *Gesammelte Werke*, Munich 1986 p. 186.

Lassalle, Ferdinand, *Nachgelassene Briefe und Schriften* Gustav Mayer (éd.), Stuttgart 1921-1925 p. 262.

Lassalle, Ferdinand, *Reden und Schriften, Tagebuch, Seelenbeichte*, Vienne 1911 p. 262.

Lazarus, Moritz, in Nahida Lazarus, *Ein deutscher Professor in der Schweiz*, Berlin 1924 p. 235.

Lessing, Theodor, *Gesammelte Schriften*, t. 1: *Einmal und nicht wieder. Lebenserinnerungen*, Prague 1935 p. 234.

Levin, Schemaria, *Kindheit im Exil*, Berlin 1931 p. 66.

Lichtwitz, Hans, in: *Judischer Almanach 5699* (1938-39), Berlin 1938 p. 298.

Liebermann, Max, *Lettre a Carl Sachs, 28-02-1934* in *Deutsche Briefe 1750-1950*, éd. Gert Mattenklott et al., Francfort 1988 (D.R.) p. 281.

LIEBERMANN, Max, *Siebzig Briefe* (éd. Franz Landsberger), Berlin 1937 p. 201.
LIEBERMANN, Max, in *Central-Verein Zeitung* du 5-11-1933 p. 201.
LIEBERMANN, Mischket, *Aus dem Ghetto in die Welt*, Berlin-Est 1977 (D.R.) pp. 95, 109.
LOEWENBERG, Jakob, in: *Jüdisch-liberale Zeitung*, 16-10-1925 p. 287.
LÖWENFELD, Philipp, *Memoiren* in Monika Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 (D.R.) p. 110.
LUXEMBURG, Rosa, *Briefe an Freunde*, éd. Benedikt Kautsky, Hambourg 1950, rééd. Francfort 1986 (lettres à Mathilde Wurm du 28 décembre 1916 et du 16 février 1917, *J'étais, je suis, je serai! Correspondance 1914-1919*, trad. G. Haupt, G. Badia, J. Petit. C. Weill, Maspéro, Paris 1977) p. 265 (2).
LUXEMBURG, Rosa, *Gesammelte Werke*, éd. Georg Adler et alt., Berlin 1979-1983 p. 266.
MAGRIS, Claudio, *Weit von wo? Verlorene Welt des Ostjudentums*, Vienne 1974 pp. 132, 253.
MAUTHNER, Fritz, *Erinnerungen. Prager Jugendjahre*, Francfort 1969 p. 232.
MAUTHNER, Fritz, in: Walter Muschg, *Von Trakl zu Brecht*, Munich 1961 p. 232.
MAUTHNER, Fritz, *Lettre à Gustav Landauer, 10-10-1913* in Franz Kobler, *Juden und Judentum in deutschen Briefen aus drei Jahrhunderten*, Vienne 1935 p. 232.
MAYER, Hans, *Ein Deutscher auf Widerruf. Erinnerungen*, Francfort 1982, rééd. Francfort 1987 (D.R.) pp. 187, 290.
MAYER, Louis, *Lettre du 10-07-1868 à son fils*, in Franz Kobler, *Jüdische Geschichte in Briefen aus Ost und West*, Vienne 1938 p. 38.
MAYER, Paul, *Maximilian Harden* in Gustav Krojanker, *Juden in der deutschen Literatur*, Berlin 1922 p. 199.
MEHRING, Walter, *Lettre à Kurt Tucholsky* in *Kurt Tucholsky habt-liebt*, éd. Mary Gerold-Tucholsky, Reinbek 1962 p. 187.
MENDELSSOHN, Peter de, *Postface à Jakob Wassermann*, in *Der Fall Maurizius*, Munich 1981 p. 180.
Michné Tora. Der Richter, Moïse Maïmonide, in *Gesammelte Werke*, éd. Valerio Verra, Hildesheim 1965-1971 p. 27.
MORGENSTERN, Soma, *Dichten, denken, berichten. Gespräche zwischen Roth und Musil* in *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 1975, n° 79 p. 184.
MÜHSAM, Paul, *Ich bin ein Mensch gewesen* in Monika Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 (D.R.) p. 128.
NEUHAUS, Leopold, *Barmizwa* in Friedrich Thieberger (éd.), *Jüdisches Fest – jüdischer Brauch*, 1937, rééd. Francfort 1985 p. 24.
NIEMIROWER, R., *Reb Aphikomen und der Prophet Elijahu* in Arthur Landsberger, *Das Volk aus dem Ghetto*, Berlin-Vienne 1921 p. 71.
OSTROVSKY, B., *Erinnerungen und Betrachtungen* in M. Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1918-1945*, Stuttgart 1982 (D.R.) pp. 137, 153.
PERETZ, Jizchak Leib, *Das Buch von den polnischen Juden*, Berlin 1916 p. 62.
PERETZ, Jizchak Leib, in: Otto f. Best, *Mameloschen. Jiddisch, eine Sprache und ihre Literatur*, Francfort 1988 p. 195 (2)
PINSKI, David, *Das Erwachen* in *Jüdischer Almanach 5663* (1902/1903), Berlin 1902 p. 52.
PISCATOR, Erwin, *Das Politische Theater*, Berlin 1929, rééd. *Das Politische Theater und weitere Schriften von 1915 bis 1966*, Reinbek (sans date) p. 225.
POLGAR, A., *Das Wiener Feuilleton* in *Der Weg I.*, 20-01-1906 (D.R.) p. 177.
POLGAR, Alfred, *Der Theaterdichter Schnitzler* in *Die Weltbühne*, Berlin 1931, t. 27/2, n° 44 (D.R.) p. 172.
POLGAR, Alfred, *Habima* in *Der Morgen*, 7-06-1926 (D.R.) p. 229.
POLGAR, Alfred, *Sonnenthal* in *Wiener Sonn – und Montags-Zeitung*, 26-12-1904 (pseud. L. A. Terne) (D.R.) p. 226.
POLITZER, Heinz, *Das Schweigen der Sirenen. Studien zur deutschen und österreichischen Literatur*, Stuttgart 1968 p. 173.
Proclamation du commandement général d'Autriche-Hongrie et de l'Empire allemand au début de la Première Guerre mondiale p. 259.
RATHENAU, Walther, *Briefe. Neue Folge*, Dresde 1928 p. 262.
RATHENAU, Walther, Franz Kobler, *Juden und Judentum in deutschen Briefen aus drei Jahrhunderten*, Vienne 1935 p. 257.
RATHENAU, Walther, *Staat und Judentum* in *Zur Kritik der Zeit*, Berlin 1912 p. 256.
REINER, Max, *Mein Leben in Deutschland vor und nach dem Jahr 1933* in Monika Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1918-1945*, Stuttgart 1982 (D.R.) p. 198.
REINHARDT, Max, *Lettre à Einar Nilson*, 18-10-1934 in *Schriften*, éd. Hugo Fetting, Berlin 1974 p. 225.
ROSEGGER, Peter, *Lettre à Berthold Auerbach*, 27-06-1870, in Kobler Franz, *Jüdische Geschichte in Briefen aus Ost und West*, Vienne 1938 p. 171.
ROSENSTEIN, Conrad, *Der Brunnen, eine Familienchronik* in Monika Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 (D.R.) pp. 24, 38, 85, 122, 137.
ROSENSTOCK, Werner, in *Gegenwart im Rückblick. Festgabe für die jüdische Gemeinde zu Berlin*, éd. Herbert A. Strauss, K. Grossmann, Heidelberg 1970 p. 132.
ROSENZWEIG, Franz, *Briefe und Tagebucher* (éd. Rachel Rosenzweig et Edith Rosenzweig-Scheinmann), La Haye 1978 pp. 41.
ROSENZWEIG, Franz, in Josef Ehrlich, *Schabbat*, Tel Aviv 1970 p. 85.
ROTH, Joseph, *Briefe 1911-1939*, éd. et introduction de Hermann Kesten, Cologne-Berlin 1970 pp. 194 (3), 199.
ROTH, Joseph, *Das Autodafé des Geistes* in Gerhard Sonder (éd.), *Die Bücherverbrennung 10. Mai 1933*, Berlin 1985 p. 170, 288.
ROTH, Joseph, *Das Moskauer jüdische Theater* in *Das Moskauer jüdische akademische Theater*, Berlin 1928, *Werke*, éd. Hermann Kesten, Cologne 1975-1976 p. 229 (2).
ROTH, Joseph, *Der stumme Prophet*, fragment publié dans *Die Neue Rundschau*, Berlin 1929, rééd. Cologne 1966, 1989 (*Le prophète muet*, trad. Michel-François Demet, Gallimard, Paris 1972) p. 147.
ROTH, Joseph, *Die Kapuzinergruft*, Bilthoven 1938, rééd. Cologne 1987 (*La crypte des capucins*, trad. Blanche Gidon, Paris 1983) pp. 66.
ROTH, Joseph, *Doblin im Osten* in *Frankfurter Zeitung*, 31-01-1926 p. 188
ROTH, Joseph, *Einstein, der 'Fall' in Freie Deutsche Bühne*, 5-09-1920 p. 237.
ROTH, Joseph, *Emigration* (tapuscrit) 1937, in *Werke*, éd. et introduction de Hermann Kesten, Cologne 1975-1976 p. 301.
ROTH, Joseph, *Hiob*, Berlin 1930, *Werke in sechs Bänden*, Cologne 1989 p. 35.
ROTH, Joseph, in Egon Erwin Kisch, *Hetzjagd durch die Zeit. Reportagen*, Francfort 1974 p. 177.
ROTH, Joseph, in Hartmut Scheible, *Arthur Schnitzler in Selbstzeugnissen und Bilddokumenten*, Reinbek 1976 p. 172.
ROTH, Joseph, *Juden auf Wanderschaft*, Berlin 1927, rééd. Cologne 1985 (*Juifs en errance*, trad. Michel-François Demet, Le Seuil, Paris 1986) pp. 20-22, 28, 29, 35, 43, 54, 57, 68, 72, 89, 92, 96, 99, 104, 107 (2), 110, 111, 117, 136, 194.
ROTH, Joseph, *Lemberg die Stadt in Frankfurter Zeitung*, 22-11-1924, *Werke in sechs Bänden*, Cologne 1989 p. 97.
ROTH, Joseph, *Radetzkymarsch*, Berlin 1932, rééd. Cologne 1989 (*La marche de Radetzky*, trad. Blanche Gidon, revu par Alain Huriot, Le Seuil, Paris 1982) p. 260.
ROTH, Joseph, *Wassermanns letzter Roman* in *Das Neue Tage-Buch*, 1934, t. 39, n° 2 p. 178.
SAAR, Ferdinand von, 1894, in Rudolf Holzer, *Villa Wertheimstein*, Vienne 1960 p. 151.
SACHS, Nelly, in Ruth Dinesen, Helmut Müssener (éd.), *Briefe der Nelly Sachs*, Francfort 1985 (D.R.) p. 187.
SAHL, Hans, *Memoiren eines Moralisten*, Zurich 1983 pp. 178, 224, 225.
SALOMON, Alice, in: *Juden in Berlin. Ein Lesebuch*, Berlin 1988 p. 300.
SALTEN, Felix, *Aus den Anfängen*, in *Jahrbuch deutscher Bibliophiler und Literaturfreunde*, 1932, t. 18/19 (D.R.) p. 172.
SALTEN, Felix, *Geister der Zeit*, Vienne 1924 p. 217.
SALTEN, Felix, *Neue Menschen auf alter Erde*, Berlin-Vienne-Leipzig 1925, rééd. Francfort 1986 (D.R.) pp. 75, 78, 174, 273, 281.
SANDLER, Aron, *Aus der Fruhgeschichte des Zionismus* in Monika Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 p. 132 (2).
SAPHIR, Moritz Gottlieb, *Gesammelte Schriften*, Stuttgart 1832 p. 171.
SCHERLAG, Lorenz, *Der Musikant* in Landsberger Arthur, *Das Volk aus dem Ghetto*, Berlin-Vienne 1921 p. 93.
SCHILDE, Kurt, *Spurensicherung: Jüdischer Sport in Berlin 1933-1938* in Felix Simmenauer, *Die Goldmedaille. Erinnerungen an die Bar Kochba-Makkabi Turn – und Sportbewegung 1898-1938*. Berlin 1989 (D.R.) p. 140.
SCHIVELBUSCH, W., *Intellektuellendammerung*, Francfort 1982 (D.R.) p. 150.
SCHNITZLER, Arthur, *Lettre à Theodor Herzl* in *Briefe 1875-1912* (éd. Therese Nickel et Heinrich Schnitzler), Francfort 1981 pp. 82.
SCHNITZLER, Arthur, *Gesammelte Werke in Einzelbanden*, Francfort 1981 p. 217.
SCHNITZLER, Arthur, *Briefe 1875-1912* (éd. Therese Nickel et Heinrich Schnitzler), Francfort 1981 p. 172.
SCHNITZLER, Arthur, *Jugend in Wien*, Vienne-Munich-Zurich 1968, rééd. Francfort 1988 (*Une jeunesse viennoise. 1862-1889. Autobiographie*, trad. Nicole et Henri Roche, Hachette, Paris 1987) pp. 172 (3), 255.
SCHNITZLER, Arthur, *Der Weg ins Freie*, Berlin 1908, rééd. Francfort 1978 (*Vienne au crépuscule*, trad. Robert Dumont, Stock/Nouveau Cabinet Cosmopolite, Paris 1985) pp. 136,173, 253.
SCHOENBERG, Arnold, *Ausgewählte Briefe*. Erwin Stein (éd.), Mayence 1965 (« lettre à Kandinsky du 4 mai 1923 », *Correspondance 1910-1951*, éd. Erwin Stein, trad. Dennis Collins, Jean-Claude Lattès, Paris 1983) p. 218.
SCHOLEM, Gershom G., in: *Ostjudische Geschichten*, Ulf Diederichs (éd.), Munich 1988 p. 73.
SCHOLEM, Gershom G., in: *Deutsche und Juden. Beiträge von Nahum Goldmann, Gershom Scholem, Golo Mann, Salo W. Baron u. a.*, Francfort 1967 (D.R.) pp. 129, 287.
SCHOLEM, G. G., *Ernst Bloch* in *Der Spiegel*, 1975, n° 28 (D.R.) p. 233.
SCHOLEM, Gershom G., *Die judische Mystik in ihren Hauptströmungen*. Francfort 1985 (*Les grands courants de la mystique juive*, trad. M.-M. Davy, Payot, Paris 1977) p. 48.
SCHOLEM, Gershom G., *Contre le mythe du dialogue judéo-allemand*, in *Fidélité et Utopie* (tr. Marguerite Delmotte et Bernard Dupuy, Calmann-Lévy, Paris 1978).
SCHOLEM, Gershom G., *Walter Benjamin, Neue Rundschau*, Francfort 1965, n° 76, *Judaica 2*, Francfort 1970 (« Walter Benjamin », *Fidélité et Utopie*, trad. Marguerite Delmotte et Bernard Dupuy, Calmann-Lévy, Paris 1978) p. 191.
SCHOLEM, Gershom G., *Juden und Deutsche* in *Neue Rundschau*, Francfort 1966, n° 77, *Judaica 2*, Francfort 1970 (« Juifs et Allemands », *Fidélité et Utopie*, trad. Marguerite Delmotte et Bernard Dupuy, Calmann-Lévy, Paris 1978) pp.128, 286-287, 287.
SCHOLEM, Gershom G., *Rede über Israel* in *Der Monat*, août 1967, t. 19, *Judaica 2*, Francfort 1970 p. 281.
Wider den Mythos vom deutsch-jüdischen Gespräch, lettre ouverte à Manfred Schlösser, éd. de « Auf gespaltenem Pfad », pour le 90e anniversaire de Margarete Susman, Darmstadt 1964, *Judaica 2*, Francfort 1970 p. 281.
SCHOLEM, Gershom G., *Israel und die Diaspora* in *Neue Zurcher Zeitung*, 16 novembre 1969, *Judaica 2*, Francfort 1970 p. 281.
SCHOLEM, G. G., in *Judaica 4*, Francfort 1984 (D.R.) pp. 131 (2), 134, 140.
SCHORSCH, Emil, *Die zwölf Jahre vor der Zerstörung der Synagoge in Hannover* in Monika Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1918-1945*, Stuttgart 1982 (D.R.) p. 28, 47.
SCHULSTEIN, Moische, *Ch'hob gesejn a Barg*, Varsovie 1954 (D.R.) p. 308.
SCHWABE, Carl, *Mein Leben in Deutschland vor und nach dem Jahr 1933* in Monika Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1918-1945*, Stuttgart 1982 p. 292.
SCHWARZ, Karl, *Kunstsammler* in Siegmund Kaznelson (éd.), *Juden im deutschen Kulturbereich*, Berlin 1962 p. 206.
SCHWIND, Moritz von, *Lettre à Eduard von Bauernfeld*, 25-25-1866, in Kobler Franz, *Jüdische Geschichte in Briefen aus Ost und West*, Vienne 1938 p. 151.
SELIGSBERGER-WHITE, Philip, *Memoirs of my youth in Furth, Bavaria* in Monika Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 p. 20.
SICHER, Gustav, *Dringende Kapitel* in *Judischer Kalender 1924/25*, Prague 1924, Wilma Iggers (éd.), *Die Juden in Bohmen und Mahren. Ein historisches Lesebuch*, Munich 1986 p. 38.
SIMMENAUER, Felix, *Die Goldmedaille. Erinnerungen an die Bar Kochba-Makkabi Turn...*, Berlin 1989 (D.R.) pp. 142, 144.
SINGER, Isaac Bashevis, *Mein Vater der Rabbi*, Reinbek 1971, rééd. Reinbek 1983 (D.R.) p. 106.
SPERBER, Manès, *Die Wassertrager Gottes*, Vienne 1974 (*Porteurs d'eau*, trad. D. Cahen et l'auteur, Calmann-Lévy, Paris 1976) pp. 41, 51, 61, 81, 108, 279.
SPIRO, Samuel, *Jugenderinnerungen aus hessischen Judengemeinden* in Monika Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 (D.R.) p. 126.
SUSMAN, Margarete, *Ich habe viele Leben gelebt. Erinnerungen*, Stuttgart 1964 p. 287.
SVOBODA, Emil, *Über die reale Teilung der Häuser auf dem Gebiet des gewesenen Prager Ghettos. Prag 1909* in Wilma Iggers (éd.), *Die Juden in Bohmen und Mahren. Ein historisches Lesebuch*. Munich 1986 (D.R.) p. 87.
SWARSENSKY, Manfred, *Rosch Haschana* in Friedrich Thieberger (éd.), *Jüdisches Fest – jüdischer Brauch*, 1937, rééd. Francfort 1985 p. 20.
SZANTO, A., *Im Dienste der Gemeinde 1923-1939*, in Monika Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1918-1945*, Stuttgart 1982 (D.R.) p. 280.
SZONDI, Peter, in Claudio Magris, *Weit von wo? Verlorene Welt des Ostjudentums*, Vienne 1974 p. 301.
TAL, Josef, *Der Sohn des Rabbiners*, Berlin 1985 (D.R.) p. 19.
TAU, Max, *Das Land, das ich verlassen mußte*, Hambourg 1961 p. 194.
TEIGE, Josef/Ignat Hermann/Zikmund Winter, « Das Prager Ghetto », 1903, Wilma Iggers (éd.), *Die Juden in Bohmen und Mähren. Ein historisches Lesebuch*, Munich 1986 p. 87.
THEILHABER, Felix A., in Arnold Zweig, *Bilanz der deutschen Judenheit*, Amsterdam 1934 (D.R.) pp. 241, 243.
TIETZ, Georg/Tietz Hermann, *Geschichte einer Familie und ihrer Warenhäuser*, Stuttgart 1965 (D.R.) p. 287.
TOLLER, Ernst, *Ferdinand und Isabella* in *Das Neue Tage-Buch IV du 25-01-1936*, in *Gesammelte Werke*, éd. John M. Spalek, Wolfgang Frühwald, Munich 1978 p. 184.
TOLLER, Ernst, *Lettre du 2-01-1943 à Emil Ludwig* in Deutsches Literaturarchiv Marbach/Neckar p. 291.
TOLLER, Ernst, *Reichskanzler Hitler* in *Die Weltbühne*, 1930, t. 26, n° 2, *Gesammelte Werke*, éd. John M. Spalek, Wolfgang Frühwald. Munich 1978 p. 290.
TOLLER, Ernst, *Eine Jugend in Deutschland*, *Gesammelte Werke*, éd. John M. Spalek, Wolfgang Frühwald, Munich 1978 (*Une jeunesse en Allemagne* trad. Pierre Gallissaire, L'Age d'homme, Lausanne 1974) pp. 184, 185.
TORBERG, F., *Die Tante Jolesch...*, Munich 1975, Munich 1989, Buchverlage Ullstein Langen Müller pp. 136, 138, 139, 177, 182, 228, 231 (2).

Torberg, Friedrich, *Lettre du 15-03-1955 à Max Brod* in *In diesem Sinne... Briefe an Freunde und Zeitgenossen*, éd. David Axmann, Marietta Torberg, Hans Weigel, Munich-Vienne 1981 p. 184.

Torberg, Friedrich, *Warum ich stolz darauf bin in 50 Jahre Hakoah 1909-1959*, Tel-Aviv 1959 (D.R.) p. 142.

Tramer, Hans, *Der Beitrag der Juden zu Geist und Kultur* in Werner E. Mosse-Arnold Paucker, *Deutsches Judentum in Krieg und Revolution 1916-1923*, Tübingen 1971 p. 170.

Tucholsky, Kurt, *Briefe an eine Katholikin*, Reinbek 1970 p. 291.

Tucholsky, Kurt, *Gesammelte Werke*, Reinbek 1975pp. 187, 188, 268, 290.

Tucholsky, Kurt, in Richard von Soldenhoff, *Kurt Tucholsky 1890-1935. Ein Lebensbild*, Weinheim 1985 p. 187, 188.

Tucholsky, Kurt, *Lettre du 04-05-1929 à Hans Reichmann* in *Kurt Tucholsky habt-liebt*, Mary Gerold-Tucholsky (éd.), Reinbek 1962 p. 187.

Tucholsky, Kurt, *Panther, Tiger und andere*, Berlin 1957pp. 180, 222, 231.

Tucholsky, Kurt, *Prozeß Harden* in *Deutschland, Deutschland — unter anderem*, Berlin 1957 p. 178.

Tucholsky, Kurt, *Q-Tagebücher 1934-1935*, Reinbek 1985 p. 245.

Verband Jüdischer Heimatvereine, 9-11-1935, in: Günther B. Ginzel, *Jüdischer Alltag in Deutschland 1933-1945*, Düsseldorf 1984 p. 299.

Viertel, Berhtold à Hermann Wlach, 1928, *Jugend in Wien. Literatur um 1900*. Catalogue de l'exposition du centre des archives de la littérature allemande, Marbach/Neckar 1974 p. 136.

Die Wahrheit. *Wochenschrift für Leben und Lehre im Judenthume*, 18-08-1871 p. 252.

Wassermann, Jakob, *Deutscher und Jude. Reden und Schriften 1904-1933*, éd. Dierk Rodewald, Heidelberg 1984 p. 182.

Wassermann, Jakob, *Lettre à Thomas Mann* in Martha Karlweiß, *Jakob Wassermann. Bild, Kampf und Werk*, Amsterdam 1935 p. 255.

Weil, Friedrich, *Mein Leben in Deutschland vor und nach dem 30. Januar 1933* in Monika Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1918-1945*, Stuttgart 1982 (D.R.) p. 301.

Weisel, Georg Leopold, *Trager* in Wilma Iggers (éd.), *Die Juden in Böhmen und Mähren. Ein historisches Lesebuch*, Munich 1986 (D.R.) p. 91.

Weiss, Peter, *Abschied von den Eltern*, récit, Francfort 1980 p. 301.

Weizmann, Chaïm, *Memoiren*, Zurich 1953 p. 277.

Weiss, Gittel, *Ein Lebensbericht*, Berlin-Est 1982 (D.R.) pp. 37, 47.

Weltsch, Robert, *An der Wende des modernen Judentums. Betrachtungen aus fünf Jahrzehnten*, Tübingen 1972 (D.R.) pp. 174, 279.

Werfel, Franz, *Pogrom, Gesammelte Werke. Erzahlungen aus zwei Welten*, éd. Adolf Klarmann, Francfort 1952-1953 p. 184.

Werthemer, Willi, *Erinnerungen* in Monika Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1871-1918*, Stuttgart 1979 p. 92.

Wilbrandt, Adolf, *Erinnerungen*, Stuttgart 1905 p. 151.

Winterfeldt, Hans, *Deutschland. Ein Zeitbild 1926-1945* in Monika Richarz (éd.), *Jüdisches Leben in Deutschland. 1918-1945*, Stuttgart 1982 (D.R.) p. 280.

Wittgenstein, Ludwig, *Werkausgabe in acht Banden*, Francfort 1989p. 232.

Wittlin, Jozef, *Erinnerungen an Joseph Roth* in *Joseph Roth. Leben und Werk. Ein Gedächtnisbuch* (éd. Hermann Linden), Cologne-Hagen 1949 p.194.

Wolfenstein, Alfred, *Judisches Wesen und Dichtertum* in *Der Jude*, 1922, t. 6 n° 7 (D.R.) p. 185.

Wolfskehl, Karl, *An die Deutschen* in *Gesammelte Werke*, Heidelberg 1960 p. 301.

Zechlin, Egmont, *Die deutsche Politik und die Juden im Ersten Weltkrieg*, Göttingen 1969, Vandenhoeck & Ruprecht p. 257.

Zionismus, (Der). Premier journal de l'union sioniste du même nom, 1897, t. 1, n° 1 (D.R.) p. 276.

Zondek, Hermann, *Auf festem Fube. Erinnerungen eines jüdischen Klinikers*, Stuttgart 1973 (D.R.) p. 138.

Zurndorfer, Josef, in Günther B. Ginzel, *Jüdischer Alltag in Deutschland 1933-1945*, Düsseldorf 1984 p. 259.

Zweig, Arnold, *Bilanz der deutschen Judenheit*, Amsterdam 1934 (D.R.) pp. 145, 153, 163, 164 (2), 178, 197, 199, 201, 205, 214, 224, 234, 239, 242, 246, 259, 262, 271, 281.

Zweig, Arnold, *Das ostjüdische Antlitz*, Berlin 1922, rééd. Wiesbaden 1988 (D.R.) p. 99

Zweig, Arnold, *Herkunft und Zukunft. Zwei Essays zum Schicksal eines Volkes* Vienne 1929 p. 106.

Zweig, Arnold, in *Die Weltbuhne*, Berlin 1922, 18e année, n° 31 p. 257.

Zweig, Arnold, in Georg Wenzel (éd.), *Arnold Zweig 1887-1968, Werk und Leben in Dokumenten und Bildern. Mit unveroffentlichten Manuskripten und Briefen aus dem Nachlaß*, Berlin-Weimar 1978 (D.R.) pp 192, 260.

Zweig, Arnold, *Lettre ouverte à Kurt Tucholsky*, 16-21-1936, in *Neue Weltbuhne*, 6-02-1936 (D.R.) pp. 103, 187, 290.

Zweig, Arnold, *Mein Weltbild*, Zurich 1954p. 192.

Zweig, Stefan, *Briefe an Freunde*, éd. Richard Friedenthal, Francfort 1984 (D.R.) pp. 178, 181 (2).

Zweig, Stefan, *Die Welt von gestern*, Stockholm 1944, rééd. Francfort 1988 (*Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, trad. Jean-Paul Zimmermann, Pierre Belfond, Paris 1982) pp. 156,158, 202, 206, 274, 276, 294, 296, 306.

Zweig, Stefan, *Europäisches Erbe*, Francfort 1986 (D.R.) p. 181.

Zweig, Stefan, Réponse à une enquête de la *Internationale Literatur*, Moscou 1933, t. 3 p. 262.

Crédits photographiques

L'auteur et l'éditeur remercient toutes les personnes, les archives et les institutions qui les ont aidés à rassembler les documents iconographiques, en particulier Eike Geisel, de Berlin, et le Salomon-Ludwig-Steinheim-Institut de Duisburg.

Akademie der Künste, Berlin, p. 227 g.

Allgemeine Jüdische Wochenzeitung, Düsseldorf, p. 303.

Allgemeiner Deutscher Nachrichtendienst, Berlin-Est, p. 29 g.

Office du gouvernement régional du Burgenland, Eisenstadt, p. 26 b., 27 b., 47 b.

Peter Badel, Berlin-Est (droits d'auteur de Hans Thormann), p. 110 b., 120 g.

Leo-Baeck-Institute, New York (Jim Strong, New York), p. 43 d.ht., 126 (2), 127, 131 d., 134 (2), 148 d., 160. d. ht. 232 ht, 235 ht., 239 b., 259 g., 269 g.

Berlinische Galerie, Berlin, p. 205 b.

Beth Hatefutsoth, Tel Aviv, p. 81, 104 b., 111, 122, 125.

Collection Christian Brandstätter, Vienne, p. 54 ht., 86 (2), 118 b., 119, 129 ht. g., 129 ht. d., 133 b., 159 g., 171 b. g., 172, 178 b., 214, 214-215, 225 ht., 226 d., 260 ht., 262 (2).

The Central Archives of the History of the Jewish People, Jérusalem, p. 48 b., 91.

Central Zionist Archives, Jérusalem, p. 73, 254-255, 273, 274, 276 b., 277, 288 d.

Deutsches Theatermuseum, Munich, p. 228 b.

Dokumentationsarchiv des österreichischen Widerstandes, Vienne, p. 283, 306-307.

Dokumentationsstelle fur neuere österreichische Literatur, Vienne, p. 190 ht.

Editions S. Fischer, Francfort, p. 196.

Sigmund Freud Copyrights Ltd, Colchester, p. 138-139, 245, 246.

Gisele Freund, Paris, p. 191 ht.

Collection Eike Geisel, Berlin, p. 109 b., 117 b., 124 b..

Gesellschaft der Musikfreunde, Vienne, p. 219.

Collection Li Handler, Perchtoldsdorf, p. 187 b. g.

Editions Carl Hanser, Munich (cf. Roman Vishniac)

Collection Andre Heller, Vienne, p. 194.

Historisches Museum, Vienne, p. 176, 215, 217.

Hans Hoffmann, Berlin, p. 124 ht.

Collection Franz Hubmann, Vienne, p. 6-7, 7 centre, 14, 21, 31 b., 33, 34-35, 34 ht. g., 34 ht. d., 38 b., 43 centre ht, 49, 60, 64 ht., 76 b., 78, 80 b., 82 b., 87 ht., 94-95, 99 b., 102 ht., 103 (2), 104 ht., 136, 138 b., 139 b., 154-155, 157 centre, 159 b., 200, 202 b., 256, 275, 300 b..

Institut für die Geschichte der Medizin, Vienne, p. 242, 243 (2).

The Lotte Jacobi Archive, Media Services, Dimond Library, University of New Hampshire, p. 223 (2).

Jewish Labour Movement, Bund Archives, New York, p. 15 (2), 17, 24 b., 28, 29 (2), 41, 66, 92 b. g.

The Jewish Museum, New York, p. 43 centre b.

Jewish National and University Library, Jérusalem, p. 160 dr. centre, 197 b.

Lotte Köhler, New York, p. 191 b.

Landesarchiv Berlin, p. 37, 157 ht.

Landesbildstelle Berlin, p. 302 b.

The Library of Congress, Washington, p. 107

Museum fur Kunst und Gewerbe, Hambourg, p. 128, 147, 201.

Österreichische Nationalbibliothek, archives iconographiques, Vienne, p. 20 b., 32, 36, 46, 68 b., 71 ht., 88-89, 117 ht., 122-123, 132 b. d., 146, 150,151 ht.,154 b., 158 (2), 159 ht.. 163 ht., 174, 175, 177 b., 178 ht., 181, 182, 184 b., 190 b., 203, 206 ht., 207 b., 216, 218-219, 220 (4), 221, 222 (2), 225 b., 226 g., 227 d., 231 b., 232 d., 234 ht. g., 241, 244, 247 g., 257, 260 b., 270,276 ht., 297.

Österreichisches Filmmuseum, Vienne, p. 211 (2), 212 ht. g.

Österreichisches Institut fur Zeitgeschichte, Vienne (Albert Hilscher, Vienne), p. 177 ht, 271 ht. g., 282.

Österreichisches Museum fur Volkskunde, Vienne, p. 11, 52 ht. d., 72, 75, 97 (2).

Osterreichisches Staatsarchiv/Kriegsarchiv, Vienne, p. 56, 68 ht., 82 ht., 121.

Friedrich Pfafflin, Marbach/Neckar, p. 186 g

Abraham Pisarek, Berlin, p. 20 b., 23, 25, 27 ht., 34 m. ht., 47 ht, 52 b. d., 53 (2), 64-65, 70, 79 b., 110 ht., 144 ht., 298 ht., 300 ht., 301, 304 ht.

PPS Galerie F. C. Gundlach, Hambourg (droits d'auteur de Herbert List), p. 286.

Preussischer Kulturbesitz, archives iconographiques, Berlin, p. 19 (2), 31 ht., 38 ht., 39, 42, 43 m. b., 45 b., 69, 121, 122, 125, 131 g., 133 ht., 140 ht., 153, 162-163, 165, 199 ht., (Friedrich Seidenstücker), 235 b. (Abraham Pisarek), 239 ht., 248, 255, 259 ht., 263, 266 ht., 280 g. (Abraham Pisarek), 288, 289, 290, 292 ht. (Hans Hoffmann), 296 (2), 298 b., 299, 302 ht., 304 b..

Collection privee, Vienne, p. 148 ht. g.

Collection Willy Puchner, Vienne, p. 30, 54 b., 62-63.

Editions Rowohlt, Reinbek/Hambourg, p. 188.

Lothar Rubelt, Vienne, p. 140 b., 141, 142 (2), 143, 151 b., 154 ht., 230, 271 d., 294.

Collection Rachel Salamander, Munich, p. 135 b., 310.

Gunther Sander, USA (droits d'auteur de August Sander), p. 202 ht.

Schiller-Nationalmuseum, Archives de la littérature allemande, Marbach/Neckar, p. 197 ht.g.; Lotte Jacobi, Manchester: 179, 180, 183, 184 ht., 187, 189, 192, 193, 197 ht. d., 209, 233, 234 ht. d., 269 d.

Collection Peter Schnitzler, Vienne, p. 173.

Collection Lilly Schoen, Haifa, p. 144 b., 278 d.

Collection Werner J. Schweiger, Vienne, p. 205 ht., 206 b.

Stadtarchiv Frankfurt, p. 161.

Stadtarchiv Mannheim, p. 253 d.

Stadtmuseum Frankfurt, p. 130.

Stadtmuseum Köln, p. 272.

Statni Zidovske Muzeum, Prag, p. 9, 43 ht. g., 44-45, 213 b.

Salomon-Ludwig-Steinheim-Institut, Duisburg (Nahum Tim Gidal, Jérusalem), p. 129 b. (Elicheva Cohen, Jérusalem), 152-153 (Eric Warburg, Hamburg), 164 (Alex Bein, Jérusalem), 166 (Heinrich Heine-Institut, Düsseldorf), 170 (Peter Hunter, La Haye), 207 ht., 210 b., 229 ht., 234 b. g. (Ruth Gorny-Lessing, Hanovre), 240-241 (Bernhard Witkop, Washington), 258 (Ursula Liebstädter, Jérusalem), 268 b., 279 ht. g., 296 b., 309 d., 355 b., 307 g., 370 d., 378 ht. d., 414 b. g.

Collection Albert Sternfeld, Vienne, p. 26 ht.

Theatermuseum der Universitat Köln, p. 231 ht.

Ullstein Bilderdienst, Berlin, p. 16, 24 ht., 64 b., 80 ht., 84, 85 (2), 145, 156, 157 b., 185, 186 d., 198, 199 b., 204-228 ht., 236-237, 238, 264-165, 266 b., 267, 268 (2), 292 b., 293, 294-295, 305.

Collection Nikolaus Vielmetti, Vienne, p. 138 ht.

Roman Vishniac, New York, p. 40, 41, 83, 89, 92 ht. dr.

Yad Vashem, Jérusalem, p. 49.

Yivo, New York, p. 18, 22 (2), 43 b. g., 48 ht., 50, 51, 52 g., 55, 57, 61, 67, 71 b., 74 (2), 76 ht., 77, 79 ht, 90 (2), 93, 96 ht., 98, 99 ht., 100, 104-105, 106, 108, 132 ht., 135 ht., 139 ht., 148 b. g., 149, 195 (2), 213 ht., 229 (2), 261, 278 g

Les autres illustrations proviennent du fonds d'archives de la maison d'édition.

INDEX DES NOMS PROPRES

Abraham, Karl **246**; *246*
Achad, Haam 13, 196, 234
Adler, Alexandra *132*
Adler, Alfred **247**; *247*
Adler, Jankel **202**; *202*
Adler, Victor **270**, 271; *270*
[illegible] Theodor W. 233
Agnon, Samuel Josef 9, 41, 71
Alcombe, Douglas *302*
Allerhand, Jakob 195
Altenberg, Peter 114, 133, 136, 149, **176**, 230; *176*
Amery, Jean 300
Angerer Ludwig *158*
Anski, Salomon **229**; *229*
Anz, Thomas 184
Appel, Marta 298, 299
Arco, Anton Graf 268
Arendt, Hannah 184, 190, **191**, 301; *191*
Arnhold, Eduard **206**; *206*
Asch, Schalom 28, 66, **195**; *195*
Auerbach, Berthold 42, **171**; *171*
Auslander, Rose 27

Baal Machschabbot 57
Baal Shem Tov 58
Bab, Julius 224
Baeck, Leo 13, 15, 22, 261, 262, 302
Bauerle, Adolf 171
Bayer, Adolf von **239**; 259
Bahr, Hermann 169, 173, 175
Bahr-Mildenburg, Anna 217
Ballin, Albert **158**, **256**; *158*, *256*
Bamberger, Ludwig 170, 249
Banach, Laibisch 303
Barany, Robert **243**; *243*
Baratow, Paul *228*
Bauer, Otto **271**; *271*
Baum, Oskar 100, 184
Baumann, Kurt 290
Beer-Hofmann, Richard 102, 168, 173, 174, 175, 226, *138*, *174*
Beller, Steven 114
Bellmann, K. *86*
Benedikt, Moritz 199
Benjamin, Walter 169, 182, **191**, 292; *191*
Benn, Gottfried 186
Berg, Alban 217, 221
Berlin, Isaac 58
Berliner, Emil **239**; *239*
Bernstein, Daniel 161, 239
Bernstein, Eduard 249, **263**; *263*
Bernstein, S. 42
Bernstorff, Heinrich Graf *277*
Bialik, Chajim Nachman 196, 229
Bie, Oscar 196
Bilroth, Theodor 219
B[illegible], Hermann *128*, *171*
Birnbaum, Nathan 250
Bleich, Leo **221**; *221*
Bleichröder, Gerson von 160
Bloch, Ernst **233**; *233*
Blody, Arpad *141*
Blumenfeld, Kurt 237; *277*
Blumenthal, Hermann 96
Bock, Anton und Hans *109*, *118*, *120*
Bodenheimer, Max *281*
Bohm, Adolf 82, 272
Borne, Ludwig 167, 168, 171
Börnstein, Ludwig *258*
Borchardt, Ilse *144*
Borchardt, Rudolf 169
Born, Max 236, 237
Bosch, Robert 239
Brahm, Otto 173, 196, 224; *173*
Brahms, Johannes *219*
Brandseph, F. *171*
Braunthal, Julius 270
Brecht, Bertolt 192, 223, 228
Bredel, Willi 192
Breuer, Isaac 11
Breuer, Josef 245
Broch, Hermann 157, 169, **190**, 224, 285; *190*
Brod, Leo 96
Brod, Max 22, 169, 184, 229, 279
Broderson, Mosche *213*
Buber, Martin 13, 41, 48, 51, 70, 76, 93, 100, 103, 108, 196, **234**, 235, 272, 274, 281; *197*, *234*
Bultmann, Rudolf 191
Bunsen, Robert 239
Busoni, Ferruccio 223
Buxbaum, Henry 126, 278

Canetti, Elias 19, 24, 53, 109, 137, 147, 170, **190**, 215, 242; *190*
Carroll, Lewis 38
Celan, Paul 170, 284, 301
Chagall, Bella 22
Chagall, Marc 202, 204
Chaplin, Charles 212
Charcot, Jean-Martin 113, 245
Coblenz, OIda *148*
Cohen, Hermann 13, 17, 19, 28, 48, 74

Daniel, Max 102
Davidson, Paul 210, 211
Deutscher, Isaac 82, 95, 108, 135, 202, 245, 265, 302
Dietrich, Marlene 211
Dinkel, Meyer *253*
Dinse, Helmut 195
Doblin, Alfred 29, 31, 32, 49, 74, 76, 85, 91, 99, 169, 188, **189**, 229; *170*, *189*
d'Ora (Dora Kallmus) 208; *147*, *150*, *178*, *184*, *203*, *218*, *221*, *222*
Drawe, Hermann 208; *118*, *119*
Dubnow, Simon 196
Duhrkoop, Rudolf *178*, *196*
Dülhen, Anselm Heinrich *253*

Edison, Thomas Alva 164, 239; *239*
Ehrenstein, Albert 169, 177
Ehrlich, Paul **241**; *240*
Eichhorn, Lotte *144*
Einstein, Albert **236**, 237, 263; *236*, *277*
Einstein, Carl 300
Eisenbach Heinrich **231**; *231*
Eisenstaedt, Alfred 208
Eisner, Kurt 185, **268**; *268*
Eitingon, Max **246**; *246*
Elbogen, Ismar **235**; *235*
Eliasberg, Alexander 15
Eljashoff, J. 120
Engel, Fritz 213
Engels, Friedrich 262, 272
Ephrussi, Emma von 159; *159*
Epstein, Jehudo 15, 19, 27, 76, 80
Erdheim, Mario 114

Fairbanks, Douglas 212
Falkenssohn, Isachar Bär 166
Fall, Leo **220**; *220*
Fall, Moritz 220
Farkas, Karl 230
Federmayer, B. *299*
Feininger, Lore *208*
Feiwel, Berthold 196, 234; *196*
Feldmann, Clementine *129*
Feldmann, Siegmund *129*
Fellner, Hermann 211
Ferenczi, Sándor **246**; *246*
Feuchtwanger, Lion 169, **192**, 288, 289, 290; *192*
Figdor, Albert **206**; *206*
Fischer, Brigitte B. 194
Fischer, Samuel **196**; *196*
Flake, Otto 217
Flechtheim, Alfred **204**; *204*
Flieschmann, Trude 208
Frank, Bruno 169
Frank, Fritz 79, 126, 199
Frank, Jacob 58
Frank, Josef 207
Frank, Julius 48
Frank, Ludwig 249, 250
Frankel, Zacharias 42, 235; *42*
Frankl, Walter *141*
Frankl, Wilhelm *259*
Frankl-Grünn, N. *44*
Franzos, Karl Emil 69, 135
Frédéric-Guillaume II, 214
Frei, Bruno 118
Freimann, N. *44*
Freud, Anna **247**; *138*, *247*
Freud, Martin 245
Freud, Sigmund 92, 113, 173, 233, 242, 244, **245**, 246, 247; *113*, *138*, *244*, *245*, *246*
Freudiger, Samuel Wilhelm von *26*
Freund, Gisèle *191*
Fridrich, F. *30*
Frfidell, Egon 168, 173, 177, **230**; *230*
Fridlander, Otto 137
Friedmann, Moische David *71*
Fromer, Jacob 26
Fromm, Erich 233
Fryd, Norbert 74
Fuchs, Vilém 182
Furstenberg, Carl **160**; *160*
Fulda, Ludwig *170*

Galafres, Elsa **147**; *146*
Gans, Eduard 235
Gautier, Albert *253*
Geiger, Abraham 11, 235
Genée, Pierre 230, 231
Gert, Valeska **231**; *231*
Gidal, Georg 208
Gidal, Nachum Tim 208; *207*, *280*
Giehse, Therese **228**; *228*
Gimpel, Jakob Beer 229
Ginzel, Günther B. 298
Gircke, Walter *122*
Goethe, Johann Wolfgang von 166, 167, 285
Goldfaden, Abraham 229
Goldschmidt, Levin 128
Goldstein, Johann 202
Goldstein, Moritz 287
Gottlieb, Moritz **202**; *202*

GRAETZ, Heinrich 235
GRANACH, Alexander 15, 78, 79, **227**; *227*
GRANOVSKY, Alexander 59
GRAUPE, Heinz Mosche 235
GREEN, Joseph 213
GRILLPARZER, Franz 169
GRONEMANN, Sammy 122, 127, 273
GROSSMANN, Moryc *48*
GROSSMANN, Stefan 270
GRÜNBAUM, Fritz **230**; 231; *230*
GRÜNBERG, Karl 268
GRÜNFELD, Franz Viktor *131*
GRUNWALD, Max 23
GUILLAUME II, empereur 256, 274; *158, 256*
GUNDOLF, Friedrich 169

HAASE, Hugo 249
HAASE, L. *214*
HABER, Fritz **239**; *238*
HAHN, Susanne *128*
HALBE, Max *170*
HAMEROW, Theodore S. 110
HARDEN, Maximilian **179**; *178*
HARVEY, Lilian 211
HASENCLEVER, Walter **185**; *185*
HAUPTMANN, Gerhart 228
HAUSCHNER, Auguste 86
HAVEL-ORNSTEIN, Alfred M. 120
HEIMANN, Moritz 169, **196**; *197*
HEINE, Heinrich 12, 161, 166, 167, 168, 169, 171; *166, 171*
HEISENBERG, Werner 236
HENNENBERG, Jacob *81*
HERBEN, Jan 80
HERMANN, Georg 169
HERRMANN, Hugo 126, 199
HERZFELD, Ernst 253
HERZFELDE, Wieland 186
HERZL, Theodor 23, 196, 251, 255, **274**, 276; *138, 273, 274/275*
HESS, Moses **272**; *272*
HESSEL, Franz 266
HILLE, Peter 186
HILSCHER, Albert *177*
HINDEMITH, Paul 220
HIRSCH, Joseph von **160**; *160*
HIRSCH, Samson Raphael 11
HIRSCHFELD, Isidor 139, 252
HÖLLRIEGEL, Arnold 137
HOFFMANN, Hans *124, 292*
HOFHAIMER, Lina *126*
HOFHAIMER, Wolf *126*
HOFMANNSTHAL, Hugo von 114, 150, 172, **173**, 174, 175, 180, 224, 225; *173*
HORKHEIMER, Max 233
HORN, Wilhelm *129*
HOWE, Irving 58
HUBERMANN, Bronislaw 147, 219
HUMPERDINCK, Engelbert 221
HUSSERL, Edmund 191, **234**; *234*

IGGERS, Wilma 276
ISRAEL ben Mardochai *34*
ISRAËLS, Jozef 201
ISSERLES, Moses 58

JACOB, Benno 287
JACOB, Martel *144*
JACOBI, Lotte **208**; *170, 183, 184, 187, 189, 192, 193, 197, 209, 223, 233, 234, 269*
JACOBSOHN, Egon 76
JACOBSOHN, Siegfried 188
JACOBY, Johann 248
JANOUCH, Gustav 15
JASPERS, Karl 191
JENS, Walter 187
JESSNER, Leopold 227
JOACHIM, Joseph **219**; *219*
JONAS, Hans 191
JONES, Ernest **246**; *246*
JORDAN, Ernst Pascual 236
JUNGK, Robert 235, 279

KACYZNE, Alter 208; *61, 74, 76, 77, 98, 99*
KAELTER, Robert *43*
KÄSTNER, Erich 188
KAFKA, Franz 77, 87, 93, 168, 169, 178, **182**, 197; *182*
KAHLER, Ottilie 124
KAHN, Otto H. *253*
KALÉKO, Mascha 186, **187**; *187*
KALLMUS, Dora (voir d'Ora)
KÁLMÁN, Emmerich **220**; *220*
KAMINSKA, Ida 213
KASTNER, Rudolf 223
KEKULÉ, August 239
KELLERMANN, Bernhard *170*
KERR, Alfred 168, 177, **179**; *179*
KESTEN, Hermann 194
KIPNIS, Menachem *67*
KIRCHHEIM, Rafael 252
KISCH, Bruno 103, 201
KISCH, Egon Erwin **183**; *183*
KLAPHEK, Anna 203
KLEIBER, Erich **221**; *220*
KLEMPERER, Otto 215, **220**; *220*
KOBLER, Franz 151, 215, *277*
KOCH, Robert 241
KOEHLER-BORMANN, Mela **203**; *203*
KOESTLER, Arthur **199**; *199*
KOHN, Salomon 31, 94
KORFF, Kurt 208
KORTNER, Fritz 213, **227**, 228; *227*
KOSEL, Hermann Clemens *244*
KOSTA, Oskar 35
KRACAUER, Siegfried 233
KRAUS, Karl 114, 115, 136, 169, 172, 177, **179**, 186, 199, 256, 266, 273, 285; *178*
KRENEK, Ernst 220
KROCHMAL, Nachman 235
KUH, Anton 86, 87, 136, **177**, 182, 213, 231, 242, 252, 288, 294; *177*
KULP, Familie *153*
KUNERT Günter 110

LANDAU, Edwin 261
LANDAU, Philippine 22, 32
LANDAU, Saul Raphael 90
LANDAUER, Georg 292
LANDAUER, Gustav 185, 262, 268, **269**; *269*
LANDSBERGER, Artur 75
LANDSTEINER, Karl **243**; *243*
LANG, Fritz 210, **211**, 212; *210, 212*
LANGER, Frantisek 103, 126
LANIA, Leo 265
LASKER, Eduard 249
LASKER-SCHÜLER, Else 168, 169, 185, **186**, 202, 203, 204; *186*
LASSALLE, Ferdinand **262**; *262*
LAUPHEIM, Elias *126*
LAUPHEIM, Klara *126*
LAZARUS, Moritz 234, **235**; *234*
LEHÁR, Franz 220
LEHMANN, H. 214
LENYA, Lotte **223**; *223*
LESSING, Theodor **234**; *234*
LEVI, Hermann 250
LEVIN, Schemarja 66
LEWI, Sali *261*
LEWY, Roland *19*
LICHTENSTEIN, Alfred 169
LICHTWITZ, Hans 298
LIEBERMANN, Max 200, **201**, 281; *200*
LIEBERMANN, Mischket 95, 109
LIEBKNECHT, Karl 265
LIEBMANN, A. *131*
LILIEN, Ephraim Moses 196, 234; *197*
LIST, Herbert *286*
LOERKE, Oskar *170*
LOEWENBERG, Jakob 287
LOWENFELD, Philipp 110
LOEWENSTEIN, Leo 259
LÖWENTHAL, Emil 202
LOEWI, Otto **241**; *241*
LORANT, Stefan 208
LORRE, Peter **212**; *212*
LUBITSCH, Ernst **211**; *211*
LUCCA, Pauline **214**; *214/215*
LUEGER, Karl 284
LUXEMBURG, Rosa **265**; 266; *264*
LUZZATTO, Salomon David 235

MAGRIS, Claudio 132, 253
MAHLER, Gustav 150, 215, **217**, 218, 220, 221; *132, 216*
MAN, Félix H. 208
MANGER, Itzik 59
MANN, Erika 228
MANN, Heinrich *170*
MANN, Klaus 228
MANN, Thomas 167; *170*
MANNHEIM, Karl 233
MARC, Franz 204, 205
MARCUSE, Ludwig 233
MARX, Heinrich 262
MARX, Karl 233, **262**, 272; *262*
MASSARY, Fritzi 213, **223**; *222*
MAUTHNER, Fritz **232**; *232*
MAY, Joe 211
MAYER, Emil 208; *116, 135*
MAYER, Hans 187, 290
MAYER, Helene 145; *145*
MAYER, Paul 199
MAYER, Louis 38
MEHRING, Walter **187**, 228; *187*
MENDELE, Mojcher Sforim 195
MENDELSOHN, Erich **207**; *207*
MENDELSSOHN, Alexander **160**; *160*
MENDELSSOHN, Moses 11
MENDELSSOHN, Peter de 180
MENDELSSOHN-BARTHODLY, Felix 219
METZ, Peter *253*
MEYER, Lore *144*
MEYERBEER, Giacomo **214**; *214*
MOISSI, Maria 231
MOLO, Walter von *170*
MOMBERT, Alfred 169; *170*
MOMMSEN, Theodor 239
MORGENSTERN, Soma 184
MOSER, Moses 235
MOTZKIN, Leo *197*
MÜHSAM, Erich **269**; *268, 269*
MÜHSAM, Paul 128
MUNKACSI, Martin 208

NÄHR, Moritz *257*
NEGRI, Pola *211*
NÉMON, Oscar *245*
NEUHAUS, Leopold 24
NEUMANN, Isidor **243**; *242*
NEURATH, Otto 232

Un livre qui nous fait remonter le temps et nous projette au cœur d'une communauté disparue depuis dans l'horreur et dans la tourmente : le monde juif d'Europe centrale entre 1860 et la Seconde Guerre mondiale.

Nous retrouvons avec émotion la vie quotidienne dans le *shtetl* ou dans les grandes villes, la piété des jeunes élèves des *yeshiva* ; mais aussi les grandes figures de la vie culturelle juive : des écrivains, comme Franz Kafka ou Joseph Roth, des musiciens, comme Gustav Mahler, des philosophes, des savants, etc. Plus de 300 photos provenant d'archives publiques ou privées, plus de 350 textes : extraits littéraires, articles de presse, lettres, textes politiques ou religieux, etc. *Le Monde Juif d'hier* témoigne de l'immense richesse et de la diversité foisonnante de cette communauté qui a laissé en Europe des traces à jamais gravées.

Cet ouvrage n'est pas uniquement un album de souvenirs, une simple évocation d'une page de l'histoire de l'humanité, c'est un livre de la mémoire retrouvée.

34/0855/6
9 782851 086921